

Stock

Maurice Bardèche

HISTOIRE DES FEMMES



L'auteur n'est pas convaincu que les femmes appartiennent au « sexe faible » et pas davantage au « sexe opprimé ». L'histoire des femmes confirme la destination que leur a donnée la nature qui les a construites pour des tâches graves et difficiles, avoir des enfants, les nourrir, les protéger. Elles représentent la création et le pouvoir éternel de la vie, que la nature oppose à l'empire de la mort.

C'est ainsi que les grandes mythologies ont compris le rôle des femmes dont on retrouve la puissance tutélaire à l'origine de la plupart des cités. Plus tard, même quand elles furent des « captives », quand le pouvoir des hommes était absolu, quand les villes étaient des villes sans femmes, ce sont souvent des femmes qui gouvernèrent en souveraines absolues ces immenses réservoirs d'hommes.

Leur vie n'est pas moins inattendue. Le gynécée n'est pas ce qu'on croit, la polygamie a ses règles et ses rites, les femmes d'affaires ont manipulé des millions dans tous les temps, et la



Maurice Bardèche

HISTOIRE DES FEMMES

Stock

HISTOIRE
DES FEMMES



Tous droits de reproduction, traduction, adaptation
réservés pour tous pays

© 1968, Stock et M. Bardèche

Introduction

L'histoire des femmes est bien difficile à faire quand on entreprend de remonter au-delà des annales laissées par les hommes. On a peu de moyens de corriger la version presque toujours virile que la tradition nous donne des rapports sociaux. Et l'on a pourtant de nombreuses raisons de la mettre en doute. Les sociétés qu'on appelle primitives nous sont de peu de secours. Elles présentent des systèmes de vie passablement contradictoires. Et les ethnologues nous invitent en outre à être sur nos gardes : car on a souvent pris pour des formes de vie primitive et conformes à la nature des mœurs de sociétés qui étaient en réalité décadentes ou au contraire pétrifiées par un traditionalisme rigoureux. Les théoriciens se livrent sur un front immense une bataille acharnée. C'est une guerre de siège. Chacun se protège par un fourmillement d'exemples que l'adversaire détruit patiemment un par un en montrant qu'ils ne prouvent rien. De ce fourmillement de petits faits, on peut retenir toutefois quelques impressions d'ensemble qui nous protégeront tout au moins de certains préjugés admis en ce domaine.

NI ESCLAVE NI PROIE

Il faut renoncer en particulier à l'idée séduisante que la femme est née esclave et proie, qu'elle n'a longtemps connu que la servitude et que son histoire est celle d'une lente accession à des formes supportables de la dépendance, puis de proche en proche à sa libération. Rien n'est plus faux que cette imagerie. La situation des femmes a été différente suivant que les groupes étaient chasseurs ou planteurs, nomades ou sédentaires. Mais les spécialistes modernes nous assurent que dans tous les cas, c'est l'organisation monogame de la famille et la collaboration du mâle et de la femelle qui ont permis de triompher des périls et des monstres que la jeunesse du monde faisait naître à

chaque pas. Elles ont été inspirées, nous disent-ils, par l'instinct de conservation et l'espèce humaine n'a pu être maintenue qu'à cette condition. Les vestiges les plus anciens de l'histoire humaine ne proclament pas la suprématie du mâle. Ils nous rappellent constamment au contraire la fonction capitale que la nature a confiée à la femelle dans toutes les structures de la vie.

LE BATON A FOUIR, LA TISSERANDE, LA RÉSIDENCE DE LA FEMME,
LA FILIATION MATRILINÉALE

Les premières traces qu'ont laissées les hommes sont honorables pour les femmes. Sur les terres glaises des cavernes qui ont conservé des empreintes mille fois millénaires, on a retrouvé auprès des traces plus petites laissées par les pieds des femmes, le trou de ce « bâton à fouir » avec lequel elles creusaient la terre et qui fut le plus ancien instrument aratoire de l'humanité. Ce témoignage des premiers siècles de notre histoire n'est pas démenti par les traditions les plus antiques qui nous soient parvenues. Les Chinois rappelaient dans leurs danses et leurs vieux chants de fête le temps lointain où dans chaque demeure la natte de la femme était dressée, sanctuaire vénérable, sur les provisions préparées pour les semailles. Plus tard, en Chine encore, les femmes sont les tisserandes, au temps où les étoffes sont la seule monnaie. Et les villes sont protégées par des *Mères* qu'on retrouve parmi les divinités anciennes de l'Égypte et de l'Afrique noire et qui furent avant les dieux les premières puissances tutélaires. Ainsi, partout, on retrouve Cybèle, à la fois féconde et distributrice, gouvernante de la vie qu'elle donne et de la nourriture, puissance de la durée et de la terre, déesse radieuse, chargée de fruits, grappe de vie qui se renouvelle perpétuellement contre l'ange de la Mort.

Les structures sociales de certains peuples qu'on regarde comme primitifs témoignent encore de la suprématie que les femmes eurent jadis dans les cités des hommes. Dans certaines peuplades, la cohabitation, qui nous paraît un caractère essentiel du mariage, n'existe pas. Le gendre, personnage souvent subalterne même dans nos familles modernes, est soumis chez ces peuples à un statut pénible. La femme, en se mariant, continue à résider dans son propre groupe et l'homme, le mari, est essentiellement un *étranger*, un visiteur. Cette marque qu'il porte ne disparaît pas quand la société évolue. Même quand la cohabitation s'établit, même quand elle dure, le mari continue d'appartenir à son propre clan, il garde son propre *totem* qui est sa marque et son signe de race, il accomplit une fonction, il jouit d'une *prestation*, comme dit la Sécurité Sociale, mais il reste un étranger et on le lui fait bien voir.

On constate encore que la généalogie des clans, si importante chez

les peuples primitifs, s'établit de femme à femme. Dans les tribus du Queensland qui ont alimenté les observations des sociologues, les enfants appartenaient au clan de la mère, ils portaient le nom de leur mère, le clan géniteur n'avait aucun droit sur eux, ces enfants n'imaginaient même pas qu'ils pussent avoir un lien de parenté quelconque avec le collaborateur de leur mère en cette affaire, et, en cas de guerre entre les deux clans, ils se battaient avec le clan maternel, ce qui les exposait à manger leurs pères ou à être mangés par eux, situation à laquelle on ne trouvait rien à redire. L'homme qui leur apprenait à chasser et à faire la guerre était le frère de leur mère et ils ne pensaient pas qu'ils pussent être revendiqués par personne d'autre. L'enfant hérite alors de sa mère et de son oncle, le mari n'hérite jamais, il reste l'étranger, il n'a part ni aux rangs ni aux biens. Dès que la famille s'élève, le mari n'est plus qu'un étalon au service de la femme. C'est le ventre qui ennoblit, mais le mariage n'ennoblit pas. Le fils sera prince, l'oncle règne, le mari reste un va-nu-pieds.

Ce lamentable statut du mâle entraîna en plusieurs nations la pratique de la polyandrie. On pouvait encore au *xix^e* siècle en relever de nombreux exemples. Les familles aristocratiques permettaient aux femmes d'adjoindre à leurs maris des « assistants ». Chez les peuples qui ont conservé cette pratique, une jeune fille de bonne famille ne se trouvait pas satisfaite à moins d'une douzaine de maris. Les gracieuses propriétaires de ce bétail mâle passaient dix jours avec chacun de leurs époux. On dit qu'elles étaient très fidèles et très exactes dans le partage. En d'autres endroits, deux frères avaient une épouse collective pour laquelle ils butinaient. Ailleurs, un paquet de sœurs était acquis par une famille nombreuse. Et chez les plus modestes, les jeunes gens s'associaient pour avoir une femme.

L'HYPOTHÈSE DU MATRIARCAT ORIGINEL : BACHOFEN

De cette ancienne suprématie des femmes, il restait au siècle dernier tant de traces si fortes, si indiscutables, qu'on se demanda si l'histoire des hommes n'était pas en réalité un fleuve issu de l'immense nappe souterraine d'un matriarcat originel. Pareilles aux dépôts que laissent dans les déserts les mers desséchées, les légendes des dieux et les cosmogonies semblaient autant d'affleurements qui signalaient l'existence de civilisations disparues dans lesquelles les femmes avaient eu un rôle éminent. On se souvint des Amazones qu'Alexandre avait rencontrées en Asie, de la légendaire impératrice Candace, de la reine de Saba. La souveraineté détenue par les femmes aux premiers siècles des civilisations avait laissé ses monuments à travers l'immense et mystérieuse Asie, dans l'Éthiopie qui avait fait rêver les voyageurs, dans la lointaine enfance des civilisations mycénienne et grecque et

partout on retrouvait son souvenir parmi les héros et les dieux. Comme les pierres laissées sur son chemin par le petit Poucet, le culte de Sérapis en Égypte, la légende des Pandous dans l'Inde, le culte de Dyonisios, les récits de la Théogonie signalaient comme des temples détruits la route de leur ancien empire. Alexandre, dans ce raid fantastique d'où la civilisation antique rapporta la vision éblouissante de l'Asie, avait transmis à la mémoire des hommes ce splendide souvenir. Il couvait sous les cendres des grandes civilisations patriarcales, les réchauffant et les animant comme une chaleur sacrée dont les bouffées enivrantes leur montaient parfois à la tête et que personne ne reconnaissait plus sous les mythes de Cybèle, des Bacchantes, des Mystères éleusiens. Tel avait été le magique pouvoir de la femme, rayonnante et féconde, image de la nature même, mère de la civilisation et des dieux. Et les armes seules la détrônèrent.

LES ÉVOLUTIONNISTES. MARX ET ENGELS

On crut comprendre alors, on crut pouvoir remonter la chaîne au bout de laquelle il y avait les cités des hommes. Au début était la horde et, avec elle, la promiscuité totale, et comme décor culturel la sauvagerie. La femme n'est qu'une femelle, les hommes s'accouplent comme des bêtes. Puis étaient venus les mariages de groupes, première apparition d'un certain ordre et la logique interne du mariage de groupes fait apparaître l'hérédité par les mères qui crée progressivement les conditions du matriarcat. Ce stade est celui des tribus sédentaires, de la culture et il implique une résidence conjugale qui est le lieu où se tient l'épouse. Mais ce triomphe même contient la perte du matriarcat. Car la famille étant constituée par le fait de la résidence conjugale, il suffit que le mari obtienne que la femme réside chez lui pour que l'hérédité devienne progressivement patriarcale, et avec elle la transmission des biens et le pouvoir. Ainsi la famille patriarcale et, avec elle la propriété et sa conséquence, le patriciat, naissent ensemble comme stade final de l'évolution sociale.

Toute une génération, il y a quatre-vingts ans, adopta ce magnifique poème auquel un professeur de Bâle, le savant Bachofen, avait attaché son nom. On admirait alors Darwin et l'on voulait retrouver en toute chose les grandes perspectives de l'évolution. Les sociologues qui vinrent ensuite reprochèrent à Bachofen de ne pas expliquer ce qui se passait dans les tribus de la Polynésie. Ils oublièrent que les explications qu'ils proposaient à leur tour et qui étaient bonnes pour les Iroquois et les Papous ne permettaient plus de comprendre les vestiges prestigieux que les civilisations de la Méditerranée, de l'Orient et de la Chine avaient gardés de leur passé. Les conceptions du monde et de l'homme s'affrontaient sur cet insoluble problème. Marx se

félicitait de voir à l'origine de l'histoire des hommes une promiscuité totale, il imaginait une société communiste primitive où les femmes étaient en commun et aussi les biens, la terre, les outils et il en concluait que le problème de la libération de la femme se confond dans sa perspective historique avec le problème de la libération de la terre et l'affranchissement du prolétariat. Il chargea Engels de montrer que la famille n'était pas moins monstrueuse que la propriété, ce qui fut fait dans un livre aujourd'hui pieusement oublié. Nietzsche, au contraire, admirait Bachofen dont il était le correspondant et l'ami. Il voyait dans la royauté des femmes, dans la confiance que la nature avait mise en elles, le triomphe de ces puissantes forces animales que la création oppose éternellement à l'empire de la mort.

LES THÈSES MODERNES DE WESTERMARCK

Les sociologues les plus récents se défient de ces constructions ambiguës. Ils sourient amèrement quand on leur parle de Darwin et ils soutiennent avec Westermarck, professeur de Londres, que les grands singes anthropoïdes se conduisaient déjà comme des pères de famille chrétiens. Les élèves de Westermarck rejettent avec lui la thèse de la promiscuité originelle. Manilowski ne rêve plus de reines et de déesses fécondes dictant aux hommes les lois qui garantissent la transmission de la vie. On quitte avec lui les rêves des légendes, il assigne à la femme une fonction plus modeste, il en fait d'une autre manière la garante de la vie, précieuse couveuse, centre et foyer de tout avenir. Le couple, le nid, l'entraide, lui paraissent aussi primitifs chez l'homme que chez les oiseaux et chez les fauves. Ils correspondent, dit-il, à un instinct tutélaire, celui qui permet seul de sauver la race, d'assurer la survie de la fragile couvée. Ceux qui dispersaient leur frai en d'innombrables portées étaient incapables ensuite de fournir à leur descendance la protection nécessaire. Ces humbles tâches biologiques furent sans doute, au début de l'histoire humaine, plus difficiles que nous ne pouvons l'imaginer. Les anthropologues affirment aujourd'hui que 55 % des hommes de Néandertal ne dépassaient pas leur vingtième année. Ils estiment aussi que chez les peuples chasseurs de l'époque des Magdaléniens, il était très exceptionnel qu'un homme pût dépasser quarante ans, et que la plupart des femmes mouraient beaucoup plus tôt en raison de leurs maternités. Les fonctions purement biologiques de la femelle n'étaient assurément, en ce temps-là, ni modestes ni secondaires.

Dans la famille primitive qu'on nous décrit aujourd'hui, la femme est donc l'égale de l'homme et son associée. Elle est près de lui dans les périls et dans les tâches de chaque jour, grattant le sol avec son bâton à fouir, déterrants les racines et choisissant les jeunes pousses,

elle est la femelle batailleuse qui garde à côté du mâle l'ancre où sont abrités les petits. La famille monogamique n'est plus regardée comme le résultat d'une longue évolution de l'économie et des mœurs. C'est elle que les spécialistes retrouvent dans les tribus les plus primitives. La polygamie, la promiscuité, les mariages collectifs qu'on rencontre parfois sont interprétés par les sociologues modernes comme des permissions étranges, des coutumes décadentes, des formes d'union mal comprises ou aberrantes qui ont, paraît-il, abusé les voyageurs.

Ainsi, selon les dernières nouvelles, la femme n'a jamais été esclave ou marchandise, sinon lorsque les guerres et les coutumes ont changé son destin primitif. La légende héroïque de Bachofen ne décrit peut-être qu'un stade parmi d'autres dans l'histoire des femmes. Aux siècles perdus dans les naufrages de l'histoire, il y eut sans doute des empires où elles ont commandé et régné, d'autres où elles ont été impuissantes et captives. Les débris de ces civilisations inconnues ne permettent pas pour l'instant de fixer leur sort. Mais il faut renoncer à l'image de la femme originellement bétail ou proie dont les progrès de la civilisation ont fait une avocate ou une secrétaire de direction. Elles ont monté du même pas que les hommes la belle colline de l'expérience et de la vie, ils ont été appuyés l'un sur l'autre pour affronter le malheur ou accueillir le grand vent de la joie. Elles ont été la louve auprès du loup, les porteuses de la vie et de l'espoir, l'arbre même de la race et de l'avenir. Elles ont été tout cela dès le départ, comme elles le sont encore aujourd'hui. On nous apprend ainsi qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, sinon des formes et des apparences qui sont les dessins que fait l'histoire avec les passions des hommes.

MODES DE RELATIONS DES PEUPLES PRIMITIFS

Les modes de relations entre les hommes et les femmes qu'on a constatés chez les peuples qu'on appelle primitifs peuvent nous aider toutefois à imaginer ce que dut être la vie des femmes avant les siècles historiques. Ces modes de relations sont la promiscuité, les mariages de groupes, le matriarcat, la polygynie et le mariage monogynique. Les spécialistes modernes nous invitent à ne pas les prendre comme des stades successifs, ni comme les éléments d'une hiérarchie. Ils nous avertissent qu'ils ont souvent coexisté ou qu'ils se sont succédé dans un ordre imprévisible. Prenons-les donc pour ce qu'ils sont, des échantillons de la vie sociale avant l'histoire que nous connaissons.

LA PROMISCUITÉ

La promiscuité totale est aujourd'hui vigoureusement contestée par les sociologues modernes. Westermarck prétend même qu'elle

n'a jamais existé et qu'il n'a pu en vérifier un seul cas authentique. Elle a pour elle, toutefois, l'autorité des premiers voyageurs qui s'expriment sévèrement sur les jeunes personnes qu'ils rencontrèrent sur des côtes inconnues. Mais leurs récits prouvent généralement qu'ils ont pris pour des marques de promiscuité des relations collectives qui attribuaient aux hommes d'un clan ou d'une famille toutes les femmes d'un autre clan ou d'une autre famille déterminée.

LES MARIAGES DE GROUPES

Les mariages collectifs furent décrits avec plus d'exactitude. Ils ont été soigneusement étudiés par les sociologues du ^{xix}^e siècle.

Lorsque les voyageurs découvrirent les tribus qui vivaient dans un état très inquiétant d'innocence, c'est leur langage, d'abord, qui leur parut singulier. Elles n'avaient pas de mot pour désigner le *père* ou la *mère* : et très souvent elles n'en avaient pas non plus pour désigner l'*épouse* particulière d'un homme. Les membres de ces tribus qui avaient réalisé une si parfaite fraternité s'appelaient entre eux *mon frère*, *ma sœur*, tout comme les saint-simoniens. S'ils parlaient de leurs enfants, ils ne disaient pas *mon fils* mais *nos fils*, comme Barrès et Déroulède. S'ils parlaient de leurs parents, ils disaient *nos parents*, et, leur respect filial étant sommaire, ils disaient tantôt nos parents mâles et tantôt nos parents femelles, au moyen de suffixes. Cette confusion n'était guère explicable, pensèrent les premiers observateurs, que si le mot *père* désignait pour les enfants tous les pères possibles, entre lesquels il était vain de faire un choix, et le mot *frère* tous les garçons de leur âge qui pouvaient se trouver en effet leurs frères par le sang.

L'anarchie, toutefois, n'était qu'apparente et on s'aperçut assez vite que les règles d'appropriation étaient plus sévères qu'on ne pensait. Des paquets de frères (ou de cousins et petits-cousins) descendant de la même aïeule recevaient de la tribu un paquet de sœurs (ou de cousines ou de petites-cousines) descendant également d'une aïeule unique. A l'intérieur du lot, il n'était guère question de propriété personnelle, lorsqu'il s'agissait des débutantes : mais une forme de propriété apparaissait plus tard, comme on le verra. Mais, en fait, dans la tribu, les garçons d'un *clan* donné avaient *vocation*, comme dit notre langage administratif, sur les filles d'un autre, également désigné. Cette vocation se perpétuait dans chaque clan. Si bien que les filles disaient des garçons d'en face : « ce sont *nos maris* » et les garçons disaient de même des filles du clan allié : « ce sont *nos femmes* ».

Mais on constate en même temps une particularité qui intéresse beaucoup les sociologues parce qu'elle leur apparaît comme un symptôme de rigoureuse moralité. Les garçons du clan pourvu par la

sagesse des ancêtres de filles destinées à leur appétit n'ont plus de droits sur les sœurs qui naissent à côté d'eux. Ils les ignorent. Et même, comme il est difficile d'*ignorer* dans un village de paillottes, ils s'écartent d'elles avec superstition. Dans quelques tribus, les missionnaires rencontrèrent avec satisfaction des clans où les *frères* n'avaient pas le droit d'adresser la parole à leurs *sœurs*, où ils ne devaient pas se trouver dans la même case qu'elles, où ils devaient même éviter leur présence. L'influence des missionnaires n'y était pour rien : on avait pu voir ces prohibitions régner dans toute leur rigueur dans un curieux royaume de l'Inde où elles étonnèrent beaucoup les contemporains de Vasco de Gama. Ces prohibitions étaient devenues si rigoureuses et, dans certaines tribus, elles étaient sanctionnées de pénalités si graves que les sociologues du *xix^e* siècle crurent d'abord voir à l'origine de ces sociétés une dictature accablante des femmes et le règne d'une implacable chasteté.

La cohabitation des clans à l'intérieur de la même tribu et les pérégrinations de la brousse créaient toutefois des situations particulières qui surprenaient à tort les visiteurs. Une jeune Papoue à qui l'on présentait un nourrisson désarçonna un sociologue en demandant avec beaucoup de naturel : « Est-ce mon frère ou mon mari ? » Elle voulait seulement savoir si il appartenait au clan auquel elle appartenait elle-même ou à celui de *ses maris*. Chacun, à l'intérieur de sa tribu, devait connaître avec précision sa carte d'identité et savoir distinguer sans hésiter les filles auxquelles il avait droit. En voyage, la dissémination des clans permettait de ne jamais se trouver dans l'embarras. Le clan allié était toujours représenté sur une très grande étendue de territoire et une jeune épouse se trouvait dans chaque village à la disposition du pèlerin. Ces commodités touristiques ont été relevées en Australie dans les villages éloignés de plusieurs semaines de marche et habités par des peuplades parlant des langues différentes.

Dans presque toutes les tribus qui vivaient sous le régime du mariage collectif, la cohabitation des époux était inconnue. La femme continuait à habiter au milieu des siens.

LE MATRIARCAT

Le matriarcat put être parfaitement observé au *xix^e* siècle dans quelques tribus spécimens où il était maintenu dans un remarquable état de conservation. On s'étonnera peut-être d'apprendre que ce sont les rudes Indiens de la Pampa qui fournirent un des meilleurs exemples de la sujétion de l'homme. Ces beaux cavaliers, si intrépides au poteau de torture, avaient laissé prendre aux femmes un redoutable empire.

Le Révérend Arthur Whright, qui vécut chez les Iroquois pendant que nous nous battions à Magenta et à Sébastopol, explique que les *Longues Maisons* des Iroquois appartenaient à un clan. On y importait les maris, mais ils vivaient là comme des passagers sur un bateau. Le mari qu'on trouvait insuffisant à la chasse était invité à déguerpir, il obéissait sans murmurer. Les provisions communes étaient réparties par les femmes. Despotes prudentes, elles mangeaient modestement à part avec les enfants.

Les biens qui étaient susceptibles d'une propriété individuelle appartenaient aux femmes. Aucune aliénation de la propriété commune n'était permise. L'héritage n'était que la mise en possession d'un usufruit. Le mari n'avait aucun droit sur les biens de sa femme lorsqu'elle mourait. Il ne possédait en propre que son cheval et ses armes, et encore, pas toujours.

Les maris ne cohabitaient pas avec leurs femmes. Ils continuaient à résider dans la maison de leur clan. « Fonder une famille » était, comme la nature le veut, une entreprise strictement féminine. La femme s'arrangeait avec sa portée de chatons qu'elle caressait avec amour, soins qui inspiraient une grande admiration aux voyageurs.

La polygamie n'était pas défendue, mais les femmes supplémentaires devaient appartenir à des clans différents. La première femme gardait une prééminence d'ailleurs purement formelle. Les autres femmes ronronnaient sur leurs chatons dans leur propre clan. Il régnait chez ces Iroquois un bonheur paisible et les mœurs y étaient douces et agréables. Les femmes, satisfaites de leur pouvoir, gouvernaient en paix et les hommes jouissaient des loisirs et du bonheur de l'abdication.

Ces énergiques matrones ne se contentaient pas d'avoir une opinion bien arrêtée sur les *gentlemen* de leur entourage. Elles se mêlaient avec autant d'ardeur du gouvernement local. Les femmes étaient le grand pouvoir dans les clans, affirme le Révérend. « Elles n'hésitaient pas, lorsque la circonstance l'exigeait, à « faire sauter les cornes », qui étaient le signe du commandement, de la tête des chefs et à les faire rentrer dans le rang où ils redevenaient simples guerriers. » L'élection des chefs dépendait toujours d'elles. Ce point était d'ailleurs inscrit dans la constitution. Il y avait à la tête de chaque clan un conseil composé de quatre femmes élues par les chefs de famille, c'est-à-dire par les femmes des *Longues-Maisons*. Ces quatre femmes choisissent le chef du clan et lui peignent le *totem* sur la figure. Mais aux élections de la tribu, ce n'est pas ce mâle peinturluré qui représente le clan. Le conseil de la tribu est formé par la réunion des conseils des clans et c'est ce consistoire femelle qui choisit le *sachem*, président de la tribu, parmi les chefs de clans.

Dans les familles nobles, gardiennes sévères des traditions, l'homme

est traité avec une rigueur exemplaire. Les dignités et les successions sont héréditaires par les femmes. Si toute une branche vient à s'éteindre, c'est la plus noble matrone de la tribu qui choisit parmi les hommes celui qui lui paraît digne de relever le titre. Un fils ne peut succéder au titre de *sachem* porté par son père ni parfois même hériter de son tomahawk. Chez les Natchez, les filles de la famille noble du Grand Chef n'épousaient que des hommes obscurs. Mais elles avaient le droit de les congédier et de les remplacer à leur guise. Si leurs maris leur font une infidélité, elles sont en droit de leur faire casser la tête, sans toutefois être sujettes à la réciprocité. « Elles sont libres d'avoir autant de galants qu'elles le jugent à propos », précise le P. Charlevoix, qui semble trouver que cela ne dépasse pas les prérogatives usuelles des princes. Il est plus étonné du trait qu'il cite ensuite et qui illustre bien la domesticité du mâle : « A la mort d'une Femme-Chef des Natchez, en 1721, son mari n'étant pas noble et n'appartenant pas à la famille du Soleil, son fils aîné l'étrangla selon la coutume. » Chateaubriand avait oublié de nous dire cela.

On put constater la même suprématie des femmes chez d'autres peuples terrifiants dont les mâles n'en menaient pas large non plus : les sauvages des îles Maldives, les Singhalais coupeurs de têtes de Ceylan, les Malais de Sumatra dont le kriss répand l'effroi. En Afrique, les Kafres, les tribus du Zambèze, certaines tribus de la Guinée, du Sénégal, d'autres à Madagascar chez les Hovas et les Sakhalaves ne faisaient pas plus de cas des hommes. Livingstone fut très étonné de voir les femmes siéger au Conseil chez les Bulondas. Dans ces tribus, les femmes sont tellement respectées qu'elles circulent au milieu des armées au combat, imposent des trêves, règlent les différends. Ailleurs, dans le centre de l'Afrique, elles se chargent du commerce, des affaires, des échanges et leurs maris assis aux échoppes sont réduits au rôle de petit compagnon. Les belles négresses cambrées des Beni Amer affectent de mépriser le mâle dont la nature les engage à se servir : elles ne consentent à montrer du respect qu'à leur frère.

Les Femmes-Chefs d'Afrique recevaient des honneurs au moins égaux à ceux des Iroquoises. Dans les familles royales, la *Seur* avait un rang particulier, elle avait des droits établis par la coutume, elle pouvait même assurer la régence. Au Dahomey, à la mort du roi, la *Seur* s'asseyait sur le trône et elle y demeurait nuit et jour jusqu'à ce que le successeur eût été désigné. Ce caméringue femelle siégeait parfois plusieurs semaines. Parfois, il arrivait que la *Seur* portât la culotte : au Kordofan, province du Soudan, les Européens virent l'une d'elles déposer le roi son neveu. Cette tante redoutable portait un nom de bête mystérieuse, on l'appelait la Makonda. Au Monomotapa, royaume du Haut-Mozambique, la Makonda avait même le droit de tuer le roi de ses propres mains lorsqu'il l'avait offensée.

LA POLYGYNIE

La polygynie est la qualification par laquelle on désigne l'état des sociétés qui reconnaissent aux particuliers le droit d'acquérir et de conserver pour leur usage personnel autant de femmes qu'ils peuvent en entretenir. Ce n'est pas tout à fait la même chose que la polygamie qui est le droit de contracter à la fois plusieurs mariages parfaitement légaux. La polygynie et la polygamie ont été si répandues dans des civilisations dont l'histoire nous est familière qu'il est inutile de les décrire. L'une et l'autre sont des jeux de riches. Même dans les pays les plus libéraux à cet égard, les particuliers qui pouvaient s'offrir une écurie de femmes n'étaient pas beaucoup plus nombreux que ceux qui peuvent chez nous avoir une écurie de course. Il paraît certain que les gens de la classe moyenne se contentaient honnêtement d'une seconde et parfois d'une troisième femme, presque toujours placées l'une et l'autre sous la houlette de la première épouse. Dans les catégories les plus modestes de cette classe moyenne, la première femme encourageait vivement son mari à lui donner une auxiliaire, particularité qui augmentait sa considération et lui permettait de partager les travaux ménagers. Les sociétés polygyniques ou polygamiques ont généralement admis l'esclavage : il était entendu que le maître de maison avait le droit d'en user comme il pouvait avec ce troupeau. Malgré ces facilités, on trouvait dans ces sociétés beaucoup d'hommes qui se contentaient d'une seule femme pendant toute leur vie, non par continence mais par nécessité. On pense même que ces mal lotis étaient en majorité.

LA MONOGAMIE

La monogamie est finalement, selon Westermarck, la plus fréquente de toutes les formes de relations entre les hommes et les femmes. Nous venons de dire pourquoi. Westermarck fait remarquer aussi qu'en analysant sérieusement les rapports des voyageurs, on s'aperçoit que les mariages de groupes comportant *vocation* sur toute une série de jeunes filles ou de femmes aboutissaient souvent à une appropriation qui rétablit en fait les conditions de la monogamie. On trouve donc le mariage monogame partout, même dans les sociétés où ce sont d'autres formes de relations qui ont prévalu.

STATUT DES FILLES

Les disparates et les malentendus entre les observateurs ont très souvent pour origine une méconnaissance du statut spécial des jeunes

filles. Dans beaucoup de tribus, la fille non mariée était commune et pouvait appartenir à tous les hommes du clan de *ses maris*. Mais quand les parents la donnaient en mariage, elle devenait la propriété du mari qui pouvait la mettre à mort en cas d'infidélité. A la mort du mari ou s'il y avait dissolution du mariage, elle redevenait commune et accessible à tous.

Les sociologues ont trouvé beaucoup d'autres exemples semblables qui montrent que la tolérance des peuples primitifs était grande envers les jeunes célibataires des deux sexes. Le mariage, que nos habitudes nous font regarder comme le commencement de la vie sexuelle semble, au contraire, avoir été pendant longtemps le terme et l'apaisement de la vie sexuelle. Ce sont la plupart du temps les filles qui sont propriété communale, on ne fait pas plus de manières avec elles que pour boire à la fontaine, et ce sont les femmes dont l'usage a fait peu à peu un bien personnel qui est attribué à quelque ayant-droit et qu'on ne prête plus à la commune qu'en certaines occasions, comme le locataire d'un pré municipal laisse danser sur son champ le soir de la Saint-Jean. Ainsi, disent les sociologues les plus récents, les voyageurs qui résidaient peu de temps dans le pays prenaient-ils pour des marques de promiscuité ce qui était simplement les amusements tolérés à la jeunesse, jeux de débutants auxquels on considérait que l'ordre public n'était pas intéressé. C'était une conception de la morale assez raisonnable chez des gens qui ne savaient rien du péché originel.

Certains détails nous indiquent d'ailleurs la part qui était faite au choix et l'équilibre qui s'établissait alors entre la propriété collective et l'attribution personnelle. Lorsqu'un jeune garçon des tribus de Tasmanie avait *remarqué* une jeune fille, il en faisait part tout d'abord aux camarades de son âge. Ceux-ci se réjouissaient de cette bonne nouvelle et le lendemain les garçons du clan entraînaient la jeune fille en quelque lieu écarté. Ils la *festoyaient* à tour de rôle, comme on dit dans le Midi, après quoi elle était attribuée d'un consentement général à celui qui l'avait désignée. En d'autres endroits du Queensland, le caractère individuel de l'entreprise était un peu moins marqué. La jeunesse du village se livrait à un véritable vol nuptial accompagné de tam-tam et de cochon rôti. Cela se passait quand les filles atteignaient leur quatorzième année. Les jeunes maris d'en face les emmenaient au cours d'une belle fête et ils se réjouissaient tous ensemble. Puis il recommençaient le lendemain et les rendaient à leurs mères. Une vieille femme d'une tribu Boschiman résumait très bien cette situation en déclarant à une sociologue : « Une fille peut faire comme il lui plaît, mais non une femme mariée. »

Il n'est pas certain que tous les peuples en usaient ainsi avant que leurs coutumes ne nous aient été rapportées. On peut craindre toutefois qu'un certain nombre d'entre eux n'aient accepté ces tolérances

que notre propre civilisation ne répudie qu'assez mollement. L'inépuisable Westermarck se demande également si beaucoup de primitifs n'ont pas manqué de respect à leurs mères et à leurs sœurs. En scrutant ses fiches, il ne manque pas d'opposer aux témoins de ces faits regrettables d'autres témoins qui déclarent que ces mêmes primitifs avaient grand honte de ces unions et que l'opinion les condamnait sévèrement. Malgré cette consolation, on ne peut se défendre de soupçonner que nos ancêtres les plus lointains n'avaient pas sur la famille les mêmes idées que nous.

En d'autres circonstances, en revanche, l'exemple des tribus primitives fournit un tout autre tableau. Dans quelques-unes d'entre elles, les filles, objets de notre perplexité, y étaient surveillées avec autant de rigueur qu'elles le furent autrefois dans certains pays européens. Près du lac Michigan, chez les Indiens Chippeway, les filles étaient soumises à une discipline aussi rigide que celle d'un pensionnat de jeunes Anglaises en 1903. En Afrique, les Yoruba de la Côte de l'Or répudiaient les épouses qui n'étaient pas trouvées vierges; dans une tribu des mêmes parages, celle des Herero, les parents étaient déshonorés par l'inconduite de leur fille et un séducteur qui avait rendu une fille enceinte pouvait être puni de mort. Chez les Bantous orientaux, des matrones inspectaient la fiancée : si la future épouse n'était pas vierge, elle ne pouvait prétendre qu'à devenir la seconde femme de quelque riche amateur. Au Loango, un garçon ne pouvait parler à une fille qu'en présence de la mère. Chez certains Bantous d'Afrique orientale, le séducteur était condamné à payer dix ou quinze chèvres d'amende, ce qui, paraît-il, est un prix très élevé. Aux îles Samoa, la virginité des filles était une obligation rituelle dans les grandes familles : comme chez les anciens Juifs, la natte nuptiale était promenée de maison en maison pour rendre publique cette épreuve. Dans l'État de Cochin, les jeunes gens étaient enfermés dès leur puberté dans un bâtiment situé en dehors du village et les habitants de cette réserve de jeunes mâles n'avaient pas le droit d'adresser la parole aux filles. Les filles des îles Samoa étaient de leur côté enfermées dans une grande maison du village où elles dormaient sagement en compagnie de la *vierge d'honneur* destinée à une alliance princière et aucun garçon n'avait le droit de rôder autour de ce couvent.

MENTALITÉ DES FEMMES DANS LES PEUPLES PRIMITIFS

Avec des formes sociales très différentes, la vie privée finit, en somme, par être partout semblable. Il y a des huttes et des calebasses au lieu d'un trois pièces-cuisine et du fourneau à gaz. Mais finalement la femme broie toujours le mil ou tape à la machine et le mari va à la

chasse. Les jeunes filles sont un produit embarrassant pour les civilisations depuis le commencement du monde, mais on en revient toujours au pot-au-feu. Et les harems sont pour les riches.

Ce sont les habitudes et la mentalité qui séparent les civilisations. A cet égard, les femmes des peuples primitifs sont sensiblement différentes des nôtres et, probablement, celles des peuples préhistoriques l'étaient également. D'abord le célibat leur est inconnu, toutes les femmes sont utilisées et souvent dès qu'elles sont nubiles. On a vu que leur vie de jeune fille, lorsqu'elles en ont une, est souvent très différente de leur vie de femme. Leurs réactions à l'égard de la maternité sont également assez éloignées de celles qui ont cours dans nos propres sociétés. La stérilité leur paraît un grand malheur et elles souhaitent d'avoir autant d'enfants qu'elles peuvent en mettre au monde. Elles n'ont aucune idée de ce que nous appelons *l'amour* et même beaucoup de peuples n'avaient pas ce mot dans leur langage quand les Européens les ont connus. Lorsqu'il est permis à ces femmes, si étrangères à notre univers, d'avoir une préférence dans le choix de leur mari, ce sont des raisons pratiques qui les décident ou une certaine conformité de tempérament et d'habitudes qui correspond tout au plus à ce qu'on appelle mariage d'inclination. Dans leur vie privée généralement rude, elles ont des sentiments simples et peu encombrants. La régularité des travaux amène presque toujours la séparation des sexes pendant la plus grande partie de la journée. Chacun a son travail et ses responsabilités. Les fêtes sont les seules occasions de réunion. Enfin, la famille des tribus primitives n'est pas limitée à la famille « étroite » que nous connaissons. Dès que la vie sédentaire s'établit, les liens de parenté ont une importance considérable, ils sont parfois la base de toute la vie sociale : même dans les tribus qui ne sont pas organisées en classes ou en *phratries*, ils constituent des liens qui étendent beaucoup la famille originelle. Enfin, les sociologues signalent un dernier point qui n'est pas le moins étrange. L'autorité du mâle en son domaine est reconnue partout, elle n'est pas discutée par la femme, elle n'est l'objet d'aucune échappatoire sournoise, même lorsque les institutions matriarcales remettent tout le pouvoir aux femmes : car dans ce cas, elles ont un devoir d'obéissance à l'égard de leur frère ou du *mamaq*, frère de leur mère.

Telles sont les conclusions des sociologues. Ils se déclarent convaincus que les femmes des sociétés primitives se trouvaient très satisfaites de leur sort, qu'elles ne demandaient pas à en changer et qu'elles auraient été étonnées et peinées si on leur avait proposé de mener la vie que les femmes mènent aujourd'hui. Ce n'est là qu'une opinion, bien entendu. Elle repose toutefois sur la constatation faite maintes fois que les femmes qui appartiennent à des sociétés regardées actuellement comme primitives sont très attachées à leurs privilèges et à leur

statut, qu'elles sont capables de les défendre énergiquement, mais qu'on n'a jamais remarqué qu'elles désirent les changer essentiellement. Elles admettent qu'elles sont différentes des hommes, qu'elles n'ont ni les mêmes tâches ni la même destination et elles tiennent compte de cette vérité toute animale.

A-t-on le droit de dire que les mœurs qu'on rencontre dans les sociétés dites primitives sont un miroir fidèle de celles qui existaient dans les siècles que nous ne connaissons pas? C'est une question à laquelle il est bien difficile de répondre. Mais nous n'avons pas d'autre repère. Puis, les formes de la vie sociale n'étant pas en nombre infini, on peut regarder comme probable que celles qui nous sont connues ont pu être adoptées également dans le passé. Ce ne sont là que des hypothèses dont on retiendra ce qu'on voudra. Cette préface n'est écrite que pour rappeler que la vie des femmes dut être, en certains lieux et en certains temps, assez différente de ce que la tradition historique nous apprend.

Les Femmes au temps des empires

ou

PREMIER EPOQUE

Les Captives

ou

Les Femmes au temps des empires

I

Les Femmes en Chine

La plus vieille histoire du monde, celle de la Chine, touche par ses origines aux sociétés primitives que nous venons de décrire. Et elle débouche finalement sur la forme la plus rigide et la plus complète de société patriarcale dont l'histoire des peuples ait fourni l'exemple. Elle fournit même comme un admirable cas clinique, toute la gamme des maladies et des dégénérescences que la polygynie patriarcale peut entraîner : elle montre comment la puissance patriarcale finit par se détruire elle-même quand elle est sans frein et qu'elle perd le contact avec le système de croyance et de juste mesure dans lequel elle puisait sa force.

Il est dommage que l'histoire des premiers temps de la Chine soit lacunaire et bien souvent hypothétique. Il eût été curieux de jalonner de faits précis l'itinéraire que les sociétés humaines ont parcouru pour passer du mariage de groupes et du matriarcat aux formes les plus sévères du régime patriarcal. C'est ce que l'état de l'histoire de la Chine ne permet guère de réaliser. On sent trop que les historiens aux travaux desquels nous avons fait confiance ont toujours présentes à l'esprit les thèses de la sociologie contemporaine. Ils en sont imprégnés, ils en recherchent inconsciemment la piste : ils habillent la sociologie à la chinoise, ou, si l'on préfère, ils habillent leurs Chinois du vêtement sur mesure préparé par les sociologues. Mais enfin, ils sont seuls juges de leur démarche. Nous ne pouvons que mettre le lecteur en garde contre ce parallélisme qui ne lui échappera pas. Mais, après tout, cet éclairage que la sociologie a jeté sur l'histoire de la Chine ancienne est peut-être conforme à la vérité.

LES TEMPS LÉGENDAIRES

L'histoire de la Chine commence comme toutes les histoires par une période mythologique qu'on appelle celle des Trois Augustes et

des Cinq Souverains, héros ou demi-dieux qui correspondent aux Cinq Éléments et aux Cinq Vertus. Ils apprirent aux hommes à cultiver la terre, à fondre les métaux, à tourner l'argile et à compter le temps, connaissances qui suffisent au sage. L'un des trois Augustes Fou-hi inventa le mariage, mais il imagina en même temps les cadeaux de mariage. Après eux, il y eut trois dynasties légendaires, celle des Hia, celle des Yin et celle des Tchou, dont les annales commencent vers 2200 avant Jésus-Christ. Vers le VIII^e siècle avant Jésus-Christ, la Chine devient une confédération féodale à la fin de laquelle, en 221, Ts'in Che Houang Ti fonda l'Empire qui appartient après lui à la dynastie des Han. Il y eut deux dynasties de Han auxquelles succédèrent en 220 de notre ère des dynasties de Tsin, puis de Souei, de T'ang et de Song. Les Song finirent au temps de Philippe-Auguste.

Il faut beaucoup se méfier, disent les sinologues, des *annalistes* chinois. Ce sont de grands savants de l'époque impériale qui ont reconstitué le passé en le mettant au service de l'idéologie de leur temps. Après les avoir longtemps crus sur parole, les spécialistes en sont arrivés à mettre en doute une bonne partie de leurs affirmations. Ils ont cherché d'autres sources de renseignements. Tantôt ils ont puisé dans les légendes et les chansons anciennes, tantôt ils ont cherché le sens des fêtes traditionnelles, la valeur symbolique des danses rituelles, d'autres fois ils se sont servi des contradictions ou des lacunes qu'on peut surprendre, des survivances énigmatiques qu'on retrouve dans les coutumes et dans les lois, des particularités étranges des rites les plus antiques du deuil et du culte des morts. Ils ont utilisé enfin, comme partout, les enseignements de l'archéologie.

Cette enquête par recoupements est assez surprenante pour un profane. Mais elle est riche en remarques singulières : c'est une tapisserie qui nous est expliquée en montrant à l'envers le travail du tisserand. L'école orientaliste française a joué un rôle brillant dans cette reconstitution. Elle a rencontré en Marcel Granet un de ces poètes inconnus que la grave coupole de l'Institut a abrités plus d'une fois. Des débris informes de la féodalité chinoise, sa baguette magique a fait surgir les images colorées et puissantes d'une société inconnue¹. Ses travaux n'expliquent pas tout. Au commencement, on entend les tambours de guerre des tribus, à la fin on voit les génuflexions savantes de la bru devant la sacro-sainte belle-mère. Il y a des trous dans ce film de montage qui fait passer devant nous trois mille ans d'histoire. Mais quelquefois une lueur apparaît, une étape se précise dans ce long chemin qu'ont suivi les femmes à travers les siècles pour devenir les esclaves des hommes.

Les chants et les mythes de la Chine légendaire nous transmettent en effet l'image d'une société qui ressemble beaucoup à celles que nous ont décrites les sociologues de la fin du XIX^e siècle qui avaient étudié

les tribus de la Polynésie. On a l'impression qu'à l'origine il existe des clans qui se réservaient réciproquement leurs garçons et leurs filles, que le mari va habiter dans le clan de sa femme et y travaille, que ces groupes ont des totems qui sont devenus ensuite les animaux fabuleux des danses chinoises, le dragon, le faisan, le hibou, que la transmission du nom et de l'héritage a d'abord été comme partout une transmission utérine, enfin que les tribus chinoises furent d'abord comme beaucoup d'autres peuples soumises à un régime communautaire à tendance matriarcale². On retrouve à leur place, mais sous des dénominations mythologiques ou fabuleuses les principales figures de ballet de la société communautaire : les fêtes d'initiation des garçons et des filles, le rôle de l'oncle maternel, le pouvoir des matrones, l'égalité entre les frères, le mécanisme des successions utérines, l'unité des générations. Mais tout cela sous d'effroyables déguisements et le génie mythique de l'Asie brode et monte des images barbares, d'étranges figures somptueuses qui donnent des formes imprévues au plumage des chefs nègres et aux festins de chair humaine de la Polynésie.

Une lueur illumine parfois le ciel sombre des légendes et elle découvre un paysage monstrueux. Des familles accroupies mangent les cadavres des princes avant leur putréfaction, le roi Wen qui fonda une dynastie boit le bouillon dans lequel on a cuit son père, l'empereur Kao Tsou qui en fonda une autre, ne crut pas pouvoir faire moins, l'un des Souverains danse pour subjuguier des crocodiles et mange le Veit'o qui rampe dans les marécages, vêtu de violet. Des orgies royales réunissent dans les maisons des princes les hommes et les femmes nus qui se mêlent en poussant des hurrahs, tandis qu'on éteint les flambeaux. Cette *partouze* solennelle était accompagnée, disent tranquillement les spécialistes, du meurtre rituel de la reine « laquelle est ensuite mangée communielement³. » On se croirait chez une peuplade d'insectes. Ce sont simplement des fêtes illuminées par les feux rouges et les démons flamboyants de l'Asie.

Des danses sacrées, des peaux de bêtes, des monstres, l'intervention des Vents et des Demiurges, des dieux terrifiants de la pluie, de la sécheresse, des marais, la présence des fleuves immenses et vindicatifs, des collines hargneuses et implacables, les chaudrons maléfiques ou tutélaires, les sorcières, le tam-tam, les dents et les cornes dont les pouvoirs sont épouvantables composent un formidable décor barbare et shakespearien, une sorte de perpétuelle et splendide invention maléfique qui fut peut-être dans la Polynésie d'avant l'histoire l'accompagnement habituel de l'apparition des Dieux⁴.

PRESTIGE DES FEMMES AU TEMPS DES DEMI-DIEUX

Le rôle de la femme est mal fixé pendant cette période légendaire. Nous entrevoyons un certain mécanisme et c'est tout. Cette clarté filtre dans les mystères des successions royales de la fable. Quand on abat les broussailles des légendes monstrueuses, on voit se dégager les lignes de force du mariage de clan, dont les relations sont basées sur l'échange des filles et des garçons, toutes les sœurs d'un clan familial étant destinées aux frères du clan affilié. On voit des deux clans alterner d'abord au pouvoir par générations successives. Après le Souverain, ce n'est pas son fils qui est placé à la tête de la tribu, mais c'est le représentant de la génération suivante appartenant au clan associé, c'est-à-dire le *gendre* qui a été élevé dans la maison du Souverain et qui a épousé l'aînée des filles du Souverain. On le voit figurer dans les dynasties préhistoriques sous la forme du Ministre, personnage complémentaire et inséparable du Souverain, comme lui fécond en miracles et sorcier conduisant des danses sacrées, incarnant les Vertus de la Terre en face du maître des Vertus du Ciel ⁵. Le fils, dans cette mythologie royale, est dépossédé ou sacrifié, le plus souvent l'un et l'autre. Mais dans la génération postérieure l'ordre de succession par les mâles est rétabli. C'est le petit-fils du Souverain qui reçoit le pouvoir du chef.

Les successions légendaires nous montrent donc d'abord l'alternance des deux clans, mais c'est le principe dynastique qui va peu à peu l'emporter. Le Souverain ne peut régner sans Ministre : ce Ministre ne peut être choisi que dans le clan de l'épouse. Mais peu à peu le Souverain absorbe les pouvoirs propres au Ministre. Il cesse de lui sacrifier son fils : le Ministre continue à succéder, mais comme régent et tuteur du fils, il n'est plus que le Héraut Dynastique, représentant d'une branche toujours respectée et présente dans la tradition, mais devenue mineure. Il finit enfin par être supplanté par un oncle agnatique, c'est-à-dire un oncle choisi dans la famille paternelle. Enfin cet intermédiaire même disparaît et la succession finit par s'établir de père en fils ⁶.

Cette reconstitution de l'effritement du pouvoir matriarcal est ingénieuse, mais elle ne nous renseigne guère sur la destinée des femmes. Nous pouvons en conclure avec M. Marcel Granet que « le dualisme de l'organisation politique et le dualisme de l'organisation domestique sont étroitement apparentés » : mais ce sont là des expressions abstraites qui ne font pas apparaître bien clairement l'importance de la chute. En vérité, il semble que du matriarcat originel, la femme ait gardé, tout au moins au début de la féodalité chinoise, un rang et un prestige très grands. Elle partage le lit de son mari avec plu-

sieurs autres femmes, comme nous allons l'expliquer. Mais elle ne ressent pas cette situation comme une disgrâce. Rien ne paraît plus naturel à la *première femme* que de régner sur le harem. Cette situation ne la diminue pas. Au temps des Souverains et des demi-dieux, « le thème des Grandes Aïeules, des Mères-Reines tient une grande place dans la mythologie chinoise : toute race seigneuriale sort d'un Héros, mais c'est à la Mère du Héros que va la vénération la plus grande. Rien, dans la ville féodale, n'est plus sacré que le temple de l'Aïeule de la race. Les plus beaux des hymnes dynastiques sont chantés en son honneur ».

Il reste quelque chose de cette vénération de la Fondatrice dans le respect qui est voué à la femme pendant les premiers siècles de la féodalité. « Le mariage du Prince, dit le *Li Ki*, livre des rites, est la plus grande affaire de l'État ⁷. » Cette formule n'est pas de courtoisie. Le Prince est l'intermédiaire entre les dieux et les hommes. Il est responsable de l'ordre de la nature comme de l'ordre parmi ses sujets : on lui demande compte de l'inondation, de la sécheresse, de la tornade, de la famine, les éléments ne se révoltant que pour protester contre ses erreurs. Le couple qu'il forme avec sa *première femme* symbolise l'équilibre entre le principe du *Yang* qui est le principe mâle et le principe du *Yin* qui est le principe femelle. Tout dérèglement entre ces deux forces engendre une série de catastrophes dont le peuple tout entier souffrira. Si le Prince ne visite pas sa femme à la nuit de pleine lune, comme il est prescrit, c'est tout le calendrier agricole qui est en danger. Le couple princier devient une entité mythologique, un couple aussi précieux que celui qui préside aux destinées d'une ruche. L'épouse féodale a quelque chose de tutélaire et de sacré : elle participe mystérieusement à la fécondation tellurique.

La vie paysanne, très indifférente aux rites, témoigne de la même manière de l'importance des femmes. Dans la nuit des légendes, la Terre est une déesse-Mère, ses attributs sont féminins. Et les matrones assises sur les semences et grommelant dans leur coin nous sont décrites en termes qui pourraient s'appliquer aux vieilles *squaws* des villages Peaux-Rouges dont la parole était sans réplique. « C'est l'époque où maisons et villages appartenaient aux femmes, dit M. Marcel Granet. Elles y commandaient, portant le titre de mères. Gardiennes des semences, elles les conservaient dans le coin sombre où elles étendaient leurs nattes pour la nuit. Les hommes, en étrangers, n'approchaient du lit conjugal que d'une façon presque furtive ⁸. » Pendant très longtemps, cette autorité féminine se maintint encore d'une autre manière. L'homme est le laboureur, mais la femme est la tisserande. Comme la monnaie est inconnue, l'étoffe que tisse la femme est la seule richesse des particuliers, leur moyen d'échange usuel. Les sexes vivent séparés : l'homme est dans les champs, la femme règne à la maison, fourmi sur

son tas de richesses. Quand le culte des ancêtres se combine avec le culte primitif du sol, il est d'abord le culte des ancêtres maternels. Dans ce tableau de la dépendance masculine, il ne manque qu'un trait : que l'homme vienne habiter humblement dans la famille de sa femme. Les textes les plus anciens montrent, au contraire, des fiancées éplorées qui quittent leurs parents et leur village pour aller vivre dans une maison inconnue. Mais les coutumes gardent la trace d'un usage différent. Il y eut longtemps des *maris-gendres* qui, pareils au Ministre-Gendre ne dédaignaient pas de venir s'établir, collaborateurs sournois et soumis, dans la maison de leur fiancée. Cette épreuve ne devait être ni humiliante ni triste puisque le terrible Ts'in Che Houang-Ti, fondateur de l'Empire, dut prendre des décrets sévères contre ces parasites qu'il poursuivait avec la même fureur que les gangsters et les commerçants. Ainsi l'image même de la société matriarcale se reconstruit presque complètement sous nos yeux à l'aide des chants et des légendes anciennes dans cette Chine qui finit pourtant par ordonner toute sa morale et toutes ses croyances autour de la toute-puissance paternelle.

L'AGE DE FER : LA FÉODALITÉ

Comment les femmes perdirent-elles cette suprématie ? Les marxistes seront certainement heureux d'apprendre que certains historiens de la Chine voient l'origine de cette décadence dans une révolution industrielle. C'est, nous disent-ils, la découverte du cuivre et du bronze qui changea tout. Dans la classe des laboureurs se recrutèrent les technocrates de la nouvelle civilisation, chaudronniers et forgerons. Le pouvoir de fabriquer des chaudrons apparut comme une force magique et un redoutable secret. Le pouvoir de fabriquer des épées changea la hiérarchie de la puissance. L'apparition de ces armes monstrueuses et les transformations inouïes de la vie industrielle reléguèrent à un rang subalterne les tribus qui ne possédaient pas cet armement moderne et qui n'avaient pas su se rendre maîtres des nouvelles techniques industrielles. Les tisserandes, attachées à une civilisation dépassée, virent s'instituer le pouvoir des gros bras. L'histoire des chaudrons, remplie de sacrifices maléfiques et d'effroyables fables de sorcières, montre que les femmes luttèrent avec un grand courage contre ces puissances enchantées. Mais enfin elles ne purent finalement empêcher ni le maréchal-ferrant, ni les villes fortifiées, ni la hiérarchie féodale, toutes choses qui vont ensemble ⁹.

Nous connaissons le temps de cette triste révolution. Elle eut lieu, dit William Eberhard, auteur d'une classique *Histoire de la Chine* ¹⁰, lorsque la dynastie des Chang arriva au pouvoir à la place de la

dynastie des Tchou. Les coutumes matriarcales avaient été le propre de cette dynastie Chang, antérieure à la dynastie des Tchou. Les sujets Chang vivaient paisiblement sous le règne de leurs femmes et se battaient avec des sabres de bois. Ils furent vaincus et conquis par les divisions blindées des Tchou qui disposaient d'armes de bronze et d'invincibles chariots de guerre. Les historiens modernes placent cet événement funeste à la carrière féminine vers 1050 avant Jésus-Christ. C'est aux sections d'assaut des Tchou qu'on doit l'installation de la féodalité chinoise et de la toute puissance du mâle.

LA FÉODALITÉ. LA POLYGYNIE SORORALE.

Les frères cessèrent d'être égaux, la famille n'est plus un groupement de générations disposé par couches successives, elle est devenue une ramification hiérarchique de lignées, obéissant toutes au chef de la lignée première, issue du fils aîné. Le principe dynastique a prévalu partout. Le chef de la *maison* continue les alliances avec les autres *maisons* traditionnellement associées à la sienne. On reçoit toujours, on perçoit, comme autrefois, des sœurs provenant d'une *maison* alliée à laquelle on remet en échange comme épouses les filles de la famille. Mais ce n'est plus un paquet de sœurs destiné à un paquet de frères : c'est un lot de sœurs destiné au chef de nom et d'armes seul. Ce lot de filles est expédié en une fois et constitue un seul mariage. On n'a le droit de se marier qu'une seule fois dans la vie, c'est une règle rigoureuse dans la noblesse : cette règle assure l'exclusivité de l'alliance. Mais, en échange, on expédie assez de filles pour prévoir les pertes et déchets. Une maison alliée est tenue de fournir deux sœurs, l'aînée et une cadette, plus une gracieuse petite nièce, fille du frère aîné, dont la présence engage la génération postérieure. Elle doit de plus remplacer ce qu'on appelle dans le commerce les *manquants*. L'aînée des sœurs reçoit le titre de *première femme*. En outre, les familles puissantes ont le droit de répéter cette alliance avec les branches cadettes de *même nom*, c'est-à-dire avec les autres branches de la maison alliée. Un protocole fixe le nombre d'alliances qui peut être ainsi conclu en un seul mariage pour chaque maison noble suivant son rang. Un chef de maison noble dispose donc de deux ou trois lots de filles, c'est-à-dire de six ou neuf épouses, le Fils du Ciel ayant droit, en raison de son rang, à douze épouses. Naturellement, chaque fille est accompagnée de servantes et de filles d'honneur, auxquelles s'ajoutent aussi les concubines, lesquelles prennent place sagement selon leurs titres dans le harem du maître. Le rang et les droits de chaque épouse sont réglés minutieusement par les rites : la sœur aînée de la branche aînée, en vertu de son titre de *première femme*, commande ce troupeau ¹¹.

Ce système auquel on a donné le nom de *polygynie sororale* impose une vie de séparation, d'étiquette et d'exil. Les femmes vivent dans le gynécée, elles n'ont aucune communication avec les hommes; les exemples de transgression qui existent sont cités avec horreur, accompagnés d'intrigues et de déguisement et finissant mal. En fait, la séparation des sexes est une règle sacro-sainte : les frères du mari n'ont même pas le droit d'adresser la parole à leurs belles-sœurs, ils doivent éviter leur rencontre. Les femmes mènent une existence conventuelle. La tendresse même n'y trouve pas son compte : leurs pensées doivent être dirigées constamment vers le bonheur que leur procurera la visite de leur seigneur, mais les mots qu'elles peuvent employer avec lui, le protocole de la rencontre, l'horaire même de leurs caresses sont définis sans qu'aucune place soit laissée à l'improvisation. On ne sait si ces prisonnières eurent des rêves. Les rites n'avaient pas prévu cela.

La précision des règles qui fixent le cérémonial nuptial et les visites obligatoires du mari à ses différentes épouses donnent quelque idée du paysage glacial qui attendait les gracieuses captives nubiles.

Les cérémonies du mariage noble décrites dans le *Li Ki*, Livre des rites, nous avertissent déjà du caractère étranger des époux. Assis chacun sur leur natte, en une place fixée, ils mangent les mêmes mets mais ne les prennent pas au même plat. Ils font leurs libations à part et dans des orients différents. Ils goûtent la paire de poumons, la côte levée de part et d'autre du dos d'un porc, le plat de millet, les sept poissons, mais ne les partagent pas. En buvant et en mangeant, ils se saluent suivant des règles immuables. Ils se déshabillent ensuite chacun dans une pièce et vont se rejoindre dans la chambre nuptiale où leur natte est séparée. On allume des flambeaux, on veille à leur porte. Le mariage n'en est pas consommé pour autant. La pudeur et les rites exigent qu'il ne soit accompli que le troisième jour : pour les grands-officiers, les érudits affirment qu'il faudra attendre le troisième mois. C'est au bout de ces trois jours seulement que la nouvelle mariée est présentée à ses beaux-parents. C'est au bout de trois mois seulement qu'elle porte le titre important de *bru* et que le mari va faire aux parents de la fille sa visite de remerciements.

LES RITES A L'ÉPOQUE FÉODALE

L'étiquette de la vie privée tient les promesses de ce début. Le mari et la femme n'ont pas le droit de s'interpeller par leur propre nom. Ils ne se donnent rien de la main à la main : le mari prend l'objet que sa femme a déposé respectueusement devant lui, en prenant garde de ne pas le saisir par l'endroit que sa femme a touché. Si le mari veut boire, sa femme lui présente une coupe : mais le mari boit le





Épouse réprimandée, peinture chinoise, V^e siècle.

Femmes de la maison impériale.



◀ *Divinité au sourire, Chine, V^e siècle.*

(page précédente)

breuvage après l'avoir fait verser dans une autre coupe. Le mari et la femme ne peuvent suspendre leurs vêtements au même support ni les enfermer dans le même coffre. Aucun objet ne leur est commun. Lorsqu'un mari et sa femme prennent un bain ensemble, les chroniques signalent cet événement horrible comme un scandale historique¹².

Les rites ne se bornent pas à mortifier la *première femme*, qui, après tout, devait quelque chose à son rang de princesse. Ils règlent aussi les degrés de familiarité auxquels avaient droit les suivantes et secondes femmes qui se seraient peut-être passé de tant d'égards.

On peut se demander comment ces poupées mécaniques réussissaient à faire des enfants. C'est que les rites les y invitaient. Ils prescrivaient non seulement le jour, mais encore la toilette qui convenaient à ces rencontres. Nous savons par le *Li Ki* que la femme secondaire d'un grand officier doit tout d'abord se purifier par le jeûne et se laver la bouche, au moment où son tour arrive, puis revêtir des vêtements frais lavés, arranger sa chevelure conformément au règlement, enfin placer à sa ceinture un sachet d'herbes odoriférantes et vérifier que les lacets de ses sandales sont correctement noués. Voici ensuite quels étaient ses droits : « Une femme secondaire, même vieille, précise le *Li Ki*, si elle n'a pas cinquante ans, doit coucher avec son mari une fois tous les cinq jours. » L'érudit Tcheng commente en ces termes : « Coucher avec le mari une fois tous les cinq jours est un règlement propre à la classe des seigneurs. Les seigneurs épousent neuf femmes. Les nièces et sœurs cadettes couchent avec le seigneur deux par deux, ce qui fait trois jours. Puis viennent les deux suivantes ce qui fait quatre jours. Puis la femme principale a sa nuit particulière, ce qui fait cinq jours. » La *première femme* était chargée de l'application de ce règlement¹³.

Le même Tcheng en d'autres gloses expédie les cas les plus simples. Les grands officiers pourvus de trois femmes les visitent chacune tous les trois jours. Les simples nobles qui n'ont que deux femmes voient chacune d'elles tous les deux jours. Mais, précise-t-il, « la femme secondaire ne doit pas empiéter sur le jour réservé à l'épouse ». Quand c'est son tour, elle ne doit même pas prendre la nuit toute entière. Le Fils du Ciel qui disposait de trois femmes secondaires, neuf femmes de troisième rang et quatre-vingt-une femmes de palais, manœuvrait son escadron par groupes de neuf. Tcheng, toujours méticuleux, explique qu'il fallait quinze jours pour une revue complète. La reine avait le privilège de la nuit de la pleine lune.

Ce qu'il y a de glacial et de compassé dans ce cérémonial de monastère étonnera moins si l'on sait que le seigneur n'était pas logé à meilleure enseigne. Il est celui à qui l'on n'ose pas adresser la parole. La troisième personne de majesté est encore trop familière avec lui. On s'adresse à lui par personne interposée, on parle à ses serviteurs,

à ceux qui « sont au bas des marches de son trône ». L'attitude même, la position des pieds, des mains, la direction du regard, quand on paraît devant lui, sont le sujet de prescriptions rigoureuses. Lui-même ne doit ni jouer, ni plaisanter, ni parler à la légère, il ne peut se tenir que strictement droit, il ne peut marcher que d'un pas mesuré et chacun de ses pas ne dépassera jamais un demi-pied.

On imagine que les occasions de tendresse étaient rares dans la vie de ces magots immobiles. Voici comment on présente, trois mois après sa naissance, un fils qui vient de naître. La mère s'est préparée par le jeûne, les ablutions, elle porte des vêtements neufs. Elle n'ose parler, une duègne s'en charge : « La mère de cet enfant, *Une Telle*, se permet aujourd'hui de le présenter à son père. » Le mari répond : « Ayez-en soin » et prend la main droite de son fils dans la sienne pour montrer qu'il l'accepte parmi les siens. On prend soin de lui faire répéter ce geste tous les dix jours, pour que ce certificat garde sa valeur. Après quoi, la jeune mère reçoit un repas absolument semblable à son repas de mariage, signal qui lui permet de réintégrer la vie conjugale ¹⁴.

Cette étiquette rigoureuse préside à toutes les démarches et elle est sévère pour les filles. On répond en ces termes à une demande en mariage : « La fille de Un Tel (*ma fille, c'est le père qui parle*) est stupide. Il n'a pas été possible de bien l'élever. Toutefois Monseigneur me donne un ordre. Je n'aurai pas l'audace de refuser. » Cette réponse est un *oui* enthousiaste. On doit dire lorsqu'on remplace une épouse décédée en envoyant une de ses sœurs : « Il me reste encore des filles nées de mon père et de son épouse principale (*c'est le frère qui parle*). Elles n'ont rien que de très ordinaire. Si vous daignez toutefois choisir parmi elles de quoi compléter votre gynécée, mon espoir revivra ¹⁵. » Les grands seigneurs suivent en tout l'étiquette de la vie de cour qui proscriit toute familiarité. La vie domestique n'existe pas plus chez les ducs de Chine que dans la maison de Condé, mais les femmes y sont des abbesses, elles ont pris le voile le jour de la naissance pour toute leur vie.

LA VIE DU GYNÉCÉE

Il ne faudrait pas croire cependant que l'apparition des bannières seigneuriales et des clôtures du gynécée déracina d'un seul coup le grand chêne matriarcal. Le pouvoir des mères était solide : elles représentaient l'allié indispensable, et en outre elles étaient détentrices des filles, matériel mis en réserve pour le renouvellement du pacte. On s'inclina encore très longtemps devant ces monstres sacrés. Une coutume fait assez voir la permanence de leur pouvoir : pendant très longtemps on exporta les petits maris qui devaient faire leur appren-

tissage de futurs gendres dans la famille de leurs fiancées ¹⁶. Ainsi les mères avaient deux séries d'otages : les filles qu'elles produisaient et les petits maris d'en face, jeunes mâles de leur propre famille, leurs neveux, qu'on leur donnait à couvrir.

La vie du gynécée n'était pas sans histoire. Il était placé en principe sous le gouvernement de la *première Épouse* à laquelle toute la gent femelle devait obéissance. On plaidait que c'était le meilleur moyen d'éteindre toute jalousie, la sœur aînée ayant déjà imposé son pouvoir à la sœur plus jeune et à la nièce qui l'accompagnaient pendant les années d'enfance qu'elles avaient passées ensemble. Cette remarque ne s'appliquait plus guère lorsqu'il y avait au gynécée deux ou trois lots d'épouses provenant de deux ou trois branches : mais on pensait que le patriotisme du nom facilitait l'entente. Tout cela était bon tant que la polygynie sororale était strictement observée. Mais lorsque les chefferies devinrent plus puissantes, lorsque les ducs commencèrent à rechercher les alliances des royaumes barbares et à pratiquer les jeux dangereux de l'hégémonie, on vit débarquer au gynécée les représentantes de familles étrangères, qui incarnaient d'autres intérêts et qui firent naître souvent des rivalités dramatiques. Les condamnations des moralistes qui voyaient là un *second mariage* comportant bigamie, ne triomphèrent pas de combinaisons que la politique de conquêtes imposait. Il y eut souvent là une source de drames. Mais ces drames sont des aventures singulières pour nous car ils mettent en jeu des représentations très différentes des nôtres et toute une série de rapports propres à la polygynie et au gynécée. Voici l'un d'eux tel que le conte Marcel Granet d'après le *Tso Tchouan*.

Un prince de Ts'i qui vivait en 550 avant Jésus-Christ était marié à Lou, de la maison de Ki, sa femme principale et elle ne lui donnait pas d'enfant. On lui envoya une nièce de celle-ci qui eut un fils. Donné par le groupe de la femme principale, cet enfant eut rang de fils principal et d'héritier. Mais le prince, contrairement à la règle, avait aussi un lot de femmes venant d'une autre province et appartenant à la maison de Tseu. Entre les femmes de la maison Ki et les femmes de la maison Tseu, il y eut bientôt une rivalité. L'aînée des Tseu eut un fils tandis que la cadette réussit à devenir la favorite du prince. Cette aînée des Tseu remit son fils à sa cadette favorite et celle-ci intrigua et supplia pour que ce fils, issu de son groupe, supplantât le fils principal né des femmes de Ki et fût substitué à son héritage. Une lutte impitoyable commença, lutte sourde, feutrée, qui engagea tous les serviteurs et officiers du prince. Les intrigues, la fureur, la haine provoquèrent une sorte de guerre intestine à la cour de la principauté. Les maisons de Ki et de Tseu s'en mêlèrent, bien entendu. Ces jeux de prince finirent mal. La favorite, finalement vaincue, fut mise à mort et les vainqueurs dans la rage de la victoire firent exposer

son corps sur la place publique contrairement aux règles de la pudeur et du droit. L'enfant, son neveu, fut tué également, mais la mère se tira d'affaire. Voilà des *Chroniques chinoises* dont la férocité ressemble à celle des *Chroniques italiennes* de Stendhal¹⁷.

Pendant les dernières années de la féodalité, le désordre fut plus grand encore, les rites furent enfreints, des coutumes indécentes apparurent, et les intrigues de harem furent encore plus compliquées. Les ducs et les princes des *Royaumes conquérants*, dans la seconde partie du millénaire de la dynastie Tchou, recherchèrent l'alliance des marches barbares pour augmenter leur puissance. Les chefs barbares s'encombraient peu des courbettes traditionnelles. La politique de puissance imposait le réalisme, la ruse, les mœurs des *condottieri*. La polygynie sororale qui correspondait à un pays immobile et circonscrit, à des pactes vicinaux constamment renouvelés par les générations et supposant la stabilité, était condamnée à s'effacer ou, tout au moins, à se corrompre devant les exigences de la politique annexionniste. Non seulement le gynécée reçut des pensionnaires qui ignoraient les rites et les convenances du calendrier, mais encore la réserve de femmes servit à faire des cadeaux : on puisait dans le harem pour gratifier des clients, des *bravi*, des mercenaires ou pour s'attacher des vassaux qu'il fallait maintenir dans le devoir. On vit un prince ouvrir son sérail à ses guerriers pour quelque Fête de la Victoire. Le cheptel de femmes devint un instrument de puissance.

PUISSANCE DES DOUAIRIÈRES

On aurait tort de croire que pendant ces années troublées, les femmes tombèrent dans l'esclavage. Les règles antiques étaient corrompues mais elles n'étaient pas prescrites. Les femmes continuaient dans ce désordre à représenter des duchés et des principautés dont on avait encore besoin. Et l'intrigue, au lieu de les enchaîner, est presque toujours pour elles une nouvelle source de puissance. Le pouvoir des femmes qui représentaient une grande famille alliée était encore multiplié par le pouvoir des brus que la même famille fournissait à la génération suivante. Ce bloc féminin homogène avait ses clients et ses « nationaux » pour ainsi dire, cohorte de serviteurs et de scribes que le train de femmes amenait dans la colonne nuptiale. On pense que ce parti n'était pas commode à mener même par un prince tout-puissant. Ajoutez les exactions et les rapines des favorites, souvent des concubines que la clôture n'empêchait pas de trafiquer par les eunuques. Le sérail avait ses fonds secrets. La *première femme*, lorsqu'elle savait se servir de ce riche clavier de prébendes en répartissant adroitement les faveurs du maître, devenait une puissance financière. Sous-maîtresse établie à son comptoir, elle entassait au cours des

années les parures, les jades, les perles, qui formaient une fortune énorme, mobile, secrète, trésor de guerre efficace dans les luttes d'influence.

Aussi, quand le prince mourait, surtout si l'héritier était jeune, surgissait une puissance formidable, celle de la *douairière*. Cette puissance n'était pas née sans épreuves ni luttes sournoises. Les princes avaient insisté longuement pour que leur première femme bien-aimée les suivît dans la tombe. Les *premières femmes* avaient cru devoir se vouer de préférence aux intérêts du prince héritier : elles s'étaient fait remplacer par de secondes femmes dans le pieux devoir du suicide funéraire. Déçues en ce projet expéditif, certaines dynasties avaient pris le parti d'étrangler la mère quand le prince héritier arrivait trop jeune au pouvoir. Cette mesure énergique ne fut guère appliquée que chez les princes de Wei. Partout ailleurs, on retrouva le Ministre-Gendre des temps légendaires sous les jupons de la terrible veuve.

Or, ces abbesses si dignes et si compassées ne surent pas résister aux délices du pouvoir : elles eurent des amants, des favoris, et se conduisirent en princesses. Dirigeant le gynécée du fils après avoir régné sur celui du mari, elles ne dédaignaient pas d'appuyer leur pouvoir sur des favorites et des concubines. Quand elles avaient un favori, il n'était pas rare qu'il supplantât le prince héritier, jouvenceau bien fragile pour une telle commère. Les fantaisies des douairières constituent un chapitre pittoresque dans l'histoire mouvementée des harems princiers.

Le pouvoir des douairières devint même à certaines époques un facteur fondamental dans l'histoire impériale. Quand l'empire entre en décomposition, à la fin de la dynastie des Han (à peu près au temps de Jésus-Christ) et sous la dynastie des seconds Han qui régnèrent jusqu'à l'an 200, on assiste à un véritable tournoi de douairières. Le principe dynastique est presque tombé en désuétude. Pour ne pas être renversés par le parti du prince héritier, les empereurs désignent souvent un héritier en bas âge. C'est la famille de la mère qui fournit la clientèle du jeune prince et aussi la régente. Quand le principe des alliances est maintenu, il se forme ainsi une dynastie de douairières parallèle à la dynastie impériale et ces douairières gouvernent elles-mêmes sous le nom des empereurs-enfants ou font exercer le pouvoir par des *maires du palais* qui sont le plus souvent leurs frères. Ainsi reparaît le *mamacq*, toujours invinciblement suscité par la puissance de la famille maternelle. On vit des empereurs de trois mois, de deux ans, de douze ans, tous mourant par le poison dès qu'ils devenaient embarrassants. Les impératrices se succèdent sous leur nom, toutes assistées d'un grand maréchal du palais pris dans leur famille. L'empire s'effondre, pendant que le palais n'est plus qu'un sérail ténébreux

comme un mélodrame, où grouillent les eunuques et les assassins. Ce n'est là que la première apparition dans l'histoire de cette vérité dont nous aurons à rencontrer bien des fois le visage narquois : à savoir que les femmes ne sont jamais aussi puissantes que dans les empires qui se donnent pour règle de les enfermer et de les priver de tous les droits.

La dictature patriarcale fut donc longtemps freinée et les orientalistes n'ont pas tort de montrer que la déification du père dans la famille chinoise fut une œuvre de longue haleine et qu'elle supporta longtemps d'étranges compositions. Mais enfin la féodalité chinoise et après elle la période anarchique des Royaumes combattants eurent tout de même pour résultat de hisser sur un socle jupitérien le seigneur chef du nom, grand-prêtre du culte des Ancêtres, maître après Dieu et au nom de l'Empereur à bord de la demeure sur laquelle rame l'équipage de ses femmes et de ses fils.

La féodalité chinoise a eu ses bannières, ses lois, ses héros. Elle a produit des princes courtois et braves, elle a institué les règles de la guerre, elle a fixé une certaine manière de vivre et une certaine hiérarchie des hommes, elle a duré des siècles. Elle est une époque typique de l'histoire humaine. Ses chars de guerre équipés de lances, ses cochers accroupis auprès des barons, ses casques, ses hauberts, ses épées qui portent des noms, ses puissants bataillons de princes descendant en larges phalanges vers les gués ou montant assiéger les murailles des villes, sa cérémonie et sa prudence dans le combat, son mélange de générosité et d'arrière-pensées, tout cela donne à la féodalité chinoise une saveur aussi forte, aussi suggestive que celle de la Polynésie chinoise qu'on voit surgir des premières légendes. Or, dans cette *civilisation*, la femme n'existe pas : rien de semblable à notre *amour courtois*. C'est une chevalerie, mais sans dames. Les drames qu'on rencontre sont des drames du harem : avec le matériel ordinaire, les eunuques, la favorite, le lacet, le bourreau. Finalement, lorsque l'Empire apparaît et qu'il codifie au moyen des rites les règles sociales et morales qui surnagent dans le naufrage de la société féodale, ce qu'il trouve ce n'est même plus la polygynie sororale, c'est simplement la toute-puissance de l'homme, la dictature du chef de famille. Chaque famille chinoise est devenue un donjon féodal. L'ancien matriarcat, l'échange des filles, la rivalité des pères avec les fils, tout cela ne survit plus que par des détails incompréhensibles, des rites auxquels nous donnons le nom de chinoïseries : ce sont, en réalité, les épaves de civilisations englouties. Et ce qui existe, c'est un vieux petit monsieur et sa femme, héritiers méconnaissables des ducs et des barons du temps d'Abraham, devant lesquels on fait en silence des courbettes infinies.

PAYSANNES DES CHEFFERIES

Il faut rappeler aussi une observation qu'on ne doit jamais négliger quand il s'agit de la Chine. L'histoire que nous pouvons deviner dans les légendes et les danses de clans, la vie que nous pouvons reconstituer d'après les récits et les recueils de rites, sont l'histoire et la vie de la noblesse. Ceux qu'on appelle les *rustres*, les *paysans*, vivent comme ils peuvent. Les *rites* ne s'appliquent pas à leurs humbles vies.

LA FÊTE DU PRINTEMPS

Leurs coutumes anciennes nous permettent pourtant de nous imaginer, plus clairement peut-être que la polygynie, les origines de la vie familiale. Le village vit d'abord comme un clan. On retrouve le vocabulaire même des tribus de Polynésie : les femmes d'une génération sont les *mères*, tous les hommes les *pères*, tous les fils et neveux se nomment *frères*. Le village n'est habité que par les hommes et les femmes d'un seul nom, originellement d'une seule famille. On se marie de village à village : le paquet de filles d'un groupe échangé contre le paquet de filles de l'autre. L'échange est traditionnel et se maintient de génération en génération, constituant une sorte d'alliance perpétuelle entre deux clans et villages voisins. Le rythme des saisons marque ces échanges qui sont saisonniers comme une floraison. Sur la grande plaine chinoise pareille à la plaine russe, les deux mois d'hiver arrêtent toute vie des bêtes et des hommes. Les villages et les clans vivent calfeutrés dans les isbas, tissant les étoffes ; puis le dégel arrive comme une fête, comme un lever de soleil. A la fête du printemps, les garçons et les filles des villages jumelés sortent du hameau pour aller cueillir ensemble les fougères et les orchidées : ils s'appellent et se jettent des balles et des fleurs, ils chantent et se répondent et se choisissent du regard dans le lot des génisses et des jeunes bouvillons ; puis, quand ils se sont choisis, ils passent le gué de la rivière Wei et s'accouplent dans les grandes herbes. Les parents président à cette fête du solstice qui ne se passe pas sans beuveries. Les mêmes fêtes ont lieu à l'automne, au moment où l'on va s'enfermer dans les isbas d'hiver. C'est généralement à cette fête que se concluent les mariages auxquels les rencontres du printemps ont préludé. Ces fêtes d'initiation se sont conservées jusqu'à nos jours : les observateurs contemporains hésitent seulement à affirmer que la plupart de ces rencontres reçoivent la sanction du mariage.

LA SÉPARATION DES SEXES

Ces joyeuses fêtes du solstice coupaient une vie monotone où les sexes vivaient fort séparés. Les cultures d'un village chinois sont étagées. Les femmes s'occupent particulièrement des mûriers et du chanvre qu'on fait croître tout près des maisons. Les hommes descendent plus bas vers les terrasses où l'on a semé les céréales, le millet et le riz. Ils doivent souvent protéger leurs récoltes contre les invasions : beaucoup passent les nuits dans des cabanes construites au milieu des champs pour assurer cette surveillance. Ils ne voient leurs femmes qu'au moment où elles apportent la gamelle. « Ils mangent à grand bruit et ils font fête à leurs épouses », dit un poème du *Che king*.

Cette séparation fonctionnelle des sexes a profondément marqué l'ancienne vie chinoise. Les femmes ont leurs occupations et leur domaine. Le tissage est leur fonction, la maison et ses abords est leur territoire. Les hommes sont agriculteurs et vivent dans les champs d'en bas. Les femmes leur sont deux fois étrangères, par leur village au-delà de la rivière et par leur circuit journalier. La vie est dure et les complaints anciennes ont gardé le souvenir des plaintes de ces petites ouvrières agricoles que le beau nom de *bru* ne consolait pas beaucoup. Elles sont pour leurs maris quelque chose comme des filles de ferme et la vie commune de chaque heure qui nous paraît le propre d'un ménage n'existe pas pour elles en raison de leurs occupations. L'hiver même ne fait pas naître l'intimité. Les hommes ont au village la maison des hommes où ils boivent et dansent vilainement entre eux. Longtemps après les premiers empereurs, une femme veuve put remplacer son mari par le frère de ce mari, mécanisme polyandrique qui est l'inverse de la polygynie sororale constatée dans les familles nobles.

On voit mieux que parmi les princes comment la paysanne a perdu sa suprématie. Les maris venaient à elles tant que le produit de leur tissage était plus précieux que l'agriculture : le riz et le millet n'étaient qu'un appoint dans la fortune du ménage. Les filles vinrent habiter chez les maris quand les récoltes furent l'essentiel et que le tissage fut à son tour un complément. Ce changement de l'habitat est toujours la marque du pouvoir. Le règne du riz dans les campagnes n'eut pas moins de conséquences que la découverte des premiers métaux.

Néanmoins, ni la séparation des sexes, ni la domestication des femmes ne furent chez les paysans aussi rigoureuses qu'elles le devinrent chez les grands. Les *rustres* prenaient des rites ce qu'ils en pouvaient retenir. Mais finalement le mécanisme par lequel ils choisissaient leurs femmes et aussi la séparation des tâches n'ont qu'une importance secondaire. Peu à peu, quelles que fussent les coutumes et les règles,

la fille de ferme qu'ils associaient à leurs travaux finit par gratter la terre ou piler les graines auprès d'eux, occupations qui entraînent quelque égalité. Il n'y a pas beaucoup de façons de gratter le sol et de combiner des occupations qui sont toujours les mêmes. Ces vies de bêtes de somme qu'on retrouvera encore dans la Chine du xix^e siècle prouvent surtout que la pauvreté produit la même vie sous tous les cieux et dans tous les siècles. Il y a une *morale des bidonvilles* que les sages et les scribes ne recueillent guère. L'histoire des femmes nous mettra constamment sous les yeux cette unité profonde de la vie des pauvres à travers les générations. Les civilisations n'ont toute leur saveur que pour les riches : et pourtant elles n'ont de sens que si elles sont senties, acceptées et vécues par les *rustres*.

PHILOSOPHIE DU MARIAGE EN CHINE

C'est vers le milieu de la dynastie Tchou que Confucius montra que la totale soumission des femmes est indispensable à l'harmonie céleste. On sait qu'il naquit en 551 avant Jésus-Christ. Il enseigna que le Ciel gouverne toutes choses et que l'univers est soumis à des lois immuables. La sagesse consiste à ne jamais troubler cet ordre divin.

Une chaîne invisible lie toutes les choses et les êtres, disent les Sages chinois; cette chaîne commande leurs qualités et leurs affinités, elle fixe leur place dans l'ordre de la création. Le ciel est *Kien* et *Kien* est *Yang* qui commande tout ce qui est mâle. La terre est *Kouen* et *Kouen* est *Yin*, qui commande tout ce qui est femelle. La Lune est *Yin*. A *Yang* se rattache tout ce qui est puissant, tout ce qui attaque, tout ce qui est lumineux. A *Yin* se rattache tout ce qui est faible, immobile ou sombre. La nature de l'homme est celle d'un être actif, son caractère essentiel consiste à être fort : la nature de la femme est celle d'un être passif, son caractère essentiel est d'être douce. Ainsi parlent les Sages et Confucius approuve leur parole. *Yang* commande et *Yin* se soumet. Au vieux mâle obéissent les fils : et, après lui, les fils les plus jeunes obéissent au fils plus âgé. Les femmes se taisent devant les hommes. Chaque famille est un empire qui obéit au souverain que l'ordre des choses lui a préposé et l'empire lui-même est pareil à une famille : car tous les vieux mâles du troupeau immense obéissent comme des fils à l'empereur, dépositaire et prêtre de *Yang*, la puissance du Ciel, et l'empereur, clef de voûte de cette arche immense de toutes les familles de Chine, se soumet comme un fils à la puissance du Ciel dont il tire son pouvoir, son nom même et son titre le disent, il est le « Fils du Ciel ». Et il n'y a rien d'autre sur terre que l'empire de Chine qui reproduit comme une horloge l'ordre même des choses et la juste hiérarchie de la création.

Cette constatation objective fixe la place des femmes dans la société. On ne les déclare pas impures et perverses. On n'a pas construit de citadelle contre leurs œuvres de ténèbres. On se conforme seulement à un décret divin. « L'homme est à la femme ce que le Soleil est à la Lune, dit Confucius. Il dirige et elle suit et c'est ainsi que règne l'harmonie. » Et la femme « suit » en effet pendant toute sa vie : et elle ne trouve pas injuste cette situation qui est, comme tout le reste de la vie en Chine, *conforme à la nature des choses*.

Manou, fils de Brahma, refusera à la femme la possibilité de s'anéantir un jour dans l'âme universelle, elle ne le pouvait qu'en s'incarnant, en une autre existence, dans le corps glorieux d'un homme, Manou l'excluait même de la communauté de la prière. Les Sages chinois la déclarent inapte à célébrer le culte des ancêtres qui donne son sens à notre passage sur cette terre. Mais ils l'acceptent dans la communauté religieuse, en lui confiant la tâche merveilleuse et capitale qui est sa part dans la vie : elle portera ce fils précieux que toute famille chinoise attend comme l'aurore et dont les mains allumeront un jour la flamme qui brille devant les morts. Elle est la nacelle de l'espoir, la porte d'or qui s'ouvre sur la vie et sur la durée. Et cette corbeille fragile en laquelle toute famille chinoise fait reposer sa pensée la plus solennelle, on l'entoure d'amour, d'espoir et de respect. Douce esclave, et non pas maudite, douce esclave gardée comme une perle dans la maison qui l'a choisie. Et plus tard, quand la fleur qu'on attend d'elle a grandi pareille à un lys à la porte de la demeure, heureuse, respectée comme une chère idole à laquelle on doit la gloire du foyer.

Dans aucune civilisation peut-être la mère n'a été l'objet d'autant de soins et de respect : car il n'est pire malheur dans la Chine des Sages qu'une maison sans berceau. Et cette douce tendresse, cet hommage si profond à la mission la plus grave et la plus vraie de la femme, on ne doit jamais l'oublier pour juger la vie de ces fragiles esclaves, oscillant sur leurs petits pieds comme un ballon gracieux soutenu par des ombrelles.

L'ÉDUCATION DES FILLES

« Dès l'âge de dix ans, lit-on dans le *Siao-hio*, la jeune fille ne sort plus. La femme qui l'instruit lui apprend à être douce, bienveillante, conciliante, docile. Elle file du chanvre, elle travaille le cocon et la soie. A quinze ans, les filles se parent la chevelure et l'attachent avec des épingles. A vingt ans, on les marie ¹⁸. »

Sze Ma Kwai qui vivait au temps de la dynastie Tsong était encore plus rigoureux. « Les jeunes filles dès l'âge de six ans apprennent à coudre, dit-il. A sept ans, elles étudient le livre *Nui-Hia-King*. A

neuf ans elles doivent connaître les rites et coutumes qui concernent les femmes. » Cette éducation des filles se passe dans un lieu charmant. C'est un jardin ou un verger installé dans une cour intérieure fermée par le *baton-door* qui la sépare de la maison où vivent les hommes. Dans ce *patio* où elle passera toute sa jeunesse, la petite fille apprend avant toutes choses le *kueï-chaï* qui prévoit selon une étiquette rigoureuse tout ce qu'on doit faire selon les circonstances. L'étiquette comprend le maintien, bien entendu : « Quand vous vous promenez, ne tournez pas la tête — Quand vous parlez, ne montrez pas les dents — Quand vous êtes assise, que vos jambes soient immobiles — Quand vous êtes debout, votre jupe ne doit pas bouger ¹⁹. »

Cette jeune *miss* qui se tient si bien, sa vie est réglée selon un calendrier immémorial. Au septième mois, quand les grillons chantent, il faut visiter les vêtements d'hiver puis les substituer aux vêtements d'été. Au septième jour de ce même mois, on demande aux êtres surnaturels s'il faut travailler à l'aiguille ou filer. Car ce jour-là, la Fileuse et le Berger, qui sont séparés toute l'année par la Voie lactée, se réunissent dans le ciel et les fées en profitent pour tenir un concile où leurs ailes les portent à travers les étoiles. La jeune fille qui n'est pas fiancée porte un nœud de cheveux d'un côté de la tête avec une touffe qui retombe sur chaque joue. Lorsqu'elle est fiancée, ses cheveux doivent être relevés et elle doit porter une grande épingle dans sa chevelure comme signe de son engagement. Ses pieds serrés dans des bandelettes depuis l'enfance doivent rester très petits : ce sont les *lys d'or* auxquels on reconnaît une jeune fille bien élevée. Elles ont ainsi une fragilité de ballonnets, mais s'il en était autrement on les prendrait pour des filles de portefaix. Après une éducation soignée, une jeune fille sait broder, ce qui est un art très important, coudre et tisser, quelquefois peindre des étoffes. La jeune *miss* prépare son trousseau, semblable au fond de son *patio* discret à beaucoup de petites Inès que seule la grand-messe permettait d'aborder.

Est-il nécessaire de dire que les filles devaient être livrées vierges au consommateur ? Dans le cas contraire, elles étaient vendues au marché.

Ce *patio* silencieux dont la fraîcheur et la paix ont tant de douceur, — c'était souvent à vrai dire de ces merveilleux *jardins chinois* qui étaient comme des miniatures de l'été — l'imagination des jeunes filles qui est une des plus grandes forces de la nature, parvenait parfois à en troubler l'immobilité. Aucune clôture n'est parfaite. Les longs parloirs bruns des couvents dans leur éternel demi-jour, les fontaines solitaires entre les mosaïques des harems, il arrive que la flûte d'un promeneur parvienne jusqu'à eux. Les gracieux vergers de la Chine ont enfermé parfois de petites pensionnaires répréhensibles qui donnaient des rendez-vous à quelque cavalier. Cela ressemblait beaucoup

aux scènes qui se passaient sous quelque balcon de Vérone ou dans un jardin de Cordoue. Il y a des duègnes ou des suivantes, des jeunes filles voilées, les chevaux de l'autre côté du mur. Et les conteurs chinois récitent des histoires édifiantes qui se terminent comme l'aventure de Pyrame et de Thisbé.

Mais le romanesque est une exception chez nos petites prisonnières. Il est remarquable, au contraire, que la pensée du mariage s'accompagne chez elles d'une étonnante modestie. Leur enfance est tout entière tournée vers cette pensée, on leur en parle sans cesse, on leur présente le mariage comme le comble du bonheur et rester fille comme l'extrême infortune, le mariage est leur couronnement et leur destin; mais c'est comme la première communion pour une petite fille du catéchisme, cet état bienheureux se suffit à lui-même et la jeune fille ne pense pas un instant qu'on pourrait lui demander son avis. Elle est même choquée par cette idée. Une jeune fille bien élevée ne doit pas avoir vu son fiancé avant le mariage. Un roman très populaire en Chine raconte cette histoire : une fille avait entrevu un garçon qui lui avait plu, elle lui plaisait vivement aussi, les parents voulurent les marier, et tous les deux refusèrent, une telle aventure leur paraissant à tous deux contraire à la majesté du mariage.

C'est que l'imagination des jeunes filles était arrêtée par un frein puissant que nous avons peine à imaginer. Les Chinois ont la conviction profonde que les astres ont choisi de toute éternité ceux que la vie doit unir : un vieil homme assis au pied d'un arbre dans la Lune lit sur le livre du Temps les noms de ceux qui sont destinés l'un à l'autre, il a auprès de lui un grand sac de cordes rouges et il attache avec cette corde les chevilles de ceux dont il a lu les noms ²⁰. Que faire contre ce décret? Il ne peut arriver vraiment qu'un seul malheur dans la vie de la petite brodeuse qui attend sagement sur ses échelons l'heure qui sonnera pour elle : c'est que la mort défasse ce que le vieil homme de la Lune a fait. Alors Chang Sehiti, la petite fiancée légendaire de dix-sept ans, célèbre son mariage *quand même* avec le fiancé mort que le destin avait choisi pour elle; il va la chercher dans sa maison, assis dans la chaise écarlate où il est représenté par une longue bande de papier, elle part avec lui pour la demeure des ombres qui leur a été assignée de toute éternité, et elle se fait enterrer vive sur le cercueil du mort, accomplissant le mariage qui lui a été dévolu par les astres ²¹. Cette petite fiancée modèle n'est pas seule de son espèce. L'histoire de la Chine est remplie de ces hommages à la Fatalité. Alors que viennent faire le rêve et le choix, et nos sottises d'Occident? C'est l'horloge du temps qui sonne l'heure du bonheur et celle de la mort et aucune pensée humaine ne prévaut contre elle. On ne choisit rien. Pourquoi choisirait-on le mari?

MARIAGE CHINOIS

Le mariage chinois nécessite toutefois deux intermédiaires indispensables, le marieur et l'astrologue. Le marieur se charge des démarches qui sont nombreuses et délicates ²². Le premier acte est une visite aux parents de la fille : si ceux-ci sont d'accord, ils fournissent le nom de la fille et l'heure de sa naissance. Il est interdit de marier entre eux ceux qui portent le même nom, difficulté fréquente qui réjouit les sociologues car elle leur paraît la survivance d'un très ancien système de clans. Ensuite l'astrologue intervient. Il s'assure que les thèmes astrologiques des jeunes gens concordent, ce qui est la preuve que le vieil homme de la Lune a lié leurs chevilles. Dès lors, la mécanique protocolaire peut être mise en marche. Elle comporte une demande officielle, la signature du contrat de fiançailles, enfin l'envoi à la famille de la fiancée de l'oie traditionnelle qui est le symbole des fiancées, comme chacun le sait, parce qu'elle ne s'accouple qu'une seule fois et vole en été vers le nord, région du *Yin*, et en hiver vers le sud, région de *Yang*, conformément à la loi naturelle. Après quoi, l'astrologue intervient une fois encore pour désigner un jour faste convenant à l'installation du « baldaquin brodé », construction ménagère rappelant les navires de haut bord qui servira de lit conjugal. Enfin, le dernier acte est la prise de possession de la fiancée dont les rites varient suivant les provinces.

Cela commence au salon de coiffure, naturellement. On coupe les tresses virginales et on rase les cheveux du front. C'est « découvrir la figure ». Cette précieuse figure est ensuite poudrée, fardée, parfumée de musc et couverte d'un voile écarlate orné de perles et de broderies. Le soir, au jour tombant, la fiancée quitte la maison de son père. Sa mère et ses sœurs doivent pleurer et faire les grands cris; ses frères mettent fin à ces gémissements, ils emportent la fiancée de force, la couvrent du manteau de mariage parsemé de clochettes et la placent dans la chaise écarlate précédée de bannières, de parasols et de torches, dans laquelle la fiancée traverse la ville toute seule, voilée, déjà abandonnée de ses parents, victime conduite en cortège, accompagnée de pétards et de vivats, vers l'autel de sa nouvelle vie. Un dernier symbole de rapt joyeux l'attend au seuil de sa nouvelle demeure : elle pénètre dans la maison de son fiancé en passant sur la selle qu'on appelle de la soumission et du bonheur, dernier souvenir des enlèvements et des jeunes proies anxieuses, puis, solennellement, comme frappée devant ses dieux nouveaux d'un coup de baguette magique, elle se prosterne devant les tablettes où sont écrits les noms des ancêtres de son mari qui sont, à partir de ce jour, les siens, ensuite devant la mère de son mari qui est, à partir de ce jour, sa mère, et devant ses

nouveaux parents par rang d'âge. Après cette prosternation on la conduit glorieusement, en la traînant comme une captive par une bride de soie rouge, vers le monumental lit conjugal sur lequel le fiancé s'assied près d'elle. Elle doit s'asseoir la première en signe d'attente et d'obéissance : puis lorsqu'ils ont pris place l'un et l'autre sous le baldaquin qui est à la fois leur port et leur vaisseau, le fiancé lève le voile de soie rouge brodé de perles et il contemple avec joie pour la première fois le visage de la douce passagère que l'homme de la Lune lui a réservée : découverte qui est suivie aussitôt par un *bizutage* traditionnel des camarades du mari qui défilent devant la « nouvelle » en faisant des réflexions saugrenues. Le troisième jour, la petite mariée a l'honneur de préparer le repas de ses beaux-parents, ce qui signifie qu'elle fait partie désormais des enfants de la famille.

Cette cérémonie d'*abandon* où la jeune fille est seule, sans parents, sans amie, livrée et comme transplantée en une autre terre, donne bien au mariage chinois sa véritable signification. Après le mariage la fille « n'appartient plus à sa maison », disent les livres. C'est la même expression qu'on emploie lorsqu'un fils entre dans un monastère bouddhiste. Dans certaines provinces, une fille mariée ne pouvait plus remettre les pieds dans la maison paternelle : si, par hasard, elle enfrenait cette prescription, elle devait payer un loyer à ses parents comme si elle logeait chez des étrangers.

LA JEUNE FEMME ET LES BEAUX-PARENTS

Tout, dans sa vie de jeune femme, rappelle à la petite épouse sa fonction de précieuse et tendre esclave. Le soir du mariage, elle trouve sur sa table du fil et des ciseaux. « La nouvelle mariée, dit un sage, doit être dans la maison une ombre et un écho ²³. » Rien n'approche du respect et de la soumission qu'elle doit montrer au père et à la mère de son mari qui sont désormais son père et sa mère. « Que jamais elle ne paraisse devant eux sans avoir sur elle un sachet d'odeurs et être revêtue de ses *grands habits*. En entrant près d'eux, elle doit composer son maintien et leur demander respectueusement si leurs habits sont trop chauds ou trop minces, s'ils se trouvent bien... Elle ne doit répondre à leurs ordres qu'en disant : *j'obéis* ²⁴. »

Cette royauté des parents dans la famille chinoise a quelque chose de l'étiquette de Versailles. On croit assister au *lever du roi*. Voici le protocole pour une famille riche où les traditions sont maintenues. La jeune femme est dans ses *grands habits* à sept heures du matin, sa chevelure montée comme un gâteau de noces. Suivie d'une femme de chambre qui porte le thé, elle se présente dans la chambre de sa belle-mère et lui sert le thé elle-même, et elle place respectueusement le thé de son beau-père auprès des rideaux fermés du lit

majestueux. Puis, lorsqu'on annonce que la belle-mère est levée, elle se présente à son rang avec les autres belles-filles pour assister à la coiffure : elle arrange de ses propres mains la chevelure de la vieille dame, si celle-ci daigne la désigner, et lui présente ses vêtements. A ce moment entrent les fils qui présentent leurs respects. Et l'on prend place solennellement pour le repas où la vieille dame s'assied en regardant le Sud ; les servantes apportent les plats, mais ne les servent pas, ce sont les fils et leurs femmes qui offrent les plats à la vieille dame, comme on servait dans les familles arabes il y a trente ans. Il y a souvent deux cuisines distinctes, l'une pour les fils et leurs femmes, l'autre de petits plats mijotés pour les parents. A la fin de la journée, la famille se réunit à nouveau autour de la belle-mère pour l'embarquer sous son baldaquin pour une nuit bien tranquille ²⁵.

On peut imaginer ce que coûtaient les incartades. La belle-mère était protégée comme une relique. Le Code faisait miroiter des peines épouvantables aux yeux des petites révoltées ²⁶. Une femme qui frappait le père ou la mère de son mari devait être décapitée. Les Chinois redoutaient particulièrement cette peine parce qu'ils pensaient qu'on se retrouvait dans l'autre monde dans l'état où l'on était au moment de la mort. Si une femme tuait le père ou la mère de son mari, elle était condamnée à la *mort douloureuse*, supplice qui durait plusieurs jours et après lequel on ressuscitait en un triste état. Le mari indigné qui tuait sa femme pour la punir d'avoir injurié ses beaux-parents, recevait, lui, cent coups de bâton. Les peines n'étaient pas moindres quand le seigneur et maître était outragé personnellement. En cas d'adultère, le mari pouvait prendre la sanction qu'il jugeait convenable à l'égard des coupables, notamment les tuer l'un et l'autre. S'il avait la faiblesse de pardonner, la femme devait lui être enlevée et elle était vendue au profit du gouvernement. Si l'amant veut se défendre et tue le mari, même sans que la femme ait participé au meurtre ou à la préparation du meurtre, elle doit être décapitée : car elle en est la cause. Si elle a participé au meurtre ou à la préparation du meurtre, elle est condamnée au supplice de la *mort lente*. On tirait au sort dans un sac des couteaux sur lesquels était inscrit le nom d'une des parties du corps et le supplice durait plus ou moins selon les chances de cette loterie. Les mandarins étaient tout spécialement protégés, l'empereur ayant été outragé en leur personne. La loi ne s'en remettait pas à leur discrétion, mais prescrivait la strangulation pour l'amant et la décapitation pour la femme. Un domestique qui élevait les yeux jusqu'à l'une des femmes de son maître était décapité.

On croira sans peine que l'adultère était en fait très exceptionnel en raison de la claustration sévère des épouses. Elles ne sortaient jamais, ne voyaient aucun homme sinon le mari et son père et vivaient dans

la partie de la maison réservée aux femmes et séparée des autres appartements par le *baton-door* dont nous avons déjà parlé. Leur vie n'était variée que par des événements d'une nature tout animale, la grossesse, l'accouchement, la nourriture, la mort du mâle. Les rites prévoyaient ce qu'on devait faire en chacune de ces occasions. Une femme qui se croyait enceinte devait premièrement se rendre au temple des ancêtres pour leur communiquer la bonne nouvelle : elle leur devait aussi une visite de remerciement après la délivrance. Les rites prescrivaient comment elle devait dormir, parler, s'asseoir. Si elle avait eu le bonheur d'avoir un fils, le culte dû aux ancêtres était désormais assuré. Les rites indiquaient également comment elle devait nourrir : une tenue modeste, parler peu, ne jamais mentir, être douce, affable, respectueuse, procurait un lait aseptique et des fils vertueux.

LES VEUVES

Dans cette vie de femelle docile, il est clair que la mort du mâle était un événement effroyable. L'épouse destituée de toute protection n'était plus qu'une esclave dans la maison des beaux-parents qui, la plupart du temps, s'empressaient de la vendre. Si les beaux-parents étaient morts, la veuve n'avait aucune place, aucun rang, aucune capacité, elle devenait un déchet pour lequel l'ordre social n'avait rien prévu. Une vieille coutume tartare exigeait qu'une femme bien née se pendît en signe de chagrin. Cette logique n'était pas du goût de tout le monde. Un édit impérial de 1668 abolit son caractère obligatoire à la demande d'une famille qui trouvait ce destin cruel pour une petite veuve de dix-sept ans ²⁷. Mais comme il y a toujours des esprits attachés aux traditions, les veuves ne s'en pendirent pas moins et même elles y mirent de l'ostentation. Quand leur décision était prise, elles se faisaient promener à travers la ville, vêtues d'une robe de soie rouge, couleur réservée à l'empereur, et précédées d'un cortège solennel où figuraient des musiciens et deux bourreaux : elles annonçaient ainsi qu'elles se pendraient à la lune suivante, à pareil jour, et qu'elles invitaient le public à assister à leur suicide. En récompense, leur nom était inscrit sur des tablettes fort vénérées et un arc de triomphe était élevé à leur mémoire ²⁸. Tel est le désintéressement auquel on arrive quand on est parfaitement convaincu que du côté des ancêtres la vie est bien meilleure qu'ici-bas.

Dans les familles plus modestes, on donnait moins d'éclat au désespoir. Des vocations se déclaraient et des veuves entraient dans les monastères bouddhistes. D'autres se contentaient de pleurer une fois par an depuis le matin jusqu'au soir quand revenait le jour anniversaire. Certaines se suicidaient discrètement sans cavalcade ni arcs

de triomphe. Le gouvernement qui ne savait pas quoi faire des veuves encourageait ce maintien des traditions. Les veuves qui s'étaient montrées inconsolables et qui avaient servi fidèlement leurs beaux-parents étaient récompensées par une robe de soie jaune et leur nom était inscrit sur des tablettes honorables.

Notre esprit s'accoutume mal aux images de cette servitude. C'est que nous imaginons difficilement de quel poids pouvait peser sur les âmes cet ordre naturel qui expliquait toutes choses, le mystérieux aussi bien que le quotidien, comme si aucun autre ordre des choses n'était même concevable. Une sagesse monolithique pèse de toute sa force sur ces vies. La mort et la vie elle-même n'y ont plus la même densité. Le royaume des ancêtres est le vrai royaume de vie, ils sont présents, ils sont le socle sur lequel chaque famille repose : et le seul malheur qui puisse survenir est l'interruption de cette lignée, le tarissement de cette sève qui nourrit la vie présente. Ceux qui représentent la tige qui relie les vivants à l'empire bénéfique des morts ne sont pas seulement les plus forts, les plus respectables, ils sont la raison même de la vie, ils sont l'arbre de vie en personne. La vénération dont les vieillards sont entourés, la royauté des parents ne sont pas des conventions, ils n'ont pas leur source dans les édits du prince ni dans la puissance du possédant : le père dans sa toute-puissance, les fils branches de son pouvoir, tous prêtres et intercesseurs et intermédiaires entre le royaume des vivants et le royaume des morts, ils sont les organes indispensables, le tronc indispensable par lequel passent la vie et aussi les bienfaits du ciel, la protection et le pouvoir des morts, l'hérédité et l'espoir, ils portent le bien et le mal, le connu et l'inconnu, les fruits qu'on attend et le mystère qui les enveloppe. Une petite Chinoise de seize ans sait qu'elle n'est que l'esclave précieuse qui sera greffée sur cette branche, qu'elle n'a pas d'autre destin et pas d'autre orgueil que d'être cet œil sur la branche d'où partira un autre rameau, qu'il n'est point d'autre rôle pour elle et qu'il n'y a rien d'autre que cette vérité solide, que cette évidence parmi les hommes et au ciel : et tout ce qui s'en écarte, tout ce qui ne procède pas de cette évidence universellement reconnue ne peut lui paraître que *monstrueux*. Or, cette douce prisonnière, dans son destin d'abeille, qui peut nous dire si son sommeil n'était pas tout à fait semblable au bonheur? Ces mœurs polies par le temps, comme les galets par la mer, ont traversé les siècles : est-il sûr que le mariage chrétien fasse une aussi longue traversée?

NONNES ET CONCUBINES

Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que la vie selon Confucius s'appliquait à tous sans exception. Dans les familles pauvres, la misère

imposait sa loi qui ne pèse pas moins que l'évidence de la sagesse, et la claustration des femmes était limitée par la nécessité. Les voyageurs qui ne rencontraient pas de femmes dans les rues les voyaient pourtant tirer sur l'aviron comme des hommes sur les barques de Hong-Kong avec un enfant sur le dos. D'autres traînaient de lourds fardeaux²⁹. Beaucoup de petites filles étaient vendues dès leur enfance. Beaucoup d'autres étaient abandonnées. L'administration impériale avait dû installer des crèches dans toutes les grandes villes pour recueillir les petites filles qu'on exposait après leur naissance. Il est vrai que c'était un malheur d'avoir une fille : on ne la présentait pas aux ancêtres, on ne l'inscrivait pas sur les tablettes et le marché était souvent encombré, maussade et réticent. Les missionnaires, dont l'imagination était féconde, affirmaient qu'on noyait les filles à leur naissance dans une bassine d'eau comme des chats, ou qu'on les étouffait sous un couvercle. L'abbé Grosier précise qu'on les plaçait dans des trous près des remparts et que les employés, au lieu de les recueillir, comblaient ces trous avec de la chaux vive³⁰. Des voyageurs prétendent avoir vu passer au petit jour dans les rues des tombereaux de petits cadavres; d'autres voyageurs répondent qu'ils ont confondu avec les paniers chargés de l'enlèvement des ordures ménagères.

Milne, qui est le *reporter* le plus consciencieux sur la Chine du XIX^e siècle, range ces récits au nombre des fables; il assure que les infanticides ne sont pas plus nombreux en Chine qu'ailleurs, bien qu'il ait fallu un édit de l'empereur pour interdire de jeter les enfants dans les cours d'eau. En revanche, il témoigne qu'on pouvait acheter une petite fille de quatre ans pour 22 francs³¹. Cet achat était souvent fait dans une intention pieuse : on mettait à la petite fille de gros souliers, un pantalon de mousse, on lui rasait la tête et on la consacrait au service de Bouddah, avec promesse d'incorporation au dieu lui-même après décès. Beaucoup de familles modestes assuraient ainsi l'avenir spirituel de leurs filles. C'était au moins une partie de la population qui échappait au redoutable contrôle des belles-mères. Ces petites nonnes ne menaient pas toujours une vie édifiante. Milne visita trois maisons d'un ordre sur lequel il s'exprime sévèrement : « Cet ordre ne jouit pas d'une grande considération, dit-il; on le regarde comme composé d'une classe de femmes destituées de tous les sentiments chastes et délicats dans lesquels le sexe trouve sa gloire et sa protection³². » Ce contemporain de M. Prud'homme cite particulièrement les nonnes de Soutchiou qui fumaient l'opium et se livraient à des « débordements ». Le P. Huc qui, vers le même temps, évangélisa le Céleste Empire dans un palanquin, fut reçu très aimablement dans un couvent, mais il semble avoir déçu ses hôtes : il ne payait qu'en bénédictions et en images pieuses.

D'autres parents, moins consciencieux, mettaient leurs filles ou

même leurs femmes en location. Ce commerce ingénieux était réprimé par les lois. Mais il était vivace. Le gouvernement s'en tira avec une subtilité toute chinoise en déclarant que les parents qui seraient surpris à faire de tels arrangements seraient condamnés à les continuer toute leur vie, et ne pourraient plus rien faire d'autre de leurs filles. Cette loi sage était bien utile aux voyageurs qui risquaient de souffrir de l'autorité patriarcale. A la sortie des villes et en dehors des remparts, on trouvait même des maisons de prostitution. Enfin, le commerce des femmes d'occasion paraît avoir été très actif en tous temps.

La rigueur patriarcale était tempérée, en outre, par la pratique du concubinage. Les règles qui viennent d'être rappelées ne concernent que la femme principale, celle que nous appellerions dans notre langage la femme légitime, objet d'honneurs et d'exigences. Mais tout le monde, même dans les classes moyennes, avait le moyen d'acheter quelques *secondes femmes* à la collaboration desquelles ni la coutume ni la première femme ne faisaient d'objections. Les secondes femmes vivaient dans l'appartement des femmes comme la femme principale, elles étaient protégées contre les tentations de l'adultère par les mêmes lois, mais on peut présumer que la gravité de la vie conjugale ne s'appliquait pas toujours à elles dans toute sa rigueur.

Les femmes et les filles de paysans aidaient les hommes aux travaux des champs. Les servantes qui étaient traitées avec beaucoup d'affection — on les mariait, elles portaient le nom de la famille, leurs enfants mangeaient avec les enfants des maîtres, mais face au Nord — n'étaient pas soumises, semble-t-il, à la claustration générale. Dans les familles très pauvres, les filles elles-mêmes travaillaient avant leur mariage. Elles étaient parfois chanteuses des rues ou acrobates.

Finalement, on est assez surpris, après avoir fait le tour des institutions matrimoniales de la Chine d'apprendre que les spectacles rencontrés par les voyageurs n'étaient pas très différents de ceux qu'on pouvait trouver au *xvi^e* siècle sur les routes de Bourgogne ou de Franconie. Paysannes vannant le riz, conduisant les buffles, accompagnant en cadence le travail des hommes qui montent l'eau, dînant avec leur mari au pied d'un arbre sur le bord de l'eau, femmes et enfants aux processions, porteuses dans les caravanes ou aux écluses des bateaux, douairières portées en chaises closes par des valets, servantes dans les boutiques, tout cela rappelle le grouillement d'Europe un soir d'été. Faut-il en conclure que les mœurs retournent toujours, comme un fléau sur lequel on ne peut rien, à des formes de vie supportables et partout à peu près semblables? Peut-être les lois ne peuvent-elles rien sur la vie. Peut-être leur fonction n'est-elle que de modeler une élite dont l'existence est un étalon auquel les autres existences ne se conforment pas mais d'après lequel elles se mesurent? Cet exemple sert à donner à une société une sorte de vie intérieure. La loi règne

mais ne gouverne pas. Et dans tous les temps les vies de la plupart se ressemblent : c'est leur jugement sur eux-mêmes et sur les autres qui est différent selon les temps et ce que nous appelons une civilisation ou une culture, ce n'est peut-être rien d'autre que cette tournure unanime des imaginations.

DISPARATES DE LA VIE CHINOISE

Cette vie si réglée admit à certaines époques d'étranges permissions. Les principes subsistaient, mais ils étaient appliqués avec plus ou moins de rigueur. A certaines époques, la séparation des sexes était si rigoureuse qu'une femme n'avait pas même le droit de prononcer le nom de son mari. Ce règne de la vertu accompagnait souvent les nouvelles dynasties qui prétendaient en général ramener l'ordre et la tradition. Mais à d'autres moments, les recluses trouvaient le moyen de rôder comme de jeunes chattes autour des pièces où les hommes s'assemblaient. A la fin du millénaire des Tchou, les femmes circulaient librement dans la maison, elles pouvaient assister aux visites que faisaient les amis du mari, et prendre part aux conversations pourvu qu'elles fussent dissimulées derrière un paravent. Certains princes invitaient leurs femmes à suivre des parties de chasse, à regarder les exhibitions des danseuses, et, derrière des rideaux, aux festins où l'on buvait ³³. Elles avaient le droit de sortir en chariot à condition de porter un voile. Au iv^e siècle, pendant la période des Trois Royaumes qui succéda à la dynastie des Han, le moraliste Ko Hung signale avec horreur qu'on rencontre des femmes dans les rues, que les hommes après avoir bu font appeler leurs femmes pour les montrer à leurs amis ³⁴. Sous la dynastie des Song qui correspond à notre moyen âge, les plaintes sont plus amères encore. Des inconscients poussent l'impudeur jusqu'à organiser des matchs de lutte entre des femmes nues, des princes et des grands se baignent nus avec leurs femmes ³⁵. Les petites prisonnières de la famille chinoise interprétaient cette liberté d'une manière assez spéciale. Elles se consolaient entre elles. Les lois impériales, sévères pour l'homosexualité des hommes qui était punie de cent coups de bâton tolérait au contraire les relations entre les femmes : on les regardait même comme normales, et, bien loin d'en être choqué, on les encourageait avec une sorte de complaisance ³⁶. Il était très connu que beaucoup de jeunes filles n'entraient dans les monastères bouddhistes que pour s'adonner librement à ce goût, très répandu parmi les nonnes. Les archéologues ont découvert des instruments ingénieux qui leur servaient à se faire illusion. Je trouve préférable de ne pas les décrire : je renvoie le lecteur aux explications détaillées que M^{lle} Van Gulik a données dans un savant livre sur la

sexualité en Chine. Elle a relevé aussi dans les annales quelques anecdotes savoureuses qu'elle rapporte au même endroit en s'aidant du latin et que je passe.

EXEMPLES D'INCONDUITE AU HAREM

Ces écarts conduisaient parfois au scandale. Deux siècles avant Confucius, les femmes des plus grandes familles, malgré les duègnes et les eunuques qui les entouraient réussissaient à avoir des amants. La chronique des maisons princières est riche en amours incestueuses et coucheries de toutes sortes que la disposition des palais familiaux explique suffisamment : les fils habitaient avec leurs épouses et leurs concubines dans des pavillons séparés construits dans l'enceinte du palais, et ce grouillement entraînait quelque promiscuité.

Cela faisait d'étonnants mélanges. En 695, un prince de Wei, grande maison féodale, s'ennuyant auprès de son père, coucha avec une des femmes de celui-ci dont il eut un fils. Ce fils se maria à une belle jeune princesse de la maison de Chi. La nouvelle venue plut au prince, qui ne fut pas moins entreprenant avec elle qu'avec sa belle-mère : il en eut deux fils. L'abandonnée se pendit de désespoir. La nouvelle favorite réussit à brouiller son piteux mari avec le fougueux prince son père : elle fit si bien que ce mari fut pris et tué par des brigands. Les annales arrêtent en cet endroit l'aventure de ce Barbe-Bleue. Mais il n'était pas seul de son espèce. Un joli garçon de province de Ch'i faisait l'amour avec la mère du prince régnant : il allait la voir dans le quartier des femmes, déguisé en jolie fille. Deux officiers, l'ayant surpris, le réprimandèrent. Ils furent mal payés de leur zèle : l'un d'eux eut les pieds coupés pour avoir été trop bavard et l'autre fut envoyé en exil. La veuve d'un grand seigneur ne fut pas moins énergique avec son intendant. Elle avait pris l'habitude de se distraire avec le cuisinier du palais. Elle craignit que l'intendant ne la dénonçât au prince son fils. Elle se fit ingénieusement fouetter par une suivante et se plaignit ensuite que l'intendant l'avait enlevée et maltraitée parce qu'elle refusait de répondre à ses avances. Des femmes et des fiancées étaient enlevées sur les routes. Les veuves elles-mêmes qu'on appelait poliment des « personnes qui n'attendent plus que la mort » se donnaient quelques distractions. Un peu avant Confucius, un prince de Ch'en se déguisait joyeusement avec ses ministres en empruntant les vêtements intimes d'une jolie veuve qui faisait le bonheur de tout son brain-trust. Un moraliste bougon se fit couper la tête parce qu'il trouvait cette exhibition de mauvais goût. Le sage Confucius lui-même fut calomnié pour avoir eu des relations amicales avec une grande dame qui aimait trop son frère : il se disculpa en

prouvant que les conversations avaient eu lieu de part et d'autre d'un paravent.

Les annalistes du temps de Confucius citent toutefois avec componction des histoires de femmes enlevées et rendues mères qui ne desserrèrent pas les dents pendant trois ou quatre ans. Néanmoins on ne mentionne pas de Lucrèce chinoise. La période Ming qui va du xiv^e siècle à la fin du xvii^e, fut une période de haute tenue morale. Elle succédait à soixante-dix ans d'occupation mongole et il était entendu que l'écroulement de la Chine n'avait pas eu pour cause l'incapacité des militaires, mais la mauvaise influence d'écrivains dépravés. La séparation des sexes devint rigoureuse, le remariage des veuves fut sévèrement blâmé, les femmes furent cloîtrées avec exactitude³⁷. C'est cette Chine de l'époque Ming qu'ont décrite les voyageurs européens. Gaspard de la Cruz en 1556 n'aperçoit pas une seule femme de la bonne société : elles ne sortaient qu'en litière fermée. Martin de Rada, un peu plus tard, n'aperçut de femmes que dans les villages, occupées aux travaux des champs. Le confucianisme et la bureaucratie faisaient régner de l'autre côté du monde un silence de cloître qui aurait beaucoup plu à M^{me} de Maintenon, moins heureuse à la même époque dans sa politique de haute vertu chrétienne. Ces inégalités de la vie du harem ne doivent pas surprendre. Nous les retrouverons dans le monde musulman. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, la vie du harem est plus variée, plus fertile en intrigues et en passions, plus mouvementée certainement que l'existence d'une ménagère. Elle est peu favorable en certains cas à l'exercice de la chasteté qu'elle a pour objet de préserver.

DANSEUSES ET COURTISANES

La claustration des femmes produit très souvent, en outre, une conséquence imprévue, également commune à la civilisation chinoise et à la civilisation musulmane : c'est l'importance que prennent dans la vie sociale les différentes formes de la prostitution. Si les femmes s'ennuient au harem, les hommes s'y ennuiant bien davantage encore. Une des premières insultes qu'ils font à leurs douces prisonnières est d'acheter des danseuses pour se distraire. A l'imitation de l'Empereur, les grands de l'époque Han (contemporains des guerres puniques) entretenaient des troupes de danseuses, qui disaient des poèmes et des chansons. L'empereur Wu fit même suivre ses armées d'un corps auxiliaire féminin chargé des mêmes fonctions. On les appelait les « filles de campagne ». Les particuliers moins riches encourageaient les beaux-arts d'une façon plus modeste. Ils fréquentaient des « maisons de thé » ornées de tonnelles fraîches et agréables : on y faisait de la musique, on y causait, on y jouait, on s'y promenait³⁸. Les

danseuses de ces « maisons de thé » étaient des compagnes spirituelles et douces, auxquelles les Chinois fort encombrés d'épouses à la maison demandaient rarement d'autres satisfactions que celles d'une conversation amusante. Aucune de ces maisons n'avait l'indécence de se spécialiser dans d'autres entretiens. Il arrivait qu'un riche Chinois achetât une de ces aimables compagnes pour lui donner le titre d'épouse. Cet avancement était ressenti par tout le monde comme un douloureux événement. La principale intéressée n'était pas la moins affligée : Les Chinois ont gardé un joli poème de cette époque dans lequel une fille de maison de thé pleure les joies de la tonnelle dont un riche mariage la privait.

Ce fut la dynastie T'ang qui donna à la Chine sa vie culturelle traditionnelle : elle dura de 618 à 917, au temps de nos carolingiens. C'est sous cette dynastie qu'on vit apparaître ces prostituées de luxe dont les traditions donnèrent beaucoup plus tard ces *geishas* japonaises que la littérature et le cinéma ont rendues populaires. Elles vivaient dans un quartier spécial qu'elles ne pouvaient quitter que pour se rendre à une invitation ou pour assister à certains services religieux. Elles paraissaient en public dans une toilette somptueuse et étaient accompagnées de duègnes et de suivantes. Leur éducation était longue et coûteuse. On leur faisait apprendre la musique et elles savaient aussi composer des poèmes ³⁹.

Deux d'entre elles furent des poètes connus, dans un siècle qui fut l'âge d'or de la poésie chinoise. L'une, Yü Hsüan-chi, qui vécut de 844 à 871, écrivit des poèmes violents et passionnés. Sa vie courte et tragique montre quelle variété on pouvait trouver dans une carrière de femme, lorsqu'elle se déroulait en marge des vies rituelles. Elle était d'une famille pauvre et commença de bonne heure à sortir avec des étudiants riches; elle apprit la langue littéraire et la poésie avec eux et fut bientôt si connue qu'elle pouvait vivre en femme entretenue sans être enregistrée comme prostituée; elle fut quelque temps concubine d'un lettré, puis devint nonne taoïste, période pendant laquelle elle mena avec d'autres nonnes une vie fort gaie. Elle sortit de son abbaye pour être la maîtresse en titre d'une sorte d'Alfred de Musset chinois et elle semble avoir été à cette époque l'égérie fort complaisante de tout un cercle littéraire. Elle eut une fin de carrière tragique qui est obscure : elle semble avoir été abandonnée de ses amis, enveloppée dans une intrigue de police et elle fut mise à mort finalement à vingt-sept ans, sous un prétexte. Cette existence, d'une ligne toute moderne, ne s'accorde guère avec l'image qu'on se fait habituellement des femmes chinoises ⁴⁰.

Hsüeh T'ao qui naquit en 768 et mourut à soixante-trois ans, ce qui passait pour un âge fort avancé, eut une carrière moins troublée. Elle était de très bonne famille et elle avait reçu une excellente éduca-

tion. Mais elle avait des goûts originaux et se fit volontairement prostituée lorsque son père mourut. Elle fut la maîtresse de très hauts personnages et vécut constamment parmi les hommes de la meilleure société, entourée d'une grande considération ⁴¹.

La profession de prostituée n'était accompagnée d'aucune réprobation. Les prostituées ont leur place dans la hiérarchie sociale et leur rang dans les cortèges. C'est un corps constitué, comme celui de nos magistrats. Dans leur vieillesse, elles se retiraient dans les maisons closes les plus honorables et elles y formaient les jeunes filles qui se destinaient à maintenir la profession. Auprès des plus belles et des plus coûteuses, les hommes recherchaient une sorte d'amitié sentimentale qui allait rarement jusqu'aux relations sexuelles. Ils échappaient avec soulagement aux contraintes et au cérémonial du harem familial. Les pauvres prisonnières du *baton-door* ennuyaient par leur empressement même et les maris découvraient avec ingratitude le plaisir d'aimer sans conclusion. Les poèmes d'amour adressés aux courtisanes ont presque tous une tonalité sentimentale douce, ils ont les résonances de l'amour platonique. Ces amitiés amoureuses aboutissaient néanmoins à des couples presque officiels. Le « protecteur » d'une jeune courtisane de haut rang était choisi avec soin parmi les hommes très riches ou les mandarins de haut grade. Leur défloration était une cérémonie solennelle et ruineuse : elle était précédée d'une cour qui durait plusieurs mois, d'un nombre infini de cadeaux et accompagnée bien entendu d'un paiement substantiel destiné à compenser les frais d'une éducation coûteuse. Le goût de la jeune fille était d'ailleurs toujours pris en considération et elles avaient souvent à choisir entre plusieurs partis.

L'importance des courtisanes resta un trait caractéristique de la vie chinoise. Il est peu utile de savoir que la profession était organisée à la manière de nos corporations, que les prostituées recevaient généralement un salaire mensuel, qu'il y avait différentes classes de prostituées et de « maisons de vin », correspondant aux différentes classes sociales, que ces maisons étaient souvent fondées et gérées par le gouvernement, que Marco Polo dénombra lors de son voyage vingt mille prostituées dont certaines étaient réservées aux voyageurs étrangers. Les détails qu'on connaît sur leur vie au temps de la dynastie Song, qui correspond à notre moyen âge, montre que le caractère amical et sérieux des relations avec les courtisanes de luxe s'était maintenu. Par exemple, il était normal qu'un fonctionnaire en mission qui n'avait pu se faire accompagner de sa famille louât une courtisane pour la durée de son séjour. On le faisait aussi couramment que nous louons une secrétaire ou une voiture. Les courtisanes étaient toujours regardées comme des personnes de considération. On les invitait aux fêtes de famille et aux mariages et on

était honoré qu'elles acceptassent cette invitation. A l'époque suivante, au temps de l'occupation mongole, au xiv^e siècle, la vogue du théâtre donna aux courtisanes un lustre supplémentaire. Les actrices étaient exclusivement choisies parmi elles et certaines furent des vedettes très célèbres. A leur métier d'actrice, les courtisanes joignirent celui de *récitant*. Elles contaient des histoires sur les places et au coin des rues comme les conteurs arabes du même temps. Cette tradition dura très longtemps et au début du cinéma, les films muets furent encore accompagnés des commentaires d'un récitant qui, au Japon, se nommait le *benshi*. Les meilleures de ces récitant^{es} n'étaient pas moins admirées, nous dit-on, que les actrices célèbres et les écrivains connus de leur temps.

Il est resté de l'époque mandchoue et de l'époque Ming qui lui succéda un certain nombre de biographies de courtisanes. L'une d'elles est touchante, elle prouve que nous aurions besoin d'un autre nom pour désigner ces situations que notre civilisation ne connaît pas. Fan-Shih-chên était une courtisane célèbre par sa beauté et son esprit. Elle avait pour protecteur un mandarin nommé Chou qui l'aimait beaucoup. Ce Chou fut envoyé en poste dans le sud; il n'avait pas le droit de l'emmener. Elle lui jura qu'elle aimerait mieux perdre un œil que de lui être infidèle pendant son absence. Mais les circonstances la contraignirent ensuite à accorder ses faveurs à un personnage très important. Lorsque Chou fut de retour et vint la voir, elle ne dit pas un mot mais prit une des longues épingles de sa chevelure et se creva l'œil gauche ⁴².

Quelques-unes des vies de courtisanes de l'époque Ming ont été réunies dans un petit livre de G. Schlegel, édité en France en 1877 sous le titre *Splendeurs et misères des courtisanes chinoises*. Beaucoup d'autres sont encore inédites. Elles sont difficiles à traduire parce qu'elles sont copieuses en « détails techniques ». Certains de ces récits sont pourtant gracieux et amusants. Mao Hsiang, mandarin du xvii^e siècle, a écrit ses souvenirs dont il existe une assez bonne traduction anglaise. Il s'attacha à une courtisane qu'il trouvait douce et charmante et réussit à l'acheter pour la faire entrer dans sa maison comme concubine : elle plut infiniment à sa première femme qui l'accueillit avec tendresse et elle devint en peu de temps une image très édifiante de la femme chinoise au foyer. Ce ménage à trois fut heureux et vécut longtemps ⁴³.

En somme, il y avait en Chine des vierges sages qui, en récompense de leur sagesse, menaient une vie fort discrète dans le sérail de leur mari, et d'autre part des vierges folles dont un certain nombre menaient sous le nom de vie immorale une existence assez semblable à celle de beaucoup de jeunes femmes d'Europe qui croient suivre les dix commandements. La machinerie sacro-sainte de la vie familiale

fonctionnait silencieusement à côté de la vie. Et lorsqu'ils étaient sortis de leur demeure vénérable et majestueuse, les Chinois s'amusaient comme tous les autres hommes. Un peu plus spirituellement peut-être : car ils avaient fait une fois pour toutes leur juste place aux plaisirs de la chair que leur religion ne leur présentait point comme blâmables et que la table familiale leur offrait avec assez d'abondance pour qu'ils n'en fussent pas préoccupés.

UN MÉNAGE D'ÉTUDIANTS

On n'oubliera pas que cette belle ordonnance concernait surtout les seigneurs, les hauts fonctionnaires et les particuliers très riches. Dans la mesure où il y avait en Chine une classe moyenne que nous connaissons assez mal, les vies privées pouvaient y être assez différentes. Voici une vie de jeune femme du ^{xr}e siècle qui pourrait être celle d'une jeune Anglaise du même milieu. Li Ch'ing-chao était la fille d'un écrivain célèbre. Elle avait été mariée fort tard, à dix-neuf ans seulement, à un jeune étudiant en archéologie qui n'avait que deux ans de plus qu'elle. Elle était sa femme principale. Tous les deux étaient passionnés de recherches archéologiques et passèrent leur vie à recueillir, avec les plus grandes difficultés, car ils n'étaient pas riches, des pièces anciennes, des inscriptions, des bronzes, des tablettes dont le mari composait un *Corpus* aussi imposant que celui d'un érudit allemand. « Les premiers temps, raconte Li Ch'ing, quand mon mari avait reçu son salaire, nous mettions en outre quelques-uns de nos vêtements en gage et avec cela nous réunissions 500 yens avec lesquels nous achetions quelques inscriptions anciennes au marché du Temple de Hsiang-Kuo. Nous les rapportions à la maison et nous les recensions tout en vivant de fruits pendant tout ce temps et nous étions aussi heureux que des dieux. Deux ans plus tard, mon mari eut un poste officiel et un traitement plus important. Nous voyagions et dans nos voyages, nous achetions des pièces intéressantes qui finirent par former une très belle collection. Quand on nous signalait une calligraphie ou un dessin signé d'un nom célèbre, ou encore un bronze d'une haute antiquité, nous engagions nos vêtements pour pouvoir l'acheter. Une fois, on nous apporta des paons de la main du fameux Hsü Hsi. On nous en demandait 20 000 yens. C'était une somme énorme même pour des gens riches. Nous gardâmes le tableau deux jours à la maison sans pouvoir réunir la somme. Nous pleurions en le rendant et nous nous regardions avec tristesse pendant les jours qui suivirent... Quand nous faisons des recherches dans une bibliothèque, nous nous disions : « Il y a un passage qu'on devrait trouver dans tel livre, en telle partie du manuscrit, à tel endroit du rouleau » et le premier de nous deux qui avait trouvé avait le droit de boire son thé le premier. Nous faisons

cela avec des rires fous et nous étions parfaitement heureux ».

Ce gracieux ménage d'étudiants eut un bonheur traversé. C'était le temps où les Tartares faisaient de fréquentes incursions dans l'Empire. On avait dû transférer la capitale vers le sud, des provinces entières étaient envahies. Le mari fut nommé préfet d'une province menacée. Il ne pouvait emmener sa femme qu'il laissa à la tête de leurs chers trésors. Ils se dirent adieu au bord d'un fleuve. « Mon mari avait sa robe de voyage, son regard était plein de courage comme celui d'un tigre et ses yeux brillaient. Soudain, cependant, mon cœur se remplit d'effroi. J'étais sur le bateau et à l'instant du départ, je lui dis : « Que ferons-nous si cela va mal ? » Il écarta les bras, et me dit du rivage, pendant que le bateau s'éloignait : « Tu ne pourras pas tout conserver. Débarrasse-toi d'abord des gros bagages, des meubles, des vêtements, des couvertures. Puis, les livres, puis les dessins et les peintures, et en dernier les bronzes anciens. Mais la collection des porcelaines, garde-la avec toi, et bonne chance à toi et aux porcelaines ! » Et il partit au galop sur la route boueuse. Elle ne devait jamais le revoir. Pendant trois ans, la charmante petite antiquaire se réfugia de ville en ville, faisant vivre comme elle pouvait la famille que le mari lui laissait. Elle vendit peu à peu les pièces de leur cher trésor. Des brigands lui volèrent les bronzes sur la grand'route. Mais elle garda toujours comme le plus précieux bien le manuscrit de son mari, qu'elle éditait en 1132, en y ajoutant les notes qui ont permis de reconstituer leur histoire. On ne sait pas ce que sont devenues les porcelaines ⁴⁴.

LE HAREM DES EMPEREURS DE CHINE

La vie de cour n'était pas toujours pétrifiée par la monotonie. Le harem était au contraire un parfait bouillon de culture pour toutes les monstruosité. Il y eut parmi les empereurs de Chine autant de fous que parmi les empereurs romains, mais cette folie se déroulait dans un haras de femelles protégé par de hauts murs et parcouru silencieusement par les eunuques et les bourreaux. Les femmes suffisaient rarement à ces souverains rassasiés. Et les épouses elles-mêmes, malgré la clôture, se permettaient tout. Les drames naissaient à chaque pas dans cette volière surchauffée. C'est au début de la dynastie Han que l'antique morale féodale se relâcha.

Sous le règne de l'empereur Hsio-ching vers 150 avant Jésus-Christ, les annales rapportent que la plupart des princes de la famille impériale étaient des dégénérés et des sadiques, qu'ils avaient des relations incestueuses avec leurs sœurs et leurs autres parentes et qu'ils débau-chaient les femmes des ministres. Le prince Tuan, personnellement

impuissant et incapable d'approcher une femme sans vomir, se consolait avec un mignon qu'il étrangla de ses propres mains parce qu'il s'était permis des distractions. Le prince Chien, sadique entièrement fou, débaucha ses sœurs comme Caligula, mais en outre il s'amusa à faire noyer des garçons et des filles dans la pièce d'eau de son palais. Quand il était mécontent d'une de ses femmes, il la faisait mettre toute nue dans la cour du harem et lui faisait battre du tambour toute la journée. C'était une punition vénielle. Dans les cas de grave mécontentement, il les installait toutes nues dans des arbres pendant des journées entières et les faisait mourir de faim. D'autres, dans le même appareil, devaient se mettre à quatre pattes et le prince les rappelait au devoir de continence en les faisant saillir par des boucs et par des chiens.

Les vengeances de femmes entre elles étaient féroces. Ch'ü, prince de Kuang-ch'uan, avait pris de l'amour pour une concubine. Cette nouveauté déplut à deux favorites en place. Ch'ü, jouant un jour avec l'une d'elles sentit un poignard, objet insolite, dans son pantalon. Un interrogatoire du troisième degré prouva que les deux favorites complotaient d'assassiner la nouvelle. Le prince décapita de sa propre main l'une des coupables et fit tuer l'autre par sa rivale. La même favorite, sentant son règne décliner, accusa une nouvelle dont elle redoutait l'influence : elle affirma qu'elle avait posé nue devant un peintre. Le prince rassembla ses femmes, fit fouetter l'accusée en grande cérémonie et la livra aux autres femmes pour qu'elles la transpercent avec des épingles rougies au feu. La malheureuse s'échappa et courut se jeter dans un puits. La favorite la fit repêcher et l'acheva de sa propre main après lui avoir fait placer à l'endroit supposé coupable un objet qui rappelait sa faute. Elle lui coupa le nez, la langue et les lèvres et finalement la fit brûler vive. Une autre candidate à la couche impériale ne fut pas mieux traitée. La redoutable favorite l'accusa elle aussi d'adultère. Elle la fit fouetter jusqu'à ce qu'elle obtint un aveu. Après quoi, l'ayant fait mettre nue, elle la brûla au fer rouge, lui fit agrandir le bas-ventre avec un couteau et y fit couler du plomb fondu. Les annales content qu'elle se débarrassa ainsi de quatorze rivales. L'empereur finit par dégrader le prince Ch'ü et fit décapiter enfin sa terrible maîtresse ⁴⁵.

Telles étaient les joies de la vie du harem. Le fils de ce prince Ch'ü a l'air d'un enfant sage quand on nous apprend qu'il avait fait peindre les murs de son palais de fresques qui représentaient toutes les manières connues de faire l'amour. Il donnait dans ces salles de tranquilles « partouzes », dans lesquelles les invités, convenablement ivres, se contentaient d'échanger leurs épouses. L'empereur Hui-ti, souverain inoffensif de la même époque, habillait ses pages en fillettes et ne supportait personne d'autre autour de lui. C'était là des péchés

véniels. Les Pompadours de ses successeurs furent de jolis petits garçons dont les empereurs aimaient aussi beaucoup les jeunes sœurs. La dynastie Han a enrichi les annales chinoises d'un grand nombre d'anecdotes qui font penser que les femmes ne jouaient plus qu'un rôle effacé à la cour impériale. Il y eut pourtant sous les Han de grandes impératrices douairières dont la plus célèbre fut l'impératrice Lu qui régna pendant quinze ans, de 195 à 179 avant Jésus-Christ sous le nom de plusieurs empereurs enfants. C'est à une impératrice également, la femme de l'empereur Yuan, qu'on dut, quelques années avant la naissance du Christ, le remplacement de la première dynastie des Han par une branche nouvelle.

Les dynasties suivantes sont moins pittoresques. Quelques anecdotes nous rappellent toutefois que la vie du harem impérial était très spéciale et admettait des mœurs qui étaient sans équivalent dans les autres familles chinoises. Dans la première dynastie Song (420-477), un empereur de quinze ans nommé Fei-ti régna un an avant d'être assassiné par ses propres parents. C'était un second exemplaire du fameux Elagabal. Sa sœur se plaignait à lui qu'il eût dix mille femmes réparties en six palais et qu'elle n'eût qu'un seul mari. Il lui donna par un édit l'autorisation d'avoir trente maris : c'est le seul cas de polyandrie qu'on relève dans la Chine antique⁴⁶.

Les maniaques des dynasties suivantes illustrent surtout le goût des bizarreries érotiques qui, seules, réveillaient ces souverains blasés. La dynastie Sui qui dura peu de temps, de 590 à 618, fournit un empereur qui devint légendaire par ses manies érotiques. Il avait disposé des miroirs de bronze autour de son lit, et, comme le fils du prince Ch'ü, il avait orné son hall de peintures qui représentaient tous les modes de l'accouplement. Il fut plus original en inventant de petites voitures étroites qui étaient fort commodes, paraît-il, pour initier les débutantes. Ce carrossier est le héros d'un grand nombre de romans de l'époque Ming et il est devenu une sorte de Casanova de la littérature chinoise⁴⁷. Tout cela est assez sage quand on compare ces fredaines aux fantaisies des empereurs Han.

FAVORITES ET VIEILLES DAMES AUTORITAIRES

Le sérail des Tang, contemporains de Charlemagne, semble avoir été le théâtre d'épisodes plus dramatiques. Par crainte des attentats, les femmes de l'empereur n'accédaient à son lit qu'entièrement nues et portées dans une couverture sur le dos d'un eunuque. Dans ces temps troublés, les favorites et les douairières devinrent toutes-puissantes. Les récits que nous ont laissés les annalistes prouvent suffisamment que les femmes du sérail n'étaient pas toujours d'innocentes victimes vouées au fouet, aux supplices et aux cruelles fantaisies du

maître. Ces faits se reproduisaient sous toutes les dynasties, dès qu'elles atteignaient leur phase de décadence et de pourriture. Dans la famille des princes de Song, vers 610 avant Jésus-Christ, le *Tso-Tchouan* cite avec regret des exemples d'inconduite des vieilles dames. Pao, frère du duc Tchao de Song, était bien fait et avait un beau teint. Sa grand-mère, l'ayant distingué, voulut le prendre pour amant. Le duc Tchao se montra choqué de cette inclination qu'il jugeait contraire aux rites. Il avait un teint beaucoup moins joli que son frère. Il ne faut pas croire que le duc Tchao, chef de la maison princière, triompha en cette affaire. Bien qu'il eût distribué toute sa fortune à ses partisans, la douairière fit de telles largesses au nom de son favori que le duc Tchao fut accusé de mauvaise conduite, d'ingratitude domestique et autres crimes et finalement mis à mort.

Mais c'est surtout dans les dynasties qui régnèrent après la fin de la féodalité, qu'on rencontre les plus beaux exemples de la férocité des douairières. Kao Tsou qui fut le fondateur de la dynastie des Han, au temps où Rome menait les guerres puniques, mourut en odeur de sainteté avant sa femme l'impératrice Lu. Cette princesse « dure et inflexible », disent les chroniqueurs, avait le génie de Catherine de Médicis. Voici comment elle débuta. Le vénérable et bon Kao-Tsou avait une concubine qu'il aimait beaucoup, la *fou-jen* Ts'i. Dès la mort de l'empereur, la princesse Lu lui fit couper les mains et les pieds. Puis, rapportent les annalistes, « elle lui arracha les yeux, lui brûla les oreilles, lui fit boire la drogue qui rend muet et la jeta dans les latrines en l'appelant la truie humaine ». Plusieurs jours après, la *fou-jen* Ts'i continuant à vivre, elle la fit voir au prince héritier, fils de Kao-Tsou, qui pleura et qui déclara qu'il ne voulait jamais régner. L'impératrice le prit au mot et régna à sa place, distribuant des apanages aux membres de sa famille, nommant et déposant les empereurs, faisant emprisonner ou étrangler ses adversaires. Ce sont là des « affaires de famille » disent les chroniqueurs qui la louent d'avoir maintenu l'ordre dans l'empire⁴⁸.

Plus tard, à l'époque de nos Carolingiens, cette tradition d'énergie n'avait pas disparu. La favorite Wu Chao, aimée d'un empereur qui vivait vers 650, assura son avenir en devenant avec beaucoup d'autorité la maîtresse du jeune prince impérial. Après quoi, cette matrone n'hésita pas à faire tuer son propre fils pour pouvoir accuser l'impératrice régnante d'assassinat. L'empereur s'étant borné à faire mettre l'impératrice en prison et montrant à cette occasion quelque faiblesse, elle se fit remettre la prisonnière et ses suivantes, les fit fouetter, leur fit couper les mains et les pieds et finalement les fit noyer comme le duc de Clarence dans un tonneau de Malvoisie. Cette héroïne de Shakespeare prit une telle autorité sur l'empereur qu'elle l'évinça du pouvoir et dirigea bientôt tout l'État. Elle gouverna

d'abord selon la coutume sous le nom de plusieurs de ses fils, qu'elle déposait lorsqu'ils cessaient d'être obéissants, puis elle finit par se proclamer « empereur » elle-même et prétendit fonder une nouvelle dynastie. A soixante-dix ans, elle avait encore un jeune favori ⁴⁹.

On rencontrait parfois des épisodes plus touchants qui conviennent mieux à l'idée que nous nous faisons de la faiblesse des femmes. L'un d'eux a laissé un long souvenir dans les poèmes et les drames de la Chine. C'est l'histoire de la favorite Yang, maîtresse en titre de l'empereur Ming-huan, protecteur des arts, qui florissait vers 750. Elle était parfaitement belle et merveilleusement blanche comme la mode exigeait alors qu'on le fût. Le vieil empereur prenait un plaisir infini à la voir nager nue dans la piscine du palais. Il réalisait tous ses vœux, lui bâtit un séjour paradisiaque dans une province aux vents tièdes, son harem s'ouvrit aux trois sœurs de cette jeune beauté et le gouvernement de l'État fut remis entre les mains d'un cousin très distingué. Ces prospérités furent interrompues par une révolte de janissaires qui attaquèrent sur la route l'escorte de l'empereur. Ils regardaient la belle Yang comme la cause du déclin de l'empire et la mirent à mort avec ses trois gracieuses sœurs. L'empereur réussit plus tard à briser la révolte, mais il ne put jamais oublier sa blanche favorite et passa la fin de ses jours à la pleurer ⁵⁰. Cette douleur d'Orphée toucha les poètes de la Chine. Une abondante littérature est née autour de cet épisode. Elle exprime surtout la haine contre le brillant cousin qui paraît avoir été une forte personnalité. Mais le souvenir du destin tragique de l'Yseult chinoise finit par l'emporter. Un poème célèbre, *Le Chant de la plainte éternelle*, immortalisa son souvenir et l'on jouait encore il y a peu d'années un drame mélancolique, *Le Palais du bonheur merveilleux*, qui lui est également consacré.

SOUPIRS DES GRANDS ET LUTTE DES CLASSES

Ces épisodes ne sont pas toujours de simples faits divers de l'histoire du harem. Les historiens modernes de la Chine leur donnent pour certaines époques une autre signification. Ce qu'ils voient aujourd'hui dans le destin de l'énergique impératrice Wu et dans la touchante élogie de la favorite Yang, c'est la lutte de la *gentry* chinoise de l'Est, nationaliste et bouddhiste, contre les influences étrangères, celle des Turcs en particulier, qui minait la puissance de l'empire et conduisait la dynastie Tang à son déclin. Pour les puissantes familles des grands propriétaires terriens ou des grands négociants de l'Est, les femmes ont été souvent un instrument destiné à imposer leur politique au faible fils que le Ciel avait placé à la tête de l'empire. L'histoire gracieuse de Yang devient ainsi un épisode de la lutte des grands monopolistes de l'Est, le puissant clan des Li, et de leurs clients : le

signe de leur triomphe est le déplacement de la capitale dans les provinces de l'Est, le règne d'un état-major de technocrates issus de la gentilhommerie, le respect de l'argent, des situations économiques féodales, des usages chinois. Inversement, la déposition de l'impératrice Wu ou l'assassinat de Yang s'accompagnent d'une épuration, l'empereur et ses dignitaires rejoignent les provinces de l'Ouest où la capitale s'est réinstallée, les clans militaires l'emportent et avec eux l'influence turque, la lutte contre les monopolistes et les grandes familles, une politique de rigueur et d'autorité.

Ainsi le harem avec ses factions, ses assassinats, ses vengeances atroces, ses intrigues ténébreuses autour d'un prince faible a-t-il souvent pour résultat de remettre d'immenses intérêts entre les mains des femmes. Le souverain s'abrutit dans l'abus des plaisirs. Il veut tout ce que veut celle qui le drogue de volupté. Et la prisonnière, maîtresse du plaisir, dispose de ce monarque hébété, règne avec les eunuques richissimes et sournois et finalement dirige l'empire. Nous retrouverons ce résultat inattendu de la sujétion des femmes partout où se sont installés les dédales et les mystérieux séjours des harems princiers. L'immense empire arabe est mort de cette hébétude des princes. Le sérail tue.

L'HYGIÈNE DE LA POLYGAMIE

La Chine avait pourtant inventé des règles de l'hygiène polygynique qui ne sont pas moins étranges que ses rites. M^{lle} R. H. Van Gulik les a longuement exposées et nous nous bornerons à les résumer ci-après.

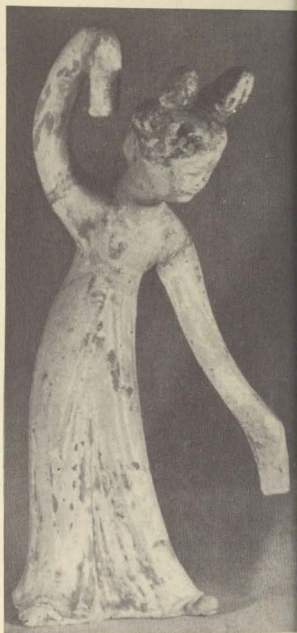
Comme la marche de l'univers, les saisons, la fertilité, la prospérité des empires et généralement toutes choses dépendent de l'harmonie entre le *yang*, principe mâle et le *yin*, principe femelle, le mariage et plus précisément l'accouplement, constitue un acte essentiel de la vie qu'on ne peut abandonner à l'improvisation de chacun. Il nous est assez difficile d'imaginer que les anciens Chinois regardaient les échanges sexuels comme une fonction parfaitement normale dont on peut parler en toute liberté et s'en entretenaient en effet comme nous parlons des plats du déjeuner. La diététique leur paraissait d'autant plus recommandable en cette affaire qu'un Chinois d'une certaine aisance disposait au minimum de trois femmes, que les rites fixaient de manière très précise les droits de ces différentes femmes jusqu'à l'âge de cinquante ans et que par conséquent un quinquagénaire chinois qui avait eu l'imprudence d'avoir quelques fantaisies avait souvent à faire face à des obligations étendues qui pouvaient lui causer quelque perplexité.





◀ *Figurine chinoise, époque Tang.*
(page précédente)

Danseuses. Chine, époque Tang.



Des sages qui se rattachaient en général à l'école taoïste avaient publié en cette occurrence de pertinents conseils. Le *yang*, essence mâle, était, selon ces sages, le plus précieux dépôt que l'homme eût en lui. Il permettait de donner naissance à ce fils que toute famille chinoise attendait comme le Messie et en même temps il représentait dans l'homme ce qui l'unissait aux autres forces mâles qui régissaient l'univers et lui assurait ainsi force et santé. Or, le *yin*, essence femelle, avait le pouvoir non seulement d'assurer conjointement la génération, mais encore, lorsqu'on l'utilisait avec science, de renforcer le *yang* et de lui assurer un surcroît de rayonnement et de vitalité. Le point délicat était la bonne utilisation du *yin*. Les Chinois, qui avaient découvert bien avant nous les lois de la fécondité, savaient qu'il était inutile d'attendre la conception d'un fils pendant un certain nombre de jours dans chaque mois. Gaspiller pendant ces jours néfastes la précieuse essence du *yang*, n'était-ce pas là une folle et ridicule prodigalité? En revanche, pendant cette période où il était peu recommandé de dissiper le *yang* inutilement, n'existait-il pas de nombreux moyens propres à déterminer l'effusion agréable du *yin* qui était tout à la fois une satisfaction à laquelle l'épouse avait droit à son tour, selon son rang, et une bénédiction fort efficace, affirmaient les sages, pour assurer au *yang* une éternelle vigueur et le préparer ainsi à sa tâche essentielle?

Les esprits curieux d'approfondir ces mystères trouveront dans le livre de M^{lle} Van Gulik d'intéressantes précisions sur les mécanismes qui provoquent ces effluves bénéfiques du *yin* dont le propriétaire du *yang* se fortifie sans scrupules⁵¹. Tout Chinois bien élevé de l'époque des Han devait les connaître parfaitement. Cela lui permettait de faire régner l'harmonie dans son petit univers conjugal et en même temps de s'assurer le plus de chances possible d'engendrer un fils pendant les périodes fastes qui permettaient d'entretenir cet espoir.

LES LIVRES D'INTIMITÉ

Cette science précieuse n'était pas confidentielle. A l'époque des Han et plus encore sous la dynastie T'ang, chaque famille riche de Chine possédait un des livres dans lesquels ces préceptes étaient exposés. Les annales de la Chine qui comportent une section bibliographique mentionnent pour la période des Han huit ouvrages qui faisaient autorité. Ils sont classés sous la dénomination de *fong-chung* qui signifie à peu près *intimité* *. Ces huit ouvrages étaient décrits comme un ensemble de quatre-vingt-six rouleaux, chaque rouleau correspondant à un chapitre. Les auteurs en sont désignés dans d'autres parties des

* M^{lle} Van Gulik traduit : « Inside the bedchamber », c'est-à-dire : *Dans l'alcôve*.

Annales comme des érudits éminents. Leurs biographes insistent à plusieurs reprises sur les avantages qu'ils retirèrent de cette sage hygiène conforme aux principes qui régissent l'univers. Deux d'entre eux vécurent grâce à cette méthode jusqu'à un âge avancé qui ne nous est pas précisé, en gardant toujours l'apparence d'hommes jeunes. Un autre nommé Jung-ch'êng, qui s'était particulièrement distingué par l'exactitude de ces pratiques, atteignit l'âge de cent-cinquante ans. Ses cheveux blancs étaient redevenus noirs et le *yin* avait eu sur lui des effets si bénéfiques que de nouvelles dents avaient remplacé dans sa mâchoire celles qui étaient tombées ⁵².

Ces ouvrages sont plus nombreux encore sous les dynasties T'ang et Song qui correspondent à notre moyen âge. On en compte trente-huit à cette époque bien que la bibliographie ne leur réserve plus, comme sous les Han, une rubrique spéciale. La matière paraît, en outre, en avoir été plus abondante. Ces nouveaux traités ne se bornaient plus à exposer une doctrine désormais classique, ils y ajoutaient de nombreux conseils pratiques destinés à assurer aux femmes une vie conjugale aussi satisfaisante que possible. A cet effet, les auteurs descendaient jusqu'aux détails les plus minutieux et leurs ouvrages étaient ornés de figures explicatives. Ces rubriques étaient présentées sous ces dénominations poétiques dont les Chinois ont le secret : c'étaient des noms de fleurs et de pierres précieuses, des fontaines, des vallons, des oiseaux gracieux, enfin le vocabulaire d'un jardinage édénique qui disposait à la poésie. Ils contenaient encore un appendice médical où étaient expliquées les propriétés des racines et des plantes. On indiquait aussi quel genre de femmes sont bénéfiques selon les tempéraments et quelles autres doivent être évitées. Il était précisé que plusieurs maladies graves pouvaient être efficacement repoussées par un usage judicieux de la vertu roborative du *yin*, et l'on rappelait bien entendu que la méthode était souveraine contre la chute des dents et des cheveux ⁵³. Enfin, c'était un vrai livre de cuisine dans lequel les ménages chinois pouvaient trouver tout à la fois des recettes et des friandises. Car telle est la bonhomie de la vie conjugale dans les pays où il n'y a pas de confesseurs. Ce qui est comique, c'est qu'à la bonne époque, les deux participants de cette dînette amoureuse se faisaient des courbettes cérémonieuses quand ils étaient sortis du lit. Les spécialistes ne cachaient pas que ce *yoga* amoureux était un art dont il ne fallait pas se jouer : s'il était employé inconsidérément, il entraînait l'usure vitale et la déchéance aussi certainement que, dans le cas contraire, il assurait la longévité.

Ces livres d'intimité ont tous été perdus, mais des fragments d'assez grande étendue en avaient été recueillis au x^e siècle dans une encyclopédie médicale compilée par un érudit japonais ⁵⁴. Pendant très longtemps, il n'exista de cette encyclopédie que des copies manuscrites,

mais une édition imprimée en fut réalisée en 1854, également au Japon. En se fondant sur cette édition et en la complétant par de savantes recherches, l'historien chinois Yeh Tê-hui publia en 1914 une reconstitution de cinq de ces *livres d'intimité*. Cette publication causa un grand scandale, car les Chinois affectaient à cette époque une pruderie toute britannique. Le malheureux Yeh Tê-hui passa pour un personnage fort indécent et sa carrière universitaire fut brisée ⁵⁵. Les résultats de son enquête avaient pourtant été cités par Henri Maspéro qui les fit connaître aux spécialistes européens ⁵⁶.

Cette science de l'intimité conjugale ne semble pas avoir dépassé le haut moyen âge. Les *livres d'intimité* disparaissent vers le VII^e siècle, sous la dynastie T'ang. On retrouve toutefois les préceptes qu'ils contenaient dans des traités de médecine taoïstes qui furent lus pendant longtemps : l'un d'eux fut en effet assez célèbre pour être imprimé en 1066 sous la dynastie Song et réimprimé au début de l'époque Ming. Mais c'était désormais une science de spécialistes. La bibliographie de l'époque Song ne mentionne qu'un seul traité. Des initiés faisaient encore allusion à ces pratiques anciennes qu'on ne distinguait plus très bien des arcanes de l'alchimie et des secrets de longévité. Une pénible anecdote nous renseigne sur cette décadence. Un savant taoïste voyageait. Bien qu'il fût septuagénaire, il avait encore l'air d'un homme jeune. Un de ses hôtes lui demanda un jour son secret. Le sage commençait ses explications lorsque l'hôte l'interrompit en soupirant. « Je ne suis qu'un petit fonctionnaire et je n'ai qu'une seule femme », dit-il. Le voyageur écarta les bras d'un air découragé. « Alors, ce n'est pas la peine d'en parler ⁵⁷ », conclut-il. Cette rencontre prouve à la fois que cette hygiène antique ne convient pas à notre temps et que tous les Chinois du temps de Saint Louis n'étaient pas propriétaires de sérails.

LES « LYS D'OR »

Les femmes, cependant, ne perdirent pas les doux bénéfices de la volupté. La sensualité chinoise restait inventive et toujours un peu folle. Au X^e siècle commença l'usage de bander les pieds. On dit que l'idée en vint pour la première fois au prince Li Yü, le dernier de la dynastie des T'ang, qui fut aussi un des plus grands poètes de la Chine : il s'agissait de faciliter les pirouettes d'une très jolie danseuse qui tournait en faisant des pointes sur une fleur de lotus. Toutes les courtisanes voulurent aussi faire des pointes avec des pieds minuscules, puis les honnêtes femmes, comme il arrive parfois, imitèrent les courtisanes. La petitesse du pied devint un charme exquis, on le cacha avec pudeur. Ce pied minuscule devint le symbole même de l'intimité la plus secrète. Les peintres les plus audacieux qui n'hésitaient pas

à représenter les détails les mieux cachés du corps féminin n'osaient pas montrer un pied nu. Une jeune femme déroulant les bandelettes de son pied était une évocation lascive, l'image même de l'abandon total et de l'offrande. Toucher cet organe délicieux était une faveur extrême. Un amant qui faisait sa cour, au moment le plus doux de ses roucou-lades et quand sa proie faiblissait, laissait tomber son mouchoir. En le ramassant, il frôlait cette antenne voluptueuse : si la femme ne retirait pas son pied, c'était le signe du consentement, elle se donnait sans la moindre défense après avoir permis un si tendre attouche-ment ⁵⁸. Une femme ne retirait les bandelettes de son pied qu'en une seule circonstance : quand elle était admise à se hisser sur le navire de haut-bord qui constituait le lit conjugal. Alors tombaient les voiles qui cachent les mystères sacrés. Il faut croire que le règne de cet organe délicat causait aux femmes des satisfactions bien grandes, car la mode en devint universelle en dépit des tortures qu'elle imposait et lorsque les spartiates mandchous prétendirent imposer à leurs femmes au xvii^e siècle un pied viril de sportives, ils firent l'effet de brutes sauvages étrangères à toute notion de la féminité.

CONCLUSION

Ces petites proies immobiles et entravées, ballonnets fragiles impropres à rien d'autre qu'au plaisir, impliquent une gracieuse entente de la volupté, trop exclusive toutefois. Cette Chine où les femmes n'ont pas d'âme, où elles sont simplement un instrument de volupté, et le savent et le veulent, et seulement la fleur qui présente son fruit avec une humble fierté, serve vouée au plaisir et à la fécondité, dormeuse ouverte et douce et toujours complaisante, et au matin fermée comme une corolle qui ne s'ouvre qu'à la nuit, quelle terre étrange et lourde de bonheur, mais inutile de bonheur, engourdie comme dans une fumerie de plaisir ! Ce culte des ancêtres, cette énorme organisation végétale qui couvre tout cela et lui donne un sens, finalement on se demande si elle est la sagesse même ou si elle n'a pas quelque chose d'étouffant. Les lianes de l'oisiveté voluptueuse ont transformé en une épaisse forêt vierge un verger royal. La polygynie aboutit au bétail. Les règles et les rites n'y peuvent rien. La grande vision patriarcale, l'autorité, le silence, la gravité, des champignons de toutes sortes la couvrent et la pourrissent, le grand arbre surchargé de friandises n'est plus qu'un arbre de Noël monstrueux. C'est une belle image de soumission, une fête paysanne de l'élevage, une fête du printemps que ce cortège de sœurs gravissant la colline, pareilles aux rois mages, avec la jolie petite nièce dans leurs bagages, obéissante colonne de femelles trotinant vers la tanière du mâle : mais les concubines, les suivantes, les masseuses, le matériel d'occasion et les prises de

guerre, tout ce poulailler qui suit, cela sent l'établissement de bains, le hammam, Eden-Roc et le salon de coiffure. Et pour toute consolation, les tablettes des ancêtres devant lesquelles on fait des révérences. C'est une existence vide. Le luxe, l'oisiveté, la puissance sans limites, rongent et dégradent les vies privées. Le Fils du Ciel n'est plus qu'un potentat, figure informe à laquelle aboutissent pareillement tous les modes de la décadence, diagnostic du cancer dont meurent les nations. Ils ne se souvient plus du temps où il était l'image même de la mesure et de la sagesse et où ses gestes et ses vœux s'accordaient au mouvement même de la création et de la vie.

II

Les Femmes de l'Égypte

L'histoire de l'Égypte nous permet de faire une excursion aussi lointaine dans le passé que l'histoire de la Chine. Mais au terme de l'une, on voit une petite Chinoise accroupie respectueusement devant son mari, et à la fin de l'autre une femme d'affaires qui signe des chèques et touche une pension alimentaire.

TEMPS LÉGENDAIRES ET FÉODALITÉ

Avant le temps de l'Ancien Empire, une trentaine de siècles avant Jésus-Christ *, les sociologues ont pourtant eu la joie de retrouver les totems de Durckheim autour desquels dansaient les tribus. Les dieux et les déesses, les animaux sacrés de l'Égypte préhistorique ne sont guère moins monstrueux que ceux de la Chine et ses légendes ne sont pas moins riches en sacrifices, en meurtres, en dragons de toutes tailles. Néanmoins on n'arrive pas à retrouver dans ce passé tout imprégné du déluge le piétinement des fêtes sacrées, les danses sauvages, les plumes des chefs, le tambour creux des cannibales : ou du moins les égyptologues n'ont pas eu parmi eux un érudit aussi ingénieux que M. Granet pour faire parler l'envers de la vieille tapisserie. Ils se consolent en faisant remarquer que les déesses-mères qu'on trouve, tout comme en Chine, à l'origine des mythes religieux supposent un matriarcat primitif sur lequel nous n'avons pas d'autres renseignements que les légendes mythologiques. Après cette phase de matriarcat aux contours très imprécis, il n'est pas interdit de penser que les Égyptiens réussirent à être polygames : les rois d'Égypte ne s'en faisaient pas scrupule, ni les princes féodaux, et le dieu Min lui-même

* Période proto-dynastique et deux premières dynasties : 3300-2790 avant Jésus-Christ (période thinite).

est représenté avec quatre concubines ¹. Mais tout cela ne nous enseigne pas comment deux états aussi contraires ont pu se succéder. On ne sait pas davantage comment les Égyptiens furent réduits au triste sort de n'avoir qu'une femme *. Ce fut certainement au commencement de l'Ancien Empire puisque les dieux agraires, dont le culte s'est développé dès le stade agricole, s'unissent tous, sauf Min, à une seule déesse. En somme, contrairement à la Chine, l'Égypte nous présente donc l'image d'une très ancienne société monogame que nous ne parvenons à rattacher que par des hypothèses à d'autres types de vie conjugale.

En ces temps très lointains, l'Égypte nous réserve d'autres satisfactions, malheureusement éphémères : non seulement les Égyptiens n'ont qu'une femme, mais ils mènent une vie vertueuse, s'adonnent à l'agriculture et possèdent des conseillers municipaux. La religion a gardé les marques de ce passé démocratique : la déesse Isis gouverne avec son mari le dieu Osiris après lui avoir apporté en héritage le territoire du 12^e nome, ce qui prouve qu'il y avait dès ce temps-là des biens qui appartenaient aux femmes et des héritages qu'elles pouvaient recevoir et transmettre ². L'étrange légende d'Isis, déesse magicienne, nous entraîne bien loin des dieux barbares de la Chine et de leurs peintures de guerriers. Elle triomphe de la mort, invente des philtres et des métamorphoses, elle recoud les membres dispersés d'Osiris, son frère et son mari, elle devient tour à tour pour protéger son fils Orus, une vierge, une centenaire, un oiseau de proie, elle est la sorcière toute-puissante, non pas penchée sur ses chaudrons et maléfique mais l'intelligence même, la détentrice des secrets du monde, la tutélaire. Quel hommage à la femme que ce contraste avec les danses cannibales de la Chine inventées vers le même temps!

Lorsque les princes féodaux du sud imposèrent leur pouvoir aux républiques municipales et fondèrent la dynastie thinite, cette victoire des brutes thébaines ne semble pas avoir eu pour conséquence de réduire les femmes en esclavage. En vérité, il y a là, autour de la I^{re} et de la II^e dynastie un certain nombre de siècles sur lesquels les égyptologues sont discrets. Il nous donnent rendez-vous à la IV^e dynastie * pour constater que les règles successorales des pharaons confirment la gentillesse et la courtoisie des paisibles agriculteurs du delta, et que le noble Méten partage sa fortune avec sa femme tout comme Osiris avait reçu le 12^e nome de la sienne. Mais le paysage a fortement changé dans l'intervalle. Khéops et Khefren ont construit les Pyramides, un régime autocratique règne à Thinis puis à Memphis

* Les égyptologues ne sont pas d'accord entre eux sur l'extension de la polygamie sous l'Ancien Empire.

* La période de la III^e à la VI^e dynastie est nommée par les égyptologues l'Ancien Empire et va de 2780 à 2280 avant Jésus-Christ.

où l'on trouve déjà la puissance du tsar, ses gardes, sa noblesse, les fonctionnaires du Tchén, les moujiks. L'indépendance de la femme, ferme, paisible, inscrite dans les mœurs, indiscutée, se déploie, à la surprise générale, dans cette termitière surveillée par les scribes et animée par le knout et la bastonnade. La femme a ses biens propres, elle les administre à son gré, elle les lègue, les filles héritent sur le même rang que les garçons *. De touchants tableaux de famille surmontent cette fourmilière. La femme de Ptahhotep est assise sur le même siège que son mari, elle appuie la main sur son épaule, le protégeant encore dans la mort de sa main affectueuse. D'autres ont le même geste de possession auprès du mari debout. Amendjefes, femme de Semnofré, lui donne le bras comme nous le faisons : ce ménage uni avait sept enfants. D'autres croisent leurs bras ensemble derrière leur dos. D'autres se tiennent affectueusement par la main.

CONSEILS DE PTAHHOTEP

Ptahhotep qui mourut à cent-dix ans, le plus vieux et le plus respecté des vizirs, a laissé des conseils pleins de sagesse qu'on trouve écrits sur un papyrus vénérable ³. Il y a de la douceur, de la bonté, de la raison dans ces conseils, et aussi une sorte de paternalisme que je n'accorde pas très bien avec la parfaite égalité de la main sur l'épaule. « Remplis son ventre, dit ce sage. Vêts son dos. C'est là ce qui la réjouit. Oins-la d'huile parfumée. Dilate son cœur pendant ton existence. C'est une bonne terre pour son maître. » C'est bienveillant, mais est-ce bien respectueux ? « Ne sois pas violent, continue le centenaire. Les bons procédés la conduisent mieux que l'autorité violente. L'ordre est son aspiration. Son œil aime cela. C'est ce qui la fait rester dans ta maison. Si tu la mécontentes, c'est un abîme. Ouvre les bras à ses bras. Sois un frère pour elle. Aime-la. » Mais ce vieux sage de la Prairie, ce vieil éleveur de femmes termine par ces

* J. Pirenne (*Histoire de la civilisation de l'Égypte ancienne*, 1961) commente ainsi le testament de Méten cité plus haut : « Le premier document juridique relatif au droit de famille est la biographie de Méten. Celui-ci... donne les renseignements les plus intéressants sur la transmission des biens dans sa famille... Ces données font apparaître la situation juridique de la famille à la fin de la III^e dynastie. Le père, la mère, les enfants ont chacun leur patrimoine propre ; le bien de famille n'existe donc pas. La mère de Méten dispose librement de son avoir par testament. Elle possède, par conséquent, une capacité juridique pleine et entière : elle n'est ni sous l'autorité de son mari (en le supposant encore en vie) ni sous la tutelle de son fils ou de qui que ce soit (en supposant son époux décédé). Ses biens ne se confondent ni avec ceux de son mari ni avec ceux de ses enfants entre lesquels se partage la succession. L'indépendance juridique de la femme mariée est confirmée par le fait que Méten ne mentionne même pas son épouse dans son tombeau, elle a donc probablement sa sépulture et son culte propre » — « Le droit de succession des fils et des filles à la fortune de leur père est confirmé par le testament du vizir prince Nikouri, fils de Chéops. Ses domaines sont distribués de façon égale entre filles et garçons » (pp. 184 et 185).

mots qui touchent davantage et qui sont peut-être son secret : « Si tu prends une femme dans sa pudeur virginale, étant joyeux d'elle plus que de toutes choses des gens de sa ville, elle a des droits sur toi. C'est pour elle un beau moment. Ne l'écarte plus de toi. Que ta bouche la mange de baisers. Joyeuse de cœur elle aussi, elle compte sur ce qui est son droit. » Cette reconnaissance, cette bienveillance nuptiale, n'empêchent pas la prudence du sage. « Ne la laisse pas prendre la direction de la maison. Maintiens-la dans l'obéissance. Si tu la domines, elle sera souple comme l'eau. »

Le papyrus de Ptahhotep, le plus vieux des livres écrits par les hommes, recommande aussi la fidélité et la circonspection. Parlant des femmes, le sage vieillard hoche la tête : « Le lieu où elles se tiennent n'est pas bon *. » Cette recommandation n'était pas superflue. Dans la vie privée des hommes riches, telle qu'elle est décrite sur les tombeaux, on voit bourdonner dans la maison des esclaves entièrement nues n'ayant rien d'autre qu'une inutile ficelle autour des reins, des servantes de quinze ans au corps gracile qu'une longue chemise transparente ne rend pas moins désirables. Cet accompagnement de la vie conjugale n'était pas sans dangers. On peut craindre que les simples nobles, ou même les scribes et les marchands n'aient trouvé dans ce gracieux personnel l'équivalent de ces concubines dont le pharaon et ses grands officiers ne se privaient pas. Notons en outre que nous n'avons aucune preuve que la polygamie ait été interdite. La monogamie n'était obligatoire que pour les prêtres.

LES FEMMES SOUS L'ANCIEN EMPIRE

La morale étant fondée sur la vie de famille, les femmes savaient lui donner, toutefois, autant de charme qu'il était possible. Leur intérieur était agréable, parfumé par des fumigations pour lesquelles les papyrus nous ont transmis de savantes recettes. Si les hommes de l'Ancien Empire se contentaient d'un pagne très spartiate, les femmes portaient chez elles une robe collante qui n'était pas sans attrait et qui avait l'agréable et dangereuse particularité de laisser les seins entièrement nus **. Aussi les soins de beauté avaient-ils

* Cette circonspection a fait penser que l'adultère était sévèrement puni. On croit en trouver la confirmation dans un des contes du papyrus Westcar, postérieur d'un certain nombre de siècles, autant qu'on puisse le savoir, aux conseils de Ptahhotep. Ce rapprochement comporte quelques risques et nous préférons ne pas le prendre à notre compte.

** Plusieurs auteurs assurent que les danseuses seules avaient les seins nus. Ils admettent toutefois que la maîtresse de maison ne portait sur les seins qu'une étoffe très transparente, artifice qui, sans doute, n'était pas destiné seulement à satisfaire leur pudeur. Les Égyptiennes pouvaient cependant se marier très jeunes, à partir de douze ans. (P. W. Pestman, *Marriage and matrimonial property in ancient Egypt*, 1961, p. 5 note). Un passage de Ptahhotep invite même à se demander s'il n'existait pas des femmes-enfants plus jeunes encore.

une grande place dans leurs préoccupations. Elles avaient une pâte pour adoucir la peau qui mêlait du *natron rouge* et du *sel du Nord*, une autre pour le visage qui contenait les mêmes ingrédients avec de la poudre d'albâtre et du miel, un autre onguent était réservé aux épaules et aux bras, des huiles conservaient la beauté de la chevelure, d'autres permettaient même de faire tomber les cheveux d'une rivale. Enfin des préparations mêlées à du miel composaient des pastilles douces et parfumées qu'on pouvait brûler comme de l'encens ou mettre dans sa bouche pour avoir une haleine agréable.

Les Égyptiennes de l'Ancien Empire connaissaient même d'autres secrets de la vie conjugale que nous n'avons retrouvés que récemment ou que parfois nous ignorons encore. Elles savaient reconnaître si une femme était enceinte et l'étude des urines permettait aux médecins d'annoncer si l'enfant serait une fille ou un garçon. Elles connaissaient les médicaments anticonceptionnels et même leurs médecins avaient découvert des préparations grâce auxquelles une femme pouvait être stérile pendant un an, deux ans ou trois ans.

Les documents sur l'Ancien Empire sont extrêmement rares. Ils ont permis de conclure toutefois, nous l'avons vu, à l'égalité juridique de la femme. Mais d'autres égyptologues ont cru pouvoir aller plus loin encore. L'un d'eux, Eugène Revillout, prétendait avoir retrouvé à Abydos (c'est l'ancienne Thinis) le tombeau d'une femme nommée Amten qui vivait sous la III^e dynastie ⁴. Sa biographie était copieuse. Elle avait été sous-préfet, puis préfet d'une grande ville du delta et finalement on l'avait chargée de diriger la région fortifiée occidentale, puis la région fortifiée orientale qui était la plus difficile. Elle recevait un traitement somptueux et le roi l'avait gratifiée, en outre, d'une très jolie maison de campagne. Cette cavalière Elsa a malheureusement disparu des nomenclatures chez les égyptologues postérieurs à Revillout, qui gardent sur elle un silence circonspect.

L'historien grec Manéthon, dont les fragments ont été confirmés par les découvertes les plus récentes, affirme que les lois de la II^e dynastie donnèrent une grande extension aux droits de la femme et leur permirent même l'accession au trône ⁵. Les égyptologues modernes sont très prudents sur ces reines qu'on leur propose. Hérodote, plus intrépide, plaçait sous la IV^e dynastie cette belle reine Nitocris, dont la légende s'est emparée, et qui donna le premier et l'un des plus beaux exemples de *vendetta*. Le pharaon Menthésouphis avait été assassiné lors d'un complot un an après son avènement. Sa sœur Nitocris, qu'il avait épousée selon l'usage, lui succéda avec l'idée bien arrêtée de le venger. « Elle fit bâtir une immense salle souterraine, dit Hérodote. Puis, sous prétexte de l'inaugurer, mais en réalité dans une toute autre intention, elle invita à un grand repas organisé dans cette salle les Égyptiens qui avaient été les instigateurs de l'assassinat. Pendant

le repas, elle fit entrer les eaux du Nil dans la salle par un canal qu'elle avait tenu caché. Après cela, la reine se suicida en se jetant dans une tour remplie de feu, pour ne pas tomber aux mains de ses ennemis. » Les conteurs arabes imaginèrent ensuite que son image rôde autour des Pyramides sous la forme d'une jeune femme très belle et nue qui attire les voyageurs par son air riant et les affole d'amour jusqu'à ce qu'ils perdent l'esprit. Cette Nitocris figure en effet sous le nom de Nitagrît sur une précieuse liste chronologique qu'on appelle le papyrus de Turin : mais on n'a pas d'autre témoin qu'Hérodote sur son court et tragique destin.

Cette puissance des femmes ne dura qu'un temps. La féodalité, souvent fatale aux femmes, se reconstitua sournoisement à partir de la V^e dynastie. Les pharaons avaient distribué à leurs courtisans et à leurs prêtres d'immenses domaines, les gouvernements et les offices eux-mêmes devinrent héréditaires. L'Égypte eut ses ducs, logés dans des palais somptueux, entourés de danseuses et de magiciens, pachas mangeant leurs milliards dans des vaiselles de bronze et de céramique que l'on trouvait inouïes : l'Égypte ressemblait à l'Italie de la Renaissance. Les femmes pendant ces années d'opulence n'étaient ni prisonnières ni brimées. Le harem ne s'ouvrit pas comme une trappe sous leurs pas. Mais le luxe, la splendeur, les équipages princiers produisirent les mêmes résultats. Leur égalité devint illusoire. Elles furent des reines, inondées de parfums, couvertes de bijoux. On les promenait majestueusement dans des palanquins ⁶. Elles avaient une multitude de domestiques et d'esclaves dont on peut voir la suite imposante dans les représentations des *mastabas*. Elles suivaient leurs maris à la chasse, assises dans un léger canot de papyrus pendant que le bras vigoureux du baron lançait le boomerang sur les oies sauvages. Mais, au-dessus d'elles s'étendait le pouvoir de leur prince.

LE MOYEN EMPIRE

Au début du Moyen Empire, s'étend une longue steppe d'incertitude et de silence. Les dynasties se succèdent comme des gares. Une révolution avait abattu les ducs féodaux, les princes de la Renaissance avaient disparu, on ne savait plus écrire. On rejoint les femmes au temps d'Abraham, lorsque Amenemhat III, pharaon de la XII^e dynastie, devient leur législateur. Il ne restitua pas aux femmes tous leurs pouvoirs d'autrefois. Il n'était plus question qu'elles fussent préfets, généraux ou gouverneurs : pas même prêtresses.

LA MAÎTRESSE DE MAISON : LA GLORIEUSE « NEBT PA »

Mais, à partir d'Amenemhat, la femme eut son domaine propre et sa dignité bien fixée. Elle est la maîtresse de la maison, la *nebt pa*, royauté domestique qu'elle exerce sous un seigneur et maître, mais avec les égards qu'on doit à une personne d'un rang égal. Le rôle de la *nebt pa* n'est pas absolument sans épines, Abraham ayant été d'un mauvais exemple. C'est ainsi qu'on a le regret de voir dans le tombeau de Khnamhotep une Agar qui enrichit le tableau familial avec ses enfants à ses pieds : on la nomme avec décence *l'intendante* Dja⁷, on la salue de l'épithète de *très respectable*, mais enfin elle n'en est pas moins là, narguant la *nebt pa* assise sur le trône conjugal. Un autre personnage considérable nommé Merkan n'est pas plus édifiant : il reçoit les hommages de deux femmes de second rang auxquelles les Chinois auraient donné sans vergogne les noms de seconde et de troisième épouse : et la *nebt pa* qui partage son siège n'a pas l'air d'en prendre ombrage⁸. Un prince royal appelé Antef alla plus loin dans l'indécence. Il se fit représenter sur un sofa flanqué de deux *nebt pa* qui paraissent en cette figuration avoir des droits absolument égaux à ses faveurs⁹. Les égyptologues se consolent en constatant que cet exemple de bigamie est unique pour l'instant.

Cette désinvolture des maris n'en avait pas moins quelques inconvenients dans la vie privée. Les concubines engendraient des enfants du second lit qu'on ne semble pas avoir pris en considération tant que régnait la première épouse, mais qui devenaient embarrassants si la mort de l'épouse principale provoquait une promotion de la concubine. Les égyptologues ont retrouvé la correspondance d'un haut fonctionnaire de la XI^e dynastie nommé Hekanakht avec ses enfants. Il y est beaucoup question d'une concubine qui se plaignait qu'on lui manquât d'égards. Il est clair que la direction de cette catégorie spéciale de familles nombreuses était épineuse. Un testament rédigé sous la XIII^e dynastie confirme cette impression¹⁰.

Le conflit était infiniment plus grave quand il éclatait dans une famille princière. Les *Instructions d'Amenemhès I^{er} à son fils*, curieux document de propagande qui est peut-être un réquisitoire¹¹, explique par un complot du sérail la mort brutale d'Amenemhès I^{er}, fondateur de la XX^e dynastie. Une seconde épouse avait séduit les gardes du Palais, qui assassinèrent le vieux prince pendant que son fils Sésotris I^{er} commandait l'armée dans une province éloignée. L'objectif du complot, qui échoua, était de proclamer le fils du second lit.

A la vérité, malgré la bienveillance du législateur, l'autorité du père de famille restait encore puissante. Le savant égyptologue anglais Murray n'hésite pas à affirmer qu'à l'imitation de la noblesse d'au-

trefois, de riches bourgeois se formaient un harem d'esclaves de Mitani ou de Syrie et que des personnages bien moindres ne se faisaient pas scrupule d'avoir deux ou trois femmes à la fois, parmi lesquelles la *nebt pa* n'avait pas d'autre privilège que le premier rang. Les femmes semblent avoir été payées surtout en courbettes, hommages, respects et autre monnaie de singe. Car l'autorité du chef de famille s'applique encore non seulement à sa femme, mais encore à sa mère si elle est veuve, à ses sœurs et à ses tantes si elles ne sont pas mariées : il administre leurs biens, il les inscrit sur l'inventaire que la loi l'oblige à dresser, en tête bien entendu, et sous des dénominations cérémonieuses qui ne permettent pas de les confondre avec les esclaves, le mobilier et le bétail, mais enfin il les enregistre comme sa propriété, il décide à leur place, et gère les biens héréditaires dont elles sont les détentrices nominales. Ce paternalisme conservait des formes. Le prêtre d'Amon disait au mari, lorsqu'il se présentait pour faire inscrire son mariage : « Est-ce que tu l'aimeras en épouse, en femme conjointe, en mère transmettant les droits de famille à sa filiation ? » Le mari promettait tout ce qu'on voulait et la gracieuse fiancée était fière d'être devenue une « femme conjointe ».

Les débris de la législation de cette époque ne nous permettent guère de savoir quels étaient les droits attachés à ce beau titre. On a retrouvé un registre d'écrou qui permet de conclure que les femmes jouissaient d'une entière égalité avec les hommes en ce qui concerne la prison et les travaux forcés¹², des indications comptables qui assignent aux femmes des rations égales à celles des enfants¹³, des testaments qui assurent aux veuves de quoi subsister après la mort du mari, des confessions rédigées à l'intention des morts pour leur audience au tribunal d'Osiris, desquelles il résulte qu'il était très condamnable de commettre l'adultère¹⁴. Tout cela ne compose pas un tableau bien précis. On a l'impression que pendant toute la période du Moyen Empire la femme est demeurée constamment sous tutelle, mais qu'elle jouit d'une considération qui lui est accordée par l'opinion et les mœurs. On signale pourtant une reine Sebeknefroure qui régna vers la fin de la XII^e dynastie, en 1792.

LE NOUVEL EMPIRE

Les crises et les catastrophes qui se succédèrent ensuite pendant deux siècles, l'invasion du peuple des Pasteurs, les sept plaies d'Égypte, l'occupation, puis le retour à l'indépendance ne changèrent pas grand-chose à ce tableau. Les femmes d'Égypte continuaient à jouir d'un statut agréable, elles étaient des privilégiées. On ne les enfermait pas, on les respectait, mais ce libéralisme avait des limites. En réalité,

ce sont les victoires de l'Égypte, ce sont ses conquêtes, c'est son hégémonie, c'est l'éclat des fêtes qui donnèrent à la femme moderne qu'il y avait dans l'Égyptienne l'occasion de se révéler.

Signalons, par politesse, que deux reines, Tétishéri et Ahhotep, paraissent avoir joué un rôle glorieux dans la libération du territoire. Mais, leur histoire est encore peu éclaircie et il n'est pas exclu qu'elle ait été arrangée par les scribes de la propagande. Il est plus intéressant de constater à cette occasion la réalité des mariages consanguins attestés par la tradition. Les textes qui nous sont parvenus ne permettent pas de douter que l'héroïque reine Tétishéri transmette le pouvoir à un couple royal formé par son fils et sa fille. C'était la conséquence de la loi de transmission héréditaire du trône qui n'excluait pas les filles et faisait d'une fille aînée l'héritière royale. Le mariage du frère et de la sœur était donc indispensable pour garder la couronne dans la famille.

Le Nouvel Empire commence après cette guerre de libération. Le pouvoir des pharaons est relevé, l'unité de l'Égypte est refaite, la Syrie est annexée, l'Égypte domine la Méditerranée orientale. Bientôt va s'établir la plus brillante et la plus illustre des grandes séries de souverains, la fameuse XVIII^e dynastie.

RÉGENCE D'HATSHEPSOUT

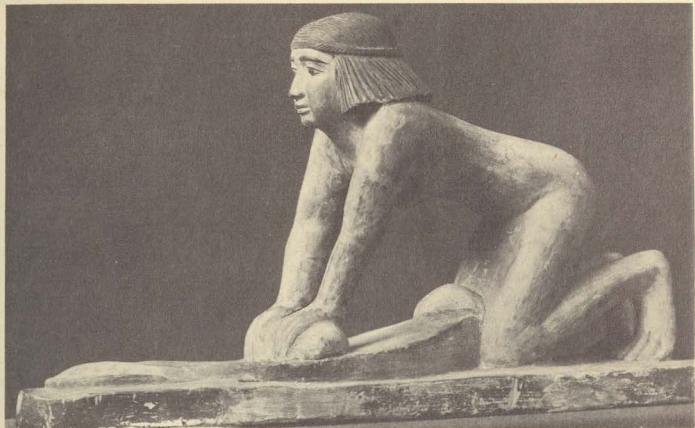
Elle commence par une Catherine de Médicis. Amon a remplacé Osiris. L'empire est plus théocratique que jamais : le grand prêtre d'Amon est le premier personnage après le pharaon. Les scribes reçoivent des grades comme les mandarins : c'est à nouveau la cour des tsars. Rien n'est changé dans le statut des femmes. Notre Catherine n'est même pas reine, elle n'est que régente. Voici néanmoins comment parle d'elle le biographe d'Inéni : « La sœur du roi, la divine épouse Hatshepsout faisait les affaires du pays des Deux Terres (la Haute et la Basse Égypte) d'après ses propres plans. L'Égypte travaillait en courbant la tête, pour elle, l'excellente graine sortie du dieu. Elle était le câble qui sert à haler la Basse Égypte, le poteau où l'on amarre la Haute Égypte, elle était la drosse parfaite du gouvernail du Delta, la maîtresse qui donne les ordres, celle dont les plans pacifient les Deux Terres quand elle parle ¹⁵. »

On ne s'étonnera pas après cela si les documents officiels, au lieu de montrer le jeune roi, représentent l'énergique douairière suivie respectueusement de son neveu. La majorité du roi ne la découragea pas. Elle ne changea pas ses manières, et la seule concession qu'elle fit à ses sujets fut de se faire habiller en homme et de s'approprier le protocole prévu pour les pharaons : on dit même qu'elle portait une fausse barbe, politesse qu'on regrette vivement quand on voit

sa jolie figure de jeune renarde que l'albâtre nous a conservée. N'en croyons pas les scribes qui étaient volontiers lyriques. La gracieuse pharaonne ne fut pas seulement « la maîtresse qui donne les ordres ». Elle maintint et agrandit l'empire, exigea le tribut des Syriens et envoya une expédition jusqu'au bout de la mer Rouge, à la pointe de l'Arabie où les Égyptiens firent connaissance avec des reines obèses et des plantes parfumées. Ce ne fut qu'un jalon parmi d'autres conquêtes. Quand la douairière mourut, chargée d'ans et de gloire, on s'aperçut que le neveu qui trottnait derrière elle était un des plus grands rois d'Égypte et sous son règne qui resta longtemps prestigieux, les Égyptiens allèrent presque jusqu'à la mer Noire.

Ce pouvoir des femmes ne s'établissait pas sans drames. Le neveu désigné plus haut montra peu de reconnaissance envers la princesse zélée qui avait occupé sa place. Il fit gratter son nom au fronton des monuments et prit la précaution d'associer son fils à l'empire de son vivant pour éviter une nouvelle régence. Ces précautions, continuées après lui, ne prévalurent pas toujours contre l'agitation des pensionnaires du harem royal. Un de ses successeurs, Ramsès III, fut victime quelques siècles plus tard d'un complot de sérail qui ressemble beaucoup à celui qui avait mis fin au règne d'Amenemhès I^{er} et que nous connaissons également par « l'exposé des faits » du procureur royal. Ramsès III ayant associé son fils à son pouvoir, une concubine royale, nommée Tiy, le fit assassiner pour assurer le trône au fils qu'elle avait eu de lui. Un certain nombre d'officiers et de hauts fonctionnaires participaient à cette conspiration. On voit par cet acte d'accusation que les différentes épouses disposaient d'une « maison » particulière de dignitaires et de dames d'honneur, qui constituaient autour d'elles un état-major politique. Les divers complices semblent avoir été mis à mort, sans distinction de sexe, suivant le principe pénal que nous avons déjà rencontré. Le bâtard au profit duquel ce coup d'État avait été organisé fut invité à se suicider. Ce complot avait eu lieu en 1166 avant Jésus-Christ.

Nous avons encore d'autres signes de l'influence des femmes à l'époque des ramessides. On les retrouve, par exemple, incrustées dans une autre citadelle qui paraît être leur repaire. Karnak, demeure du grand prêtre d'Amon, est déjà une sorte de Kremlin. Or, dans ce saint des saints, s'est installée une redoutable corporation féminine qu'on appelle avec respect « les concubines d'Amon ¹⁶ ». Ce n'est qu'une façon de parler. La « première concubine d'Amon » était la femme du grand prêtre en personne et les suivantes vivent en recluses, se consacrant au dieu; elles sont les « chanteuses du temple », et sont entourées d'une telle vénération que les pharaons ne dédaigneront pas de choisir des reines dans leurs familles. Ces femelles sacrées vivaient sous la protection de la déesse Mout, « divine épouse d'Amon »,



Jeune femme au travail. Égypte, Ancien Empire.

Porteuse d'offrandes, Moyen Empire.





Soins de beauté avant une fête et attitudes féminines pendant une scène de concert (détail).

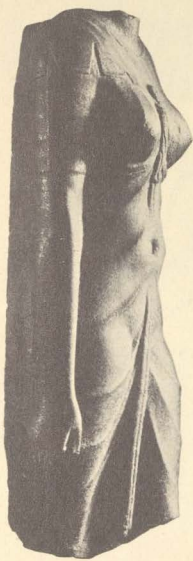
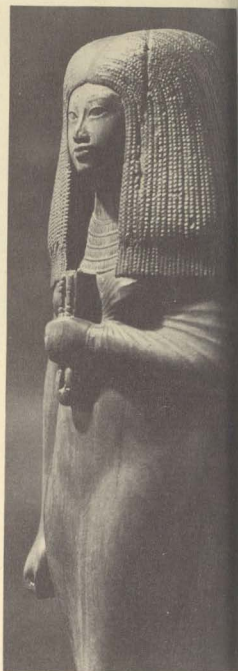


Musicienne de cour et danseuse. Peintures égyptiennes, Moyen Empire.





Princesse et prêtresse égyptiennes. Amarna, Nouvel Empire.



Silhouette drapée, Égypte.

qui disposait d'une maison princière, d'un majordome, de services administratifs, d'immenses revenus et d'un trésor. On n'est pas sans influence dans l'État quand on vit dans un tel couvent.

La très respectée *nebt pa* menait sur son trône familial la vie d'une grande dame anglaise. Les caravanes vont pour elle jusqu'à Babylone, les mineurs de Nubie tirent du sol les métaux précieux, le Sinaï envoie ses turquoises, le pays de Pount qui est notre Somalie fournit l'encens, la Bactriane le lapis-lazuli : les navires de Sa Majesté sillonnent pour elle les routes du Commonwealth égyptien, grâce auquel elle vit dans le confort et la parfaite dignité. On peut être convaincu que la politique anticléricale d'Aménouthès IV et de sa tante la divine épouse Tyi (autre régente énergique sans rapports avec la précédente) la troublèrent peu, ni le beau règne de Toutankhamon, qu'elle vit sans émotion disparaître la XVIII^e dynastie et même que les réformes libérales d'Horemhebi et son féminisme législatif ne changèrent rien à son existence. Ce fut autre chose quand les Ramsès arrivèrent au pouvoir, établissant avec eux la prépondérance et les mœurs du corps des officiers de cavalerie.

LES FEMMES DU MONDE AU TEMPS DE SÉSOSTRIS

Ces seigneurs de la guerre avaient des goûts de satrapes. Ramsès II est l'homme du « Grand Reich » égyptien, celui que les Grecs ont appelé Sésostris. C'est le pharaon du temps de Moïse et son fils Menephta fut le pharaon de l'exode. Les pharaons donnaient l'exemple. Ramsès tranchait du patriarche. Il était fier de ses cent soixante-dix enfants, au nombre desquels Dieu lui donna cent onze fils. Il est vrai qu'il était équipé pour un tel rendement. Il possédait plusieurs harems dont celui de Thèbes n'était que le principal : l'effectif de ces équipages ne nous est pas connu, mais nous pouvons l'imaginer lorsqu'on nous apprend que le roitelet de Mitanni, lorsqu'il envoya sa sœur comme épouse à Aménophis III, la fit accompagner de trois cent dix-sept suivantes. Les harems étaient de « grandes institutions », dit un savant spécialiste, « disposant d'officiers, d'un budget, de fonctionnaires spéciaux, voire de marchands attitrés » : tout comme le grand temple d'Amon, en somme. Les reines y logeaient, et aussi les concubines, et encore les princesses qu'on envoyait comme « secondes épouses » des territoires sous mandat. Ajoutons que le roi avait parfois des fantaisies. Une fille de portier, sous la XVIII^e dynastie, eut le titre de « concubine royale » et porta l'arceus sacré, réservé aux reines : il est vrai que cette XVIII^e dynastie fut par plusieurs aspects une royauté démocratique. Les rois aimaient les scènes touchantes qui leur retraçaient leurs délassements. Un conte nous montre un pharaon de ce temps faisant une partie de canot sur une de ses pièces

d'eau entouré de naïades. Ramsès III, qui avait les goûts de Louis XV, se fait représenter sur une stèle, nu, et tenant affectueusement le menton d'une très jeune femme qui n'est vêtue que de sa coiffure, cependant qu'il joue distraitemment aux échecs avec une partenaire plus jeune encore qui trouvait inutile de s'habiller pour les jeux de société.

Les « dames du harem » ne pouvaient pas sortir. Ce principe, toutefois ne s'appliquait pas rigoureusement à la reine, principale épouse, ni aux filles de la famille royale. La reine en personne participait à toutes les cérémonies officielles et la famille royale présidait aux réceptions et aux mondanités d'une cour qui n'était ni moins nombreuse, ni moins assidue qu'à Versailles.

« Outre les grandioses réceptions de la cour, écrit Jacques Pirenne ¹⁷, les familles en vue invitent la haute société à des réunions où l'on rivalise d'élégance. Dans des salles aux plafonds peints de décors réguliers et aux murs garnis de fresques, le maître et la maîtresse de maison reçoivent, installés ensemble devant un guéridon. Assis sur des nattes épaisses ou sur des chaises, les convives sont groupés par sexe, les dames et les messieurs restant séparés. Généralement, les hommes sont servis par des jeunes gens, les dames par des servantes. Tout le monde est habillé de blanc. Parfois, chez les femmes, un dessin mordoré ou gris agrémenté les fins linons plissés des longues robes coupées en châles et largement décolletées. Les dames se fardent avec soin. Parfums, onguents, kohl, savons, cuillers à fard, bassin à eau, miroir garnissent la toilette de toute élégante qui en outre transporte avec elle dans un joli petit sac le rouge à lèvres indispensable. Quand elles font toilette, les femmes du monde sont coiffées de grandes perruques frisées qui leur tombent sur les épaules et sur le dos, elles se garnissent la chevelure de fleurs, de diadèmes et de rangées de perles. Parfois, leur chevelure est disposée comme une véritable pièce montée, surmontée de fleurs : dans un disque percé de plusieurs trous, posé sur une perruque composée d'échafaudages savants de boucles, sont piquées toutes droites des fleurs naturelles qui se dressent en une haute couronne. Ou bien, elles portent sur le haut de la tête un cône qui semble fait de cosmétique et qui est probablement parfumé. Elles portent de nombreux bijoux, larges colliers d'or et de pierres précieuses, bracelets aux poignets et aux chevilles. Les hommes élégants sont vêtus d'une jupe bouffante par devant et d'une tunique soigneusement étudiée dont les plis tombent avec art. Ils portent la perruque ondulée et chaussent des sandales dont la pointe, chez les raffinés, se relève à la poulaine. »

LE STYLE RÉGENCE

Le trafic international, les affaires commerciales, les hauts traitements des scribes, la prospérité générale ont répandu le luxe et la gaieté. La XVIII^e dynastie gardait encore une sorte de retenue militaire : c'était le style Louis XIV. La XIX^e dynastie est plus libre. Aux réceptions mondaines, hommes et femmes ne sont plus séparés. Tout est parfumé et libre comme sous le Directoire. Les égyptologues ravis laissent leur imagination vagabonder : on dirait qu'ils décrivent Tivoli ou le Palais-Royal. « Dans des jardins plantés de grenadiers, de figuiers et de sycomores et agrémentés de pièces d'eau et de pergolas, explique Alexandre Moret, on voit arriver jeunes gens et jeunes filles escortés de serviteurs qui apportent ustensiles, boissons et aliments pour un pique-nique. La bande joyeuse se dirige vers un léger pavillon où s'appuient des tentes en toile brodées de couleurs vives. Là, d'autres serviteurs les accueillent et s'empressent d'apporter des guéridons chargés de fleurs, de fruits, de boissons choisies. On s'assied devant les petites tables. Les dames réclament du vin « par dizaines de coupes ». Des esclaves nues circulent, tendent aux convives des fleurs, des parfums, des fruits, des gâteaux. Elles assistent parfois quelque invitée malade d'avoir trop ri ou trop bu. La musique, les chants, les danses de jeunes esclaves, tout convie l'assistance à « faire un jour heureux ». Et les couples enlacés passent au jardin pour se réfugier à l'ombre propice des sycomores. »

LA REINE-VEDETTE NÉFERTARI. LE PAPYRUS DE TURIN

C'est aussi le temps de la haute couture. Néfertari, la reine-vedette, impose la mode et les broderies. Elle a voulu être accompagnée au tombeau de ses robes les plus réussies. La ligne exige la taille haute, les seins menus et fermes, les hanches sobres, la jambe fine. Cette silhouette *mannequin* s'accompagne bien sûr de mains longues et effilées. Les yeux sont allongés par le fard, la bouche rehaussée par du rouge, les cheveux sont courts : mais par-dessus ces charmants cheveux courts, il est convenable de porter une perruque qui tombe jusqu'au-dessous des épaules et que surmonte une fleur de lotus.

Dans cette vie luxueuse, l'honorable *nebt pa* ne perdait rien assurément de son prestige, mais elle ne pouvait se dispenser de songer au légitime « repos du guerrier ». Elle paraît avoir été, il est vrai, très compréhensive. Mais la vie privée se ressentit un peu de sa facilité. Si les stèles de l'époque nous représentent de touchants tableaux de famille où des pharaons illustres caressent en face de leur pharaonne des enfants ratatinés qui ressemblent aux têtes réduites des Jivagos,

on rencontre aussi d'autres scènes d'intérieur d'un caractère moins édifiant. Un haut fonctionnaire, le basilogrammate Horemneh se fait représenter avec sa femme Isis au milieu de très jolies servantes dont les robes aimablement transparentes laissaient voir toutes les formes et qui sont, précise le grave Eugène Revillout « beaucoup plus indécentes que la nudité complète. » Dans des stèles de familles nobles, la *nebt pa* est présentée auprès de son mari entièrement nue, ce qui ne satisfait pas non plus M. Révillout, qui voit là un signe certain de la décadence des mœurs.

Cette situation ne s'améliora pas quand les Hébreux, se multipliant en Égypte, introduisirent le culte de la déesse Qadesh, l'une des représentations d'Astarté. Sous cette influence maligne, les étoffes devinrent de plus en plus transparentes et les viveurs dans les banquets faisaient circuler au dessert de petits sarcophages dans lesquels était couchée une femme nue dont les charmes étaient soulignés avec un grand souci du détail. Cette plaisanterie macabre n'est peut-être qu'une invention de hussards un peu gais. Mais la liberté des mœurs est attestée d'une manière plus solide. L'esprit « Régence » qui régnait sous Ramsès III a inspiré aux ennemis du pouvoir une série de satires dessinées qui sont aussi sévères et plus suggestives que les anathèmes de Juvénal. Ces *cartoons* impitoyables jettent une lumière singulière sur les « réceptions mondaines » que M. Jacques Pirenne décrit avec tant de fraîcheur. Ils sont contenus dans une pièce célèbre connue sous le nom de *papyrus de Turin* et, au temps de Drioton et de Maspéro, la pudeur des égyptologues se refusa à en assumer la publication. Une conclusion sévère d'Eugène Révillout résume le danger des époques de grande prospérité. « Sous les Ramessides, dit-il, la femme n'est plus la collègue de l'homme, c'est son idole, c'est aussi son jouet ¹⁸. »

JEUNES AMOUREUSES D'ÉGYPTE

Comme il arrive souvent, les femmes semblent avoir tiré parti, avec leur souplesse habituelle, de ce fléchissement de la moralité. Moins difficiles que les égyptologues, elles percevaient sous forme de tendres hommages les revenus de cette liberté. C'est de cette époque cavalière que datent les gracieux chants d'amour de la littérature égyptienne qui prouvent que les jeunes filles ne se laissent pas décourager par la concurrence. Voici ce que dit la fiancée au garçon qu'elle aime : « O mon bel ami, ta jolie sœur, que ton cœur aime, vient dans les vergers, ô frère que j'aime : car mon cœur poursuit ce que tu aimes et tout ce que tu fais. Ce sont les souffles de ta narine qui seuls donnent la vie à mon cœur : et alors il me semble qu'Amon m'est donné à toujours et à jamais... O, mon bel ami, mon désir

est que je prenne possession de ce qui est à toi en qualité d'épouse : c'est que, ton bras posé sur mon bras, tu te promènes à ton gré, car alors je dirai à mon cœur qui est dans ton sein mes supplications. Si mon grand ami ne vient pas cette nuit, je suis comme qui est au tombeau. Or, toi, n'es-tu pas la route et la vie, celui qui fait approcher la joie de ta prospérité de mon cœur qui te cherche ?

« La voix de la tourterelle résonne. Elle dit : « Voici l'aube, où est mon chemin ? » Toi, tu es l'oiseau, tu m'appelles. J'ai trouvé mon frère et mon cœur s'est réjoui bien plus que tous. Je ne m'éloignerai point. Mais, la main dans la main, j'irai et je serai avec toi en toute place, heureuse puisque tu fais de moi la première des femmes et que tu ne brises point mon cœur ¹⁹. »

Touchante et sournoise petite *nebt pa* ! Touchante par son abandon, son désir, son impudeur, et n'oubliant pas non plus la bague de fiançailles et le contrat de communauté qu'elle parvient à glisser si gentiment dans son *Cantique des Cantiques*. Une autre est plus bourgeoise et intrépidement « marieuse ». « Elle est partagée, dit M. Pierre Montet, entre la crainte et l'espoir. » « Je passais au voisinage de sa maison. J'ai trouvé sa porte ouverte. Mon frère (la mode de s'appeler ainsi date de la XVIII^e dynastie) était debout à côté de sa mère, tous ses frères et sœurs avec lui. Son amour capture le cœur de tous ceux qui passent sur la route. Il m'a regardée comme je passais. J'étais seule à me réjouir. Combien mon cœur exulte dans la jubilation parce que mon frère m'a vue. Dieu veuille que ta mère connaisse mon cœur. Elle viendrait pour voisiner. O déesse Noubit, mets ce dessein en son cœur. Je cours à mon frère et je le flaire devant ses compagnons. ²⁰ » Cette décision imprévue mais moins surprenante pour les Égyptiens que pour nous (car ils se frottaient le nez au lieu de s'embrasser) est suivie par une rêverie dans le verger où la jeune fille se voit également en maîtresse de maison et se promenant au bras de son bien-aimé. Un amoureux chante : « Ah ! si j'étais son esclave noir qui accompagne ses pas, je verrais la couleur de toute sa chair ! Ah ! si j'étais l'anneau qu'elle porte au doigt, j'embellirais sa vie ! » Mais la fiancée plus audacieuse l'appelle dans les eaux tièdes du Nil : « O mon frère, il est doux de te suivre dans le fleuve et de me baigner devant toi. Je veux te laisser voir mes beautés dans ma robe de la plus fine toile quand elle est mouillée. Je descends dans l'eau avec toi, et j'en ressors vers toi, avec un poisson rouge qui est beau dans mes doigts. Tiens, regarde-moi... » Et une autre : « Tu empourpres mon cœur et je ferais tout pour toi de ce que tu désires quand tu es sur ma poitrine. C'est le désir de toi qui farde mes yeux, c'est de te voir que brillent mes yeux. Je me serre contre toi quand je vois ton amour... Mon corps se souvient de toi, mon cœur est joyeux quand nous marchons ensemble ²¹. » Comme elles sont gracieuses, comme

elles aiment l'amour, ces petites Égyptiennes ardentes et décidées. Celle qui est si heureuse de se montrer dans les eaux du Nil, celle qui est si fière de sa rougeur et de son désir, on doute qu'elles aient gardé assez de sang-froid pour ne pas oublier un moment la sainte préoccupation du mariage. Ces ravissantes petites filles décidées (mais nous allons en voir bien d'autres) font présumer que le désordre des mœurs produit parfois chez les jeunes filles un mélange de hardiesse et de timidité qui n'est pas sans charme et qui nous fait souvent penser en souriant à des temps bien éloignés d'elles.

FIANÇAILLES ET MARIAGE AU TEMPS DE RAMSÈS II

Les documents sont assez nombreux à cette époque pour que nous puissions nous faire une idée de la vie privée. On sait peu de choses sur les mariages et les fiançailles qui ne semblent pas avoir donné lieu à des cérémonies solennelles. Il semble qu'en général la décision ait été laissée aux parents : c'est ce qui paraît résulter des vœux de nos petites fiancées. D'autres fois l'opération était expéditive. Dans le roman de Setna, quand le pharaon a décidé d'avoir des enfants, il ordonne : « Qu'on emmène Ahouri à la maison de Nenoferkaptah cette nuit même ! » On emballe dans des coffres la dot de la jeune fille et on effectue la livraison sans autre forme de procès. Sans doute aussi, et certainement plus tard, le couple se présente au temple d'Amon pour se faire inscrire : c'était là, on le verra, qu'étaient déclarées les conditions du contrat en présence de deux témoins, et que le mari prenait des engagements, parfois très onéreux, pour l'avenir. Mais au temps de Ramsès, les repas de noces n'ont laissé aucune trace.

La maison des époux est dans les classes pauvres, une termitière exigüe digne de nos architectes : les couloirs sont des boyaux et les pièces, réduites à la superficie la plus simple, sont peu encombrées de mobilier. Les riches ont une maison à étage, des dalles ajourées aux fenêtres en guise de store, des salles de bain, des lieux d'aisance, des salles à colonnettes, une cour entourée de communs pour les serviteurs, et, ornement essentiel, un jardin ombragé ordonné autour d'un bassin, ou, à la campagne, autour d'une pièce d'eau. Riches ou pauvres, les femmes sont responsables de l'entretien de la maison : elles ont des recettes pour la badigeonner, d'autres pour la préserver des insectes, punaises et cancrelats, et elles savent que les graines d'oignon empêchent le serpent de sortir de son trou, que la graisse de loriote décourage les mouches, que la graisse de chat éloigne les rats ainsi que les excréments de gazelle. La vaisselle est d'or ou d'argent chez les nobles : les femmes élégantes ont des théières et des passoires, et de grandes quantités de gobelets, de verres et de cratères : le gobelet

du pharaon avait une contenance de trois litres. Les bourgeois et les pauvres se contentaient de poteries, mais sous le Nouvel Empire, on sait les décorer d'ornements ou de sujets. Les maisons riches regorgent de meubles somptueux et saugrenus : Toutankhamon dormait dans un lit bateau dont chaque côté représentait un animal. Les coffres et boîtes ciselés étaient un autre signe de richesse. Les pauvres se contentaient d'une natte et de quelques poteries. En revanche, ils couchaient sur la même natte, tandis que dans une famille bourgeoise, il est convenable de faire chambre à part.

Dès que la fortune arrivait, il était indispensable d'avoir un gynécée. Les femmes y vivaient vêtues de ces robes transparentes qui choquaient tant M. Revillout. Les scènes de gynécée nous les représentent à leur toilette ou allaitant en faisant jouer les enfants, imagerie satisfaisante pour tout le monde. On est peu renseigné sur la vie du gynécée, mais, chez les particuliers, du moins, il ne semble pas avoir été une prison. Les femmes qui ont le bonheur d'être mères sortent avec leurs enfants accrochés à leur cou dans une sorte de besace qui ressemble assez à nos porte-bébés.

L'AMOUR CONJUGAL : PRINCIPES DU SCRIBE ANY

L'amour conjugal, le respect de la mère sont encore les fondements de la morale privée. Le scribe Any enseigne que « le père doit être le refuge de tous les siens » et il rappelle la tendresse et le dévouement des mères. « Rends à ta mère tout ce qu'elle a fait pour toi. Donne-lui du pain en abondance et porte-la comme elle t'a porté. Elle a eu une lourde charge avec toi. Lorsque tu naquis, après des mois, elle te porta encore sur sa nuque et trois ans son sein fut sur ta bouche. Elle n'éprouvait pas de dégoût pour tes ordures ²². » Le culte funéraire des parents est une grave obligation morale. Il est presque aussi important qu'en Chine d'avoir un fils aîné qui puisse accomplir les rites funéraires. C'est pour cela qu'on se marie jeune, c'est pour cela aussi que la stérilité est regardée comme une cause légitime de divorce. La tendresse, l'union du foyer, et, de la part de la femme, tout au moins, la fidélité exacte sont exigées par la coutume. Les maximes du scribe Any nous rappellent que l'adultère reste puni de mort sur les deux complices et des contes postérieurs en témoignent également. D'ailleurs, Isis, la plus puissante des déesses, veille sur la paix des foyers. Akhenaton, le pharaon intellectuel et réformateur, ne se montre en public qu'accompagné de son épouse à laquelle il témoigne ouvertement sa tendresse : il est vrai qu'on a envie d'en faire autant que lui quand on voit les images qui nous sont restées de cette charmante Nefertiti. Lorsqu'il quitte le palais sur son char, il est auprès de la reine et on le représente se penchant

sur elle pour lui donner un baiser. Sa mère, la régente Ti, est accueillie avec respect et défile au milieu de ses gardes. Il faut se marier de bonne heure, conseille le scribe Any, il faut avoir beaucoup d'enfants. La plus grande joie de Ti, riche propriétaire, est de visiter ses domaines. Il s'arrête, on étend une natte sur le sol, on apporte des sièges. Les enfants jouent autour de lui et s'emparent de la canne respectable, symbole de la puissance du maître. Ti est content et organise une partie de bateau. Les enfants du berger accompagnent le berger aux champs et lui tendent la cruche. Ceux du pharaon l'aident à recevoir les princes étrangers et les grands, et, lors des remises de décorations, on les voit grimper sur les genoux augustes de leur père et caresser la barbe officielle.

Cette bonne grâce n'empêchait pas les Égyptiens de dire beaucoup de mal de leurs femmes. « Frivole, coquette, capricieuse, dit M. Pierre Montet, incapable de garder un secret, menteuse et vindicative, infidèle naturellement, les conteurs et les moralistes voient en elle la gerbe de tous les péchés, le sac de toutes les malices. »²³ Les contes qui nous sont parvenus, celui des *Deux Frères*, celui du *Mensonge*, nous présentent en effet des commères hardies que les lois ne retiennent guère. L'une trouve solidement musclé le frère cadet de son mari et l'autre fait venir un mendiant aveugle qui ressemble aux moines des fabliaux. Nous avons d'autres indications que les mœurs étaient libres dans le peuple. Beaucoup d'unions étaient irrégulières. Et le scribe Any dispense de son côté des avertissements peu rassurants : « Garde-toi, dit ce prud'homme, de la femme qui sort en cachette, ne la suis pas, elle ni sa pareille. La femme qui a son mari au loin t'envoie des billets et t'appelle à elle chaque jour sitôt qu'elle est sans témoin. Si elle vient à t'empêtrer dans son filet, c'est un crime qui entraîne la peine de mort dès qu'on l'apprend, quand même il n'aurait pas été consommé jusqu'au bout. »

En dépit de l'interrogatoire sévère qu'Anubis à la tête de chien fait subir aux morts devant les juges éternels, la société du Nouvel Empire est loin d'être sévère et rigoriste. Elle aime les jeux et les fêtes de l'amour. Et les femmes se souviennent des maximes faciles qu'elles lisent sur les tombeaux. « Fais du jour une fête... Sur ta poitrine, mets des guirlandes de lotus et des fleurs, tandis que ta femme, celle qui est dans ton cœur, est assise auprès de toi... Oublie tout mal et songe au bonheur. Jusqu'à ce que vienne le jour où tu aborderas au pays qui aime le silence ». Le sage Pétosiris, qui fit graver ces gracieuses paroles, ne devait pas être un moraliste absolument intransigeant.

LA FILLE DE PHARAON

La vérité, c'est que déjà dans cette société qui ressemble assez à la nôtre, les femmes n'en faisaient qu'à leur tête. Un exemple, au moins de leur liberté et de leur désinvolture est connu de tous, c'est celui de la fille du pharaon qui se moquait si allègrement des édits sur la population juive placardés par les gendarmes de son père. Le récit de la Bible sur Moïse, qui ne relate qu'un acte d'humanité très compréhensible chez une jeune fille, est sans doute moins suggestif à cet égard que les renseignements transmis par Flavius Josèphe et repris par saint Paul dans l'*Épître à Timothée*. Thermoutis était venue présenter son « fils adoptif » à Pharaon quelques années après l'avoir recueilli. Pharaon embrassa l'enfant et lui posa sur la tête le diadème royal, signe qu'il l'admettait dans sa famille. Ici, se place le geste de l'héroïque petit Viala qui foule aux pieds l'emblème abhorré et la réaction non moins caractéristique d'une sorte de *stendartenführer* nommé Jambres, qui, reconnaissant un jeune juif à ce geste, prétendit l'assommer sans autre explication. Non seulement Thermoutis sauva une seconde fois en cette circonstance la vie de son protégé, mais, en dépit de cette révélation, elle obtint qu'il fût instruit dans « la science des Égyptiens » et admis dans les rangs très exclusifs de l'aristocratique caste militaire. Josèphe ajoute qu'en dépit de la législation antisémite de Ramsès II, le protégé de Thermoutis accéda rapidement au grade de général, et, à ce titre, fut chargé de la campagne contre Tharbès, princesse d'Éthiopie, qui lui livra sa capitale Saba en échange d'une promesse de mariage. On se croirait sous Louis XV : encore n'a-t-on pas d'exemple en notre XVIII^e siècle d'une telle carrière d'un sigisbée protestant.

L'ÉGYPTE LIBÉRALE ET DÉMOCRATIQUE

Cet équilibre dans lequel l'autorité très affirmée du père de famille est compensée par la désinvolture et la hardiesse des femmes dura plusieurs siècles et ne fut guère affecté par les événements de l'histoire de l'Égypte, l'effritement du grand empire des Ramessides, le partage du pays en deux royaumes, la décadence, les réformateurs.

Les femmes ne perdirent rien de leur pouvoir dans ces aventures. Le clergé d'Amon protégeait hautement la famille et la morale. Il y eut après Ramsès III qui fait penser à Louis XV, un retour à la piété qui, lui, évoque M^{me} de Maintenon. La cour devint aussi gaie qu'un séminaire. Les reines ne batifolaient plus avec le royal conjoint, elles avaient une mine renfrognée de supérieures soupçon-

neuses. S'il faut en croire Diodore de Sicile, c'était le règne de l'ordre moral. Cette haute confiance que le clergé avait mise dans ses dévotes leur valut un rang nouveau. Il y eut non seulement des prêtresses d'Amon, toujours aussi vénéré, mais on inventa encore une « Divine Adoratrice d'Amon » à laquelle le grand-prêtre fit attribuer un rang et des prérogatives analogues à celles du souverain. Cette « Divine Adoratrice » devint à certaines époques une sorte de collègue femelle du pharaon, et il semble même qu'elle ait eu, lorsque la dynastie amonienne dut se réfugier en Éthiopie, une sorte de souveraineté que nous verrons s'opposer à l'envahisseur ²⁴.

La situation des femmes s'améliora au contraire, sensiblement, lorsque, au VII^e siècle avant Jésus-Christ, Assurbanipal, roi d'Assyrie, fit la conquête de l'Égypte et la soumit pendant de longues années au joug de l'étranger. Les femmes égyptiennes subirent ce malheur avec constance et, par de singuliers détours, il ne fit en somme qu'augmenter leur indépendance. L'orientalisation de l'Égypte en fit une nation commerçante et les femmes apprirent ainsi avec satisfaction qu'une nation de négociants admet plus volontiers la liberté des femmes qu'une nation de militaires ou de gentilshommes terriens. La circulation de l'argent et la mobilité des biens contribuèrent à l'affranchissement des femmes beaucoup mieux que toutes les législations. Les échanges étaient devenus nombreux et actifs avec les grands ports de Syrie et avec les villes qui s'émancipaient sous les premiers tyrans de la civilisation féodale des Doriens. La condition de la femme s'en ressentit beaucoup plus que des événements militaires. On comprit que le mariage n'assure pas seulement la propriété d'une femme, mais qu'il amène à régler toutes sortes de questions de possession ou d'acquisition de propriété : on vit apparaître le contrat. La cérémonie du mariage, si rarement représentée dans les anciennes stèles et peu attestée par les documents fut désormais l'occasion d'un procès-verbal. On se présente au temple d'Amon : « En ce jour, dit le procès-verbal, entra dans le temple le choachyte *Un tel...* avec la fille *Une telle* ²⁵. » On lui pose la question que nous connaissons déjà : « Il a dit le prêtre d'Amon, prêtre du roi : L'aimeras-tu en femme conjointe, en mère transmettant les droits de famille ? » Le récipiendaire acquiesce, bien entendu. Mais il ajoute, et là on retrouve la petite fiancée du temps de Ramsès, qui ne perdait pas la tête : « Moi, je transmets en donation l'apport de toutes ces choses (il s'agit de biens ou d'effets énumérés auparavant) pour établir que je l'aime d'amour. Si, au contraire, j'aime une autre femme qu'elle, à l'instant de cette vilenie où l'on me trouvera avec une autre femme, moi je lui donne à elle ma femme, mon terrain à moi et la part qui est décrite plus haut, à l'instant... »

Ainsi, les siècles ont passé, l'Empire d'Orient sur lequel régnaient les pharaons n'est plus qu'un souvenir après trois cents ans de gran-

deur, Amon lui-même tremble sur son socle, ses temples sont assujettis à l'impôt par un vil conquérant, la « Divine Adoratrice » n'a plus que quelques fermes chétives pour entretenir son antique splendeur, les fonctionnaires de Nabuchodonosor se font présenter le livre sur lequel est compté le tribut, mais tout cela ne fait que favoriser la marche en avant de la féminine fourmilière. Impavide, la femme égyptienne règne au milieu des catastrophes sur son siège de *nebt pa*, avec ou sans concubine, on lui attribue un domaine, on lui constitue une dot pour jouir de sa tendre présence et elle continue à soigner ses marmots et à badigeonner son vestibule parce que la vie est plus forte que l'histoire et les habitudes plus puissantes que les lois. Huit cents ans ont passé, la moitié de l'ère chrétienne, sur ce granit des coutumes sans les réduire ni les changer. Ce n'est même pas la religion qui explique cela : Amon n'a pas de doctrine sur le mariage, il se laisserait très bien présenter douze femmes sans protester. Mais il y a là comme un caractère national, comme une vie propre des coutumes et un sens opiniâtre de *ce qui se fait* que l'histoire et le temps ne parviennent pas à altérer pour l'essentiel. L'ouverture sur le monde peut accélérer cette évolution. Mais, ce génie de la vie privée reste, en définitive, obstinément fidèle à son inspiration et n'obéit qu'à ses propres lois comme la suite va nous le montrer.

LE CODE D'AMASIS

La dernière phase de l'histoire de la femme en Égypte contient en effet, une leçon pour le législateur. La dynastie saïte qui avait réussi à se soustraire quelque temps au joug de Babylone fut renversée en 569 par un soldat heureux qui prit le nom d'Amasis. Ce dictateur, plus ou moins protégé des Assyriens, fut aussi un réformateur. Il voulut se débarrasser définitivement d'Amon et de ses serviteurs et il n'était pas mécontent non plus de faire passer dans la législation égyptienne quelque chose de la virilité des lois assyriennes. Le code d'Hammourabi lui paraissant une grande merveille, il renforça donc le pouvoir du père de famille et institua une sorte d'ancêtre du *pater familias* que les décevirs de Rome, ses contemporains, s'empressèrent de copier. L'enregistrement du mariage fut enlevé aux prêtres, la déclaration à l'état-civil compta seule, le mariage ne fut regardé comme définitif qu'après la consommation. Un contrat qu'on a retrouvé était sévère pour les jeunes mariées. Elles confiaient leur personne et leurs biens à leur cher seigneur et il n'était plus question d'exiger des dommages et intérêts massifs pour punir les coups de canif. Voici cette prose vigoureuse qui mérite d'être citée :

« L'an etc... du règne de Psammétique, successeur d'Amasis, la femme *Une Telle* dit à *Un Tel* : tu as donné — et mon cœur est satis-

fait — de l'argent à moi pour me faire ta servante. Moi je suis à ton service. Personne au monde ne pourra m'écarter de ton service. Je ne pourrai y échapper.

« Je ferai être à toi, en outre, sans limite, la totalité de mes biens au monde : et mes enfants que j'enfanterai et la totalité de ce que je possède et les choses que j'acquerrai et mes vêtements qui sont sur mon dos, depuis la date du présent acte jusqu'à jamais et pour toujours.

« Celui qui viendra t'inquiéter à cause de moi en disant : *Ce n'est pas ta servante*, y compris père, mère, frère, sœur, fils, fille et qui que ce soit, même moi, devant n'importe quelle assemblée de justice, il te donnera celui-là, de l'argent ou du blé à discrétion, comme il plaira à ton cœur. Et ta servante restera ta servante encore. Et mes enfants, tu les auras en ton pouvoir, en quelque lieu qu'ils soient ²⁶. »

Ce féroce acte de donation se terminait par un engagement dont la portée est singulièrement réduite, parce qu'il n'est pas accompagné de sanction :

« Fais serment par Amon et par le roi que tu ne te serviras point de servante autre que moi. Ne prends aucune servante quelconque en second. Il n'y a point à dire : il me plaît de faire un acte en tout semblable au présent. Il n'y a point à m'écarter par cet acte analogue au présent. Il n'y a point à dire que tu prends femme pour le service de ton lit dans lequel tu es. » C'est tout ce qui restait de la garantie d'exclusivité. Si le mari passait outre à son serment, la femme ne pouvait même pas le traduire en justice, faute de tuteur. « C'est le chef-d'œuvre de l'égoïsme masculin ²⁷ », conclut le bon M. Revillout, en produisant avec tristesse ce texte énergique.

RÉGIMES MATRIMONIAUX ET PENSIONS ALIMENTAIRES

Or, les lois féroces sont en même temps des lois fragiles. On s'aperçut très vite que ce type de contrat ne conférait aucun avantage réel à l'épouse. En revanche, les successeurs d'Amasis permettaient la reconnaissance légale de la concubine lorsqu'elle avait un enfant, et la possibilité de lui constituer une dot fictive et de lui faire une pension alimentaire. Alors pourquoi se marier ? La stipulation de la dot fictive aux concubines ouvrit les yeux aux familles bourgeoises. On adopta la dot fictive. Mais les pères de famille avisés et tortueux découvrirent un moyen de faire de cette dot fictive une arme redoutable contre le mari : ils la transformèrent en créance comportant une hypothèque sur la totalité des biens du mari et complétée, on ne pouvait pas faire moins que pour la concubine, par une pension alimentaire. Ainsi la jeune épouse continuait à faire don de sa personne. Mais elle évaluait

sa personne à un prix exorbitant. Et elle exigeait des garanties implacables. On alla même jusqu'à prendre la précaution de rédiger parfois un acte de vente en blanc de la totalité des biens du mari, de même date que le contrat, pour garantir les droits et l'apport de l'épouse. La femme, devenue créancière, jouissait d'un pouvoir de fait exorbitant qui annulait toutes les stipulations possibles.

Les conséquences de ce pouvoir se développèrent avec rapidité. La femme eut le droit de percevoir sa pension alimentaire là où elle voulait, il n'y avait donc plus de domicile conjugal, elle eut l'initiative de la répudiation et du divorce, elle pouvait ouvrir un commerce, le gérer, s'y domicilier, elle fut protégée enfin comme une forteresse contre les entreprises de séduction : un séducteur, sur simple déclaration de sa victime, devait payer une superbe pension alimentaire, ou s'exposait à la saisie immédiate de ses biens²⁸. Quatre siècles plus tard, en vertu de ce beau système qui était encore en vigueur, le solitaire Macaire, un saint homme, faussement accusé d'avoir rendu mère une fille du bourg voisin, fut obligé par les habitants à la nourrir par son travail, jusqu'au moment où la fille, près de mourir en couches (le ciel était venu au secours du saint homme) avoua son mensonge²⁹. Ainsi la dureté du législateur ayant rendu l'union libre préférable au mariage, avait créé par contre-coup une liberté de transaction et un marché de l'offre et de la demande qui pesaient de tout leur poids sur l'infortuné prétendu. La femme américaine était le produit obtenu par ces inspireurs de la loi des XII Tables qui n'avaient pas légiféré précisément pour ce résultat.

LA MORALITÉ DU ROMAN DE SETNA

C'est cet état d'esprit que nous décrit l'épisode central du roman de Setna. Le jeune Setna envoie son page demander qui est la belle jeune fille qui se promène sur le *dromos* de Ptah, suivie d'une brillante escorte de cinquante serviteurs — « Tu lui diras que je suis le fils de Ramsès, dit ce jeune étourdi, et que je lui donnerai dix pièces d'or pour passer une heure avec elle. » Ces façons de jeune seigneur choquent beaucoup la suivante qui rabroue le page, mais Tabubu, la jeune fille, montre en cette circonstance un sang-froid très égyptien. — « S'il veut faire selon son désir avec moi, dit-elle, qu'il vienne au temple de Bost dans ma maison. » Setna y va. Il trouve une très belle maison, tenue parfaite, haute noblesse sacerdotale. Tabubu l'aborde. — « Jure de respecter la maison du prophète de la déesse Bost à laquelle tu es parvenu. » Les présentations ainsi faites, Setna jure tout ce qu'on veut. Tabubu le guide à travers de belles pièces incrustées de lapis et de turquoises, où les divans sont couverts d'étoffes de byssus. — « Qu'il te plaise de faire ton repas, dit courtoisement la maîtresse

de maison. » A quoi Setna répond grossièrement : « Ce n'est pas pour cela que je suis venu. » Malgré cette réplique de mufle, on le sert, on lui apporte même de l'huile parfumée, comme l'étiquette le prescrit pour les personnes de maison royale. Setna passa ainsi un jour heureux avec Tububu, dit le conteur, mais toujours sans voir sa figure. Il finit par lui répéter : « Faisons ce que nous sommes venus faire ici. » — « Mais bien sûr, acquiesça Tabubu. Ma maison est ta maison. Mais, si tu veux faire selon ton désir avec moi, est-ce que tu ne me feras pas un écrit pour de l'argent sur tous les biens qui t'appartiennent ? » Setna n'a pas l'air surpris par la tournure de la conversation. On fait venir un scribe qui rédige sur-le-champ cet *écrit pour de l'argent*. Setna se croit à l'heure du berger. Mais Tabubu, après s'être esquivée, revint vêtue d'une robe de gaze transparente et presque impalpable dans laquelle elle se mit à faire des grâces. Setna comprit très vite de quoi il s'agissait. Il fallut rappeler le scribe pour préciser que les enfants de Setna étaient participants au contrat, puis pour ajouter une autre clause, stipulant qu'ils étaient de plus déshérités³⁰. Telles sont les surprises qui attendent les hommes mariés qui veulent avoir des aventures. Ils tombent sur une jeune personne décidée qui leur applique à la lettre cette tendre exigence que les petites Égyptiennes ne semblent jamais avoir perdue de vue depuis les temps les plus reculés : « devenir maîtresse de tes biens en qualité d'épouse ».

« AMÉRICANISATION » DE LA FEMME ÉGYPTIENNE

Si Révillout et certains de ses disciples comme Paturet dans ses thèses de l'École du Louvre sont catégoriques sur cette évolution, leurs successeurs se montrent plus prudents. Jacques Pirenne, dans un ouvrage récent, fait remarquer que nous avons peu de contrats de cette époque et qu'il est difficile de décider sur leur petit nombre. Néanmoins, Paturet reproduit six contrats de l'époque ptolémaïque parmi les appendices de sa thèse et ils semblent bien confirmer cette désinvolture de l'épouse, avec des variantes de détail, suivant qu'ils sont des contrats thébains, plus conservateurs, ou des contrats memphites, plus progressistes, sous l'influence des grandes cités cosmopolites³¹. La déréliction des malheureux mâles s'inscrit même en des clauses touchantes. L'un de ces contrats se termine sur cette piteuse stipulation : « Désormais, c'est toi qui prendras soin de moi pendant ma vie, c'est toi qui prendras soin de ma sépulture et de mon monument funéraire³². »

Faut-il penser avec Jacques Pirenne qu'il s'agit d'un vieux fou auquel quelque Tabubu aurait fait tourner la tête ? Les égyptologues auraient bien de la malchance s'ils n'avaient retrouvé que des contrats anormaux. Les témoignages d'Hérodote et de Diodore de Sicile sur

des points faciles à constater déposent dans le même sens. Visitant l'Égypte à l'époque d'Alexandre et des Ptolémée, Hérodote écrit : « Les femmes conduisent tout le train des trafiques et marchandises (*c'est Amyot qui traduit*), tiennent les tavernes et cabarets, tandis que les hommes demeurent assis dans leurs maisons à titre (*attitrées*). » Diodore de Sicile rapporte les mêmes faits, mais la traduction est malheureusement moins savoureuse : « Le pouvoir y est donné à la femme sur le mari et, dans les contrats de mariage, les maris promettent de se soumettre en tout à la puissance de leur femme. » On avait même vu sous Darius, la redoutable sœur aînée, personnage aussi caractéristique de la comédie du matriarcat qu'Arlequin de la farce italienne, faire son apparition dans les contrats comme tutrice légale en cas de décès.

Le pouvoir des femmes finit par aller si loin qu'il y eut une réaction, Ptolémée Philopater dans un *prostagma* célèbre rétablit le mari dans une partie de ses droits. La femme dut lui demander autorisation pour disposer de ses biens, ouvrir un commerce et prendre des engagements. Ce régime que les spécialistes regardent comme l'équivalent de celui du code Napoléon, passa aux yeux des contemporains pour une régression barbare : on désigna longtemps le *prostagma* de Philopater sous le nom de « décret contre les femmes », dénomination qui en dit long sur le régime précédent.

En fait, les Égyptiens, subtils et entêtés, tournèrent cette législation et maintinrent pendant plusieurs siècles les femmes dans leur prérogatives en plaidant la nullité du mariage, chaque fois que l'autorité du mari devenait indiscret. Il leur suffisait de s'appuyer sur la règle inventée par Amasis pour se débarrasser des prêtres et qui n'avait jamais été abrogée : le mariage n'était définitif que lorsqu'il avait été consommé, quand on avait été « établie femme », comme ils disaient en leur jargon. De nombreuses épouses, même au temps de l'occupation romaine, découvrirent ainsi tardivement qu'elles n'avaient jamais été « établies femmes », disgrâce dont on les consolait en leur permettant de monter aussitôt un bar ou un salon de coiffure, sans aucune autorisation.

L'école de Révillout voyait dans cette législation féministe l'influence du droit hébraïque. Paturet fait remarquer que, pour les Juifs, une femme qui n'est pas dotée par son mari n'a pas véritablement rang de femme et n'est en réalité qu'une concubine. Et il rappelle qu'en effet la haute idée que les femmes se font de leur valeur marchande a été très encouragée dans le pays des Patriarches. Mais on aura pu constater aussi, dès le présent chapitre, que les jeunes sujettes du Pharaon ne souffraient pas non plus d'un complexe d'humilité. L'apparition des « allumeuses » à l'époque de Darius, ainsi que la génération spontanée des serveuses de bar, des marchandes de modes, des femmes

d'affaires et des fabricantes de produits de beauté nous paraît avoir eu une cause plus générale. En même temps qu'un type de femme très « américain » apparaît en Égypte, c'est toute la vie égyptienne qui *s'américanise*. La résistance de Thèbes, métropole provinciale est caractéristique à cet égard. Les grandes villes du delta ont fait l'admiration de toute l'antiquité, elles ont tous les caractères des grandes cités maritimes modernes : les grosses fortunes, l'aisance de toutes les classes, une vie grouillante, le cosmopolitisme, les mœurs faciles, l'indulgence, le goût forcené du plaisir. L'économie bancaire y avait pris un grand essor depuis que Darius avait fondé l'essentiel de la discipline monétaire. C'est tout un complexe économique libéral, de type assez moderne, qui se constitue à l'est de la Méditerranée et qui a pour centre Alexandrie. Que ce réseau d'échanges ait servi de véhicule aux influences réciproques, c'est bien naturel. Que les commerçants juifs s'y soient fait une place de choix, que les idées ou les habitudes juives aient accompagné les négociants juifs, cela n'étonnera pas non plus. Mais il me semble que c'est surtout le tableau typique du libéralisme économique et de son habituel décor moral qu'on retrouve à la fin de l'histoire de l'Égypte ancienne. C'est cette similitude fondamentale qui détermine les ressemblances de détail. Nous nous penchons sur le miroir de bronze de Cléopâtre et derrière sa gracieuse figure ce sont les reflets de notre propre vie que nous retrouvons.

CLÉOPATRE

Car la dernière et la plus célèbre des reines héroïques d'Égypte, c'est l'autorité et l'audace de la femme égyptienne qu'on retrouve en elle, et même plus précisément cette initiative et cette effronterie que les femmes d'Égypte avaient prises à la fin de l'époque ptolémaïque. Elle est devenue une princesse de légende, elle est transformée dans notre imagination par le mythe qu'elle a fait naître. Et il faut quelque effort pour retrouver la jeune femme qu'elle fut sous les milliers de pendeloques somptueuses et barbares qui cachent son vrai visage. Mariée à dix-huit ans à son frère âgé de neuf ans pour partager la tiare des Ptolémée, Cléopâtre commence par commander une armée pour détruire la faction qui lui dispute le pouvoir. César se présente en médiateur impérieux. La femme de tête apparaît aussitôt. Elle a une manière toute orientale de demander une entrevue. Elle part seule et secrètement avec un de ses hommes de main, elle se fait jeter dans une couverture, à la manière d'une princesse chinoise, dans la chambre où dort le conquérant. Cette diplomatie directe lui réussit. Il est inutile de préciser que le jeune frère et mari mourut accidentellement à quelque temps de là au cours d'une promenade en barque. On donna pour mari à Cléopâtre son frère puîné, moins

encombrant puisqu'il n'avait que six ans. Là-dessus, elle fit la reine tant qu'elle voulut, promena César à travers l'Égypte, et le suivit même à Rome où César prétendait obtenir du Sénat la permission de l'épouser. Les ides de mars mirent fin à ce rêve, Cléopâtre redevint une reine d'Orient. Son premier acte de gouvernement fut de faire empoisonner son petit mari, qui, ayant atteint l'âge de quatorze ans, devenait une sorte de personnage.

C'est à ce moment qu'apparaît Antoine. Il est jeune, il est beau, il est fou : enfant prodigue, ne se refusant rien, vrai fils de roi, vivant dans la pourpre, adoré de ses hommes pour sa bravoure. Elle déploya le grand jeu en son honneur, toutes les splendeurs d'Hollywood, galère dorée, néréides nues sur les flots, fêtes merveilleuses, elle voulut être une idole d'Orient. Antoine découvrit cette Californie que la grande banque avait fait naître au bord du Nil. Les palais étaient parfumés de touffes d'iris et d'asphodèles. Les dandys d'Alexandrie se moquaient des Romains comme s'ils avaient été des officiers russes. C'étaient des amours de grande vedette dans la ville la plus spirituelle et la plus faisandée du monde. Quelquefois, las des orgies, Antoine et Cléopâtre couraient les rues sous un déguisement et se battaient avec les passants. Au petit jour, ils caressaient le chat du laitier, comme dans la *Dolce vita*. Ces folles vacances durèrent dix-huit mois. Après quoi, Antoine dut rentrer à Rome pour épouser la douce Octavie, clause incluse dans les accords du triumvirat.

Trois ans plus tard, Antoine revenait auprès de sa reine, plus fou que jamais, s'habillant en prince d'Asie, satrape envoûté par l'Orient, mais fatigué, alcoolique, défiant. A Actium, son état-major ne voulait pas du concours de la flotte égyptienne. Il y eut des intrigues, des malentendus. En pleine bataille, Cléopâtre abandonna le combat pour profiter d'un vent qui poussait la galère royale vers l'Égypte. Antoine eut la folie de courir après elle, perdant la bataille sur un coup de tête. Ils vécurent encore quelques mois à Alexandrie, toujours s'étourdissant dans les orgies et les fêtes. Ils avaient formé avec leurs derniers fidèles la société des *Inséparables dans la Mort*. Ce n'était déjà plus qu'une comédie. Octave descendait par la route de Syrie. Cléopâtre négociait avec lui, cherchant à sauver sa couronne. Quand l'armée romaine arriva sous les murs d'Alexandrie, elle fit courir le bruit de sa mort. Antoine le crut et se poignarda. On dit qu'Antoine mourant apprit que Cléopâtre était toujours vivante et qu'il se fit hisser avec des cordes jusqu'au mausolée où elle s'était réfugiée pour avoir la joie de mourir dans ses bras. Cléopâtre lui fit de très belles funérailles, puis, comme elle restait une femme de tête, elle demanda à voir Octave qui fut parfait. Ce n'était pas cela qu'elle attendait. Elle se suicida pour ne pas être traînée en captive derrière son char de triomphe.



Où sont nos sages pharaonnes que leurs maris promenaient dans la ville, famille modèle comme celle du roi de Suède? Est-ce le siècle qui crée ces immenses fleurs vénéneuses, ou l'Orient, ou le pouvoir illimité? L'hérédité de Cléopâtre était lourde. Les Ptolémée étaient une famille de fous, de fraticides, d'anormaux, dont Cléopâtre est assurément le rejeton le moins inhumain. Mais, en somme, si l'on se dégage du décor pompeux planté par les régisseurs splendides de l'Orient, si l'on abat toute cette mise en scène, on trouve une femme riche, libre de ses décisions, et qui a eu dans sa vie deux amants, presque deux maris, auxquels elle est restée raisonnablement fidèle. En somme, c'est une héritière américaine qui a eu deux maris étrangers. Ce n'est pas une femme sensuelle et folle de son corps que je vois en elle, mais une femme de tête, et par moments, une enfant gâtée, une fille de milliardaire, et déformée par la légende, travestie par le carnaval de l'orgie romaine et les plumes de music-hall, une bonne image, en somme, de ce qu'était devenue la femme égyptienne dans la société toute américaine d'Alexandrie.

III

Babylone, l'Assyrie, les Hébreux

Tout ce qu'on connaît de l'histoire des peuples qui ont habité la Mésopotamie n'évoque d'abord que les formes les plus abruptes de l'autorité virile. Puis les siècles passent et cette autorité s'effrite en même temps qu'apparaissent la richesse et les palais. A la fin, les femmes font ce qu'elles veulent et se promènent avec des bracelets aux pieds.

On ne sait trop ce qu'il faut penser des tablettes sur lesquelles un roi sumérien nommé Urukagina déclarait avoir mis fin, vers 1350 avant Jésus-Christ à la polyandrie de ses sujets. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y avait parfaitement réussi. La langue sumérienne conservait même des traces de cette révolution radicale. En sumérien, il n'y a pas de féminin. Les êtres dont il faut indiquer le sexe sont dédaigneusement définis par rapport au mâle. Une fille est un « fils femelle » et une lionne, une « femme de lion ». En akkadien, dialecte sémitique, il y a un féminin opposé au masculin, mais la flexion qui indique le féminin s'applique aussi à tout ce qui est servile, méprisable, inférieur. Nos propres langues, quoi qu'on en dise, ne sont pas toujours plus obligeantes. Mais nous avons perdu assurément quelque chose de cette énergie primitive.

LES LOIS D'HAMMOURABI

En Babylonie, le sort des femmes n'était guère moins solidement défini. Hammourabi, conquérant énergique qui parut au ^{xviii}e siècle avant notre ère, a laissé des lois qui furent aussi célèbres que celles de Moïse. Ces lois étaient vigoureuses. Mais les forts ont souvent envers les faibles un sentiment instinctif de générosité et de justice. Les femmes n'eurent pas trop à se plaindre des lois d'Hammourabi qui instituèrent à leur égard un régime plus libéral que celui des législations précédentes.

Voici comment les droits de la femme furent pris en considération par ce reître. Le père de famille a des droits très étendus. C'est lui qui choisit une fiancée pour son fils. S'il a une fille, c'est à lui qu'on s'adresse. Après quelques discussions, la famille du fiancé apporte de l'argent sur un plat; en échange, on lui remet la fille qui peut habiter à partir de ce jour dans la maison de ses beaux-parents. « Vestiges, dit pudiquement M. G. Contenau, d'une époque où le mariage se faisait par achat de la femme ». La fille n'arrivait pas les mains vides : on la mettait en ménage avec une dot. Mais ce n'était pas un achat, en effet : ni le don du fiancé, ni la dot ne sont obligatoires.

Les Babyloniens observaient encore dans le mariage une coutume particulière. On pouvait *retenir* une petite fille, à peu près comme nous louons une place au théâtre ou au chemin de fer. Il fallait, dans ce cas, consigner un dépôt. La réservation pouvait être individuelle, et le bénéficiaire en prenait acte en versant de l'huile sur la tête de la jeune victime qui devenait désormais sa « petite femme »; ou elle pouvait être familiale, la famille réservatrice désignant plus tard l'attributaire parmi ses fils. La petite fille ainsi retenue devait arriver vierge au consommateur, elle était sévèrement protégée par la loi*. Le père de la fille pouvait de son côté *lever la prime*, comme on dit en Bourse, en remboursant à l'acquéreur une somme double de son dépôt. Ajoutons que le futur bénéficiaire avait droit de visite et que la coutume ne l'empêchait pas de prendre des arrhes, lorsque la petite fille approchait de sa nubilité. On ne sait malheureusement pas à quelle époque exactement fut institué cet achat à option qui témoigne d'une curieuse expérience du marché à terme.

La jeune chevrette ainsi acquise n'est pas à l'abri de tous les dangers, lorsqu'elle arrive dans la maison du redoutable père de famille. La loi prévoit le cas où sa patte velue s'abattraît sur la jeune proie réservée à son fils. Si le beau-père a été alléché dès le premier jour par l'odeur de la viande fraîche, le législateur trouve cette réaction si naturelle qu'il stipule seulement que la fille pourra retourner chez son père après avoir reçu une indemnité³. Le cas n'est grave que si le fiancé s'était déjà décidé. C'est l'ordre familial qui est alors troublé et Hammourabi n'aime pas l'inceste. Le beau-père *et la jeune fille* sont, dans ce cas, ficelés ensemble et jetés à l'eau dans le fleuve.

Le mariage est définitif après la signature d'un contrat qui fixe les conditions du « transfert » dans la maison du mari. A ce moment commence la traversée nuptiale dont le code d'Hammourabi prévoit les principaux incidents. Le mari ne peut avoir qu'une épouse légitime. Néanmoins, il serait triste qu'il fût privé de distractions : on voit

* Le viol d'une fille vierge, habitant la maison de son père, était puni de mort.²

par la jurisprudence qu'il peut user de gracieuses petites esclaves sans que cela tire à conséquence et même, si sa femme a vraiment de l'affection pour lui, elle peut lui offrir ou acheter d'accord avec lui une concubine, qui, toutefois, ne pourra jamais prétendre au même rang qu'elle. Il serait plus triste encore que le mari risquât d'être privé de descendance par quelque égoïsme féminin. Hammourabi l'autorise, si sa femme est stérile, à la répudier sans prétendre à un remboursement de l'argent versé, ou à prendre d'office une seconde femme ⁴. Les attributions de la seconde femme étaient fixées également par un acte. Ce n'était pas toujours un lit de roses. Un de ces actes stipule que la seconde femme « lavera les pieds de la première et portera son siège au temple du dieu Marduk * ». Enfin, ces précautions n'ayant sans doute pas paru suffisantes, le mari peut encore répudier sa femme à tout moment et sans donner aucune raison : il doit toutefois rembourser la dot et verser une pension alimentaire élevée en échange de laquelle la femme ne peut se remarier avant que les enfants n'aient atteint leur majorité **.

Ce sont là ce qu'on pourrait appeler les « conditions générales d'exploitation ». Des cas plus épineux sont prévus. Si le mari a une dette, ses biens peuvent être saisis par son créancier et sa femme ou sa fille n'échappent pas à cette mesure : elles peuvent être saisies comme des meubles, sort auquel le mari lui-même n'est pas sûr d'échapper. Si le mariage tourne mal, si la femme est mauvaise ménagère ou infidèle, expressions assez vagues, le mari peut la répudier sans indemnité, lui imposer une concubine, la vendre ou même la jeter à l'eau, suivant la gravité de ses torts ⁵. Les tables de la loi étant un peu rongées en cet endroit, l'intention du législateur est restée obscure : on voit seulement que si la femme « néglige son mari », expression vague et inquiétante, les sanctions deviennent singulièrement plus graves. Il y a plus de précisions dans quelques cas particuliers. Si la femme se refuse au devoir conjugal, Hammourabi se montre très compréhensif. L'ancienne législation sumérienne décidait que, dans ce cas, la femme était jetée à l'eau sans discussion. Hammourabi tempéra cette logique abrupte. Si elle est « mauvaise ménagère » (toujours ces expressions élastiques) la vieille loi lui est appliquée.

* Voici encore une clause de contrat d'achat d'une *seconde femme*. On achète Shamas-nûri « pour remplir vis-à-vis de Buneneabi (c'est le mari) le rôle de seconde épouse, et vis-à-vis de Bélissunu (c'est la première femme) celui de servante. Que, si un jour, Shamas-nûri venait dire à Bélissunu, sa maîtresse : « tu n'es plus ma maîtresse ! », Bélissunu aurait le droit de la tondre et de la vendre comme esclave. Prix versé : cinq sicles d'argent (environ 40 grammes) ». (*Cuneiform Text from Babylonian Tablets*, Manuscrit 1896 SS du British Museum).

** Une évolution ultérieure du droit, dont la date ne nous est pas précisée, a permis finalement à la femme d'obtenir, elle aussi, dans certains cas, la dissolution du mariage après paiement d'une indemnité. Cf. Van Praag : *Droit matrimonial assyro-babylonien*, Amsterdam, 1945.

Mais elle a le droit de plaider que son mari la brutalise ou la délaisse (le texte est obscur en cet endroit) et alors elle peut retourner chez elle.

Les orientalistes félicitent vivement Hammourabi de ces traits d'humanité. Il restait pourtant quelques progrès à accomplir. On en aura une idée par cette clause d'un contrat de mariage qu'on retrouve fréquemment en d'autres contrats : « Si, désormais, Bastum (c'est l'épouse) dit à son mari Rîmum : « Je ne veux plus de toi pour mari », on la jettera au fleuve après l'avoir ligotée. Si Rîmum (le mari) dit à Bastum son épouse : « Je ne veux plus de toi pour femme », il lui versera en la renvoyant la somme de dix sicles d'argent (environ 80 grammes) ⁶ ».

Les tarifs appliqués à l'adultère, à l'inceste et à l'attentat contre le mari, sont sévères. L'adultère est puni de mort s'il y a flagrant délit : les complices sont attachés ensemble et jetés au fleuve comme d'habitude ⁷. Toutefois le mari peut pardonner à la femme et le roi à l'homme. S'il n'y a pas flagrant délit, la femme jure son grand serment devant les juges. Alors on vérifie sa sincérité en la jetant à l'eau sans l'attacher : si elle s'enfonce, c'est que le fleuve a été irrité par son parjure et s'est chargé de faire justice. La complicité de la femme dans l'assassinat du mari par un amant est punie de la pendaison, qui paraît avoir impressionné les Babyloniens beaucoup plus que la noyade, ou encore de l'empalement ⁸. L'inceste est l'objet d'une distinction assez singulière. S'il s'agit du beau-père et de la bru, les deux coupables sont jetés à l'eau comme on le faisait pour une fiancée : mais si un père couche avec sa fille, la loi semble admettre qu'il n'a fait qu'outrepasser un peu indiscretement ses droits et il n'est condamné qu'au bannissement ⁹. En revanche, si un homme couche avec sa mère, il est condamné à être brûlé vif. Ajoutons une autre particularité énergique. L'avortement volontaire était puni de mort, la coupable étant empalée et son cadavre laissé sans sépulture. Si l'avortement avait des suites mortelles, c'est la morte elle-même qui subissait ce traitement ^{*}.

ESPRIT DU CODE D'HAMMOURABI

On sent quel est le fond de la langue : l'homme est souverain. Mais la loi du maître, brutale sur le vol, la spéculation, les dommages corporels, fait appel à quelque modération lorsqu'il s'agit de la femme. On invite l'homme à ne pas faire usage de la totalité de ses pouvoirs. Avec prudence, et comme pour l'habituer à un esprit nou-

* Certains auteurs pensent que cette sanction n'était appliquée qu'en Assyrie. Cf. G. Cardascia, *Le statut de la femme dans les Droits cunéiformes*, in *Recueils de la Société Jean Bodin*, 1959, t. I, pp. 79 et suiv. s'appuyant sur *Lois assyriennes*, éditions Driver Miles, § 53.

veau, on place même des bornes à sa puissance. Le mari peut laisser sa femme en gage, ne touchons pas au sacro-saint droit de propriété : mais, on atténue, elle ne pourra rester en gage que trois ans. La femme se refuse au devoir conjugal, il y a outrage, on montre de la fermeté : mais on admet des circonstances atténuantes, si le mari a été très désagréable. On surprend ainsi, dans toute une série de détails un esprit de justice du législateur, shériff énergique, mais protecteur du faible. Si le mari est prisonnier de guerre, par exemple, on ne transige pas avec la morale, le femme du prisonnier doit être respectée. Si elle se met en ménage avec un autre homme, la morale exige qu'elle soit jetée à l'eau : mais « s'il n'y a pas de quoi manger dans la maison » elle peut prendre un second mari sans être criminelle ¹⁰. Le père qui avait le droit, sous l'ancienne loi, de chasser et de déshériter ses enfants à son gré, ne peut plus le faire sans faire approuver ses griefs par le juge. La femme malade ou infirme ne peut être répudiée : le mari a seulement le droit de prendre une seconde femme. Si le mari est content des services de sa loyale épouse, il peut même lui faire un don qui porte le joli nom de *noudounnou* et qui la consolera de son veuvage ¹¹. Ce code sévère reconnaît à la femme la propriété de sa dot, elle la transmet à ses enfants, elle peut hériter, recevoir des acquêts du ménage et ensuite les gérer ¹². La jurisprudence et les contrats nous apprennent plus tard qu'elle peut avoir des biens propres, les vendre sans autorisation, être témoin en justice, et même administrer les biens de la communauté en l'absence de son mari.

On comprend pourquoi les orientalistes, non sans raison, voient en Hammourabi un législateur libéral *. Il fait ce qu'il peut pour retenir le bras velu. Et l'équilibre qu'il rechercha dut être une solution assez sage puisque, dix siècles plus tard, les contrats néo-babyloniens contemporains de Nabuchodonosor ou de Cyrus sont encore conformes du code d'Hammourabi. Son œuvre survécut à trois destruction de Babylone, à la conquête par les Assyriens et par les Mèdes, comme si elle avait réglé une fois pour toutes, à la satisfaction générale, la part de liberté que les peuples militaires d'Orient consentent à attribuer à la femme.

Nous imaginons mal la vie de ces femmes maintenues si fermement dans la route de la vertu. Les scènes de la vie familière qui sont si fréquentes dans les bas-reliefs égyptiens manquent à la sculpture babylonienne, austèrement consacrée à des récits de batailles. Les reines de Babylone n'ont pas fait parler d'elles. Elles ne figurent sur aucune stèle auprès des princes leurs maris. On ne crut pas opportun

* Des études récentes sont plus réservées. Victor Korosec relève chez Hammourabi « une incontestable tendance à la sévérité » (*Revue d'Assyriologie*, 1962, p. 167).

non plus de leur adresser ces chants d'amour qui efféminent. Le beau poème babylonien de *Gilgamesh* est prudent à l'égard des femmes. C'est bien une femme qui va chercher au fond de ses bois ce chasseur sauvage qui ressemble à Robinson, qui lui apprend ce que les hommes nomment le bonheur, qui lui découvre l'existence des villes et des plats cuisinés : c'est l'initiation assez limitée en somme que le poète réserve aux femmes. Car, ensuite, il appartient à un autre homme d'être celui qui lui enseigne le poids de la vie et des actes : c'est avec un camarade de combat que le héros va à la découverte de la peine des hommes et de la mort dont il ne parvient pas à se faire affranchir par les dieux. Cette sévérité virile ne laisse rien présager de bon sur la douceur et la liberté de la vie sociale.

ITINÉRAIRE DE SPARTE A BABYLONE : FEMMES D'AFFAIRES ET BARMAIDS

Ce qu'on a pu retrouver des monuments de Babylone évoque un décor assez spartiate. Au temps d'Hammourabi, beaucoup de ces sérieuses mères de famille jouissaient d'une hutte faite de roseaux plantés en terre dont on recourbait le sommet en berceau : le tout était entouré de boue argileuse qu'on laissait durcir au soleil. Quand l'habitat fut moins sommaire, les tentations d'un vain luxe leur furent longtemps épargnées. Quatre murs d'argile faisaient tout leur domaine, on les couvrait de bois de palmiers en forme de terrasse sur lesquels des roseaux et des feuilles étaient tassés par des rouleaux de pierre semblables à ceux de nos tennis. Point de fenêtre, sol en terre battue, fourneau d'argile dans la cour pour la cuisine. On couchait sur des nattes ou des couvertures : les riches se hissaient sur des tables auxquelles ils donnaient le nom présomptueux de lit. Les hommes, d'abord nus, daignèrent porter ensuite un turban, puis une barbe, puis une sorte de gandourah sur une tunique. Les femmes se drapèrent d'abord à partir de la ceinture avec une sorte de jupe, puis elles se couvrirent l'épaule gauche et finirent par se couvrir les deux épaules comme à regret. C'est, du moins, ainsi qu'elles allaient aux temples, car on n'a pas retrouvé d'autre scène de leur vie.

On ne sait pas très bien comment de ce décor spartiate sortirent le luxe et les recherches qu'évoque aujourd'hui pour nous le mot « babylonien ». La richesse était venue, et avec elle, les étrangers, les mœurs nouvelles. Des salles de bains apparurent dans les demeures, des baignoires, des canalisations d'égout, des lieux d'aisance *. Et, bien entendu, nous connaissons le nom de beaucoup d'espèces de

* Des fouilles récentes ont montré dans les hôtels particuliers des riches un dispositif déjà très arabe : deux cours intérieures, l'une rectangulaire sur laquelle s'ouvrent six pièces, l'autre carrée formant patio, des salles d'eau, des logements de serviteurs. Cf. Conrad Preusser, *Wohnhäuser im Assur*, Berlin 1955.

fards et d'une grande variété de parfums. Les princesses qu'on a retrouvées dans les tombes d'Ur avaient même des nécessaires pour l'épilation, pour les ongles, les dents, les oreilles. Ce raffinement de Babylone devint célèbre dans tout l'Orient. Les principes libéraux que contenait le code d'Hammourabi fructifièrent et donnèrent au bout de quelques siècles des fruits inattendus. Les contrats que nous possédons nous montrent que les Babyloniennes utilisèrent très largement la personnalité juridique qui leur avait été reconnue et qu'elles s'en servirent pour monter de nombreuses affaires et même des spéculations qui ressemblent déjà beaucoup à celles du capitalisme moderne. On vit les femmes se mêler à la vie économique et les documents qui ont été retrouvés nous donnent de leur vie habituelle une image assez différente de celle qu'on pouvait évoquer d'après la vigoureuse législation d'autrefois *. Elles ne sont chargées que de travaux légers. On les rencontre peu dans l'agriculture, mais elles travaillent chez elles et fournissent toute une partie de la production textile, elles fabriquent la bière qui est la boisson nationale, elles sont commerçantes et gèrent des épiceries-buvettes qui paraissent avoir tenu une grande place dans la vie locale. Elles ne participent pas aux professions libérales, mais certaines sont scribes, profession hautement qualifiée dans un pays d'écriture cunéiforme, et d'autres, appartenant il est vrai à un milieu spécial dont nous parlerons plus loin, font des prêts usuraires, participent à des spéculations immobilières, achètent et revendent des propriétés ou des esclaves, investissent des sommes parfois considérables. On trouve alors dans la langue, sans qu'on puisse en dater précisément l'apparition, des termes qui décrivent une grande variété de situations : « la compagne », « l'amie », « la femme qu'on emmène en voyage », termes qui ne font toutefois que parcourir la gamme des libertés permises à l'homme. Des textes divinatoires, des proverbes, des procès criminels, des instances en divorce nous enseignent qu'en ce temps de splendeur, l'adultère des femmes n'était plus un épisode

* Dans l'Élam, royaume voisin de la Babylonie, les femmes jouissent de la même liberté qu'à Babylone. Elles agissent et témoignent en justice comme les hommes, elles ont ou elles reçoivent ou elles acquièrent des biens qu'elles gèrent sans restrictions ; les filles ont la même part d'héritage que les garçons. Un mari laisse à sa femme tous les biens de la communauté : « parce qu'avec lui elle a peiné et fait la besogne, cela lui est donné et offert en cadeau ». Un mari peut aussi léguer une partie de ses biens à sa femme et une autre à ses enfants. Un père remet la gestion de toute sa fortune à sa fille. Ailleurs, un immeuble est partagé entre deux femmes accompagnées de leurs témoins, sans que les maris soient mentionnés. On voit une femme louer un terrain, une autre emprunter sur gage, sans aucune surveillance ni restriction. Un acte de mariage contemporain du « haut-commissaire » Kontis-Nakhounti porte cette mention étonnante pour ce temps. « Ils se sont épousés de leur plein gré. » Ces divers témoignages sont du I^{er} millénaire avant Jésus-Christ (Cf. Cl. Huart, *La Perse antique et la civilisation iranienne*, coll. *l'Évolution de l'humanité*, Albin Michel, 1925, pp. 94 et 126, 130, 137, 141).

inconnu et que les jeunes filles elles-mêmes prenaient volontiers du bon temps. Les prophètes juifs noircirent ce tableau. Il faut faire la part de la propagande lorsqu'ils parlent de la « grande prostituée ». En fait, la vie des femmes de Babylone avait fini par ressembler beaucoup à la vie des femmes de l'Égypte et la société luxueuse qu'Ézéchiel et Daniel connurent au temps de la déportation était celle que les contemporains de Nabuchodonosor pouvaient retrouver partout sur les rives de la Méditerranée orientale. Babylone était devenue Alexandrie : et pour les mêmes raisons. Nous sommes bien loin d'Hammourabi avec ces commères délurées, comme nous sommes loin d'Alexandrie des premiers Pharaons. Ainsi changent les femmes et les empires parce que les hommes changent. On croit avoir affaire à des patriarches et on s'aperçoit qu'à midi ils vont tous à la Bourse.

LES PROSTITUÉES SACRÉES

Hérodote rapporte une coutume bien singulière des femmes de Babylone qui embarrasse passablement les historiens. Chaque femme de Babylone, nous dit-il, devait aller une fois dans sa vie s'asseoir sur le parvis du temple de Mylitta dédié à Ashtar ou Astarté et là elle devait attendre qu'un étranger passât devant elle et lui jetât une pièce de monnaie. Il lui était interdit de refuser l'offrande et elle devait suivre l'homme, quel qu'il fût, hors de l'enceinte du temple et il en usait selon ses moyens. Après quoi, Hérodote loue la chasteté des femmes de Babylone qu'aucune proposition, dit-il, ne pouvait ensuite détourner de leur devoir. Strabon répète cette information, et on la retrouve encore dans l'apocryphe *Épître de Jérémie* écrite vers 300 avant Jésus-Christ par un voyageur qui semble avoir été bien informé. D'autres historiens de l'antiquité signalent des coutumes semblables à Chypre, à Héliopolis en Syrie (Baalbek), à Byblos, en Arménie et en Lydie. Les tablettes retrouvées en Babylonie ont confirmé l'existence de prostituées sacrées dans les temples mais elles ne permettent pas de décider de l'authenticité du récit d'Hérodote. Cette particularité a provoqué de nombreux commentaires et les érudits en discutent encore. Jusqu'ici, on n'a trouvé de ce rite étrange aucune explication convaincante ¹³.

Ce qui est certain, c'est que les prostituées étaient très nombreuses à Babylone, qu'il y en avait pour tous les goûts et pour toutes les bourses et les nombreux documents qui nous sont parvenus sur ce sujet ont amené les historiens à conclure que les femmes de Babylone ne faisaient pas plus de difficultés à se vendre que leurs contemporains à les rétribuer.

BÉGUINES ET SPÉCULATRICES

Il existait une autre catégorie de prêtresses qu'Hérodote ne mentionne pas. Leur existence même est très curieuse parce qu'elles ressemblent beaucoup aux chanoinesses qui florissaient avant la Révolution. Ces prêtresses qu'on nommait *naditu* appartenaient à des familles nobles ou riches, elles étaient promises dès leur enfance au couvent qui les retenait en payant une *réservation* comme pour une fiancée; elles vivaient en communauté sous la direction d'une *Mère des naditu* qui ressemble beaucoup à une supérieure. Leur vie ressemblait à celle qu'on menait dans les béguinages du xvi^e siècle : maisonnette particulière, visites, autorisations de sortie. Les *naditu*, tout comme les béguines, pouvaient même se marier, mais il semble que ces mariages aient été des mariages fictifs : car il leur était absolument interdit d'avoir un enfant et elles se faisaient remplacer auprès de leur mari par une servante qui s'acquittait à leur place de cette partie des tâches du mariage. On n'est pas assez renseigné sur elles pour décider si leur vie privée était aussi sujette à caution que celle de nos béguines, mais on sait que c'est elles qui fournissaient ce contingent de femmes d'affaires, d'usurières et de spéculatrices que nous avons signalé plus haut.

LES FEMMES DES ASSYRIENS

Les Assyriens, établis dans le bassin septentrional du Tigre, n'ont pas fait moins de bruit dans l'histoire. Ils entrent en scène vers 1300 avant Jésus-Christ, environ 500 ans après les conquêtes d'Hammourabi. Leurs rois se regardaient comme les grands-prêtres de leur dieu Ashour auquel ils devaient soumettre les autres peuples. Ils se consacrèrent à cette tâche avec une rare férocité. Ils inventèrent les déportations de peuples, les exécutions massives, les représailles terrifiantes et la politique de la terre brûlée. Teglathphalasar décapitait les morts et ornait de leur tête les remparts de ses villes. Ashournatsirapla divisait en deux parties égales la foule de ses prisonniers : la moitié qui était tirée au sort était mise à mort, on tapissait de leurs peaux les portes de la cité, leurs cadavres étaient empalés et leurs têtes servaient de briques pour construire un monument triomphal. Salmanasar comblait l'Oronte avec les corps de ses ennemis et passait la rivière à gué. Schennachérib écorchait vif les chefs d'une rébellion, il fonda la magnifique bibliothèque de Ninive. Assurbanipal attachait un roi vaincu par la mâchoire avec une chaîne de chien pour orner

une porte de Ninive et son propre frère préféra s'enfermer dans son palais et y mettre le feu plutôt que de tomber entre ses mains. Les Assyriens se livrèrent à cette terrifiante danse du scalp jusqu'à l'an 606 avant Jésus-Christ, date du siège et de la destruction de Ninive qui mit fin à leur empire.

Cette race vigoureuse avait sur les femmes des idées à peu près semblables à celles des premiers Babyloniens. Mais l'esprit de leurs lois était encore plus simple. Ils en étaient à la loi du talion, avec cette variante pratique que la partie lésée décidait de l'étendue de la réparation. On ne punissait pas le vol de la peine de mort : le voleur était privé de la liberté jusqu'à ce que son travail ait atteint le montant de la restitution. Le meurtre était expié par des otages remis à discrétion par la famille de l'assassin. En punition de l'adultère, le mari offensé choisissait la mutilation qui lui convenait : il coupait, selon les cas, les oreilles, le nez ou le membre coupable. Cette législation sommaire n'est pas rassurante. Mais peut-être aussi n'est-elle pas complète car les tablettes qui ont pu être trouvées (elles datent de la moitié du deuxième millénaire) sont souvent mutilées et ne présentent pas un panorama aussi clair que la stèle d'Hammourabi.

Les femmes n'eurent pas à se plaindre autant qu'on pourrait le croire d'avoir été les compagnes de ces héros. Les Assyriens regardaient la famille comme un bloc, et on peut même se demander si leurs mœurs, qui ressemblent à celles de la Babylonie avant les lois d'Hammourabi, ne gardent pas des traces de l'état patriarcal sous une de ses formes les plus primitives. Par exemple, les Assyriens vendent les esclaves par famille, livrant pêle-mêle le mari, la femme, les enfants, la vieille mère sans accepter de les séparer : et ils vendent même, comme les Russes, des villages avec leurs serfs. Cette cohésion de la famille protège la femme non seulement dans l'esclavage mais dans la manière dont elle est traitée habituellement. Et ce traitement fait souvent écho à des formules très primitives.

Comme à Babylone, la fille appartient à ses parents qui disposent d'elle et il arrive souvent qu'elle soit achetée. Le fiancé lui verse des parfums sur la tête en présence des deux familles après avoir présenté des cadeaux. Mais à ce moment-là on découvre que ce sont les familles qui contractent et non les individus. Si le fiancé meurt avant le mariage, la fille devient automatiquement l'épouse d'un frère ou à défaut d'un neveu, enfin d'un mâle quelconque de la famille pourvu que celui-ci ait atteint sa dixième année. Inversement, si c'est la fiancée qui meurt, le fiancé peut aller pêcher dans le tas des sœurs, des nièces et des cousines, âgées de dix ans, bien entendu. Les deux aspects de l'opération ne sont pas absolument identiques. Le premier dans lequel on reconnaît le *lévirat* des nations sémitiques est un droit. Le second échange, qui fait penser au sororat de la Chine

n'est qu'une coutume. Mais cette double possibilité nous fait entrevoir, une époque où c'étaient les familles qui s'unissaient, non par des échanges collectifs comme dans l'ancienne Chine, mais par des traités de famille à famille, antérieurs à l'individualisme qu'on voit poindre dans le code d'Hammourabi ¹⁴.

Les règles de la résidence ne sont pas moins archaïques. Selon les conventions, la femme continue à habiter dans sa famille après le mariage ou elle va habiter dans la maison de son mari. Nous n'avons malheureusement aucun renseignement qui nous indique quel était le choix le plus fréquent. Mais là encore, on constate une sorte de résistance du bloc familial, en même temps qu'une référence à une époque où les règles du mariage étaient très différentes des nôtres.

Ces différences, qui peuvent intéresser les sociologues, ne changent pas beaucoup, à vrai dire, la condition de la femme. Les épouses assyriennes sont assises dans les mêmes demeures que les femmes de Babylone et leur existence est à peu près semblable. Elles ont toutefois la satisfaction de vivre la vie patriarcale dans toute sa pureté. Elles ne peuvent contrarier leur mari en rien, subissent avec soumission la deuxième femme ou l'esclave favorite, sont répudiables à merci sans aucune de ces limitations disgracieuses qui gâtent le plaisir, n'ont généralement aucun droit, et risquent d'être empalées si elles se font avorter ou livrées à la prostitution par droit de talion si leur mari a violé une jeune personne ¹⁵. Il faut reconnaître aussi qu'en récompense la femme mariée avait le privilège de porter en public un voile qui la cachait entièrement, droit que la seconde femme ne recevait qu'après de longs services ou quand elle avait l'honneur d'accompagner la tenante du titre. Ces satisfactions consolent sans doute de bien des choses, car les assyriologues n'ont eu connaissance jusqu'à ce jour d'aucune plainte des femmes de Ninive sur leur destin.

LA FOIRE AUX FIANCÉES

Hérodote, toujours encombrant, mentionne une coutume locale qui ne s'accorde guère avec ce que les briques cunéiformes nous apprennent. Il y avait tous les ans, dit-il, une vente aux enchères des filles qui se faisait en public, l'achat comportant mariage. On vendait d'abord les plus jolies sur lesquelles se faisaient des enchères très animées et parfois très chères. Puis, venait le tour des laides qu'on adjugeait au contraire à celui qui demandait la somme la plus basse pour se charger d'elles. Et c'est l'argent des jolies filles qui servait à payer un mari à celles qui étaient infirmes ou contre-faites ¹⁶.

Il est probable que cette coutume était propre à une classe très pauvre, celle des *mushkin* (c'est le mot qu'on retrouve en arabe avec le sens de « pauvre » et qui a donné le mot français « mesquin ») ou aux esclaves qui formaient en Assyrie une classe très curieuse, qui vend, achète, spéculé, traite, s'enrichit et fait tout ce que feront plus tard à Rome les affranchis, sans que ces esclaves paraissent particulièrement gênés par leur condition. Leurs maîtres les mariaient volontiers, opération qui augmentait le cheptel et les enchères d'Hérodoté peuvent s'expliquer par l'inégalité qui s'était instituée entre les esclaves. Cette grouillante population servile qu'on voit circuler dans les contrats, ces esclaves qui possèdent des jardins, des ateliers, des maisons, des esclaves qui dépendent d'eux, qui signent de leur sceau, nous montrent combien les mots nous trompent parfois grossièrement sur la réalité. Dans une condition beaucoup plus durement définie par la loi, ils n'étaient pas plus malheureux que les femmes et s'accommodaient de leur servitude comme elles de leur obéissance.

LÉGENDE DE SÉMIRAMIS

C'est pourtant sur cette terre où les femmes n'ont aucun droit et parmi ces brutes si promptes à couper les têtes qu'on rencontre la première héroïne dont la légende se soit établie parmi les hommes, cette Sémiramis aussi illustre que Judith ou la reine de Saba. Il est vrai que c'était une femme-soldat : et aussi par bien des traits une courtisane. Sémiramis gardait des moutons comme Jeanne-d'Arc quand Menou, inspecteur du prince, vint visiter son père Sisonia. Elle avait treize ans, elle était d'une beauté à étourdir, d'une grâce qui engourdissait comme un choc mystérieux. Menou s'attarda dans son inspection et se laissa si bien envelopper qu'il emmena le gracieux petit faon à Ninive où il la logea dans une pièce fraîche et très reculée de son vaste palais. Cet homme était prudent, mais faible. L'enveloppante Sémiramis, sage et douce dans son repaire, était devenue la volupté de sa moëlle, une aimable nourriture dont il ne pouvait plus se passer. Lorsqu'il fallut mettre ses bottes pour partir en campagne, l'amoureux Menou fit construire une roulotte bien close qui le suivait partout. Il ne devait pas être seul à avoir ce bagage, car sa roulotte ne paraît pas avoir étonné. L'armée fut immobilisée devant Bactra qui semblait imprenable. Une réunion d'état-major réunissait dans la tente du roi quelques généraux très perplexes, quand l'audacieuse petite gazelle, n'écoutant que son patriotisme, vint s'écrouler devant le tout-puissant monarque et le supplia de permettre un assaut qu'elle dirigerait elle-même sur un point de la muraille qu'elle avait observé. Le récit ressemble beaucoup à cet

endroit à la prise d'Orléans, avec étendard, échelles, pluie de flèches et autres accessoires de la guerre de siège. Les soldats foncèrent derrière l'intrépide petite femelle, le panonceau du grand dieu Ashour fut planté sur la muraille, on écorcha méthodiquement les habitants de Bactra. Cependant, le Grand-Roi ne crut pas devoir laisser sans récompense ce dévouement d'une de ses sujettes, et il estima qu'elle méritait de partager sa couche. Menou commit l'imprudence d'élever des objections. Il fut arrêté sur-le-champ et on lui creva les yeux dans une grande tour. Après quoi Sémiramis donna gracieusement un fils à l'auguste souverain.

Ce n'était que le début de sa fortune. Le Grand-Roi fut aussi fou de sa sandale que l'infortuné Menou. Elle l'ensorcela de ses tours et ne fut pas moins maîtresse de son second vieillard qu'elle l'avait été du premier. Ce féroce monarque succomba à une partie de colin-maillard, jeu que les princes de ce monde ne devraient jamais accepter. Elle lui proposa, pour s'amuser, qu'il lui remit pendant cinq jours le pouvoir absolu. Le Grand-Roi trouva cette idée fort drôle, mais il rit pendant peu de temps. Une des premières mesures de la nouvelle impératrice fut de lui faire couper la tête. A la suite de quoi les terribles Assyriens s'accoutumèrent sans difficultés à avoir une reine.

Un règne si bien commencé devait se manifester par un grand nombre de merveilles. On prête à cette Sémiramis les réalisations les plus prestigieuses. C'est elle qui fit construire les fameux jardins suspendus de Babylone qu'un réservoir arrosait à leur sommet, les deux palais situés sur les rives de l'Euphrate dont le plus grand avait plusieurs kilomètres et l'autre la moitié et qui renfermaient deux mystérieuses *chambres au trésor*, le temple de Bélus qui superposait six tours de deux cents mètres et que couronnaient trois statues d'or de quinze mètres chacune qui buvaient la pluie du ciel dans de formidables gobelets, et encore un obélisque de cinquante mètres qu'on avait fait venir d'Arménie sur un gigantesque radeau. Ces bâtisses colossales ne suffisaient même pas à sa gloire. La légende raconte qu'elle transforma encore en jardins les déserts de Médie et que dans ces jardins, elle laissa sa statue de marbre suivie de cent gardes pétrifiés, qu'elle installa un somptueux nid d'aigle sur la montagne de Chaou, qu'elle fit surgir des collines sur la plaine et des plaines parmi les monts, qu'elle construisit ces palais d'Ecbatane dont Baudelaire devait rêver. Son pied d'amazone avait laissé une trace splendide sur tous les déserts d'Orient. On lui fit même franchir l'Égypte, expédition très invraisemblable, pour aller demander un oracle en Libye. L'oracle lui dit que son fils Ninys qu'on lui reprochait d'aimer étrangement la mettrait à mort. Elle s'en consola en allant attaquer les Indes. Elle franchit l'Indus à cheval après avoir fait camoufler trois mille chameaux en éléphants. La trahison triom-

pha de cette conquérante sur cette frontière du monde connu. Un déserteur révéla son stratagème et la contre-attaque des vrais éléphants mis l'armée de Sémiramis en désordre. Elle finit en beauté. Elle défendit le passage du fleuve sur un pont de bateaux en combat singulier avec le roi des Indes. Mais elle fut grièvement blessée et ses soldats durent emporter la glorieuse guerrière. L'ingrat Ninias accomplit l'oracle et elle mourut avec fermeté en voyant l'accomplissement du destin.

Cette légende champignon est énigmatique. Elle ne doit rien à Hérodote qui avait étudié tout spécialement l'histoire des Assyriens et qui pourtant ne consacre que deux lignes à Sémiramis. Aussi ne faut-il pas s'étonner si les orientalistes n'ont retrouvé aucune trace de cette reine très douteuse. Une seule reine d'Assyrie porte un nom qu'on pourrait rapprocher du sien. Elle n'a occupé malheureusement qu'une place obscure en une période assez modeste de l'histoire des rois d'Assyrie. Nous ne mentionnons cette légende que comme un hommage étrange à l'énergie et à l'astuce féminine qu'il est curieux de voir surgir dans ce peuple à demi-barbare au sein duquel les femmes semblent avoir eu peu d'autorité.

Hérodote parle plus longuement d'une reine Nitôkris dont on nous rapporte qu'elle gouverna au moment où commença à se faire sentir la pression des Mèdes. Hérodote lui attribue les grands travaux des digues de l'Euphrate et il explique aussi qu'elle détourna les eaux du fleuve en une multitude de *polders*, chargés de couvrir les abords de Babylone ¹⁷. On n'a pas beaucoup de détails sur ce qu'il advint de cette belle idée stratégique. Et l'archéologie n'a pas retrouvé de traces non plus de cette reine Amytis, fille d'Astyage de Mède, qui fut la femme très aimée de Nabuchodonosor et qui se fit, elle aussi, construire des jardins.

LES HÉBREUX

Quand on en arrive aux Hébreux, on pourrait croire que nous n'avons plus qu'à nous promener dans un vaste musée de lois, de coutumes et de souvenirs où l'histoire des femmes se lit avec clarté. C'est une illusion. Ces archives si bien tenues et si largement diffusées ne sont qu'un trompe l'œil. Les innombrables tablettes, les contrats, les papiers d'affaires dans lesquels nous lisons des fragments disparates de l'histoire de Babylone, n'existent pas chez les Hébreux. Ils écrivaient sur une argile friable qui n'a pas survécu aux siècles. Reste la Bible, énorme livre de raison. Mais, les hébraïsants feuilletent la Bible avec un air dégoûté et une extrême prudence. Ils sont aussi méfiants envers ses rédacteurs que M. Granet envers les poètes et

les annalistes chinois. Ils soupçonnent, comme lui, que des scribes trop zélés du VII^e ou du VI^e siècle ont projeté les coutumes et les idées de leur temps sur des légendes obscures de la tradition orale. L'origine même de ces légendes leur paraît hautement suspecte. Ils surprennent des traces folkloriques dont on peut suivre la piste dans tout le Moyen Orient, ils accusent quelques-uns des épisodes les plus célèbres, celui de Moïse sauvé des eaux, celui de Joseph vendu par ses frères, de n'être qu'une adaptation locale de mésaventures dont plus d'un prince s'est plu à obscurcir ses débuts, enfin pour eux, les récits de la Sainte Écriture ne sont guère plus historiques que *Le Petit Poucet*. Il est triste d'avoir à considérer que, dans l'hypothèse la plus favorable, les noms de Jacob, de Joseph, d'Israël, celui de Caïn, ne sont sans doute que des noms de tribus qu'on croit identifier en effet sur quelques tablettes. Leurs gracieuses ou rudes aventures symboliseraient des alliances ou des razzias. Enfin, l'ouragan de la science est passé sur la Bible et l'a desséchée. Dans ce naufrage des légendes, il ne surnage plus que des morceaux du livre des *Juges*, des débris de celui de *Samuel*, et, fraîche, inattendue, pimpante, ayant traversé les siècles sans une égratignure, la prière de Débora.

Cet embarras est encore aggravé, au moins pour les premiers siècles, par le fait que les Hébreux furent d'abord un peuple nomade. « Tes serviteurs sont gardiens de petit bétail, dit la *Genèse* : c'est notre profession, comme c'était celle de nos pères.¹⁸ » Ce verset auquel font grâce les spécialistes a de tristes conséquences : pas de tablettes, pas de contrats, pas de stèles, pas de villes, pas de poteries, enfin le désert archéologique. Mais comme la patience et l'imagination des orientalistes ne reculent devant rien, voici pourtant ce qu'ils ont découvert en grattant les sables du voisinage.

PUISSANCE DES FEMMES DANS LA VIE PASTORALE :

LES MARIAGES DANS LE CLAN

Leurs remarques les plus curieuses sont celles qui permettent d'établir un lien entre les formes sociales primitives observées par les sociologues et le régime strictement patriarcal qu'on voit fonctionner dans les récits bibliques. Ces repères que les autres peuples de la Méditerranée orientale ne nous offrent plus, les sociologues les découvrent avec joie dans certaines particularités de la vie pastorale des anciens Hébreux. Ils vivent en tribus, ces tribus se divisent en *mispaha* dans lesquelles on reconnaît des clans, l'autorité toute morale du chef de clan, du cheikh bédouin, est précisément l'image qu'on peut se faire de l'autorité de Moïse, la vengeance du sang incombe au clan tout entier. Robertson Smith, enthousiasmé par ces ressemblances, voulut à la fin du siècle dernier, faire des Hébreux

des adeptes du totémisme. Lods, plus prudent, se borne à constater que « presque tous les éléments constitutifs du système totémique ont existé chez les Sémites » et il admet volontiers que l'interdiction du porc correspond très probablement à un ancien *tabou*¹⁹.

Les sociologues n'eurent pas la satisfaction de surprendre des échanges de filles et de garçons ni aucun symptôme de mariage communautaire. En revanche, la philologie vint à leur secours. C'est le même mot qui désigne le sein maternel et les liens de parenté, c'est un dérivé du mot *mère* qui désigne le *clan*, et les villes, comme dans l'Égypte et la Chine antiques, sont d'abord appelées des *mères*. C'est la mère également qui eut d'abord le privilège de choisir le nom de son fils. « Les premiers exemples sûrs du choix du nom par le père sont du VIII^e siècle », dit Lods. Le fils a donc porté d'abord le plus souvent le nom de sa mère et il appartenait naturellement au clan de sa mère. Cette puissance originelle des femmes développe alors chez les anciens Hébreux ses conséquences habituelles. La femme, après son mariage, continue à habiter avec ses parents et le mari n'est chez elle qu'un visiteur. La tente est la propriété de l'épouse et la Bible dit « entrer chez » sa femme. Samson était marié ainsi avec une Timnite, dit le livre des *Juges*, et à chaque visite, il lui apportait un cadeau, Gédéon avait une femme cananéenne qui demeurait chez ses parents à Sichem et Moïse lui-même, dit l'*Exode*, avait une épouse madianite qui résidait dans son pays avec ses fils. Aussi faut-il prendre à la lettre la phrase de la *Genèse* : « L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme. »

Ce souvenir de l'époque des clans n'était pas unique dans l'orient méditerranéen, puisqu'on rencontre à la même époque ce mariage sans cohabitation chez les Assyriens. Autre conséquence, l'importance des frères de la femme qui sont ses protecteurs naturels et les protecteurs de ses enfants, rôle qu'on voit très clairement dans l'histoire d'Absalon qui envoie des tueurs « descendre » le séducteur de sa sœur, comme dans un film de gangsters. Enfin, on dépiste encore dans certains épisodes transmis par la tradition, le mécanisme de la parenté utérine : la parenté par les mâles ne compte pas et n'est pas un empêchement au mariage. On lit dans l'*Exode* qu'Amram prit pour femme Yohebed qui était la sœur de son père et dans la *Genèse* qu'Abraham épousa Sarah qui était sa demi-sœur, fille de son père, mais d'une autre mère. Cette Tamar qu'Absalon vengea si énergiquement, on nous explique qu'elle aurait très bien pu épouser son séducteur qui était son frère Amnon, demi-frère né d'une autre mère, si celui-ci avait daigné « réparer ».

L'unité du clan donne même une signification spéciale à ces mariages consanguins. La première femme, qui a sur les autres femmes la même supériorité qu'en Chine, est choisie, à l'époque pastorale,

dans la famille elle-même pour ne pas diviser la puissance du clan. Abraham a épousé Sarah, il envoie son serviteur demander pour son fils sa nièce Rébecca, Jacob se réfugie chez Laban, son oncle, et prend ses filles pour épouses : c'est la même préoccupation que dans la famille du pharaon. La première épouse, chargée d'assurer la descendance de la branche principale du clan, devient par là un personnage considérable et vénéré. Isaac installe solennellement Rébecca dans la tente de Sarah dont elle est la continuatrice. Les secondes femmes et les concubines, au contraire, peuvent être renvoyées sans façons. Ainsi Agar est-elle congédiée avec son fils Ismaël. On aperçoit alors un aspect double de la vie nomade dont les traditions bibliques ont gardé le souvenir. La femme est la maîtresse de la tente. « Mais, l'homme, le père, est le chef de la famille et du troupeau » précise Dhorme : et il signale que la langue nous rappelle sa primauté. Le cerf, le bœuf sont nommés en hébreu les « premiers », les « chefs » du troupeau, la *mispaha* elle-même signifie brutalement l'*effusio seminis* : le clan, c'est donc à la lettre le sang du mâle. « En fait, conclut Dhorme, le matriarcat que nous pouvons appeler la coutume de la tente, s'associe chez les nomades, au patriarcat que nous pouvons appeler la coutume des pasteurs²⁰ »

L'ÉNERGIE DES FEMMES DANS LES TRIBUS

A mesure que nous nous rapprochons du VII^e siècle, les événements dont les scribes peuvent avoir conservé le souvenir nous offrent encore des repères pour mesurer la place des femmes dans les tribus. La Bible rapporte que les tribus d'Israël exterminèrent les Cananéens. Cette affirmation fait sourire les orientalistes qui ont, au contraire, recueilli maintes preuves d'une lente infiltration, d'une cohabitation souvent pacifique. Mais pendant longtemps l'assimilation des tribus nomades, encore à demi-barbares, fut difficile. L'histoire pittoresque et magnifique d'Israël est remplie de traits sauvages où les femmes ont griffes et dents.

DÉBORA ET JAËL

La partie la plus ancienne du livre des *Juges* relate un de ces incidents relativement récents. Les Cananéens, furieux des razzias des tribus, avaient constitué une sorte de gendarmerie fédérale placée sous le commandement de Sisera. Ce gendarme énergique disposait de chars de combat, propulsés par de redoutables monstres appelés chevaux qui répandaient la terreur. La tribu d'Issacar était affolée. Une femme d'Ephraïm nommée Débora se leva au milieu des hommes. Cette Jeanne d'Arc maudit l'ennemi, fit campagne à travers les tribus alliées par des appels vibrants à la résistance, fustigea les hésitants et

les lâches. Ce qu'on appelle le *cantique de Débora* est l'histoire à peine romancée de cette campagne. « Réveille-toi, Débora, réveille-toi, entonne ton chant! » La *Marseillaise* de l'insurrection se répandit de colline en colline. Plusieurs tribus, prudentes, s'excusèrent. Baraq, le Dunois de cette libératrice, n'en menait pas large, quand il se trouva en présence des chars dans la plaine de Meguiddo. Un formidable orage secourut les tribus. Les guerriers d'Israël poussèrent un hurrah pour saluer l'arrivée sur le champ de bataille de Yahvé, dieu du tonnerre, qui venait combattre à leurs côtés. Le torrent déborda, les chars s'embourbèrent, les Cananéens terrifiés par l'intervention du dieu ennemi, tournèrent bride.

Sisera s'enfuit seul à pied, à travers la plaine transformée en marécage. Une autre femme l'attendait pour achever sa défaite. Il demanda l'hospitalité dans la tente de Jaël, qui était une Kénienne. Ces Kéniens, qui prétendaient descendre de Caïn, n'étaient que de lointains cousins d'Israël. Sisera ne trouva point grâce aux yeux de la matrone nomade trônant dans son campement. Il était malade et grelottant de fièvre. « Entre, seigneur, entre chez moi, ne crains point », lui dit-elle. Il demanda de l'eau, des couvertures. « Elle ouvrit l'outre de lait, lui donna à boire et le couvrit. » Il s'endormit après lui avoir recommandé de dire aux poursuivants qu'elle n'avait vu personne. « Alors Jaël saisit un pieu de la tente, prit en main le marteau, s'approcha de lui sans bruit et lui enfonça dans la tempe le pieu qui pénétra en terre. » Le poète ne ménage pas son admiration à cette femelle inusitée : « Bénie soit entre les femmes Jaël, femme de Héber, le Kénien, bénie soit-elle entre les femmes qui habitent sous les tentes. »

Le poème de Débora se termine sur une étrange et triste image, comme un film. La mère et la sœur de Sisera attendent en vain derrière leur fenêtre : « Pourquoi son char tarde-t-il à venir... Sans doute, ils partagent le butin : une jeune fille, deux jeunes filles par guerrier, une étoffe teinte, deux étoffes teintées pour la part de Sisera, un châle brodé, deux châles brodés pour son cou... » Mais le cri brutal du fanatisme coupe la séquence et le poème, brisé ou perdu à partir de cet endroit juxtapose brusquement un slogan du parti à l'image d'Anne, ma sœur Anne : « Périssent ainsi tous tes ennemis, ô Éternel », conclut le scribe ²¹. Et l'on passe à un autre massacre.

HISTOIRE D'ABIMÉLEK. — RITSPA

Cette Jaël eut une émule dont les armes furent encore plus rustiques. On la rencontre dans un autre passage du Livre des *Juges*, « qui compte, nous dit Lods, parmi les plus sobres et les plus dignes de foi de l'historiographie israélite ». C'est l'histoire d'Abimélek qui montre combien les souvenirs de la filiation utérine conservaient de puissance même au VIII^e et VII^e siècles.

Gédéon avait établi plusieurs tribus dans le pays des Cananéens. Il soutenait son pouvoir par ses femmes qui étaient nombreuses et qui lui apportaient l'alliance des principales familles locales. Une de ses femmes était de Sichem, ville cananéenne qui avait accepté sa protection. Elle résidait à Sichem, comme nous l'avons dit plus haut. A la mort de Gédéon, Abimélek, qui était le fils de la Cananéenne et l'un des soixante-dix fils de Gédéon, vint à Sichem et alla demander l'aide des frères de sa mère, selon le réflexe habituel. Abimélek se considérait évidemment encore comme membre du clan de la mère, bien qu'il revendiquât la couronne paternelle. Les frères de sa mère organisèrent un plébiscite, lui procurèrent la bienveillance de leur dieu local et lui fournirent, appoint plus substantiel, une équipe de tueurs, grâce à laquelle Abimélek alla massacrer ses soixante-dix frères « sur une seule pierre ». Il fut couronné ensuite sous un arbre sacré, rite que Yahvé voyait avec colère. Mais bientôt, il se brouilla avec les Cananéens qui n'avaient pas tiré de l'opération tout le profit qu'ils escomptaient. Une Cananéenne ne fut pas moins énergique que Jaël. Les Cananéens s'étant soulevés, Abimélek fit raser Sichem, mais au siège de Tébès, une autre ville révoltée, une femme lui écrasa le crâne avec une meule qu'elle fit tomber sur lui. Abimélek n'eut que le temps de se faire poignarder par son aide-de-camp pour qu'il ne fût pas dit qu'il avait succombé sous les coups d'une amazone.

Ce furent les dernières héroïnes. On n'en rencontre plus qu'une ensuite qui ait gardé quelque chose de la fierté ombrageuse des filles du désert. C'est cette Ritspa, qui, lorsque David fit pendre à Guibéa les sept fils de Saül pour quelque patelinage d'expiation, s'entêta à veiller auprès des corps « depuis le commencement de la moisson jusqu'à ce que la pluie du ciel tombât sur eux ». Cette Antigone barbare qui dormait sur un sac auprès des gibets triompha des corbeaux et des chacals et même du harpiste régnant. David craignit une bouderie de Yahvé et se résigna à faire enterrer ses victimes.

PHILOSOPHIE DE LA VIE PASTORALE : LE MÂLE CHEF DU TROUPEAU

Ces princesses farouches ne doivent pas nous faire illusion. Les sœurs plus modestes de ces héroïnes étaient fort maltraitées par les mœurs. Le respect de la *semence* était une partie importante de la philosophie du peuple juif. Yahvé récompensait ses serviteurs en leur donnant la vigueur des patriarches : sa bénédiction s'exprimait par l'abondance des mâles aux reins solides. Les rites et les coutumes qu'ils ont enregistrés sont éloquents. La mère qui a accouché d'une fille est soumise à une sorte de pénitence : elle est réputée impure après

son accouchement deux fois plus longtemps que si elle avait eu un garçon, sa fille n'est pas consacrée, elle n'hériterait que s'il n'y a aucun fils²². Celle-ci est reçue dans la vie comme une inférieure. Et elle garde docilement ce statut pendant toute son existence. L'instruction qu'elle reçoit est sommaire, car toute connaissance, celle de Yahvé spécialement, est réservée au fils. Elle, tissera entre les femmes, obéira, ses distractions sont d'aller puiser l'eau et de garder les troupeaux. Les enfants seront égaux, toutefois, dans l'arbitraire paternel : le petit Isaac n'est pas mieux partagé en cette occasion que la douce petite Jephthé. On marie les filles d'autorité, mais les garçons aussi. Cependant, là encore, on retrouve la préférence fondamentale. Un père peut vendre sa fille comme servante ou concubine²³, bien que cela ne se fasse pas sans quelques réserves : il n'en est pas question, bien entendu, pour les fils.

BONHOMIE DE LA VIE PASTORALE : RÉBECCA

Cet esclavagisme fondamental, on sent qu'il est tempéré cependant chez les Hébreux par certains traits propres à la race. Et d'abord par une liberté, une sorte de bonhomie de la vie nomade. Ces filles des grands domaines vont à la fontaine pour puiser l'eau de la maison, c'est joli comme un conte de fées. La petite Rébecca, accostée par un étranger au bord de la source, lui dit : « Bois, mon seigneur », et elle ajoute, comme une petite cheftaine : « Je puiserai aussi pour tes chameaux jusqu'à ce qu'ils aient assez bu. » Et alors, dit le célèbre récit de l'*Exode* : « elle s'empressa de vider sa cruche dans l'abreuvoir et courut encore au puits pour puiser; et elle puisa pour tous les chameaux ». Elle a quatorze ans ou quinze ans, peut-être, la gracieuse petite fille serviable. « Elle était vierge, dit la Bible, et aucun homme ne l'avait connue. » Et quand le serviteur d'Abraham couvre ses bras de petite fille de lourds et somptueux anneaux, elle n'a aucune pensée malsaine, ni même inquiète. Sérieuse, elle dit son nom, elle indique la maison de son père. « Il y a chez nous de la paille et du fourrage en abondance et aussi de la place pour passer la nuit. » C'est aussi beau et aussi pur, d'une simplicité aussi loyale que l'histoire de Nausicaa. Et le lendemain, en vraie fille du désert, la petite Rébecca part bravement « suivie de ses servantes » pour la demeure de son fiancé inconnu. « Elles montèrent sur des chameaux et suivirent l'homme. » Elles suivirent « l'homme » : dix jours de désert, les chameaux, sur une parole. Il y avait de l'héroïsme chez cette petite Rébecca, celle-là était bien de la race de Jaël.

Cette Rébecca n'était pas seule à aller à la fontaine. Les sept filles du riche sacrificateur de Madian, important personnage, venaient puiser de l'eau comme elle, quand Moïse fut obligé de les défendre

contre les bergers. Ces aventures finissaient bien : l'une des sept filles était Séphora qui devint la femme de Moïse. Mais les filles n'en étaient pas réduites à aller à l'abreuvoir pour y trouver des maris. Elles allaient danser, puisque les guerriers de Benjamin en profitèrent un jour en s'embusquant dans les vignes²⁴, elles sortaient sans voiles, car le voile n'était porté que dans certaines circonstances très précises, et il y avait assez de rencontres pour que les préférences et les choix fussent possibles, le goût de Mical, fille de Saül, pour le séduisant David, ou la passion de Samson pour la fille de Thimna, ce village de vigneron philistins qui se moquèrent de Samson comme s'ils avaient été tourangeaux²⁵.

LE « MOHAR » — LA FIANCÉE VOILÉE

Les lois, les usages n'en rappellent pas moins à tout moment et avec fermeté l'autorité du patriarche. Le mariage est présenté sans hypocrisie comme un achat. Pour avoir une fille, on paie à ses parents un *mohar* qui varie suivant la valeur de l'objet considéré²⁶. Ce *mohar* peut être payé au comptant ou à terme sous forme de service, comme on peut le voir par l'histoire de Joseph chez Laban. Il ne faut sans doute pas prendre les sept ans de service de Joseph comme une sorte d'esclavage. Le futur gendre devenait probablement un associé. Le patriarche ne décidait pas toujours seul. Les redoutables frères pouvaient intervenir au contrat. Ils le faisaient presque toujours si la fille était héritière. Enfin dans quelques familles très riches, la fille était *équipée* lorsqu'elle quittait la maison paternelle, elle emportait une sorte de dot. On a pu voir que la courageuse et gentille Rébecca partait sur les chameaux avec un paquet de servantes, tout comme une jeune princesse chinoise. Abigaïl se fait suivre de cinq servantes lorsqu'elle va épouser David. Rachel et Lia avaient des servantes elles aussi. Dans les familles aisées, cela paraît avoir été la règle.

Un grand repas réunissait le jour de la noce les amis du garçon. La fille parfumée et couronnée, couverte du voile nuptial qui dissimulait son visage, attendait son fiancé jusqu'au soir. Le fiancé vient alors la chercher accompagné des invités et elle entre avec lui dans la chambre nuptiale. Elle gardait son voile jusqu'au lendemain matin. Je trouve belle cette coutume qui relègue la beauté à sa place médiocre. Elle nous enseigne que c'est une femelle qu'on reçoit et que ses flancs qui contiennent la vie sont le don et la promesse, que cela importe avant tout : toujours le respect de la semence. Joseph protesta quand il découvrit au matin le visage de Lia. Il avait tort. Il mêlait au mariage des préférences personnelles inconvenantes qui gênent à cet endroit le récitant : car la polygamie a ses lois non écrites.

SOUSSION ET PROTECTION

Cette autocratie patriarcale donne le ton à la vie conjugale. Les femmes ont une manière modeste de parler d'elles-mêmes. « Ta servante sera une esclave pour laver les pieds des serviteurs de mon seigneur ²⁷. » Ainsi parle Abigaïl quand David lui envoie proposer de devenir sa femme. Elle ne fait là qu'une déclaration très ordinaire. Le juriste du *Décalogue* ne parle pas un autre langage lorsqu'il interdit de voler au prochain les biens qui lui appartiennent, « sa femme, sa servante, son bœuf, son âne ». Et les formes de la soumission sont constamment observées. Les femmes n'en décident pas moins quelquefois. Cette même Abigaïl, épouse si déférente, avait pris sous son bonnet de réparer elle-même l'affront que son ivrogne de mari avait fait au gracieux David : il est vrai que ledit mari en mourut d'un coup de sang quand on lui apprit cette nouvelle. D'autres étaient prophétesses comme cette Débora qui levait des légions et on les écoutait avec respect : Marie, sœur d'Aaron, Hulda que Josias alla consulter. C'étaient là des exceptions. Mais, on aurait tort de se représenter les filles d'Israël comme ces troupeaux de femmes que les Arabes poussaient devant eux il y a encore vingt-cinq ans. Elles avaient plus de liberté : elles dansent en allant au-devant de Saül vainqueur, et la mère de Samson est assise seule dans son champ quand elle reçoit l'ange du Seigneur. Elles ont moins de liberté sans doute que les filles de Babylone, mais on les traite avec une sorte de bonté gracieuse. Le fiancé est dispensé de partir pour la guerre. L'homme nouvellement marié n'a aucune charge à remplir pendant un an « et il réjouira la femme qu'il a prise ²⁸ ». La première femme est protégée par la loi lorsqu'on lui adjoint une auxiliaire. Si une femme est calomniée, son diffamateur s'expose à une lourde amende. La fiancée trompée ne peut être répudiée ²⁹. Et la veuve a le droit à une dîme prélevée tous les trois ans, elle peut glaner la moisson, les olives, les vignes et on évitera de prendre son fils en gage si elle a des dettes. Même la prisonnière de guerre est protégée par des mesures assez exceptionnelles en ces temps cruels. Elle a un mois pour pleurer ses parents et s'habituer à son nouveau sort. Si elle ne plaît pas à son maître, elle a une certaine liberté morale sans pouvoir toutefois quitter celui auquel elle appartient ³⁰. Elle ne peut être vendue. La fille israélite vendue par son père ne peut non plus faire l'objet d'une revente et elle peut même être rachetée. Si elle a été fiancée au fils du maître, elle a droit au vêtement, à la nourriture, au lit, comme une épouse. Et si ces droits lui sont contestés, elle peut partir sans indemnité. Les enfants des concubines sont inscrits dans les généalogies à côté des enfants légitimes et peuvent recevoir une part d'héritage.

ADULTÈRE ET POLYGAMIE

Toutefois, ces mesures bienveillantes, et en fait assez *progressistes*, bien que plusieurs d'entre elles aient été inscrites depuis longtemps dans le code d'Hammourabi, se dégagent sur un fond d'absolutisme qu'elles atténuent sans l'effacer. L'adultère est puni de la mort par lapidation s'il y a flagrant délit. Cette peine s'applique aux deux coupables. Même la fiancée, à partir du moment où l'on a payé le *mohar* pour elle doit respecter, sous la même menace, une rigoureuse fidélité³¹. Au cas où la femme est seulement soupçonnée, elle subit l'épreuve des *eaux amères*. On l'amène au temple, elle fait son serment et on lui fait boire une eau à laquelle le prêtre a mêlé la poussière du sol : si elle n'attrape pas la typhoïde, c'est qu'elle n'était point parjure. Le procédé est aussi expéditif que le plongeon dans l'Euphrate que pratiquaient les Babyloniens. En revanche, la répudiation n'exige rien d'autre qu'une lettre recommandée. L'homme qui est mécontent de sa femme « parce qu'il a découvert en elle quelque chose de honteux » disent certains traducteurs, « si le mari lui a trouvé une tare », disent certains autres, écrit pour elle une lettre de divorce et la renvoie à sa famille³².

L'homme, au contraire, peut prendre plusieurs femmes. l'exemple des patriarches est une autorisation solennelle qu'on voit se perpétuer sans défaillances tout au long des biographies bibliques. Des hébraïsants pensent que la pratique de la polygamie ne dut pas être active au *xix^e* ou au *x^e* siècle. Elle est solidement attestée, en tout cas, au temps des Juges et des Prophètes. La mère de Samuel pleure à chaque pèlerinage annuel parce que sa « collègue » a des enfants et qu'elle n'en a pas. Gédéon faisait de son harem un instrument diplomatique. Salomon ne pouvait se contenter à moins de sept cents princesses et le surnois David montra de la modération en se bornant à trois cents concubines. C'étaient là jeux de princes. Mais Isaïe qui n'est qu'un particulier de bonne famille, menant une vie édifiante, a besoin de trois femmes pour son service. Et naturellement, il y avait les servantes pour lesquelles Sarah avait donné un illustre exemple en amenant elle-même Agar dans le lit de son époux.

Si l'on fait abstraction des rois, tenus à quelque décorum, on a l'impression, toutefois, que cette polygamie des Hébreux n'est ni indiscrete ni encombrante. Elle semble maintenue dans un juste milieu par une secrète tendance à la monogamie. Au fond, elle paraît surtout justifiée et comme sanctifiée par un respect superstitieux de la prolongation de la race qui amenait les Hébreux à interdire la destruction de la mère quand on pillait un nid « afin que tu sois heureux et que tu prolonges tes jours³³. » Car Yahvé n'aime pas qu'on détruise cette

semence qu'il a lui-même donnée. Et l'on voit dans toute la Bible que la stérilité est la peur suprême et le plus grand malheur.

LA GRANDE PEUR DE LA STÉRILITÉ : LE LÉVIRAT

Ce n'est pas seulement Sarah qui nous le dit ou cette Anne, mère de Samuel, qui se plaignait si fort. Toute la Bible est peuplée de femmes qui se couvrent la tête de cendres tant que Yahvé ne les a pas entendues et qui inventent les accouplements les plus intrépides pour que leurs flancs se remplissent. Rachel crie à Jacob : « Donne-moi des enfants ou je meurs ! » Et, cette prière restant sans effet, elle lui donne sa servante Bilha, dont elle salue le succès avec satisfaction. Lia « voyant qu'elle avait cessé d'enfanter » ne crut pas pouvoir faire moins et enrichit le harem de Jacob du don de sa servante Zilpa. Puis Lia, ayant mangé des mandragores, eut à nouveau des fils et les mandragores firent le même effet à l'obstinée Rachel qui finit par enfanter Joseph ³⁴. C'est ainsi que Jacob devint père de famille nombreuse après des débuts difficiles.

Quand Yahvé veut punir les filles de Sion de leurs coquetteries, il les prive d'hommes et la virginité leur est lourde à porter. « Enlève notre opprobre ! » leur fait crier Isaïe. Et ces vierges énergiques ont tellement peur de leur triste avenir qu'elles se mettent à sept pour « se saisir » d'un homme en lui promettant qu'elles assureront ses frais d'entretien ³⁵. Sarah n'est pas seule à conduire au lit de son mari sa servante Agar. Toutes les premières épouses l'imitent si elles sont infécondes. Car, ni le rang, ni l'amour, la fidélité, la tendresse ne soustraient à la grande loi. L'arbre de vie doit porter son fruit. C'est la justification de toute existence.

Cette horreur de la stérilité pourrait expliquer la coutume du *lévirat*. C'est, d'abord, une application normale du principe patriarcal. La femme après le mariage est un *bien* qui appartient au mari : si le mari meurt, ce bien suit le reste de l'héritage et la femme qui a eu un fils fait partie de la *maison* du fils. La coutume du *lévirat* fixe la situation de la femme qui n'a pas eu de fils : elle ne retourne pas dans sa propre famille, elle reste un *bien* de la famille qui l'a achetée, mais elle passe entre les mains du plus proche utilisateur, c'est-à-dire du frère de son mari, qui est tenu d'user d'elle comme de sa propre femme. Dans le *lévirat*, ce privilège d'être fécondée par le frère du mari (le *lévir*) est un *droit* de la femme. Ce *droit* lui permet d'échapper à l'effroyable destin de la stérilité. Et elle le revendique avec âpreté, le mariage ayant été, en somme, un contrat entre les deux familles dont le but est d'assurer une descendance. Si le frère du mari fait le difficile, la femme peut le *sommer* devant l'assemblée des hommes. C'est un déshonneur que de refuser cette charge. La femme refusée

constate le refus en lançant sa sandale à la tête de l'homme. Puis elle retourne chez elle avec dignité.

Cette coutume du *lévirat* était commune à plusieurs peuples sémites. On ne sait comment ces peuples s'accommodaient de cette coutume. Mais ce qui est certain, c'est que les héroïnes de la Bible en exigèrent l'application en plusieurs circonstances avec une remarquable fermeté. Juda avait marié son fils aîné Er à une femme nommée Tamar. Er étant mort, Juda dit à son second fils Onan : « Va vers la femme de ton frère. » C'était la règle. On sait que cet Onan se conduisit mal. Yahvé en fut irrité et le fit mourir. Juda fut parfait : il promit à Tamar qu'elle serait mariée à son troisième fils Schéla qui était enfant. Mais Juda tardait à tenir sa promesse. Tamar n'hésita pas à recourir à un subterfuge douteux pour faire triompher le bon droit. Elle se déguisa en prostituée et s'arrangea pour que Juda en personne accomplît le devoir dont son fils aurait dû se charger. Lorsque tout se découvrit, Juda reconnut ses torts : « Elle est moins coupable que moi, dit-il, puisque je ne l'ai pas donnée à Schéla, mon fils. » Finalement, le mariage ne se fit pas, mais la déconvenue de Tamar fut apaisée, car elle accoucha de deux beaux jumeaux. Il paraît que c'était tout ce qu'elle voulait.

Cette Tamar était une effrontée. Mais une petite fille modèle qui ressemble un peu à Rébecca ne fut pas moins audacieuse. Ruth, la Moabite, aimait beaucoup sa belle-mère et elle avait refusé de la quitter malgré la mort de son mari. La belle-mère souffrait de ne pas trouver de mari pour Ruth. C'était une femme vertueuse, mais avisée. Elle envoya sa petite fille modèle glaner chez un parent âgé nommé Booz, qui n'était tenu à rien à leur égard, mais auquel la loi permettait de se faire une obligation morale du *lévirat*. La chaste jeune veuve vint se mettre sous la protection de Booz, et plus exactement sous sa couverture, un soir qu'il avait fêté la fin des moissons. Booz fut touché de cette manière de lui rappeler ses droits. En bon père de famille, il en vérifia la solidité en présence des anciens de la tribu, et, les ayant fait reconnaître, il s'acquitt beaucoup de réputation en exerçant un *lévirat*, à vrai dire un peu éloigné, sur l'innocente jeune personne qui s'était glissée si prestement dans son sein.

Tel était l'esprit d'Israël. Yahvé protège les troupeaux et donne des fils à ceux qu'il aime. Il est fort peu question de chasteté dans tout cela. « Enlève notre opprobre » disent les filles d'Israël avec le prophète Isaïe. C'est encore par quelque chose un peuple de bergers où la bénédiction se compte en têtes de bétail. Et on aime les voir descendre dans les vallées, entourés de leurs fils innombrables. On les imaginerait volontiers derrière des cornemuses. « Après lui, Ibsan de Bethléem fut juge en Israël, il eut trente fils et maria trente filles au dehors, et il fit venir pour ses fils trente filles du dehors... Après lui,

Abdon, fils d'Hillel fut juge en Israël : il eut quarante fils et trente-six petits-fils qui montaient sur soixante-dix ânonns....²⁶ ». Quel dommage que les peuples changent!

LA VIE URBAINE : ADIEU AUX PATRIARCHES

Ils changèrent, hélas, car on ne peut pas rester nomade toute la vie. La richesse et la vie sédentaire corrompent les cœurs. Les francs-tireurs de Saül avaient été les derniers héros. Après eux vient le temps des villes. La notion de clan s'efface, on ne connaît plus que la famille « étroite » qui nous est familière. Dans la ville, cette famille constitue une unité : quand une famille n'est pas assez riche pour acheter l'agneau pascal, elle célèbre la pâque avec les voisins et non plus avec le clan. Le mariage devient un acte civique : il est interdit d'épouser des étrangères parce qu'elles sont des « infidèles ». La loi met des limites à la puissance du chef de clan. Les mariages consanguins disparaissent, ils sont même rigoureusement interdits par le *Lévitique* : plus de nièces, de demi-sœurs, de belles-sœurs, le bûcher pour celui qui a des relations avec la mère et la fille en même temps. La civilisation urbaine fait bientôt paraître ses juges. L'adultère, la séduction ne sont plus châtiés par le père lui-même ou par le frère : c'est le conseil des Anciens qui décide. Les palais de David, ses villes, son harem somptueux annonçaient le temps des intrigues et des favorites. Bethsabée, princesse de la Renaissance, auprès du vieux roi mourant qui marmotte des patenôtres, ressemble à lady Macbeth auprès de son faible époux.

REINES ET MÉTISSAGES

C'est ce mélange d'énergie et de politique, si proche du xvi^e siècle italien, qu'on rencontre encore chez les dernières reines d'Israël. La succession de David est écœurante et sombre comme un drame de Shakespeare. Une odeur de charnier flotte entre Jérusalem et Samarie. L'encens répandu sous le règne de Salomon la dissimule imparfaitement. Et Jéhu la réveille lorsqu'il descend de ses montagnes à la voix d'Élisée, débarquement de Camisards sur des évêchés terrifiés. Au milieu des quarante princes de la famille de David égorgés en un jour, Jézabel se fait revêtir de ses ornements royaux et l'on peint lentement sur son visage les fards rituels qu'on doit employer pour le couronnement : elle attend sur son trône les tueurs de Jéhu qui jetèrent son cadavre aux chiens.

Athalie, autre reine guerrière, est présentée ainsi au deuxième livre des *Rois* : « Athalie, mère d'Azachia, voyant que son fils était mort,

se leva et fit périr toute la race royale. » Les rêves ne l'effrayaient pas comme l'a cru Racine. Et elle a marché à la mort « par le chemin de l'entrée des chevaux » d'un pas aussi ferme que « sa mère Jézabel pompeusement parée ». Elles « se lèvent » comme dit le scribe de la Bible dans sa belle et forte langue. Elle sont les dernières à « se lever ». Il y aura encore Judith. Ce n'est déjà plus qu'un souvenir. Les chevaux des Assyriens ne sont pas loin et moins de cent ans plus tard, ce sera la captivité de Babylone.

Si les scribes du VII^e et du VI^e siècle nous donnent une idée assez juste des aspirations et des tendances du peuple hébreu à cette date, ou plutôt de l'image sentimentale qu'il se faisait alors de ses origines et de ses mythes, il faut bien avouer qu'ils nous décrivent fort mal son évolution contemporaine. Et les hébraïsants qui comblent ces lacunes sont moins complaisants que les pieux rédacteurs du Livre Sacré. Il n'est pas vrai que la race méprisante de Canaan ait été effacée de la terre par le flot d'un peuple vainqueur, ni que les Philistins emplumés comme des Peaux-Rouges aient disparu à jamais sous la mâchoire d'âne de Samson. C'est, au contraire, une épouvantable mixture d'hommes et de dieux qui s'installa tant bien que mal dans la Terre Promise, provoquant les gémissements et les imprécations des prophètes. « L'installation des Hébreux en Palestine eut pour conséquence, dit Lods, l'établissement de relations étroites et enfin une fusion complète avec les indigènes ³⁷. »

Les mariages mixtes furent à l'origine de ce mélange. Le mariage est interdit entre un étranger et une fille d'Israël. Mais il est maintes fois attesté entre un Hébreu et une femme étrangère : Moïse avait donné ce triste exemple en épousant une Éthiopienne malgré les grognements d'Aaron, Samson n'avait pas été plus sage, Gédéon avait des femmes de toutes les couleurs, David avait pris la femme d'Urie le Hétien, Salomon avait épousé la fille de Pharaon, le sage Booz lui-même s'accommodait d'une Moabite. Le *Deutéronome* rédigé au VI^e siècle par une équipe rigoriste rappelait le principe raciste : « Tu ne contracteras point de mariage avec ces peuples, tu ne donneras point tes filles à leurs fils et tu ne prendras point leurs filles pour tes fils ³⁸ ». Il était beaucoup trop tard. Les princes de la maison d'Omri avaient multiplié les alliances locales au VII^e siècle et il y a tout lieu de croire que leurs sujets ne s'étaient pas privés d'en faire autant.

INCONVÉNIENTS DES PARTIES DE CAMPAGNE ET DE LA POLITIQUE D'INTÉGRATION

Ce mélange est signalé avec horreur par les prophètes. La contamination avait lieu, le plus souvent, s'il faut les en croire, lors des foires ou des fêtes locales qui étaient organisées autour des arbres sacrés, chênes ou térébinthes. « Elle est allée sur toute montagne

élevée et sous tout arbre vert, crie Yahvé à son confident Jérémie, et là elle s'est prostituée ³⁹ ». C'est moral, disent certains exégètes, purement moral. Mais Osée est clair : « Sous les chênes, les peupliers, les térébinthes dont l'ombrage est agréable, vos filles se prostituent, et vos belles-filles sont adultères ⁴⁰. » Et le *Cantique des cantiques* dit plus poliment la même chose : « Sous le pommier je t'ai excitée, là où ta mère t'a conçue, là où elle t'a conçue et enfantée ⁴¹. » Ces gentillesse étaient d'autant plus graves que la femme, selon la coutume sémitique, conservait dans le mariage ses propres dieux. C'était la religion toute entière qui était altérée. *L'impie Achab*, contre lequel tonne Élisée, a élevé un temple à Baal : c'est par politesse pour ses sujets cananéens et aussi pour que Jézabel puisse aller faire ses dévotions. Il n'est pas entouré des prophètes de Baal, comme l'écrit la Bible, mais il ne persécute pas les prêtres de Baal. Les baals sont d'ailleurs de braves petits dieux agrestes, analogues à ces divinités païennes qui perdurèrent dans nos campagnes pendant tout le Moyen-Age. Ils sont bien commodes pour conclure les contrats et faire venir la pluie. Ils ne sont ni exigeants ni exclusifs et avec eux on tourne vite au syncrétisme. D'où la colère des prophètes et le rappel insistant auquel il faut donner tout son sens : « Écoute Israël, l'Éternel notre Dieu, l'Éternel est un ⁴². »

Mais le mal allait plus loin que ce petit paganisme inoffensif. Les Cananéens, fort hospitaliers, semblent avoir donné asile volontiers à toutes sortes de dieux peu recommandables. Ils avaient déjà très bien reçu cette inquiétante Ishtar ou Astarté qui venait de Babylone. Les hébraïsants durent constater que les tombes israélites de Meguido contenaient plus d'une fois de petites Astarté pieusement enterrées dans le cercueil des mères de famille. La prostitution sacrée, autre institution babylonienne, avait suivi. Il y eut en Israël des prostituées sacrées dont le nom hébreu était *qédhêshah* : elles vivaient officiellement dans l'enceinte du temple de Jérusalem et nous savons par le *Livre des Rois* que le réformateur Josias dut faire démolir leurs habitations ⁴³. Un autre passage du *Livre des Rois* précise à propos du royaume de Juda qu'« il y eut même des prostitués mâles dans tout le pays ⁴⁴. » On les rencontrait sous ces fameux « arbres verts » et dans ces « lieux élevés » dont on avait tant de raisons de se défier. Le *Deutéronome* contient des textes qui rappellent à cette occasion qu'il était interdit aux femmes de porter des vêtements masculins et aux hommes de s'habiller en femmes ⁴⁵. « D'une manière générale, la religion cananéenne paraît avoir été pénétrée d'une tendance orgias-tique » constate l'orientaliste berlinois Bertholet ⁴⁶.

Cette « période cananéenne » de la vie hébraïque entraîna à des habitudes regrettables. Les sacrifices humains confirmés par les fouilles de l'Anglais Macalister au début du xx^e siècle furent adoptés par

les Hébreux. Ils sont attestés dans le *Livre de Josué* à l'occasion de la reconstruction de Jéricho ⁴⁷. « Tout porte à croire, écrit Dhorme, que les petits cadavres étaient placés chacun sous un jambage de la porte de la ville. » Là encore, la loi de Yahvé dut être rappelée avec énergie par le rédacteur du *Lévitique* ⁴⁸. Où sont nos sages pasteurs ? Débauches et cruautés allaient ensemble dans la dégradation des mœurs. Isaïe ne les sépare pas lorsqu'il dénonce les signes de la décadence : « N'êtes-vous pas des enfants de péché, une race de mensonge, se prostituant près des térébinthes, sous tout arbre vert, égorgeant les enfants dans les vallées, sous les fentes des rochers ⁴⁹ ? » Et il accuse le luxe, les richesses, les fortunes scandaleuses de ceux que Lods appelle « une minorité de magnats ».

LES FEMMES BÉNÉFICIAIRES DE LA PROSPÉRITÉ

La civilisation urbaine, en effet, n'avait pas seulement diminuée le pouvoir des chefs de famille. Elle avait fait apparaître aussi une aristocratie militaire entretenue par les faveurs des souverains, un clergé arrogant, les hauts fonctionnaires, l'usure. Les grands eurent des maisons d'hiver et des maisons d'été, on faisait des festins somptueusement arrosés où les convives écoutaient des musiciens, couchés sur des divans moelleux. L'Égypte exportait son luxe et sa mollesse. Les femmes y gagnèrent en liberté.

La richesse étant devenue la mesure du prestige et de la puissance, les familles voulurent assurer une fortune à leurs filles et le dernier pas fut fait vers l'affranchissement des femmes. Moïse avait déjà eu à se prononcer sur l'héritage de Salphaad : il avait décidé que les filles pouvaient hériter si elles se mariaient dans le clan. C'était encore l'esprit nomade. Avec les villes apparut la dot, attestée pour la première fois par le mariage de la fille de Caleb racontée au *Livre de Josué*. La dot devient un usage au temps des Juges. La fille reçoit, en outre, une part d'héritage tout comme les fils. Elle administre elle-même ses biens lorsqu'elle est veuve : c'est ce qu'on voit faire à la Sunamite qui est de plus la tutrice de ses enfants mineurs. Aussi le *Livre des Proverbes* décrit-il la « femme forte » comme une sage gérante : « Elle pense à une propriété et elle l'acquiert... » La polygamie se ressent de cette évolution. Tobie, modèle de l'homme qui vit selon la Loi, ne prend qu'une femme et recommande à son fils de l'imiter. « La désagrégation de la famille, conclut un spécialiste, a fait de la capacité juridique de la femme la règle générale » ⁵⁰.

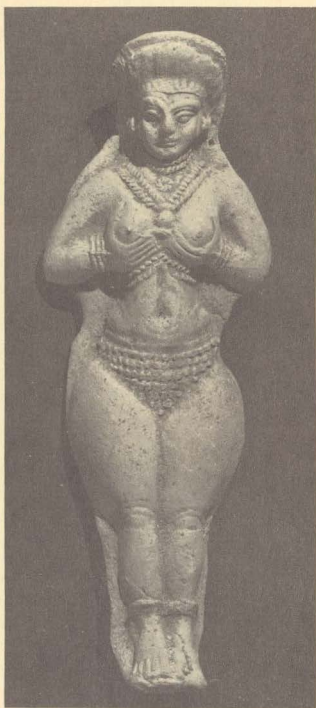
Le temps des petites filles modèles était loin. Les femmes piaffaient d'un pied hautain et jouaient de la prune, aussi libres qu'à Thèbes ou à Alexandrie. Isaïe les a décrites en une page célèbre, aussi précise qu'une exposition des modes de printemps. « Elles marchent le cou

tendu et les regards effrontés, elles vont à petits pas et font résonner les boucles de leurs pieds... Le Seigneur leur ôtera leurs filets et leurs croissants, et leurs pendants d'oreille, leurs bracelets, leurs voiles et leurs diadèmes et les chaînettes des pieds et les ceintures, les boîtes de senteur et les amulettes, leurs bagues et les anneaux qu'elles se mettent dans le nez, et leurs vêtements de soie et leurs belles tuniques, leurs manteaux et leurs sacs à main, leurs miroirs et leurs chemises fines, leurs turbans légers... » Les filles du désert n'avaient pas mis longtemps à devenir des idoles peintes. Or, cela déplaisait fort à Yahvé et tout autant à ses prophètes.

L'ORDRE MORAL ET LES PROPHÈTES

La réaction violente contre la dynastie des Omri eut le caractère d'un mouvement nationaliste et paysan. « L'impie Achab » fut sans doute un grand prince, mais cette atmosphère « Directoire » indignait les purs. Les sacrifices à Baal, le guet-apens policier où succomba Naboth, aristocrate traditionnaliste qui ne voulait pas vendre « l'héritage de ses pères », le prophète Élie ne les sépare point et lorsqu'il apparaît, mendiant terrible, « vêtu de poil et ayant une ceinture de poil autour des reins », ce paysan farouche est l'antithèse vivante du luxe et de cette décadence morale et religieuse qu'il appelle la prostitution. Les « rékabites » de Jonadab qui descendirent des montagnes contre Samarie, sont, comme Élie, des Chouans traditionnalistes et les massacres du sauvage Jéhu punissent la race de David au nom de la pureté des mœurs tout autant qu'au nom de l'Éternel.

L'action des prophètes ne cessa désormais de s'exercer dans ce sens. Le spartiate Jonadab imposait à ses « rékabites » l'obligation de vivre sous la tente, de n'avoir ni champs, ni vignes, de ne jamais boire de vin, de vivre en un mot comme les tribus nomades d'autrefois. Ce réquisitoire contre la civilisation est repris, après la mort de Jéhu, par Amos et par Michée, bientôt par Isaïe. Le berger Amos, qui se disait fièrement arboriculteur, reprend avec violence dans la deuxième moitié du VIII^e siècle, les campagnes du prophète. Il apostrophe les grandes dames de Samarie, il dénonce leur luxe et leurs débauches, il les appelle « les vaches du Bachân ». « Écoutez cette parole, génisses du Bachân, vous qui êtes sur la montagne de Samarie, vous qui opprimez les misérables, qui écrasez les indigents... Les palais d'ivoire périront, les maisons des grands disparaîtront⁵¹. » Ce précurseur furieux de Rousseau déteste le luxe sous toutes ses formes, Israël égyptianisé lui fait horreur. « Ils reposent sur des lits d'ivoire, ils sont mollement étendus sur leur couche, ils extravaguent au son du luth, ils boivent le vin dans de larges coupes, et c'est pour-



Fécondité, statuette symbolique suméro-akadienne.

Jeune femme, Sumer.

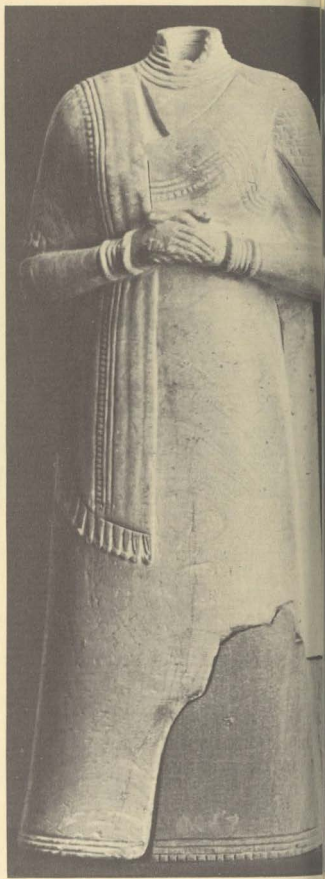


Femme assise, Chaldée.





Jeune femme, Chaldée.



Élégance féminine, C.

Attitude royale : la reine Napir-Asou, Suse.

quoi ils seront emmenés à la tête des captifs et les cris de joie de ces voluptueux cesseront ⁵². » Osée s'en prend aux hauts-lieux, au paganisme cananéen, à la liberté sexuelle. Isaïe, plus politique, chef d'un petit groupe d'opposition, attaque « l'entente cordiale » avec l'Égypte, les folles alliances des nations riches, qui ne remplacent pas la pureté et la foi. Michée, son contemporain, remplit la fin du VIII^e siècle de prophéties violentes contre les grandes villes, contre la haute bourgeoisie, les magistrats, la dureté des riches. « Je ferai de Samarie un monceau de pierres dans les champs, un lieu pour planter de la vigne... Vit-on pur avec des balances fausses, avec de faux poids dans le sac? Tes riches sont pleins de violence ⁵³. » Les femmes ne se contentent plus de leurs parures et de frapper le sol fièrement de leur talon. « On suit les coutumes d'Omri » grogne le prophète. Elles vont plus loin. La liberté de l'Égypte les a gâtées, elles n'obéissent plus, elles n'en font qu'à leur tête, la sage obéissance patriarcale est oubliée. « La fille se soulève contre sa mère, la belle-fille contre sa belle-mère ⁵⁴. »

VICTOIRE DES SAMARITAINS : LE JOYEUX TAMMOUZ ET ASTARTÉ

Les opulents Samaritains eurent raison des mœurs rudes du désert et des prophètes spartiates. Des dieux de toutes les couleurs cohabitèrent dans un Panthéon, dans lequel Yahvé semblait diriger un pensionnat. Les femmes dans les rues, plus tintinnabulantes que jamais, offraient de très jolis gâteaux à Ishtar-Astarté qu'on appelait gracieusement « la reine des cieux et des étoiles ». Elles répondaient à Jérémie qu'elle était la déesse de la prospérité. Ishtar ne leur suffisant pas, elles lui avaient adjoint un dieu babylonien de la fécondation qui s'appelait Tammouz, qu'il fallait consoler de mourir à l'entrée de l'hiver et encourager à renaître au printemps. On peut penser si les chênes et les térébinthes en virent alors de toutes les couleurs. Les sacrifices d'enfants reparurent et se multiplièrent atrocement. Michée, le prophète socialiste, protesta en vain, par une magnifique apostrophe de l'Éternel ⁵⁵. Mais les prophètes parlaient dans le désert. C'est, en ce temps-là, que, selon une tradition assez obscure, Manassé aurait fait périr Isaïe en le faisant scier en deux.

Les réformateurs du VII^e siècle, Josias et les inspireurs du *Deutéronome* ne purent endiguer les débordements de la prospérité. Après un dernier sursaut de « l'ordre moral », on revit les gâteaux pour la reine du ciel et les femmes assises à la porte du Temple pleuraient la mort de Tammouz qui était un si gentil compagnon. Clochettes et bracelets réapparurent. Les sacro-saintes belles-mères furent à nouveau bafouées. On se moquait de Jérémie quand il annonçait Nabuchodonosor et on riait de le voir passer la nuque couverte d'un joug

qui présageait la servitude. Le dernier siège de Jérusalem eut lieu en janvier 587. Cent ans plus tôt, les rats avaient rongé les arcs des soldats de Schennachérib et la peste s'était mise dans son camp. Cette fois, Yahvé n'envoya pas de rats.

LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE

Jérusalem prise et demantelée, les grands et les intellectuels furent déportés à Babylone. On laissa les gens du peuple en Palestine. Ils y vécurent obscurément sous la domination des Perses, puis sous la dénomination d'Alexandre et le protectorat des Ptolémée. Les déportés de Babylone s'enrichirent beaucoup par le commerce et rêvèrent de la cité future en écoutant Ézéchiél. Et, la dispersion des Juifs à travers le monde commença. Malgré le retour des exilés, malgré le royaume que rétablirent pendant quelque temps les fils de Judas Macchabée, l'histoire des Hébreux ne se poursuivait plus que comme un songe. Elle avait été relevée par une aventure nouvelle qui avait commencé pendant l'exil de Babylone : c'était l'histoire du judaïsme, aventure intellectuelle dans laquelle les femmes n'ont qu'une place très effacée.

IV

Les Perses et l'Inde

LES PERSES D'HÉRODOTE

Les Aryens font une entrée discrète dans l'histoire aux environs du x^e siècle. Leur matériel était pourtant sensationnel. Ils avaient découvert ce *covered wagon* qui fut si répandu en Californie au siècle dernier et ils faisaient leur camp en rangeant leurs chariots en cercle comme des chercheurs d'or qui craignent les Peaux-Rouges. Ils importaient aussi le cheval, animal fabuleux en ce temps-là et ils aimaient beaucoup les chiens qu'ils avaient dressés à garder les troupeaux. Malgré cet attirail, ils firent peu de figure. Strabon nous dit qu'ils parlaient une langue commune et que leurs peuples s'appelaient les Mèdes, les Perses, les Bactriens et les Sogdiens. C'étaient des peuples de pasteurs. Ils étaient polygames, affirme Hérodote, et l'autorité du père était chez eux absolue.

On sait par quel coup de théâtre ces cow-boys paisibles firent connaître leur nom. Alliés à Nabuchodonosor, ils attaquèrent les invincibles Assyriens et la prise de Ninive en 609 mit fin au terrible empire. Le règne d'Astyage, vainqueur de Ninive, fut pacifique et somptueux : les Mèdes en longues robes rouges, parés de colliers d'or, parurent des vainqueurs aussi beaux qu'aimables. Mais en 550, le Perse Cyrus, petit-fils d'Astyage, s'empara du trône après une courte guerre civile. Dix ans plus tard l'empire Perse s'étendait de Troie aux rives de l'Indus et le nom de Cyrus fut le premier nom de grand capitaine qu'apprirent les peuples méditerranéens.

Du sort de leurs femmes, on connaît peu de choses. Darius avait laissé un code qui fut perdu. On dit qu'il s'inspirait des lois d'Hammourabi. Beaucoup plus tard, deux siècles après notre ère, on a retrouvé quelques dispositions d'un code iranien qu'on appelle le *code anti-démonique*. Il y est peu question des femmes, sinon pour une législation restrictive de l'avortement.

LA RÉPUDIATION DE LA REINE VASHTI

Nous connaissons mieux leurs reines grâce à Hérodote qui parle d'elles assez longuement¹. Il faut avouer qu'elles sont énergiques, décidées et qu'elles laissent une impression tout à fait favorable. Le premier destin de reine que nous connaissons nous enseigne à la fois leur sujétion qui est totale et leur énergie qui est grande. C'est celui de la reine Vashti qui nous est rapporté par la Bible en même temps que l'histoire d'Esther. On pense que le roi Assuérus est probablement Astyage * et que cette Vashti était la Lydienne Aryenis qu'on lui avait donnée en mariage en gage de paix lorsqu'une éclipse de soleil, intervenant en pleine bataille, avait mis en évidence la volonté des dieux. Cette hypothèse est assez hasardée. Même si elle est fausse, le destin de Vashti est un assez bon document sur la civilisation des premiers princes de Perse. Elle était la première femme du roi et, à ce titre, jouissant des prérogatives de reine, elle avait invité toutes les autres femmes de Sa Majesté à une fête corporative. On voit qu'elle menait grand train et qu'on reconnaissait sa position. Néanmoins, le roi festoyait à part avec ses courtisans alors qu'à Babylone, à la même époque, les femmes du roi invitées au festin de Balthazar figurent parmi les convives du prince. Or, la table des femmes fut traitée avec légèreté. Le roi, dit le *Livre d'Esther*, festoyait depuis sept jours avec ses propres invités, ce qui n'était déjà pas fort poli. Le septième jour, « comme le cœur du roi était réjoui par le vin », il envoya chercher Vashti, voulant qu'elle se montre au peuple et aux grands, « car elle était belle de figure ». La reine Vashti fut choquée par cet ordre contraire aux usages et elle refusa de se livrer à une exhibition indécente sur l'ordre d'un ivrogne. « Et le roi fut très irrité, il fut enflammé de colère ». Néanmoins, on constate qu'en cette circonstance, le pouvoir du prince n'est pas absolu. Assuérus réunit un tribunal spécial de hauts dignitaires. Cette Cour des Pairs conclut à la déposition de Vashti, mais il lui parut indispensable de motiver le jugement en faisant appel à l'intérêt général. « Ce n'est pas seulement à l'égard du roi que la reine Vashti a mal agi, disent les attendus : c'est aussi envers tous les princes et tous les peuples qui sont dans toutes les provinces du roi Assuérus. Car l'action de la reine parviendra à la connaissance de toutes les femmes et les portera à mépriser leurs maris. » Et pour que cette jurisprudence reçoive un caractère solennel d'exemplarité, le roi accompagne la publication de la condamnation de lettres explicatives expédiées dans les provinces : « elles portaient que tout homme devait être maître dans sa maison. »

* D'autres reconnaissent en lui Xerxès, cf. Lods, *Prophètes d'Israël*, p. 219 note.

CYRUS ET TOMYRIS

Cette ferme jurisprudence n'était peut-être pas superflue quand on songe à l'énergie des femmes aryennes. La légende de Cyrus raconte qu'il fut sauvé dans son enfance par la désobéissance de deux femmes qui n'appliquaient pas à la lettre l'édit d'Astyage-Assuérus. Mais cette légende ressemble trop à celle d'Édipe pour qu'on lui accorde crédit. C'est, toutefois, le sauvage courage d'une femme qui mit fin à la carrière éclatante de Cyrus. Il avait eu l'idée fâcheuse de conquérir le pays des Massagètes qui vivaient de l'autre côté de l'Oxus qu'on appelle aujourd'hui l'Amou-Daria. C'était de ces rudes contrées que les Aryens étaient autrefois descendus vers le Sud. Ces Massagètes étaient des Scythes, branche de la famille aryenne qui resta spécialement sauvage et irréductible. Hérodote dit qu'ils en usaient sans façon avec les femmes, suspendant leur arc au chariot de celle qu'ils avaient choisie provisoirement. Ils étaient pourtant gouvernés par une reine nommée Tomyris, veuve de leur roi. Cyrus, conquérant poli, crut bien faire en demandant la main de Tomyris : c'était une erreur dans un pays où l'on se sert de son arc aussi cavalièrement. Tomyris déclina l'offre et adressa à Cyrus un beau discours plein de sagesse pour lui conseiller de préférer la paix à de vaines et dangereuses guerres. Cyrus, au lieu de se laisser persuader, eut recours à une vilaine ruse, indigne d'un fier conquérant. Invité par la reine à une bataille « à la loyale » en champ clos, il attira les Massagètes par une feinte retraite dans son camp bourré de victuailles et de vins et les massacra lorsqu'ils furent ivres. Il eut le malheur de faire prisonnier le fils de Tomyris qui commandait : ce chevalier plein de cœur, lorsqu'il se réveilla, demanda à être débarrassé de ses liens, et lorsqu'on lui accorda cette faveur, il se suicida aussitôt. Ce *hara-kiri* rendit la lutte implacable. Tomyris rassembla ce qui lui restait de Massagètes et livra à l'armée perse un terrible combat corps à corps. Les Perses furent vaincus dans ce duel farouche et Tomyris ramassa sur le champ de bataille la tête de Cyrus et la trempa dans un baquet de sang. Telle est du moins l'histoire qu'on raconta à Hérodote. Lucien dit au contraire que Cyrus mourut dans son lit âgé de cent ans, désespéré de la méchanceté de son fils Cambyse. Il y a une moralité dans les deux cas.

CAMBYSE ET SES SŒURS

Ce Cambyse passe, en effet, pour un de ces tyrans demi-fous que l'histoire produit quelquefois pour la grande joie des moralistes. Hérodote a peut-être noirci son portrait. Il lui prête, en tous cas,

des fantaisies conjugales intéressantes que son commentaire obscurcit malheureusement. Ce Cambyse était devenu amoureux de sa sœur Méroc. Il prétendit l'épouser. Or ce prince absolu dut pour cela convoquer la redoutable assemblée des pairs qu'Astyage le Mède avait déjà réunie en une circonstance analogue. Hérodote résume ainsi la réponse des Grands Juges : « Ils lui dirent qu'ils ne trouvaient point de loi qui autorisât un frère à épouser sa sœur, mais qu'il y en avait une qui permettait au roi des Perses de faire tout ce qu'il voulait ² ». « Sur cette réponse ambiguë, continue Hérodote, Cambyse épousa la personne qu'il aimait, et, peu de temps après, il prit encore pour femme une autre de ses sœurs qui était la plus jeune. »

Cette procédure s'accorde assez bien avec le peu que nous savons des traditions aryennes, traditions féodales dans lesquelles les chefs des grandes maisons vassales ont gardé longtemps une grande autorité morale : on a l'impression qu'il y a chez eux des ducs et pairs tels que les rêvait Saint-Simon. Ce sont eux, évidemment, qui donnent leur avis dans ces circonstances où il est question du mariage et du divorce du roi. Mais pourquoi Hérodote nous dit-il : « Avant lui les Perses n'étaient pas dans l'usage d'épouser leurs sœurs » ? (Il précise qu'il s'agit d'une sœur de père et de mère) Les livres sacrés des Aryens, en particulier le *Dinkard*, recommandent le mariage entre proches parents et notamment entre frères et sœurs : ces mariages effacent les péchés, dit le livre, et ils sont accompagnés de la splendeur divine. Certains orientalistes, émus par cette « splendeur divine », affirment qu'il faut comprendre le mot « sœur » au sens moral, comme dans l'expression « âme sœur ». Il semble que Cambyse l'ait compris autrement, comme son père Cyrus qui passe, d'après Ctésias, pour avoir épousé la sœur de son propre père, Amytis, qui était sa tante paternelle ³. Ils ne faisaient qu'imiter un sage vénéré, le visionnaire Ardagh Viraz, qui avait pris pour femme ses sept sœurs ⁴. Il faut se résigner, je le crains, à penser que les Perses n'avaient pas sur leurs sœurs les mêmes idées que nous. C'est plus tard seulement qu'on verra la coutume aryenne interdire très strictement les mariages dans la famille paternelle.

Cette sœur bien-aimée ne fut pas heureuse en ménage. Alors qu'elle était enceinte, Cambyse la roua de coups dont elle mourut.

LE SÉRAIL : HISTOIRE DE PARYSATIS ET DE LA REINE STATIRA

Les intrigues et les abus du harem ne tardèrent pas à transformer la cour des rois de Perse en un effroyable bouillon de culture où grouillaient les vices et les crimes. On voit souvent naître en ces circonstances de fortes figures féminines. Les Perses eurent une Parysatis qui mériterait la célébrité d'Agrippine. Sa vie a été racontée par

Plutarque, mais on la préférera dans le récit de Ctésias de Cnide qui fut son médecin, bien que nous ne connaissions ce récit que par un résumé très sec et parfois énigmatique qu'en a tiré Photius, patriarche de Constantinople.

Parysatis était la femme et en même temps la demi-sœur de Darius qu'on surnomma le Bâtard parce qu'il était né d'une concubine. Ce Darius le Bâtard, ayant la malchance d'avoir dix-sept frères, avait dû occuper le trône à la suite de plusieurs morts brutales : celles de son père et de sa mère qui avaient eu lieu le même jour, celle du prince héritier son frère qui s'était produite dix-huit jours après et celle d'un autre frère, bâtard comme lui, qui avait régné quarante-cinq jours avant que Darius réussît à s'en débarrasser. C'étaient là des successions perses. Cette Parysatis, sœur de tous ces candidats malheureux, avait donné dans cette affaire d'excellents conseils. Elle avait inventé une manière très orientale de simplifier les affaires de famille : on pardonnait au révolté, on s'engageait par de grands serments, on l'invitait à la cour, et là on l'écorchait ou on le « jetait dans les cendres », type de décès sur lequel les scholiastes ne s'entendent pas. De tels débuts ne vont pas sans difficultés, il y avait eu des mécontents. Parysatis qui dirigeait le conseil avait réglé ces péripéties avec fermeté, et toujours de la même manière : par un pardon généreux, immédiatement suivi de dépècement. Elle s'était débarrassée de la même manière des ministres de Darius, qui nuisaient à l'unité de direction. Cette fière femelle se perdit pourtant par un moment de sensibilité. Elle avait quatre fils (elle avait eu treize enfants) dont l'établissement lui causa des ennuis. Elle dut massacrer ses brus et toute leur famille. A la prière de son fils préféré, Artaxerxes, elle épargna pourtant l'une d'elles, Statira — « Vous avez tort », lui dit froidement Darius en signant le décret de grâce. C'est ce que la suite devait prouver.

Ce même Darius régna trente-cinq ans et Parysatis devint une douairière vénérable. Mais, à la mort de Darius, c'est Artaxerxes qui monta sur le trône et, avec lui la reine Statira. C'était l'heure des règlements de comptes. Statira fut désagréable et peu modérée. Dès son avènement, elle fit arracher la langue à quelques fonctionnaires qui s'étaient conduits autrefois avec zèle. Elle fit aussi mettre à mort tous les amis et protégés de Parysatis, à commencer par l'amant de la vieille dame. Parysatis répliqua en jouant aux dés avec le roi. Elle gagna et exigea un officier de gendarmerie fort énergique qui avait rendu de grands services à Statira. L'officier eut la langue arrachée et fut écorché. Divers magistrats furent ensuite gagnés à des jeux divers ou simplement assassinés. Ils finirent tous dans les tortures.

Mais, la grande bataille des deux femmes se livra autour de Cléarque, commandant en chef des Grecs qui avaient combattu à

Cunaxa. Parysatis le protégeait ouvertement et envoya Ctésias dans sa prison pour le réconforter. Statira avait juré sa perte. Cléarque fut finalement jugé et supplicié. La rage de Parysatis après cette défaite amena le coup décisif. Elle invita la gracieuse souveraine régnante à goûter. Celle-ci se méfiait. Elle se garda de toucher aux mets de la collation. Parysatis, avec beaucoup de bonhomie, lui offrit un fruit qu'elle partagea avec elle en le coupant. La lame du couteau, sur l'une de ses faces, était recouverte de poison. La reine mourut en quelques heures.

Ces histoires de famille nous prouvent assez que les lois n'avaient rien ôté aux femmes de leur énergie, et pas grand'chose de leur pouvoir. A certains détails de Ctésias, on peut présumer que Parysatis avait ses gardes, ses clients et qu'elle se regardait à Babylone comme dans une de ses provinces.

LA « SMALA » PENDANT LES BATAILLES

Ces femmes perses, dont Hérodote et parfois Plutarque nous ont raconté la vie, sont les premières qui nous permettent d'imaginer combien étaient cruelles et capricieuses les traverses de la vie féminine. Hérodote raconte qu'il y avait dans l'armée des Perses des femmes qui faisaient le pain, des concubines, des eunuques qui suivaient avec les bagages : nous avons déjà rencontré cette *smala* dans la légende de Sémiramis. On pense quel destin était réservé à ces captives dans les défaites. Les reines faisaient partie des équipages et elles partageaient comme le fretin les hasards de la guerre. Les sièges étaient parfois accompagnés d'effroyables holocaustes. Lorsque Darius assiégea Babylone, les assiégés décidèrent de supprimer toutes les bouches inutiles en ne gardant pour chaque combattant que sa première femme et sa mère, encore celles-ci furent-elles sacrifiées à leur tour dans les derniers jours du siège puisque Darius dut faire venir des femmes perses pour permettre aux survivants de repeupler Babylone. Bogès, le gouverneur perse de la ville grecque d'Eion, ne fut pas moins énergique lorsque Xerxès eut abandonné la Grèce : il fit monter ses femmes et toutes celles des autres Perses sur un bûcher qu'il alluma avant l'assaut final. Crésus, roi de Lydie, avait allumé le même sacrifice désespéré lorsque Cyrus avait mis le siège devant Sardes, sa capitale. A la bataille d'Issus, la reine et les femmes de Darius, croyant le roi mort, firent retentir de leurs cris le camp abandonné et elles furent stupéfaites de la clémence d'Alexandre qui ne les massacra pas sur place. Darius lui-même en conçut une grande admiration pour son vainqueur.

Il y avait parfois des coups de théâtre. A la bataille de Platée, la femme du commandant des Perses, couverte de ses bijoux d'or

et de ses perles, tomba entre les mains de Pausanias. Elle se jeta à ses genoux, lui apprit qu'elle était grecque, fille d'Hegetarides, prince à Cos, et lui demanda la vie. Pausanias la releva avec une gravité toute britannique et lui assura qu'il n'avait pas d'ami plus cher qu'Hegetarides, qu'il avait plusieurs fois rencontré dans le monde : et il mit à sa disposition son valet de chambre et ses chevaux. Alexandre, rival de Cyrus en générosité, trouva la belle Roxane dans un lot de captives qu'il avait eu en Bactriane. Au grand scandale de son entourage, il l'éleva au rang de première femme et lui fit rendre les honneurs qu'on rend à une reine. Elle n'en jouit pas longtemps puisqu'Alexandre mourut quelques mois plus tard. Ce règne si court lui permit pourtant de donner la mesure de sa férocité. Le lendemain de la mort d'Alexandre, elle fit saisir une Statira qui avait été la maîtresse d'Alexandre ainsi que la sœur de Statira et les fit enterrer vives. Elle eut elle-même peu de temps après un destin tragique.

LES FEMMES ET LES FILLES DE MITHRIDATE

Des jalousies féroces se rencontrent à côté de dévouements étonnants. L'un des exemples les plus vigoureux nous en est fourni par Hypicratès, qui fut la femme de Mithridate. Il s'agit de ce Mithridate, roi des Parthes, qui fut l'adversaire de Rome et l'un des premiers princes de ce rameau aryen indomptable contre lequel on envoya tant de légions. Hypicratès, comme les femmes de Darius, suivait son mari à la guerre. Mais elle ne se résignait pas à attendre silencieusement la décision du dieu des armées. Elle avait découvert sa vocation lorsque Mithridate succomba devant Lucullus dans les montagnes de Crimée. La défaite du roi était si complète qu'il envoya à ses femmes l'ordre de s'empoisonner pour ne pas tomber entre les mains des vainqueurs. Le harem tout entier obéit sans murmurer : sauf Hypicratès qui se fit seller un cheval et s'élança sur les traces du prince fugitif. Cet exploit redonna, paraît-il, de l'énergie au vaincu. Dans une rencontre qui eut lieu quelque temps après sur les bords de l'Euphrate, elle participa au combat, sous les armes, habillée en soldat et montée sur un palefroi, et elle fit aussi bien que les meilleurs. Lorsque la journée se gâta, elle rejoignit le roi et se plaça à ses côtés à la tête d'un escadron de *desperados* qui rompit les rangs de l'infanterie lourde de Pompée. Puis elle mena avec lui la vie des *outlaws* dans la montagne où les Romains les pourchassaient. Étrillant et sellant elle-même son cheval, plaçant les gardes, préparant le casse-croûte, cette héroïne du maquis accompagna Mithridate dans cette longue randonnée de Sioux au terme de laquelle le Parthe échappa une fois de plus à ses ennemis.

La légende d'Hypicratès se perd malheureusement dans les sables. On ne sait pas ce qu'elle devint après cette chevauchée héroïque. Mais Mithridate la retrouva dans ses filles, Mithridata et Nissa, qui l'accompagnèrent dans la dernière campagne qu'il fit à travers les Alpes pour débarquer en Italie. Lorsque Mithridate fut trahi par son fils Pharnace que ses soldats proclamèrent roi, elles demandèrent à leur père de partager avec lui le poison qu'il avait toujours en réserve. Leur mort fut plus prompte que celle du vieux Parthe qui dut se faire achever par son écuyer.

LA PERSE SASSANIDE

Ce sont des documents d'une époque très postérieure qui nous permettent d'imaginer ce que fut la vie privée dans l'empire perse. Ils correspondent à l'époque de la dynastie sassanide qui commença vers l'an 224 de notre ère et dura jusqu'au ^{vi}e siècle. A la Perse hellénique des généraux d'Alexandre avait succédé la Perse asiatique des Parthes, somptueuse et barbare, dont les princes allaient au combat vêtus de robes d'or et fardés comme des courtisanes. Ces guerriers étranges infligèrent pourtant à Crassus l'une des défaites les plus célèbres de l'histoire romaine. Ils disparurent à leur tour après deux siècles d'insoumission glorieuse. La dynastie sassanide entra en scène en 224 en faisant surgir tout d'un coup autour de Persépolis l'empire religieux et militaire d'Ardachir. Une autocratie de prêtres et de guerriers aussi absolue que l'empire des tsars régna sur l'Orient. Les Romains y perdirent en vain deux empereurs, Valérien qui fut vaincu et qu'on envoya charrier des briques avec dix mille captifs et Julien qui fut tué.

LES CASTES ET LA POLYGAMIE DES PARTHES

La société sassanide est très fortement hiérarchisée, elle évoque déjà l'Inde et ses castes. Nul ne peut sortir de la classe sociale à laquelle il appartient par sa naissance. Les distinctions extérieures signalent la classe à laquelle on appartient. Les nobles ont des montures somptueuses, leurs femmes ont des robes de soie qu'aucune autre femme ne peut porter. Les plus grands parmi eux ont droit à un chapeau princier et à des bottines dorées. Les princes prennent en mariage des filles des rois de Chine ou de l'Inde, mais ne donnent jamais leurs filles à des étrangers. Une fille ne peut se marier que dans la caste de ses parents.

Le droit familial est fondé sur la polygamie. Toutefois, la plupart des spécialistes pensent qu'on se garnissait de femmes selon sa fortune

à peu près comme nos grands-pères avaient un ou plusieurs chevaux selon leurs moyens. Parmi les femmes, on fait une distinction entre la *femme principale* qu'on appelle aussi *femme privilégiée* et la femme de second rang qu'on appelle cavalièrement *femme servante*. Elles n'ont pas les mêmes droits. La femme privilégiée est entretenue, sa vie durant, son fils jusqu'à sa majorité, sa fille jusqu'à son mariage. La femme servante peut être prêtée ou vendue, ses enfants mâles font seuls partie de la famille. On peut avoir plusieurs femmes privilégiées : dans ce cas, elles ont droit l'une et l'autre au titre de *maîtresse de maison* et elles ont des habitations ou un appartement et des budgets séparés. On ne sait pas très bien si la loi mettait des bornes à leur multiplicité. Les pièces qu'on a pu retrouver témoignent de modération : il n'est jamais question que de deux femmes privilégiées.

MARIAGES ENTRE FRÈRES ET SŒURS

Bien que des livres parsis de date récente mentionnent cinq variétés de mariage qu'on retrouvera dans l'Inde, le spécialiste de l'histoire des mœurs chez les Sassanides, Christian Bartholomae pense qu'à cette époque il n'existait que les deux types de contrat correspondant à la femme privilégiée et à la femme servante ⁵. Une particularité de la tradition perse s'était maintenue sans défaillance : c'était les mariages entre proches parents, frères et sœurs consanguins, parfois mère et fils, dont les exemples ne manquent pas. On en trouve la preuve tout particulièrement à cette époque par les difficultés qui surgissent lorsque des Perses voulaient se convertir au catholicisme, les communautés chrétiennes ayant toujours refusé de reconnaître ces mariages. Bien entendu, les mariages entre frères et demi-sœurs, qui accompagnent presque fatalement l'extension de la polygamie, étaient très nombreux.

PUISSANCE ABSOLUE ET CONDESCENDANCE DU PÈRE DE FAMILLE

Quel que soit le nombre des femmes, la puissance du père était absolue. Il était le maître de la famille, en disposait à sa guise et des femmes tout spécialement. Il mariait ses filles qui ne pouvaient disposer d'elles-mêmes. Un bon père devait fiancer sa fille dans l'enfance et le mariage avait lieu aussitôt qu'elle était nubile. Les fiançailles étaient souvent conclues avec l'aide d'un médiateur. La fille avait, toutefois, le droit de refuser un mari pour lequel elle avait une extrême répugnance et la loi limitait en ce cas le pouvoir du père de famille qui ne pouvait la déshériter pour ce motif. De même, si un père négligent avait laissé sa fille atteindre sa treizième année sans lui procurer un mari, la jeune fille pouvait mettre fin elle-même à cette pénible

situation : dans ce cas, le père n'avait le droit ni de la chasser ni de la déshériter, ni même de refuser d'entretenir les enfants illégitimes.

Par le même rescrit du père de famille, une femme pouvait être élevée au rang d'associée⁶. Elle avait alors le droit de disposer de la fortune familiale tout comme son mari. Lorsqu'elle était dans cette situation, la femme pouvait entreprendre des affaires, passer contrat avec des tiers : elle était responsable et le créancier pouvait faire valoir ses droits contre la communauté⁷. Par un acte analogue de sa souveraineté, le mari pouvait instituer avec sa femme principale et même avec deux femmes principales une communauté réduite aux acquêts⁸. Quand deux femmes principales étaient ainsi fraternellement associées, les bénéfices étaient ventilés sur leurs comptes respectifs. Par un acte d'autorité du même genre, le mari pouvait aussi rendre sa liberté à sa femme : elle pouvait alors devenir femme servante d'un autre homme. Ou bien encore, le mari pouvait charitablement céder une de ses femmes, même sa femme privilégiée, à un ami tombé dans la misère. Le consentement de la femme n'était pas nécessaire. Les enfants nés de ce mariage *par intérim* appartenaient toutefois au premier mari qui continuait à entretenir la femme. Les contrats passés à ce titre figurent sous la rubrique « charité envers un coréligionnaire indigent⁹. »

COMMENT ON PEUT AVOIR UN FILS POSTHUME

Il était capital chez les Perses que la famille fût continuée par un fils. L'interruption de la famille et du nom était regardée comme une catastrophe : c'étaient toutes les âmes contenues en puissance dans l'arbre de la race qui étaient frappées de mort. Lorsqu'un homme mourait sans enfant, on avait imaginé de venir à son secours par le *mariage de substitution*, qui allait beaucoup plus loin que le lévirat des sémites. Ce mariage nous est décrit ainsi par un auteur arabe qui avait pu connaître un document très précieux pour l'histoire des Sassanides, la *Lettre de Tanar* dont nous n'avons plus qu'une version incomplète¹⁰. Quand un homme meurt sans laisser de fils, on marie sa femme à son plus proche parent qui est chargé de lui faire un fils. S'il ne laisse pas de femme, on prend sa fille ou, à défaut, sa plus proche parente, l'une ou l'autre étant regardée comme sa femme, et on la marie à son plus proche parent dans le même dessein. Si le malheur veut qu'il n'y ait aucune femme ou fille dans la famille, on demande la main d'une fille en se servant de l'argent du défunt, et on utilise cette mariée de la même manière avec le plus proche parent du défunt. Le fils né d'un tel mariage est considéré comme le fils même du défunt, il porte son nom et reçoit son héritage. Ce devoir de lui donner un fils est une obligation stricte pour les mâles de sa famille

et ne pas s'en acquitter constitue une impiété d'une gravité extrême.

Ces institutions sont étranges et fortes. Les femmes arrivaient, comme on voit, à disposer de quelque liberté, mais c'était à l'intérieur du despotisme. L'absolutisme patriarcal pouvait être accompagné de toutes sortes de tempéraments. L'instruction des filles était même très complète dans les grandes familles. Bartholomae raconte d'après un livre perse que cinq étudiantes en droit collèrent un jour un savant jurisconsulte ¹¹. C'était apparemment des femmes privilégiées qu'on ne menait pas à la baguette. Mais ces privilèges même pouvaient être détruits d'un mot : le mari est le tsar. Bartholomae terminait son enquête en concluant que la femme était chez les Sassanides un « objet de droit ». Cette expression modérée signifie en somme qu'on la plaçait un peu au-dessus de la marchandise.

LES MAZDAKISTES ET LA COMMUNAUTÉ DES FEMMES

C'est sans doute à cette toute-puissance qu'il faut rapporter certains écarts qui nous étonnent un peu. Le roi Kavash qui fut le prédécesseur du grand Chosroès, s'était converti au mazdakisme. C'était une hérésie généreuse qui réclamait l'égalité entre tous les hommes et la mise en commun de tous les biens. Les femmes n'échappaient pas à cette règle et le roi Kavash prescrivit ou autorisa (on ne sait lequel des deux et la différence est grande) la mise en commun des femmes. Le Pseudo-Stylite affirme avec assez de vraisemblance que ce fut seulement une autorisation : on remarquera que cette mesure n'outrepasse pas les droits du mari et du père qui, pouvant tout sur les femmes, peuvent aussi les mettre à la disposition du public.

L'INDE ARYENNE

Les conquêtes d'Alexandre, les empires de la Perse, s'étaient arrêtés en bordure de l'Inde, terre fabuleuse et inaccessible, empire aussi lointain et aussi étrange que la Chine et, comme elle, continent inconnu dans l'océan des peuples d'Asie.

Au moment de l'invasion aryenne, vers 1500 avant Jésus-Christ, l'Inde était habitée par des Dravidiens à peau noire qui furent refoulés peu à peu dans la péninsule de Dekkan. Les Aryens et les Dravidiens avaient des conceptions tout à fait opposées sur les femmes. Les Aryens font du père un souverain absolu, il a tous les droits, la polygamie, conséquence habituelle de cette royauté, est largement tolérée : la courtoisie et l'estime qu'on peut avoir pour les femmes ne sont jamais qu'octroyées. Les Dravidiens, tout au contraire, avaient des

habitudes mal connues, mais on les soupçonne d'avoir pratiqué la polyandrie. Les Aryens faisaient peu de cas de ces bons noirs qui envisageaient avec tant d'humilité leur fonction de père de famille. C'est néanmoins dans le très illustre poème du *Mahabharata* qu'on trouve un magnifique exemple, hautement aristocratique, de polyandrie dravidiennne, puisqu'on y voit les cinq frères fondateurs de la dynastie royale se partager une épouse modèle qui donne, dans ces circonstances délicates, l'exemple des plus estimables vertus.

LA FAMILLE ARYENNE

Le mariage arien est, dans ses commencements, entouré d'obscurité. En revanche, les coutumes qu'on peut noter à l'époque historique nous donnent une idée assez nette des règles qui s'étaient finalement établies. Le chef de la famille est le père, ou le grand-père s'il existe encore. Sont membres de la famille les enfants et descendants des enfants, les frères et sœurs et leurs descendants, les neveux et nièces, les cousins; les parents de la femme sont exclus. Cette famille par les mâles est la *jana* qui donnera la *gens* romaine. Elle vit tout entière sous le même toit. Le centre de la famille est le foyer, le feu représentant le dieu suprême. Le père assure le culte du foyer, qui symbolise la famille elle-même. Cette prêtrise n'est pas un sinécure, car, outre le foyer, dieu suprême dont il faut s'occuper rituellement à toute heure du jour, il existe tout un poulailleur de dieux secondaires auxquels il faut donner de minutieuses satisfactions domestiques avant de se livrer aux travaux du jour. C'est seulement quand la distribution des prières et offrandes a pris fin que le père entouré des mâles du logis peut s'asseoir sur ses jambes repliées pour recevoir la nourriture que présentent les femmes qui ne déjeuneront qu'ensuite.

Le mariage est un devoir absolu pour l'homme. Il est non moins obligatoire d'avoir des enfants. Un homme stérile doit se faire remplacer auprès de sa première femme par un parent de son choix pour assurer un successeur au culte de l'insatiable foyer. En revanche, à quarante-cinq ans, l'homme a des fils adultes et peut prendre sa retraite en se recueillant dans la solitude où il vit en odeur de sainteté pour le plus grand honneur de sa famille.

UNE MONOGAMIE TEMPÉRÉE

La polygamie officiellement reconnue n'est pas encouragée par les textes les plus vénérables. Un *Dharma soutra* ancien la déconseille formellement à l'homme qui a épousé une femme agréable dont il a eu des fils, un autre prévoit pour elle une indemnité¹². Le couple idéal est celui de Râma et de Sitâ, mariage monogame. Néanmoins, la

polygamie est fréquente : elle est tempérée, toutefois, par le rôle très important de la première épouse. Celle-ci entre de bonne heure dans la maison, l'âge habituel du mariage étant la douzième année et l'âge des fiançailles étant beaucoup plus précoce. Elle a l'insigne honneur d'être associée au culte du foyer, alliance qui est solennellement attestée par la réception en même temps que de l'épousée d'une bûche fournie par sa propre famille qui vient alimenter le foyer ancestral. Elle participe ensuite à certaines phases du complexe rituel domestique. Enfin, ce sont ses fils qui sont les héritiers du nom de préférence à tous les autres enfants. Cette intronisation de la première épouse ainsi que le respect qui l'entoure maintiennent le principe de la monogamie dans l'institution polygame.

RÈGLES DU MARIAGE

Que la sacro-sainte première femme brille comme une étoile de première grandeur au firmament conjugal, nous en avons la preuve par les règles précises et minutieuses qui se sont instituées à l'époque historique. Dans les obscures profondeurs des temps védiques, on croit distinguer des vestiges de ce matriarcat sur lequel on trébuche si souvent dans la nuit du passé. Przyluski, élève de Sylvain Lévi, fait remarquer qu'on peut relever dans l'antiquité certaines filiations utérines, c'est-à-dire des familles qui portaient le nom de la mère¹³. Mais au début de notre ère, on ne descend que du père et on ne porte que son nom. Et le mariage est entouré d'un grand nombre de précautions et de prescriptions. D'abord, il est interdit de choisir sa femme parmi les parents du côté du père, jusqu'au sixième degré : car il se pourrait faire que les mariés soient sujets du même foyer ancestral, ce qui serait abominable aux dieux. Cette prohibition sévère de l'inceste contraste avec les « mariages sacrés » du rameau iranien. En revanche, on doit choisir sa femme dans sa propre caste. C'est un très grand malheur et une effroyable souillure lorsque l'on enfreint cette règle fondamentale. Ce principe rigoureux de sélection a pour conséquence de conférer à la première épouse le caractère d'un cheval de race qui fixe très haut sa place morale à l'intérieur de la famille.

LES HUIT FORMES DU MARIAGE

Lorsque cet animal précieux est enfin sélectionné, on peut choisir entre huit formes de mariage qui sont toutes également officielles, mais qui placent sur la tête de la première épouse un diadème plus ou moins brillant. Les quatre premières formes de mariage sont tellement belles qu'elles conviennent principalement à la caste

des brahmanes. Dans la première, la fiancée est destinée à un brahmane, mais on lui demande son opinion. Cette circonstance est si exceptionnelle que cette forme de mariage vient en tête de toutes les autres. Dans la seconde, on ne demande plus l'opinion de la fiancée, mais elle est donnée à un prêtre sacrificateur, destinée éclatante. Dans la troisième, le père de la fiancée reçoit un couple de bœufs, ce qu'on regarde encore comme très honorable. Et dans la quatrième, c'est le jeune homme qui demande lui-même la fiancée. Ces quatre formes de mariage sont assorties d'une double assurance : la première femme, objet de ces démarches, obtient le ciel après sa mort, promesse dont la loi brahmanique n'est pas prodigue à l'égard des femmes, et l'époux, en récompense, hérite pieusement de la fortune de sa femme.

Les quatre formes qui suivent sont moins hautes, et leur réglementation paraît même assez sommaire. La cinquième forme est un mariage de convenance préparé entre les familles et sanctionné par une vente fictive : c'est le mariage des classes moyennes. Il ne comporte ni promesse de sainteté ni promesse d'héritage. Quant aux trois dernières, elles sont un peu suspectes à nos yeux et portent l'empreinte d'une certaine rudesse. C'est le mariage d'amour où les jeunes gens ont décidé seuls de leur union, accouplement dont le législateur parle avec dégoût et qui n'est excusable que dans la noblesse ; le mariage par rapt, peu recommandé et réservé aux militaires ; enfin, le mariage par dol et ruse dans lequel le consentement de la jeune fille est accéléré par des boissons alcooliques. Naturellement, ni sainteté, ni héritage.

On soupçonne par ces règles que l'autorité et la dignité de la première femme ont pu être variables. Elles sont éminentes lorsqu'elles sont consacrées par l'une des quatre premières formes du mariage réservées aux classes nobles, beaucoup moins certaines dans les mariages de convenance de la bourgeoisie et assez hypothétiques dans les trois dernières formes de mariage qui ont une fâcheuse apparence de réparation.

BOUDDHISME ET JAÏNISME

La situation des femmes a évolué toutefois dans l'Inde avec le développement des grandes hérésies historiques, le jaïnisme et le bouddhisme, qui apparurent l'une et l'autre vers le ^ve siècle avant Jésus-Christ. Tandis que le brahmanisme se maintenait dans le Pendjab et le bassin de l'Indus, en subissant plus ou moins l'influence du bouddhisme selon les temps et les dynasties, le bouddhisme se développait autour du Gange et au Bengale, dans toute la partie orientale de l'Inde.

Or l'esprit des deux civilisations va devenir assez vite sensiblement différent. Le brahmanisme par son inspiration et sa structure est la suite de la féodalité aryenne. Le roi gouverne avec ses pairs, son rôle se borne à conserver des privilèges et des libertés. Les castes fixent à chacun sa place, mais aussi ses droits. Cette société de type féodal est fière de son esprit chevaleresque, jalouse de ses droits, intransigeante sur sa hiérarchie. Lorsque la noblesse des Agalassoi est vaincue par l'armée d'Alexandre, elle décide de mettre le feu à la ville et de sauver l'honneur de la race par une entière extinction. Le régime des castes sert à intégrer les populations conquises : il n'est pas douteux que dans beaucoup de cas, il couvre un mélange accepté, mais canalisé¹⁴. Le brahmanisme assimile, mais assimile au moyen de ses cadres, d'où leur rigidité : d'où sa sévérité à l'égard des femmes, respectées parce qu'elles transmettent, mais surveillées parce que le mal peut venir d'elles, elles sont une partie faible de la citadelle aristocratique. Et cet équilibre du respect et de la surveillance risque toujours d'être rompu, comme il finira par l'être, lorsque le génie de cette civilisation aristocratique s'affaiblit.

Au contraire, les jainistes et les bouddhistes, adressant leur prédication à tous les hommes, dans un esprit déjà chrétien pour ainsi dire, refusant les castes, offrent aux princes un contact direct avec le peuple et un moyen de briser les prérogatives de la féodalité. Le pouvoir des princes bouddhistes, d'inspiration plus démocratique, pour parler notre langage moderne, est aussi beaucoup plus absolu. L'usurpateur Candragupta qui fonda la dynastie bouddhiste des Mauryas, un peu après la mort d'Alexandre, a la méfiance et la prudence d'un Louis XI : on nous dit de lui qu'il ne dormait jamais deux nuits de suite dans la même chambre, précaution toute asiatique qui ne serait pas venue à l'idée d'un prince du Pendjab. De très bonne heure, l'administration et en particulier la fiscalité des États bouddhistes ont une précision et une minutie toutes chinoises. Les bouddhistes ont, malgré cela, le même culte du courage et de la générosité que leurs frères aryens de l'ouest. Mais profondément marqués par l'inspiration *humanitaire* du bouddhisme, ils font à la femme une place très différente. Il n'est pas question que les femmes soient exclues de la sainteté par leur sexe et qu'elles ne puissent la mériter que par un mariage de première classe. Pour les bouddhistes, ce sont nos actes et nos pensées et même l'affleurement le plus secret de nos pensées qui font de nous ce que nous sommes et qui fixent la transmigration par laquelle notre vie sera sanctionnée : pour les femmes comme pour les hommes. Et il ne faut pas s'étonner si l'on voit dès le début du v^e siècle avant notre ère, les femmes être admises comme nonnes dans les monastères jainistes et accéder à la sainteté si leurs mérites de leur permettent.

LE FÉMINISME BOUDDHIQUE : LES MONASTÈRES DE FEMMES

Cet affranchissement, qui plaçait le bouddhisme en tête des civilisations les mieux disposées à l'égard des femmes, avait eu pourtant un point de départ peu féministe. On dit que la vocation du Bouddah, celui qu'on appelle Çakiamouni, le sage des Çakiav (ce sont des montagnards du Gange moyen) lui vint au lendemain d'une fête, par le dégoût que lui causèrent au matin les postures de ses femmes endormies. Il en conçut un goût décidé de la chasteté, mot qu'on vit apparaître pour la première fois parmi les hommes. Mais cette chasteté n'était pas agressive. Les femmes pouvaient en faire usage : elle n'était rien de plus, d'ailleurs, qu'une application de ce détachement de toutes choses qui est pour le sage le seul moyen d'échapper à la souffrance et à la mort. Il y eut donc des femmes dans les monastères bouddhistes comme il y en avait dans les monastères jaïnistes. Tout lien social se trouvait brisé pour ceux qui voulaient s'avancer au sein de la communauté bouddhiste dans la voie du renoncement et de la perfection : tout lien social, celui des castes, pour commencer, mais aussi celui du mariage qui se trouvait dissous par le seul fait qu'on entraînait dans les ordres. Dès l'époque du Bienheureux, des femmes furent admises à constituer des communautés de nonnes, elles reçurent des prescriptions qui correspondaient à celles qui étaient imposées aux hommes et la supériorité masculine se borna à un droit de surveillance disciplinaire. On sait que ces communautés de nonnes se sont maintenues jusqu'au XIX^e siècle et nous avons eu à regretter qu'elles n'aient pas toujours édifié les voyageurs.

TOUJOURS LA POLITIQUE D'INTÉGRATION : LES PETITS DIEUX DRAVIDIENS

Les spécialistes de l'histoire du bouddhisme pensent avec Sylvain Lévy et Przyluski qu'il y eut sans doute une grande diversité dans les traditions bouddhiques, mais il ne semble pas que ces mouvements qui ont pu à certaines époques rapprocher le bouddhisme de l'orthodoxie brahmaniste aient changé sensiblement la situation qui était faite aux femmes. De son côté, le brahmanisme évoluait à la fois sous l'influence du bouddhisme et des religions populaires. Cette tolérance allait assez loin. La politique d'intégration du brahmanisme assimilait à la fois les autochtones en leur assignant leur place, modeste, dans l'échelonnement des castes et aussi les dieux des autochtones auxquels on ménageait une petite niche parmi les divinités officielles. Ce syncrétisme recueillit autant de petits dieux dravidiens en perdition que la religion chrétienne à ses débuts embarqua de divinités païennes. Les préoccupations religieuses des dravidiens, très élémen-

taires, s'étaient orientées principalement autour des symboles de la reproduction. Comme dans beaucoup de sociétés qui ont pratiqué le matriarcat, les êtres divins étaient surtout chez eux des figures féminines. Mais ces figures féminines étaient des fétiches monstrueux qui représentaient à la fois la mort, sujet de toute crainte, et la reproduction qui répare la mort. Ces ogresses obscènes firent leur entrée subrepticement dans le syncrétisme et se mêlèrent au panthéon brahmanique qu'elles rendirent haut en couleurs, en même temps que cette dévotion particulière installait dans la religion et dans les mœurs une vigoureuse odeur animale. Un érotisme d'origine dravidiennne s'insinua ainsi sans rencontrer aucune résistance dans les liens infiniment souples de l'orthodoxie brahmanique et il eut pour conséquence de diminuer la position de la femme dont il fit un instrument de plaisir. Cette contamination fut inégale. L'examen des œuvres littéraires semble montrer qu'elle ne toucha pas toutes les castes. Il est permis de croire en particulier que le respect dévolu à la « première épouse » bénéficiaire d'un mariage de première classe n'en fut pas atteint. Mais ce versant érotique de la religion n'en fut pas moins une pente durable. Au III^e ou IV^e siècle de notre ère, alors que florissaient les recueils de *soutras* ou *préceptes* qui prodiguaient de sages conseils, le savant et pieux Vâtsyâyana ne crut pas indigne de lui de colliger dans le livre du *Kâmasoutra* ou *Préceptes d'amour* des recettes d'amour purement sensuel qu'il regardait comme utiles à l'accomplissement d'une sainte existence. Il n'est même pas certain que la chasteté bouddhique ait été à l'écart de cette contagion.

BRAHMANAS, ROMANS COURTOIS ET FABLIAUX DE L'INDE

Ce mélange d'érotisme et de respect, on le retrouve dans une littérature gracieuse, chevaleresque, qui est peut-être le témoignage le plus curieux que les peuples de l'Inde nous aient laissé. Il faut reconnaître d'abord que cette littérature ne nous renseigne pas toujours sur les premiers temps : elle est souvent de basse époque, la plupart des récits ayant reçu leur forme au II^e ou au III^e siècle de notre ère, parfois plus tard. Mais enfin, rien n'est changé en principe à la condition des femmes par rapport aux siècles précédents, la polygamie est toujours permise. Or, ces récits nous apprennent qu'on se fait beaucoup d'idées fausses sur la polygamie.

Parmi les plus vénérables des textes à la fois religieux et littéraires, se trouvent des traités qu'on appelait *Brahmanas*, commentaires liturgiques immédiatement postérieurs aux *Védas*. Ces scholies vétéilleuses et arides sont heureusement coupées de petites histoires. L'un des

plus anciens *Brahmanas*, le *Çatapatha Brahmana*, commentaire du *Yajurveda blanc*, remonte au ^{ve} siècle avant notre ère et contient l'histoire d'Urvaçi, femme du roi Purûravas. Cette Urvaçi qui était une nymphe, devint amoureuse de son beau jeune roi et consentit à l'épouser. Elle y mit toutefois une condition qui était de ne jamais le voir nu. « Car telle est la coutume de nous autres, femmes », précisa cette chaste épouse. De vilains génies, qui trouvaient mauvais qu'Urvaçi s'attardât chez les hommes, inventèrent une ruse. Ils volèrent des agneaux qu'elle attachait le soir au pied de son lit. Urvaçi se plaignit et, une nuit, le roi s'élança croyant surprendre les voleurs. Ceux-ci qui étaient des génies produisirent alors un grand éclair, à la lueur duquel Urvaçi vit la nudité de son mari. Cette Lucrèce ne s'en consola pas et remonta au ciel auprès des autres dieux.

La légende de Noé n'est pas moins touchante. Le Noé des Indiens n'avait pas pris la précaution d'embarquer les animaux. Il se trouva seul au retour du beau temps avec sa fille Idâ, qui lui servit à repeupler la terre. Mais Idâ se dérobait devant ces caresses incestueuses et pour échapper à son père, elle se faisait vache, chèvre, brebis. Le père, comme Protée, devenait à son tour taureau, bouc ou bœuf : et c'est à la délicatesse d'une épouse qu'on doit les divers animaux.

Il y a parfois de l'ironie dans ces fables. Un autre *Brahmana* raconte la création de la nuit. Yami, la sœur-épouse du premier homme, pleurait la mort de son frère Yama. Les dieux ne parvenaient pas à la consoler. Pour lui donner quelque repos, ils créèrent la nuit. Le lendemain matin, Yami avait oublié son frère.

Les fables mythologiques ne sont pas toujours faciles à interpréter. Et les rites, dès cette époque, sont souvent mêlés de symboles sexuels qui sont pour nous assez étranges. La part qui est faite dans les fables à la pudeur féminine en est d'autant plus remarquable. Ces nymphes émuës ont quelque chose de touchant dans les désordres où les place la naissance du monde. Il me semble que nos déesses de la Grèce se résignent plus facilement à la dureté des temps. Elles ont toujours l'air de s'échapper en courant d'un quartier de cavalerie.

PARABOLES DES UPANISHADS

Les *Upanishads*, plus tardives que les *Brahmanas*, sont des méditations. Ces « enseignements secrets » sont recueillis souvent de la bouche d'un sage par les disciples qui partageaient quelque temps son ermitage. Autre signe de la considération dont les femmes étaient entourées : on cite des femmes qui prirent part aux entretiens que des guerriers ou des rois proposaient à ces anachorètes sous forme de joute de sagesse. On rencontre parfois des paraboles dans ces *Upanishads*. Un sage quittait le monde : il avait deux femmes qu'il aimait également

et entre lesquelles il partagea son bien : « Serai-je immortelle, dit la plus belle, quand je posséderai ces richesses? — Non, répondit le sage, tu seras seulement très riche. — Alors, dit la belle, laissez-moi plutôt vous suivre pour acquérir la sagesse que vous posséderez. » Cette parabole est très aimable pour une partie, au moins, des femmes : on y retrouve Marthe et Marie. Une autre va plus loin encore. Elle est plus récente, il est vrai. Les sages et les saints, dit-elle, cherchaient en vain la vérité. Umâ, une simple femme, la trouva sur son chemin, en faisant son trajet de chaque jour. C'est qu'elle en était digne par ses vertus. Notons toutefois que cette Umâ est présentée ailleurs comme l'épouse du dieu Çiva. L'hommage qui lui est rendu se ressent peut-être de sa haute situation.

RÂMA ET SITÂ

C'est un vrai roman de chevalerie et d'aventures que le célèbre *Râmâyana* de Vâlmiki, aussi connu des Orientaux que l'*Odyssée* l'est de nous. On croit que cette légende de Râma était déjà établie et peut-être transmise sous sa forme actuelle au II^e siècle de notre ère. Cela commence par une idylle et se transforme en film-poursuite. Râma vit heureux, comme un pionnier, dans la forêt avec sa femme Sitâ : il chasse et il abat des arbres, le soir ils chantent des tyroliennes, ils s'aiment. Un jour, Râma poursuit une gazelle, laissant sa femme sans gardien. Or, cette gazelle était fée. Elle entraîne Râma fort loin et pendant ce temps, un vilain sire lui vole Sitâ et l'élève dans les airs jusqu'à une île lointaine. Râma appelle ses amis les singes, ils trouvent la piste, mobilisent la forêt, l'armée des singes assiège le château du mauvais prince. L'assaut final se termine par la victoire, Sitâ délivrée se jette dans les bras de Râma : et, conclusion très orientale, Râma revient avec Sitâ vers la forêt du bonheur, *après lui avoir fait subir l'ordalie du feu*. Cette épreuve consistait à prouver son innocence en traversant une fournaise ardente avec l'aide des dieux. C'était là une vérification dont une femme d'Occident aurait gardé quelque rancune. L'amour dans le *Râmâyana* est bien voué, comme dans nos chansons de geste, à un objet unique, il est délicat, ardent, désespéré : mais cette fin laisse voir la main du maître. Les Hindous trouvent encore aujourd'hui très naturel que Râma expose celle qu'il aime à cette rôtissoire pour s'assurer que sa barbe n'a pas été offensée et ils ont gardé un tel souvenir du *Râmâyana* que les singes de Bénarès sont restés les pensionnaires de la municipalité en souvenir de leur exploit. Il est très triste, après cela, que le savant orientaliste Barth voie en cette belle histoire un mythe agricole. Pourquoi faut-il, chaque fois qu'on nous récite un beau conte, qu'un savant nous apprenne qu'il explique la culture des petits pois?

CONFESSIONS DE NONNES

Le *Râmâyana* est une œuvre savante rédigée en sanskrit épique. Il existait aussi des récits populaires écrits dans un dialecte local nommé *pâli* utilisé par les bouddhistes. La plus grande partie en est faite d'hymnes assez disparates composés à la gloire de Bouddah. Certains d'entre eux ont été écrits par des femmes, nonnes des communautés bouddhistes, pour expliquer les raisons de leur entrée en religion. On y constate d'abord que le féminisme bouddhiste est circonspéct. Les moines bouddhistes préféraient assurément les offrandes des femmes à leur collaboration. Ils trouvaient bon que le Bouddah se fût reposé dans la demeure qui lui avait été offerte par une courtisane convertie : ils trouvaient moins bon que les courtisanes, même converties, s'organisent en communautés. Ils s'appuyaient sur une déclaration de Bouddah, peu encourageante : « Les femmes sont bêtes, ô Ananda... les femmes sont envieuses, ô Ananda... les femmes sont méchantes, ô Ananda. »

Malgré ce certificat, on recevait pourtant des nonnes. Les confessions de ces nonnes sont parfois mièvres, souvent banales. Mais ces petits récits nous aident à imaginer la vie des femmes. La jeune et pieuse Subbâ s'arrache les yeux pour ne pas contribuer à la perdition de ses contemporains. Cette mesure dut être exceptionnelle. D'autres, plus simplement, entrent en religion parce qu'elles ont perdu leurs enfants, parce que le monde leur fait horreur, des courtisanes sont rassasiées et n'aspirent qu'à la paix. Aucune ne se fait nonne par désespoir d'amour : on voit assez clairement que cette situation n'existait pas, comme dans le *Râmâyana* l'histoire d'une femme commence *après le mariage*. Et, en effet, plusieurs vocations sont déterminées par le dégoût du mari, ou simplement par désir de défier son autorité ou celle du père. Une nonne confesse qu'elle est très heureuse d'avoir abandonné « un vieux mari grognon et bossu qui lui faisait piler du riz toute la journée ». C'est une société sans jeunes filles : mais, en revanche, les pauvres petites femmes à peine nubiles n'accueillent pas toujours avec joie le lien conjugal. La déception est partagée. D'autres hymnes, qui ont pour auteurs des hommes, développent avec une insistance indiscrete la déclaration du Bouddah citée plus haut. Un moine, dans son autocritique, explique qu'il a quitté le couvent pour se marier et qu'il y est revenu au bout de quinze jours. Sa lune de miel avait dû être mêlée d'amertume. En somme, ces confessions ont, involontairement, quelque chose de nos fabliaux. La jeune fille est un produit moderne que la société hindoue ne connaît guère, les drames du choix ne se produisent jamais parce qu'il n'y a pas de choix : mais les mal mariés paraissent nombreux.

Ces confessions de nonnes s'échelonnent du ^{II}e au ^Ve siècle de notre ère. A la même époque appartiennent les *puranas* ou « récits d'autrefois », récits populaires dont les uns sont en sanskrit et d'autres en pâli. Parmi ces derniers, un poète-roi nommé Çalivâhana, nous a laissé une charmante histoire, qui dut être rédigée au ^Ier ou au ^{II}e siècle et qui pourrait néanmoins être un récit de notre temps ¹⁵. Un mari pris en faute se jette aux pieds de sa femme : on n'aurait jamais attendu cela de ces maris qui avaient douze femmes, voilà qui nous donne une grande idée de la première épouse. Le malheureux va plus loin : il implore son pardon. En cet instant où la femme règne, où elle pèse le repentir du coupable, où elle médite le drapé majestueux de son indulgence, alors se produit un incident : le petit garçon grimpe sur le dos du père suppliant. Il faut rire, c'est le commencement du pardon. Qu'est-ce que nous faisons d'autre, sinon de ne pas nous mettre dans ce cas ?

Un autre *purana*, moins familial, n'en donne pas moins à réfléchir. Une femme est seule, son mari est en voyage. Elle s'avise d'avoir peur des voleurs et elle appelle son amoureux pour ne pas passer la nuit dans une maison vide. La législation chinoise du même temps prévoyait une grande variété de supplices dans cette circonstance. La tradition hindoue se contente du persiflage.

POÈMES DE KÂLIDASA

Une littérature qui sur bien des points ressemble à notre littérature « courtoise » nous rappelle constamment que les femmes ont su imposer des sentiments délicats, des sacrifices aussi bien que de tendres regrets, et même qu'elles ont su plus d'une fois faire tourner à leur profit l'obligation que la coutume leur imposait de partager les joies du mariage. Mais cette littérature diffère de la nôtre en ce que l'inspiration du *Kâmasoutra* n'en est jamais très éloignée. Ces femmes tendres et exigeantes paraissent également fort attachées à leurs fêtes conjugales. Un des plus grands poètes de l'Inde, Kâlidasa, qui vivait au ^{IV}e siècle, croit-on, à la cour d'un roi bouddhiste conte avec beaucoup de ferveur les noces du dieu Çiva et de son épouse Uma-Pârvatî. « Le goût européen en est quelquefois embarrassé » dit un commentateur. Il est vrai qu'Uma avait bien mérité cette félicité par des épreuves infinies que la chasteté bouddhique de Çiva avait imposées à son grand amour ¹⁶. Dans un autre de ses poèmes, une gracieuse princesse séduit avec décision un jeune prince un peu timide et le détourne du chemin de la perfection. Elle lui fait connaître de telles satisfactions qu'il ne lui en garde pas rancune et médite même de se sacrifier sur son corps quand sa princesse bien-aimée est assommée par une guirlande de fleurs tombée du ciel. Ce prince trop galant n'est retenu que par un

scrupule. Il a peur qu'on ne dise de lui avec mépris : « Il est mort pour une femme ! » Cette réflexion révèle le même genre de réticence que l'ordalie du dévoué Râma ¹⁷. Ailleurs, le tendre Kâlidasa dépeint en vers bien plus vifs que ceux de Catulle les gémissements d'une jeune épouse séparée de son bien-aimé ou encore, décrivant les saisons et les jeux qui s'y rapportent, il traite ce thème de Rouché comme un ardent et suggestif calendrier des délices. Les drames sont peu nombreux dans cette littérature tendre et animale. L'absence est le plus grand des maux, elle prive des douces caresses. C'est la plainte qui revient le plus souvent. Voilà peut-être pourquoi La Fontaine aimait tant Pilpay.

HISTOIRE DE VÂSAVADATTA

Il y a encore dans l'Inde tout un rayon de poèmes érotiques. On dit que le poète Bilhana échappa au supplice pour avoir improvisé cinquante strophes brûlantes qui décrivaient les voluptés qu'il allait perdre. D'autres amants ont les lèvres tellement usées par les baisers qu'il y a des sons qu'ils ne peuvent plus prononcer. Le théâtre est moins lascif. Le brahmane Bhâsa conte la douce abnégation de Vâsavadatta dans *Vâsavadatta parue en rêve*. On dirait une pièce de Marivaux. Le roi Udayana doit épouser pour raison d'État Padmavati, sœur d'un autre roi, mais il aime sa femme Vâsavadatta, d'un tendre amour qui ne s'accommode pas de la polygamie. Un ministre zélé la fait passer pour morte, elle devient sous un nom supposé la suivante de Padmavati. Le mari ne sait rien, croit sa femme morte : la reine ne sait rien, trouve sa suivante adorable. Elle tresse des guirlandes pour les noces, écoute le babillage plein d'espoir de la petite reine presque enfant. Le roi pleure et un jour, dans son bain, il a un rêve : il croit voir Vâsavadatta. Celle-ci était entrée justement, croyant trouver la petite reine. Vâsavadatta, en entendant son nom, a un instant de faiblesse : et le roi a ce qu'il croit un instant d'illusion. Tout s'arrange pour la suivante, grâce à l'aimable polygamie. La vérité éclate, on re connaît Vâsavadatta, elle redevient première reine, la jolie débutante fait assaut de grâce avec elle pour partager un roi si parfait, et elle accepte avec gentillesse le rôle de seconde reine, très sûre au fond d'elle-même qu'elle ne sera pas plus délaissée que sa languissante amie. Ces conclusions sont peu morales à nos yeux : mais qu'y faire ? Ces jeunes beautés paraissent avoir peu de goût pour le tragique.

On perçoit, toutefois, grâce au retour fréquent de ce thème dans le théâtre indien que ces situations risquaient d'amener des moments d'aigreur. Dans le théâtre indien, l'amour des rois pour les bergères est remplacé par une offre de mariage adressée à quelque juvénile

suivante. La reine n'en est pas toujours enchantée, bien que Kâlidasa apaise tout le monde par de sages conseils, félicitant les femmes, elles-mêmes fidèles et chastes, d'amener à leur mari une nouvelle épouse, « pareilles aux fleuves qui n'empêchent pas les autres eaux, dit Sylvain Lévi, d'arriver à la mer. »

L'ANNEAU DE ÇAKUNTALA

Le plus célèbre drame de Kâlidasa, celui qui lui valut un hommage de Goethe, *L'Anneau de Çakuntala*, est très exactement une histoire de roi et de bergère. Il commence dans une forêt, la bergère est fille de déesse, le roi propose un mariage de première catégorie, mais comportant cette clause dangereuse que l'union, parfaitement légale, est conclue à l'insu des parents. Le roi laisse son anneau par quelque précaution. Puis il oublie sa nymphe qui se ressent des suites du mariage. La pauvre abandonnée se rend à la cour, munie de son anneau : mais en voyage l'anneau glisse dans la rivière et à l'arrivée le roi ne reconnaît pas cette candidate à la maternité. Les fées et les génies s'en mêlent, comme on pense. Le roi retrouve son anneau, mais il est trop tard, la déesse a enlevé sa fille vers un séjour inconnu. On se retrouve bien des années plus tard par le pouvoir des génies et des fées. On s'embrasse et on se pardonne. Mais le roi est devenu un saint homme et il y a lieu de craindre qu'il n'ait beaucoup vieilli.

En somme, dans ces histoires d'amour qui ne sont pas tellement éloignées de notre littérature médiévale (il y a même les deux versants, le roman courtois et le fabliau), ce qui est le propre de l'Orient, c'est que ce sont les femmes qui subissent les épreuves que l'Occident réserve aux hommes. Ce sont elles qui ont à mériter les félicités de l'amour, c'est à elles qu'on demande des sacrifices, des épreuves, de la constance. Ce rapprochement nous instruit encore autrement. Nous découvrons que la pudeur, la délicatesse des sentiments, la fidélité la plus exacte ne sont pas absentes dans ces familles autoritaires où le mâle règne sur un poulailier. Finalement, l'amour y ressemble beaucoup à ce qu'il est dans notre mariage chrétien. La différence est que la sensualité n'y est pas réprouvée et que la femme ne s'y endort pas dans une paresse de propriétaire. A part celà, il n'y a rien d'aussi semblable à une jeune amoureuse d'Europe que ces gracieuses petites Hindoues. On en arrive à se demander si la forme du mariage a vraiment autant d'importance qu'on le dit.

Car ce qui règne, il ne faut pas l'oublier, c'est le pouvoir sans partage de l'homme, son autocratie absolue. Il nous reste à faire le tour du propriétaire. C'est par là que nous allons terminer.

L'ESPRIT DU BRAHMANISME

La version chinoise du patriarcat est celle de l'ordre et de la sagesse, elle se conforme avec conscience à la nature des choses, elle admet parfois de la bonhomie. Mais, l'ordre qui règne dans l'Inde des Brahmanes a quelque chose de plus rigide, on y sent l'intransigeance et l'absolu d'une religion révélée. C'est un paysage plus dur et plus hautain, un royaume de l'implacable perfection dont la lumière est si brutale que nos civilisations fatiguées ne peuvent pas la supporter. L'Inde de la conquête aryenne est dans l'histoire des hommes comme une sorte de sommet âpre et splendide. C'est une végétation morale d'un autre temps. La perfection y a quelque chose de gigantesque et d'absolu, elle s'épanouit en fougères monstrueuses : on marche au milieu d'empreintes majestueuses comme dans les salles du museum.

Le Brahmane traverse en silence les sept cercles de la perfection : mendiant vénéré, tabernacle de la vérité, entouré des bandelettes de ses rites. Les rois et les grands s'inclinent profondément sur le passage de cet ascète. Jamais l'*Idée* ne s'est avancée au milieu d'un tel recueillement : désarmé, nu, rayonnant seulement de la vérité, le *Parfait* est déjà un dieu parmi les hommes. Autour de lui, les princes et les guerriers qui ont ceint leurs reins pour le triomphe de la perfection, partagent sa gloire, mais de loin. L'élite, désignée pour l'épreuve, n'est qu'une garde d'honneur. Ce qui est exigé d'elle la rend digne de toucher la robe du saint mendiant, mais elle reste engagée dans le limon des hommes. Avec leurs tiaras et leurs robes d'or, ils ne sont que les serviteurs de la Parole. Puis, à distance et selon que quelque reflet de la sagesse est parvenu jusqu'à eux, tous ceux qui pataugent dans la boue de la vie absurde et sale, chevaux de trait à l'œil morne et à l'encolure lourde portés sur de gros paturons, les riches, les trafiquants, les artisans, les laboureurs, les esclaves : rangés par ordre et selon que leurs occupations et leurs pensées habituelles leur permettent de s'associer plus ou moins, ou pas du tout, à l'intention continuelle du sage, à ce rayonnement de la pensée et de la noblesse qui règle l'échelle de l'espèce.

L'INFÉRIORITÉ DE LA FEMME : LES PRINCIPES DU SAGE MANOU

Pour les Chinois, la femme a sa place dans l'ordre du monde, une place modeste, secondaire, mais on ne l'accuse pas. Ce n'est pas sa faute, si elle est apparentée à un principe de la création qui est en toutes choses dominé par le principe de force, de lumière et de fécondité. L'ordre consiste seulement à ce qu'elle occupe cette place que

la nature lui a assignée. Pour l'Inde aryenne, au contraire, la femme est par sa nature même étrangère à l'ordre de la perfection que le législateur s'est proposé. Elle ne peut l'approcher, elle ne peut même le concevoir : et elle risque de le détruire par l'anarchie des passions qui confond les mérites et les rangs. Voici comment parle des femmes le *Livre de la Loi* attribué à Manou, fils de Brahma : « La nature profondément vicieuse des femmes a été décidée par la divinité elle-même et les lois n'ont rien d'autre à faire que d'en préserver la société et de leur rappeler sans cesse leur caractère indigne. » Et le *Livre* explique : « Manou a donné en partage aux femmes l'amour de leur lit, de leur siège, de la parure, la concupiscence, la colère, les mauvais penchants, le désir de faire le mal, la perversité... » Puis, il conclut doctement : « Si les femmes n'étaient pas surveillées, elles feraient le malheur de deux familles, la leur et celle du mari ¹⁸. »

La servitude de la femme s'aggrave dans l'Inde de tout le poids de cette condamnation. Elle devient un système de répression des tendances dépravées de la femme. Ce n'est pas la loi du plus fort comme dans l'anarchie tribale. Les règles de la vie privée fixent dans l'Inde la condition d'un être inférieur, qui connaît son infériorité, la remâche, en pénètre toute sa vie et finalement l'exprime par tous ses gestes. Le mari, quel qu'il soit, par le seul fait qu'il participe à l'éminente dignité de l'Homme, est un être d'une autre espèce, vénérable comme pourrait l'être un Martien et les rencontres qui permettent d'espérer sa reconnaissance ne diminuent pas cette incommensurable distance*.

RECOMMANDATIONS CONJUGALES

Voici, par exemple, quelle est l'étiquette que doit suivre l'épouse, celle qui est la première femme, bien entendu, les concubines n'étant qu'une viande dont on fait usage sans manières. Jamais elle ne doit prononcer le nom de son mari. Si celui-ci lui adresse la parole, elle ne peut lui répondre qu'avec les termes les plus respectueux. Elle n'est admise en aucun cas à s'asseoir à sa table. Son mari peut la battre, comme il peut battre ses enfants : mais on lui recommande, par respect pour lui-même, de ne fouetter sa femme qu'au-dessous de la ceinture. Une femme n'a jamais le droit d'avoir une volonté. Le *Livre* est même plus précis : « Une fille, une jeune femme, une femme avancée en âge, ne doivent jamais rien faire suivant leur propre volonté, même

* La femme n'hérite pas, elle n'a pas de biens propres, bien que certains auteurs admettent qu'elle ait pu recevoir, à une certaine époque, une part d'héritage après les fils. Manou faisait du père de famille le propriétaire de tous les biens de ceux qui vivaient sous son toit. Les femmes ne pouvaient posséder et transmettre que des objets personnels, bijoux, vêtements, qu'elles léguaient à leurs filles.

dans la maison ¹⁹. » Un mari ne doit pas causer familièrement avec sa femme. Son autorité n'est jamais prescrite, même en cas d'abandon. S'il part pour un long voyage, sa femme doit l'attendre en vivant dans la réclusion, pendant huit ans, ou six ans, ou trois ans, selon les motifs du voyage : après quoi, elle a le droit d'essayer d'aller le rejoindre.

Les usages matrimoniaux ne nous écartent pas de ce style. Un père prudent ou seulement consciencieux mariera sa fille dès son plus jeune âge : s'il attend qu'elle soit nubile, il montre une coupable négligence, les légistes les plus respectés le jugent coupable d'homicide, chaque fois que sa fille était dans des dispositions propres à l'enfantement ²⁰. La loi donne des conseils : la fille aura huit ans si le mari en a vingt-quatre, elle pourra avoir douze ans si elle est destinée à un époux de trente ans^{**}. La lettre de la Loi interdit tout ce qui ressemble à une vente. Néanmoins, le jeune époux manifeste habituellement sa reconnaissance par un don volontaire qu'il apporte le lendemain. Les prescriptions de la Loi au sujet des castes sont rigoureuses et ses menaces terrifiantes. On doit se marier dans la caste à laquelle on appartient : un homme à la rigueur peut jeter les yeux sur une fille d'une caste inférieure, il l'élève en l'appelant à son lit; mais une femme d'une haute caste ne peut en aucun cas s'exposer à la déchéance épouvantable qui l'attend dans une caste inférieure. Ces règles sont particulièrement rigoureuses lorsqu'il s'agit des Brahmanes et des Guerriers. Un brahmane qui s'oublierait jusqu'à introduire une Soudra dans son lit commet un sacrilège effroyable et « descend au séjour infernal », ce sont les termes mêmes du *Livre*. Le seul contact d'une femme soudra souille le Brahmane. Et celui-ci ne devra jamais oublier qu'il est écrit qu'une femme qui a ses règles, un eunuque, un chien, et surtout l'être abominable né de l'union d'un homme soudra et d'une brahmine ne doivent jamais voir manger un Brahmane.

Dans l'état heureux de mariage, la femme mène une vie de discrétion et d'obéissance. Le législateur exclut les femmes de la religion et les déclare étrangères à toute vie spirituelle. « Il n'y a ni sacrifice, ni pratique pieuse, ni jeûne qui concerne les femmes en particulier, dit-il dédaigneusement : qu'une épouse chérisse et respecte son mari, elle sera honorée dans le ciel. » Les devoirs de la femme sont simples. Un autre verset les énumère. « Elle doit toujours être de bonne humeur, conduire avec adresse les affaires de la maison, prendre grand soin

^{**} Les mariages d'enfants, règle générale au Moyen Age, n'ont pas été observés de tout temps. Dans les récits et poèmes qui remontent à une période plus ancienne, les héroïnes sont apparemment des jeunes filles ou des jeunes femmes. La même indication est donnée par les inscriptions. Les autorités médicales les plus anciennes précisent que les plus beaux enfants sont produits par les filles de seize ans.

des ustensiles de ménage et n'avoir pas la main trop large dans la dépense ²¹. » Si elle ne se conforme pas à cet idéal, le mari a le droit de la remplacer. Le *Livre de la Loi* qui ne dédaigne pas de descendre aux détails prévoit les cas où ce remplacement est légitime. On peut remplacer la femme qui est stérile, celle dont tous les enfants meurent, celle qui n'enfante que des filles, et le *Livre* fixe les délais, mais aussi celle qui s'énivre, celle qui est dépensière, celle qui parle avec aigreur et surtout celle qui se permet de contredire son mari. Le remplacement n'est pas une punition, c'est seulement une mesure d'hygiène. En cas de colère et de rébellion de la remplacée, elle est solennellement répudiée en présence de toute sa famille.

GLOIRE DU MARIAGE ET REMÈDES CONTRE LA STÉRILITÉ

En dépit de ces petits inconvénients, le mariage est regardé comme la plus grande joie qu'une femme puisse envisager. Le législateur en est si bien convaincu qu'il permet à la fille de treize ans que son père n'a pas su caser de se chercher un mari par ses propres moyens, tellement il a peur de son désespoir. Le plus grand malheur qui puisse arriver à une femme est de perdre ce mari précieux. La veuve mène une existence attristée, au milieu de la commisération générale. Si ce malheur lui arrive lorsqu'elle est très jeune, le frère de son fiancé doit prendre la place de celui-ci. S'il est trop tard, elle n'a pas de rang dans la société, elle est avilie et cependant elle ne peut se remarier. Si elle passait outre, elle devient un objet de mépris et il est précisé qu'elle sera « exclue du séjour céleste ». Le *Livre de la Loi* lui impose une vie ascétique : elle se nourrira de fleurs, de racines et de fruits purs, « sans jamais prononcer le nom d'un autre homme ». Les familles respectaient sévèrement cette prescription et organisaient autour des veuves une solitude et un dénuement féroces.

L'accomplissement de la destinée féminine est la gloire d'avoir un fils. Cette nécessité était si pressante qu'on n'hésitait pas à recourir à des médecines héroïques. Le *Livre de la Loi* fait à ce propos d'étranges recommandations. « Lorsqu'on n'a pas d'enfants, est-il écrit au livre IX, la progéniture que l'on désire peut être obtenue par l'union de l'épouse convenablement autorisée, avec un frère ou un autre parent ²². » Le verset suivant décrit les modalités d'application : « Arrosé de beurre liquide et gardant le silence, que le parent chargé de cet office, en s'approchant pendant la nuit d'une veuve ou d'une femme sans enfants, engendre un fils, mais jamais un second. » Un saint homme, éminent par ses vertus, pouvait être sollicité à cette occasion. Cette circulaire est toutefois contestée par des passages du *Livre* qui semblent plus tardifs et qui limitent la consommation du beurre liquide. Ce

privilège, disent-ils, est réservé au frère du mari, quand celui-ci est mort entre les fiançailles et le mariage.

TRISTE ÉTAT DES VEUVES

La perte du mari était ressentie comme un désastre dans les castes aristocratiques. Tout d'abord, bien entendu, parce qu'on pleurait la disparition d'un maître précieux qui s'était approché de la perfection ou qui en avait été le défenseur. Mais aussi parce qu'il était hautement convenable que ce chagrin ne fût pas sans conséquences. Une veuve de bonne maison devait regarder comme un honneur de ne pas avoir d'autre maître que celui qu'elle avait adoré : comme le cheval du défunt, elle suivait le cortège funèbre et elle ne pouvait donner de plus grand exemple qu'en se couchant auprès du mort sur le bûcher qui le consumait. Les Anglais qui n'ont pas le sens de la grandeur calomnièrent cet usage en faisant remarquer qu'on le rencontraient surtout dans les provinces où les veuves héritaient. A la vérité, c'était souvent tout un harem qui montait sur le bûcher. Dans la principauté de Marava, on vit ainsi au XVIII^e siècle, un holocauste de dix-sept femmes offert aux mânes d'un grand prince. Un autre souverain plus modeste se contenta de treize victimes. L'administration anglaise combattit ce zèle et finit par l'interdire. Elle trouvait cette ostentation bien cruelle pour les pauvres concubines qui n'étaient pas toujours convaincues de la splendeur de ce dénouement. Mais je ne suis pas pleinement persuadé qu'on se brûlait uniquement pour suivre la mode. Nous jugeons avec notre sensiblerie et nos contradictions d'Européens. Ce que nous admirons à Rome nous paraît un préjugé à Mysore. Thraséa est une héroïne que nous comprenons parce que la morale de Thraséa est la nôtre : mais la jeune princesse aryenne sur son bûcher volontaire, si elle est une énigme pour nous, n'est-ce pas parce que nous ne concevons même plus ce que peut être une femme de chef qui est fière de sa soumission, fière d'être le délasement et la cavale préférée de celui qu'elle vénère ? Dans une culture où tout est fondé sur l'ordre du respect et de la distance, regardant sa vie comme terminée quand ce qui la classe elle-même dans cette hiérarchie du respect et de la distance vient à lui manquer ?

Les veufs, eux, changeaient de cheval. C'est tout ce qu'on peut demander à un guerrier. Le *Livre de la Loi* leur recommande de brûler avec honneur le corps de leur femme morte, puis « d'allumer une seconde fois le feu nuptial ²³ ». Les veuves des princes régnants étaient exemptées du suicide, elles devaient pourvoir à l'éducation de leur fils et prenaient le titre de régente. Et, naturellement, dans les castes inférieures, le veuvage n'impliquait aucune obligation spéciale.

JURISPRUDENCE DE L'ADULTÈRE

On peut penser si cette civilisation hautaine plaisait sur l'adultère. Manou définit en peu de mots ce qui attend l'épouse infidèle : « Une femme infidèle à son mari est un objet d'ignominie ici-bas : après sa mort, elle renaît dans le ventre d'un chacal ou bien elle est affligée d'éléphantiasis et de consommation pulmonaire ²⁴. » Cette malédiction générale s'applique à toutes les castes sans distinction : avec cette exception, toutefois, que l'adultère commis avec un homme d'une caste supérieure ne comporte qu'une punition purement morale, pain sec, linge de souillon, et obligation de coucher sur le plancher pendant le reste du mois. Les peines prévues par le *Livre de la Loi* varient selon la gravité de la souillure. Dans les hautes castes, la femme adultère a commis une faute si abominable qu'on lui inflige la punition la plus ignoble : elle sera dévorée par les chiens, animaux immondes, sur une place publique largement fréquentée, précise le législateur. Son complice est brûlé sur un lit de fer rougi au feu : si l'on estime qu'il y a dans son cas des circonstances atténuantes, on se contente de le punir par où il a péché, par une phallotomie suivie de confiscation des biens ou d'un supplice ordinaire. Les brahmanes et les guerriers, dont l'adultère ne comporte pas la souillure d'une caste, subissent des peines afflictives : un brahmane a la tête tondue, ce qui est pour lui le dernier degré du déshonneur. Dans les castes inférieures, l'adultère est puni d'amendes que le *Livre* fixe avec beaucoup de soin en se préoccupant surtout de punir l'insolence du coupable.

Il faut savoir, toutefois, que la jurisprudence de l'adultère admet des définitions redoutablement larges. Le *Livre de la Loi* n'en laisse rien ignorer aux étourdis. « Celui qui parle à la femme d'un autre dans une place du pèlerinage, dans une forêt ou dans un bois ou vers le confluent de deux rivières (c'est-à-dire dans un endroit isolé) encourt la peine de l'adultère ²⁵ »... « Être aux petits soins auprès d'une femme, lui envoyer des fleurs et des parfums, fôlâtrer avec elle, toucher sa parure ou ses vêtements et s'asseoir avec elle sur le même lit sont considérés par les Sages comme les marques d'un amour adultère ²⁶ »... « Toucher le sein d'une femme mariée ou d'autres parties de son corps d'une manière indécente, se laisser toucher ainsi par elle, sont des actions relevant de l'adultère avec consentement mutuel ²⁷. » En somme, l'Inde de ce temps-là était un pays très dangereux.

UN LÉGISLATEUR INDIFFÉRENT A LA CHASTÉTÉ

Il ne faut pas croire pourtant que ces législateurs aryens aient été des maniaques de la chasteté. C'est la pureté de chaque caste qu'ils

protègent par ces lois féroces, c'est-à-dire avant tout pour eux le cadre hiérarchique rigide qui fixe à chacun sa place selon les instincts nobles qu'il a reçus en héritage. Les femmes ne sont ainsi protégées que parce qu'elles sont au défaut de la cuirasse : il importe de ne pas laisser escalader la muraille hiérarchique à ceux qui en sont indignes. C'est l'enceinte du palais qu'on défend contre les mauvaises graines. Si chacun reste à sa place et chasse sur ses terres, ou se garde bien de s'occuper de sa continence. Le sage Manou ne se mêle pas de faire régner l'ordre moral quand on ne touche pas aux barbelés. Ses lois sont plus indulgentes que nos tribunaux correctionnels. « Celui qui fait violence à une jeune fille, dit-il tranquillement, subira sur-le-champ une peine corporelle : mais s'il jouit de cette jeune fille parce qu'elle y consent et s'il est de la même caste qu'elle, il ne mérite pas de châtiment²⁸. » On ne défend même pas aux jeunes filles les jeux imprudents, ils sont punis comme une simple contravention. « Si une demoiselle souille une autre demoiselle par le contact de son doigt, dit le traducteur du XVIII^e siècle, qu'elle soit condamnée à 200 panas d'amende. » Il est vrai qu'il ajoute, pensant peut-être à quelque dégât : « qu'elle paie au père de la jeune fille le double du présent de nocce et reçoive dix coups de fouet²⁹. » Il y a outrage à la dignité de l'homme dans cette affaire, ce qui tempère apparemment la bonhomie du magistrat. Mais l'article suivant prouve assez que c'est le *corrupteur* que le *Livre* poursuit, non le plaisir. « Une femme qui attende de la même manière à la pudeur d'une jeune fille doit avoir sur-le-champ la tête rasée et les doigts coupés, si la gravité du cas l'exige, et elle doit être promenée par les rues, montée sur un âne³⁰. » Car rien n'est plus heureux que l'état de mariage et il ne faut détourner personne de cette sainte vocation*.

La virginité paraît à Manou un état si profondément contraire à la nature que son code ne prévoit même pas cette situation. Comme les sauvages, les Aryens regardent l'amour comme un besoin aussi naturel que la nourriture. Ils sont très éloignés de le condamner ou même de feindre quelque répugnance à son égard. La perfection d'un Brahmane n'implique aucune recherche particulière de continence. Voici, au contraire, le portrait charmant de la fiancée que le *Livre de la Loi* destine à ce saint homme : « Elle doit être bien faite, avoir la démarche gracieuse d'un cygne ou d'un jeune éléphant : un léger duvet recouvrira son corps, ses cheveux seront fins, ses dents petites et ses membres d'une douceur charmante » : en aucun cas,

* Le divorce est impossible, bien entendu. Toutefois, dans la période la plus ancienne, une femme pouvait obtenir le divorce par consentement mutuel, ou encore disposer d'elle-même si elle était abandonnée (*Arthasāstra* III, 3 et 4).



Inde : époque gréco-bouddhique, II^e et VI^e siècles.



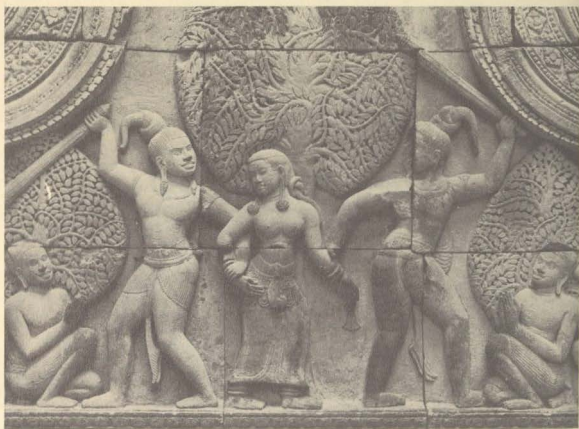
Couple enlacé, Khajuraho.





Groupe de danseuses, art khmer.

Rivalité pour la conquête d'une divinité khmer.



elle n'aura les cheveux rouges*. Je ne sais comment les Brahmanes s'arrangeaient de cette dernière interdiction : mais il leur restait de quoi trouver une aimable compagne pour les servir sur le chemin de la perfection.

COURTISANES ET DANSEUSES

Les prostituées n'étaient pas non plus inconnues dans l'Inde. Elles ressemblaient beaucoup aux courtisanes chinoises. Un grand nombre d'entre elles recevaient une éducation raffinée, elles étaient cultivées, spirituelles, elles dansaient, chantaient, composaient des vers, lisaient dans les lignes de la main et savaient l'architecture, ce programme composant les « soixante-quatre arts » qui présentaient un riche clavier de divertissements. Un haut fonctionnaire les surveillait, elles payaient des impôts, elles étaient invitées à la cour des princes et généralement étaient l'objet d'une grande considération. Plusieurs furent célèbres. On cite surtout Ambapâli, qui eut auprès de Vaisâli, disciple éminent de Bouddah, le même rôle qu'Aspasie auprès de Périclès. Bouddah lui-même avait préféré l'invitation d'une courtisane à un meeting de fidèles. Des courtisanes sacrées, concubines du dieu, étaient attachées aux temples. On les rencontre souvent à partir du Moyen Âge. On notera, toutefois, qu'il s'agit là de tolérances que Manou, plus sévère que Bouddah, trouvait regrettables : il interdisait l'usage de prostituées à ses brahmanes.

CONCLUSION : DISPARATES DE LA VIE ARYENNE

Je sens bien que cette servante ne plaira guère aux lecteurs de notre temps. Mais sommes-nous sûrs d'avoir des sentiments tout opposés ? Quand Napoléon parle des femmes, je crois entendre un cavalier des rivages du Gange. Notre religion même ne voit-elle pas en la femme un être aux penchants dangereux dont elle fait, non pas même une servante, mais un obstacle sur la route du salut ? Davantage : toute grande pensée, toute grande entreprise sont des maîtres aussi impérieux que Manou : ils confinent la femme dans quelque rôle subalterne. Chaque fois que l'homme conduit sur une route difficile de l'histoire ou de la vie, la femme essuie le pare-brise. Personne n'a oublié tout à fait dans l'histoire l'anathème de Manou. Et parfois nous ne donnons même pas à la femme ce rôle de s'épanouir animallement qu'il lui laisse, d'être ce ventre qui porte et ne songe qu'à cela. D'être le lit qui est sa fierté et son seul bien. Nous maudissons ce refuge même, cette servitude heureuse que Manou, peut-être généreusement,

* On trouve en outre cette recommandation : « Qu'ils n'épousent pas une fille ayant un membre de trop, ou souvent malade ou nullement velue, ou insupportable par son bavardage, ou ayant les yeux rouges. » (Manou III, 8, 10).

lui laissait. Il y a longtemps que nous ne parlons plus la même langue que Zarathoustra.

Il faut ajouter que Zarathoustra lui-même n'était pas un maître aussi absolu qu'on pourrait le croire. La Loi fixe la conduite des brahmanes et des grands. Elle n'oblige pas les autres castes qui en prennent ce qu'elles peuvent. Les brahmanes eux-mêmes somnolaient parfois sur la route de la sainteté. Il y eut des brahmanes de village qui étaient un peu sorciers et prédisaient l'avenir, d'autres que la dureté des temps obligeait à quelque industrie. Des femmes d'une très noble extraction tombaient parfois dans la gêne. Elles n'avaient plus qu'une servante qui faisait leurs achats et certaines devaient même se passer de cette servante. On leur recommande alors de ne sortir qu'à la tombée du jour, d'éviter les rues fréquentées : les marchands auxquels elles apportaient leur travail ne devaient pas regarder leur visage. Les règles elles-mêmes étaient plus ou moins strictement observées selon les lieux et les temps. Les femmes n'avaient jamais été dans l'Inde enfermées ou voilées. Le *Rig Veda* montre même des jeunes gens et des jeunes filles qui se réunissent librement : les jeunes filles n'ont ni duègne ni chaperon. Les filles, malgré leur statut inférieur, sont souvent instruites : on leur apprend à chanter, à danser, à peindre, à broder. La tradition parle de femmes qui suivaient l'enseignement des sages. Quelques-unes écrivaient des vers ou des romans, l'une d'elles fit un poème épique. Un livre ancien, l'*Arthasâstra* fixe même les amendes qui punissaient une conduite inconsidérée : trois panas pour avoir bu ou joué sans l'autorisation du mari, six panas pour une promenade avec une amie dans les mêmes conditions, douze panas si l'amie est un homme, vingt-quatre si c'est après la tombée du jour, trente-quatre panas pour gestes équivoques ou conversation trop familière³¹. On est assez loin avec ce barème des châtiments qui protègent la femme du brahmane ou celle du guerrier.

Cette attitude plus souple semble s'être appliquée dans de nombreux cas à ceux qui ne pouvaient supporter dans toute sa pureté la splendeur de la lumière divine. Les spécialistes en concluent généralement que la vie des femmes dans l'Inde ancienne fut très supportable. L'un d'eux insiste sur le respect et l'affection dont les Aryens entouraient leurs femmes. « L'attitude de l'Inde ancienne à l'égard de la femme était ambivalente, conclut-il. Elle était à la fois une déesse et une esclave, une idole et un jouet³². » Cette conclusion convient, en somme, à bien d'autres civilisations.

LES NAÏRS DE MALABAR

L'Inde dravidienne donnait pendant le même temps un spectacle tout à fait opposé. On pouvait y rencontrer une image du matriarcat

aussi parfaite que celle de la toute-puissance du mâle que les Brahmanes gardaient si pieusement.

Voici comment vivaient les Nairs, peuple de la côte de Malabar, lorsqu'ils furent découverts par les premiers voyageurs portugais. Ces Nairs étaient un peuple autochtone qui s'était affranchi au ^{xv}^e siècle du pouvoir des Aryens. Ils étaient aussitôt revenus à leurs propres coutumes qu'ils conservèrent jusqu'à la fin du ^{xviii}^e siècle. C'était un peuple riche, cultivé, respecté, très fier de ses traditions qu'il restituait dans toute leur splendeur. Or, voici quelles étaient ces antiques traditions. La famille des Nairs était très unie, elle vivait avec la gravité des anciennes familles espagnoles. Cette famille se composait de la mère, des enfants et du frère de la mère. Pas trace de père dans ce foyer modèle. Le mari était un étranger qui faisait quelques séjours à la maison : il n'y entrait d'ailleurs qu'à des jours fixés et même ces jours-là il n'avait pas le droit de s'asseoir à table avec sa femme et ses enfants. On peut supposer que c'était une figure à peu près aussi familière que l'accordeur de piano de notre enfance. La mère était la maîtresse de tous les biens, le palais lui appartenait, les terres lui appartenaient, elle recevait les héritages. Elle était entourée du plus grand respect. La personne la plus respectée après elle était la sœur aînée, lieutenant de la mère en ses foyers, et trois fois vénérable par les pouvoirs qui lui étaient délégués, par son titre d'héritière et par sa dignité de fille. L'oncle maternel vivait à la maison avec le rang d'un intendant chargé de la gestion des biens. Ayant eu l'honneur d'être porté par le même ventre qui avait engendré la maîtresse de maison, il était regardé avec considération.

Cette dignité de la femme s'accordait avec une très grande liberté. Une femme de bonne famille avait le droit d'épouser plusieurs maris en même temps. Elle ne s'en privait pas, mais bornait généralement ses prétentions au chiffre de dix ou douze. Elle regardait ses maris comme autant de serviteurs : chacun d'entre eux a ses jours conjugaux fixés pendant lesquels sa femme daigne lui permettre de subvenir à ses besoins. Celui des maris qui est en visite laisse son bouclier ou son épée pendus à la porte, signe à la vue duquel les autres maris s'éloignent poliment. Ces liaisons durent naturellement le temps que l'on veut et l'on y met fin sans cérémonie. Les hommes, en revanche, ont le droit de faire partie de plusieurs ménages ou, si l'on préfère, de plusieurs associations matrimoniales. Chaque homme est donc le mari d'un groupe de femmes et chaque femme est la femme d'une confrérie de maris. C'est le mariage par paquets des tribus de Tasmanie élevé à la dignité de la vie mondaine. Il n'y a qu'une règle, mais fort stricte : ces figures de danse ne peuvent se faire qu'avec des personnes de la même caste. Les races inférieures sont aussi sévère-

ment exclues de ces jeux que si elles se composaient d'habitants d'une autre planète.

Comme le peuple adopte très volontiers les mœurs des grands, les castes d'artisans ou d'agriculteurs se réjouissaient de la même manière. Les forgerons ou les charpentiers se réunissaient à cinq ou six pour posséder une femme en commun : ils se prenaient alors pour des seigneurs. Mais il était rare qu'ils fussent assez riches pour faire partie de plusieurs équipages. Et la polyandrie qui s'instituait ainsi dans les classes laborieuses renforçait encore l'impression que, dans le royaume des Naïrs, l'homme était décidément réduit à la portion congrue.

Pour que l'homme ne se laisse jamais aller à l'impression illusoire de la possession, on avait même imaginé un raffinement qui ne pouvait naître que dans une société très pénétrée des droits de la femme. Voici quelles étaient les coutumes du mariage en cette nation matriarcale. « Les dames Naïrs, dit le voyageur portugais Barbosa, contemporain de Charles-Quint³³, ont le droit de commencer leur vie de jeune femme vers l'âge de dix ou douze ans. Alors les mères organisent une grande fête appelée *Tali* comme si elles voulaient marier leurs filles. On y invite tous les amis et parents et l'on prie l'un d'entre eux de bien vouloir épouser la jeune fille. Celui qui y consent fait percer une petite feuille d'or de peu de valeur (environ un demi-duc) d'un trou où l'on passe un cordon de soie. La mère et la fille se parent de leurs plus beaux vêtements, on fait venir un nombreux orchestre de musiciens et de chanteurs. Le jeune homme déclare qu'il prend la jeune fille pour femme. On leur passe alors une chaîne qui les unit tous les deux par le cou et le jeune homme suspend au cou de la jeune fille le cordon de soie avec la pièce d'or : celle-ci la portera toute sa vie, pour indiquer qu'elle dispose librement d'elle-même. Ceci fait, le mari, s'il est parent de la jeune fille, retourne chez lui sans s'occuper d'elle davantage... Après cette cérémonie, la mère s'occupe de trouver quelqu'un qui consente à prendre la virginité de la jeune fille. Ce n'est pas toujours facile, car les Naïrs vivent dans la conviction qu'il est peu convenable de s'acquitter de ce soin. C'est seulement lorsque sa fille a eu des relations avec un homme que la mère pense qu'elle a achevé son éducation en l'élevant au rang de femme et qu'il est convenable de lui chercher maintenant des maris. »

D'autres voyageurs portugais contemporains de Barbosa donnent cette précision que celui qui à la fête du *Tali* a pris la virginité d'une jeune fille ne peut habiter que quatre ou cinq jours avec elle et n'a plus le droit de prétendre être compté parmi ses maris. Le savant Bachofen, qui a longuement étudié cette particularité dans ses *Antiquarische Briefe*, cite d'autres voyageurs qui affirment qu'en certains

endroits, on avait recours, pour cette partie de la fête du Tali, à des Patamares dont c'était la fonction spéciale et qui recevaient un salaire pour cela. Il est bien connu, ajoute-t-il que le Zamorin de Calicut réserve ainsi chacune des jeunes reines aux Brahmanes de son État. Le Rajah de Tarnassari, dit-il, ne fait pas de même : il s'adresse de préférence à des étrangers. L'enquête de Bachofen ne s'arrête pas à ces nobles époux. D'autres navigateurs attestent que les habitants suivent l'exemple de leur prince et qu'ils se donnent beaucoup de mal pour trouver un Européen auquel ils puissent livrer leur fiancée. Les Brahmanes finirent par trouver ces sollicitations inconvenantes. Ils se réservèrent finalement cette spécialité, au moins auprès des familles aristocratiques. Le voyageur anglais Forbes assure que lorsque les rois ou Zamorins se mariaient, le grand-prêtre avait droit aux trois premières nuits avec la nouvelle reine et qu'il recevait même cinquante pièces d'or pour cet office. Bachofen, toujours fécond sur ce sujet, cite de nombreux autres exemples. Un missionnaire anglican qui n'aimait pas les brahmanes prétend que les castes les plus basses cherchaient à s'attirer les mêmes faveurs et qu'il y avait dans leurs maisons une porte de derrière qu'on ne fermait jamais pour permettre aux Brahmanes d'honorer la maison à toute heure.

TITRES DE NOBLESSE DE LA POLYANDRIE : LA LÉGENDE DE DRAUPADI

Cette stricte relégation de l'homme au rôle d'usufruitier ne doit pas être prise nécessairement comme un signe de décadence. La polyandrie, en tous cas, a ses titres de noblesse. Les légendes de l'Inde ne donnent pas d'autres épouses à leurs demi-dieux que ces robustes pêcheuses d'hommes. Et elles louent comme le modèle de toutes les vertus féminines la belle Draupadi, fille de roi, que vingt souverains se disputèrent et qui devint l'épouse irréprochable des cinq fils de Pandou, descendants des dieux. L'un d'eux l'avait gagnée dans un tournoi que le roi son père avait donné pour l'offrir. Ce pas d'armes qui dura seize jours avait commencé par un appel des princes : toutes les couronnes de l'Inde étaient sur les rangs, les dieux eux-mêmes étaient venus pour voir la joute. Le vainqueur devait traverser une bague avec un arc aussi imposant que le fameux arc d'Ulysse et aussi difficile à tendre. Les princes succombaient l'un après l'autre devant cette arbalète de Titan. Les fils de Pandou « brûlant d'ardeur comme de grands éléphants » attendaient leur tour d'entrée en lice. Adjourné, qu'un dieu favorisait, réussit l'exploit, triomphe qui déclencha la colère des princes. Draupadi fut conquise glorieusement après une rixe digne de l'*Iliade*. Adjourné l'emmena dans sa maison de Bhorgava que les cinq exilés habitaient et elle devint son épouse et celle de ses quatre frères.

Il ne faut pas croire que les frères en question, fils de dieu eux aussi et couverts de lauriers autant qu'Achille, aient été des maris d'appoint ou les bénéficiaires de la bienveillance fraternelle. Draupadi est aussi fière d'eux que de son archer. Elle est *leur femme*, altière comme un destrier, fière de l'encolure robuste et des jambes fermes de ses cavaliers. Un roi brutal l'enlève un jour dans la forêt, accompagné d'un bataillon de ses gens d'armes. Dans le char du ravisseur, Draupadi le menace avec orgueil de la colère de ses cinq cuirassiers. « Celui-là, dit-elle, son visage a la couleur de l'or pâle, il a les yeux larges, la taille élancée, c'est le meilleur des fils de Kourou, Youdchichthira, il est mon époux... Cet autre aux longs bras que tu vois debout sur son char, aussi grand que l'arbre çala, c'est Vrikodora, et il est mon époux... Cet habile à l'âme ferme et constante, plein de respect pour les vieillards, c'est Adjournà, le frère de mère et le disciple de Youdchichthira, et il est mon époux... Cet autre, célèbre par sa beauté, ferme dans ses vœux, m'est plus cher que la vie, c'est le héros Nakoula, et il est mon époux... Cet autre enfin, éclatant comme la lune et le soleil, supérieur en sagesse aux autres hommes, créateur même parmi les sages, plein d'ardeur et de prudence, c'est Sakadéra, et il est mon époux... » Pas de jalousie entre ces « éléphants en fureur » que le poète appelle les « tigres des hommes » : et pas de préférence chez la vierge sage, modèle des épouses et des mères selon les décrets des dieux. La seule loi qui leur est imposée est celle de la sélection : les chevaux de luxe avec les chevaux de luxe. C'est une morale de haras.

V

Les Femmes en Grèce

ACHÉENS ET DORIENS

La Grèce commence par des Burgraves. Ariane n'avait pas peur du Minotaure : elle assistait depuis son enfance à des courses de taureaux et Thésée dut lui paraître un peu novice auprès des jeunes Crétois qui participaient aux rodéos de Cnossos. Minos, avant d'être juge aux Enfers, ressemblait à Frédéric Barberousse. C'est aux pieds de la Lorelei que croisaient les navires d'Ulysse. L'amour de Phèdre pour Hippolyte s'adresse à un beau chevalier bardé de fer et portant la longue épée des Croisés, il est pareil à l'amour de Tristan et d'Yseult. Les princes sont fiers de leurs longues boucles blondes. Ils volent des femmes sur les côtes lointaines comme les pirates normands.

Un premier empire insulaire organisé autour de la Crète avait dominé vers l'an 2 000 avant notre ère sur les îles du voisinage. C'est à cette époque que se produisirent les migrations aryennes, celles des « Achéens aux longs cheveux » comme les appelle Homère : ils venaient du Nord par la Thessalie et s'établirent peu à peu en Grèce et sur les îles. Après avoir été longtemps riche et puissant, ce premier empire crétois disparut dans une catastrophe soudaine, guerre ou révolution, sur laquelle on ne sait rien.

On retrouve nos châteaux-forts et nos burgraves vers 1700. Pendant trois siècles, les héritiers des Crétois, autour de Cnossos, de Phaistos, de Zacro et les Achéens établis à Mycènes, à Tyrinthe, à Orchomène, se partagèrent un nouvel empire des doges. Une seconde catastrophe, aussi énigmatique que la première, mit fin vers 1400, à la puissance crétoise : quatre mille ans plus tard, on retrouve ses palais, ses ateliers, ses princes dans la surprise même de ce coup de foudre, comme si les cendres de quelque Vésuve les avaient instantanément ensevelis. La Crète ne se releva jamais. Mycènes put maintenir encore pendant deux siècles la puissance de ses ducs, ceux que l'Iliade nomme des

« rois », le roi d'Itaque, le roi d'Argos, le roi de Sparte. Puis en 1200, les barbares doriens s'abattirent sur le monde achéen. Les chevaliers et les marchands de Mycènes refluèrent sur les îles et sur l'Asie Mineure, et jusqu'aux frontières de l'Égypte, qui les repoussa. Des barbares qui se promenaient nus sous le soleil établirent leurs huttes sur les ruines des palais. C'était le commencement de la Grèce.

La reconstitution du monde égéen est la plus glorieuse aventure de l'archéologie. On n'a pas pu déchiffrer l'écriture de la Crète; on n'a déchiffré que très récemment celle de Mycènes. Ce qu'on sait, on le sait par des tombes, par des bouts de fresques, des bijoux, des cachets, des vases, des statuettes, des villes ensevelies sous d'autres villes rangées les unes au-dessous des autres comme des couches de poisson séché. Mais l'*Iliade* et l'*Odyssée* font parler ces ruines : et les palais enfouis nous expliquent à leur tour les vers auxquels on ne prenait pas garde. Des masques d'or trouvés dans les tombes ressuscitent nos chevaliers du Moyen Age. Ceux de Crète ont la chevelure de Saint-Louis et son visage glabre, ceux de Mycènes ont la barbe de Charlemagne. Les palais sont des châteaux-forts, sans fossés ni pont-levis, mais avec leurs trois enceintes de murailles et au centre leur donjon. Tout un peuple de serviteurs les habite. Priam loge ses cinquante fils et leur ménage, plus ses brus. Autour s'étend le *ranch* avec ses immenses troupeaux. Ulysse n'est qu'un petit baron : ses troupeaux ont plusieurs centaines de têtes*. Des *cow-boys* les gardent la nuit, armés, contre les voleurs de troupeaux. Quand ils reviennent des pacages, on organise des *rodéos* et les jeunes gens sont fiers de coucher les taureaux en les prenant par les cornes et de sauter sur le dos des plus farouches. Des ateliers sont abrités dans le *burg* lui-même ou dans ses dépendances. La vieille Hécube dirige dans le palais de Priam une manufacture d'étoffes brochées. D'autres princes ont des ateliers de céramique, d'autres ont des manufactures d'armes, des forges où l'on fabrique du bronze, des chantiers de construction navale. Tous exportent. Le commerce a fait naître les villes. Homère dit : *la Crète aux cent villes*. La population y est grouillante, les maisons ont souvent trois étages, elles ont des revêtements luxueux et résistants, des solives apparentes, des fenêtres sur les cours intérieures. Ces villes ont le confort des cités riches : les adductions d'eau, les canalisations d'égout, de grands docks bien outillés dans les ports. Ce sont les Crétois qui construisirent à Alexandrie le port de Pharos, zone franche qui leur était réservée. Leurs grandes villes ont la richesse et l'assurance des cités hanséatiques. Ces princes guerriers et marchands, parfois pirates, échangent des présents avec Pharaon. On les reconnaît aux plumes et aigrettes qu'ils portent sur la tête. A cause de la couleur

* Homère dit « trois mille bœufs », expression imagée qui signifie seulement « un grand nombre de bœufs ».

basanée de leur peau, les Égyptiens les appelaient *Phoinikoi*, ce qui veut dire les Peaux-rouges ¹.

LES FEMMES EN CRÈTE : « LA PARISIENNE »

Dans ces îles fortunées, apparut une race de femmes qui n'est pas moins surprenante que leurs seigneurs chevelus. Pimpantes comme des faisanes, sportives comme des Suédoises, coquettes comme des Espagnoles, elles mettent de vives couleurs modernes, légères et imprévues, sur la lourde fresque mordorée et byzantine de la vie des femmes chez les peuples anciens.

Celles de Crète, on les connaît surtout par des statuettes et par l'imagerie des objets ciselés, mais cette imagerie est étonnante. Les archéologues de 1910 retrouvèrent avec stupeur sur les vases et les *azuleos* de Crète, les jupes de leur propre temps et les tissus brochés de Worms et de Paul Poirer. La suite des fouilles ne devait pas les décevoir. Les crinolines du Second Empire furent découvertes peu après, et aussi le grand col Marie Stuart, puis les falbalas dont les Espagnoles entourent la fameuse *traje de gitana* qu'elles sortent fièrement pour les grands jours de la *fiesta*. Les chevelures prenaient toutes les formes, chignons sur la nuque, anglaises sur le cou, catogans, torsades, franges sur le front, bouclettes, accroche-cœur, mais toujours des formes qui nous rappelaient quelque province de notre Europe. Le nez de l'une de ces figurines était si impertinent, sa grâce si fraîche et si proche de nous qu'on l'appela « la Parisienne ».

Il faut ajouter que ces Crétoises avaient une coutume charmante : comme les Égyptiennes, elles trouvaient inutile de voiler leurs somptueuses poitrines, ou, si elles le faisaient à quelque moment, c'était de gazes transparentes et impalpables. Ces exhibitions rendaient indispensable, bien entendu, l'usage du corset. Elles se serraient donc la taille comme des ballerines et de savantes et invisibles lamelles de fer souple maintenaient leurs grâces dans l'apparence d'une perpétuelle jeunesse. C'était très utile en même temps pour faire bouffer les jupes. Il y eut des modes infinies : on sautait de François II à Marie-Antoinette, les ceintures avaient soudain de gros nœuds, les robes se gonflaient comme d'énormes cloches ou devenaient de stricts fuseaux. Les chevelures s'ornaient de fils d'or, en d'autres siècles de diadèmes ou bien de gros nœuds de petites filles. Des épingles ou des clips énormes faisaient soudain leur apparition : grâce à elles une grosse pâquerette d'or était piquée dans un casque blond ou six petites cruches tintaient capricieusement au-dessus d'une oreille. Quelle que fût l'époque, les bijoux ne manquaient pas. Toutes les femmes, même les plus pauvres, semblent avoir eu leur verroterie. La variété des chapeaux était infinie, allant du hénin au bérêt, par la toque, le cha-

peron, le turban, toujours agrémentés de « garnitures » bien entendu. Les chatons des bagues étaient ciselés de miniatures, les bracelets étaient aussi riches que ceux d'un roi nègre : et il faut dire que les Crétois en portaient autant que leurs femmes.

Devant ces femelles somptueuses, les hommes se contentaient modestement pour leur tenue de ville d'un pagne et d'un grand chapeau plat. Il est vrai qu'ils étaient fiers de leur taille fine, de leurs hanches étroites, de leurs longues jambes qui leur donnaient une silhouette sportive que les céramiques crétoises reproduisent avec prédilection. Cette belle race aux femmes audacieuses ne devait pas manquer de charme. Ils ne semblent pas avoir été barbares, ni cruels. Ils aimaient ce qui était beau. Cette vie que nous ne connaissons qu'à travers des catalogues de modes, d'ameublement et d'orfèvrerie, comme elle repose et comme elle enchante par l'impression de la liberté et de l'aisance ! Cette histoire sans matière, impalpable, irisée comme les ailes des papillons, nous pourrions nous en défier si un soleil radieux ne se levait pas à la même époque sur tout l'Orient de la Méditerranée. C'est le temps où les Ramsès relèvent l'Égypte, le temps où Babylone construit ses palais et ses jardins, le temps des flottes et des princes et des fêtes brillantes. Engloutie dans les sables des siècles, la caravelle dont les archéologues ont retrouvé la carcasse portait peut-être quelques-unes des richesses les plus belles parmi celles de l'histoire des hommes. C'est le décor de la Renaissance ².

FÊTES, SPORTS ET JEUX

Ce qu'on peut savoir de la vie des femmes crétoises ne dément pas ces brillantes apparences. Elles participent comme les hommes aux fêtes, aux jeux, aux cérémonies. Sur les fresques de Cnossos, on les voit aux premiers rangs des loges, papotant et regardant les danses, les combats de boxe ou les rodéos. Et, le soir sur la place, elles dansent avec les garçons la sardane, la belle danse catalane que décrit le vers de l'*Iliade* « garçons et filles se tenant par le poignet ³ ».

On les voit encore défiler aux processions, elles assistent aux sacrifices et aux fêtes. C'est même à elles que revient le rôle principal dans les cérémonies religieuses. Les Crétois adorent une déesse de la fécondité qu'on représente avec des appâts robustes généreusement exposés aux fidèles. Les femmes sont les prêtresses de ce culte. Et ce privilège leur est si exclusif que les hommes quand ils figurent comme prêtres de la déesse n'apparaissent que sous des habits de femmes. Dans les mêmes cérémonies, elles fournissent encore les danseuses, les chœurs, les processionnaires. Dans les jeux sportifs elles ne se contentent pas du rôle de spectateur. Les archéologues, avec quelque étonnement, ont identifié des femmes parmi les participants des *rodéos* qui montrent

leur adresse en voltigeant autour des lourds taureaux. Ils ne furent pas moins surpris de les retrouver parmi les pugilistes qui, classés par leur poids comme sur nos rings, se livrent à des combats qui ressemblent beaucoup à ce que nous appelons des matchs de boxe. Les artistes crétois représentent souvent aussi des femmes conduisant elles-mêmes leur char, comme cette Nausicaa que rencontre Ulysse dans l'île des Phéaciens. D'autres fois, ils les représentent à la chasse. Les mêmes documents nous les montrent travaillant aussi bien que les hommes à la fabrication des poteries. Et les ateliers féminins organisés dans les palais nous avertissent assez qu'elles participaient à la vie quotidienne autrement qu'en figurantes.

DES « GRANDES MAISONS » A « LA CRÈTE AUX CENT VILLES »

Comment les femmes de Crète étaient-elles parvenues à cette situation privilégiée ?

C'est ce que les documents ne nous enseignent guère. La déesse plantureuse des Crétois et la prépondérance des femmes dans les cérémonies du culte pourraient faire supposer quelque antique régime matriarcal. Mais rien ne vient confirmer cette hypothèse. On a retrouvé à Chamaizi en Crète une grande maison elliptique formée de deux absides qui se rejoignent : cette maison qui avait plus de vingt mètres dans sa longueur et quinze dans sa largeur contenait douze appartements qui s'ouvraient sur un patio situé au centre. Cela fait penser aux « longues maisons » des Iroquois. Mais le rayonnement des appartements autour de la cour centrale, le caractère *unitaire* du dispositif évoque aussi une organisation patriarcale, les fils et les gendres rassemblés sous le même toit et dans la même communauté. On peut tirer la même conclusion d'une grande maison rectangulaire retrouvée à Vasiliki : celle-ci comprenait vingt pièces qui communiquaient facilement entre elles. Ces habitations qu'on date du xxv^e et du xxi^e siècle avant notre ère annoncent le même type de vie que celui qu'on peut imaginer d'après les palais crétois et mycéniens des siècles postérieurs : un père de famille installé comme un pacha au centre de sa ferme ou de sa forteresse et gouvernant il peuple de ses fils et de ses serviteurs ⁴.

On ne passe pas facilement de ces ranchs rustiques à nos élégantes citadines. L'archéologie a pourtant surpris la décomposition progressive du phalanstère familial. Chamaizi reconstruit au xvi^e siècle montre l'éparpillement de la ruche patriarcale : on ne loge plus dans la caserne commune, mais chaque foyer a sa petite maison adossée au manoir vénérable où règne le patriarche. Ce morcellement se vérifie partout à cette époque. On le constate également sur le continent où les ruches-forteresses qu'on rencontrait à Tyrinthe vers 2500 sont remplacées par

des groupes de demeures. Les tombes elles-mêmes obéissent au même mouvement individualiste et les sépultures collectives contemporaines des phalanstères sont remplacées par d'honnêtes caveaux de famille.

Le développement urbain acheva cette évolution. La Crète aux cent villes finit par le trois pièces-cuisine qu'on trouve à Zacro vers 1400, à Gournia, fourmière artisanale à la même époque. On en arrive même à la maison de rapport. Zacro, ville campagnarde vers 2000 ou 1900 est devenue cinq siècles plus tard une cité aux rues larges, bien pavée, bien drainée, et où l'on déterra un immeuble qui ne comptait pas moins de vingt-trois appartements ⁵. La fragmentation du groupe patriarcal a donné naissance à l'individualisme que la civilisation urbaine a considérablement développé. La condition des femmes a probablement suivi ce mouvement. Au bout de leurs pioches, les archéologues découvrent une fragmentation du foyer qui substitue à l'autorité patriarcale une société semblable à la nôtre.

Les conclusions de l'archéologie sur l'indépendance des femmes sont vérifiées par une preuve indirecte qui est assez curieuse. Les colonies fondées par les navigateurs crétois ont duré plus longtemps que la Crète et nous sont connues par les historiens : or les historiens ont fait la même constatation. Hérodote dit des Lyciens qu'ils portent le nom de leur mère et non celui du père et qu'ils comptent leur descendance en ligne féminine. Les Cariennes de Milet allèrent plus loin : elles furent plusieurs fois gouvernées par des reines, elles choisissaient les hommes avec lesquels elles daignaient partager leur vie, mais sans leur laisser prendre le titre d'époux *. Si l'on doute d'Hérodote, voici Plutarque. Il rapporte que seuls parmi tous les Grecs, les Crétois n'appelaient pas leur île leur *patrie* : ils disaient leur *métairie*, le pays de leur mère. Un historien plus obscur est encore plus décisif : il accuse le pouvoir d'être tombé en quenouille, écrivant que le sceptre de Minos est tombé finalement entre les mains d'Ariane. C'est le reproche même qu'on faisait aux Égyptiens, lesquels, comme les Crétois, avaient le goût des gorges charmantes et des robes de grand couturier.

LES CHATEAUX DE MYCÈNES

A Mycènes, cependant, les couleurs de la vie familiale étaient du même ton, mais un peu moins vives. Les modes de la Crète étaient passées sur le continent. Il n'est pas certain qu'elles s'y soient maintenues avec toute leur audace. On imagine mal la grave Pénélope tissant sa toile les seins nus devant les fauteuils où sont assis les prétendants. Il n'est pas sûr non plus que la charmante gorge virginale de Nausicaa ait été naïvement exposée aux regards d'Ulysse dont la

* Bachofen dans son *Mutterrecht* avait accordé une grande importance à ces particularités sur lesquelles il fonde en partie sa thèse d'un ancien matriarcat dans le bassin méditerranéen.

vertu était un peu fragile. Les fresques de Mycènes témoignent d'une vie de société aussi brillante qu'à Cnossos. On y retrouve les loges d'où les jeunes femmes élégantes assistaient aux jeux, aux processions, aux combats de pugilistes. Mais les palais de Mycènes et de Tyrinthe comportent une disposition qui donne à réfléchir. Nos *Achéens chevelus* n'avaient pas tout à fait perdu la tête devant le plumage de leurs femelles. Au centre de leur demeure s'élevait un beau *living-room*, parfois somptueusement orné, qu'on appelait le *mégaron*. C'était la pièce de réception, on y accueillait les hôtes, les femmes y paraissaient. Au centre, se trouvait le *foyer* cher aux Aryens, et auprès, le siège du maître. Mais les femmes avaient leur propre *mégaron* dans une partie de la demeure sur laquelle s'ouvraient leurs appartements et là les hommes ne pénétraient pas. Cet ensemble de constructions abritait une population féminine assez abondante qui comprenait les esclaves sous la direction de l'intendante, le service de Madame, et sans doute quelques privilégiées qui n'entrent ni dans la catégorie des servantes ni dans celles des épouses. La chambre du maître s'ouvrait sur cette partie de l'habitation.

LA VIE PRIVÉE AU TEMPS D'ULYSSE

Les burgs des Achéens ne nous renseignent pas plus complètement que les palais de Crète sur les coutumes de leurs habitants. Mais, ici, les archéologues appellent Homère à leur secours, admettant avec quelque complaisance peut-être, qu'un poète du ^{xii}e siècle nous donne une image encore exacte des mœurs qui étaient en usage quatre siècles avant qu'il n'écrivit. Le manoir d'Ulysse s'accorde assez bien avec leurs découvertes. Le plus avisé des Grecs avait fait construire pour Pénélope une chambre confortable et fraîche sur la terrasse du *mégaron*. Elle occupait là une position élevée dont elle avait lieu d'être satisfaite. Ulysse, lui, avait son appartement personnel dans l'enceinte réservée aux femmes. Homère ne dit pas comment il passait ses soirées.

Il ne faut pas croire, néanmoins, que l'épouse subissait sans réagir cette supériorité stratégique. Nous en avons un exemple par l'histoire de Laërte, père d'Ulysse. Ce Laërte avait eu une tendre attirance pour une jeune fille de très bonne famille qu'il avait fini par acheter (fort cher) à ses parents. Elle s'appelait Euryclée. Cette acquisition ne fut pas du goût de la femme de Laërte qui se démena si bien que son mari ne put en profiter. La tendresse de Laërte demeura purement sentimentale et Euryclée joua dans la famille le rôle que la « mademoiselle » française joue dans les romans russes : elle fut gouvernante des enfants, Ulysse d'abord, puis Télémaque, et ne mérita jamais entièrement, semble-t-il, le beau titre de nourrice dont Homère la gratifie.

La vie de Laërte nous donne quelque idée de la diversité des existences chez nos barons achéens. Le manoir d'Ulysse a quelque chose du ranch : nous avons déjà dit qu'il possédait trente mille têtes de bétail. Laërte, lui, s'est retiré dans une sorte de gentilhommière. Il habite à quelque distance une propriété qui ressemble assez à un *mas* provençal, avec une dizaine de serviteurs. Il est en retraite et ne gouverne plus, c'est une vie de vieux gentilhomme fermier : il y a très longtemps, bien entendu, qu'il n'est plus question d'Euryclée.

Le *mas* de Laërte ou le *ranch* d'Ulysse relèvent, toutefois, de la même économie domestique. On fabrique tout à la maison. Ulysse a édifié lui-même les murs de sa chambre nuptiale, dressé le toit et fabriqué la porte en bois plein. Il a construit aussi lui-même le lit conjugal qu'il établit sur la souche d'un vieil olivier. On voit qu'avant d'être expédiée sur la terrasse, Pénélope avait été très convenablement traitée. Eumée a été pareillement l'architecte de sa bergerie. Il taille aussi ses sandales. Les cuirs et les manteaux sont préparés à domicile, les peaux étirées et tannées : Hésiode explique même comment on doit s'y prendre pour faire des chaussures en boxcalf, garnies de feutre à l'intérieur. Les étoffes sont tissées à la maison par les servantes. Ce petit royaume domestique se suffit à lui-même comme l'île de Robinson Crusoë. Les filles de la maison ne se croient pas dispensées du travail collectif. Nausicaa étendait la lessive avec ses servantes quand Ulysse la rencontra. Son père la traitait pourtant en enfant gâtée : elle avait du feu dans sa chambre et une voiture pour aller étendre son linge. Mais les devoirs des enfants sont fixés par la même conception patriarcale. C'est encore la fille de la maison qui est chargée de s'occuper avec ses servantes de la toilette de l'hôte : elle le baigne, le frotte d'huile, le parfume, ou, du moins, préside à ces divers soins avec une courtoisie toute japonaise. C'est avec cette bonhomie paysanne que la plus jeune des filles de Nestor frictionna Télémaque, beau garçon qui avait dans les dix-neuf ans.

La discipline de ce petit royaume est réglée comme son économie. La juridiction des petits seigneurs de l'Hellade s'étend sur toute la population femelle du royaume, femme, filles, servantes, sur les serviteurs, et même sur les enfants mâles jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge d'homme. Ce pouvoir est considérable et il peut être expéditif. On en voit un exemple dans la répression sauvage qu'Ulysse, baron plein de bon sens, applique néanmoins aux pauvres petites servantes qui ont « collaboré avec l'occupant ». Quelques-unes étaient fort jeunes, l'absence d'Ulysse avait duré vingt ans. Aucune de ces considérations ne touche le héros de la sagesse homérique. Il charge Télémaque de pendre en brochette ces pauvres petites filles dans un coin de la cour. Le prince modèle de Fénelon s'acquitta de cette tâche sans sourciller. « Leurs pieds remuèrent quelques instants, dit Homère,

et ce fut tout. » Telles étaient la modération et l'honnêteté qu'on nous apprend à admirer chez les Anciens. Cette exécution féroce est exceptionnelle, mais elle est permise par l'usage. L'inconduite de la fille est punie de mort ou par extrême indulgence d'expulsion : et où ira-t-elle ? L'adultère de la femme est puni de la même manière. Voilà qui ne va guère avec nos robes crétoises. On peut en conclure que la chute du grand empire commercial insulaire avait dû changer bien des choses. Le retour à la vie paysanne avait redonné de l'énergie à nos Achéens chevelus.

Les anciennes légendes grecques nous laissent deviner que le maître du ranch eut plus d'une fois à défendre le cheptel féminin dont il était en principe le bénéficiaire exclusif. Les servantes accumulées dans la cour du fond constituaient évidemment une tentation pour les jeunes fils adultes cantonnés dans la cour d'honneur. Les concubines du père étaient un fruit défendu parfois mordillé par de jeunes dents. Phénix qui fut plus tard écuyer d'Achille vengea ainsi sa mère délaissée. Des troubles plus graves encore pouvaient avoir lieu. L'histoire de Phèdre et d'Hippolyte nous en a laissé le témoignage. Le mélange des portées de demi-frères et de demi-sœurs avait les mêmes inconvénients que chez le peuple hébraïque et produisait des situations délicates que le chef de famille avait à dénouer.

Cette administration de la justice provoquait parfois des drames. Le chef de famille décidait seul, mais l'opinion comptait. Le fief se transmettant par ordre de primogéniture, le fils aîné, prince héritier et les cadets lorsqu'ils étaient restés dans la demeure seigneuriale constituaient une sorte de tribunal du clan qui pouvait se trouver en conflit avec le père. Périandre, duc de Corinthe, pour parler comme Shakespeare, avait condamné et mis à mort sa femme Mélissa. Un des fils de Mélissa, Lycophron, apprit ce meurtre par son grand-père. Il décida de ne plus adresser la parole à son père. Celui-ci chassa le rebelle et l'exila à Corcyre, colonie de Corinthe. Puis, se sentant vieillir, Périandre demanda à son fils de revenir. Lycophron répondit qu'il ne rentrerait jamais à Corinthe tant que son père serait vivant. Périandre dut céder : il offrit d'abdiquer et de céder sa place à Lycophron, tandis qu'il s'exilerait lui-même à Corcyre. Ce furent les habitants de Corcyre qui fournirent la péripétie finale. Bien que Périandre ait été inscrit plus tard au nombre des sept Sages de la Grèce, ils refusèrent de jouir des bienfaits de son administration et mirent Lycophron à mort plutôt que de voir son père s'installer chez eux.

La tragédie grecque a animé ces fantômes sanglants. Clytemnestre, moins sage que Pénélope, n'avait pas résisté à dix ans d'absence. Le retour d'Agamemnon, duc d'Argos et de Mycènes, est l'envers du retour d'Ulysse : c'est le prétendant qui se débarrasse du revenant.

Et le meurtre de Clytemnestre par son fils Oreste est tout autre chose qu'un drame de famille. C'est un drame du clan, le parti du prince héritier refusant de s'incliner devant le nouveau duc, les pairs et les vassaux réunis en conseil comme dans un comté de Bourgogne et décidant la mort du baron félon.

La vie des femmes grecques au temps d'Homère est séparée par plusieurs siècles — quatre disent les uns, six ou sept disent les autres — des grands châteaux-forts de Mycènes. Si Homère peut nous aider à imaginer la vie à Mycènes et inversement si les ruines nous aident à comprendre la vie homérique, il ne faut pas oublier cette distance pendant laquelle bien des changements ont dû se produire. L'helléniste allemand Walter Erdmann a insisté vivement sur cette autonomie de la vie homérique par rapport aux époques précédentes. Dans la vie des femmes telle qu'elle est décrite par Homère, il distingue déjà la claustration et l'obéissance qui seront imposées aux femmes par la Grèce classique. « Ils regardaient leur épouse, dit-il des héros d'Homère, à peu près comme une esclave tremblante qui n'avait qu'à écouter leurs ordres ⁶. » Et il compare cette autorité du mari à la *patria potestas* du père de famille romain, reconnaissant seulement qu'elle s'exerce avec moins de rigueur.

DU MANOIR D'ULYSSE AU CAMP DU DRAP D'OR

A la vérité, on a souvent l'impression en lisant Homère, que le poète mêle deux styles de vie et peut-être deux époques assez différentes. C'est un mélange que les interpolations n'expliquent guère. On a l'impression très souvent qu'on est au temps de François I^{er}. Les tentes dans la plaine autour de Troie font penser au Camp du Drap d'Or, Hector est le modèle de son siècle comme le chevalier Bayard, les armes sont damasquinées et les boucliers paraissent ciselés par quelque Benvenuto Cellini. Les femmes pourtant n'ont pas dans cette société de seigneurs et de barons la place qu'elles avaient au temps de Thyrinthe et de Mycènes. Plus de tournois, de fêtes où elles assistent parées dans des loges. Plus de « merveilles ». Les femmes ne sont pas prisonnières, mais Erdmann a raison d'affirmer qu'il faut des circonstances exceptionnelles pour qu'elles paraissent en public. Hélène se mêle aux vieillards qui regardent du haut des murs le champ clos des combattants : mais c'est pour assister auprès d'eux au duel de Pâris et de Ménélas. Andromaque quitte ses femmes pour se précipiter jusqu'aux portes Scées. Mais toute la ville est bouleversée et tous attendent dans l'angoisse la péripétie finale qui la concerne plus que personne d'autre. Elles habitent à l'écart, elles prennent leur repas dans leur appartement, elles n'assistent pas aux banquets des hommes dans le *mégaron*. Tout ce qui est de la

direction domestique leur appartient, mais en toute autre chose, c'est l'homme qui décide. Télémaque qui est presque encore un enfant le rappelle durement à la sage Pénélope : « Reprends ta toile et ton fuseau ; décider est le partage des hommes et le mien avant tout, puisque c'est moi qui suis le maître ici. » Comme dans la loi franque, « l'homme se bat et conseille ». A Milet, chez les descendants de ces Achéens qu'il avait pu connaître, Hérodote nous apprend que les femmes, aussi respectueuses qu'en Chine, ne paraissaient jamais à la table de leur mari et s'abstenaient de l'interpeller à voix haute par son nom.

Or, l'*Odyssée* dément ce décor de chevalerie et nous replonge dans la vie du Far-West. On oublie le temps de François I^{er}. Ulysse dans l'île de Calypso construit lui-même son radeau avec une douloire et une hache dont il se sert comme un bûcheron. On se souvient alors qu'il avait construit de la même manière sa chambre nuptiale, en se servant de la souche d'un vieil olivier, seul, de ses propres mains et dans un tel secret que c'est ce tendre souvenir qui lui servira vingt ans plus tard à se faire reconnaître de Pénélope. Mais François I^{er} reparaît aussitôt. Ce lit qui rappelle la Prairie est incrusté d'argent et d'or et il est devenu une chambre princière sans qu'on comprenne comment. Eumée, fils de prince, intendant des immenses troupeaux, a construit sa cabane et les traducteurs l'appellent le « porcher » Eumée ; Laërte, le vieux duc, vit comme un fermier, les saumons de fer, les plaques de bronze, les outres d'huile et de vin, les quarteaux de grain sont enfermés dans un cellier gardé par Euryclée, mais le mégaron est incrusté d'or et d'argent, les sièges sont d'ivoire et l'on étend sous les pieds des hôtes les tapis précieux des *Mille et Une Nuits*. Les femmes des barons, devenues des recluses, sont enfermées et muettes dans leurs appartements, puis soudain on dirait qu'on allume les lustres. Pénélope descend comme une reine, accompagnée de ses suivantes, dans cette belle salle des gardes où sont réunis les prétendants. Hélène de Sparte s'étend sur sa chaise longue comme M^{me} Récamier et demande à Télémaque ce que sont devenus les jeunes seigneurs qui lui faisaient la cour quand elle était jeune fille. Nausicaa vient écouter auprès de son père les récits d'Ulysse. Ce jour-là les plaques d'or qui ornent le seuil et les pilastres, les grands bronzes sculptés des portes font oublier la vie rustique et nous replongent dans le luxe et la vie mondaine des derniers temps de la chevalerie. Et le lendemain, les femmes dans leurs appartements tissent les étoffes pour toute la maison, les brodent, cousent les vêtements, brassent le pain, passent la farine et fabriquent les innombrables galettes qui servent à la consommation de chaque jour ⁷.

LES HOBEREUX, LE MARIAGE, LES CAPTIVES

Cette civilisation hybride se retrouve dans le mariage. Les Grecs sont unanimes à revendiquer comme leur privilège la forme monogamique du mariage. Ils affirment avec fierté que c'est une des coutumes qui leur ont été léguées par leurs ancêtres et qu'elle est pour eux le seul mariage légitime. C'est une des différences essentielles, disent-ils, entre les Grecs et les Barbares⁸. Cette monogamie officielle est tempérée toutefois par un usage seigneurial du cheptel féminin. L'homme n'a qu'une seule épouse. Mais il peut avoir une ou plusieurs concubines, filles libres achetées à leur famille, c'est le cas d'Euryclée, ou captives prises en campagne, comme Briséis pour Achille, Chryséïs pour Agamemnon. Le maître peut, en outre, puiser à son gré dans le lot des servantes et des esclaves, hors d'œuvre servis à tout moment auprès de la table conjugale.

Ces manières de hobereaux rappellent la vie de campagne. On sent le patriarcat, les grands troupeaux, le maître qui en prend à sa guise. Le mariage dans les grandes familles est accompagné aussi de coutumes qui ont encore une senteur paysanne. Le père de la jeune fille invite dans son ranch les jeunes gens du pays qui peuvent prétendre à la main de sa fille. Ils viennent avec des cadeaux et reçoivent pendant plusieurs mois, parfois une année, l'hospitalité du maître. Ils se défont aux jeux, à la chasse, aux danses. Le père choisit après ce temps d'épreuve. Hérodote nous a raconté comment se déroulèrent chez Clisthène, baron de Sicyône, les fiançailles de sa fille avec Mégaclos, père de Clisthène d'Athènes dont un des arrière-petits-fils fut Périclès. On voit par ce récit que la présence des prétendants chez Pénélope n'avait rien d'anormal, à part le pillage auquel ils se livrèrent dans cette circonstance : Ulysse étant « porté disparu » depuis vingt ans, c'est la conduite de Pénélope qui est exceptionnelle, celle des prétendants, qui sont venus avec les cadeaux réglementaires (ils les donnent à la fin) et qui font la roue est conforme à l'usage, mais abusive. Lorsque le choix est proclamé, la fête se termine par des cadeaux, un banquet, et une joyeuse cavalcade.

Ensuite, ces paysannes jouent à la reine. Hélène dans le palais de Paris est impertinente comme Marie Stuart, elle a des remords d'archiduchesse morganatique. Pénélope sous son grand châle est majestueuse, elle laisse tomber de sa bouche des communiqués officiels. Areté, la femme d'Antinoüs, est aussi populaire qu'une reine de Hollande et présente des placets à son royal époux. Toujours le même mélange. Cela sent le fumier et les grands troupeaux, le cuir, le goudron, les hommes aux bras rudes : et tout d'un coup, on prend des airs de tête. Cette vie de cour alourdit trop souvent les poèmes homé-

riques. Mais ce qu'il y a d'étonnant chez Homère, c'est que les hommes et les femmes y restent ingénus et proches de nous malgré ce film à grand spectacle. On aime qu'Achille rêve à la « sage épouse », fille de général, que Pélée lui choisira quand il rentrera dans les grasses plaines de Phthie. C'est l'amant fougueux de Briséis qui parle ainsi, comme un clergyman de George Elliot. Ulysse nous touche infiniment lui aussi au milieu même de son aventure avec Calypso, Antinée auprès de laquelle il s'attarde un peu longuement. Elle lui propose l'immortalité, étant déesse : et, lui, renonce à ce paradis éternel pour retrouver un jour Pénélope et son manoir d'Ithaque, Pénélope qui a quarante-cinq ans et une dignité un peu majestueuse, mais qui est sa femme et qui porte les clefs de son manoir d'Ithaque. Et Andromaque dit très doucement à Hector que la guerre lui a tout enlevé, qu'elle n'a plus de parents, qu'Achille a tué ses sept frères dans un raid sauvage contre leurs troupeaux et qu'il est tout désormais pour elle, tout ce qu'elle possède sur cette terre. Et, quelques heures plus tard, devant le cadavre d'Hector, elle a ce mot si proche de nous, si profondément conjugal : « Nous étions nés tous les deux pour une même destinée. » Celle-là ne jouait pas à la reine quand elle portait sur les bras son fils que l'aigrette achéenne d'Hector effrayait. Oui, c'est le mariage tel que nous le sentons nous-mêmes. Malgré les aventures de la guerre, les servantes, les captives, les maraudages de toutes sortes, il reste l'essentiel, la fidélité de l'engagement. Ils avaient bien raison, ces Grecs, de se dire monogames. C'était là un sentiment nouveau que ne pouvaient comprendre les magnifiques cheikhs du désert qu'on trouve chez les autres peuples, usant d'une femme comme d'un quartier de viande et jouant avec leur favorite comme ils auraient monté leur cheval préféré.

Mais c'était un sentiment nouveau, justement. On s'en avise à quelques détails singuliers. Nous voyons trop Andromaque dans l'interprétation de Racine. L'Andromaque de la légende grecque eut une existence plus sinieuse. D'abord elle eut un fils de ce Néoptolème, fils d'Achille, que Racine appelle Pyrrhus : ce fils ne lui fut pas moins cher qu'Astyanax et il eut pour destinée d'être le roi de ces terribles Molosses, qui ne sont pas des chiens comme on le croit généralement mais un peuple de l'Épire. Mais ce nouveau lien ne fut pas sa dernière étape. Après la mort de Pyrrhus, elle épousa Héléнос, qui était un autre fils de Priam et par conséquent son beau-frère. Cette veuve inconsolable eut presque autant de maris qu'une veuve américaine, ce qui ne diminue en rien l'admiration qu'elle inspirait aux écrivains de l'antiquité. On la comprendra mieux si l'on sait que sa contemporaine Briséis, la captive d'Achille, qui avait vu ce terrible bûcheron d'hommes abattre son mari et ses trois frères le même jour, était néanmoins tendrement amoureuse du bel Achille

et soupirait après le jour où elle serait solennellement unie à lui au milieu des vivats des Thessaliens⁹. Tout cela au milieu des plus fermes propos. « Aujourd'hui, après tant de peines, je le proclame avec bonheur : cet époux, il est pour moi ce qu'est le chien pour l'étable, il est le câble qui sauve le vaisseau, il est la colonne qui soutient la maison, il est pour moi comme un fils unique pour son père, la terre qui se montre aux matelots désespérés, le jour resplendissant après la tempête, une source d'eau vive pour la soif du voyageur. » Quelle est l'épouse chrétienne qui parle ainsi ? Eh bien, c'est Clytemnestre recevant Agamemnon, dix minutes avant qu'elle ne lui fasse couper la gorge. Cela prouve qu'il faut se méfier. Notamment des héroïnes.

LA GRÈCE, CIVILISATION SANS FEMMES

Ces charmantes femmes grecques n'eurent pas de chance. Malgré ces débuts encourageants, elles ne purent échapper au destin de la plupart des femmes dans l'antiquité qui était de ne compter pour rien. Une sorte de nuit morose sépare le temps d'Homère des siècles où nous pouvons retrouver le fil de l'histoire. En 1100 avant Jésus-Christ, nous perdons de vue les vaisseaux dorés des Achéens. En 700, nous ne retrouvons plus les Achéens eux-mêmes, ils se sont réfugiés dans les villes de Troade. C'est parmi eux qu'on retrouve ces filles de Carie qui étaient si alertes et qui n'avaient pas pour les hommes un respect exagéré. C'est encore chez eux qu'on découvre au ^{vi}e siècle, cette Sapho qui dirigeait un pensionnat de jeunes filles et qui dédiait à ses jeunes élèves des poèmes attendrissants. On a peu de renseignements sur ce qui se passait pendant le même temps dans les villages de Grèce où les montagnards doriens avaient remplacé les gracieux Achéens. Hésiode, agriculteur peu sensible, donne des conseils qui marquent la différence des temps. « Ayez une maison, une femme et un bœuf : une femme achetée et non pas épousée, qui soit capable de conduire les bœufs. » Cette formule d'économie domestique est accompagnée d'une sévère mise en garde contre les femmes « à la croupe attifée » qui font perdre leur sang-froid aux agriculteurs. Hésiode les accusait de tous les maux qui troublent l'existence campagnarde et il avait vérifié à leur intention la légende de Pandore qui définit bien ce qu'on peut attendre d'une complaisance même modérée.

Il n'est donc pas trop étonnant que la Grèce du ^ve siècle, héritière des campagnards doriens, ait fait peu de place aux femmes dans cette civilisation qui nous paraît paradoxalement si proche de nos manières. Elle réussit même à les exclure de l'amour. Enfermées dans le gynécée, elles furent presque toujours réduites à leur besogne de reproductrice

et de ménagère. La civilisation grecque se passe assez bien d'elles sinon pour faire des enfants.

LE MARIAGE SANS AMOUR

Le mariage était une affaire de convenance arrangée entre les familles. Le jeune homme était consulté. En cela les jeunes Grecques n'étaient pas traitées autrement que les autres jeunes filles de leurs temps. Le but du mariage était d'avoir des enfants : c'était un devoir civique si étroit qu'on ne pouvait être ni archonte ni stratège si l'on n'était père de famille. Il s'agissait essentiellement d'enfants mâles destinés à perpétuer le nom et la race. Comme beaucoup d'autres peuples, les Grecs regardaient comme un grand malheur de ne pas avoir de fils pour assurer le culte du foyer et se charger des soins dont les morts ont besoin dans le monde infernal. Ces graves tâches sociales n'exigeaient pas d'amour ni même de penchant particulier. Aussi l'amour entre les fiancés est-il rarement invoqué dans les œuvres d'imagination. Pour les Roméo de ce temps-là Juliette, on le sait, est un joli petit garçon de quinze ans. L'ornement principal de notre littérature est si profondément ignoré des Grecs que Plutarque, au temps où l'empereur Julien bâtissait les Thermes de Lutèce, était obligé d'écrire un *ingénieux* plaidoyer pour soutenir à ses lecteurs que les jeunes filles étaient *elles aussi* capables de faire naître l'amour.

RITES DU MARIAGE

Cette cérémonie d'état-civil unissait un homme qui avait généralement une trentaine d'années ou plus et une fille qui courait sur ses quinze ans. L'inceste était regardé avec répugnance, mais le mariage entre frères et sœurs d'un même père mais d'une mère différente était aussi normal que chez les autres peuples de l'antiquité. L'acte important dans cette affaire toute contractuelle était l'engagement des deux familles. Dès cette convention solennelle, le mariage était considéré comme conclu. Ces fiançailles pouvaient être décidées très tôt : la mère de Démosthène avait été fiancée à l'âge de cinq ans. La jeune personne était pourvue d'une dot, signe auquel on reconnaissait le mariage légitime entre deux familles convenables. La livraison du jeune objet, opération de pure routine, n'en était pas moins entourée de quelques gentilles singerie. On lavait la jeune fille en musique avec l'eau de la fontaine Callirhoe, elle consacrait à Arthémis, sa balle, sa poupée, qu'elle ne pouvait emporter avec elle. Le fiancé prenait un bain poliment de son côté. On donnait un banquet dans la maison de la jeune fille décorée de guirlandes et la

fiancée y assistait voilée et assistée d'une duègne. Le plus joli moment était celui du cortège qui se formait au début de la nuit. La fiancée était dans un char attelé de mules ou de bœufs, elle portait un gril et un tamis, symbole de ses futures fonctions. Le cortège suivait à pied, à la lueur des torches, des joueurs de cithare et de hautbois le précédaient et l'on chantait le chant d'hyménée. On portait au foyer de la nouvelle épouse la flamme qu'on avait prise au foyer de ses parents. Ce court triomphe finissait par un rite qui ramenait la jeune fille à la modestie. Son mari la portait comme une brebis pour lui faire franchir le seuil de la maison et on lui répandait sur la tête des noix et des figes sèches, comme on faisait à une nouvelle esclave quand elle entrait dans la demeure du maître. Après quoi on lui offrait un morceau de gâteau nuptial, fait de sésame et de miel, symboles de fécondité. Ainsi arrivait chez son mari celle qui n'était pour les Grecs que la première des esclaves et qui ne comptait que pour l'enfant qu'elle allait porter.

La dissolution du mariage n'était rien d'autre que le *rendu* d'une marchandise qui ne donne pas satisfaction. On pouvait la décider sans motif. Elle était obligatoire en cas d'adultère et fréquente en cas de stérilité. Il arrivait même qu'on renvoyât sa femme simplement pour en prendre une autre ou pour obliger un ami qui souhaitait l'épouser. Mais, il fallait rendre la dot, stipulation qui faisait réfléchir. Naturellement, la femme n'avait aucun droit. Toutefois, les Athéniens étant un peuple très humain, ils avaient permis à l'épouse qui se trouvait trop malheureuse de se plaindre auprès de l'archonte. Celui-ci faisait une enquête et pouvait prononcer la séparation s'il jugeait les motifs suffisants. Il la prononçait rarement, l'opinion soutenant peu la femme qui protestait. Alcibiade enleva la sienne dans les locaux du tribunal et la ramena de force à la maison. Cette intervention énergique reçut l'approbation générale. L'infidélité du mari, bien entendu, n'était jamais un cas valable de séparation.

LA VIE AU GYNÉCÉE

On aurait tort de croire que le mariage changeait la vie sédentaire et recluse des femmes. Certes, la clôture du gynécée n'était pas aussi sévère que celle du harem. Elle n'était complète que pour les jeunes filles qui devaient, disait Xénophon, « voir le moins de choses possible et en entendre le moins possible. » On obtenait ce résultat en les confinant dans une partie bien ombragée de l'appartement où elles filaient auprès de leur mère et participaient à la cuisine. Dans les familles riches, le gynécée avait son propre *patio*. Cette « maison des femmes » ressemblait ainsi à la partie des demeures chinoises qui se trouvait de l'autre côté du « baton door ». Les filles

avaient le droit de sortir toutefois pour assister à certaines fêtes religieuses ou participer aux processions, ce qui équivalait à la sortie du dimanche pour aller à la messe.

La vie des femmes était un peu moins rigoureuse. On tolérait qu'elles s'avancassent, mais rarement, jusqu'à la porte de la maison qui donnait sur la rue. « Une honnête femme doit rester chez elle, dit Ménandre : la rue est pour les femmes du commun. » Il fallait aussi faire des achats. On ne devait pas en abuser. Une femme de bonne famille ne sortait pour cette circonstance qu'en compagnie d'une suivante. Il n'était pas question qu'elle allât au marché, c'était un esclave qui était chargé des provisions. Les distractions étaient les fêtes religieuses, comme pour les jeunes filles et les représentations théâtrales, lesquelles, ayant lieu en l'honneur de Dionysios, étaient assimilées aux fêtes religieuses. On pense toutefois, en se référant à un passage des *Lois* de Platon, que les Athéniennes bien élevées n'assistaient qu'à la tragédie. Certains auteurs croient qu'elles se faisaient des visites. Mais ils appuient cette opinion peu vraisemblable sur un fragment des *Syracusaines* de Théocrite qui se passe à Alexandrie où la liberté des mœurs égyptiennes avait introduit de dangereuses nouveautés ¹⁰.

Cette vie de recluse était douillette et fort occupée. On prenait sa revanche en se bourrant de fruits confits, de sucreries de Crète ou de Samos, de *loukoums* et de pâtisseries d'Orient qu'on savourait avec des voisines, toutes délices de femmes entre elles. On élevait des perdrix, des cailles, des geais qui grimpaient à une petite échelle, parfois de minuscules chiens de Malte ou des singes qui avaient l'air de jouets. Les jeunes filles se disaient la bonne aventure en frappant d'un mince jet d'eau une plaque de métal dont la modulation fournissait la réponse. Le travail ne manquait pas, tout se faisant à la maison. Il fallait baigner les toisons, enlever le suint, défaire les peaux, carder pour obtenir le fil de laine, puis, l'étuver dans un cylindre de terre cuite et le serrer sur la quenouille : ensuite filer et tisser les étoffes qui se faisaient toutes à la maison. Ces femmes industrieuses avaient perdu la liberté des contemporaines d'Ulysse, mais elles en avaient gardé les tâches. Tout ce que la *confection* nous apporte, cette société sans usines le faisait faire à domicile.

En revanche, la femme commandait dans sa maison. L'insigne de son pouvoir était un trousseau de clefs, et on l'appelait *la maîtresse*, titre un peu présomptueux. Son pouvoir consistait à répartir les provisions et à diriger le travail des servantes. Même dans les familles aisées, la vie resta longtemps simple et rustique. Lorsque les envoyés d'Alexandre rencontrèrent chez lui l'Athénien Phocion, ils trouvèrent sa femme qui pétrissait le pain et lui-même, dit Plutarque, allait tirer de l'eau au puits pour se laver les pieds. Beaucoup d'Athéniens

étaient restés des campagnards. Le Strepsiade des *Nuées* est heureux comme un prince dans sa maison paysanne « couverte de champignons et de poussière, grossièrement bâtie, mais foisonnante d'abeilles, de brebis, de mare d'olives » qui sent « le vin nouveau, la claie à fromages, la laine, l'abondance » et le soir son petit garçon « ramène les chèvres en dégringolant les roches, vêtu d'une peau de bique ». Ce paysan de Théocrite n'est pas un rustre : il a épousé la nièce de Mégacles et s'en repent, mais cela suppose quelque bien.

FEMMES DU PEUPLE, RUES ET PLACETTES DU MIDI

La rigueur de la clôture paraît, toutefois, à Athènes, avoir été tempérée par de nombreuses exceptions. L'austérité du gynécée était réservée aux bonnes familles. Les femmes du peuple allaient au marché, elles étaient souvent revendeuses : la mère d'Euripide était marchande de légumes, prétend Aristophane. Elles étaient d'autres fois nourrices, marchandes de rubans, comme celle qui est mentionnée dans un plaidoyer de Démosthène *Contre Saboulidès*, elles allaient à la fontaine. Les femmes des *météques* (on appelait ainsi les étrangers qui n'avaient pas le titre de citoyen) étaient plus libres encore : on en connaît qui furent tisseuses de laine, cordonnères, couturières, certaines, dit Gustave Glotz, dirigeaient de véritables ateliers et apparaissent comme des « femmes d'affaires ». En dépit des usages de la bonne société, Athènes ne manquait pas de commères. Les femmes du peuple assistaient volontiers à certaines fêtes obscènes auxquelles Aristote souhaitait qu'on ne rencontrât que les maris. Et il n'est pas certain non plus qu'elles se soient retirées modestement au moment où commençait la représentation des plus truculentes comédies. Si l'on en croit les plaintes que les Athéniens firent plus d'une fois de leurs femmes, il dut y avoir en Grèce un certain pourcentage de mégères méditerranéennes, qu'il ne devait pas être facile de tenir enfermées.

Pendant longtemps la vie ne fut pas beaucoup plus somptueuse à Athènes. Malgré ses deux cent cinquante mille habitants, Athènes est une ville arabe dont les maisons de crépi blanc se pressent dans des ruelles étroites. On jette les eaux au milieu de la rue, les pièces sont exiguës, les riches possèdent des *patios* intérieurs, qui font ressembler leurs demeures à des maisons d'Andalousie. Cette cour intérieure, quand elle existe, est le centre de la vie domestique. A Athènes, on payait un impôt pour avoir des portes et des fenêtres ouvertes sur la rue. Des balcons apparurent pourtant, mais tardivement, après la guerre du Péloponnèse. Ces dimensions exiguës n'empêchaient pas l'entassement. Il y avait souvent un étage, habité par une locataire ou par une autre famille. Un plaidoyer de Lysias pour un mari outragé

nous apprend que le locataire accédait à son étage par une échelle. Cela n'empêchait pas un Athénien que cite Xénophon de recueillir chez lui quatorze de ses parents. Cette vie grouillante posait d'humbles problèmes : les lieux d'aisance étaient communs et on ne les distinguait pas de la cuisine, le même mot désigne les deux locaux. Cette simplicité antique s'accompagnait d'une hygiène sommaire. Le bain de pieds de Phocion paraît avoir été une exception aristocratique, bien qu'on ait trouvé quelques baignoires en sabot qui sont consolantes. En revanche, les femmes s'inondaient d'huile parfumée, se faisaient laver les cheveux par une esclave en s'accroupissant sur un bassin, se teignaient les cheveux de toutes les couleurs, et se fardaient copieusement. Elles avaient des déshabillés élégants, des tuniques couleur safran pour vivre chez elles, des peignoirs délicieux et flottants, matériel qui fait penser que la vie conjugale ne fut pas toujours aussi sommaire qu'on le prétend. A partir d'une certaine époque, il exista toutefois des bains publics, avec une partie réservée aux femmes : on s'y baignait nu, dans une piscine commune et on y trouvait des douches ¹¹.

Le soleil, le climat heureux, rendaient nonchalante et douce cette vie méditerranéenne. Les hommes n'encombraient pas le logis, préférant la *placette* sur laquelle ils bavardaient interminablement comme les retraités de Collioure ou les soukhs aussi encombrés que ceux de Marrakech. La cuisine était simple : fruits de mer, olives, figues, soupes au thym, gâteaux de miel, et pour les gourmets lièvre au thym, grives, cochons de lait à la broche. Le bœuf et le mouton, nourriture des dieux, paraissaient rarement sur les tables de la ville. On mangeait dans des vases de terre dont la vaisselle était sommaire, le verre était rare et réservé aux riches. Tout cela évoque la bonhomie et la vie facile, et moins de sévérité pour les femmes qu'il en paraît d'après les livres. Thémistocle, regardant son petit garçon, eut un jour un mot qui est fort peu antique. « C'est lui qui commande à la Grèce, disait-il, car il fait tout ce qu'il veut de sa mère, sa mère tout ce qu'elle veut de moi, et moi je commande aux Athéniens qui sont, paraît-il, les maîtres de la Grèce. »

TOILETTES ET COIFFURES

Le vêtement des femmes grecques, sans être aussi séduisant que celui des Crétoises ou des Égyptiennes, n'était pas déplaisant. Elles n'avaient pas de dessous, se contentant d'une ceinture qu'elles plaçaient haut sous les seins, zone vulnérable. Elles portaient une courte chemise légère, puis un *péplos* sans couture, fermé sur le côté, bouclé par une ceinture, épinglé sur l'épaule, souvent rehaussé d'une broderie de couleur en haut ou en bas. L'élégance de la démarche et du port

comptaient pour beaucoup avec ce drapé simple. Le tout tombait jusqu'aux chevilles qu'on laissait voir. Le tissu et les plis variaient avec les modes. L'apparition du lin changea la ligne. Le *péplos* fut alors remplacé par une longue tunique légère aux mille plis. Pour sortir, on mettait par dessus un manteau sommaire drapé en oblique, souvent porté à la manière d'un châle. Les Athéniennes gardaient les bras nus. Elles s'épilaient au rasoir. Les esclaves portaient les cheveux courts comme des garçons, les jeunes filles avaient des bandeaux, les femmes une résille sur la tête. Toutes aimaient les couleurs vives, mais aussi le blanc, comme toutes les filles du midi. Les ceintures dorées et les excès de broderies leur étaient toutefois interdits par un corps de fonctionnaires municipaux chargés de réprimer leurs excentricités.

LES FEMMES DE SPARTE

Les Spartiates en usaient autrement. On dit que le légendaire Lycurgue, avant de leur donner des lois, est censé avoir visité la Crète et les cités d'Ionie. Les sauvages doriens qui vivaient nus dans leur île lui firent, dit-on, grande impression, tandis que les mœurs efféminées des villes d'Ionie lui parurent l'image même de la décadence. Il revint en rêvant d'une ville chaste et guerrière sur laquelle soufflerait un air vivifiant. La chasteté fut le lot des filles, le courage celui des garçons, l'air pur fut pour tout le monde.

Voici les dispositions qui concernaient les filles. Elles étaient aussi libres que celles d'Athènes étaient enfermées. Elles pratiquaient tous les sports, la course, la lutte, le lancement du disque, le javelot. On leur demandait d'abord d'être robustes pour porter de beaux enfants. Ces futures femmes de guerriers se mêlaient librement aux jeunes gens de leur âge. Elles chantaient et dansaient en présence des garçons, les chœurs de Sparte étaient célèbres dans toute la Grèce et leurs chants étaient composés par les plus grands poètes du temps. Elles se faisaient les juges des garçons, louant dans leurs chants en présence de tout le peuple ceux qui s'étaient signalés par leur bravoure et critiquant les défauts avec une ironie qui les rendait redoutables. Les fards, les parfums, les bijoux étaient interdits aux femmes de Sparte. Ces jeunes sauvageonnes portaient en tout temps une courte tunique de drap qui s'arrêtait au-dessus des genoux et découvrait tranquillement leurs cuisses sportives. Aux jours de fête et dans les processions, les garçons et les filles, dit Plutarque, étaient nus dans leurs défilés. Les commentateurs modernes ne se résolvent pas à cette nudité et corrigent Plutarque en expliquant qu'il a sûrement voulu dire « presque nus ». Les écrivains de l'antiquité avaient regardé au contraire cette nudité

comme une marque de chasteté et d'indifférence aux singeries sexuelles. Ce dressage peu indulgent aux gracieuses minauderies donna en effet les femmes les plus chastes de toute la Grèce, le diable étant un peu décontenancé par cette simplicité édénique.

LE MARIAGE A SPARTE

La chose appelée amour n'était pas traitée moins cavalièrement. Les garçons et les filles se choisissaient librement : mais l'épithalame était bref. Voici comment Plutarque décrit l'affaire dans sa *Vie de Lycurgue* : « On se mariait à Sparte en enlevant sa femme (c'était peut-être un enlèvement symbolique) : elle ne devait être ni trop petite ni trop jeune, mais dans la pleine force de l'âge. La jeune fille enlevée était remise aux mains d'une femme qui lui coupait les cheveux ras, lui donnait un vêtement et des chaussures de garçon et la couchait sur une paille, seule et sans lumière. Le fiancé qui avait dîné avec la sobriété habituelle au repas commun de sa section, entrait, lui déliait la ceinture et la prenant dans ses bras la portait sur le lit. Après avoir passé avec elle un temps assez court, il se retirait et allait, comme les autres soirs dormir avec ses camarades. Et dans la suite, il faisait toujours de même : il passait le jour et la nuit avec ses camarades et ne venait chez sa jeune femme qu'à la dérobée. Il eût été honteux pour lui d'être aperçu par quelqu'un de la maison. Et ce manège durait si longtemps que le mari avait parfois des enfants avant d'avoir passé une seule journée avec sa femme*. » Jusqu'à trente ans, le jeune Spartiate devait coucher toutes les nuits à la caserne : il n'avait le droit d'avoir ce que nous appelons un « foyer » qu'après ce terme¹.

Les maisons qu'habitaient les femmes de Sparte étaient simples : pour les construire, on ne devait employer que la scie et la cognée. Après le mariage, pourtant, elles ne les quittaient guère. Dans les rues, on ne rencontrait les femmes que voilées. « Les filles ont besoin de trouver un mari, disait un dicton de Sparte, les femmes de conserver le leur. » Leurs enfants étaient leur seul orgueil. Lorsqu'elles étaient enceintes, on plaçait sous leurs yeux les portraits des héros ou des dieux les plus beaux. L'adultère n'était même pas puni par les lois de Sparte, car il paraissait impossible.

L'EUGÉNISME DE LYCURGUE

On faisait peu de cas à Sparte des roucoulaudes qui tiennent une si grande place dans notre vie. Ce peuple énergique souhaitait avant

* Cette coutume est interprétée par plusieurs comme une sorte de « mariage à l'essai ». (cf. H. Michell, *Sparte et les Spartiates*, trad. Payot, 1953, p. 47).

tout avoir de beaux garçons. Il regardait cette mission comme une tâche vétérinaire dans laquelle le sentiment n'avait pas grand-chose à faire. Lycurgue se moquait beaucoup des hommes « qui font, disait-il, saillir leurs chiennes et leurs juments par les meilleurs mâles pour avoir de beaux produits et qui acceptent que leurs femmes aient des fils idiots, séniles ou contrefaits pourvu qu'ils soient d'eux seuls ». Voici donc ce qu'il avait institué et qui n'est possible que dans un pays où les questions de literie ne constituent pas l'essentiel de la littérature et de la morale. « Il était permis au mari âgé d'une jeune femme, dit Plutarque, de lui présenter un jeune homme bien né qu'il aimait et qu'il estimait et de lui permettre de s'unir à elle pour en avoir un enfant de sang généreux qu'il considérerait comme son propre fils. Il était permis de même à un homme de mérite, s'il admirait une femme féconde et sage mariée à un autre homme de la lui demander pour y semer comme dans un terrain fertile et avoir d'elle de beaux enfants nés de bon sang et de bonne race. »

Ces idées audacieuses nous sont très étrangères. Elles supposent non seulement que la vertu des femmes n'est pas mise en doute mais qu'on établit dans les relations conjugales une sorte d'austérité scientifique que nos mœurs et notre tournure d'esprit ne nous permettent guère d'imaginer. On sait que les Spartiates poussaient très loin les conséquences de cette préoccupation. Les nouveaux-nés étaient présentés à leur naissance à un conseil d'anciens et on ne laissait pas vivre ceux qui étaient mal venus ou difformes. Cette sévérité, il ne faut pas l'oublier, était réservée à une élite : ces citoyens de Sparte qui s'appelaient fièrement « les égaux » et qui avaient dans leur cité le privilège de décider et celui de combattre. Un peuple entier n'aurait pu supporter ce dressage aristocratique : c'est ce qu'on a méconnu dans les imitations qu'on a voulu en faire.

PRESTIGE ET DANGERS DE LA VICTOIRE

L'exemple de Sparte eut des admirateurs passionnés : même dans la Grèce antique, même à Athènes. On ne chercha pas toutefois à s'inspirer de son système d'éducation des femmes. Platon fut le seul à comprendre qu'il était indispensable à l'équilibre de la cité spartiate. Il alla plus loin encore : il proposa que les femmes fussent mises en commun. C'est une des propositions les plus saugrenues de sa *République* qui en contient pas mal d'autres. Les Athéniens montrèrent peu d'enthousiasme pour cette solution. Platon lui-même semble avoir soupçonné, à la fin de sa vie, que cette perspective était un peu utopique. Il est vrai que l'attrait de Sparte commençait à s'affaiblir. La guerre du Péloponnèse n'avait pas eu de bons effets sur les femmes de Sparte. En l'absence des hommes, elles étaient devenues des

matrones autoritaires. De plus, les pertes subies à la guerre les avaient mises en possession d'importants héritages. Elles ne surent résister, dit-on, ni au luxe ni à leur soudaine liberté. Aristote, beaucoup moins enthousiaste que Platon, les voit alors « vivant sans retenue dans l'inconvenance et le luxe. » Elles eurent des toilettes, des écuries, elles firent courir. On ne se priva pas de les calomnier et Athénée recueillit sur elles avec complaisance d'étranges légendes. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elles firent une vive opposition aux mesures du roi Agis qui voulait revenir à l'austérité de Lycurgue. Elles s'étaient habituées aux héritages et au luxe. Dans la guerre finale contre Thèbes lors de laquelle Sparte succomba, elles furent fort peu guerrières et furent prises de panique à l'idée qu'on allait brûler leurs belles maisons. Faut-il croire que l'héroïsme est fragile chez les femmes et difficilement transmissible ?

LES CONTEMPORAINES DE PÉRICLÈS

A Athènes, la guerre du Péloponnèse avait eu des conséquences tout aussi fâcheuses. Longue et difficile (elle dura près de trente ans) elle avait éloigné les hommes de leur foyer. Il avait fallu évacuer la campagne. La vie paysanne de Phocion et de Strepsiade n'était plus qu'un souvenir et la paix ne put la faire renaître. L'effroyable peste de 430 qui fit mourir un tiers des habitants provoqua un désordre général, fit naître des fortunes soudaines et contribua à changer sensiblement les mœurs traditionnelles. Les femmes commencèrent à faire parler d'elles et l'on fut même obligé de nommer un magistrat pour les surveiller. C'est à ce moment qu'Aristophane écrivit ses comédies. Elles sont sévères pour les femmes : justement parce qu'elles sont la satire de cette population de harengères qui venait de faire son apparition.

CONSÉQUENCES DE LA GUERRE DU PÉLOPONNÈSE

Ce tableau clinique s'aggrava rapidement. Le mariage ne fut plus considéré comme une grave obligation morale, mais comme un moyen entre beaucoup d'autres de résoudre les problèmes de la vie privée. « Nous avons des épouses pour perpétuer notre nom, constatait un plaideur, des concubines pour s'occuper de nous, des courtisanes pour nous divertir ¹³. » Le partage ainsi fait, on limita le temps consacré au premier chapitre. Les fils uniques se multiplièrent. L'avortement et l'exposition débarrassaient des suivants. L'avortement était autorisé pourvu que le mari fût d'accord. L'exposition des enfants était fréquente. Les philosophes ne blâmaient ni l'un ni l'autre et même préconisaient les restrictions de la natalité. Platon, toujours extravagant,

voulait limiter à cinq mille quarante le nombre des citoyens athéniens : le moyen employé à Sparte lui paraissait pour cela le plus expéditif. Aristote, plus modéré, se contentait de recommander l'avortement obligatoire. Ces hautes autorités ne rencontraient que trop bien les vœux des Athéniens qui désiraient consacrer leurs ressources à autre chose que l'élevage des marmots.

La vie devint fort agréable pour les riches comme dans toutes ces périodes que nous appelons amèrement « décadentes ». Ils offraient d'aimables banquets, ils faisaient connaissance avec les vins fins et la cuisine délicate, ils ornaient leurs hôtels particuliers de respectables plaques de bronze, de portiques et de ravissantes statuettes : enfin, ils résolurent surtout avec beaucoup d'élégance le problème de la monotonie conjugale qui menace toujours les cités monogames.

COURTISANES ET HÉTAÏRES

Depuis longtemps la Grèce avait des prostituées sacrées qui ne le cédaient en rien à celles de Babylone. Elles étaient attachées au temple d'Aphrodite et portaient le joli nom de *hiérodules* qui veut dire « servantes de la déesse ». Ces servantes étaient complaisantes, mais leur complaisance n'était pas gratuite. Le temple d'Aphrodite à Corinthe était l'objet d'une dévotion particulière de la part des marins qui trouvaient toutefois les tarifs un peu élevés. « Tout le monde ne peut pas aller à Corinthe » disaient les matelots quand la chance ne leur souriait pas. En dehors du célèbre temple de Corinthe et de quelques sanctuaires de bonne réputation, il y avait aussi à Athènes d'humbles maisons publiques que le sage Solon avait établies. On dépassa ces produits de basse qualité lorsque des matrones avisées entreprirent de prodiguer les conseils de l'expérience à de gentilles fillettes. Elles leur apprirent à compenser les défaillances de la nature, et aussi à danser, à jouer de la flûte ou du tambourin. Ces *compagnes* (c'est le sens du mot *hétaïre* dont on les désigna) n'étaient probablement pas aussi instruites et brillantes qu'on l'a dit. Les Chinois étaient en avance dans ce domaine. Mais quelques étrangères qui s'étaient établies à Athènes acquirent une grande réputation.

La plus célèbre fut cette Aspasia pour laquelle Périclès répudia sa femme et qui eut toute sa vie auprès de lui la position d'une favorite. A la vérité Aspasia évoque bien plus M^{me} Récamier ou M^{me} du Defand que la sémillante Du Barry. Sa beauté était grave et sobre (on l'a représentée en *hermès* *, honneur qui était réservé aux grands hommes) et sa culture si étendue, si admirée que les Athéniens qui voulaient faire la cour à Périclès amenaient leurs femmes pour l'écou-

* C'était une gaine surmontée d'une tête. On l'a retrouvée à Civita-Vecchia.

ter. Socrate l'initia à la philosophie, en échange elle lui apprit la rhétorique. Son Périclès ne lui fut pas moins fidèle que Walpole à sa spirituelle marquise. Il se sépara pour elle de ses deux fils et pleura devant les juges qui voulaient la condamner pour immoralité. Il est vrai qu'elle lui faisait ses discours : et notamment, si l'on en croit Platon, ce fameux panégyrique des soldats tombés à l'ennemi que Thucydide a reproduit. Plutarque avance aussi qu'elle fit entreprendre l'expédition d'Athènes contre son alliée Samos et qu'elle décida Périclès à engager la guerre du Péloponnèse. Cette influence, cet amour étaient déclarés, publics, et l'intelligence d'Aspasie n'y avait pas moins de part que sa beauté. Ce ne fut pas une liaison, mais un véritable mariage illégal, que la haute société d'Athènes s'obstina toutefois à boudier.

Ce destin fut unique. Les jolies filles d'Athènes n'étaient pas toutes couronnées de lauriers. Mais plusieurs étaient assez vives et spirituelles pour se mêler au milieu intellectuel. Et chaque grand nom athénien est ainsi accompagné dans l'histoire de quelque figure gracieuse. Praxitèle eut Phryné, glorieux mannequin qui fut son modèle. Praxitèle la trouvait si belle qu'il plaça sa statue à côté de celle d'Aphrodite dans le temple élevé à Éros au sanctuaire de Thespies. Un autre de ses amants, l'orateur Hypéride, était du même avis : en guise de plaider il la montra nue à ses juges qui l'acquittèrent poliment par acclamations. Ménandre avait l'aimable Glycère, Diphile avait Gnathaina, le sévère Aristippe, philosophe de son métier, ne dédaignait pas Laïs qu'on accusait pourtant d'être facile. Épicure se contentait d'une Léontion qui est moins célèbre, Socrate lui-même faisait l'école buissonnière avec une charmante Théodote. Thaïs essaya de jouer auprès d'Alexandre le rôle qu'Aspasie avait tenu auprès de Périclès : mais Alexandre était un homme très occupé. Les Athéniens de ce temps-là acceptaient ces liaisons sans se répandre en jérémiades. Notre époque n'a peut-être pas beaucoup de titres à en montrer de l'indignation.

ISOLEMENT DES FEMMES

Cette contre-partie peu originale de la monogamie souligne toutefois l'isolement moral dans lequel on affirme souvent que les femmes grecques ont vécu. La paix du gynécée est parfois accompagnée de cette rançon. « Y a-t-il des gens que tu connais, dit Socrate à Critobule, avec qui tu aies moins de conversations qu'avec ta femme ? » Et Critobule reconnaît qu'il n'y en a guère. La vie commune est réduite au minimum. Quand le mari invite chez lui, sa femme n'assiste pas à la réception. Elle ne l'accompagne pas s'il est invité. Que pourrait-elle dire, d'ailleurs, et que pourrait-elle comprendre, elle, igno-

rante de tout et confinée, aux conversations des hommes qui sont la suite de cette vie de bavardages et d'occupations distinguées qu'ils passent au dehors? Le mari passe toute sa journée hors du logis : sa vie, ses occupations sont dans la ville, avec les autres hommes. Le contact avec sa femme est non seulement réduit, mais il est sans intérêt. La civilisation grecque s'est développée dans des clubs d'hommes, au stade, sur l'agora. C'est une atmosphère de collège britannique. On se croirait à Oxford. Et l'idéal est d'ailleurs la formation du *gentleman* : homme oisif, c'est un trait essentiel, qui se reconnaît à ses manières, à sa culture, à sa conception de la vie. Et quand les Grecs, plus raffinés que beaucoup d'autres peuples qui ne faisaient pas grand cas de leurs femmes, eurent découvert le goût de la beauté, et surtout celui du charme, qui est un mélange de grâce, de qualités morales, de plaisir à être ensemble, à parler et à s'entendre à demi-mot, d'admiration et de sympathie, il n'est pas trop étonnant que ce sentiment nouveau ne se soit pas adressé à leurs bovines reproductrices enfermées dans l'étable conjugale, mais à ces jeunes garçons qui leur offraient en même temps que la beauté si fréquente dans leur race les qualités propres à faire naître un tendre attachement.

Ces liens nous étonnent aujourd'hui. Mais l'importance excessive que nous donnons aux étreintes destinées par la nature à la reproduction de l'espèce apparaîtra peut-être dans cinq cents ans comme un ridicule difficile à comprendre. Les plus savants hellénistes ne s'accordent guère sur le point de savoir jusqu'où allait cette tendresse. Et il est difficile en vérité de savoir si la plupart des Grecs avaient pour les jeunes protégés auxquels ils s'attachaient un autre penchant qu'une affection un peu indiscreète. Les femmes n'en étaient pas moins frustrées. Elles l'étaient même plus si cet attachement était purement sentimental. Car la part de l'amour qui leur échappait ainsi était précisément la plus douce, la plus constante, la plus irremplaçable. Elles étaient réduites aux plaisirs du lit, lesquels ne sont pas à dédaigner et Aristophane dit qu'elles en étaient friandes. Elles avaient droit à cette reconnaissance qui suit le plaisir et qui est une grande et solide part de l'amour. Il me semble après tout qu'on peut faire un bonheur avec cette partie tout animale de l'amour, si elle est bien sentie. Mais enfin, entre les demi-mondaines et les jeunes garçons, on peut se demander si la femme grecque n'a pas été mise à la portion congrue.

Il n'est pas sûr du tout que ce soit là une vue exacte. Les excentricités des riches sont des traits que l'historien rapporte volontiers. Elles nous font peut-être illusion. Nous connaissons dans la Grèce classique des cas d'unions conjugales assorties et confiantes. Xénophon dans l'*Économique* nous décrit d'une façon touchante et un peu comique le ménage d'un jeune mari et de sa petite épouse de quatorze ans,



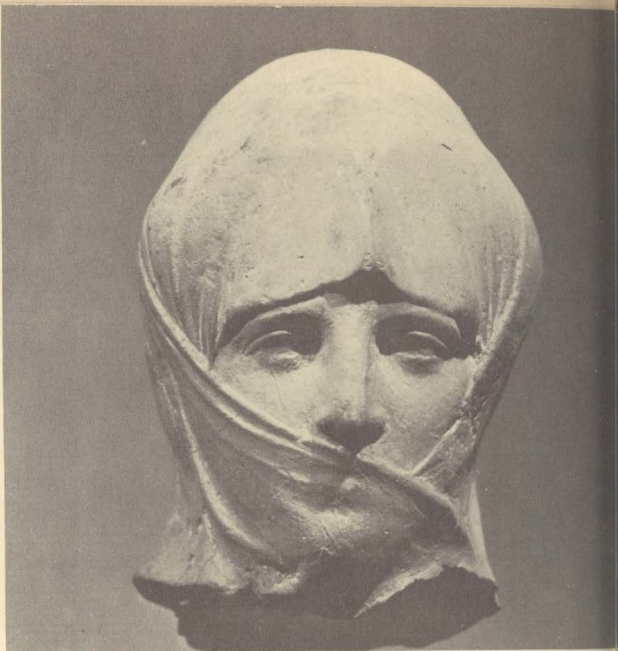
Profils grecs, fresque de Knossos.



Travail au rythme de la flûte, Grèce dorienne.



Déesse crétoise aux serpents.



Femme voilée, Chypre, IV^e siècle av. J.-C.



Sparte.



Grèce classique.



Époque hellénistique.



Tanagra.

Aristote lorsqu'il parle du mariage évoque avec tendresse sa femme qui paraît avoir été douce et charmante. Nous n'avons pas l'impression du tout que toutes les épouses grecques aient été mornes et délaissées.

FEMMES ET JEUNES FILLES DE LA TRAGÉDIE

Mais encore plus que ces témoignages qui sont inévitablement discrets, c'est tout le théâtre grec qui nous avertit que l'amour, la confiance, la fidélité sont bien les sentiments auxquels le public réagit et qui correspondent par conséquent à sa propre expérience. Il y a une exception. Eschyle, encore proche des blonds Achéens, ne décrit que les drames des hommes. Il pensa une fois à la tendresse, disent les historiens : ce sont les noms d'Achille et de Patrocle qui lui vinrent à l'esprit. Mais Sophocle et Euripide décrivent des sentiments si proches des nôtres que nos plus grands poètes tragiques ont pu se contenter de démarquer leurs scènes. L'ombre d'une vie recluse s'étend cependant sur les jeunes filles et sur les femmes du théâtre grec : leurs voix sont timides, elles se tiennent pour parler sur le seuil du gynécée et ce qu'elles offrent c'est leur sacrifice, leur dévouement, leur souffrance, non leur amour. Elles ne portent pas la main sur la vie, elles attendent dans leur tanière de jeune bête : leurs coups, parfois mortels, sont ceux d'un animal forcé dans son repaire. Même chez les plus furieuses. Leur réclusion s'exprime par une attitude pour ainsi dire *rétractile* devant la vie. La vengeance, la jalousie, l'injustice leur font l'effet de la fumée que le chasseur emploie contre un terrier.

LES TIMIDES HÉROÏNES DU SACRIFICE

On le voit bien avec Antigone, toute clignotante et comme éblouie par la lumière du jour, pareille à Ismène au fond, mais inspirée soudain par le malheur, et sortant devant les hommes aux lourdes bottes, butée, parlant à peine, comme un oiseau. Impression qui est plus vive encore dans *les Phéniciennes* d'Euripide que dans l'*Antigone* de Sophocle. Iphigénie est semblable à elle, petite pensionnaire qu'on fait sortir du couvent des Oiseaux pour la conduire au poteau du sacrifice et qui ne comprend pas, pleurant sa jeune vie si douce dans l'ombre du gynécée. Et, comme elles encore, Macarie, la fille d'Hercule, sort timidement du temple qui abrite ses sœurs suppliantes et s'excuse de paraître devant les hommes pour s'offrir à être la victime que les dieux exigent pour sauver les Héraclides¹⁴.

La douceur et la soumission ne sont pas des qualités spéciales à ces petites héroïnes fragiles que tout intimide sauf le sacrifice et la mort. De jeunes femmes s'avancent aussi, du pas discret des esclaves, et elles

demandent par une courtoisie et humble prière leur ration de dévouement et de souffrance. Tecmesse, la captive d'Ajâx, sort de sa tente en tremblant devant le colosse que la colère a rendu fou. « Femme, le silence est l'ornement de ton sexe », lui rappelle le terrible assommateur. Et elle a cette douce parole qui résume si bien l'effacement et la grâce et l'attachement : « L'homme ne doit point oublier ce qui a pu lui plaire ¹⁵. » Les plus furieuses même ne le sont que comme un animal outragé qui soudain se redresse et fait face. Déjanire, avant d'envoyer à Hercule la tunique de Nessus, parle d'abord comme Tecmesse ¹⁶, Et c'est Médée, méditant sa vengeance, qui dit ce mot qu'on pourrait mettre dans la bouche de toutes ces filles de la Grèce : « Nous, nous ne pouvons pas sortir de notre demeure : nous ne pouvons regarder que dans notre cœur ¹⁷. »

LES REINES JALOUSES

Ces vengeances de paralytiques sont parfois terribles. La jalousie est un des sentiments qui ont été les mieux connus de ces prisonnières. Cette particularité indique assez la monogamie. Les femmes des poèmes homériques supportent placidement les autres épouses, elles s'arrangent d'une polygamie de fait. Les écrivains de la Grèce classique recherchent au contraire dans les légendes les drames que la polygamie a fait naître. C'est la véritable histoire d'Hermione, telle que l'a représentée Euripide dans son *Andromaque*, si arbitrairement transformée par Racine. Hermione, dans la pièce d'Euripide, a été mariée presque enfant à Néoptolème, fils d'Achille. Ce n'est pas une jalousie de fiancée qui l'émeut, mais une jalousie d'épouse, et même d'épouse qui n'est pas encore mère, contre la favorite qui a déjà donné un fils à Néoptolème et qu'elle voit déjà usurper le premier rang dans la demeure princière. C'est un drame typique d'un temps révolu, mais auquel l'épouse athénienne pouvait encore être sensible, car elle y était encore exposée par la liberté des usages. Les nuances de cette jalousie conjugale sont curieuses. Déjanire dans *Les Trachiniennes*, lorsqu'elle voit arriver les captives que son mari Hercule a conquises dans ses travaux, les reçoit avec beaucoup de gentillesse. Il est clair que ce bétail d'Hercule ne la dérange pas. Mais lorsqu'un messager accompagne Iole, fille du roi Eurytos, que son mari fait entrer dans sa demeure non comme captive, mais comme épouse, elle sent toute l'étendue de son malheur : devant la jeune reine fragile et toute fraîche de la joie du matin, elle n'est plus qu'une épouse délaissée et elle se souvient alors du philtre d'amour que le perfide Nessus lui a laissé en mourant. Médée, la terrible Médée, réagit de la même manière. Les petites esclaves de Jason ne l'intéressent pas. Mais elle se sent outragée quand la fille de Créon, roi de Corinthe, devient

avec les mêmes droits qu'elle la femme de Jason. C'est une jalousie hautaine, une jalousie d'épouse, une jalousie de propriétaire. Jason lui répond bêtement par « Vénus toute entière à sa proie attachée », argument bien commode pour l'homme. Il n'a rien compris à la magnifique femelle qui se roule à terre comme une bête, se déchirant elle-même et déchirant ses petits, lionne frappée dans son orgueil, dans son orgueil de possession et de règne.

Les belles spectatrices d'Athènes sentaient-elles aussi vivement que nous ces formes extrêmes de l'amour? La vie au gynécée les préparait à deviner. Mais elles n'étaient ni Phèdre ni Médée. Prudemment, on leur mettait plus souvent sous les yeux de bons exemples : Mégara, femme d'Hercule, qui marche à la mort avec ses trois fils, irréprochable et ferme comme une martyre chrétienne¹⁸ et cette Alceste, épouse modèle, pareille aux jeunes héroïnes de la tragédie, qui s'offre comme victime à l'implacable mort à la place d'Admète, son mari¹⁹. Ces destins sont touchants, certes, mais ils évoquent aussi ce qu'il y a encore d'« hindou » dans la conception des Grecs. Ils rappellent un peu trop cruellement ce vers impitoyable d'*Iphigénie à Aulis* : « La vie d'un homme a plus de prix que celle de mille femmes. » Cette morale dont les Grecs paraissent fermement convaincus gâte un peu la paix du gynécée.

Faut-il en croire les poètes tragiques? Il y a quelque chose d'étrangement barbare dans la tragédie grecque. Ces dieux sanguinaires comme des fétiches vaudous, ces légendes dans lesquelles le prix du sang joue autant de rôle que chez les peuplades nègres, ces géants frappés de folie et se livrant à des carnages insensés, la répétition inquiétante des sacrifices humains qui paraît le seul moyen d'apaiser un Olympe de demi-fous, ces puissances redoutables et aveugles qu'il faut combattre comme des dragons, la superstition, les sorciers, les idoles monstrueuses, on dirait une religion nègre, le souvenir des danses sacrées projetant leur ombre énigmatique sur des îles blanches qui reçoivent sans les comprendre les échos formidables de ces légendes. Il y a des temps mérovingiens de la Grèce que nous n'apercevons plus que par d'étranges et saisissantes lueurs. L'Augustin-Thierry de ces barbares casqués s'est perdu dans quelque naufrage de la culture. Et nous n'avons plus que des figures de vitrail dont les flèches et les chaînes sont devenues mystérieuses pour nous.

LES FEMMES GRECQUES D'APRÈS LES HISTORIENS

L'histoire, au contraire, fait apparaître les femmes de la Grèce sous un autre éclairage. Dans la tragédie, c'est le décor qui rappelle les barbares doriens, les jeunes femmes sont les Athéniennes du

ve siècle. Mais, l'histoire, elle, nous montre ces énergiques Doriennes sans les masquer. Aussi est-elle abondante en matrones musclées et en solides mégères.

DORIENNES ET MESSÉNIENNES DU VI^e SIÈCLE

Cette histoire est souvent proche de la légende et aussi sanglante que les tragédies. Pausanias, lorsqu'il raconte la guerre entre Sparte et les Messéniens, la fait commencer par un sacrifice humain. Aristodème de la maison royale des Messéniens tue volontairement sa fille pour assurer la victoire à son peuple. Ce sacrifice ne fut pas agréé par les dieux et les Messéniens furent réduits en esclavage. Quarante ans plus tard, ils se révoltent sous la conduite d'un jeune chef Aristoménès. Deux fois pris, Aristoménès fut sauvé deux fois par des femmes éprises de lui. Une troisième fois, assiégé dans la citadelle d'Ira sur la montagne, il fit combattre auprès de ses hommes les énergiques Messéniennes qui se battirent trois nuits sans dormir avec autant de force que les guerriers doriens : le troisième jour, Aristoménès les voyant vaincues par la fatigue, forma sa garnison en carré avec les femmes et les enfants au milieu. Les Spartiates intimidés par cette détermination, ou peut-être l'admirant, ouvrirent leur phalange pour laisser passer ces terribles défenseurs qui se réfugièrent en Arcadie.

Ces Doriennes du VI^e siècle ne perdaient pas la tête dans les hasards. Les Spartiates avaient surpris Argos dont l'armée était en campagne. La poétesse Télésilla, Déroulède efficace, fit monter les vieillards et les enfants sur les murailles et rangea les femmes en phalange aux portes de la ville. Quand les Spartiates poussèrent leur cri de guerre, les Argiennes marchèrent à eux si résolument que les Spartiates abandonnèrent le siège, trouvant aussi déshonorant d'être vainqueurs que vaincus. Pausanias, racontant cette action avec une variante, affirme même que les Spartiates furent délogés par les femmes d'Argos d'un faubourg où ils avaient pris pied. Les Phocidiennes, de leur côté, acclamaient en cours d'un siège le général qui proposa de réunir les femmes et les enfants dans un vaste bûcher auquel on mettrait le feu si l'ennemi était vainqueur. Phérétimé, reine de Pyrène, réprimait une révolte en faisant empaler les révoltés et elle ordonnait auparavant que les seins de leurs femmes fussent coupés et placés auprès d'eux pour les reconforter pendant leur supplice. La Grèce de ce temps-là était décidément habitée par de fiers Peaux-Rouges.

Les femmes spartiates ont naturellement une place distinguée dans ce florilège que Plutarque a réuni avec complaisance, dans ces *Morales* que Montaigne aimait tant. Gorgo, femme du roi Cléomène, assistait, à l'âge de neuf ans, aux réceptions des ambassadeurs et des suppliants.

C'était ce Cléomène que Télésilla avait repoussé devant Argos. Un prince de Milet demandait l'alliance de Sparte contre le satrape perse et offrait beaucoup d'argent. La vertu intransigeante de Gorgo fit échouer la négociation. « Père, dit-elle à Cléomène, cet étranger vous donne trop d'argent, il faut vous en aller. » La même Gorgo fut mariée à Léonidas, celui des Thermopyles. Léonidas avant de partir avec ses trois cents « cadets » vers les défilés du Nord fit célébrer les jeux funèbres pour la troupe sacrifiée. On célébrait ces jeux pour les obsèques des soldats morts. Gorgo pria Léonidas de lui dire ses dernières volontés. Il lui demanda de se remarier avec un homme brave et d'avoir des enfants semblables à lui. C'est elle encore qui répondit à une étrangère qui reprochait aux femmes de Sparte de commander aux hommes : « C'est que nous sommes les seules qui mettions au monde de vrais hommes. »

Les femmes de Sparte eurent naturellement d'autres mots historiques, dont je me passe. Voici un de leurs faits qui vaut mieux. Les habitants de Lemnos, chassés de leur île, s'étaient réfugiés auprès des Spartiates qui les reçurent bien et leur donnèrent leurs filles. Mais ces hommes de Lemnos tranchèrent du seigneur et les Spartiates les enfermèrent pour les mettre à mort, ce qu'il n'était pas permis de faire avant que la nuit ne fût tombée. Les épouses spartiates demandèrent à dire adieu à leurs maris dans la prison et là, elles prirent leurs costumes d'hommes, donnèrent le leur et les firent sortir ainsi quand le soir arriva.

FÉROCITÉ DES ATHÉNIENNES

L'histoire laisse deviner chez les Athéniennes un naturel féroce qu'on n'aurait pas soupçonné. Les Athéniens ayant fait une expédition malheureuse contre l'île d'Égine, toute leur flotte avait péri. Un seul combattant survécut pour raconter le désastre. Les femmes l'accueillirent mal. Elles lui demandèrent pourquoi il était vivant pendant que leurs maris étaient morts et le lynchèrent avec les longues aiguilles des fibules qui attachaient leurs manteaux sur l'épaule. Vers le même temps, des Doriens de Lemnos avaient enlevé des Athéniennes qui participaient aux fêtes de Diane. Ces épouses se montrèrent rétives. Elles refusèrent l'assimilation, gardèrent jalousement les coutumes d'Athènes, elles empêchèrent leurs enfants de parler le dialecte dorien et les excitèrent à la haine contre leur père. Un soulèvement des femmes eut lieu finalement : elles massacrèrent leurs maris avec l'aide de leurs fils. Ces folles eurent le châtiment qu'elles méritaient : les Doriens préférèrent se passer d'elles et les tuèrent toutes.

Au temps des guerres médiques, elles ne furent pas plus sages.

Elles égorgèrent un sénateur Lycidas qui conseillait des pourparlers, et lapidèrent sa femme et ses enfants. Ces pétroleuses ne furent pas moins brillantes pendant la guerre du Péloponnèse. Thucydide cite avec éloges la conduite des femmes de Platées. Ce bourg d'Attique s'était révolté contre une garnison thébaine qui l'occupait. Les hommes massacraient les garnisaires surpris dans les rues étroites et se livraient à un carnage consciencieux. Cependant les femmes de Platées, tapies sur les toits, assommaient héroïquement à coups de tuiles les blessés et les survivants. Thucydide est mécontent parce que l'une d'elles, prise de pitié, tendit une hache à un pauvre garçon blotti près d'une poterne et lui permit de s'échapper. Ne blâmons pas ces héroïnes. Nous avons eu les nôtres qui ne valaient pas mieux.

LES REINES DE MACÉDOINE

Les reines de Macédoine furent aussi sauvages et intraitables que les princesses des Parthes. C'était une race presque orientale où les princes et les grands étaient polygames. Philippe de Macédoine était arrivé au trône par les chemins obscurs d'un drame de sérail, sa mère ayant fait assassiner son père et deux de ses frères. L'historien Justin dit qu'il montra toujours à sa mère un très grand respect. Il lui devait assurément de la reconnaissance. Ce Philippe eut son tour. Il avait épousé par amour, dit Athénée, Olympias, princesse d'Épire. Cette jeune beauté fut la mère d'Alexandre. Mais elle supportait mal que Philippe ne se contentât pas de lui rendre hommage. Il avait eu un fils d'une autre reine. Olympias, moins cruelle que sa belle-mère mais plus perfide, fit prendre un breuvage à l'enfant et le rendit idiot. Rassurée sur le sort d'Alexandre, mais toujours furieuse des infidélités de Philippe, elle fit assassiner celui-ci et si ouvertement qu'elle couronna sur son gibet l'auteur de l'attentat, lui fit rendre d'imposants honneurs funèbres et déposa solennellement aux pieds d'Apollon le poignard libérateur qui avait débarrassé la Macédoine de son roi. Pour faire bonne mesure, elle fit égorger l'épouse qui lui avait fait concurrence et avec elle une pauvre petite fille qu'elle avait eue du roi.

La reconnaissance étant héréditaire dans la famille, Alexandre n'eut pas moins de respect pour elle que Philippe pour sa mère. Elle fut entourée des plus grands honneurs pendant toute la vie du conquérant, mais c'est seulement après sa mort que son caractère se déploya. Elle avait voué une haine furieuse à Antipater, qui gouvernait la Macédoine et qui avait la confiance du roi. Après la mort d'Alexandre, l'un et l'autre puisèrent dans les portées de chatons que Philippe avait eues de ses différentes épouses et en firent des successeurs qui se déchiraient à belles dents. Antipater gagna grâce

à une Eurydice qui portait un prénom populaire parmi les Thraces et qui devint reine sous ce nom après avoir épousé l'idiot qu'Olympias avait épargné. Antipater fut régent et Olympias dut s'exiler. Mais, lorsqu'Antipater mourut et qu'Olympias prétendit revenir, Eurydice prit elle-même la régence, revêtit l'armure des phalanges et se mit à la tête de son armée. Dans la plaine d'Iria, elle rencontra l'armée d'Épire à la tête de laquelle marchait une vieille femme, les cheveux dénoués, qui jouait sauvagement du tambour. Les soldats d'Eurydice reconnurent la mère d'Alexandre et l'acclamèrent. Eurydice et l'idiot couronné, arrêtés par leurs propres troupes, furent livrés à Olympias, qui fit égorger le prince et fit porter dans la prison d'Eurydice un lacet, un poignard et une coupe de ciguë. Ainsi finit cette Marie Stuart.

La vieille reine Olympias n'eut pas un meilleur sort. Elle soutint avec fermeté le siège de Pydna, pendant lequel on mangea des rats et des cadavres. Elle y fut prise. Cassandre, qui commandait les troupes victorieuses, encore impressionné par des souvenirs glorieux, voulait favoriser sa fuite. Olympias fit tête à la meute avec orgueil et exigea un jugement. Cassandre ne se souciait pas de voir paraître devant le peuple ce vénérable monument national qui était à la fois la descendante d'Achille et la mère d'Alexandre. Il la fit égorger dans son palais, mesure sage. Elle avait revêtu ses vêtements royaux et s'appuyait sur deux de ses femmes. Les mercenaires eux-mêmes se troublèrent. Ce furent les fils de ses ennemis qui se chargèrent de la besogne.

LES FEMMES GRECQUES DE LA PÉRIODE HELLÉNISTIQUE

On trouve aux discordes d'Athènes quelque chose de reposant après cette excursion dans les montagnes. Dans cette Grèce classique, l'histoire des femmes se termine en pente douce qui ne change pas grand'chose, quoi qu'on en ait dit, à la condition des recluses des patios attiques.

Il y eut sans doute quelque changement après cette guerre de trente ans qu'on appelle la guerre du Péloponnèse et qui fut accompagnée dans toute la Grèce de catastrophes et de souffrances. On voit la statuaire découvrir le nu féminin, le multiplier. La comédie n'est plus aussi grossière : on y montra des mariages d'inclination, des philosophes demandèrent qu'on donnât aux jeunes filles la même éducation qu'aux garçons et que les femmes pussent gouverner la cité. Aristote soutint audacieusement que la vie conjugale peut être fondée sur l'amitié. Des philosophes d'avant-garde allèrent plus loin. Les Cyniques affirmaient l'égalité de l'homme et de la femme et

admirent même dans leur groupe une Hipparchie, fille de famille qui fit scandale en mendiant dans les rues avec le philosophe qu'elle avait épousé.

Dans le monde hellénistique, en Égypte ou en Asie Mineure, les changements étaient encore plus marqués. A Pergame et à Téos, on organise un enseignement féminin, les jeunes filles participent aux concours de musique, de récitation poétique ou de lecture à côté des garçons. Des terres cuites nous montrent des écolières au travail : mais elles sont d'Alexandrie. On a même retrouvé une lettre d'un général grec qui veut un livre de lecture pour sa petite-fille : mais cela se passe aussi en Égypte²⁰. Dans les villes de Carie ou à Éphèse, ou en Syrie, et à Alexandrie encore, on commence à lire des romans milésiens où l'on rencontre des amoureux, des soupirs, des coups de foudre, les *Éphésiaques*, le roman de *Théagène et de Chariclée* que le jeune Racine lisait en secret, celui de *Leukippé et de Clitophon* et l'illustre *Daphnis et Chloé*. L'éloquente Corinne qui inspira M^{me} de Staël vécut sans doute en ce temps. Dans ces terres périphériques, les femmes grecques jouissaient de droits plus étendus. Bien qu'elles ne puissent encore faire beaucoup d'actes que sous la protection d'un tuteur, bien que presque toutes soient encore illettrées, elles ont une certaine capacité juridique, peuvent hériter, faire un testament, vendre ou acheter des immeubles, prêter ou emprunter. On voit apparaître des clauses étranges dans les contrats de mariage. Un mari d'Éléphantine devait s'engager à ne pas tromper sa femme sous peine de restituer la dot et de verser en outre une indemnité. Cette clause ne dut pas paraître exorbitante puisqu'on la retrouve, dit-on, dans d'autres contrats. On vit même des filles se substituer à leur père dans le dispositif du contrat et présenter leur mariage comme une décision qui n'était due qu'à elles. Le divorce ne fut pas moins maltraité : on vit les pères perdre l'arbitraire absolu dont ils disposaient jusqu'alors et dont une petite héroïne de Ménandre se plaignait déjà. La désinvolture des femmes d'Égypte avait fait tache d'huile. Les villes hellénistiques, timidement encore et retenues par leurs traditions, n'en commençaient pas moins à relâcher sensiblement les coutumes de la Grèce classique. C'est sans doute à ce moment qu'on vit sortir les femmes : non seulement ces Syracusaines dont Théocrite nous a décrit si drôlement le babillage au cours des visites qu'elles se font, mais à Athènes où les femmes des meilleures familles acquièrent peu à peu le droit de sortir en ville sans être accompagnées et de rencontrer d'autres hommes que ceux qui appartenaient à leur famille. L'histoire des femmes grecques était finie alors, l'histoire de la Grèce aussi.

La Grèce alexandrine n'avait plus cet air de pays arabe, cette odeur barbare qu'on pouvait sentir encore, malgré leur grâce, chez les Grecs

d'autrefois. Dans le vrai décor de la Grèce, les femmes n'avaient pas plus de place qu'elles n'en eurent plus tard à Bagdad ou à Damas. De longues gandouras blanches, des visages barbus, des palabres, des soukhs, des vendeurs d'eau, ce décor des villes grecques, des villes d'hommes où courent pieds nus des adolescents effrontés et charmeurs, n'est-ce pas celui des villes arabes avec toutes les fureurs, tous les cris, tous les emportements du Maghreb? Le Parthénon nous trompera éternellement. Il nous cache cette Grèce blanche et grouillante, ses ânon surchargés, ses chèvres, ses villages fortifiés dans la montagne, son odeur de fromage et de paille : et aussi ses conteurs intarissables, ses trafiquants, ses charlatans, ses affranchis, toute une population levantine qui se mit à pululler sur la Grèce hellénistique et qui finit par empoisonner le solide terreau romain. C'est un grand mystère du brassage des races que cette transformation des Achéens et des Doriens blonds qui avaient produit Achille et Léonidas en métèques artificieux et sordides ou en pédagogues ingénieux.

Mais n'est-ce pas cette évolution que nous avons constatée partout? D'où vient-il cet air levantin qui finit par être la marque commune de tant de races d'abord fortes, de tant de peuples dont les larges épaules avaient porté des empires? Le peuple de Babylone, celui des pharaons, celui des patriarches, ont subi la même métamorphose que ces énergiques Doriens. Ils ont eu leur temps de rudesse et de santé, puis leur temps d'épanouissement et de règne. Puis quelque pourriture s'installe, opulence ou métissage, et le génie de chaque peuple s'efface devant le même modèle de trafiquant ou de rhéteur. Le triomphe des femmes n'est pas toujours lié à cette décadence. Mais il faut reconnaître que cette décadence leur convient. Elles en acceptent les bénéfices, elles en masquent la dégradation. Leur gracieuse apparition désarme le moraliste grondeur. Peut-être est-ce à cause d'elles que ces temps de déchéance sont des périodes assez douces à vivre. Leur charme ne peut-il s'épanouir sur d'autres terres? Les beaux Achéens eux-mêmes n'étaient pas loin de la catastrophe au temps où elles étaient si brillantes. Leur désinvolture est-elle donc un signe? Faut-il interroger anxieusement les astres lorsqu'on leur voit la mine pimpante et l'air conquérant?

VI

Les Romaines sous la République

L'histoire des hommes est pareille à la forêt cambodgienne qui cache sous ses lianes des temples gigantesques. On suit des pistes parcourues depuis des siècles, on croit le paysage sans surprises : et quelque part au bord de la piste dort une capitale engloutie. La Crète s'était éveillée ainsi sous la baguette des archéologues, jeune reine immobile depuis trois mille ans dans le sommeil des légendes. La Toscane des Étrusques, autre château enseveli, s'éveille à son tour, toute fraîche et bruissante, énigmatique à l'entrée de notre temps. Les patriciens de Rome ne sont plus que des paysans barbares. Ces campagnards marchent au pas dans leur forum boueux, ils grognent tristement sur leurs galettes chiches. Et à deux jours de route, c'est la Louisiane et la Virginie, les belles haciendas, les villes, les placers, Et comme toujours, les représentants de la vertu, entêtés et sournois, finissent par dévorer les Sudistes et le pays du bonheur disparaît.

LA TOSCANE DES ETRUSQUES

Veies, Volsinies, Faléries ne sont pour les lecteurs de Tite-Live que des bourgades fangeuses, cantons obscurs de quelques Gruyère italique où la trompe d'Uri rassemblait les paysans. Et aujourd'hui nous découvrons en elles des villes du VII^e siècle toutes dorées par le soleil couchant d'une riche civilisation et non pas des cantons suisses, mais les provinces d'une Toscane indolente, luxueuse et parfois cruelle qui fait penser plus d'une fois à la Toscane des Médicis et des Pazzi. Plus paysanne cependant. De grandes fermes équipées comme des haciendas, où l'on fabrique tout y compris les jarres pour l'huile et le vin, d'immenses greniers de céréales, une science de l'hydraulique comme on n'en connaît que chez les Égyptiens, des aqueducs, des canaux, des jardins partout, des princes chasseurs

dont les filets sont si résistants qu'un couteau ne peut les détruire et si fins qu'ils tiennent dans la gaine d'un poignard, des bateaux qui sillonnent cette mer tyrrhénienne à laquelle ils ont donné orgueilleusement leur nom, Populonia le centre industriel du bronze que les archéologues ont nommé « le Pittsburg de l'antiquité », des villes tracées au cordeau comme pour Buenos Ayres, d'autres conquises sur le delta du Pô, parcourues de gondoles et pareilles à Venise, des doges dont on épèle les noms en tâtonnant, tel était le pays étrusque deux siècles avant que le Sénat de Rome n'envoyât chercher Cincinnatus dans le champ où il labourait.

Hérodote raconte que ces Étrusques étaient venus de Lydie, colonie achéenne d'Asie Mineure, sous la direction de Tyrrhénios, fils de leur roi, pour fuir une famine*. De ces rivages lointains, les émigrants étaient venus avec une cargaison de merveilles. La « science étrusque » mélange d'observation, de mathématiques et d'incantations recélait presque autant de secrets que la science d'Égypte. A la fois constructeurs prestigieux, navigateurs et aussi devins, maîtres incontestés dans l'art de haruspices, guérisseurs et rebouteux, les Étrusques étaient entourés d'un prestige mystérieux qui tenait de celui des mages et de celui des bohémiens. C'était pour les Romains comme un trésor à la fois merveilleux et maléfique dont ils ne s'approchaient qu'avec une sorte de superstition. Longtemps les grands eurent chez eux un devin ou un médecin étrusque : c'est un de ces sorciers qui se dressa devant César pour lui annoncer le péril des ides de mars. La Rome classique est encore toute pénétrée de leur influence. Les Romains de la république leur devaient une bonne partie de leur imagerie héroïque : les faisceaux des licteurs, la hache qu'on porte devant le consul, Horatius Coclès, Mucius Scevola, les Tarquin, les cités qu'on fonde en mesurant d'un pas lent un périmètre sacré, les augures qui se lèvent avant la bataille pour arrêter la légion qui s'ébranle, la toga, les premiers temples, tous les tambours qui résonnent dans Tite-Live en somme. Les Romains de l'empire étaient fiers de descendre de leurs princes. Mécène, favori tout-puissant d'Auguste, dédaignait les magistratures de Rome, mais il se souvenait que ses aïeux avaient régné à Anzzo. Cela valait, à ses yeux, la noblesse de Scipion.

LIBERTÉ DES FEMMES ÉTRUSQUES

Les femmes de ces Étrusques qui vivaient bien longtemps avant les premiers Romains paraissent avoir été charmantes, décidées et quel-

* Cette indication d'Hérodote est tenue pour suspecte par des savants qui lui préfèrent une hypothèse plus grandiose : ils croient à une civilisation italique qui se serait étendue de la Sicile à la mer Égée avant l'invasion achéenne, et pensent que la Crète et la Toscane des Étrusques seraient les témoins de cette Atlantide.

quefois lestes. Nous les connaissons par les peintures qui ornent leurs tombes, ce qui est bien la manière la plus triste de connaître les femmes, par leurs bijoux, et par d'ingénieuses déductions des étruscologues, la plus subtile des races savantes.

Le témoignage des peintures a paru aux historiens des mœurs tout spécialement terrifiant. Les « scènes de la vie privée » des Étrusques ne laissent aucun doute sur la « liberté grande » dont jouissaient les jeunes femmes d'Étrurie. C'est la Méditerranée, c'est la Crète qu'on retrouve. Moins impudentes que les Crétoises, les petites Étrusques ne se montraient pas à demi-nues : elles savaient que ces pratiques charmantes ont pour l'avenir quelques inconvénients. Mais on voit reparaitre parmi les figurines les corsages Marie Stuart, les crinolines de l'impératrice Eugénie, les turbans, les hennins, les chapeaux pointus, les bijoux somptueux et énormes, les couleurs vives, les broderies et les tissus légers, presque impalpables, de Sybaris et de l'Ionie. Ces Italiennes soyeuses et bigarrées se décoloraient les cheveux, elles étaient blondes. Elles portaient d'amusantes sandales qui paraissent les avoir préoccupées autant que leurs chapeaux : les unes étaient légères comme des soques de danseuses, les autres claquantes sur des semelles de bois, toutes avec des lanières qui montraient sur le mollet, d'autres ressemblaient à nos snow-boots. Il est vrai que leurs maris avaient retrouvé les souliers à la poulaine que portaient les princes d'Orient et inventé ces vilaines galoches dont les Romains furent si épris qu'ils en réservaient l'usage aux sénateurs. Les bijoux qu'on a recueillis sont presque tous des chefs-d'œuvre. Leurs fonds d'or guilloché sont faits de granules fins et serrés dont le secret a été perdu. Sur cette poudre d'or, les incrustations somptueuses forment des bêtes monstrueuses : des dessins merveilleux ornent des fibules énormes, des clips gigantesques semblent destinés à des danseuses nues. C'était seulement le harnachement habituel d'une femme du monde.

BANQUETS, DANSES, SARCOPHAGES

Il est inutile de dire que ces émules des Crétoises ne se confinaient pas dans leurs demeures. On les voit aux banquets qui réunissent les hommes, et les archéologues constatent en hochant la tête qu'elles sont alors couchées auprès d'eux sur les lits du banquet et bien souvent sous la même couverture, sans qu'aucun signe particulier rappelle les liens sacrés du mariage. On les voit, bien entendu, assister aux courses, aux combats de boxe et de gladiateurs, sur les tribunes que nous connaissons déjà, et aussi aux jeux des jeunes athlètes. On leur joue de douces musiques pendant tout ce temps, ce qui n'est pas nécessairement signe de mollesse, car nos Étrusques faisaient

tout en musique, la guerre, les travaux de force, le charroi des matériaux, les cérémonies publiques. La musique des banquets paraît toutefois spécialement allègre. Elle est souvent accompagnée de danses qui ressemblent beaucoup aux nôtres : la furie et l'entrain des danseuses, leurs figures, les voltes des partenaires au-dessus des épaules ou autour des reins de leurs danseurs sont exactement la reconstitution d'un *rock and roll*. L'orchestre lui-même entrait parfois dans la danse comme il arrive aux musiciens de jazz. De jeunes esclaves nus passaient entre les tables, servant le vin et les plats sucrés.

Les étruscologues sont un peu plus embarrassés pour nous décrire l'étendue du pouvoir des femmes : car ils n'ont déchiffré jusqu'ici que quelques mots de la langue étrusque. Perplexes devant les inscriptions, ils sont plus à l'aise parmi les tombes. A Coéré, dans la tombe Regolini-Galassi, une princesse étrusque trône parée de ses bijoux au cœur d'une nécropole familiale où les guerriers ont été humblement ensevelis à ses pieds. Son nom est gravé sur les coupes et les amphores, et les chevaliers morts entourés de leurs armes semblent lui faire cortège. A Coéré encore, une autre tombe qu'on appelle la tombe des vases grecs, montre des pièces somptueuses gravées également au nom d'une femme : plusieurs sont des amphores signées de Nicosthène, le plus grand ciseleur grec du VI^e siècle. Dans quel palais florentin vivait cette collectionneuse si jalouse des chefs-d'œuvre sur lesquels on inscrivait son nom ? Dans les autres tombeaux, les sarcophages sont réservés aux femmes. Leur forme évoque la maison où la femme régnait ; leur place, leur taille rappellent manifestement l'autorité dont elles disposaient. Les hommes en Étrurie faisaient suivre leur nom du nom de leur père, comme on fit plus tard à Rome, mais aussi du patronyme de leur mère. On a l'impression, comme le dit un historien de Rome, que la femme étrusque était le centre de la vie familiale ¹.

TANAQUIL ET TARQUIN L'ANCIEN

Ce qui nous est parvenu de l'histoire des Étrusques confirme ces conclusions de l'archéologie. C'est chez Tite-Live qu'on rencontre l'histoire de Tanaquil, aux chapitres où il explique comment Tarquin l'Ancien devint le premier roi de Rome. C'était un mince personnage, fils d'un Grec émigré de Corinthe et qui faisait peu de figure dans la ville étrusque de Tarquinia, malgré son mariage avec Tanaquil qui appartenait à la noblesse locale. Tanaquil, embarrassée de son Grec, le décida à émigrer. Ils chargèrent ce qu'ils possédaient sur ce chariot bâché des émigrants que nous avons déjà vu circuler dans les montagnes de Perse et ils arrivèrent en vue des sept collines médiocrement peuplées de paillottes. A la halte qu'ils firent avant d'entrer à Rome,

un aigle vint tournoyer autour d'eux, prit le bonnet de Tarquin, puis vint ensuite le reposer sur sa tête. Or, Tanaquil était sorcière, fort savante comme les autres femmes de sa famille dans l'interprétation des présages. « Elle embrassa son mari, dit Tite-Live, et l'engagea à concevoir de grandes et belles espérances. » Le Grec se fit alors inscrire à l'état-civil sous le nom de Lucius Tarquinius Priscus, c'est-à-dire Tarquin l'Ancien, ajoute gravement Tite-Live, et quelques années plus tard sa bonne étoile et sa sorcière de femme en firent le roi du pays.

L'historien latin n'est pas très riche en détails sur le rôle joué pendant le règne par cette lady Macbeth. Mais un fait important qu'il rapporte plus loin offre matière à réflexion. A la mort de Tarquin, trente-sept ans plus tard, on dut choisir son successeur. Il avait des fils et un gendre, Servius Tullius, que Tanaquil avait choisi elle-même, l'ayant flairé à de certains signes quand il était enfant. La vieille sorcière consulta des philtres. Ils lui confirmèrent le destin de Servius Tullius, qu'elle imposa à l'assemblée du peuple qui ne voulait pas de lui. On peut penser si la vieille dame gouverna d'une main ferme après avoir réussi ce joli doublé.

Il ne convenait pas, toutefois, que la puissance de Rome ait eu pour origine cette vieille tireuse de cartes. Fabius Pictor, que Tite-Live suit en cet endroit, se donna beaucoup de mal pour la reléguer dans l'ombre et pour la grimer en une respectable matrone. On oublia les banquets de Tarquinia et les jolies danses grecques : Tanaquil finit ses jours avec la réputation d'avoir été une « excellente fileuse » *summa lanifica*, les jeunes mariés invoquaient son nom et Varron vit plus tard son fuseau et sa quenouille, encore garnie miraculeusement de laine, dans le temple de Sancus qui s'élevait sur le Quirinal. C'est le savant Bachofen qui la dépouilla bien longtemps après de cette quenouille respectable et qui lui assura un bon rang parmi les femmes dans lesquelles il se plaît à voir, plus souvent qu'on ne croit, les fondatrices des empires.

LES FEMMES ÉTRUSQUES DES TARQUIN

Cette Tanaquil n'était pas seule de son espèce. Les femmes étrusques de la dynastie des Tarquin ne démentirent pas son sang. Servius Tullius avait deux filles qu'il avait cru habile de marier aux fils de Tarquin. L'une d'elles avait hérité du tempérament impérieux de la grand-mère. Elle commença par faire assassiner son mari et sa sœur et se maria avec son beau-frère qui lui convenait mieux, puis elle entreprit de détrôner son père, en dépit de sa bonne étoile contrôlée par le label familial. Le coup d'État eut lieu en plein Sénat, sous la surveillance de l'énergique princesse.

Voici comment un étruscologue éminent et subtil commente cet endroit du récit de Tite-Live. « Servius Tullius dans la Curie vient de subir de la part de son gendre Lucius Tarquin un furieux assaut et d'être jeté à bas de son trône. Tullia (*on a envie de dire la Tullia*) attend dans son palais l'issue de cette scène dramatique, mais elle n'y peut tenir et sort. On soupçonne Tullia (dit Tite-Live), et ses autres crimes n'y contredisent pas, d'avoir été l'instigatrice de ce coup. Ce qui est certain du moins, c'est qu'elle se fit conduire en voiture au forum, sans rougir de se montrer à la foule des hommes, (c'est ici le commentaire personnel du Romain Tite-Live), qu'elle fit venir son mari hors de la Curie et lui donna la première le titre de roi : *regemque prima appellavit*. Ces trois mots, « elle l'appela la première du titre de roi » sont peut-être l'un de ces fossiles d'une tradition très antique, dont nous avons parlé : tout le contexte est interprétation psychologique, et, en un certain sens, littérature. Ce qui est certain, comme dit Tite-Live, c'est cela : la proclamation du roi par la reine. Tite-Live, à qui cette forme d'avènement semble très suspecte, dépense des trésors d'ingéniosité pour l'expliquer par le tempérament de Tullia. Son Lucius Tarquin lui-même en est profondément choqué, comme un Romain qu'il est devenu chez ses biographes romains. Il donne l'ordre à sa Tullia, en termes très vifs, de « sortir d'une foule si tumultueuse » et de rentrer chez elle. Mais il semble bien que le noyau générateur du récit fût un usage immémorial, selon lequel la femme étrusque avait le caractère, inintelligible à Tite-Live, de « faiseuse de roi », comme si la légitimité monarchique dépendait de la désignation et de la consécration par la reine ² ».

Bien sûr, nous ignorons encore beaucoup de choses sur les femmes étrusques. Comme pour la Crète, nous ne disposons que d'un catalogue. Notre ignorance de la langue étrusque nous prive des contrats, des notices et des testaments. Nous ne savons rien de la condition juridique des femmes étrusques, de leur éducation, de leur mariage. Nous ne savons rien sur la vie qu'elles menaient dans leur famille quand elles étaient jeunes filles. Ce sont de graves lacunes que la subtilité des archéologues ne suffit pas à combler.

THÉOPOMPE SUR LES ÉTRUSQUES

Les dehors de cette vie brillante, si différente de la rigueur romaine, ont suscité toutefois d'étranges descriptions. Il nous est parvenu fort peu de pages des écrivains anciens consacrées aux Étrusques. Cette littérature ne manquait pas pourtant : l'empereur Claude, qui appartenait par sa femme à une très ancienne lignée toscane, avait recueilli sur les Étrusques une documentation incomparable qui lui avait fourni la matière d'une *Histoire des Étrusques* en vingt livres.

Malheureusement, il ne nous reste qu'un discours des savants travaux du mari de Messaline. Sur la belle période toscane du ix^e au vii^e siècle, nous n'avons aucun témoignage littéraire. Les documents plus tardifs qui nous sont parvenus sont en revanche singuliers. Le plus connu est une page de l'historien grec Théopompe, écrivain du iv^e siècle, qui a été recueillie par Athénée dans son *Banquet des savants*.

« Théopompe, au livre XLIII de son *Histoire*, dit que chez les Tyrrhéniens (*qui sont nos Étrusques*), les femmes sont en commun, qu'elles prennent très grand soin de leur corps et qu'elles s'exercent nues, souvent avec des hommes, quelquefois entre elles : car il n'est pas honteux pour elles de se montrer nues. Elles se mettent à table non auprès de leurs propres maris, mais auprès des premiers venus des assistants, et même elles portent la santé de qui elles veulent. Elles sont du reste fort buveuses et fort belles à voir. Les Tyrrhéniens élèvent tous les enfants qui viennent au monde, ne sachant de quel père est chacun d'eux. Ces enfants vivent de la même façon que leurs nourriciers, passant la plupart du temps en beuveries et ayant commerce avec toutes les femmes indistinctement. Il n'y a point de honte pour les Tyrrhéniens à être vus eux-mêmes faisant en public un acte vénérien ou même le subissant : car cela aussi est une mode du pays. Et ils sont si loin de regarder la chose comme honteuse que, lorsque le maître de maison est à faire l'amour et qu'on le demande, ils disent : « Il fait l'amour », donnant impudemment son nom à la chose. »

Cette description qu'il est permis de ne pas trouver aussi répugnante que quelques archéologues prudes, évoque, à quelques détails près, la vie des plages de notre Côte d'Azur. Ces passe-temps ne sont pas tous à adopter sans discernement. Mais aussi cette liberté des corps et cette insouciance de l'hypocrisie ne conduisent pas toujours à des abîmes d'immoralité. On peut très bien supposer que ces amateurs un peu cyniques du grand air et du soleil ne furent ni meilleurs ni pires que les jeunes héritiers dont nous nous accommodons en soupirant.

On peut être plus sévère pour les détails que Théopompe produit ensuite, mais qui paraissent s'appliquer à une petite société de millionnaires jouisseurs. Il poursuit en ces termes :

« Lorsqu'ils ont des réunions, de société ou de parenté, ils font ainsi : d'abord quand ils ont fini de boire et sont disposés à dormir, les serviteurs font entrer auprès d'eux, les flambeaux encore allumés, tantôt des courtisanes, tantôt de fort beaux garçons, tantôt aussi leurs femmes; lorsqu'ils ont pris leur plaisir avec eux ou avec elles, ce sont des jeunes gens en pleine force qu'ils font coucher avec ceux-ci ou celles-là. » C'est ce que nous appelons des *partouzes*, en somme. Mais jugeons-nous Paris ou Rome sur quelques spécimens de la *dolce vita*?

Le même Théopompe reproche encore aux Étrusques de faire l'amour sans autre protection qu'une rangée de joncs et de se faire épiler en public dans les boutiques des barbiers. Les étruscologues indignés lui reprochent d'être mauvaise langue. Mais ce Théopompe est surtout sot et hypocrite. Ce qui le choque le plus, ce sont les « flambeaux allumés », la désinvolture des amants et le cynisme du maître d'hôtel. Ces charmantes femmes étrusques paraissent s'être accommodées de quelque laisser-aller. Mais nous sommes assurément trop circonspects pour les condamner sur ces seules apparences³.

Timée, historien de Sicile, assimile les Étrusques aux Sybarites qui vivaient près de Tarente, Denys d'Halicarnasse se contente de dire avec discrétion qu'ils se distinguaient des autres peuples par leurs mœurs, Hérodote et après lui Virgile accusent les rois de Coéré de crimes de guerre et d'atrocités, Posidonios d'Apamée, cité par Diodore, reproche surtout aux Étrusques leur mollesse et leur gourmandise. Il les dénonce parce qu'ils font deux repas par jour, ce qui lui paraît la marque infamante de la décadence. Ce fut jadis un peuple énergique et conquérant, explique-t-il, mais la fertilité de leur terre les perdit. « Ils se font dresser deux fois le jour des tables somptueuses avec tout ce qui contribue à une vie délicate, préparer des couvertures brodées de fleurs, servir avec quantité de vases d'argent et ils ont auprès d'eux un nombre considérable d'esclaves. De ceux-ci, les uns sont d'une rare beauté, les autres sont parés de vêtements plus magnifiques qu'il ne convient à l'état servile et chez eux les domestiques ont des demeures particulières... Ils se sont détachés de la vaillance qu'ils priaient dans l'ancien temps et à force de vivre dans les banquets et les délices efféminées, ils ont perdu la réputation que leurs ancêtres s'étaient acquise à la guerre. » Ce Stoïcien du ^v^e siècle préfigurait Montesquieu. Ne relevons pas dès maintenant cette leçon de morale. Nous allons avoir à vérifier la part de vérité qu'elle contient sur un exemple plus illustre.

DÉBUTS DE ROME

Les débuts de Rome ne sont guère mieux connus que l'histoire des Étrusques. Ils sont encombrés de légendes. C'est un conte de fées qui se passe chez des paysans sauvages. Mais à travers ces légendes même on distingue quelques lueurs. On voit d'abord des cow-boys voleurs de troupeaux dont les bandes imposent leurs chefs, puis des cantons suisses auxquels la peur des Étrusques inspire quelque sagesse, enfin la fédération par la force avec les transferts de population et les annexions coloniales des Tarquin. Ces Sioux du Latium sont brutaux, sommaires, et prennent les poires dans le panier : l'enlèvement des

Sabines est un *western*. Et ils ont aussi les cérémonies des Peaux-Rouges pour déclarer la guerre : le *pater patratus* institué par Ancus Marcus fait autant de cérémonies et de salamalects pour déterrer la hache de guerre que s'il avait la figure barbouillée par le prêtre du Grand Manitou. Il ne manque même pas les idoles de bois qu'on plante sur les collines pour sanctifier quelque raid.

VESTALES, FÊTES TRIBALES ET DOUAIRIÈRES

La religion porte encore la marque de cette sauvagerie des collines. Les Vierges du Feu gardent dans une hutte ronde le foyer qui ne doit pas s'éteindre. Comme le feu, elles représentent la Vie, la puissance magique de la Vie qu'aucun contact impur ne doit souiller. Le condamné à mort qui rencontre une Vestale sur le chemin du supplice est grâcié sur-le-champ. Plus tard, le gladiateur dont elles demandent la vie est épargné. Leur chevelure même ne doit pas toucher la terre qui contient les morts : on la suspend aux branches des arbres quand on la coupe. Ces druidesses ne doivent pas laisser échapper une seule goutte de la puissance magique que leur virginité conserve pour la cité. La Vestale qui viole son vœu est murée vivante dans un caveau avec une lampe, un pain et une cruche d'eau, ignorant même dans sa tombe la Mort dont les Vierges du Feu protègent la cité.

Les femmes assistent encore sous la République aux fêtes de la Bonne Déesse dont les hommes sont bannis. Cette Bonne Déesse avait été mariée au Dieu Faune qui l'avait tuée sous les coups un jour qu'elle avait bu du vin. En souvenir, les femmes de Rome buvaient du vin par défi et pour désobéir aux lois des hommes qu'elles punissaient en les chassant. C'était une fête de la fécondité, disent les savants, qui ajoutent pudiquement que « le divertissement y était poussé aux extrêmes limites de la décence. » Nos matrones romaines participaient également à Lavinium à une très vieille fête magique des tribus où l'on dansait autour d'un symbole ostentatoire de la fécondité que saint Augustin décrivait ainsi : « Ce membre que la décence interdit de nommer était, le jour où l'on fêtait Liber, placé en grande pompe sur un chariot et on le promenait d'abord à la campagne, de carrefour en carrefour, jusqu'à la ville elle-même. Dans la cité de Lavinium, un mois tout entier était consacré à Liber, et, pendant ce mois, tous les jours, chacun employait le langage le plus obscène, jusqu'à ce que le symbole fût porté à travers le forum en procession solennelle et déposé dans son sanctuaire. Sur ce membre que j'ai dit, une mère de famille, choisie parmi les plus irréprochables, devait déposer publiquement une couronne ⁴. » Saint Augustin ajoute que cette cérémonie favorisait les semailles.

Et l'on sait aussi qu'aux premiers temps de la République, quand

un désastre amenait la ville tout près de sa perte, on décrétait des « jours de supplication » pendant lesquels les mères romaines sortaient de leurs demeures sévères et venaient se rouler et hurler dans les temples aux pieds des dieux, déchaînement barbare qui évoque encore dans la Rome de Camille les désespoirs du camp assiégé. Ces souvenirs des grands feux de camp dans la nuit sont étranges après les cortèges du triomphe. Est-ce pour cette raison que les Romains se défièrent si longtemps de l'*impatientia muliebris*, l'incapacité des femmes à se maîtriser, épithète qu'ils n'appliquaient pas aux affranchies et aux esclaves qui adoraient aux carrefours la Vénus Érycine venue de Grèce, mais précisément aux héritières altières et graves de leurs grandes familles qui portaient encore dans les veines le sang des chefs de guerre du Latium ?

Ces violentes mystérieuses dont le déchaînement a toujours quelque chose d'un peu magique, elles ont leur place dans les légendes qui nous content l'origine de Rome. Elles prennent même une part importante à des événements décisifs. C'est le mariage avec Lavinia, fille de Latinus, chef des tribus locales, qui permet à Énée de s'installer sur le territoire de Rome. Ce titre de douairière est si capital dans la fondation de Rome que la légende donne Lavinia pour successeur à Énée pendant la prétendue minorité de leur fils Ascagne. Quelques siècles plus tard, quand Amalius usurpe le titre de chef en chassant Numitor, son frère, représentant la branche aînée de la dynastie, c'est encore une femme Rhéa Silvia, qui est chargée de rétablir la descendance légitime. Dans l'histoire de la vestale violée par un dieu qui donne naissance à Romulus et Remus, il faut voir probablement une déformation légendaire de la transmission du titre royal en ligne maternelle. On peut comprendre qu'Amalius, qui vient après l'aîné dépossédé ou interdit, tente d'instituer un droit patriarcal en faveur de la branche cadette, tandis que Rhéa Silvia, fille de Numitor, revendique pour ses fils un droit de succession matriarcal. On sait que la louve, appuyée en cette circonstance par les solides cow-boys des collines que Tite-Live appelle poliment *pastores*, des bergers, fit triompher la règle matriarcale qui remontait à Lavinia.

L'ENLÈVEMENT DES SABINES ET LE VIOL DE LUCRÈCE

Les détails que la légende rapporte sur le règne de Romulus confirment l'importance des femmes dans les tribus. C'est une femme, Larentia, compagne d'un des fameux « bergers », qui recueille les enfants. Évandré qui commande une tribu voisine de ces « bergers » redoutables qui ne craignaient pas de voler les troupeaux d'Hercule, doit son prestige et peut-être son titre à sa mère, Carmentia, estimable *squaw* qui exerce, comme les princesses étrusques, la profession de

prophétesse. Romulus lui-même, après l'enlèvement des Sabines, va voir chacune d'entre elles dans sa paillotte pour leur donner des explications courtoises sur la « liberté grande » dont on a fait preuve à leur égard. Et c'est Hersitia, femme de Romulus, qui eut pour mission d'arranger une réconciliation avec une partie des pères et des frères outragés. On sait que les Sabines elles-mêmes se chargèrent du reste de cette réconciliation en plein combat, montrant à la fois leur énergie et l'autorité qu'elles avaient acquise en peu de temps. Ce sont là des contes de fées sans doute, mais ils sont le reflet d'une certaine mentalité. De telles traditions n'auraient pu s'établir si la situation des femmes n'avait pas été, dans les commencements de Rome, toute différente de l'état de tutelle qui leur fut imposé plus tard par les lois.

Le règne des princes étrusques, même s'il ne fut pas une fiction de l'amour-propre romain pour dissimuler une période de protectorat, ne fit que renforcer cette indépendance des femmes. On le voit assez par les circonstances du viol de Lucrèce. Les jeunes nobles romains sont en campagne avec Tarquin le Superbe. A un repas où ils sont un peu gris, ils parlent de leurs femmes. Collatin vante la chasteté de Lucrèce. On est à quelques lieues de Rome, on décide d'aller les voir toutes à l'improviste. Or, à l'exception de Lucrèce qui filait vertueusement la laine avec une servante, les jolies baronnes occupaient leur nuit en festins somptueux, avec des compagnes ou compagnons de leur âge, *cum aequalibus* dit Tite-Live, sans donner d'autres précisions. Et nous avons déjà signalé, sous le règne des mêmes rois, l'autorité de Tanaquil et de Tullia.

Cette félicité eut une fin qu'on n'explique guère. La Révolution républicaine de 509 qui coupa brusquement le Latium du milieu étrusque et de l'Italie hellénisée du Sud, est peut-être à l'origine du développement autonome du civisme et de la moralité dans le patriciat romain.

LA LOI DES DOUZE TABLES : LA FAMILLE-ÉTAT, LE « PATER FAMILIAS »

A l'époque où sont gravées les lois des Douze Tables, le monument le plus ancien de la législation romaine, les femmes sont entièrement soumises à l'autorité du père de famille. « Nul peuple, dit Mommsen, n'a égalé les Romains dans la rigueur inexorable des institutions qu'ils ont tirées du droit naturel. » La famille est chez eux un *État*. Le chef de famille est un souverain qui règne sur ses fils, ses petits-fils, et sur ses filles non mariées, et qui est le maître absolu de tout le bien que chacun des descendants peut posséder. Cette conception toute *civique* de la famille n'annihile pas le droit des individus. La femme et les fils ne sont pas destitués de toute possession : la femme peut

acquérir, elle peut posséder des terres et de l'argent, elle peut hériter, la fille aura dans l'héritage une part égale à celle des garçons, on ne lui oppose ni droit d'aînesse ni privilège du mâle, et elle est, comme ses frères, copropriétaire du patrimoine familial. Mais de tous ces biens qui lui sont propres aucun des membres de la famille ne peut disposer, pas plus qu'un colonel d'artillerie qui est maître et responsable des canons de son régiment, ne peut les vendre, ou les louer ou les utiliser à sa guise. Les fils mariés peuvent recevoir un cheptel et s'établir à leur compte dans leur propre maison, mais ces fils, établis dans leur domaine et faisant fructifier leur terre, ayant fait des bénéfices, ne peuvent aliéner ou donner sans l'autorisation du père. Le père de famille, chef de l'État-famille, a pouvoir de décision, au nom de tous : il gouverne. Il gouverne et même il règne. Il a sur son royaume familial les droits régaliens du prince : le droit de châtimement, le droit de grâce, le droit de vie et de mort. Le père de Virginia, quatorze ans, que Tarquin le Superbe veut faire enlever pendant qu'elle va à l'école, poignarde sa fille, *pour lui éviter le déshonneur*. C'est son droit, personne ne proteste. Tite-Live met dans la bouche du vieil Horace un raisonnement que comprennent encore parfaitement les contemporains d'Auguste : il aurait tué lui-même son fils s'il l'avait jugé coupable*. La religion condamne certains excès : il est blâmé, et même interdit, de vendre sa femme ou un fils marié, d'égorger un de ses enfants légitimes ou sa femme sans avoir pris l'avis d'un conseil de famille. Mais il est parfaitement permis à un père de refuser une fille qu'on lui présente et, comme à Athènes, de la faire exposer. Par une règle ancienne, qu'on fait remonter à Romulus, le père a l'obligation de conserver sa lignée mâle toute entière, mais il n'est tenu à rien par rapport aux filles, sauf en ce qui concerne sa fille aînée. Ce pouvoir effrayant du père de famille n'est prescrit, comme celui du souverain ni par la vieillesse, ni par la caducité, la folie ou l'abdication, et il est si officiel, si essentiel à l'État romain lui-même que l'assemblée du peuple, c'est-à-dire le *peuple romain*, c'est d'abord à l'origine l'assemblée des chefs de famille, cardinaux réunis en concile de qui dépendent toutes décisions.

LE MARIAGE ROMAIN

Les mœurs de la Rome républicaine reflètent encore cette puissance du chef de famille. Le mariage est alors un transfert sans bavures : *cash and carry*, on paie et on emporte. Le père abandonne son *pouvoir* sur sa fille (on dit en latin *la main* qu'il a sur sa fille) et ce pouvoir

* Son fils ne fait qu'user de la délégation du pouvoir du père en tuant sa sœur pour conduite *déshonorante*. On verra plus loin que c'était la règle.

passé intégralement au mari : à la main du père succède la main du mari, non moins ferme, non moins absolue, sa femme lui appartient *comme si elle était sa fille*, disent les juristes romains, et elle, chose inerte, ne fait que passer d'une main à l'autre.

Ce transfert caractérise les trois formes du mariage employées à Rome à l'époque républicaine. Aux patriciens était réservée une forme de mariage solennel, cérémonie religieuse qui se déroule en présence de dix témoins, devant deux très hauts personnages ecclésiastiques, le Grand Pontife de Rome et le Flamen Dialis, et qu'on appelle la *confarréation*. Après un sacrifice, on prend les auspices, puis les nouveaux époux partagent un gâteau d'épeautre qui est une sorte de blé dur appelé en latin *farreum libum* et ce repas symbolise comme en Chine leur vie commune et partage de toutes choses. La cérémonie de la *confarréation* donne un caractère sacré et public au passage du pouvoir du père au pouvoir du mari.

Les plébéiens ont des formes d'union plus humbles et même un peu cyniques, mais qui éclairent encore plus clairement le transfert essentiel. La première est tout bonnement le mariage *par consommation* (en latin *usus*) où l'on va sans plus de grimaces coucher dans la maison du mari. Pendant la première année, la fille ainsi devenue femme, est encore sous le pouvoir de son père. Au bout d'un an révolu, elle passe sous le pouvoir du mari, tout comme si on lui appliquait l'adage : *en fait de meubles possession vaut titre*. C'est évidemment une forme sommaire d'union conjugale. Toutefois, il suffisait qu'une femme passât chaque année trois nuits hors du domicile conjugal pour qu'elle échappât au *pouvoir* du mari, restant ainsi, en dépit du mariage, sous le *pouvoir* du père. Nous verrons tout à l'heure l'importance de cette clause.

La seconde méthode employée est plus juridique, c'est le mariage *par achat*. Cette vilaine opération se décompose délicatement en deux temps. Dans un premier temps, le père abandonne son pouvoir sur sa fille, il l'*émancipe*, opération redoutable dans le vieux droit romain, car l'enfant, ainsi chassé du royaume paternel, tombait à la condition de va-nu-pied et d'esclave. Dans un second temps, l'époux, touché de pitié, offre aussitôt de ramasser le jeune objet abandonné en substituant son propre pouvoir au pouvoir du père qui vient de se dérober. Le jeune objet consulté consent à cette substitution et accepte ainsi sa nouvelle condition.

Le mariage civil de la plèbe s'oppose donc dans les premiers temps au mariage religieux des familles nobles. Ces deux formes plébéiennes du mariage se répandirent surtout lorsqu'il y eut des unions entre les Patriciens et la Plèbe. La transmission du *pouvoir* sur la fille entraînait en effet la transmission des biens dont elle était héritière. Ces biens étant obligatoirement des fonds de terre dans les familles patriciennes,

toute union avec une grande famille plébéienne appauvissait définitivement le Patriciat. D'où la multiplication, dans ce dernier cas, du mariage par *consummation* qui maintenait la fille dans le *pouvoir* du père, en raison de la prescription du *pouvoir* marital par le stratagème des trois nuits de vacances, et qui, en fait, laissait à la fille la disposition de sa fortune personnelle.

Toutefois, ces divers types de mariages sont soumis à la même réglementation, et ils sont également valables. Voici la réglementation. Il est interdit à un citoyen romain de se marier dans une famille dont le chef n'a pas acquis la dignité de citoyen romain. Un tel mariage n'est pas légalement valable et les enfants qui en naissent sont regardés comme des enfants naturels et n'ont pas le rang de citoyens. Le titre de citoyen romain ayant été conféré progressivement à la plupart des Latins et des dispenses étant accordées le plus souvent lorsqu'il s'agissait des étrangers qu'on appelait *périgrins*, cet empêchement ne concernait plus à la fin de la République que les esclaves avec lesquels le mariage était interdit⁵. En outre, étaient interdits les mariages consanguins. Cette interdiction, très stricte, s'étendait jusqu'aux parents au sixième degré dans les premiers siècles de la République. A la fin de la seconde guerre punique, on était descendu jusqu'au quatrième degré et Tite-Live nous apprend que les mariages entre cousins germains furent alors autorisés. Sous l'empire, on fut encore plus libéral puisque le Sénat autorisa le mariage de l'empereur Claude avec sa nièce Agrippine*.

L'âge du mariage était fixé à douze ans pour les filles et à quatorze ans pour les garçons. En fait, on mariait les filles beaucoup plus tôt encore, grâce au système des fiançailles, qui introduisit à Rome des mariages précoces analogues à ceux des Hindous. A l'âge de sept ans, la petite fille était *amenée* au mari (*deducta*, c'est le mot qui signifie « mariage » en latin), elle était assimilée à une femme mariée, élevée et instruite dans la famille du mari, et il n'y a aucun doute que le mariage ait généralement été consommé dès ce moment**. Le mariage commençait donc pour les filles par une période de noviciat qui était entrée dans l'usage, surtout dans les grandes familles, autant pour des raisons de « sécurité raciale » comme dans l'Inde, que pour donner à la nouvelle acquisition le « ton » de la famille à laquelle elle appartiendrait. Les garçons, eux, n'étaient guère mariés avant vingt ans, en tous cas, pas avant d'avoir pris la toge virile, à dix-sept ans.

Les jeunes filles ne recevaient pas une éducation différente de celle

* Le Sénat s'abrita sous le prétexte à peine poli qu'il s'agissait d'une nièce du côté du père. Le mariage avec une nièce du côté de la mère demeura interdit ainsi que le mariage d'un neveu avec une tante paternelle ou maternelle⁶.

** On a pu retrouver des procès d'adultère dans lesquels la « coupable » n'avait pas atteint sa douzième année⁷.

des garçons. Elles savaient lire et compter, et, lorsqu'il y eut des poètes, elles apprirent à réciter des vers. Les garçons allaient au Champ-de-Mars pour s'exercer aux armes : les filles à la maison apprenaient à filer et à tisser pour mériter plus tard comme la vieille Tanaquil le titre auguste de « *summa lanifica* ». Cette occupation était si aristocratique qu'au début de l'empire, Auguste tenait à ce que sa fille Julie donnât l'exemple aux grandes familles romaines en tissant les vêtements de son mari et de ses enfants.

RÉPUDIATION ET DIVORCE

La tradition dit que Romulus avait prévu trois cas de répudiation, la magie pour provoquer un avortement, l'adultère, la fabrication de fausses clefs (celles de la cave, croit-on, en cette occurrence). Denys d'Halicarnasse nous apprend que le divorce était impossible dans le mariage religieux par *confarréation*. Le mariage ne pouvait être dissous que si la femme était condamné à mort pour crime par le tribunal de famille. La *confarréation*, était alors annulée solennellement par une cérémonie inverse, la *diffarréation* aussi impressionnante que l'excommunication fut plus tard chez les chrétiens. Quelques-uns doutent de ce témoignage. Mais on ne compte dans toute l'histoire que trois ou quatre cas de dissolution d'un tel mariage⁸. Le divorce était permis dans les autres mariages. Il est prévu par la Loi des Douze Tables et, bien entendu, réservé à l'homme. Le mari dit sans autre commentaire : « Prends tes affaires et va-t-en » et il « reprend les clefs de la maison », c'est la formule de la dégradation. Toutefois ces paroles expéditives n'étaient pas prononcées sans réflexion. On a lieu de croire qu'il fallait une faute grave de la femme et une délibération du tribunal de famille pour justifier le divorce. Valère-Maxime rapporte qu'en 307 avant Jésus-Christ les censeurs révoquèrent un sénateur parce qu'il avait répudié sa femme sans avoir réuni le tribunal familial. Un siècle plus tard, en 235, on citait encore comme un abus le divorce du Sénateur Sp. Carvilius Ruga qui avait rompu son mariage parce que sa femme était stérile. En général, les divorces furent rares jusqu'aux guerres puniques.

Une prescription antique mérite d'être signalée, car elle est bien intéressante pour nos ethnologues. Saint Augustin dans *La Cité de Dieu* affirme que l'usage ancien interdisait le mariage hors de la *gens*, c'est-à-dire hors du clan⁹. Cette règle est encore attestée par Tite-Live et saint Isidore, qui mentionnent des cas exceptionnels, où l'on dut demander autorisation¹⁰. Cette particularité n'est pas aussi satisfaisante qu'on pourrait le croire. La famille romaine, la puissance du père, l'horreur des unions consanguines, les degrés même dans la solennité du mariage, évoquent constamment la coutume aryenne.

Ce mariage dans la *gens* s'en écarte, au contraire, et la contredit formellement.

SPLendeur DES « JUSTES NOCES »

A ces conditions que nous venons de dire, le mariage était réputé légal, conclusion à laquelle les Romains tenaient tellement qu'ils avaient inventé un terme pour cela. Ils disaient : se marier *en justes noces*, à peu près comme on se félicite du calibrage exact d'un mécanisme. Et ils avaient bien raison d'employer cette expression qui, malgré son air prud'homme, introduisait quelque chose d'assez nouveau dans l'histoire de l'humanité. En fait, malgré la tutelle juridique qui était imposée à la femme, les *justes noces* romaines font de la femme pour la première fois l'égale et l'associée de son mari dans la gravité du foyer, en fondant la vie conjugale sur la proclamation de la monogamie. Finies les gracieuses secondes femmes, les servantes poliment tolérées, les jolies petites esclaves présentées par l'épouse elle-même pour la distraction de son seigneur. Rien de tout cela chez nos sévères porteurs de toges qui dans leur vie domestique n'ont pas moins de *gravité*, comme ils disent, que dans leur vie publique.

Le mariage est à Rome une obligation non moins sérieuse qu'en Grèce. La communauté d'existence, dit Marquardt, « repose sur la volonté des dieux, l'intérêt de l'État et les besoins réciproques des époux. C'est un étroit lien moral qui même à l'origine était indissoluble ¹¹ ». La moralité du mariage était donc sérieusement protégée. Caton faisait régner la frugalité autour de lui. Point de tapis, des murs nus sans enduit, une somme fixe pour les besoins de chaque jour, point de sortie sans sa permission : les châtiments corporels sanctionnaient les écarts. L'épouse devait être de bonne naissance, sa fortune importait peu. Sa tâche était de mettre des enfants au monde et de les allaiter. L'éducation était l'affaire du père. Au demeurant peu d'illusions : « Toutes les femmes sont assommantes et orgueilleuses » disait-il, et il déplorait que l'humanité ne pût s'en passer. Le législateur n'avait pas été moins prudent que ce censeur sévère. On lit dans Plutarque et dans Denys d'Halicarnasse que les « crimes » dont le tribunal de famille avait à connaître étaient l'adultère, bien entendu, et le meurtre des enfants, mais aussi la fabrication de fausses clés et l'usage — intempérant, croit-on — du vin. Le tribunal de famille pouvait faire étrangler la coupable sur chacun de ces chefs d'accusation. Le mari, lui, pouvait boire, fabriquer de fausses clés, se débarrasser des enfants dont il ne voulait pas et coucher avec la femme des autres. Dans ce dernier cas, le mari outragé pouvait le tuer s'il le surprenait en flagrant délit.

LA MATRONE ROMAINE

Si la femme était soumise par la coutume à l'autorité du chef de famille, en revanche elle est son ministre au foyer et, à ce titre, partage le caractère vénérable de l'autorité paternelle. Elle est exempte de tout travail servile, de la mouture et de la cuisine. Ce fut, dit Plutarque, une condition posée par nos frères Sabins en échange de leur complaisance. Elle se tient dans l'atrium, file et tisse avec les servantes, elle administre le ménage, nourrit elle-même ses enfants, surveille parfois, pas toujours, leur éducation. Tous les serviteurs, tous les membres de la famille, y compris son mari, la nomment *domina*, maîtresse. Sa présence impose la retenue dans les paroles et dans les manières, elle prend place au repas de son mari, tandis que les enfants mangent à une table particulière : dans les vieilles mœurs, elle y assiste sur une chaise et ne s'étend pas familièrement sur le lit habituel auprès de son mari. Elle embrasse ses parents lorsqu'ils font visite, mais elle n'a pas d'autres amis que les amis de son mari. Les distractions habituelles aux hommes lui sont interdites et elle manquerait gravement aux convenances en buvant du vin. Elle n'est pas enfermée dans le gynécée : elle est chez elle dans toute la maison et elle sort à son gré, mais après en avoir informé son mari et revêtu la *stola matronalis*, la robe qui signale sa dignité de femme et accompagnée de serviteurs. On lui cède le pas dans la rue quand elle est ornée de cette grande tenue conjugale et il est interdit de la toucher, même pour la citer en justice. La plupart des achats sont faits par des esclaves, elle ne s'en mêle pas : elle ne sort que pour des achats importants, des visites, des cérémonies religieuses, des repas solennels, des spectacles publics ou encore pour paraître devant les tribunaux, dans lesquels aux premiers temps de la république elle pouvait être témoin ou demanderesse tout comme les hommes.

Cette description emprunte beaucoup à l'image que se faisaient des écrivains qui écrivaient bien longtemps après l'époque républicaine. Nous essaierons plus loin de la contrôler autant qu'on peut le faire avec une information très lacunaire et d'après des travaux singulièrement pauvres en ce domaine. Mais cette manière même d'habiller le passé est caractéristique. Même si nous soupçonnons les exagérations de la légende, cette draperie austère évoque un idéal très nouveau dans le monde antique. Il suffit de penser à une autre « maîtresse de maison », elle aussi libre et traitée avec déférence, la *nebt pa* des Égyptiens. Comme elle est facile et frivole auprès de nos graves Romaines. L'une est l'héritière d'un Orient polygame, régnant enfin, mais comme les peuples qui sortent d'une longue période de royauté tolèrent sous un nom nouveau toutes sortes de souvenirs du pouvoir royal, consen-

tante, bonne fille, monnayant gentiment les transgressions sur lesquelles elle est peu rigoureuse, plus soucieuse de sa liberté que des principes et mettant son luxe et son pouvoir bien au-dessus de toute règle de vie. La famille romaine, au contraire, par sa monogamie rigide, représente d'emblée, malgré le pouvoir exorbitant du père de famille, un cadre presque parfait sur lequel peut s'établir solidement le règne de la femme, précisément parce qu'elle paraît entièrement soumise. La fausse liberté égyptienne laisse la femme sans défense et en réalité sans pouvoir, écartée d'un divorce à l'autre, d'une pension alimentaire à l'autre, régnant dérisoirement sur des bureaux et des placers. Tandis que l'épouse romaine, cadencée par les lois, le mors implacablement rivé à la bouche, règne parce qu'elle est la cavale unique, irremplaçable, la *domina* reflet du maître, épouse véritable et véritablement son égale quand elle a prononcé au soir du mariage le défi célèbre, l'orgueilleuse formule qui stipulait l'égalité de destins : « ubi tu Gaius, ego Gaia », « là où tu seras Gaius, moi je serai Gaia ».

Cette apparition inopinée du couple s'accompagne, en outre, d'une notion encore plus révolutionnaire pour l'antiquité, celle de la chasteté, non seulement de l'épouse, mais du mari. La femme romaine, dès le premier jour, naît avec une épithète abondamment commentée par les historiens et les moralistes, une épithète de nature pour ainsi dire, qui survivra aux pires débordements, elle est la *casta puella*, la femme chaste, la bonne ménagère qui, comme Pénélope, passe sa vie devant sa tapisserie. Cette autorité que la loi lui refuse, c'est sa vie même qui la lui donnera, sa vie irréprochable, sa liberté volontairement abdiquée. Elle sera dans sa maison la raison et la sagesse, et le recours suprême par l'exemple. Cornélie, mère des Gracques, ne commande pas moins que Sempronius : mais sans armes. Ce genre de pouvoir, à vrai dire, est le plus beau de tous et il est souvent la dernière ambition des puissants. Nous savons aussi qu'il peut être grand : notre vie privée n'est pas si éloignée de celle des Romains. On admire volontiers ce prestige fondé sur le seul respect. On apprécie moins toutefois que les Romains aient voulu faire de la chasteté, si recommandable aux femmes, une vertu nécessaire aux hommes. Il semble que c'est pousser bien loin la logique de la monogamie. Tite-Live nous fait sourire, lorsqu'il fait dire à Scipion, vieux routier de la campagne d'Afrique, qu'aucune qualité ne lui paraît préférable dans un officier de cavalerie. Or, Scipion adresse cette harangue à Massinissa, prince numide de vingt-huit ans, qui dirigeait comme colonel une sorte de brigade de spahis. C'est un idéal sévère pour des zouaves. Le vieux Caton est aussi agressif et mettrait volontiers ses contemporains au régime du pain sec et de la continence. Ce ne sont pas là des sentiments de moines-soldats, lesquels ont, en vérité, plus de poitrail. On sent bien que c'est plutôt l'entrée en scène d'une vertu que la monogamie

suggère, certes, qui a son prix, mais à laquelle on fit mener grand bruit ensuite et souvent hors de propos.

Ce règne de la *casta puella* est une fiction que les Romains réussirent à maintenir pendant deux siècles, belle performance. La postérité en tira le type de la *matrone* romaine, quarante ans, les formes pleines, faisant réciter le soir leurs leçons aux enfants. En somme, l'idéal de la femme au foyer. Les historiens sont plus embarrassés par cette image de M^{me} de Maintenon qu'on propose à leur méditation. Ils remarquent que les jeunes Romaines, en raison de leur mariage précoce étaient des matrones bien jeunes et pas toujours aussi dodues qu'on le suppose. De renseignements, point. La femme romaine n'existe pas dans la littérature. Plaute et même Térence ont imité la comédie grecque et leurs personnages aussi stéréotypés que ceux de la comédie italienne appartiennent à une tradition scénique et ne nous renseignent pas sur les femmes romaines. Pas d'Aristophane pour crier quelques bonnes grosses vérités. Les satiristes ne décrivent que l'époque impériale, toute différente. La jeune fille, à cause de l'âge des noces, est une espèce zoologique qu'on ne trouve pas dans la faune romaine. La femme n'apparaît dans l'histoire qu'après la victoire sur Carthage et au milieu des drames politiques qui accompagnèrent la fin de la République.

ENQUÊTE SUR LA MATRONE ROMAINE

Cette zone de silence passablement déconcertante qui s'étend du IV^e siècle au II^e siècle n'est troublée que par des faits-divers qui rendent l'historien perplexe. La première est l'*affaire des poisons* qui eut lieu en 331 avant Jésus-Christ. Une épidémie de mort subite s'était abattue sur les principaux citoyens de la ville. Il était difficile, en ce temps-là, de distinguer les morts par le poison de ces coliques soudaines et tragiques qu'on n'appelait pas encore les *coliques du misere*. Une esclave dénonça par vengeance sa maîtresse et une descente de police conduisit les magistrats à un laboratoire où de jeunes matrones préparaient avec soin une tisane inconnue. Elles appartenaient aux meilleures familles, elles expliquèrent qu'il s'agissait d'un merveilleux reconstituant dont leurs maris avaient besoin. On les pria d'en essayer l'effet sur elles-mêmes. Elles étaient vingt, se consultèrent rapidement, et, avec une décision toute romaine, elles avalèrent leur mixture dont elles moururent sur-le-champ. On arrêta cent soixante-dix complices dont le sort ne nous est pas connu. Tite-Live, assez mari d'avoir à rapporter cette aventure, la conte avec regrets et remarque timidement qu'elle n'est pas signalée dans tous les livres qu'il a consultés.

Trente ans plus tard, en 295, on rencontre une autre anecdote

dont la conclusion édifiante n'en impose pas. D'autres jeunes matrones furent inquiétées à la suite d'une affaire de « ballets roses ». Elles se prostituaient vilainement, mais avec l'amende dont elles furent frappées on éleva un beau temple à *Vénus obsequens* qui protège les foyers honnêtes.

En revanche, en 390 avant Jésus-Christ, quand les Gaulois qui assiégeaient le Capitole eurent le malheur d'éveiller les oies vigilantes, les femmes s'étaient signalées en offrant leur chevelure pour le salut de la patrie, et, cette même année, ce premier sacrifice n'ayant pas apaisé les dieux, en apportant leurs bijoux d'or et leurs alliances dans la balance où Brennus avait jeté brutalement son épée. Toutefois, au moment des guerres puniques, le patriotisme des femmes romaines était déjà devenu réticent. Lorsque Hannibal eut mis en déroute les légions romaines à la bataille de Cannes, le tribun C. Oppius tourna vers les matrones un regard courroucé. Non seulement on dut les contraindre, cette fois-ci, à porter leurs bijoux au Trésor, mais encore, le dérèglement des mœurs étant souvent invoqué par les militaires comme la cause de leur défaite, on leur fit interdiction de porter des robes de dentelles et de se promener en voiture dans les rues.

Une Claudia se signala pourtant dans ces tristes circonstances. Les *Livres Sibyllins*, de provenance étrusque, firent connaître que le meilleur moyen de repousser l'envahisseur était de transporter solennellement à Rome la Déesse-Mère Cybèle qui était mécontente d'être reléguée en Phrygie. Cette fée Carabosse d'où venait tout le mal était une grosse pierre noire auprès de laquelle on délégua le vertueux Scipion Nasica qui passait pour le chevalier Bayard de son temps. Les jeunes matrones de l'aristocratie devaient accueillir le vénérable menhir en terre italienne. Mais à l'embouchure du Tibre, le radeau divin s'ensabla, et aucun treuil ni cabestan n'en put venir à bout. Cette Claudia dont on avait un peu médit s'avança hardiment sur le front de la délégation consternée : elle eut l'audace de prier la déesse de la suivre en terre romaine si elle était contente de sa chasteté. Un vigoureux effort des chevaux fit le reste et la grosse pierre démarra, pour le plus grand honneur de la téméraire Claudia, à qui on éleva ensuite une statue.

Ces images de la « bonne presse », d'une authenticité discutable, ne sont pas aussi rassurantes qu'elles en ont l'air. Le drapeau de la chasteté claque au vent avec quelque ostention. Cette « loi Oppia » contredit un peu la fière image que les historiens romains prétendaient imposer. Quand on fait des héroïnes par décret, c'est qu'une partie au moins de la population se passerait volontiers de l'héroïsme.

« L'APRÈS-GUERRE » : LES ÉQUIPAGES, LES LOIS SOMPTUAIRES

Les Romaines, un moment contraintes par le drame de l'invasion, prirent leur revanche après la victoire. Les contenance modestes et les robes sévères avaient duré vingt ans : c'était beaucoup. La richesse facile, la sécurité, les plaisirs avaient remplacé les alarmes. Le *sans-culottisme* des années de guerre parut amer aux jeunes matrones. Une agitation féministe se développa brusquement, encouragée par les tribuns M. Fundanius et L. Valerius. Les femmes tinrent des meetings, firent des cortèges, rédigèrent des pétitions. Elles voulaient leurs ceintures dorées, leurs boucles d'oreilles et leurs voitures. La modestie trouva un farouche défenseur en Caton l'Ancien, alors consul. Il fit un fort beau discours que Tite-Live a reproduit avec quelque fantaisie et que Jean-Jacques Rousseau aurait pu prononcer. On y apprenait que le luxe perd les empires, ce qui est bien souvent vrai, et que les haines commencent quand les manteaux de zibeline et les Rolls font apparaître avec insolence le joli petit animal appelé « femme du monde », ce qui est plus véritable encore. Mais les femmes repoussaient avec fermeté l'uniforme démocratique que le rude Caton offrait à la nation. Valerius répliqua amèrement : « La housse de votre cheval sera plus riche que le manteau de votre femme. » Les pétitionnaires accueillirent avec joie l'écho de ces paroles et assiégèrent si bien le quartier du forum que le Sénat fatigué leur rendit leurs robes et leur cocher.

L'AFFAIRE DES BACCHANALES

Une affaire beaucoup plus grave qui éclata quelques années après accuse bien autrement le désordre des *après-guerres*. C'est le scandale des Bacchanales qui est connu par un récit célèbre de Tite-Live, au XXXIX^e livre de son *Histoire romaine*. Les maux annoncés par Caton ne s'étaient pas fait attendre. Les fortunes rapides des fournisseurs aux armées, l'influence des Grecs qui commençaient à affluer à Rome après la « libération » de la Grèce, et, plus que tout, l'expédition de Manlius contre les Galates d'Asie Mineure qui rapporta un butin éblouissant, un Pactole qu'on n'avait jamais vu, déversant sur Rome la pluie d'or que Pizarre répandit plus tard sur l'Espagne, tout cela tourna les têtes. Une affaire privée donna l'éveil. Un pupille qui embarrassait son tuteur apprit qu'on allait l'initier aux fêtes secrètes de la secte de Bacchus. Par une indiscretion de jeune homme, il en parla à sa maîtresse, une courtisane, qui fut épouvantée, car elle avait été *initée* quelques années plus tôt. L'épouvante de la maîtresse fut si grande que le pupille quitta la maison de son tuteur

et se réfugia chez une vieille dame, amie du consul au pouvoir, à laquelle il raconta tout. La prudence du consul qui mène personnellement l'enquête, recevant chez la vieille dame, aussi circonspect que le bourgmestre d'une grande ville dans une affaire de pots-de-vin, la terreur des témoins auxquels on est obligé de fournir des gardes du corps et des sauf-conduits pour l'étranger, sont un admirable document sur la démarche encore patriarcale de l'administration romaine. Cette page eût amusé Stendhal. On voit bien le haut fonctionnaire ennuyé de l'inconsistance de ses témoins, un gamin de dix-huit ans et une prostituée.

La déposition de la fille était grave. « C'était, disait-elle, une école d'abominations de toutes sortes. Il était constant que depuis deux années, on n'avait initié personne au-dessus de l'âge de vingt ans. Dès qu'on y était introduit, on était livré aux mains des prêtres et ils vous conduisaient en un lieu où des hurlements affreux, le son des instruments, le bruit des cymbales et des tambours étouffaient les cris de la pudeur outragée. » Ces fortes expressions sont empruntées à la traduction de Nisard. Elles sont obscures mais deviennent plus claires un peu plus bas. » Ce sanctuaire, précise le témoin, n'avait été d'abord ouvert qu'aux femmes et on n'y admettait ordinairement aucun homme... C'était une certaine Pacalla Annia, de Campanie, qui, pendant son sacerdoce, avait tout changé... C'était elle qui la première avait initié des hommes, consacré la nuit à la place du jour à la cérémonie, et réglé qu'au lieu de trois jours par an il y aurait cinq nuits par mois pour les initiations. Depuis l'admission des hommes et le mélange des sexes, depuis qu'on avait fait choix de la nuit, si favorable à la lubricité, il n'était sorte de forfaits et d'infamies qui n'eussent été accomplis et les hommes se livraient encore plus à la débauche entre eux qu'avec les femmes. Ceux qui se prêtaient avec quelque répugnance à ces excès monstrueux ou qui semblaient peu disposé à les commettre eux-mêmes étaient immolés dans des sacrifices sanglants. Les femmes vêtues en bacchantes et les cheveux épars descendaient au Tibre en courant avec des torches ardentes qu'elles plongeaient dans l'eau et qu'elles retiraient tout allumées. Les dieux étaient supposés enlever des malheureux qu'on attachait à une machine et qu'on faisait disparaître en les précipitant dans de sombres cavernes. On choisissait pour cela ceux qui avaient refusé de se lier par un serment, ou de s'associer aux forfaits, ou de se laisser déshonorer. La secte était déjà si nombreuse qu'elle formait presque un peuple : des hommes et des femmes de la noblesse en faisaient partie. Depuis deux ans, il avait été décidé qu'on n'admettrait personne au-dessus de vingt ans. On voulait avoir des initiés dont l'âge se prêtât facilement à la séduction et au déshonneur. »

Ces *partouzes* criminelles se terminèrent par une répression sanglante.



Repos souriant, époux étrusques.



*Coiffure,
jeune fille étrusque.*



Divinités étrusques.



Couple étrusque.

La procédure fut singulière. Le consul Posthumius exposa au Sénat que ces assemblées secrètes faisaient courir un danger à la République, probablement parce que la loi n'autorisait un « coup de filet » sur l'ensemble du territoire que devant la menace d'une conspiration. Puis un énorme dispositif policier bloqua toute l'Italie en quelques heures. On évaluait à sept mille le nombre des « conjurés ». Les chefs furent décapités sur-le-champ, d'autres, hommes et femmes, se suicidèrent. L'état de siège dura trente jours et le nombre des condamnés à mort, remarque Tite-Live, fut plus grand que celui des coupables condamnés à des peines d'emprisonnement. « Les femmes condamnées furent remises entre les mains de leurs parents ou de ceux en puissance de qui elles se trouvaient pour qu'ils les fissent exécuter en particulier. S'il n'y avait personne qui pût être chargé de leur supplice, on les exécutait publiquement ». Deux mesures étranges complétaient ce dispositif judiciaire : le culte de Bacchus put continuer sous la surveillance de la police, car il ne fallait pas désobliger le dieu ; et les dénonciateurs, qui avaient été nombreux, furent récompensés aux frais de l'État. Cette dernière clause explique peut-être quelques obscurités : six ans plus tard le préteur compétent instruisait encore des séquelles du procès et Tite-Live dans un passage parle d'empoisonnements et de faux testaments, pratiques qui semblent déborder l'acte d'accusation.

VICTOIRES ET CONQUÊTES : LES NOUVEAUX RICHES

Les maux que le luxe entraîna dépassèrent vite ce que Caton avait prédit. Le butin de Manlius, bien qu'une moitié lui en eût été volée par des malfaiteurs grecs, avait tourné les têtes. Ce n'était rien pourtant auprès des richesses qu'on vit déferler, cinquante ans plus tard, après le monstrueux sac de Carthage. L'or, les bijoux, les étoffes somptueuses, les bois précieux, les objets d'art arrivaient de partout, et par-dessus tout les esclaves. Des spécialistes des razzias humaines s'installaient dans les provinces conquises, un port d'Asie à un certain moment embarquait plusieurs milliers d'esclaves par jour. Les fabricants d'armes enrichis spéculèrent sur la production agricole : ils transformèrent les méthodes de l'agriculture en utilisant des armées d'esclaves qu'on entravait le jour et qu'on enfermait la nuit dans des souterrains. Une mutation analogue à la révolution industrielle du XIX^e siècle s'accomplit en quelques lustres. Un grand capitalisme usuraire expulsa les colons et les paysans, exploita d'énormes *latifundia* et provoqua la naissance d'un effroyable prolétariat servile qui n'avait plus rien de commun avec les esclaves d'autrefois, paisibles serviteurs de la maison. Un monde nouveau, un monde tout moderne,

un univers de la concentration industrielle et de l'exploitation s'installait autour de Rome.

Ces fortunes-champignons firent apparaître une sorte d'opulence inconnue jusqu'alors. On bâtit de somptueuses maisons de campagne, des portiques fastueux à Rome, on acheta de la vaisselle d'argent à figures ciselées, des lits de festin sculptés de bronze, des étoffes d'Orient, des tapis de brocart d'or. Les repas deviennent interminables et voluptueux : autour des convives de beaux esclaves adolescents vêtus d'étoffes légères, des joueurs de harpe amenés d'Asie, sur la table des vins de Grèce, des poissons rares, pour préparer tout cela des cuisiniers grecs, précurseurs de nos cuisiniers chinois qu'on payait à prix d'or. Un petit vase d'anchois de la mer Noire coûtait autant qu'un valet de labour, un joli petit garçon grec se payait le prix d'une métairie. Le pain vénérable et rassis que les femmes pétrissaient à la maison disparut des bonnes tables : on vit s'ouvrir des boulangeries, officines que Caton considérait avec horreur et qui, du reste, tenaient en même temps *cabinets de société*. Les jeux se multiplièrent, il y en eut à chaque occasion, les lions d'Afrique apparurent après la défaite de Carthage, moins poussifs que ceux de Tartarin, puis les panthères, le catch vint de Grèce avec les grammairiens et les cuisiniers, enfin les gladiateurs que les plantations d'esclaves fournissaient.

Les femmes avaient pris pied lestement dans cette vie nouvelle. Le temps était passé où Publius Sempronius, consul, expédiait à sa femme des lettres de divorce parce qu'elle s'était montrée à un combat sanglant. Caton, vaincu sur la loi Oppia se rattrapait sur les gitons qu'il frappa d'une taxe de luxe. C'était frapper à côté du but. Un Voconius, plus alerte, défendit par une loi d'instituer les femmes héritières. Elles se firent faire des cadeaux. La terrible puissance du mari et du père ne fut bientôt plus qu'un souvenir, au moins dans les familles riches. Les femmes eurent des capitaux, des affaires, sur lesquelles nous n'avons malheureusement pas d'autre renseignement que l'inquiétude des législateurs. Elles se mêlaient quelquefois de politique. Le consul C. Calpurnius Pison fut ainsi empoisonné par sa femme Hostilia qui désirait créer une vacance pour son beau-fils qu'elle aimait tendrement et qui fut, en effet, élu consul en l'an 180. Seize ans plus tard, en 154, deux femmes de bonne famille eurent moins de succès : elles empoisonnèrent également leurs maris dont l'un était le consul Postumius Albinus, mais on les condamna et on les remit à leurs familles qui les firent étrangler.

LES DERNIÈRES ANNÉES DU SILENCE DES FEMMES

C'étaient là bien souvent manières de nouveaux riches. Les grandes familles tenaient à l'écart ces publicains et ces fermiers des impôts

qui faisaient des fortunes scandaleuses. Et l'histoire, si avare de renseignements sur la vie privée des Romains, n'éclaire guère par instants que ces cent familles altières qui se partageaient, comme à Venise, les charges et les commandements. Combien de temps leurs femmes surent-elles maintenir la fameuse *austérité* des anciens temps ? Furent-elles sages et silencieuses, recluses volontaires dans les salles obscures de leurs palais ?

La coutume leur reconnaissait des droits dont elles n'usaient qu'avec discrétion. Elles assistaient aux jeux et aux représentations théâtrales, elles accompagnaient leurs maris aux banquets, elles recevaient et tenaient salon. La sage, l'irréprochable Cornélie n'était pas une face de carême, tapie derrière une jalousie. Elle recevait les hommes les plus brillants de Rome et même c'était dans son salon que se rencontraient les plus grands admirateurs de cette inquiétante Grèce dont les cornes d'or inquiétaient si fort les sénateurs d'une haute moralité. Les jeunes femmes romaines sortaient librement. A pied, elles étaient suivies d'une duègne, à la fin de la République, elles se faisaient porter le plus souvent en litière. Cette vie ne ressemblait en rien à la réclusion athénienne. Elle fait penser plutôt, comme tout le reste de la vie romaine, à la haute société anglaise : tout se passe dans un milieu de gentlemen, on a été élevé à Oxford et on a commandé une division aux Indes comme c'est la tradition dans la famille.

Aux femmes de cette *gentry*, on ne demandait qu'une chose qui était leur élégance et leur coquetterie : c'était qu'on ne les vit pas, qu'elles ne fissent jamais parler d'elles, et en effet dans l'histoire de Rome sous la République, c'est seulement les voix et le piétinement des hommes qu'on entend chez les historiens.

Les pas des légions, les aigles, les tribuns, la plèbe, la curie étroite où les ducs s'assemblent, c'est toute la république, une odeur d'hommes. Dans les demeures patriciennes, les historiens ont inscrit une fois pour toutes sur la porte : « A Cornélie, mère des Gracques. » Et comme elle, ces fières Romaines, on croit toutes les entendre dire, en montrant leurs fils : « Voilà l'écrin de mes bijoux ». Douze fois mère, le père sauveur de la patrie, vainqueur de Zama, Scipion l'Africain, le vieux maréchal, deux fils illustres, épris de justice, de propreté, les figures les plus pures peut-être, les plus attachantes de cette belle histoire de Rome et succombant à la même mort tragique, un roi d'Égypte lui offrant son trône comme on achète une jument célèbre pour un haras : on comprend la statue au cap Misène qu'on lui éleva de son vivant. C'est une image puissante comme la louve elle-même, le panonceau qui protège devant l'histoire, et qui cache nos jeunes matrones en robes de dentelles, si fières de leurs petits chevaux. Des autres, on ne sait rien, ou presque. Ce n'est pas rien, certes, que

de savoir qu'une Papiria, première femme de Paul-Émile, vécut stoïquement dans la pauvreté. Mais, c'est peu de choses d'apprendre qu'une Claudia, vestale, fut assez impertinente pour bafouer le Sénat qui voulait empêcher son père de défiler sur la voie triomphale, ou qu'une orgueilleuse femme de consul fit fouetter publiquement un fonctionnaire de Campanie qui n'avait pas mis assez vite à sa disposition les installations de la piscine municipale. Rome est une ville sans femmes. En dépit des scandales, l'histoire de la république a quelque chose de suisse et de puritain.

LES ROMAINES A LA FIN DE LA RÉPUBLIQUE

L'évolution fut rapide. Cent ans après la seconde guerre punique, la société romaine avait déjà beaucoup changé. Et le premier signe qu'on en trouve est la disparition totale de la fameuse puissance du père et du mari.

DISPARITION DU « PATER FAMILIAS »

Les anciennes formes du mariage avaient disparu l'une après l'autre. Le mariage solennel avec *confarreatio* n'était plus en usage à la fin de la république que dans quelques très rares familles patriciennes, celles qui fournissaient le Grand Pontife et se transmettaient quelques hautes dignités religieuses. Le mariage par *achat* fictif fut abandonné peu à peu et tout le monde s'accoutuma finalement d'une forme d'union beaucoup plus simple où l'on ne parlait plus du tout de transmettre au mari la toute-puissance paternelle. Le mariage *par consommation* fut donc l'instrument de l'émancipation de la femme : il l'avait rendue maîtresse de sa fortune personnelle. Une partie de cette fortune était gracieusement remise au mari pour l'entretien du ménage. Ainsi naquit la *dot*. La jeune femme pouvait disposer du reste, puisqu'elle restait dans le mariage sous la tutelle de son père, si celui-ci était vivant, ou, s'il était mort, sous la protection d'un tuteur débonnaire, dont elle pouvait obtenir le changement à sa guise, sous les prétextes les plus légers. L'égalité juridique fut donc presque complète dans le mariage et le fameux *père de famille*, pierre angulaire de toute la morale romaine, fut aussi parfaitement détruit que Carthage.

RITES ET GRÂCES DU MARIAGE ROMAIN

Dès lors, le mariage devint une très jolie cérémonie qui ne signifiait pas grand-chose. Il était précédé, nous l'avons vu, de fiançailles qui

pouvaient avoir lieu plusieurs années plus tôt. Ces fiançailles qui, en principe, constituaient un engagement juridique, n'en étaient pas moins rompues avec la plus grande facilité et il ne restait à la fiancée que l'alliance qu'on lui avait mise le jour de la cérémonie, comme en Espagne, à l'annulaire, qui est, comme chacun sait, le doigt qui est relié au cœur par le plus délié de nos nerfs. Le jour du mariage était choisi à une date propice : mai, début juin, début de mars étant proscrits. La jeune fille était revêtue de sa toilette de mariée, robe blanche, résille rouge, manteau d'un jaune éclatant, voile orangé très vif, chevelure de vestale, couronne de fleurs d'oranger. Cette fiancée juive était présentée aux assistants dans l'*atrium* de sa demeure. Un ami de la famille tuait un cochon de lait et annonçait aimablement les auspices les plus heureuses. Les témoins signaient le contrat qui fixait la dot, puis une marraine prenait les mains droites des jeunes époux et les plaçait l'une dans l'autre, geste solennel qui était reçu par des acclamations et que l'Église a conservé dans le rituel du mariage chrétien. On dînait bien. Il ne restait plus qu'à transporter la fille en cortège à la maison du mari, avec joueurs de flûte, garçons d'honneur et noix jetées au vent. L'épouse feignait de résister en souvenir des fameuses Sabines. Puis elle entrait dans le cortège, se consolant en tenant à la main deux jolis petits enfants fort propres à adoucir l'amertume du mariage et un troisième marchait devant elle en tenant la torche nuptiale. A la porte de la maison nouvelle, la jeune fille prononçait la formule fameuse *Ubi tu Gaius ego Gaia*. On la portait au-dessus du seuil pour qu'elle parût avoir été enlevée, on lui remettait son fuseau et sa quenouille pour qu'elle n'oublie pas ses devoirs, et une matrone aidait le mari à dénouer le nœud gordien dont la modestie exigeait que la jeune mariée eût cadennassé sa ceinture. Tout cela s'accomplissait au milieu de *lazzi* nombreux et de bonnes plaisanteries obscènes qui avaient accompagné la mariée tout le long du parcours, les Romains ayant toujours eu un esprit caustique qui n'épargnait même pas les dépouilles funèbres.

Les érudits accordent beaucoup d'importance à certains rites qu'ils ne comprennent pas. La robe blanche devait être faite dans une seule pièce d'étoffe, tissée par un tisserand travaillant debout, sur un métier de modèle ancien. La chevelure devait être séparée en six tresses à l'aide d'un fer de lance et on les groupait ensuite en une touffe bien droite au sommet de la tête. Le nœud de la ceinture appelé nœud d'Hercule devait être conforme à de minutieuses prescriptions. Et le jeune garçon qui marchait devant le cortège devait porter une torche en bois d'aubépine et il fallait que ses parents fussent encore vivants. Ces souvenirs de la magie des tribus antiques n'empêchèrent pas la destruction du pouvoir marital d'entraîner finalement la destruction du mariage lui-même. Car le mariage laissait maintenant à

la femme la libre disposition de ces fortunes immenses que la toute-puissance de Rome grossissait de génération en génération grâce au vaste système de pompage qui drainait l'or des provinces et le commerce du monde entier. La femme romaine ne fut plus alors la brave *domina* régnant dans sa maison fraîche, comme derrière quelque mirador de Burgos ou de Salamanque, ni même le charmant objet multicolore et précieux dont l'orgueilleuse berline soulevait tant d'indignation : elle devint par sa fortune une associée et un moyen de parvenir, sa dot somptueuse permit de briguer les charges, de donner des jeux, d'entretenir cette armée de clients qui venaient chaque matin percevoir leur discrète dîme. Les dots dans la haute noblesse romaine devinrent si lourdes qu'à la fin de la république, on ne les payait qu'en trois versements. Polybe raconte que le fils de Scipion l'Africain stupéfia ses contemporains en payant comptant la formidable dot de ses deux sœurs. Une dot moyenne s'élevait au 1^{er} siècle à un million de sesterces. Scipion l'Africain, au moment des guerres puniques, avait donné cent fois moins à sa fille, et c'était le Sénat lui-même qui avait payé. Mais à la fin de la République, une dot d'un million de sesterces faisait hausser les épaules.

La femme gérait elle-même cette dot, avec les conseils de son homme d'affaires, joli jeune homme auquel le mari parlait avec grande politesse. Et c'était elle qu'il fallait convaincre si l'on voulait monter une affaire, agrandir ses biens, ou courir la ruineuse carrière des honneurs par laquelle on se trouvait un jour à la tête d'une province ou d'une armée.

MARIAGES D'ARGENT, DIVORCES, MARIAGES POLITIQUES

Le mariage d'argent remplaça donc très vite l'ancienne union entre deux familles. Et il était d'autant plus fragile qu'on ne le prenait plus très au sérieux. Les dieux sournois et sourcilleux de l'Olympe latin n'en imposaient plus à personne. Le scepticisme grec avait passé partout. Ennius le relayait à Rome, Evhémère se moquait des oracles. Les prêtres déconsidérés par leurs quêtes incessantes et leurs observances maniaques n'avaient plus d'autorité. La vision austère que les Romains s'étaient faite jadis de leur vie privée faisait sourire. On ne voulait plus d'enfants. On ne voulait plus du mariage et les célibataires clandestins se multipliaient. Le mariage devint rapidement un moyen pour les arrivistes et lorsque les événements se précipitèrent, lorsqu'il fallut changer rapidement de camp ou de partenaire pour garder ses chances, on changea de femme. On avait fait des mariages d'argent pour parvenir, on finit par faire des mariages politiques pour se maintenir.

Aussi le divorce, peu connu et rare avant les guerres puniques devint-il une pratique courante à la fin de la République. Avec le nouveau type de mariage, le divorce pouvait être demandé par les deux époux. Les hommes se contentaient de motifs simples : leur femme était sortie sans voile, elle avait causé dans la rue avec une affranchie de mauvaise réputation, elle s'était rendue aux jeux publics sans demander permission. Ces exemples sont de Valère-Maxime résumant la 2^e décade de Tite-Live aujourd'hui perdue et ils s'appliquent à la période postérieure aux guerres puniques. Cette désinvolture ne diminua pas ensuite. Les femmes furent d'abord moins promptes à user de leurs droits. Mais à la fin de la République, on les vit utiliser largement le divorce par consentement mutuel et sous l'Empire le mariage était si bien devenu une union passagère qu'on put voir des époux se séparer, puis finalement se remarier après avoir essayé entre temps quelques intérimaires.

Les grandes familles furent les plus touchées par cette épidémie. L'exercice des hautes charges les condamnait aux mariages d'argent, puis aux alliances politiques. Sylla divorça cinq fois, Pompée deux fois veuf fut aussi deux fois divorcé. Un de ses mariages ne fut conclu que pour amadouer le magistrat qui avait à décider de ses droits sur l'immense fortune de son père. Plus on avance vers la fin de la République, plus les mariages entre les grands ressemblent aux alliances entre maisons souveraines où la femme n'est plus qu'un gage. César, Pompée, Crassus firent des mariages de ce genre. Ce qui est étrange, c'est qu'on trouvait parfois l'amour dans ces rencontres. Tous les historiens sont d'accord pour dire que la guerre civile fut retardée de plusieurs années parce que Pompée était parfaitement amoureux de sa tendre femme Julia qui était fille de César. Mais, six ans plus tard, à la mort de cette Julia, César proposa à Pompée une autre femme de sa famille et c'est le refus de Pompée qui fut le signal de la fin du triumvirat.

Il ne faut pas croire que ces alliances féodales étaient réservées aux aventuriers politiques. Des familles illustres qui passaient pour le bastion de l'austérité romaine, comme celle des Scipion et des Gracques, avaient fondé leur puissance sur une politique de mariages. De moindres seigneurs, fort honorés dans nos lycées, ne s'étaient pas montrés plus désintéressés. Le vertueux Caton d'Utique, le descendant du plus fameux des « vieux Romains », reprit tranquillement sa femme Marcia qu'il avait mise en location entre les mains du millionnaire Hortensius : il lui avait suffi de se désister de sa *puissance maritale* au profit d'Hortensius, et cette puissance lui avait été restituée avec la femme elle-même, après la mort du vieil homme, dont il fut ainsi l'héritier. Cicéron, à cinquante-sept ans, renvoyait sa femme Térentia après trente ans de mariage, pour épouser un tondron millionnaire,

outrage qui ne troubla pas la vieillesse de Térentia laquelle mourut centenaire après avoir hérité de deux autres maris.

RICHESSSE DES FEMMES, DOTS, VEUVES MILLIONNAIRES

Ces veuves américaines, multimillionnaires après quelques juteuses successions, n'étaient pas les personnages les moins pittoresques de la vie romaine. Elles avaient parfois des fantaisies. L'une d'elles, vieille dame fort respectable, essayait de venir à bout de ses intarissables revenus en entretenant une troupe de mimes qui lui donnaient chaque soir la représentation dans ses salons : ses héritiers traitaient cette manie avec beaucoup de considération. La loi de Voconius, qui interdisait aux femmes, vers la fin de la République, de devenir héritières par testament était tombée en désuétude *. Auguste tenta de mettre un peu d'ordre. La baisse de la natalité et l'immoralité générale l'inquiétaient. Il persécuta les célibataires. En même temps, il limita les déprédations : il établit le régime dotal en rendant la dot inaliénable et en interdisant à la femme de s'engager pour son mari, disposition qui fut confirmée et étendue en 46 par le sénateur-consulte Velleien. Il facilita, pour empêcher le divorce, la reprise de la dot. Cette mesure donna à réfléchir aux gens sans relations. Mais les plus habiles surent fort bien relever une dot par une autre, en général plus confortable. Malgré ces dispositions, une communauté de fait s'établissait souvent. En revanche, la femme avait la disposition de ses *paraphernaux*, c'est-à-dire des donations et successions qu'elle recevait pendant le mariage. On vit même apparaître à l'imitation des Égyptiens, la coutume de leur attribuer un *don* au moment du mariage, pareil au *nudunu* des Babyloniennes, qui servait essentiellement à constituer une *pension alimentaire* en cas de divorce ¹². Les satiristes plaignaient les maris. Mais les maris semblaient fort bien s'accomoder de ces inconvénients. Ces chevaux de bois qui tournaient gaiement au son du tintement des écus ne semblaient pas non plus déplaire aux femmes. « Elles ne comptaient plus leurs années par les noms des consuls, disait Sénèque, mais par ceux de leurs maris. » Et il accuse les femmes, à la fin de la république, de dépravation, d'impudicité, et de pratique habituelle de l'avortement ¹³. Tel fut malheureusement l'accompagnement de l'émancipation des femmes, ce qui ne veut pas dire que le désordre des mœurs est toujours la conséquence de leur liberté.

Cette sarabande se déroulait-elle à tous les étages de la vie sociale ? Comme les historiens et les chroniqueurs ne nous renseignent presque

* Elle ne s'appliquait qu'aux fortunes supérieures à 100 000 sesterces. L'abandon du recensement des fortunes en rendit l'application impossible.

jamais que sur les dix ou quinze mille « chevaux de luxe » dont les vies privées, comme disait Balzac, forment l'histoire sociale de leur génération, il serait injuste et téméraire d'étendre à toutes les femmes romaines ces manières de grandes dames. Mais il faut remarquer ici qu'à la fin de la République, les guerres civiles permirent à tout le monde d'entrer dans la danse. Les délations, les confiscations, les proscriptions furent de nouveaux moyens de faire fortune. C'étaient les nouveaux moyens officiels, si l'on peut dire. Or, les guerres civiles font naître, en outre, une infinité de moyens « parallèles », qui sont les concussions, le chantage, les extorsions de fonds, les disparitions opportunes, l'intimidation des juges, les mariages et les alliances de circonstance, pour ne citer que les plus communs. A quoi il faut ajouter les pillages proprement dits des armées en campagne, les exactions de leurs chefs, les impôts levés à tous les échelons sur la peur ou la détresse. Dans cet énorme colin-maillard des patrimoines, il y avait pour tout le monde une part de gâteau : et pas seulement pour ces affranchis, auxquels les historiens font porter toutes les abominations de ce siècle, mais pour cette honorable, vertueuse et tranquille bourgeoisie moyenne qui semble passer en catimini à travers les drames et se tirer pure comme l'hermine de ces temps souillés.

PROVINCIALES

Cette bourgeoisie du temps de Sylla, nous la surprenons en fâcheuse posture dans une plaidoirie peu connue de Cicéron, celle qu'il prononça pour Cluentius. C'est une ténébreuse et effroyable histoire qui se déroule dans une petite ville tranquille du Latium appelée Lanuvium entre des familles de bourgeoisie équestre. Cluentius plaide contre le fils de son beau-père Oppianicus, et en réalité, contre ce beau-père lui-même et contre sa propre mère Sassia, qui le déteste et le poursuit d'une haine furieuse.

Voici la douce carrière de cette Sassia. Un premier mariage et une vie paisible, plusieurs enfants dont une fille. On marie cette fille à un gentil garçon Aurius Melinus. La fatalité qui s'abat sur Phèdre n'épargne pas la tendre Sassia aux approches de la quarantaine. Cette Sassia ne perd pas la tête : elle enlève fort proprement son jeune mari à sa fille et l'épouse. Ce nouveau ménage vivrait fort heureux s'il n'avait quelques héritages à recueillir dans cette bonne ville de Lanuvium où Aurius se heurte à la rapacité d'Oppianicus, grand amateur de successions. Oppianicus a fait son nid dans une famille qu'il a entrepris de décimer à coups d'empoisonnements, de disparitions, de meurtres d'enfants et d'avortements. Paisiblement installé comme un boa, cajolant les jeunes veuves et les héritières auxquelles son lit ménage une agréable transition avec un repos plus complet, Oppia-

nicus est honoré et redouté. Aurius porte une main imprudente sur ce carnivore en pleine digestion, il force Oppianicus à quitter la ville. Il croit l'avoir vaincu : Oppianicus passe dans le parti de Sylla et réapparaît sous la forme d'un « patriote » à la tête d'une commission judiciaire. Aurius est mis en accusation par Oppianicus, condamné, exécuté, ses biens sont confisqués. Trois mois plus tard, la tendre Sassia, veuve peu inconsolable, consolide sa situation en épousant Oppianicus qui devient son troisième mari. On arrondit le patrimoine au moyen de quelques testaments apocryphes suivis de morts subites, on achète les juges quand ils montrent les dents, on envoie des médecins habiles aux parents âgés dès qu'elles ont pris leurs dernières dispositions. Sassia qui aime fort l'argent a une tendre affection pour ce mari qui le fait rentrer si prestement. Il passe pour un homme honorable, calomnié par de mauvais citoyens. Sassia déteste son fils Cluentius qui ne se décide pas à faire un testament en sa faveur et qui répand des bruits infâmes sur son bon homme de mari. Les crimes étaient si patents qu'Oppianicus dut s'exiler : la loi permettait à un criminel d'échapper au châtement s'il prenait les devants en quittant l'Italie. Le procès est une vengeance de Sassia contre son fils. Il suivait une tentative d'assassinat qui n'avait pas réussi.

Ne disons pas : « voilà les femmes de la bourgeoisie ». Ce n'est qu'un exemple unique, où les jeunes veuves de Lanuvium ne sont pas moins édifiantes toutefois que la vieille ogresse qui est au centre du drame. Mais il suffit à nous faire entrevoir des répercussions locales de la guerre civile et du désordre des mœurs qui ne sont pas dénués d'intérêt. On devine dans toute l'Italie un drame effroyable sur les proportions duquel nous ne sommes guère fixés. Les listes de proscription que Sylla ne contrôlait même plus furent grossies de tous ceux qui se trouvaient placés entre une main avide et sa proie. L'épuration, comme on l'a vu en d'autres temps, fut pour les Romains la plus expéditive des *poudres de succession*.

LES FEMMES DANS LA POLITIQUE

Ces temps troublés se traduisirent d'une autre manière dans le destin des femmes. On les voit faire leur entrée dans la vie politique, tantôt par agitation et fureur, tantôt par conviction ou pour partager le destin des hommes qu'elles aiment. Leur émancipation n'allait pas jusqu'au droit de vote et aux magistratures. Mais elles n'avaient pas besoin des charges pour être au premier rang. On en vit gouverner les factions, diriger les tribuns de leur temps, nourrir les conspirations et même paraître officiellement en lieutenants des grands ténors politiques.

SEMPRONIA, FULVIA, SERVILIA

Cela commença avec la conjuration de Catilina. On y trouve une Sempronia, descendante des Gracques, que Salluste couvre de boue. Elle n'était plus jeune, nous explique-t-il, elle avait eu de nombreux amants, elle avait été à la tête de toutes les extravagances mondaines et de toutes les exhibitions scandaleuses de son temps, dans lesquelles elle avait englouti sa fortune. La conspiration était le dernier moyen qui lui restait pour se distraire et se faire remarquer et, comme beaucoup d'autres, elle comptait sur le succès pour faire une *razzia* fructueuse et bien nécessaire. Salluste l'accuse d'avoir été à la tête de la cohorte de femmes du monde sur lesquelles comptait Catilina pour dévoyer les esclaves, provoquer des attentats, entraîner leurs maris ou les supprimer. C'était un programme singulièrement vaste pour la section féminine du parti : et on ne voit pas très bien pourquoi les femmes du monde auraient été les mieux placées pour la mobilisation des esclaves et la réalisation des attentats. Prenons cette Sempronia, que les autres historiens ne mentionnent pas, pour un symbole de ces charmantes femmes auxquelles les révolutions montent à la tête quand elles atteignent la quarantaine. Cette fille de Caius Gracchus, après tout, peut avoir eu des circonstances atténuantes : elle vengeait auprès de Catilina le meurtre de son père.

Mais il y avait auprès de Catilina une autre femelle bien plus dangereuse. C'était une autre femme du monde : grande famille, un amant dans le parti, exclu du Sénat pour concussion. Elle se nommait Fulvia. Elle était l'agent de Cicéron dans la conjuration, payée pour cela. C'est elle qui donna tous les détails du plan de l'attentat contre Cicéron. César fut peu aimable envers cette patriote à qui il fit supprimer par le Sénat la récompense qui lui avait été promise. Elle se consola en participant à d'agréable *partouzes* organisées par le grand Pompée. Les femmes du monde étaient déjà à leur aise dans toutes les situations.

Une autre Fulvie eut plus d'allure. Celle-là était une ennemie de Cicéron, ayant été la femme de ce Clodius que Milon avait fait assassiner. Elle était jeune alors et avait montré de grands talents : elle avait fait ouvrir toutes grandes les portes de l'hôtel familial et exposés dans l'atrium le corps sanglant de son mari assassiné, que la foule de ses partisans porta au forum, devant sa veuve en pleurs. Puis elle fut la femme d'un Carion, partisan de César, que celui-ci envoya se faire tuer en Afrique contre les Pompéiens, et en troisièmes noces, elle épousa Marc-Antoine. C'est à ce moment qu'elle donna toute sa mesure. Elle était une femme de chef, égale à toutes les circonstances. Elle aida fort gracieusement son Antoine à venir à bout du trésor que

César lui avait laissé, mais elle assista aussi tranquillement à Brindes à l'exécution des centurions mutinés dont le bourreau fit galamment voltiger les têtes. Elle n'était pas moins intrigante qu'énergique. C'est elle qui manœuvra pendant l'absence d'Antoine pour éviter que le Sénat ne le déclarât ennemi public, payant les uns, cajolant les autres, intimidant et promettant. Elle vint à bout de son affaire et se trouva être bientôt ce que les naïfs appellent « la première dame de l'État », car les deux autres comptaient peu. Mais elle ne se contentait pas de veiller aux petits fours. C'était un beau caractère de louve : passionnée, furieuse, fidèle non de corps mais comme un camarade de combat, lucide et meneuse d'hommes. Antoine la laissa seule lorsqu'il partit pour l'Orient.

Elle prit la tête de son parti en Italie, le représenta dans l'application des clauses du triumvirat, dirigeant son beau-frère consul en titre, parcourant l'Italie à cheval, et, toujours comédienne, montrant les enfants d'Antoine aux vétérans émus comme elle avait montré à la plèbe le cadavre de Clodius. La trahison abattit le courage de cette fière cavale. Lorsqu'elle apprit les gentils passe-temps d'Antoine en Orient, sa fureur lui fit faire des fautes. Elle offrit au surnois Octave qui se trouvait être son gendre de devenir en même temps son amant. Octave eut l'indélicatesse de publier cette proposition. On a retrouvé des plaisanteries obscènes que les soldats d'Octave écrivaient contre elle sur les boulets qu'ils jetaient au siège de Pérouse. Après la défaite de son parti, elle passa en Grèce et essaya encore de négocier pour éviter l'issue qu'elle prévoyait trop. Elle mourut de chagrin à Sicyone quelques mois après la mort de cet Antoine pour lequel elle s'était si bien battue.

Cicéron qui l'avait rencontrée deux fois sur sa route, auprès de Clodius et auprès d'Antoine, a dit d'elle tout le mal qu'il pouvait. Elle eut le dernier mot avec lui : elle se fit présenter sa tête et lui fit arracher la langue. Ce geste sauvage ne la peint pas mal. Mais voici les malheurs privés par lesquels on payait de telles existences. De son premier mari elle eut un fils dont on ne sait rien, du second un fils qui se battit pour Antoine à Actium et qu'Octave fit exécuter après la bataille, du troisième deux fils qui eurent un destin illustre et malheureux : l'un qu'Octave avait choisi pour être son gendre fut exécuté également après Actium, l'autre qui épousa la nièce d'Octave et fut d'abord épargné, puis accusé de conspiration et mis à mort lui aussi. C'était avant qu'Auguste eût offert un siège à Cinna. Cela fait de terribles destins de femmes.

D'autres, plus douces, qui reflètent mieux nos vertus bourgeoises, n'eurent pas un sort plus enviable. Une autre républicaine portait, comme Sempronia, un nom illustre, mais elle avait toutes les vertus. C'était la fille de Caton, Porcia, d'abord mariée au stupide Bibulus

que Cicéron eut pour collègue au consulat. Elle commença par perdre son père, son mari, son frère et ses fils dans la guerre civile contre César. Marcus Junius Brutus provoqua la stupeur générale lorsqu'il demanda cette jeune veuve après s'être séparé de sa femme. Il était tombé là sur une belle Egérie. Elle le gorgeait de tirades républicaines et imagina même de se blesser d'un coup de poignard en s'arrangeant pour qu'il ne s'en aperçût pas, afin de lui persuader qu'elle saurait garder le secret d'une conspiration comme elle gardait le secret de sa blessure. Après la bataille de Philippi, tout était perdu pour elle. Ses amis la surveillaient, devinant son dessein. Ils lui avaient enlevé tout ce qui peut servir au suicide. Elle eut la fermeté de prendre un charbon ardent et de l'avalier. C'était une mort digne de sa lignée de martyrs.

La sœur de Caton, Servilia, moins sentimentale que sa nièce, joua un rôle qui montre assez quelle importance les femmes avaient prise. C'était une femme de tête. Elle avait été mariée une première fois et avait été pendant ce temps la maîtresse de Jules César, qui faillit l'épouser ensuite. Elle eut un second mari qu'elle continua à tromper avec lui. Elle avait dépassé la quarantaine et l'on prétend que pour retenir César, elle mit dans son lit sa fille qui était fort jolie. On croit aussi que c'est de lui qu'elle eut son fils, ce Marcus Junius Brutus, marié à Porcia, qui dirigea l'assassinat de César et auquel s'adressa le mot fameux que César prononça en mourant : *Tu quoque fili !* On peut penser si celle-là était femme à se suicider avec un réchaud. Elle était la belle-mère de Cassius, l'autre chef de la conspiration des Ides de mars, qui avait justement épousé la petite fille si jolie. Elle était aussi la belle-mère de Lépide qui fut bientôt l'un des trois chefs du Triumvirat.

Cette araignée placée au centre de tout dirigeait avec fermeté les conseils de famille qui étaient en même temps les conseils de guerre du parti républicain. Cette famille n'était pas facile à gérer. On discutait pour savoir si Brutus et Cassius, honnis à Rome, devaient accepter les charges dérisoires que le Sénat leur offrait en province. Cicéron, présent au conseil, voulut placer un discours. — « Taisez-vous, lui dit-elle, vous ne dites que des sottises. » On décida de refuser les fonctions offertes. Il fallait obtenir que le Sénat revînt sur sa décision — « Bien, dit-elle avec calme : je m'en chargerai. » Elle se chargea de même quelques mois plus tard d'éviter la confiscation des biens de son gendre Lépide qu'on venait de déclarer ennemi public. Et c'est elle aussi qui présida le nouveau conseil de famille dans lequel on examina si Brutus devait débarquer en Italie avec l'armée qu'il avait sous ses ordres.

Les femmes de ce temps-là avaient décidément à prendre de singulières décisions. Servilia ne s'en étonnait pas et faisait avec sang-froid

ce métier d'homme que le destin lui avait confié. Elle était, disait sans rancune Cicéron « extraordinairement avisée et efficace » (*prudentissima et diligentissima femina*). Antoine lui fit porter les cendres de son fils après la bataille de Philippi. Dans les mœurs du temps, c'était un hommage et un geste courtois. On ne sait ce qu'elle devint ensuite *.

PALMARÈS DES GUERRES CIVILES

Les grands rôles n'étaient pas toujours réservés aux héritières de noms illustres. Sous le règne de Sylla, le salon d'une courtisane nommée Praecia fut le lieu où se faisaient et se défaisaient les carrières. Elle avait pour amant Cornélius Cethegus, éminence grise du régime, qui fut plus tard étranglé en prison sur l'ordre de Cicéron comme complice de Catilina. Elle était bonne fille, mais n'était pas désintéressée. Une gracieuse actrice Volumnia Cytheris, qui fut à la fois la maîtresse d'Antoine et celle de Brutus, joli doublé, n'était pas non plus inutile à ses amis. Cicéron fut très choqué de la rencontrer à un dîner dans le plus grand monde. Il était naïf.

Toutes ces femmes si agitées n'avaient aucun droit dans la vie publique. Elles ne pouvaient exercer aucune fonction et elles ne pensaient même pas à le demander : il n'y eut aucun mouvement *féministe* proprement dit dans le Rome républicaine ou au temps des premiers empereurs. On voit toutefois que l'influence et le pouvoir des femmes grandissent rapidement quand la république n'est plus qu'une façade masquant des pouvoirs autoritaires. Pour que les femmes règnent, il leur faut des hommes tout-puissants, décidant seuls.

C'est en ce temps-là, dans une province lointaine qui paraissait bien tranquille, que Salomé, qui avait quinze ans, demanda au tétarque Hérode, dit-on, comme salaire de sa danse, la tête de saint Jean-Baptiste. Ce caprice est, assurément, une grande marque de la puissance féminine. On notera, toutefois, que les méthodes administratives de Rome rendent cette anecdote peu vraisemblable. Ces Hérode étaient des tyrans chafouins et cauteleux qui craignaient Rome et redoutaient les intrigues qui pouvaient leur coûter leur trône.

On comprend que Jules César ait finalement revendiqué pour les femmes les mêmes honneurs funèbres que pour les hommes. Ces honneurs funèbres étaient grandioses. Tous les clients, tous les partisans de la famille étaient rassemblés. En tête marchaient les statues

* Ce furent encore deux femmes qui s'entremirent pour mettre fin, provisoirement, à la guerre civile entre Octave, Antoine et Sextus Pompée. L'une était la mère d'Antoine, Julia, parente éloignée de Jules César et l'autre, la mère de Sextus Pompée, Murcia, dont le grand Pompée avait divorcé pour épouser Cornélie. L'une et l'autre préparèrent probablement les accords de Brindes et du cap Misène qui amenèrent la fin des hostilités.

ou plutôt les masques des grands dignitaires de la lignée : on en revêtait des hommes qui les représentaient derrière le cercueil dans la grande tenue des fonctions que les ancêtres avaient exercées. Les trompettes et les pleureuses se taisaient quand on parvenait au centre du forum. Les ancêtres prenaient place sur des gradins et l'on prononçait devant eux le panégyrique du mort. Un consul Lutatius Catulus avait été le premier à honorer ainsi sa mère Popilia. Jules César donna un immense éclat aux funérailles de sa tante Julia, veuve de Marius. Il commença son panégyrique par ces mots : « Ma tante Julia descendait par sa mère de nos rois et par son père de nos Dieux. » On comprit alors la raison de la cérémonie. On ne crut pas devoir faire moins par la suite pour des femmes de naissance illustre, même quand elles ne descendaient pas des rois ou des dieux.

Les destins tragiques furent plus nombreux encore quand les complots contre les empereurs eurent remplacé les guerres civiles. Sénèque, philosophe et homme politique qui avait été le gouverneur et le conseiller de Néron, avait une jeune femme nommée Pauline lorsqu'il fut enveloppé dans la conspiration de Pison. Elle lui avait promis de mourir avec lui et s'ouvrit les veines quand son mari reçut l'ordre fatal. Néron lui envoya des médecins qui la sauvèrent. Quelques-uns dirent qu'elle s'était laissée sauver volontiers. Ce sont des choses que disent les gens qui ne se tuent pas.

Arria, femme du consul Coecina Poetus, est la plus célèbre de ces héroïnes conjugales. Son mari avait tenté de soulever les légions d'Illyrie contre l'empereur Claude. On l'arrêta pour le transférer à Rome. N'obtenant pas le droit de l'accompagner, elle loua une barque et arriva en Italie en même temps que le convoi. Lorsque son mari reçut de l'empereur l'ordre de se suicider, elle lui donna l'exemple en se frappant la première avec le poignard qu'elle lui tendit alors en le rassurant : « Va, lui dit-elle, on ne sent rien. » Sénèque ajoute ici cette page que tous les écoliers ont traduite. Cette femme dont l'âme était si forte et si indulgente avait fait autrefois quelque chose d'aussi difficile. Son fils et son mari étaient gravement malades, de la même maladie. L'enfant mourut. Ils l'adoraient. Arria eut le courage de soigner son mari pendant plusieurs semaines, l'air riant, en lui cachant la mort de leur fils qu'elle ne révéla que lorsqu'il fut sauvé. Sa fille eut un destin qui ne valait guère mieux. Elle se nommait Arria comme elle. Elle était la femme du consul Thraséa, un des rares sénateurs qui osèrent s'opposer à Néron. Il était lui aussi dans la conspiration de Pison et reçut l'ordre de se tuer. Il fit jurer à sa femme de ne pas s'associer à son suicide. Elle fut bannie avec sa famille, puis rappelée par Galba. Puis on la relégua à nouveau avec les siens, cette fois à cause de son gendre Hélvadius Priscus qui avait été mis à mort par Vespasien. On la libéra à nouveau, puis on la frappa de la même peine,

mais à cause de son fils que Domitien avait mis à mort. Sa fille Fulvia, la veuve d'Helvidius Priscus, sacrifia sa vie pour soigner une Vestale qui avait la tuberculose dont elle mourut à son tour. On ne sait rien sur la fin de cette seconde Arria, sinon que l'empereur Néron lui permit finalement de mourir en paix.

Ces destins n'étaient pas des exceptions. Tacite raconte au 16^e Livre de ses *Annales* la mort moins connue du consul L. Vetax, que sa belle-mère Sextia et sa fille Pollitta voulurent partager. Cette Pollitta avait vu quelques années plus tôt son mari assassiné entre ses bras sur l'ordre de l'empereur. Elle avait tenu entre ses mains, dit Tacite, sa tête ensanglantée. Son père l'envoya supplier Néron, qui se trouvait à Naples. Il ne demandait que le droit de présenter sa défense. Elle attendait Néron dans la rue, il avait refusé de la recevoir : elle criait, se jetait aux pieds de sa litière, suppliant ou maudissant. Elle rentra sans rien obtenir et tous les trois s'ouvrirent les veines le même jour.

Derrière ces biographies de « personnalités » que les historiens ont recueillies, on perçoit le fonctionnement d'une énorme machine anonyme qui broie des vies inconnues. Les mutineries des légions, les assassinats des adversaires ou d'autres fois leur supplice, les sacs des villes, les pillages, les meurtres impunis passés aux profits et pertes de ces années effroyables, les viols, la prostitution exigée ou consentie ou mendrée parfois par les familles, que de vies désespérées, que d'existences sacrifiées à la brillante façade de l'empire du monde ! On dirait ces têtes de vaincus à l'aide desquelles les Assyriens élevaient leurs murailles. La *paix romaine* était chère pour les femmes. Que de cadavres ensevelis dans les fondations d'une cité !

« POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE »

Ce chapitre est triste. Il souligne la grandeur et la fragilité de la monogamie. C'est notre propre histoire dont l'histoire de Rome nous présente ici les débuts. Le mariage que nous connaissons est né à Rome : non pas du christianisme comme on le croit, mais de la coutume romaine. Ce n'est pas seulement la fleur d'oranger et les mains unies que l'Église a empruntées au mariage romain : c'est le partage de l'existence *pour le meilleur et pour le pire*. Mais la cupidité, l'égoïsme, l'esprit de jouissance ont rongé le mariage romain. Il s'effrite, il se transforme en union libre, il ne reste plus rien de l'engagement initial. Et comme on sent vivement alors quelle grande, quelle sévère et salutaire exigence contient l'indissolubilité du mariage chrétien ! Il garde ce qu'il y a de grave dans le mariage romain, il en extirpe ce qu'il a de faible. Le germe de dissolution que le droit romain avait laissé naître dans le mariage l'étiole et

le rend précaire et parfois dérisoire au moment des épreuves. C'est l'amour, c'est la grandeur d'âme qui rendent compte alors des actions. La loi, impuissante, enregistre. On découvre que la monogamie n'est rien si elle n'est pas un engagement éternel : hors de celà, elle n'est qu'un contrat usuraire, une location momentanée et elle n'apporte aucune protection véritable à la femme. Ces femmes que nous admirons à Rome, on nous apprend à les admirer parce qu'elles furent des femmes *romaines*. Quelle erreur ! Sans le savoir, nous les admirons parce qu'elles étaient déjà des épouses chrétiennes. C'est par là que certaines existences de femmes nous émeuvent encore profondément, c'est parce qu'elles sont pareilles à celles de notre temps, et dans des circonstances que nous pouvons reconnaître. Elles ont tenu les filles de proscrits : la main dans la main qu'elles avaient acceptée, pareilles aux femmes que nous souhaitons. Non pas *matrones*, comme on nous le dit, mais présentes à l'heure du danger, fidèles au serment du camarade. Et, bien sûr, avec leurs qualités à elles et leurs défauts : Italiennes déjà, Italiennes de la Renaissance, violentes et entières, passionnées dans le dévouement comme dans la haine. La brutalité du *Quattrocento* s'inscrit dans la cire de tous ces destins. Ce sont des vies parfois monstrueuses, parfois peu morales à notre sens : mais il n'y en a point de molles. C'est un pays où les femmes, en bien ou en mal, sont décidées.

VII

Les Romaines sous le principat

La vie privée sous les empereurs romains n'est pas seulement difficile à surprendre, il est à peu près impossible de la définir. On voit les vagues qui s'abattent sur le devant de la scène, les élévations, les chutes, les conspirations, les poisons, les meurtres. Et à d'autres moments, ce reflux dramatique fait place à une mer étale, clapotante, inerte. On surprend des paysages sous-marins comme par un hublot. Ce sont des monstres qu'on voit croiser : faut-il croire qu'il n'y a pas d'autres habitants de cet empire ? Par moments, on vit au milieu des smalas barbares et les cortèges sont conduits par des prêtres d'Orient ou des fous meurtriers. Et il suffit qu'on regarde plus loin pour voir au même moment des provinciaux paisibles, des municipes silencieusement fanés par les siècles, des vies sérieuses et douces, des calèches victoriennees, de grasses gentilhommières où des barons lettrés semblent défier la bruyante histoire. Peut-être avons-nous tort de laisser les princes et les grands et les fougueux rhéteurs de Rome nous parler seuls de ces siècles étonnants.

Les recherches ont été poursuivies très inégalement dans cette magnifique savane de l'histoire dont nos manuels se détournent comme d'un désert inconnu. Nous ne savons rien de sérieux ni de sûr. Il faudrait des années de patientes recherches pour savoir ce que sont devenues les femmes dans cette période qui couvre autant d'années que celles qui séparent François I^{er} de Guillaume II. Nous voyons seulement le droit romain s'éloigner de plus en plus de la rudesse antique : sa tendance « féministe » se marque toujours davantage au cours des premiers siècles. Faut-il croire que le luxe, les idées nouvelles, les apports étrangers, les goûts extravagants ont rongé comme une rouille le vieux mariage romain ? Mais c'est Rome toujours que nous voyons occupée à son œuvre de destruction. Et Lyon, pendant ce temps, et Hippone, et Nîmes ? Lisez la *Cité de Dieu* : Monique a été mariée à douze ans et son mari lui fait grand peur : les jeunes matrones

de Thagaste sont battues comme au bon vieux temps. Que le lecteur pense en parcourant cette lanterne magique aux vies qui sont restées dans l'ombre et qui contiennent le véritable enseignement, celui que nous demandons à l'histoire et qu'en réalité la vie seule peut nous donner.

LES ROMAINS AU SIÈCLE D'AUGUSTE

La monogamie sous le règne d'Auguste commençait à se teinter de plus en plus de complaisance. Le goût du célibat se développait dangereusement. Les célibataires ne s'ennuyaient pas et ce n'est pas sans dessein qu'ils évitaient le lien conjugal. Le *fil de famille* faisait une entrée brillante dans la société romaine avec ses chevaux, ses maîtresses et ses mignons. Et ce n'était pas seulement en prenant les femmes des autres, hommage détourné à l'institution conjugale. On surprend dans une lettre de Pline une intéressante victime des empereurs qui puise des consolations pour ses derniers moments dans les gentils adieux de ses concubines. Le même mot inquiétant se retrouve dans les *Histoires* de Tacite : là, il s'agit d'un haut chef militaire qui ne se déplaçait pas sur le théâtre des opérations sans être suivi de son harem. Et ne parlons pas des maîtres du moment et de leur entourage : il est si naturel de se détendre des soucis du pouvoir. Mais ces accrocs n'étaient qu'accidents. La monogamie était le fond de la langue. Et les empereurs de la stabilité le firent bien voir en affectant la bonhomie d'une vie familiale limpide et rafraîchissante.

FEMMES DU MONDE ET PRÉCIEUSES

La monogamie développa aussi, sur un autre plan, des conséquences moins heureuses. La femme, devenue « compagne » de l'homme eut à partager son rang, sa richesse, sa puissance, ses devoirs de représentation. Elle prit très à cœur cette partie de sa tâche. Or, les fortunes colossales de la fin de la République et de la Rome impériale créaient de pénibles obligations de luxe et de supériorité. Ajoutez à cela l'éclat de la noblesse la plus orgueilleuse du monde. Ce n'était pas seulement la tante de Jules César qui descendait de « nos rois » et de « nos dieux ». Cette illustre origine était revendiquée par beaucoup d'autres familles de Rome qui descendaient d'Enée ou de Vénus aussi tranquillement que nos familles nobles se réclament d'un maréchal-de-camp sous Louis XIV. Après ses *fil de famille* ou, du moins, en même temps qu'eux, la société romaine vit donc apparaître pour la première fois la *femme du monde*, invention que nous croyons moderne et qui est très antique parce qu'elle permet de confondre sous un seul

vocable les femmes qui ont beaucoup d'argent et celles qui ont beaucoup d'aïeux. Et l'histoire des femmes à Rome sous les guerres civiles ou sous l'empire va donc être désormais l'histoire de ces *femmes du monde*, parfois sublimes (cette Arria, cette Cornélie, cette Sulpicia citées plus haut rentrent incontestablement dans cette catégorie), et parfois, comme il arrive en d'autres temps, infiniment moins recommandables.

En vérité, la vie des femmes sous le principat ressemble par plus d'un trait à la vie que les femmes mènent de nos jours, ou du moins à celle qu'elles menaient il y a une cinquantaine d'années. Elles participent à côté des hommes à la plupart des manifestations de la vie sociale : diners, fêtes, spectacles, conférences. Il n'est plus question de leur interdire quoi que ce soit. On fait bien de temps en temps de timides essais pour réglementer l'usage des litières ou refréner les excès du luxe, mais les législateurs n'ont jamais le dernier mot. En outre, les femmes se mêlent de tout, et, hormis les magistratures officielles, il n'est plus guère de domaines où elles ne s'engagent intrépidement. Bien entendu, la littérature en premier lieu. Elles adoraient les discussions littéraires, discutaient passionnément des mérites des poètes contemporains et même des poètes anciens, écrivaient leurs madrigaux en grec et citaient de vieux livres oubliés dont leurs maris étonnés entendaient le nom pour la première fois ¹. Juvénal et Martial se sont beaucoup moqués de ces *précieuses* qui, de plus, s'entouraient de grammairiens et se piquaient, comme dit Molière, de « parler Vaugelas ». En dépit de leur ironie, les hommes étaient très flattés, et surtout ceux qui écrivaient.

Ovide vit dans un cercle de femmes du monde cultivées et c'est pour elles qu'il compose l'*Art d'aimer*, qu'il se garde bien de leur dédier, Catulle et Properce soupirent auprès de belles aristocrates, Lucaïn est marié à une Palla Argentaria dont Stace loue l'érudition et le beau génie. Pline le jeune est encore plus fier de sa femme qui lui fait subtilement la cour en apprenant ses livres par cœur : cachée derrière un rideau, elle guettait les applaudissements pendant les lectures publiques, postait des messagers sur la route du tribunal pour suivre le succès des plaidoiries de son mari et composait des mélodies qu'elle exécutait elle-même sur les mauvais vers qu'il écrivait. Pline trouvait qu'il avait la plus parfaite des épouses. D'autres se risquaient davantage. Le même Pline nous parle dans ses lettres d'une Sévigné qu'il ne nomme pas dont les lettres étaient si spirituelles qu'elles passaient de mains en mains. Une Julia Balbilla qui vivait au temps d'Adrien écrivait en grec des vers qu'on a tous perdus à l'exception de trois petits poèmes qu'elle fit graver sur le colosse de Memnon. C'était une grande dame dont le crédit paraît avoir été considérable et on lui faisait croire qu'elle égalait Sapho ².

INTELLECTUELLES ET FEMMES INFLUENTES

La philosophie n'avait pas moins d'adeptes. On dit que Livie, après la mort de son fils Drusus, trouva des consolations dans les livres du stoïcien Arée. Un autre stoïcien Athénodore de Cane fut autorisé à dédier un de ses livres à Octavie. L'impératrice Julia Domna, répudiée par Septime Sévère, s'entoura de philosophes et de savants : c'est pour elle, dit-on, que Philostrate écrivit sa célèbre biographie d'Apollonius de Thyane. Les philosophes sont parfois bien commodes. En découvrant les idées audacieuses de Platon sur la communauté des femmes, ses lectrices n'étaient pas insensibles à la largeur de vues qu'il montrait. La vogue des philosophes devint irrésistible quand l'empereur Marc Aurèle coiffa lui-même leur bonnet. Il fut indispensable d'avoir un philosophe parmi ses animaux domestiques. Les femmes du monde emmenaient leur philosophe en voyage, en l'installant bonnement dans la voiture où prenaient place d'autres auxiliaires indispensables, le danseur, le coiffeur, le cuisinier. Lucien raconte qu'un vieux stoïcien se plaignait qu'une petite chienne eût accouché sur ses genoux. Ce sont là des plaintes bien indignes d'un stoïcien ³.

La politique n'excitait pas moins que les belles-lettres. Juvénal se moque dans sa satire sur les femmes, de celles qui faisaient concurrence aux « nouvellistes » toujours au courant de tout. C'étaient, nous dit-il, des gazettes vivantes, aussi bien renseignées sur la comète que sur les intrigues du Palais et aussi prolixes sur les desseins des Parthes que sur les inondations dans l'Inde. Les hôtes étaient parfois gênés par ces invitées intarissables dont les propos alimentaient les rapports des agents de la haute police. Mais les femmes ne s'en tenaient pas là. Celles qui avaient de l'influence par leur famille ou leurs relations faisaient aussi les carrières. Sénèque dut sa nomination de questeur à sa tante Helvia, vieille dame qu'il avait été difficile de faire entrer dans cette intrigue. Un certain Gessius Florus devint procureur de Judée parce que sa femme était une amie de la fameuse Poppée ⁴. Les princesses avaient naturellement leurs créatures. Julie, la fille d'Auguste, entretenait des correspondances avec les provinces, Agrippine, femme de Germanicus, était la collaboratrice la plus précieuse de son mari, Livie a certainement été la conseillère d'Auguste avec Mécène et Agrippa, Antonia, belle-sœur de Tibère, révéla à l'empereur le complot de Séjan, plus tard Julia Domna faisait attribuer des chaires à ses dévoués philosophes.

Les intrigues des femmes étaient encore plus étendues dans les provinces. Elles accompagnaient leurs maris dans leurs proconsulats et leurs préfectures. « *Ubi tu Gaius...* » Elles recevaient des cadeaux

somptueux, des pots de vin, des suppliques, elles assistaient aux cérémonies, elles créaient des rivalités. Plancina, amie de Livie et femme de Cn. Pison, gouverneur de Syrie, crut pouvoir se poser en reine de sa province et traiter en souveraine locale Germanicus et sa femme Agrippine (ce n'est pas celle de Racine) qui faisaient un voyage d'inspection. L'incident finit très mal, Germanicus étant alors regardé comme prince héritier. Pison fut révoqué, rappelé à Rome et condamné pour trahison. On proposa au Sénat d'interdire aux femmes d'accompagner leurs maris dans leur gouvernement. Severus Coecina défendit le projet : il avait une vision toute « victorienne » du monde et rêvait de vieilles dames prenant le thé à leur club pendant que les maris régnaient sur les routes impériales. Drusus, beau-fils d'Auguste, lui répondit : il passait sa vie à inspecter l'empire au nom du prince et il tenait à emmener sa femme. Ce fut Drusus qui l'emporta et les femmes continuèrent à jouer les impératrices locales au nom de la famille et de la vertu.

FEMMES D'AFFAIRES, PLAIDEUSES ET SPORTIVES

Les femmes intervenaient encore dans d'autres domaines, mais plus discrètement. On a retrouvé des « femmes d'affaires » : les unes dans les entreprises de travaux publics, d'autres dans les transports et l'armement. Certaines sont associées aux négociants qui assurent le ravitaillement de Rome. L'une d'elles embellit Pompéi. D'autres prêtent à usure. Ce n'est pas là du « petit commerce ». Les femmes manipulent assurément de grands capitaux et on leur propose des « emplois » de ces capitaux. D'autres, dit Carcopino, « se plongeaient avec volupté dans les dossiers des procès ». Elles rédigeaient elles-mêmes leurs plaintes et leurs mémoires, affirme Juvénal ⁵. Une femme eut même l'audace de se produire et de plaider. Il est vrai que c'était pour une belle cause. Les femmes des bannis et des proscrits, dépouillées et réduites à la plus grande détresse, étaient en outre surchargées d'impôts écrasants : elles ne trouvaient pas de défenseur. Elles s'étaient adressées à la farouche Fulvie qui refusa d'intercéder pour elles auprès d'Antoine. Hortensia, la fille de l'illustre orateur que Cicéron avait pris pour modèle, eut le courage de plaider leur cause, bien que l'accès du barreau fût interdit aux femmes, et prononça pour elles une belle et célèbre harangue dont Quintilien parlait plus tard avec émotion ⁶.

On appréciait moins les sportives. Les unes se mêlaient aux parties de chasse et, le sein découvert comme Diane, transperçaient les sangliers de leur épieu. Juvénal est bien dur pour ces fières cavalières. D'autres disputaient avec les hommes des courses de char, exploit dont on ne sentira toute la valeur que si l'on sait que les *jockeys* romains

étaient aussi célèbres que les plus fameux acteurs et que peu d'entre eux dépassaient leur vingt-cinquième année. D'autres luttaien ou se battaien à l'épée, enduites d'une huile épaisse et couvertes de cuissards, de baudriers, de jambières et de cuirasses sous lesquelles on suait. Quelques-unes parurent même dans l'arène auprès des gladiateurs. Ce sont là des occupations peu féminines. Mais je me sens disposé à les admirer plutôt qu'à en rire. Les déclamateurs ont beau dire : ce n'étaient pas jeux de mauviettes.

PROTOCOLE DES FEMMES

Cette entrée en scène des femmes dans la vie sociale eut pour conséquence un féminisme qui s'exprimait par des prétentions. Les femmes conquièrent leurs prérogatives, leur étiquette, leurs marques de respect. Les femmes de rang sénatorial étaient qualifiées sous les Sévère de *très illustres*, titre qui leur était sans doute déjà accordé par l'usage. De plus, certaines femmes reçurent des empereurs le rang consulaire à titre personnel, même lorsque leur mari avait un rang inférieur. Cette distinction était grande puisqu'Ulpien se demanda si elle donnait le pas sur les magistrats qui avaient rang de préfet ? Les princesses n'étaient pas les dernières à exiger des honneurs spéciaux. Auguste avait permis à Livie d'être précédée d'un licteur, privilège que Tibère lui retira. Mais Agrippine, femme de l'empereur Claude et mère de Néron, eut deux licteurs, apparat réservé aux consuls et à l'empereur lui-même. Un chapitre des dames de la noblesse que Suétone mentionne dans sa *Vie de Galba* fixait les points d'étiquette. L'empereur Elagabale remit à ce Sénat femelle la tâche de décider quel serait le costume de chacune selon le rang, combien il y aurait de mules à leur voiture et de cabochons à leurs souliers et si les glands de leur litière seraient d'ivoire ou bien d'argent. L'empereur Aurélien confirma plus tard les fonctions de cet aréopage que les historiens des empereurs ont l'impolitesse de trouver ridicule.

DEVOIRS MONDAINS D'UNE ROMAINE

La vie d'une Romaine de la haute société était, en conséquence, très occupée. Les Romains se levaient très tôt, dès la première heure du jour et commençaient par une toilette extrêmement succincte. Ils dormaient sans autre formalité dans leur vêtement de la journée et au lever ils se bornaient à mettre leurs chaussures, draper leur manteau et prendre un verre d'eau. Les femmes étaient tout aussi expéditives. Elles partageaient le lit conjugal ou faisaient chambre à part, selon leur rang, mais dans l'un et l'autre cas, elles avaient gardé au lit leur pagne et leur tunique, auxquels elles ajoutaient parfois leur manteau

Il est vrai qu'elles n'avaient pas de drap; mais seulement une couverture. Comme leur mari, elles chaussaient leurs sandales, drapaient leur manteau et commençaient leur journée sans s'attarder à des ablutions abusives. On comprend que, dans ces conditions, elles aient fait une grande consommation de parfums. Le graissage compliqué auquel elles se livraient sous le nom de toilette occupait une partie de leur matinée. Aidées d'un important personnel, elles avaient d'abord à échafauder leur coiffure. La sévérité républicaine avait imposé jadis une raie toute simple au milieu et des cheveux ramenés en chignon par derrière. On avait revu cette coiffure sous l'empereur Claude. Mais la mode la proscrivit bientôt. Tantôt, on devait se coiffer comme Livie avec des nattes en bourrelet qui entouraient le front et ressemblaient à celles d'une paysanne russe, tantôt on devait imiter Messaline dont les coques étagées en frisure évoquaient la poupe d'un navire de haut bord. Sous Trajan, on montait les tresses sur le front et elles étaient droites comme une fontange. En d'autres temps, il fallait installer à la manière d'un édifice ces ballonnets de cheveux que Marie-Antoinette aimait tant. On arrachait en même temps les poils blancs et on posait au besoin des postiches. Ces travaux coûtaient beaucoup de peine et les esclaves favorites étaient souvent battues. Après ce premier acte, on passait au fond de teint et aux couches de peinture. Cette finition exigeait le concours d'autres spécialistes et la possession d'un attirail complet de petits pots que les femmes transportaient avec elles dans une cassette quand elles se rendaient aux bains. Venaient enfin les bijoux — diadème, boucles, pendentif, bracelets aux poignets et aux chevilles — puis les robes, la longue *stola* brodée d'or qui distinguait les matrones et le châle ou le manteau éblouissant dont elles la couvraient. Le luxe des vêtements consistait dans la qualité des étoffes qu'on faisait venir de l'Inde ou de la Chine et dans leurs coloris assourdissants. On porta parfois des soies impalpables que les moralistes blâmaient ou ces mousselines de Cos parfaitement transparentes que les prostituées trouvaient efficaces et auxquelles les femmes du monde ne surent pas toujours résister. Un bandeau sur les cheveux, un foulard, un éventail complétaient ce harnachement, et par les jours chauds une ombrelle qu'un *attentif* soutenait.

Les femmes riches évitaient de se mêler à l'animation de la rue. Elles sortaient en litière et les rideaux de cette litière devaient les protéger du contact déplaisant de la foule. Cette rigueur s'adoucissait toutefois selon les quartiers. La Rome des empereurs était grouillante : ses rues très étroites, bordées de maisons à quatre ou cinq étages (il y eut même un gratte-ciel) avec leurs boutiques innombrables, la multitude des esclaves, des porteurs, des badauds, et aussi des colporteurs, charlatans, montreurs de singes ou de serpents, en

faisaient une ville napolitaine toute piaillante, mêlant ses cris et ses lazzis obscènes. Les hôtels des grandes familles étaient souvent situés dans les quartiers les plus populeux. César avait le sien à Suburre, quartier de la prostitution, d'autres, dans les quartiers résidentiels du Cœlius et du Quirinal, voisinaient avec les buildings, des demeures luxueuses furent bâties sur cet Esquilin qui fut longtemps un « bidonville ». On pense si les litières parfumées étaient saluées au passage. Mais, naturellement, on soulevait volontiers les rideaux pour prendre l'air, lorsqu'on arrivait à la latitude du Champ de Mars où se promenaient de jeunes élégants ou sur les placettes qui entouraient le Forum, autres lieux fort convenables. C'était surtout en visites qu'une Romaine passait le plus clair de sa journée, en attendant l'heure du bain ou des spectacles qui se plaçait vers la fin de l'après-midi.

THERMES ET DINERS DANS LE MONDE

Les femmes romaines avaient le goût des bains autant que leurs maris. Dans les hôtels particulièrement luxueux, les femmes riches avaient parfois leur propre salle de bains, mais cela ne les empêchait pas de fréquenter les bains publics. Atia, mère d'Auguste et sévère éducatrice, allait aux Thermes comme tout le monde, précise Suétone⁸. Les Thermes romains étaient divisés en deux parties, l'une réservée aux hommes, l'autre aux femmes. Dans les villes de province, les mêmes salles servaient à tout le monde, mais à des heures différentes. L'agrément du bain s'accompagnait pour les femmes de permissions qui n'étaient pas déplaisantes. Elles prirent l'habitude de faire du sport et des exercices dans des salles de palestra annexées aux bains, puis elles se firent servir aux jeux et dans leur bain par des esclaves vigoureux, et enfin on en vint bientôt à l'usage des bains mixtes. Les femmes portèrent quelques temps à cette occasion un *subligar* que nous croyons analogue à nos maillots, mais, selon le savant Marquardt, elles y renoncèrent ensuite. Ces pratiques allumèrent le courroux des Pères de l'Église : saint Cyprien les condamne avec éloquence. Ammien Marcellin, historien du IV^e siècle, finit par regarder les bains publics comme des lieux de perdition et Ovide les recommandait déjà trois siècles plus tôt comme des endroits très propices aux rendez-vous. « Les *mixta balnea*, conclut Marquardt, continuèrent à subsister jusque très tard dans la société devenue chrétienne, toujours mais vainement condamnés par toutes les autorités temporelles et spirituelles⁹. »

Les diners étaient une autre occasion de tentation. On avait dîné assis autrefois et Caton d'Utique reprit cet usage en signe de deuil après la défaite de Pharsale¹⁰. Plus tard, le dangereux lit de festin fut d'abord interdit à l'épouse qui demeurait assise et le repas avait

lieu dans l'atrium ouvert, sous les yeux des passants : les esclaves sur des bancs recevaient de la main du maître leur part de pitance. Les lits somptueux à trois places, les repas interminables, l'étonnante cuisine arabe des Romains n'apparurent que sous le principat. Les femmes sont alors allongées auprès des autres convives, parfois sous une couverture ¹¹. La clarté indécise des flambeaux, ou les douces soirées d'été, quand on dînait dans une *pergola* donnant sur la cour, favorisaient les entreprises. Il était loin le temps où il était défendu de boire ! Une honnête femme peut être un peu grise : cela ne choque personne et ajoute à son charme. On ne stigmatise que les ogresses qui devaient aller vomir à l'écart comme des cosaques. Ces repas se prolongeaient tard, quelquefois jusqu'au matin. Il y avait de la musique, qu'on accompagnait par des mouvements et des cadences, de jeunes esclaves gracieux s'empressaient auprès des convives. Les fins de soirées étaient peu édifiantes. Les hommes ne se conduisaient pas toujours bien. Auguste fit un jour sortir de table, sous les yeux de son mari, la femme d'un personnage consulaire : elle revint de la pièce voisine, fort rouge et échevelée, après un court entretien avec l'empereur.

SPECTACLES ET PRATIQUES RELIGIEUSES

Les spectacles étaient également très impopulaires auprès des moralistes. Ils leur reprochaient de créer des occasions de promiscuité et de corrompre les femmes qui avaient la sagesse de ne pas dîner en ville. Auguste avait eu pourtant la prudence de prescrire aux femmes et aux hommes des rangées de places séparées. Mais les comédies étaient graveleuses et les pantomimes osaient tout traduire. Non moins sévères que Bossuet, les contemporains d'Auguste craignaient que les imaginations ne fussent souillées. C'était pourtant le cirque qu'on accusait surtout. Là, chacun s'asseyait où il voulait. On montrait des toilettes somptueuses. Agrippine avait paru à une naumachie dans un manteau tissé d'or. Une de ses rivales, qu'elle fit mettre à mort pour insolence, promenait un collier d'un million de dollars ¹². Des femmes louaient, pour paraître, des robes, des manteaux, une duègne, une femme de chambre blonde et, bien entendu, la chaise à porteurs qu'on hissait et qui servait de fauteuil quand on en avait enlevé les brancards. Des jeunes gens d'une tenue parfaite aidaient les spectatrices à choisir l'écurie ou les gladiateurs sur lesquels elles allaient parier. Ovide recommande vivement cette entrée en matière. La chaleur, l'excitation, l'odeur de la sueur, celle des bêtes, les cris, l'émotion, la tendresse, bouleversaient ces jeunes proies. Et le spectacle des morts violentes les rendaient comme pantelantes et avides des pires soumissions.

La vie religieuse de ce temps n'était même pas un refuge sûr contre le siècle. Les cultes orientaux, celui de Mithra, celui d'Isis, celui du Soleil prennent une place importante à Rome à partir de la fin du 1^{er} siècle. Et il n'est pas douteux que ces religions que nous connaissons encore mal ont été bien souvent l'occasion d'une renaissance spirituelle dont l'influence a été, à certaines époques, beaucoup plus étendue que celle du christianisme. Mais ces cultes orientaux, par ce qu'ils avaient d'étrange, de sensuel, d'ésotérique, n'étaient pas sans danger pour les imaginations et même pour les mœurs. Les costumes des prêtres étaient somptueux et barbares, les cérémonies énigmatiques. Les maris pensaient à tort que ces fréquentations étaient sans danger, parce que les prêtres de Cybèle étaient tonsurés et castrés. Mais tous les prêtres n'étaient pas des desservants du culte de Cybèle. On les accusait d'abuser d'entretiens particuliers avec les jeunes femmes qu'ils dirigeaient dans la voie de la sagesse. Quant aux castrats, ils passaient pour des entremetteurs.

La religion d'Isis était particulièrement suspecte. Après des débuts brillants, le temple d'Isis avait acquis une notoriété fâcheuse au début du 1^{er} siècle grâce à un fait divers. Un riche parvenu, Décimus Mundus, faisait en vain la cour à une femme de la noblesse qui avait pour Isis un culte fervent. Le négociant fit part de son embarras aux prêtres et fit une offrande considérable. On expliqua à la pénitente que le dieu Anubis touché par sa piété lui ferait l'honneur de la connaître en certaine nuit. La dame pensa que ses vertus méritaient bien cette distinction : et le donateur en eut pour son argent. Tibère, très irrité, bannit le marchand, ferma le temple et jeta à l'eau la déesse et son clergé. Mais cette justice expéditive ne détruisit pas les abus. Juvénal, esprit entier, signalait tous les temples orientaux comme des lieux de prostitution. Deux siècles plus tard, de graves auteurs chrétiens comme Minutius Félix et Tertullien étaient encore de son avis. Ils répétaient ces accusations dans une langue presque aussi énergique que celle du satiriste.

Les excès en sens contraire avaient aussi leurs inconvénients. Les femmes en devenaient complètement folles, ou tombaient dans des superstitions minutieuses. On en voyait qui, sur l'ordre de leurs prêtres, se levaient avant le jour pour se plonger par trois fois dans les eaux du Tibre, au moment où elles charriaient des glaçons, et grelottaient ensuite en processions. D'autres étaient expédiées en Égypte pour en ramener de l'eau du Nil dont elles devaient arroser le temple. Les dévotes de Cybèle, quand venait le mois de septembre, croyaient se protéger de la malaria en offrant cent œufs à leur collègue de castrats¹³.

LES MARIS ROMAINS — GLADIATEURS, MIMES ET ESCLAVES

Cette existence caressée tout le long du jour par la brise tiède ou capiteuse des tentations n'était pas particulièrement favorable à la fidélité conjugale. Les moralistes s'en plaignaient. Les historiens étaient sans pitié. Pline l'Ancien, homme grave et scrupuleux, indiquait avec précision la date à laquelle la chasteté avait disparu : c'était sous le consulat de M. Messala et de C. Cassius et cet événement biologique est consigné dans son *Histoire naturelle*¹⁴. Des écrivains moins exacts comme Horace ou Ovide se contentaient de se moquer des maris et encore plus des femmes qui trouvaient bon de rester chastes. Dion Cassius, consul, après l'édit de Septime Sévère sur l'adultère, releva sur les registres qu'on avait ouverts l'inscription de trois mille plaintes. Drumann, historien exhaustif, a entrepris de dresser dans son *Histoire de Rome* la liste des maris trompés les plus éminents.

En dépit de ces renseignements, la question reste un peu confuse. Ce sont les mimes, gladiateurs et jockeys qui avaient les plus grands succès. Une femme de sénateur avait suivi jusqu'en Égypte une école de gladiateurs en déplacement, une jeune mariée, déguisée en groom, accompagnait un acteur qu'elle aimait. Les acteurs se faisaient payer fort cher, paraît-il, et les désordres qu'ils causaient étaient si graves qu'Auguste dut interdire un moment les pantomimes dans toute l'Italie. Caligula, son petit-fils, eut au contraire une passion pour le beau Mnester, qui fut ensuite, bien malgré lui, l'un des amants de Messaline, et que l'empereur Claude finit par faire mettre à mort. Domitien fit assassiner, en pleine rue, un autre acteur célèbre, le mime Pâris et ses admirateurs répandirent des fleurs et des parfums à la place où il était tombé. Dion Cassius prétend que Faustine, femme de Marc-Aurèle, eut les mêmes liaisons, et, plus tard, la femme de l'empereur Pertinax affichait un joueur de cithare.

A la vérité, ces mimes célèbres qui jouèrent pendant longtemps les rôles de femmes provoquaient autant de passion et de folies que nos vedettes, et les hommes faisaient pour eux plus de folies encore que les femmes. Mais les dégâts qu'ils pouvaient faire, comme les jockeys et les gladiateurs, n'étaient pas infinis : il n'y en avait assurément pas pour tout le monde. On trouvera plus grave sans doute l'accusation qui concerne les rapports avec les esclaves. Ils étaient à la portée de chacune. Mais, par sa nature même, cette accusation ne comporte aucune preuve et nous n'avons pour garants que Juvénal et Martial qui, bien souvent, forcent les couleurs et empâtent les traits pour donner l'impression de la verve et de la force.

C'était la jeunesse dorée qui faisait le plus de ravages. Elle avait l'argent, les occasions, elle flattait la vanité. Les maris romains furent

assurément malheureux. Mais le furent-ils plus et en plus grand nombre qu'à d'autres époques et en d'autres capitales? N'en croyons pas trop des esprits chagrins ou furieux. En réalité, le fond de cynisme et de galanterie presque professionnelle de notre XVIII^e siècle n'émerge à Rome qu'en de rares occasions.

LA FAMILLE IMPÉRIALE

Le règne d'Auguste montre assez bien les contradictions et les disparates de la société romaine. Le mot d'ordre du régime est la moralité. Une Italie digne, décente, retournant aux vertus du vieux temps, « victorienne » en un mot, doit faire contraste avec les malheurs et les désordres de cent ans de guerre civile. Cette politique de reconstruction morale s'exprime d'abord dans les édits du prince : encouragements à la natalité, honneurs spéciaux aux mères de famille nombreuse, condamnation du célibat, peines sévères contre l'adultère allant jusqu'à l'exil, la confiscation partielle et l'interdiction du mariage entre les coupables *. Auguste souhaite, en outre, que la vie privée de la famille impériale et des hauts fonctionnaires illustre cette exaltation des vertus familiales.

Cette pieuse intention fut réalisée jusqu'à un certain point. Les dieux n'avaient point béni l'union d'Auguste et de Livie qui fut inféconde. Mais la vie irréprochable de Livie correspondait à l'imaginerie officielle : un mariage d'amour, une beauté grave et douce, une existence discrète. Auguste habita longtemps un hôtel particulier qui ne se distinguait en rien des autres demeures familiales, Livie se faisait gloire de filer à la maison avec les jeunes princesses tous les vêtements de l'impérial époux. C'était la royauté bourgeoise. Auguste aurait pris le tramway comme les rois de Suède si les tramways avaient existé. Un gendre parfait, Agrippa, qu'on avait marié à Julie, fille d'Auguste d'un premier lit : solide, travailleur, sorti du peuple, rude gestionnaire qui portait sur ses épaules carrées toute l'administration de l'empire. Et surtout, on montrait partout le couple idéal, celui qui figurait en tête du défilé des légions, qu'on faisait acclamer par le peuple, l'image même de cette antique nation de soldats, Germanicus et Agrippine, Germanicus, petit-fils de Livie par son premier mariage, Agrippine, la mère de celle que Racine a peinte : trente-cinq ans, neuf enfants, héritiers présomptifs du trône, passant leur vie à la tête

* Malgré cette sévérité, on s'écarte sensiblement de la rigueur des premières lois républicaines. Dans l'ancienne tradition, le père avait le droit de tuer sa fille adultère, le mari peut seulement tuer le complice, et encore, à condition que l'adultère ait lieu sous le toit conjugal. La *relégation dans une île* prévue par Auguste ratifie un adoucissement des mœurs. Cette jurisprudence d'Auguste sera implicitement blâmée, du reste, par les premiers empereurs chrétiens qui tentèrent de rétablir la peine de mort pour adultère ¹⁵.

des armées de couverture, vengeurs du désastre de Varus, admirable couple royal auquel le peuple romain fit une ovation prodigieuse lorsque Germanicus descendit au forum sur son char de triomphe qui portait les aigles reconquises et les *bambini* impériaux.

Voilà un versant de la vie romaine qui contredit carrément la description traditionnelle. Mais nos « merveilleuses » n'étaient pas loin. Elles s'étaient installées dans la place et elles étaient représentées par Julie, la propre fille d'Auguste, la femme du vertueux Agrippa : ravissante, un peu folle, traînant toute la jeunesse dorée derrière elle, et répondant par des impertinences et des saillies, d'ailleurs très drôles, aux oburgations paternelles. On lui fit plus tard, sous Néron, une réputation effroyable. On l'accusa de s'être mêlée aux prostituées pour « avoir des sensations ». Ce qui est certain, c'est qu'elle eut des amants. Mariée à Agrippa à dix-huit ans (c'était son second mari), elle le trouvait vieux et laid. Remariée plus tard à Tibère, beaucoup plus jeune, elle ne cessa pas d'en avoir. Elle était de toutes les parties et de toutes les folies. Auguste, qui l'adorait, se tut longtemps. Mais un jour la douce et sérieuse Livie mit un dossier de police sur sa table. Après un discours dramatique au Sénat, Julie fut exilée sur la petite île de Pandataria. Auguste ne pardonna jamais, elle y resta toute sa vie : mais on ne sut jamais très bien si on l'avait sévi dans une affaire de mœurs ou prévenu un attentat.

Car c'est le troisième trait de la vie romaine, et il correspond aussi à un trait profond du caractère italien : l'Italie du xv^e siècle et le poison des Borgia ont leur place dans cette Rome éclatante et disparate, auprès de la « famiglia » et de la « dolce vita ».

Livie fut-elle le modèle des épouses ou cet « Ulysse femelle » que décrivait Caligula, l'enfant terrible, le petit garçon de Germanicus adoré des légionnaires qui lui avaient donné dans leur camp son surnom de « p'tites bottes » ? « Souviens-toi de notre union, Livie », disait Auguste en lui tenant la main, quelques secondes avant sa mort. Mais peu de minutes après ces tendres adieux, Livie faisait fermer le palais et cachait à tous la nouvelle de cette mort, jusqu'à ce qu'on eût assassiné dans l'ilot où elle l'avait relégué, le petit Agrippa Postumus qui avait seize ans, petit-fils d'Auguste par Agrippa, qui pouvait empêcher l'accès de son fils Tibère au trône. Sa vie fut-elle un long calcul et sa tendresse, sa douceur, ses sages conseils ne furent-ils que les feintes et les habiletés d'une de ces douairières profondes qui savent fermer les yeux, se taire, attendre ? Joua-t-elle ensuite auprès de Tibère un rôle aussi encombrant que celui d'Agrippine auprès de Néron, mais plus habile ? Elle mourut à quatre-vingt-six ans, couverte d'honneurs mais en demi-disgrâce, séparée de Tibère qui s'était réfugié à Capri. Elle avait triomphé d'Octavie, la sœur chérie d'Auguste et l'épouse d'Antoine, elle s'était débarrassée de la cares-

sante et folle Julie qui séchait dans son île, et elle vit même la disgrâce du couple redoutable et glorieux d'Agrippine et Germanicus. On ne sut jamais si elle avait été une vieille dame très patiente et très fine dans le difficile métier de reine ou l'une de ces fileuses effrayantes de l'histoire qui coupent très discrètement d'une main légère et invisible les écheveaux du destin.

CARRIÈRES FÉMININES SOUS LES EMPEREURS

Les femmes sous l'Empire ont d'étranges carrières. Les rangs sont confondus, les chutes soudaines, les élévations inexplicables : on verra une fille née esclave partager le pouvoir suprême, des affranchies plus puissantes que les princesses et, pour finir, la fille d'un cabaretier dalmate fut la dernière impératrice de Rome et les chrétiens en firent une sainte. Trois Syriennes gouvernèrent avec sagesse l'énorme machine : elles succédaient à un Numide et précédaient un ancien berger d'Albanie. Ces itinéraires étranges témoignent assez des convulsions d'une société dont l'histoire passionnante est encore mal connue. Nous n'aurons quelques lueurs sur les vies privées qu'au moyen des dépositions que nous ont laissées les premiers chrétiens sur les persécutions. Ce qui se passe dans l'entourage des empereurs est ce qui nous est le mieux connu. On aurait tort d'en conclure que c'est un échantillonnage représentatif. Mais l'histoire des femmes à Rome ne serait assurément pas complète si l'on ne mentionnait pas ces destinées hors-série.

MESSALINE

Ce n'est pas la vertu et la fierté qui perdirent Messaline. Elle était la cinquième femme de l'empereur Claude, vieil homme indécis, libidineux, lunatique et fort occupé d'un grand travail sur l'histoire des Étrusques : elle lui procurait des petites filles et elle-même se livrait à la chasse aux hommes avec la décision qui convient à une impératrice. Ses goûts étaient éclectiques, allant des mimes aux portefaix. Elle eut l'idée de célébrer solennellement ses noces en présence du Sénat avec le beau Silius. Les affranchis de Claude pensèrent que Silius voulait renverser Claude et se crurent perdus. Ils chambrèrent le vieil homme, exigèrent pour une journée le commandement des prétoriens, exécutèrent Silius et vingt complices sans leur laisser le temps de s'expliquer et dépêchèrent à Messaline un centurion qui l'aida respectueusement à se plonger un poignard dans la gorge.

Cette conjuration de palais se déroula en un jour comme les tragédies



Jeune femme, Pompei.

Jeux de jeunes filles, Syracuse.





Jeunes filles aux osselets, Naples.

classiques. Claude se consola en buvant d'excellent vin : on lui avait promis que son lit ne resterait pas vide. De jeunes beautés briguerent, comme on sait, la couche de ce vieillard et Agrippine l'emporta. C'était la fille de cette Agrippine dont le nom était si puissant sur les légions de Germanie. Elle avait eu déjà des aventures, ayant épousé deux maris fort riches qui étaient morts opportunément et servi de maîtresse à son frère Caligula, lequel lui avait préféré une autre de ses sœurs, Drusilla, et avait fini par la reléguer et lui confisquer sa fortune. Elle avait été presque aussi complaisante avec son oncle Claude qu'avec son frère, mais avec de meilleurs résultats. Le Sénat ne crut pas pouvoir s'opposer à cette union recommandée par l'affranchi Pallas, alors tout-puissant. Agrippine devint donc impératrice et sa première tâche consista à faire adopter par l'empereur son fils Néron, au détriment de Britannicus qui était fils de Claude. Ces adoptions étaient souvent le prélude à un décès prématuré. Ce fut le cas pour Claude à qui Agrippine fit préparer par Locuste un plat de champignons. Mais les circonstances d'un crime demandent parfois du sang-froid : Claude avait trop bu et vomit. Devant ses complices consternés, Agrippine fit appeler un médecin qu'elle avait acheté. Le médecin aida l'empereur à vomir en lui enfonçant dans le gosier une plume enduite d'un poison violent. Puis on roula le corps dans une couverture, on fit faire des prières au Sénat, on amusa les amis de Britannicus, et on annonça la nouvelle de la mort lorsque les partisans de Néron se furent assuré des points stratégiques.

AGRIPPINE

Ce *putsch* mené d'une main toute virile est assurément une opération politique aussi brillante que l'assassinat de Messaline. Claude eut de très belles funérailles qui égalèrent en tous points celles d'Auguste. Agrippine eut deux licteurs, ce que n'avait pas obtenu Livie et elle assista derrière un rideau aux séances du Sénat. Tout le monde la regardait comme l'impératrice et Néron avait une jeunesse vertueuse qui faisait présager un long règne de sa mère. On sait comment cela finit. L'impatience de Néron, l'ivresse de sa popularité, qui était en effet immense, son tempérament fougueux et original, lui firent rejeter le joug. Agrippine était aussi orgueilleuse et avec des manières plus feutrées, aussi insolente que sa mère. Elle voulut séduire d'abord, puis elle crut pouvoir se plaindre et menacer. Néron réagit durement devant le chantage de cette « faiseuse de rois ». Mais il l'épargna. Une dernière folie d'Agrippine la perdit. Elle prétendit s'opposer au mariage de Néron avec Poppée sa favorite. Les intrigues et sans doute le soupçon d'un nouveau complot entraînèrent la décision de Néron. On lui trouva un moyen ingénieux : un

bateau de plaisance qui se brisait pendant la promenade. Il fallut pourtant achever Agrippine comme elle avait fait achever Claude. Elle avait gagné la côte à la nage et on dut lui envoyer des tueurs : Néron dit qu'il n'avait pas le choix s'il voulait rester vivant.

On aurait tort de s'apitoyer sur ces victimes. Messaline était féroce à sa manière. Elle fit accuser un vieux compagnon de Claude, Valérius Asiaticus, dont elle convoitait les magnifiques jardins. Claude pleurait en écoutant l'autre rappeler leur amitié et les services rendus. Et Messaline était si émue qu'elle dut sortir pour faire entrer le centurion. Elle eut les jardins de Valérius et c'est dans ces jardins qu'on vint la tuer. Agrippine fit mettre à mort une Calpurnia, dont Claude avait par hasard loué la beauté. Elle fit accuser Lollia Paulina qui avait brigué comme elle le mariage de l'empereur et elle força Claude à être son accusateur devant le Sénat. Cette Lollia n'avait été condamnée qu'à l'exil. Agrippine lui envoya un tribun pour lui porter l'ordre de se suicider. Elle avait couché avec son frère : on l'accusa aussi d'avoir couché avec Néron lui-même ou du moins d'avoir tout fait pour arriver à ce résultat.

POPPÉE

Poppée finit par devenir impératrice. Ce ne fut pas sans crimes non plus. Mais sa manière était plus sournoise. Cette jolie et spirituelle rousse s'était fort bien débarrassé d'Agrippine. On prétend aussi qu'elle obtint de Néron le massacre des chrétiens pour plaire à ses amis juifs et en particulier à Flavius Josèphe pour lequel elle éprouvait beaucoup de curiosité et de sympathie. Néron avait fait canoniser par le Sénat une petite fille qu'il avait eue d'elle et qui mourut en bas âge. Elle eut cette même consolation posthume, lorsqu'elle mourut accidentellement d'un coup de pied que Néron lui asséna alors qu'elle était enceinte et qui provoqua une fausse couche. Néron l'aimait pourtant beaucoup. Il fut si heureux de rencontrer un adolescent roux qui lui ressemblait qu'il le fit castrer et l'épousa.

Pour épouser Poppée, Néron avait répudié Octavie, fille de l'empereur Claude, qui était devenue sa femme à douze ans. Elle était sage et douce. Poppée la fit accuser d'adultère. Le procès était tellement odieux que la torture même n'arracha aucune déposition aux esclaves. Elle fut exilée néanmoins, mais le peuple qui l'aimait demanda son retour. On lui fit un second procès quelques mois plus tard pour la reléguer à l'île de Pandataria, où on lui envoya un centurion pour la tuer. Cette petite sœur de Britannicus avait vingt ans quand elle mourut.

ÉPOUSES BOURGEOISES DES FLAVIENS ET DES ANTONINS

Les Flaviens et les Antonins eurent des amours plus calmes. Leur gouvernement s'appuyait sur la bourgeoisie des municipes italiens et des provinces d'Occident, bonnes gens qui avaient encore des principes. Néanmoins leurs épouses bourgeoises n'étaient pas dépourvues non plus de fermeté et de sang-froid. Plotine, une nîmoise, épouse de Trajan, régna vertueusement avec sa sœur Matidia et sa nièce Marcia sur Trajan, puis son cousin Hadrien, qui, eux, étaient espagnols. Il s'agissait pour le trio de faire adopter Hadrien que Trajan n'aimait guère. Les trois femmes avaient reçu beaucoup d'honneurs, on leur avait donné à toutes les trois le titre d'*Augusta*, satisfaction considérable, mais leur affaire n'avancait pas. Trajan eut une attaque en Orient. On le ramena à Rome d'urgence, mais il ne se décidait toujours pas. La nîmoise Plotine montra alors une énergie romaine. On apprit que, quelques heures avant sa mort, Trajan avait eu la force de manifester sa volonté d'adoption et une déclaration signée de Plotine en fit part au Sénat. Un silence respectueux accueillit cette nouvelle. Dion Cassius apprit plus tard de son père que Trajan était mort sans avoir fait la déclaration attendue, mais que Plotine avait placé un compère dans le lit de l'empereur, qui avait contrefait le mourant. Ce qui est certain, c'est que le secrétaire particulier de Trajan, Ulpius Phœdimus, mourut le lendemain très soudainement, soit qu'il n'ait pas pu survivre à la perte d'un si bon maître, soit qu'il en ait su un peu trop long. Le trio de femmes vécut raisonnablement heureux sous Hadrien et elles furent toutes les trois canonisées après leur mort. Un temple fut même élevé en leur honneur.

Les Antonins qui succédèrent par adoption à Hadrien représentent l'âge d'or du principat. Antonin le Pieux et Marc-Aurèle sont des modèles de ces « despotes éclairés » que Voltaire aimait tant. Ils furent aussi d'excellents pères de familles et ils aimèrent beaucoup leur femme, avec des succès divers cependant.

La vie familiale d'Antonin le Pieux évoque tout à fait la vie d'une famille européenne au *xix^e* siècle. Une tendre confiance, l'éducation des enfants, le droit de consultation dans les affaires importantes. La légère tendance au matriarcat qui caractérise les bonnes familles bourgeoises n'y manque même pas. Il y a un parfum Louis-Philippe dans ces vies. C'était, du reste, une tradition romaine, puisqu'Auguste, en ces premiers temps, avait affecté cette bonhomie. L'impératrice Faustine, les enfants, le bonheur de la vie privée, sont des thèmes qui reviennent souvent dans la correspondance qu'Antonin le Pieux échangea avec le rhéteur Fronton qui avait été le précepteur de son fils Marc-Aurèle. Il y a dans ces lettres un mot charmant qui vaut

l'adieu d'Auguste à Livie : « J'aimerais mieux être banni avec elle dans un îlot des Cyclades plutôt que de vivre sans elle dans mon palais. » De vilains historiens ont un peu médité de cette Faustine. Ce n'était pas l'avis de son mari qui ne cessa de lui montrer du respect et de la tendresse. Elle eut pendant sa vie les mêmes honneurs que le trio nîmois. On frappa même des monnaies à son effigie. Et après sa mort, elle eut droit à un très beau temple qui est devenu, de nos jours, l'église de San Lorenzo in Miranda.

Mais le vieux démon de la « dolce vita » vivait encore et il n'était pas disposé à épargner les dynasties les plus saintes. Il se manifesta dans la vie conjugale du doux philosophe Marc-Aurèle, qui eut, lui aussi, une Faustine, mais de pénible mémoire. Il est vrai que nous sommes surtout renseignés sur elle par un singulier document anonyme l'*Historia augusta*, recueil de bruits scandaleux, dont les allégations sont sujettes à caution. Mais il est vrai aussi que dans ce recueil cette Faustine tient une place éminente. Elle avait pourtant bien commencé. Elle était d'une fécondité qui eût réjoui le cœur des vieux Romains : elle donna douze enfants à son empereur philosophe. Toutefois, on prétend qu'un certain nombre ne sont pas de lui. Elle aimait les matelots, les gladiateurs, la cavalerie, enfin tout ce qui a une odeur forte. Marc-Aurèle ferma-t-il les yeux ? Sa correspondance avec Fronto est d'un bon homme qui ne se doute de rien et ses *Pensées* ne portent pas trace de plaintes. On rapporte un mot de lui (mais c'est encore dans l'*Historia augusta*) qui est peut-être une explication : « L'empire était sa dot, que voulez-vous ? Si je divorce, il faudrait le rendre. » Dion Cassius dit toutefois de lui avec discrétion : « Il supporta patiemment la mauvaise conduite d'autrui, celle de sa femme notamment, sans se plaindre et sans en tirer de châtement. » Cette Faustine n'en eut pas moins ses honneurs, sa médaille et son temple. Les femmes, quelles que fussent les circonstances, ne perdaient rien de leur autorité.

Mais déjà, sous les derniers des Antonins, la Grèce et l'Orient déversaient à Rome des aventuriers de tout poil qui devenaient des trafiquants ou des conseillers tout-puissants. L'empire cessait d'être à direction romaine ou même occidentale. Rome devenait la capitale cosmopolite d'un empire où toutes les nations étaient confondues. Une sorte d'esprit *mondialiste* avait fini par prévaloir qui reconnaissait une vocation impériale à tout chef d'armée, à tout gouverneur du territoire, pourvu qu'il fût à ce moment-là le plus fort. Trois étonnantes Syriennes symbolisèrent ces temps nouveaux dans l'histoire de Rome, accompagnées ou plutôt suivies d'une entrée de cirque comme on n'en avait pas encore vue depuis que les toges à laticlave balayaient les pierres du Forum.

SEPTIME SÉVÈRE ET JULIA DOMNA

Après les Antonins, Septime Sévère, le premier des empereurs militaires, était tellement numide qu'il ne put amener avec lui sa sœur, sauvagesse de Tripolitaine qui ne comprenait pas un mot de latin. Il était en outre follement superstitieux. Alors qu'il commandait une légion en Syrie, il avait connu le prêtre d'un temple du Soleil et appris d'un devin chaldéen que la fille de la maison serait un jour impératrice. Il se souvint de la prédiction quelques années plus tard, étant veuf et gouverneur de Lyon. Et il s'empressa de faire venir auprès de lui comme femme ce précieux porte-bonheur qui se présentait modestement sous la forme d'une bonne grosse orientale aux joues rondes. Cette brave potelée devait fournir à Rome la plus célèbre de ses impératrices, Julia Domna, dont le nom est inscrit sur un nombre infini de monuments et de monnaies et qui fut aussi populaire en son temps que la reine Victoria au siècle qui nous a précédés. Comme la nîmoise Plotine, elle avait une sœur Julia Moesa et une nièce Julia Mamaea qui ne furent pas moins puissantes qu'elle. Ce fut le triomphe de matriarcat.

Cette victoire ne fut pas sans difficultés. Julia Domna eut à combattre auprès de son mari l'influence de son préfet de prétoire Fulvius Plautianus dont les fonctions étaient aussi importantes que celles d'un premier ministre. Ce Plautianus était un Numide, comme l'empereur, et qui sentait l'Afrique autant que lui. Peu enclin au féminisme, il avait emmené sa femme à Rome, mais lui faisait porter le costume numide et voulait qu'elle vécût comme sous la tente. Plautianus gagna la première manche. Il fit accuser, comme d'habitude, la bonne grosse Syrienne d'un adultère dont elle paraissait peu capable. Elle fut en effet acquittée, mais éloignée des affaires. Elle eut la bonne idée d'employer ce temps de loisir à se faire un *salon* où fréquentèrent Dion Cassius, Philostrate qui l'intéressait vivement avec son Apollonius de Thyane et quelques autres penseurs barbouillés d'orientalisme. On l'appela « Julia la Philosophe » et ce surnom lui fit grand honneur. Elle ne s'endormait pas cependant sur ses lauriers de protectrice des lettres et des arts. Elle mitonnait sa vengeance contre Plautianus, dont le pouvoir ne cessait de croître en même temps que sa cruauté et ses exactions. Son fils Caracalla la débarrassa de lui en arrivant au trône. Elle reçut avec joie une partie de sa barbe qu'on lui fit porter en hommage.

La suite de sa vie fait paraître l'amertume du pouvoir. Ses deux fils Géta et Caracalla se haïssaient. Caracalla eut recours à une solution très orientale. Il convoqua Géta en présence de leur mère pour une réconciliation : et il le fit assassiner dans ses bras qu'elle avait en vain

refermés sur lui. Julia Domna dut se taire. Une parente qui avait cru devoir lui présenter des condoléances reçut la visite de deux centurions qui la mirent à mort de la part de l'empereur. Le nom de Géta fut maudit, ses inscriptions effacées. On ne sait si le silence et la fermeté de Julia Domna étaient d'une grande âme : mais ils étaient d'une souveraine et elle en fut récompensée. Caracalla lui confia la régence pendant la campagne qu'il fit en Orient à partir de 214. Elle avait le droit de recevoir les pétitions et de répondre à la correspondance officielle adressée à l'empereur. Les dépêches adressées au Sénat étaient envoyées en son nom et au nom de l'empereur. Aucune femme n'avait jamais eu à Rome cette délégation. C'était autre chose que le titre d'*Augusta* et le droit de faire frapper une médaille.

L'assassinat de Caracalla en Syrie mit fin à ce pouvoir. Macrin, choisi par les légions, ménagea d'abord l'influente douairière, puis il craignit, sentiment bien nouveau, qu'elle ne le renversât pour s'emparer de l'empire. Il lui fixa un lieu d'exil. Elle avait un cancer et se savait condamnée. Elle se laissa mourir de faim.

Sa sœur Julia Moesa fut moins prompte à se décourager. Elle avait également reçu de Macrin un ordre d'exil. Elle partit pour l'Orient où elle possédait une des plus grandes fortunes de l'époque. Elle y trouva, à Emèse, son petit-fils, Elagabale, un très joli jeune garçon de quatorze ans qui exerçait la profession de grand-prêtre du dieu du soleil, dont l'image sur cette terre était une pierre noire. Elle y trouva aussi les légions de Caracalla qui n'étaient pas fort contentes de Macrin. Elle distribua beaucoup d'argent et montra son gracieux petit-fils qu'on prétendit fils de Caracalla. Il plut beaucoup aux légionnaires avec sa longue robe de soie rouge et sa tiare. Ils l'emmenèrent dans leur camp et le proclamèrent empereur. Macrin s'amusa de la nouvelle. Il rit moins quand il reçut bien emballée la tête de son préfet du prétoire qu'il avait envoyé pour rétablir l'ordre. Il ordonna à ses légions d'écraser les rebelles. Julia Moesa prit le commandement des troupes de Caracalla et dirigea la bataille, malgré un moment critique où elle dut arrêter ses troupes qui pliaient. Elagabale fut parfait et chargea avec beaucoup de grâce dans sa robe de soie rouge, pareil à ce Suréna qui, à la tête de ses Parthes, fonçait sur un destrier en robe d'or, les yeux peints comme une courtisane et un pied de rouge sur les joues. Macrin, battu, s'enfuit et fut tué en route.

Elagabale envoya une belle lettre au Sénat pour lui annoncer qu'il se proclamait empereur et se revêtait d'autorité du rang consulaire et de la puissance tribunicienne que le Sénat avait l'habitude de décerner. La grand'mère et la tante étaient un peu embarrassées de cette fougue juvénile. Elles étaient peu pressées de montrer au Sénat ce jeune prince si oriental, qui portait d'étranges papillottes. Le voyage vers Rome fut lent et circonspect. Le cortège bariolé comprenait l'inté-

ressant jeune prince qui ne voulait se séparer ni de sa robe de soie écarlate, ni de sa tiare, ni de sa pierre noire bien-aimée, non plus que des dorures et bracelets dont il était chargé comme une idole; en outre, l'honorable vieille dame entre les mains de laquelle était déposé le pouvoir absolu et sa fille non moins étrange qu'elle; enfin deux conseillers éminents, un personnage de modeste extraction qui était l'amant de la vieille dame et un ancien acteur qui semblait se croire en tournée. Il fut impossible d'habituer Elagabale à l'austère drap dont les toges étaient faites et pas davantage aux autres coutumes romaines. Sa grand-mère, consternée, attendait avec angoisse l'accueil de Rome. Ce fut un triomphe. Les Romains se réjouirent comme à un carnaval. Le jeune empereur présenta sa pierre noire au Sénat qui la salua avec respect. Il eut l'idée beaucoup plus choquante de prendre une Vestale pour femme. Ce sacrilège n'émut que quelques grincheux. Il fit conduire sa pierre noire au Palatin dans un char merveilleux tiré par six chevaux blancs, devant lesquels il marchait à reculons dans sa robe de soie rouge : de la poudre d'or tapissait les rues en prévision d'une chute auguste. Rome en était aux nègres et au dadaïsme, on trouvait tout cela très bien. On ne trouvait pas anormal non plus que ce joli petit garçon aux joues peintes et aux robes soyeuses eût pour amant un cocher lydien aux longs cheveux noirs dont il voulait faire un vice-empereur. Il tissait la laine comme les femmes et portait un filet sur la tête pour ne pas abîmer sa chevelure.

L'énergique grand-mère fut la première à apercevoir le péril. Elle se souvint opportunément qu'elle avait un second petit-fils, cousin de celui-ci, qui avait treize ans. Elle lui proposa de l'adopter. Le gracieux Elagabale était une âme simple et sans détour qui aimait beaucoup son petit cousin. Il l'adopta volontiers. Il s'aperçut un peu tard du danger de sa situation et des conseillers perfides lui suggérèrent d'envoyer une corbeille de fruits à ce tendre héritier. Julia Moesa était une grand-mère trop attentive pour qu'on la surprît ainsi. Quelques semaines plus tard, Elagabale était assassiné par les prétoriens : en même temps que sa mère qui était la propre fille de Julia Moesa.

Le petit cousin reçut le titre d'empereur sous le nom d'Alexandre Sévère. Ce furent, en réalité, Julia Moesa et Julia Mamaea qui gouvernèrent sous son nom. Elles le firent avec beaucoup de sagesse et de sérieux. Les années de leur régence furent parmi les plus heureuses des années de la décadence qui sont, en général, assez douces à vivre. Julia Moesa mourut dans son lit. Elle eut tous les titres qu'on pouvait rêver, des médailles à son nom, des licteurs, et elle assistait depuis bien longtemps aux séances du Sénat, sur un siège qui lui était réservé derrière les consuls : cela n'étonnait plus personne.

ZÉNOBIE, REINE DE PALMYRE

Ce règne des femmes ne fut pas de longue durée. L'empire alanguissant ses voluptés, rongé en dedans et en dehors, fut brusquement réveillé par une direction de centurions, formule énergique qui s'avéra peu favorable aux influences levantines. Une troupe d'élite couvrait l'empire des Portes de Fer aux cols des Alpes, c'étaient les légions dalmates, corps de cavalerie basé en Illyrie. Cette légion étrangère admirait Rome. Elle croyait encore aux licteurs, aux consuls, aux dieux anciens. Ces centurions se reveillèrent à la suite du spectacle de cirque produit par l'avant-garde politique et littéraire; ils se décidèrent à proclamer un de leurs colonels, d'abord un certain Claude, puis le fils d'un fermier de Pannonie, quelque part du côté de Zagreb. Ce fut l'empereur Aurélien. Le vent du large souffla sur Rome. Les centurions aimaient peu les affranchis millionnaires, les Grecs et Levantins rehaussés de vices distingués et les grandes familles sénatoriales ronronnant dans la *dolce vita*. « Il fondit sur eux comme un torrent », dit Ammien Marcellin.

La disparition des régentes se termina pourtant sur un très joli *solo*. Pendant la période des *pronunciamentos*, l'empereur Gallien, qui avait réussi à rétablir un peu de calme, avait remis une sorte de lieutenance générale de l'Orient à un prince de Palmyre nommé Odeynat ou Odenath. Zénobie, veuve d'Odeynat (elle avait mis quelque complaisance à obtenir ce beau titre de veuve, disait-on) se déclara reine de Palmyre et proclama son indépendance. Claude, le premier des empereurs illyriens, l'avait combattue sans succès. La reine de Palmyre était déjà à Antioche et son armée occupait l'Égypte. Elle prenait le titre de « reine d'Orient » en écrivant à l'empereur. Elle était très brune et d'une beauté somptueuse et ne paraissait jamais que sous une carapace de bijoux merveilleux. Comme elle avait le goût de l'histoire, elle affirmait qu'elle descendait de Cléopâtre et elle portait le costume que Virgile avait prêté à Didon. Palmyre ne fut jamais si belle que sous son règne. Tous les sages de l'Orient se réunissaient dans ses palais dorés. Et les cars de l'agence Cook déversent encore de nos jours des milliers de touristes émerveillés de la splendeur de cette reine de Saba. La cavalerie d'Aurélien mit pourtant ses chameaux en fuite et elle suivit, sans que sa fierté parût abattue, le char de triomphe du vainqueur. Aurélien se contenta de montrer au peuple cette panthère noire, et se garda bien de la faire égorger. Il lui offrit une belle villa aux environs de Rome où elle reçut des philosophes et des faiseurs de tours. Elle aurait eu un salon littéraire si elle avait été capable de parler latin sans un accent épouvantable. On soupçonne Aurélien d'avoir voulu donner une

leçon aux femmes en la réduisant à la condition de femme du monde. Cette belle femelle sauvage n'en inspira pas moins une grande admiration aux écrivains qui aiment les animaux indomptés. La Bruyère lui a consacré une éloquente prosopopée, et Baudelaire un des plus beaux vers que l'Orient perdu ait inspirés.

Le dernier personnage féminin de l'histoire romaine ne joua que le rôle d'un intercesseur malgré son rang et sa célébrité. C'est cette Hélène, probablement fille d'un aubergiste dalmate, qui fut la concubine de l'empereur Constance et la mère vénérée de Constantin. Ce n'est déjà plus une princesse romaine. Les derniers destins tragiques ont été ceux de Prisca, fille de Dioclétien et de Valéria, sa petite-fille, qui furent décapitées pour haute trahison sur une place publique de Thessalonique. Hélène, pendant ce temps, faisait des opérations immobilières : elle acheta des quartiers entiers du Coelius et de l'Aventin. Elle fut une vieille dame fort influente et fort riche, désignant les évêques, conseillant les conciles. Ce n'est plus une impératrice du Bas-Empire : c'est déjà M^{me} de Maintenon.

LES VIES BOURGEOISES INCONNUES

Ces princesses ne nous éclairent guère, il faut l'avouer, sur les femmes de la classe moyenne et moins encore celles des petits bourgeois qui font leur apparition à partir des Sévère. Celles-ci ne sont guère représentées dans l'histoire que par des épitaphes vaguement laudatives qui sont les seuls résumés que nous possédions de ces existences obscures. Elles ne nous instruisent guère mais plusieurs sont touchantes. On félicite ces dormeuses immobiles de leur chasteté, de leur obéissance, de leur fidélité, de leur application aux travaux domestiques. On loue particulièrement celles qui n'ont été mariées qu'une fois ou qui ont nourri leurs enfants de leur propre lait. Urbilie, femme de Primus, est morte à vingt-trois ans, chérie de tous les siens : « Elle était pour moi plus que ma vie » dit son mari, avant de se remarier. Un autre dit : « A ma très chère épouse, avec laquelle j'ai vécu dix-huit ans sans le moindre sujet de plainte. » Ce bon mari, qui eut un si long bail de bonheur, annonce qu'il s'est juré de « ne jamais prendre une autre femme ». Une formule, recommandée par les marbriers, était la suivante : « Jamais elle ne m'a causé la moindre peine ». On la trouve répétée souvent. Elle apparaît ailleurs avec cette ingénieuse variante : « Jamais elle ne m'a fait éprouver de chagrin que par sa mort ». On voit par là que la monogamie n'est pas une solution insupportable. Un grincheux dit pourtant : « Le jour de sa mort, j'ai témoigné ma reconnaissance aux dieux et aux hommes. » Ces épitaphes

nous rappellent un trait qu'on oublie trop souvent quand on parle des femmes de l'antiquité. Elles mouraient souvent fort jeunes. L'accouchement était une aventure et le métier de femme n'était pas sans danger. Ces humbles détails ne sont guère enregistrés par l'histoire, laquelle est écrite par les hommes.

CORRESPONDANCE ET CERTIFICATS

Assurément, ces témoignages sont pauvres. Mais les historiens qui ne se sont pas contentés d'en croire Juvénal, Martial ou Tertullien déposent dans le même sens. La corruption de la société romaine a été souvent un thème littéraire facile. Le milliardaire Suétone, dans les jardins les plus beaux du monde, compose en dilettante un tableau où les contrastes et les clairs-obscurs l'occupent plus que l'humble recherche de la vérité. Tacite lui-même, génie ténébreux, est un peintre qui aime un peu trop les teintes cuivrées de la haine. Quand on le lit d'un peu près, on surprend plus d'une contradiction. Ammien Marcellin, saint Jérôme, et même Salvien qui a plus de talent qu'eux, sont souvent des déclamateurs et *tartinent* dans l'indignation. C'est, du moins, la conclusion que Gaston Boissier tirait d'une enquête approfondie. Les correspondances qui nous restent nous renseignent sur l'entourage de grands seigneurs romains comme Symmaque ou de provinciaux importants comme Ausone. « Elles nous révèlent, dit Ferdinand Lot, de grands seigneurs humains, préoccupés d'élever leurs enfants, d'aider leurs amis, ils semblent bons époux. L'impression n'est pas moins favorable que celle qui se dégage de la lecture de Pline le Jeune pour la société des Trajans et des Antonins ¹⁶. » Faut-il croire que les femmes de ces braves gens se conduisaient quotidiennement comme des grues? « Symmaque s'imagine vivre dans un siècle *ami de la vertu* » précise encore Ferdinand Lot. Il est vrai qu'il ajoute aussitôt que Symmaque est un imbécile. Mais justement parce qu'il est un imbécile qui n'a pas su voir l'atrocité de son temps, il faut bien en conclure qu'il restait un vernis de bonnes manières et de décence qu'il appelle *vertu* en son langage. Et le sévère Fustel de Coulanges finit par donner lui-même ce *satisfecit* : « Rien ne nous offre le tableau d'une société foncièrement corrompue ». Que cette phraséologie d'administrateur soit donc douce à la mémoire des jeunes Romaines qui traversèrent ces périodes immorales sans s'apercevoir qu'elles l'étaient. Ce qui fut le destin de beaucoup de femmes en d'autres siècles aussi agités.

VIII

Les Femmes des premiers siècles chrétiens

L'apparition du christianisme est une date capitale dans l'histoire des femmes par la signification entière, nouvelle, qu'elle donne à leur vie personnelle et par l'égalité profonde qu'elle leur confère avec les hommes dans le salut. Mais cette révolution spirituelle ne s'accompagna pas d'un changement spectaculaire dans les mœurs. Tout fut intérieur. Les rapports des hommes entre eux, les rapports des hommes avec les femmes ne sont pas d'abord sensiblement changés. En apparence, il n'y a pas de révolution chrétienne dans l'histoire des femmes, mais seulement des figures chrétiennes ou des types d'existence chrétienne qui se dégagent sur le fond inchangé de la vie romaine.

CONSULTATIONS DONNÉES PAR SAINT PAUL

C'est dans l'Église d'abord qu'il faut chercher ces physionomies féminines propres au secteur chrétien. Dans l'Église ou plutôt dans les communautés. Car pendant trois siècles, il n'y a pas d'Église, au sens administratif du terme, mais des communautés chrétiennes qui organisent peu à peu leur encadrement et leur discipline.

Les femmes furent d'abord brillantes, et, pour commencer, dans les petites synagogues insoumises des premiers temps, elles se taillèrent des permissions étranges. Il faut, pour en comprendre l'étendue, faire référence à la Loi des Juifs qui n'admettait la femme au Temple que sous la condition d'un mutisme absolu qui s'accompagnait d'une obéissance totale et excluait toute fonction. Or, les petites communautés chrétiennes ont besoin de toutes les forces militantes. Les femmes rendent des services éminents, elles sont d'excellentes propagandistes. Elles sont désignées tout particulièrement pour le secteur de l'aide mutuelle, des soins, des consolations qui sont la mise en pratique du devoir d'amour réciproque. Du jour au lendemain, les

femmes se trouvent donc chargées dans les communautés chrétiennes de responsabilités pratiques, sans caractère officiel évidemment, mais qui leur donnent un rôle bien plus important que dans les communautés juives.

L'HOMME EST LE CHEF DE LA FEMME

Une particularité de la nouvelle secte leur permit bien d'autres rêves. Les premiers chrétiens, ayant décidé de se séparer des docteurs de la Loi, attendaient beaucoup de l'inspiration évangélique qui devait souffler sur les fidèles. Chaque fidèle avait donc le droit de prendre la parole au Temple, d'exhorter, de témoigner, de prophétiser. Les femmes crurent d'abord qu'il leur était permis de s'associer de cette manière à la vie spirituelle de la communauté : ces initiatives se produisirent principalement dans les communautés de Gentils recrutés par les Grecs que les souvenirs de la Loi n'encombraient pas. On voit bien qu'il y eut, au commencement, quelque embarras. Le premier incident se produisit à Corinthe. Des femmes prenaient la parole au Temple et prophétisaient. Elles prétendaient en outre se passer du voile que leur imposait la tradition. On en référa à saint Paul qui traita l'affaire avec d'autres dans quelques passages de la *première aux Corinthiens*. On sent de l'hésitation dans sa réponse. Non sur la question du voile. Sur ce point, le consultant fut catégorique : c'était une abomination de ne pas porter de voile. Mais il n'est pas répréhensible, il n'est nullement interdit aux femmes de prendre la parole dans le Temple, d'instruire et de prophétiser. Il n'y a pas de réserves de Paul sur ce point. Seulement, très affectueusement, très discrètement, et toujours dans sa manière ferme et onctueuse, Paul rappelle aux femmes leur infériorité fondamentale. « Je veux que vous sachiez que Christ est le chef de tout homme et que l'homme est le chef de la femme... L'homme n'a pas été tiré de la femme, mais la femme a été tirée de l'homme et l'homme n'a pas été créé à cause de la femme, mais la femme a été créée à cause de l'homme¹. » Ce ferme renvoi aux Écritures assigne d'un trait de plume une situation secondaire, une situation de soumission à la femme dans la cité de Dieu. Et Paul souligne son trait de plume avec quelque énergie, par une formule qui n'apparaît qu'en cet endroit de son *Épître* : « Si quelqu'un se plaît à contester, nous n'avons pas cette habitude, non plus que les Églises de Dieu. »

Cette définition de Paul prévaudra, elle laissera son empreinte définitive sur le christianisme. On pourrait même dire qu'elle marque la ligne de démarcation instituée par le christianisme pour se protéger contre les empiètements du féminisme qui furent nombreux dans les églises d'Orient. Les tentatives pour mitiger cette position

furent rares en Occident et celles qu'on cite relèvent du domaine de la sensibilité ou des rêveries philosophiques plutôt que du domaine du dogme.

PREMIERS MILITANTS DE LA CHASTÉTÉ

La même *Épître aux Corinthiens* eut à trancher une question moins philosophique. Il existait à Corinthe, grande ville fort corrompue, un groupe de jeunes chrétiennes qui avaient fait vœu de virginité. Ce n'était pas une situation facile à soutenir dans une ville grecque où l'on n'avait aucune idée de ce que nous appelons une « jeune fille » et où l'on ne pensait même pas que cela pût exister. Pour ne pas être un objet de scandale, ces jeunes personnes imaginèrent de réaliser des *mariages blancs*, qu'elles appelaient fiançailles avec des, jeunes gens disposés à mener la même vie. Paul ne répond pas directement sur cette situation, mais on devine qu'il ne la juge pas très satisfaisante. Il répond, en revanche, et très raisonnablement, sur le mariage par une sorte de consultation destinée, elle aussi, à faire jurisprudence. Tout l'esprit de sa réponse tient dans la première phrase, qui est, en somme, une réponse indirecte à la question précise du *mariage blanc* : « Je pense qu'il est bon pour l'homme de ne point toucher de femme. Toutefois, pour éviter l'impudicité, que chacun ait sa femme et que chaque femme ait son mari ². » Et Paul s'explique, prudemment, mais franchement : « Que le mari rende à sa femme ce qu'il lui doit et que la femme agisse de même avec son mari... Ne vous privez point l'un de l'autre, si ce n'est d'un commun accord pour un temps, afin de vaquer à la prière; puis retournez ensemble, de peur que Satan ne vous tente par votre incontinence ³. »

De cette position pleine de bon sens, on peut déduire que le *mariage blanc* n'est pas une solution souhaitable. Paul ne le dit pas expressément, mais, en revanche, il tire lui-même quelques autres déductions. Pour les célibataires et les veuves : « A ceux qui ne sont pas mariés et aux veuves, je dis qu'il leur est bon de rester comme on est. Mais s'ils manquent de continence, qu'ils se marient : car il vaut mieux se marier que brûler ⁴. » Pour les ménages : « A ceux qui sont mariés j'ordonne, non pas moi, mais le Seigneur, que la femme ne se sépare point de son mari et que le mari ne répudie point sa femme ⁵. » Pour les vierges : « Je n'ai point d'ordre du Seigneur, mais je donne un avis... Voici donc ce que j'estime bon à cause des temps difficiles qui s'approchent : il est bon à un homme d'être ainsi. Es-tu lié à une femme, ne cherche pas à rompre ce lien; n'es-tu pas lié à une femme, ne cherche pas une femme. Si tu t'es marié, tu n'as point péché; si la vierge s'est mariée, elle n'a point péché ⁶. » Et Paul précise seulement que le mariage risque d'être une source de distraction car,

dit-il, « celle qui n'est pas mariée s'inquiète des choses du Seigneur, afin d'être sainte de corps et d'esprit et celle qui est mariée s'inquiète des choses du monde, des moyens de plaire à son mari ? »

IL VAUT MIEUX SE MARIER QUE BRULER

Paul se rendait-il compte de la condamnation implicite qu'il portait ainsi sur le mariage ? Il est clair que saint Paul réduit le mariage au minimum : « Il vaut mieux se marier que brûler. » C'est un simple remède pour ne pas être obsédé, définition hygiénique qui n'est pas très exaltante. Le mariage, pense saint Paul, correspond à l'état de nature (ou à une nécessité de la nature), tandis que la virginité est l'état de nature du chrétien, l'état de nature qui s'accorde avec la naissance à une existence nouvelle, à une nature nouvelle, symbolisée par le baptême. Il n'est donc pas question de l'union des âmes. Les âmes ne vont pas ensemble au salut : par la porte étroite on passe seul. Et Paul le rappelle dans la même lettre, en traitant, avec quelque désinvolture, des mariages mixtes entre chrétiens et païens qui lui paraissent à peu près indifférents. Sous la modération habituelle de Paul, sous son onction, on reconnaît la main de fer de l'apôtre. Le mariage ne sert pas au salut, il n'est qu'une médication contre les aiguillons de la chair. Dès lors qu'importe l'égalité de l'homme et de la femme dans cette administration d'un calmant ?

Cette conception du mariage me paraît beaucoup plus sévère pour la femme que l'argument de son infériorité essentielle. On y retrouve toute l'indifférence des premiers chrétiens à l'ordre de la nature. Même si cet ordre n'était pas vicié à la source par le péché originel, à quoi sert-il, *puisque le Christ va revenir* ? C'est la portée de cette petite incise qui passe presque inaperçue, mais qui est chargée de sens : « à cause des temps difficiles qui s'approchent. » Tout est inutile, puisque tout est provisoire, et pas même provisoire, mais menacé d'un effondrement *imminent*. Le mariage est inutile, la défense de l'État est inutile, la garde aux frontières est inutile. Paul répond parce qu'il faut bien répondre à ces catéchumènes si dévoués, si courageux et qui l'aiment tant. Mais à quoi bon répondre ? N'ont-ils donc pas compris l'essentiel ?

La brutalité de saint Paul est mitigée d'abord par un esprit de bienveillance et de charité — il s'adresse toujours aux femmes avec beaucoup d'affection — et ensuite par un courant féministe à la puissance duquel il ne peut rester insensible. Il est assez évident que, dans cette communauté de Corinthe à laquelle il s'adresse, les femmes tenaient une place importante. De leur action missionnaire ou militante, saint Paul a pu avoir la preuve personnellement. A Corinthe, c'est Priscilla, femme d'Aquilas, qu'il nomme à la fin

de la première *Épître aux Corinthiens*, qui a provoqué la conversion du riche juif grec Aypolos, devenu l'un des membres les plus influents et probablement l'un des bienfaiteurs des communautés d'Orient que Paul dirige ⁸. C'est encore Priscilla et Aquilas qui ont caché Paul au péril de leur vie et qui lui ont permis d'échapper aux recherches. Une autre femme de la communauté de Corinthe, Phoïbè, reçoit de Paul la mission importante de transmettre à la communauté de Rome le message que nous connaissons sous le titre d'*Épître aux Romains*. Ces cas ne sont pas exceptionnels. Il suffit de lire les « citations à l'ordre du jour » qui terminent l'*Épître aux Romains* pour voir que cette longue liste distingue plusieurs « camarades » de la section féminine, qui se sont montrées spécialement actives ⁹. Et à Philippes, qui est une de ses communautés préférées, saint Paul fait une conférence à la synagogue devant un auditoire exclusivement féminin. Nous verrons encore que, dans l'entourage de saint Paul, c'est un de ses disciples, saint Luc, qui donne une version particulièrement « féministe » de l'Évangile.

HÉSITATION ET EMBARRAS

Après saint Paul, l'Église suit la même ligne de bienveillance *féministe*, parfois accentuée à certaines époques, dans les périodes de persécution par exemple, ou plus affirmée dans certaines régions, en Orient notamment, mais toujours tempérée par un énergique rappel de la condition inférieure de la femme. On les aime bien, certes, on ne ménage pas son admiration. On aime bien la courageuse petite Blandine, intrépide et fragile, qui subit le martyre devant les autres chrétiens de Lyon et de Vienne avec une fermeté miraculeuse et inattendue. On aime bien la courageuse petite Félicité, jeune esclave à peine femme comme Blandine, qui subit le martyre d'une manière aussi exemplaire, vingt-cinq ans plus tard, devant ses frères de Carthage : quand tant d'autres *craquaient*, qui étaient des hommes, des dignitaires, des vénérables. On les aime bien et on les admire, mais comme le petit Viala et le tambour Bara de la Révolution, comme des images d'Épinal de l'épopée chrétienne. Et cela ne change rien à l'essentiel, à cette conviction de l'infériorité de la femme, à la fois si profondément chrétienne, si profondément romaine et si profondément juive.

On leur donne à ronger l'os de la chasteté. Clément d'Alexandrie amplifie la petite phrase de l'*Épître aux Corinthiens* sur l'exclusivité que possède chaque époux sur l'autre ^{*}. Il va même plus loin. Il

^{*} « La femme n'a pas autorité sur son propre corps, mais c'est le mari; et, pareillement, le mari n'a pas autorité sur son propre corps, mais c'est la femme. » (I, Cor. 7, 4).

proclame que l'esprit de Dieu inspire également les hommes et les femmes. C'est le titre d'un de ses opuscules et c'est encore un commentaire de saint Paul. Mais on sent là justement une de ces limites que l'Église ne laisse pas volontiers franchir, même en temps de persécution. Au début du ^{II}e siècle, dans une période relativement calme, les *Épîtres* à Tite et à Timothée, abusivement attribuées à saint Paul, retiraient aux femmes le droit d'instruire et de prophétiser, que saint Paul leur avait implicitement reconnu. « Que la femme écoute l'instruction en silence avec une entière soumission. Je ne permets pas à la femme d'enseigner ni de prendre de l'autorité sur l'homme ¹⁰. » Et la lourde porte de la théologie se ferme sur la coupable en manière d'*attendu* : « Car Adam a été formé le premier, Ève ensuite : et ce n'est pas Adam qui a été séduit, c'est la femme qui, séduite, s'est rendue coupable de transgression ¹¹. » Et c'est sans doute à la même époque qu'une main inconnue ajoute à l'*Épître aux Corinthiens* ce passage de même sens et probablement apocryphe ¹². « Que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas permis d'y parler, mais qu'elles soient soumises, selon que le dit aussi la Loi. Si elles veulent s'instruire sur quelque chose, qu'elles interrogent leurs maris à la maison ¹³. »

SAINTE THÈCLE, LES ÉGLISES D'ORIENT

Les phases de persécution adoucissent cette rigueur. Clément d'Alexandrie n'est pas seul à être *féministe*. Le prêtre inconnu d'Asie Mineure qui écrit vers 180 une biographie de saint Paul passablement suspecte, fabrique lui aussi une autre image d'Épinal, la légende miraculeuse de sainte Thècle qu'on citera pendant longtemps à côté des petites martyres de Lyon et de Carthage : une pluie diluvienne éteint le bûcher auquel on la conduit, les bêtes dans le cirque lèchent ses pieds au lieu de la dévorer, les cordes qui la lient se rompent quand elle doit être écartelée. Et sainte Thècle, ayant échappé à tous ces supplices, meurt à quatre-vingt-dix ans après avoir bien labouré la vigne du Seigneur, c'est-à-dire instruit ses contemporains par la parole et par l'exemple, sans se laisser arrêter par le funeste précédent rappelé par la théologie.

Le prêtre syrien qui raconte cette belle histoire n'était pas en odeur de sainteté à Rome. Et certaines communautés orientales n'étaient pas beaucoup mieux considérées. Des philosophes néo-platoniciens avaient fait ressurgir à l'origine de la création cet *androgyné* que l'imagination, toujours aberrante, de Platon avait inventé. Philon d'Alexandrie fit tourner avec délectation cette intéressante créature et des rabbins s'en emparèrent après lui ¹⁴. Dans quelques Églises d'Orient, on avait vu des imagiers féminiser curieusement l'apparence

de Jésus. Leipoldt signale une de ces effigies au musée des Thermes d'après Oscar Thulin¹⁵. La secte des Montanistes qui s'éleva à la fin du ^{II}e siècle et que les papes Eleuthère et Zéphyrin durent condamner, soutenait que le Saint-Esprit communiquait directement ses inspirations aux fidèles et affirmait comme Clément d'Alexandrie que les femmes pouvaient être inspirées tout comme les hommes. Les Montanistes prouvaient leurs dires en montrant des prophétesses, dont l'une appelée Maximilla fit grand bruit. Une Phrygienne, qui appartenait peut-être à cette secte, déclara que le Christ lui était apparu dans une vision sous la forme d'une femme¹⁶. Les petites sectes Montanistes qui s'obstinèrent dans l'hérésie après la condamnation pontificale proclamèrent résolument l'égalité des deux sexes. L'une d'elles, qu'on appelait les Quintillianiens, subsista jusqu'au ^{IV}e siècle : elle avait non seulement des prophétesses, mais elle eut des femmes pour évêques et pour prêtres. Ces choses-là n'étonnaient personne en Orient. Mais l'Église d'Occident, de plus en plus romanisée, regardait ces initiatives comme d'indécentes exhibitions. On couvrit les saintes femmes d'hommages et de politesses, mais on ne leur laissa pas ignorer les limites de leur pouvoir. Des lectures fréquentes des *Épîtres* qui étaient de règle dans les communautés leur rappelaient périodiquement leur condition. Le savant Théodoret de Cyr, qui florissait au ^{IV}e siècle, leur fournit un texte de méditation supplémentaire. Il leur enleva l'illusion qu'elles auraient pu être créées comme l'homme à *l'image de Dieu*. En vérité, leur nature n'était que de reflet. C'était l'homme, le glorieux homme, qui avait été créé à *l'image de Dieu* : la femme avait seulement été créée *d'après l'homme*. Elle n'était à l'égard de Dieu que *l'image d'une image*¹⁷. Ce sont là des paroles définitives qui disposent à la modestie.

VEUVES, VIERGES, DIACONESSES

Les chrétiens firent toutefois quelque chose de positif pour les femmes. Ils leur donnèrent des grades dans l'Église qui furent de Veuves et de Vierges. L'homme est comme un fantôme entre ces deux termes. Elles purent être aussi Diaconesses, expression plus ambiguë.

À la vérité, cette dernière charge est mal connue. Le mot est mentionné dans le ¹⁹e canon du Concile de Nicée et désigne alors une fonction ; il est employé dans le même sens dans une lettre de Pline le Jeune sur son proconsulat de Bithynie¹⁸. Mais partout ailleurs quand on le trouve en latin, il ne paraît désigner que l'épouse d'un diacre. Des Diaconesses sont mentionnées au ^Ve siècle dans les Églises d'Orient par Théodore de Mopsueste qui passe toutefois pour téméraire et dont les opinions furent condamnées au concile œcuménique

de 553 et aussi par Théodoret de Cyr qui fut son élève et par Pélage qui n'est pas une excellente autorité¹⁹. Au III^e siècle, les *Didaskalia* de l'Église de Syrie recommandaient l'emploi des Diaconesses pour les missions que les diacres pouvaient difficilement accomplir, catéchiser les femmes des familles païennes, accompagner et soutenir les catéchumènes de leur sexe pendant l'immersion du baptême et les frotter avec l'huile employée pour l'onction, visiter les malades, les soigner, s'occuper de leur hygiène. Ce ne sont pas là, à proprement parler, les fonctions d'une charge, mais plutôt des services qu'on peut confier par convenance à la femme d'un des dignitaires de l'Église ou à toute autre femme de confiance. Il n'est donc pas possible d'en conclure à l'existence d'une dignité spéciale, même dans les communautés d'Orient, bien que dans quelques Églises il en ait pu être autrement. Les auteurs cités plus haut parlent, en effet, des qualités nécessaires chez une femme pour qu'elle soit choisie pour ce service, ce qui ne peut se comprendre que par référence à une désignation spéciale.

Les Vierges et les Veuves avaient une situation mieux définie. Les premières sont mentionnées de bonne heure, puisqu'on les rencontre dans les *Épîtres* à Tite et à Timothée, un peu postérieures à saint Paul. Elles y occupent même une place tout à fait éminente puisque ces *Épîtres* recommandent deux types de communautés, l'une sous la direction des Évêques et des Diacres, l'autre sous la direction des Anciens et des Veuves²⁰. On distingue soigneusement deux sortes de Veuves : celles qui vivent dans leur famille et celles qui sont prises en charge par la communauté. Il semble que ce soient ces dernières seulement qu'on regarde comme de véritables fonctionnaires de l'Église. Leur recrutement est soumis à des règles : elles doivent être âgées de soixante ans et n'avoir été mariées qu'une fois, les veuves plus jeunes sont éliminées en raison de leur fragilité. Leurs tâches ne sont pas précisées autant qu'on le voudrait. Elles prient pour les autres fidèles, elles sont chargées de missions d'assistance et d'entraide, elles lavent les pieds des hôtes et des pauvres. Saint Hermas à Rome, à la fin du I^{er} siècle, les charges du catéchisme et des classes élémentaires. Saint Ignace et saint Polycarpe les mentionnent. Les *Constitutions apostoliques* apocryphes du II^e siècle recommandent la nomination de trois Veuves par communauté, deux pour les prières d'intercession en faveur des fidèles et pour la préparation des cérémonies, et une troisième pour l'assistance aux malades et aux pauvres, dans laquelle elle devait diriger et aider les fidèles associées à cette tâche. Saint Hippolyte, évêque d'Ostie au III^e siècle, précise que leur nomination est un acte purement administratif : elle ne doit être accompagnée ni de l'ordination, ni de l'imposition des mains.

La tendance féministe des Églises d'Orient s'est manifestée avec réserve à leur propos. Les *Didaskalia* de Syrie en donnent la même définition que les *Constitutions apostoliques*, en ramenant toutefois l'âge minimum à cinquante ans. Mais la suite est une série de mises en garde et de limitations. On leur retire prudemment l'instruction et les tâches apostoliques. On les prie de se convaincre que la femme est l'autel de Dieu et que sa meilleure place est d'être assise continuellement dans sa maison²¹. Les Veuves commençaient manifestement à devenir encombrantes.

Ce jugement un peu sévère, et mitigé d'ailleurs par d'autres textes²², ne doit pas nous faire oublier que les Veuves avaient la confiance des Églises et qu'elles faisaient partie, sinon de la hiérarchie, du moins de l'ensemble administratif. Ainsi les chrétiens donnèrent-ils officiellement aux femmes pour la première fois une preuve de confiance collective que les sociétés antiques leur avaient peu prodiguée.

L'attitude l'Église à l'égard des Vierges fut plus circonspecte. Il y avait à cela plusieurs raisons. D'abord si la Veuve est un objet d'usage peu courant dans le monde romain qui favorisait les unions successives, la Vierge semble avoir été un objet rarissime pour lequel la société romaine n'avait rien prévu. Ensuite l'extrême prudence avec laquelle l'Église traitait l'engagement définitif des Veuves s'appliquait encore plus sévèrement aux Vierges en raison de leur inexpérience. On a déjà vu saint Paul se montrer fort peu enthousiaste à l'égard de ce groupe virginal de la communauté de Corinthe qui avait inventé les mariages blancs. C'est peu à peu seulement que l'idée de l'ascétisme virginal accomplit ses progrès. La légende de sainte Thècle, au II^e siècle, ne fut pas étrangère à ces vocations. Mais aucune dignité spéciale ne couronnait ces beaux feux. Saint Hippolyte leur refuse catégoriquement toute investiture : « On ne doit pas les ordonner par l'imposition des mains, précise-t-il, car uniquement leur propre décision les contraint à la virginité²³. » L'Église de Syrie, ou tout au moins le groupe responsable du *Testament apocryphe* de Jésus, n'ose pas aller beaucoup plus loin. Elle recommande dans ce dernier texte des honneurs spéciaux, les place en tête des autres femmes lors des cérémonies et leur confie la tâche de prier sans interruption à côté des Veuves pendant toute la nuit de Pâques. Ce sont des prérogatives assez minces.

PREMIÈRES COMMUNAUTÉS

Elles ne furent jamais dépassées. Lorsque des clercs exclusifs et absolus prirent l'initiative d'aller vivre au désert en ermites ou en petites communautés, quelques groupes de Vierges les imitèrent. On accueillit ce zèle avec politesse sans plus. Il fut encouragé par quelques communautés orientales, mais toujours avec prudence

et parfois avec des commentaires qui paraissent singuliers. Théodoret, louant Marana et Kyra qui avaient institué ainsi une petite communauté syrienne, essaie de faire comprendre leur genre de vie en expliquant qu'il ressemble à la vie qu'on mène dans un harem (κορη τις ετι θαλαμνομενη). On se demande si cette comparaison devait susciter des vocations. D'autres aspects de leur activité leur attiraient des objections. Jean Chrysostome, évêque de Constantinople à la fin du iv^e siècle, dut prendre des mesures énergiques, dès son arrivée, à l'égard des Servantes ou des Sœurs spirituelles qui partageaient trop volontiers la vie des diacres. Cette expérience, renouvelée de l'initiative qui avait jadis embarrassé saint Paul, était dangereuse. Elle avait abouti à Carthage à une fâcheuse affaire dans laquelle saint Augustin montre quelque hésitation, parce que la coupable, en dépit d'un flagrant délit, protestait de son innocence. Saint Cyprien, en cette circonstance, fut catégorique, trouvant avec bon sens que ces situations équivoques entraînaient trop de risques. Même lorsque l'imprudencence n'allait pas si loin, la jeunesse de ces chrétiennes trop zélées, leur grâce, leur enfantillage naturel, l'ambiguïté de leur situation dans l'Église créaient bien des problèmes. Jean Chrysostome tonnait du haut de sa chaire contre leurs coiffes trop coquettes, leur modestie trop provocante et leur reprochait d'être lorsqu'il s'agissait de coquetterie « aussi expertes que des actrices », expression très forte dans son vocabulaire. On finissait par sourire d'elles et les docteurs les plus clairvoyants se félicitaient de la circonspection que l'Église avait toujours montrée à leur égard.

LE CÉLIBAT ECCLÉSIASTIQUE, DISCUSSIONS SUR L'ABSTINENCE

Partagée entre une bienveillance de principe à l'égard des femmes et une méfiance tirée des Écritures et parfois confirmée par les faits, l'Église du Bas-Empire ne tirait pas de la contemplation des fidèles autant de consolation qu'on pourrait le croire. Elle légifère et elle exhorte, mais il faut que ce soit pour quelques-uns seulement puisqu'on relève si peu de changements. La chasteté continue à être sa principale préoccupation. Au commencement, tout se passait avec bonhomie. Pierre était marié et père de famille, Philippe avait trois filles. Dans leurs voyages apostoliques, les premiers confesseurs de la foi emmenaient leur femme²⁴. Personne n'y voyait le moindre mal, même saint Paul qui tenait la caisse. Pendant deux siècles, on ne remarque aucune prescription spéciale aux prêtres et aux évêques. Les *Constitutions apostoliques*, tardives, se bornent encore à recommander qu'ils ne se remarient pas s'ils deviennent veufs. Le concile d'Elvira au II^e siècle imposa pour la première fois une limitation. En son 33^e canon, il statue que les prêtres et évêques mariés devront vivre dans l'absti-

nence et qu'il ne leur est pas permis d'avoir des enfants, sous peine d'être déposés²⁵. Il ne semble pas que cette décision ait été prise à la lettre. Le célibat ecclésiastique ne paraît s'être introduit dans les mœurs que progressivement, au cours du iv^e siècle. Encore, à la fin du iv^e siècle, voit-on Synésios de Cyrène, qui fut élu évêque de Ptolémaïs prévenir ses coreligionnaires qu'il est bien décidé à garder sa femme, et à lui faire des enfants s'il en a envie²⁶. Et dans tout l'Occident, bien après le iv^e siècle, les exemples de prêtres mariés ne manqueront pas.

Quant aux fidèles, cette chasteté, idée-fixe des Pères de l'Église, ne fut pas non plus facile à établir sur eux. D'abord, elle ne reposait sur aucun texte de l'Évangile. Le Christ s'était borné à dire qu'on ne devait pas répudier sa femme sans raison grave et cette parole de bon sens trouvait des auditeurs si peu préparés que les apôtres lui répondirent naïvement que *dans ces conditions*, il valait mieux ne pas se marier²⁷. Pour saint Paul, bien qu'il fût personnellement très strict sur ce point, l'abstinence n'était que de *recommandation* et non d'*obligation*. Et il n'exigeait d'aucun fidèle qu'il imitât sa conduite²⁸.

Cette notion d'abstinence fit toutefois des ravages. Emportée sur la haute mer des hérésies, elle était ballottée d'un écueil à l'autre. Dès le i^{er} siècle, les Ébionites qui prêchaient la pauvreté volontaire prêchaient aussi la communauté des femmes. Cérinthe, juif d'Antioche, qui passait pour un adversaire de saint Paul, peuplait le paradis de *houris*. Basilide au ii^e siècle, pythagoricien et croyant à la métempsychose, soutenait comme Freud que les passions sont des mouvements de l'âme et qu'on ne peut sans grands dangers en étouffer le libre exercice. Carpocras, son disciple, annonçait qu'on était puni après la mort si l'on avait résisté à la concupiscence. Épiphané, son fils, qui mourut à dix-huit ans et fut presque divinisé, voulait qu'on mît en commun tous les biens et toutes les femmes. On accusait ces théoriciens de mettre leurs idées en pratique en offrant leurs femmes à leurs hôtes à la fin du repas, après avoir éteint prudemment les lumières. Les Valentinieniens soutenaient que Dieu répandait sa grâce comme il lui plaisait et que les *parfaits* auxquels il l'avait accordée n'avaient pas à se préoccuper de leurs péchés apparents ni à se priver des plaisirs.

Les thèses contraires étaient soutenues avec autant d'opiniâtreté par d'autres sectes. Montanus au ii^e siècle se présentait comme un défenseur farouche du célibat. Il se faisait suivre de deux prophétesses qui présidaient les châtiments les plus atroces pour le crime de fornication. Tertullien, qui rejoignit finalement les Montanistes, affirmait dans son traité *De la Pudicité* qu'on n'a pas le droit de recevoir à la pénitence ceux qui sont tombés dans la fornication ou l'adultère après avoir reçu le baptême. Le même Tertullien adressait un autre

traité à sa femme (*Ad Uxorem*) pour la convaincre de l'inutilité du mariage pour un chrétien, la satisfaction des sens, l'établissement dans le monde et même la procréation des enfants étant des fins parfaitement indifférentes au salut. Marcion, hérétique du II^e siècle dont les sectateurs furent nombreux en Afrique, refusait le baptême aux fidèles qui ne faisaient pas profession d'abstinence. Et les travaux récents d'Arthur Voöbus et Bertold Spuler confirment qu'en effet au II^e et au III^e siècle, beaucoup d'Églises de Syrie n'admettaient au baptême que ceux qui faisaient vœu de célibat²⁹. Enfin, tout le monde sait qu'Origène se mutila pour n'avoir pas de telles préoccupations.

Ces excès de zèle embarrassaient les Pères de l'Église. Démétrius, évêque d'Alexandrie, rappela que la mutilation d'Origène était contraire aux lois de l'Église et le fit déposer et même excommunier. Marcion fut chassé de l'Église. Tertullien s'en sépara avec les Montanistes et son traité *De la Pudicité* est une polémique avec l'évêque de Rome qui refusait d'être aussi rigoureux. Les Ébionistes, les partisans de Basilide, les sectateurs d'Épiphane furent rejetés de l'Église dès leur apparition. Mais enfin tous étaient des chrétiens et témoignaient du trouble que fomentait cette idée nouvelle, si opposée à la fois à la tradition juive qui fait de la fécondité une bénédiction de Yahvé et aux mythes de la morale romaine qui désignaient comme un modèle Cornélie et ses douze enfants.

À la vérité, cette hantise de l'abstinence n'est compréhensible que dans la génération qui crut imminents le retour de Jésus et le Jugement dernier. Mais, lorsque cette attente fut moins dramatique, cette préoccupation dominante n'a-t-elle pas eu pour effet de rejeter dans l'ombre d'autres exigences plus belles, plus généreuses, plus exaltantes du christianisme? La logique d'Origène n'est-elle pas un signal d'alarme? Finalement, l'abstinence tourne le dos à la vie. La réponse des Pères de l'Église est qu'elle tourne le dos à la vie de ce monde pour mener à la vie éternelle qui est la véritable vie. Mais n'y a-t-il vraiment que ce pauvre moyen d'arriver à la vie éternelle? Jean Chrysostome dans son traité *De la Virginité* rappelle avec force que la virginité n'est rien sans les autres vertus et ailleurs il condamne absolument la folie d'Origène. Il n'est pas le seul heureusement à soutenir cette thèse. Saint Ambroise au III^e siècle est marié et père de famille et cela n'enlève rien à son activité. Saint Hippolyte considère que la virginité n'est qu'une option personnelle qui ne confère aucun droit et il s'oppose à ce qu'on accorde une préférence à ceux qui ont fait vœu d'abstinence lorsqu'il s'agit de choisir les évêques et les prêtres³⁰. Il n'est donc pas juste de demander compte à l'Église elle-même de positions extrêmes qui n'ont été que celles de quelques Églises ou de quelques docteurs. Mais il est certain aussi que

tous les chefs spirituels de l'Église se sont accordés sur la vertu éminente de la chasteté. Ils ont même été exagérément préoccupés de ce noble idéal. Ils en parlent autant que la Sainte Trinité, ce qui est lui faire une place bien grande. Cette obsession finit par jeter une zone d'ombre sur leur vie. On a l'impression que la joie de vivre leur paraît interdite et que leur vie se passe dans une cave immense qui n'est éclairée que par un soupirail vers la lumière : cave où il leur faut se défier de soi, se défier de la vie, se défier de tout, cave faite de leur propre main et que l'Évangile n'avait pas construite autour des hommes.

LES VERSIONS FÉMINISTES DE L'ÉVANGILE

Les fidèles heureusement étaient moins touchés par cette vertu de l'abstinence. Ils se mariaient avec obstination et ne s'approchaient que selon leur force de l'image du chrétien idéal. Les plus raisonnables des Pères de l'Église sentaient la justesse de ce bon sens. Une idée nouvelle, très étrangère à la prédication de saint Paul, avait relevé la femme à leurs yeux. Luc, contemporain et ami de Paul, Jean qui vécut plus tard encore, avaient répandu deux versions nouvelles de l'Évangile, deux versions féministes sensiblement différentes de celles de Matthieu et de Marc. Luc avait été le premier à mentionner les entretiens de Jésus avec les femmes, il raconta la rencontre avec la pécheresse et le dialogue avec Marthe et Marie. Jean complète l'image qui nous est donnée des deux sœurs, parle longuement de Marie-Madeleine et nous fait connaître la Samaritaine. Surtout, l'un et l'autre accordent une place tout à fait particulière à la Vierge Marie. L'enfance de Jésus était racontée par Matthieu, du point de vue de Joseph. Marc, après lui, ne mentionne la mère de Jésus que deux fois et d'une manière ambiguë. Au contraire, chez Luc et Jean, elle tient une place importante. Pour Luc, la Vierge Marie a été l'éducatrice de Jésus, c'est elle qu'on voit constamment près de lui depuis sa naissance, c'est elle que l'ange salue et que salue Élisabeth. Et chez Jean, on lui voit jouer un rôle dans la prédication de Jésus, elle assiste aux noces de Cana, elle a un rang éminent parmi les premiers disciples, elle est le témoin inoubliable du drame de la Crucifixion. Ni Luc, ni Jean n'ont aucune idée de ce que l'Église appela plus tard le *culte marial*. Mais ils ont l'un et l'autre propagé l'idée tout à fait nouvelle d'un *relèvement* de la femme par la Vierge Marie. Et cette idée va se substituer à l'estime de saint Paul pour les premières chrétiennes dont le zèle et le courage effaçaient la faute d'Ève, elle va *incarner* pour ainsi dire cette réparation et aboutir à la belle exclamation de saint Ambroise : « Approchez, Ève, qui maintenant vous appelez Marie. »

Ce mot prend tout son sens au III^e siècle. Il fixe, il *stabilise* la doctrine de l'Église sur les femmes. On n'oublie pas la faute originelle mais la femme *s'est rachetée* parce qu'elle a été associée à la rédemption. Dès lors, le problème de l'abstinence cesse d'être, *théologiquement du moins*, aussi aigu. Car la femme n'est plus cette intermédiaire de la chute dont on est bien forcé de se servir encore, comme en convenait saint Paul, par hygiène et pour les basses besognes de la procréation. Elle participe, par cette rédemption qui lui est propre à l'association du chrétien avec le Christ, elle mérite donc d'être associée à égalité à l'œuvre du salut, elle n'est plus une femelle, certes rachetée comme tous les êtres humains, mais dont on se sert avec méfiance en souvenir de ses débuts malheureux, elle devient la compagne de route du salut, l'image de Marie qui a porté Jésus et qui a été sur la terre l'être le plus cher à son cœur. Aussi, à partir du II^e siècle, on ne dit plus seulement comme saint Paul : « Ce que Dieu veut, c'est votre sanctification, c'est que vous vous absteniez de l'impudicité »³¹. Et même, on ne dit plus seulement : « Femmes, soyez soumises à vos maris, comme il convient, dans le Seigneur »³². On répète ces vérités de base, mais on commence à les présenter sous un autre éclairage.

L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

L'auteur inconnu de l'*Épître aux Éphésiens* va plus loin, en effet, que cette notion toute négative du mariage. Reprenant la parole de saint Paul sur l'obéissance, il la complète par une comparaison bien obscure : « Femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur, car le mari est le chef de la femme comme le Christ est le chef de l'Église qui est son corps... Maris, aimez vos femmes comme Christ a aimé l'Église »³³. Mais cette comparaison obscure s'éclaircit ensuite par le commentaire. Christ a sanctifié l'Église par la parole, il l'a purifiée par le baptême, il l'a rendue sainte et irrépréhensible, il l'a aimée comme son propre corps et c'est ainsi qu'il a conduit les hommes vers leur salut. « C'est ainsi que les maris doivent aimer leurs femmes, comme leurs propres corps... C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme et les deux deviendront une seule chair. » On notera qu'il est encore question de soumission. Le glorieux homme se réfère au Christ, la femme dans toute sa splendeur n'est qu'une image de l'Église. Mais justement *par l'amour*, tel qu'il est conçu dans le mariage chrétien, elle peut sortir de cette condition subalterne et devenir *une seule chair* avec le mâle privilégié auquel est conférée l'analogie avec le Christ. Ce n'est pas encore l'égalité. Et c'est sur un autre plan que se réalisera l'égalité : plus gravement. Mais c'est déjà une promotion. Pas tout à fait la même que celle dont parlait saint Ambroise. Mais c'est une promotion qui nous

importe peut-être plus, parce que la promotion accordée par saint Ambroise repose sur une absolution générale, tandis que celle-ci est obtenue *par le moyen du mariage*.

Nous voyons dès lors s'amorcer une signification nouvelle du *mariage chrétien*. Nous percevons pour la première fois ce qui est le propre du mariage chrétien, précisément ce qui manquait au mariage romain, à la sérieuse monogamie romaine, même sous sa forme la plus haute. Il est un *don réciproque* de soi. C'est par là, beaucoup plus que par sa peur morbide de l'impudicité que l'Église innove et ouvre à la femme un avenir de joie et de possession. Le Romain aime dans sa femme l'autel, la colonne qui soutient l'œuvre sainte appelée famille romain, il l'aime et il la respecte à cause de cette délégation, à cause des enfants qu'elle portera. Et c'est déjà une idée très belle, mais toute extérieure à la femme pour ainsi dire. Elle exclut, elle aussi, la fameuse impudicité, mais elle peut se passer également de l'amour. Le mariage romain est fondé sur l'estime. On sent la virilité romaine au fond de tout cela. Et les dévouements de femmes de l'histoire romaine sont des dévouements virils, les femmes sont des camarades de combat, de beaux et loyaux camarades de destin. Et c'est déjà très bien, c'est une très belle mission de femme. Mais le mariage chrétien y ajoute cette idée qu'il n'y a pas de mariage sans une union totale des âmes : il n'y a pas *d'autre*, il ne s'agit plus seulement de partage, de communauté du destin, il n'y a qu'une seule personne en deux êtres, un être nouveau, un couple de *frères siamois*, dont la naissance, dont la vie ne sont pas moins un mystère que les autres mystères de la religion. « Ce mystère est grand » dit à cet endroit l'*Épître aux Éphésiens*. Et, en effet, c'est un grand mystère que le Christ soit partout et présent en tout dans l'Église, mais aussi que deux êtres n'en fassent qu'un seul à force d'amitié et de confiance. Et que leur union ne soit pas fondée sur l'estime, celle du fort pour son compagnon, mais sur le don, sur l'esclavage mutuellement accepté, également accepté en vue du salut et de la vie éternelle, but auquel l'homme *conduit*, but duquel l'homme *répond* : c'est le fondement chrétien de son autorité, il est le prêtre dans le *couple*, comme le Christ est le prêtre de l'Église de Dieu.

VIE DES FEMMES CHRÉTIENNES

La vie des femmes chrétiennes n'est pas aussi facile à reconstituer qu'on pourrait le croire. La société romaine était une affaire d'hommes en dépit des apparences, le christianisme fut une affaire d'hommes également. Les chrétiennes forment un chœur discret, massé au bas de l'estrade et n'ayant guère d'autre rôle que d'écouter les exhortations.

Elles n'ont rien non plus qui les distingue des autres femmes de

leur temps si ce n'est leur qualité de chrétiennes, marque toute intérieure. Le mariage chrétien n'existe pas pendant les cinq premiers siècles et les docteurs ne font que de rares et obscures allusions à une bénédiction nuptiale. Une des indications que nous possédons nous vient de Clément d'Alexandrie qui vivait au début du III^e siècle il blâme l'usage de fausses tresses chez une mariée chrétienne en affirmant qu'elles empêchent la bénédiction du prêtre d'atteindre la tête de l'impétrante³⁴. Tertullien, un peu plus tard, dans son *Épître Ad Uxorem*, fait allusion à une bénédiction et à une autorisation de l'Église. Mais, à la même époque, saint Hippolyte, très complet sur tous les autres points, ne mentionne rien de semblable et aucune disposition ne définit une intervention de l'Église dans l'administration du mariage. Les jeunes chrétiennes sont donc mariées comme toutes leurs contemporaines dans cette jolie et bruyante cérémonie toute civile que nous avons rapportée plus haut. Les docteurs de l'Église n'ont jamais réclamé d'autre changement en cette affaire que la disparition des histrions, chanteurs et prostituées qui terminaient la cérémonie par de graveleuses sarabandes de bon augure autour de la jeune épousée. C'est encore cette situation qui explique l'impuissance de l'Église devant le divorce : n'ayant pu faire changer les lois, elle en est réduite à des exhortations et à des pénitences.

Les époux chrétiens ne sont donc soumis dans leur vie conjugale à aucune règle particulière. Le divorce leur est interdit car il est, dit Athanagoras, un « adultère camouflé ». Sur ce point seul, l'Église est inflexible. Sur les autres cas, sa doctrine est souple est tolérante. Hermas, au I^{er} siècle, est bénin sur l'adultère : les époux doivent se séparer, mais il ne doivent pas se regarder comme libres et se marier, car le coupable peut faire pénitence, sa faute est alors rachetée, et la vie commune peut reprendre. Les mariages mixtes avec des non-chrétiens ne sont pas non plus interdits. Cette difficulté est diversement traitée selon les auteurs *. Le remariage des veufs et des veuves est déconseillé, mais il n'est pas non plus interdit.**

Telles furent les règles proposées par l'Église et rien ne nous assure qu'elles aient été partout suivies. Le christianisme a donc apporté peu de changement dans la vie des femmes et il n'a pas transformé la

* Saint Paul se montrait tolérant, Tertullien était catégorique. Le concile d'Elvira, au début du IV^e siècle, finit par interdire ces unions mixtes, mais cette décision fut purement locale et n'eut pas d'effet sur l'ensemble des chrétiens. Saint Ignace d'Antioche, qui fut martyrisé sous Dioclétien, voulait que la vie privée des couples fût soumise à la juridiction de l'évêque. Mais on ne voit pas que cette sorte de surveillance ait jamais été mise en pratique hormis le cas de scandale.

** C'est la position d'Hermas au I^{er} siècle dans *Le Pasteur* : « Il n'y a pas de péché en cas de nouveau mariage. » Athanagoras au II^e siècle souhaitait une interdiction formelle : l'Église refusa de le suivre et cette interdiction ne fut retenue que par le groupe hérétique des Novatiens.

vie privé. Il s'est, au contraire, adapté partout aux coutumes locales. Et pourtant on peut dire que l'apparition du christianisme fut une date capitale dans l'histoire de la femme : c'est la date de naissance de la femme que la civilisation occidentale a produite et dont la définition est si profondément inscrite dans nos habitudes mentales que nous n'imaginons même pas qu'il ait pu en exister une autre.

L'ÉGALITÉ DANS LE TÉMOIGNAGE

C'est un événement entièrement nouveau dans la vie des femmes qui nous fait comprendre la profondeur de cette transformation, et cet événement c'est la profession *personnelle* de la parole du Christ et son témoignage par le martyre, destin de femme inconnu au monde romain et même à tout le monde antique. Car jusqu'alors l'héroïsme féminin avait toujours été *de partage*. La femme ne choisissait pas, elle acceptait avec courage son destin de reine vaincue ou de captive ou de femme de chef : mais toujours le destin du mari ou du maître. Dans le martyre, pour la première fois, la femme choisit sa mort elle-même : elle est volontaire, elle détermine sa propre destinée, dans ce monde et dans l'autre. C'est la plus haute affirmation de cette liberté que le christianisme apporte à la femme : liberté qu'il lui mesure ou lui conteste dans le siècle, mais qu'il lui confère dans sa plénitude lorsqu'il s'agit de la vie éternelle, car chacun fait seul son propre salut. Et c'est aussi la première et la seule véritable égalité de l'homme et de la femme, non pas promotion, comme disent nos sociologues, mais définition nouvelle de la femme, définition écrite pour tout chrétien dans la définition chrétienne de l'être humain, définition achetée par le sang et la souffrance et qui donne à la femme un rang et une dignité qu'aucune législation ne pourra jamais lui conférer. L'histoire de la sujétion de la femme dans le monde antique se termine véritablement le jour où, fille, veuve, épouse, quelle qu'elle soit, elle s'avance devant le juge en lui criant : « Je suis chrétienne ! » Ce jour-là, elle nous échappe, nous ne pouvons plus rien *pour elle* lorsqu'elle a dit cette parole, mais nous ne pouvons plus rien *sur elle* éternellement, à cause de cette parole. Elle nous glissera éternellement entre les doigts, baptisée : égale de l'homme devant Dieu.

LES MARTYRES

Ce n'est pas cette liberté qui les enivre, nos petites chrétiennes, mais quelque chose de bien plus étrange, de bien plus profondément *individuel* : elles se précipitent au-devant de la vie éternelle, avec une certitude effrayante, elles ne plongent pas vers l'inconnu, elles marchent vers un bonheur certain, évident, dont elles ne sont séparées

que par quelques minutes de souffrance. C'est cette force non pas de la *foi*, car ce mot dans nos âmes usées garde quelque chose du pari, mais de la certitude la plus absolue, la plus aveuglante, qui donne à leur personnalité, au moment du martyre, quelque chose de tranchant, de définitif, dont l'histoire féminine n'offrait aucun exemple. On avait pu rencontrer dans l'histoire des hommes, des femmes fortes, des héroïnes indomptables, mais c'était toujours d'un degré de force d'âme dont chaque créature peut avoir quelque idée, même très pâle. Ici, ce n'est rien de pareil. Le christianisme a libéré en même temps que la femme les puissances inconnues de l'imagination, il a fait tomber les chaînes de l'âme. Elles sont pareilles à ces mercenaires auxquels le Vieux de la Montagne montrait des houris pendant leur ivresse et qui se jetaient du haut des murs sur un seul mot.

Mais l'imagination va encore plus loin chez elles. Elle ne leur communique pas seulement une conviction absolue, elle les plonge, pendant dans le supplice, dans une *extase* où elles *voient* déjà le bonheur certain, état second qui immunise leur corps et les protège par une sorte d'*absence*. Blandine ne sent pas les coups qu'on lui porte ni les bêtes qui la secouent. Elle est *ailleurs* : elle n'est déjà plus avec son corps. Sainte Perpétue, dans sa prison de Carthage, voit déjà les anges qui l'accueillent. Potamienne, esclave d'Égypte qui s'était refusée à son maître, ne sent pas la poix bouillante qu'on verse sur elle. Domnine, à Antioche, au temps d'Aurélien, déchirée à coups de fouet, Théonille torturée avec elle, ne se plaignent pas de leurs souffrances. Sainte Afre, prostituée, brûlée vive à Augsburg, sainte Julite, de race royale, condamnée elle aussi au supplice de la poix bouillante, ne poussent pas ces hurlements que l'extrême douleur peut arracher à la chair. Elles triomphent par une disposition que les chrétiens nomment *supernaturelle* à l'égard de la souffrance, mais qui peut être aussi un état quasi-cataleptique du corps dont toutes les forces sont déjà mobilisées au service d'une vision. Et toutes elles se précipitent avec fureur dans une autre vie, forçant la main aux juges, tellement sûres de l'excellent échange qu'elles font qu'elles n'hésitent pas à faire bénéficier leur famille entière du même placement avantageux. Symphorose, sous Adrien, veuve de Gétulius, tribun militaire qui avait subi le martyre, marche au supplice avec ses sept fils. Félicité, d'une grande famille romaine, répète le même sacrifice peu d'années plus tard, avec tous ses fils, sous le règne du sage Antonin. La mère de saint Symphorien, du haut des murailles d'Autun, exhorte son fils à marcher à la mort. A Mérida, la petite Eulalie, douze ans, fille d'une famille noble, enfermée par ses parents, s'échappe de la maison pour aller se présenter aux juges de Dioclétien. Sainte Julite ne pense même pas à épargner le supplice à son petit garçon, qui confesse sa foi chrétienne avec autant de fermeté qu'elle : on écrase la tête de l'enfant sous ses yeux. Théodore

en Palestine s'évade du lupanar où elle avait été conduite grâce à un chrétien qui lui fait prendre des habits de soldat : mais quand elle le voit amener à la mort, elle se dénonce elle-même devant les bourreaux pour partager son martyre. Et celles qui ne se présentent pas d'elles-mêmes répondent avec une opiniâtreté furieuse à des préteurs souvent très bienveillants et prêts à se satisfaire de la plus fugitive marque de bonne volonté. Toutes sûres de leur destin et les yeux fixés sur le bonheur qui les attend.

Le martyrologe est une lecture profitable, mais sévère. On ne voit pas les physionomies et les vies. Nos courageuses petites chrétiennes marchent toutes du même pas et sous un uniforme. Cette lacune n'est compensée nulle part dans un tableau sociologique dont la lecture est difficile. On devine que les empereurs ont voulu, autant que possible, épargner les femmes. Sous le règne de Valérien, on ne condamnait qu'à exil les chrétiennes qui appartenaient aux familles notables³⁵. Au commencement de la persécution de Domitien, on n'arrête d'abord que les prêtres et les diacres³⁶. Néron évita de supplicier des femmes. Les martyres de la foi sont-elles une minorité de volontaires fanatiques ? On n'est pas mieux renseigné sur leur origine. Manifestement, comme dans toute presse consacrée à l'épuration, la masse des humbles, des miliciens, des sans-grades est noyée dans l'ombre : la presse signale surtout le cas des *personnalités*. Là encore, le compte rendu est difficilement utilisable. Enfin, que doit-on retenir de la localisation des massacres les plus dramatiques ? On a l'impression que Rome, l'Italie, la Provence, le Narbonnais sont relativement épargnés, tandis qu'en Afrique et dans les provinces d'Orient, la répression fut effroyable : femmes accrochées nues à des crocs la tête en bas en Thébaïde, grillées dans la poix en Phrygie, atroces supplices des Perses, renouvelés de l'ingéniosité chinoise, communautés brûlées entièrement, femmes et enfants, lynchages de la foule qui trouvait les bourreaux trop lents. A-t-on le droit d'en conclure que la haine et aussi la foi étaient moins violentes dans les zones proches de la métropole ? Toutes ces questions ne sont pas indifférentes si nous voulons nous représenter exactement l'influence du christianisme dans les derniers siècles de l'empire. Mais toutes restent actuellement sans réponse.

Il faut aussi savoir lire dans le martyrologe. Il est certain qu'un très grand nombre de chrétiens « craquèrent » dans les persécutions ou, comme on disait dans ce temps-là, *tombèrent*. On dut faire plus tard une *épuration* qui fut délicate, on distribua, peut-être abusivement, des *certificats de résistance* à ceux qui n'avaient pas succombé et des *lettres de communion*, sortes de cartes du parti attribuées après la victoire. Les femmes furent parfois indiscreètes au moment du triomphe des justes. Il fallut leur interdire de passer la nuit dans les catacombes

pour de pieux hommages aux martyrs qui ne se terminaient pas bien. Bref, il y a tout un envers de la persécution sur lequel les historiens sont généralement discrets et qui amène à se demander si les femmes chrétiennes des premiers siècles furent toutes aussi chrétiennes qu'on nous le dit.

DES PREMIÈRES CHRÉTIENNES AUX PAROISSIENNES DE BYZANCE

Au début, c'était parfait. Saint Paul signale bien quelques petits écarts que nous avons dits dans la communauté de Corinthe, mais c'est de l'ordre de la défaillance individuelle. Le démarrage est même très édifiant : et la chape de silence qui recouvre les premières chrétiennes ne laisse passer que d'émouvantes images de piété, messes dans les cryptes souterraines, saintes femmes qui recueillent les restes des martyrs. Ensuite on a peu de renseignements, jusqu'au ^{III}e siècle où l'armée des nouveaux convertis semble avoir inspiré aux docteurs certains sujets d'inquiétude. Tertullien est le premier à se plaindre. Il trouve ses paroissiennes un peu trop élégantes pour son goût et leur assène un traité *Des ornements des femmes* dans lequel il leur parle une langue très énergique. Ces objurgations furent reprises peu de temps après par Origène qui nous apprend en outre qu'on ne va plus à l'église qu'aux jours de grandes fêtes et qu'on lance des œillades aux cavaliers au lieu d'écouter le sermon. Des évêques même n'étaient pas à l'abri de tout reproche. Des *sœurs spirituelles* s'attachaient à leurs pas avec trop de ferveur ; l'on fut choqué que Paul de Samosate, ami de la reine Zénobie, parût sous une somptueuse cape de soie accompagné constamment de deux suivantes aussi élégantes que zélées.

Les chrétiennes de ce temps n'escortaient pas toutes des prélats : les édits des empereurs se chargeaient de les tirer de leur mollesse. Mais quand la victoire fut acquise, ce fut un autre tableau. L'Église était devenue puissante et riche. On se convertissait pour avoir des places, les empereurs durent réprimer les apostasies qui devenaient scandaleuses. Les communautés administraient des fortunes immenses. Un évêché valait une province. L'élection entraînait des brigues et faisait renaître des mœurs électorales qu'on croyait disparues. Les femmes ne surent pas s'affirmer en opposant à ce relâchement une conduite irréprochable. Quelques-unes, assurément, furent exemplaires. Fabiola, qui descendait de l'illustre famille des Fabius, vendit tous ses biens, se fit la protectrice des pauvres et fonda l'hôpital de Rome. Comme elle était divorcée, elle s'imposa une pénitence publique, et voulut être confondue avec tous les pécheurs, la tête couverte de cendres, à la basilique de Latran. Tout le peuple de Rome suivit son cercueil. Paule, autre fille d'une maison illustre et ses filles Eusta-

chie et Blésilla, Marcella et Laeta, Albiana, plusieurs autres des plus grandes familles romaines suivirent saint Jérôme à Antioche et fondèrent près de Bethléem une communauté qui avait pour objet l'étude de l'Écriture sainte. Elles apprirent l'hébreu et proposèrent à saint Jérôme tant de savantes difficultés qu'il se décida à traduire l'Écriture et à établir le texte qu'on appelle aujourd'hui la Vulgate. Ces doctes prosélytes qu'on peut trouver un peu encombrantes ne se dispensaient pas d'autres devoirs. Jérôme félicite Laeta d'avoir fait des conversions, Blésilla mourut des excès de ses pénitences, Marcella obtint d'Alaric au moment du siège de Rome la liberté des jeunes captives. De ces chrétiennes missionnaires, la plus illustre est Pulchérie, fille de l'empereur Arcadius, petite-fille de Théodose qui se trouva chargée à seize ans du fardeau du pouvoir. Cette vierge sage triompha des ennemis de l'empire et, ce qui était plus difficile, des eunuques qui la conseillaient. Elle fut régente, puis impératrice de Byzance, et, toujours aussi ferme dans son propos, ne consentit qu'à un mariage blanc avec un général sexagénaire, le bon et sage Marcien, qui fut un des meilleurs défenseurs de l'empire. Sainte Monique, dans la vie privée, eut une vertu plus traitable. Sa douceur, son tendre entêtement de mule pour ramener son fils dans les voies de Dieu, sa rayonnante affection en font une chrétienne très humaine et très proche de nous. La conversion de saint Augustin valait bien l'étude de l'hébreu. Chacun travaille selon ses moyens la vigne du Seigneur : l'amour peut être quelquefois une vertu héroïque.

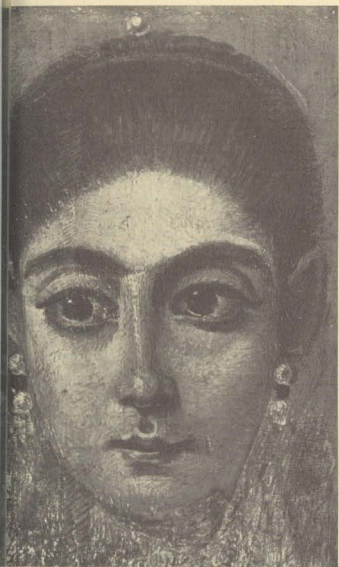
DÉCEPTIONS DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

Ces vies méritoires n'étaient pas accordées toutefois à toutes les brebis du troupeau. Elles ne peuvent nous faire oublier que les plus saints se plaignaient hautement du niveau de leur clientèle. Les parures trop riches, le flirt à l'église étaient bien vite devenus des péchés véniels. A Antioche, on sépare les hommes et les femmes. A Constantinople, on est obligé de construire une tribune. Des voitures somptueuses déposent devant le temple des servantes du Seigneur hautement harnachées. Saint Jean Chrysostome se plaint que ces chrétiennes de la haute couture ne connaissent plus leur religion, qu'elles ne lisent même pas l'Évangile sous prétexte que les manuscrits sont chers, qu'elles bavardent à l'église au lieu d'écouter. Les Veuves sont médisantes et indiscrètes, les Vierges se croient au théâtre. L'église se vide au temps des spectacles et des jeux. L'élection de Porphyre est surprise un jour de cirque, les électeurs ayant préféré les combats. Quand l'évêque proteste, on lui rit au nez. Théodose, l'empereur à tête légère dont Jean Chrysostome a la garde consultent les magiciennes et les devins, elles croient aux démons, aux exorcismes, aux

guérisons par l'huile bénite qui entretient les lampes de l'autel, achètent à prix d'or des reliques ridicules, un morceau de l'arche de Noé, des brouilles du fumier de Job, portent des amulettes, consultent les augures, craignent les jours néfastes du calendrier païen et s'en protègent par des talismans. Elles se réunissent aux Juifs pour fêter la Pâque à la manière de l'ancienne Loi, avec des danses et des défilés de carnaval. Elles font de Jérusalem une manière de Lourdes où se coudoient toutes les sectes au milieu d'un invraisemblable bric à brac de souvenirs et de gris-gris. Elles discutent la résurrection des corps et soutiennent hardiment que tous les chrétiens seront sauvés. Le pauvre évêque promet l'enfer à ses veuves millionnaires, tonne contre les riches endurcis et les « chrétiens du seuil » qui travestissent la parole de Dieu. On lui répond par des intrigues. L'impératrice Eudoxie, épouse d'Arcadius, suit à pied les saintes reliques, mais elle est à la tête du parti des riches veuves qui trouvent l'évêque encombrant. La haute société finit par avoir raison du saint homme dont on se débarrassa par l'exil.

PROTESTATIONS DE SAINT JÉRÔME

Saint Jérôme dans ses lettres de direction confirme le réquisitoire de Jean Chrysostome, et il l'aggrave. « Des vierges tombent tous les jours, écrit-il. Jusqu'à ce qu'elles soient trahies par leur taille qui grossit ou le vagissement des enfants, elles marchent la tête haute et les pieds frétilants ³⁷ ». L'avortement est devenu péché banal. Les Veuves reçoivent les clercs, leur mijotent des dîners de gourmets et ne prennent le titre de chastes et de nonnes que pour jouir de la liberté du veuvage. « Un bataillon d'eunuques précède leur litière profonde, leurs joues sont carminées, leur peau est tendue par le fard : on ne croirait pas qu'elles ont perdu leur mari, on dirait qu'elles en cherchent un ³⁸. » Et plus loin : « Ivrognes, lascives, malfaisantes... n'ayant qu'un souci : le ventre et un peu plus bas ³⁹. » D'autres sont des hypocrites. « Elles se proclament indignes, baissent la voix comme affaiblies par le jeûne, s'appuient sur une voisine comme si elles allaient défaillir... » Leur robe est grossière, leur ceinture est une corde, leurs mains et leurs pieds sont sales : mais leur estomac qu'on ne peut voir est bourré de mangeaille. « D'autres changent leurs vêtements, honteuses d'être des femmes, s'habillent en hommes, coupent leur chevelure et se mettent à ressembler à des eunuques ⁴⁰. » Et d'autres encore font les folles, ont des cilices et des capuchons truqués et « comme si elles retombaient en enfance, imitent la chouette et le hibou. » très chrétien, préside lui-même les jeux. Ils ne sont donc pas immoraux. Les superstitions du paganisme restent indestructibles. Les fidèles



*Portrait d'une jeune chrétienne,
Fayoum.*

Dame du Fayoum.



Fresque des Catacombes romaines.





Cortège des Vierges, Ravenne.

Figure d'orfèverie, Byzance.



MOINES ET AGAPÈTES

Les moines d'ailleurs ne valent pas mieux au témoignage du sombre ermite. Ils simulent l'austérité, mais c'est pour mieux s'insinuer auprès des femmes sous prétexte de direction de conscience. Ils n'aspirent à la prêtrise et au diaconat que pour avoir plus facilement accès auprès d'elles, frisés, bagués et bien chaussés. « Je parle de ceux qui sont moines comme moi » précise l'impitoyable accusateur⁴¹. Un détail de ce réquisitoire ajoute un trait inquiétant. Il s'agit des religieux qui supportaient difficilement le célibat et des femmes qui croyaient devoir les secourir en cette circonstance. On appelait ces femmes des *agapètes*, d'après un verbe grec qui indique l'affection, les petits soins. Ces « femmes aux petits soins » se heurtaient à l'incompréhension des esprits sévères. « N'est-ce pas, sans le mariage, un synonyme d'épouses? gronde saint Jérôme. Et même en réalité une nouvelle espèce de concubines? Et, finalement, soyons net, des courtisanes utilisées en exclusivité? Une seule maison, une seule chambre, souvent un seul lit, et l'on s'étonne de nos soupçons⁴²! » Et saint Jérôme cite des cas embarrassants : un frère qui se sépare de sa sœur, l'un et l'autre célibataires, l'un et l'autre se choisissant une âme consolatrice pour le soutenir dans la solitude. Ses conclusions sont énergiques. Or, il n'est pas le seul à exprimer une sainte impatience. Ces « femmes aux petits soins » s'étaient tellement multipliées que le Concile de Nicée dut s'occuper d'elles. Il leur retire leur beau nom d'*agapètes* et les désigne sous le terme à peine poli de femmes *sous-introduites*, ce qui veut dire *clandestines*. Le concile prononce contre elles une sévère interdiction que certains Pères voulaient même étendre aux femmes parfaitement légitimes épousées avant l'ordination, mesure que saint Paphnuce, vénéré pour sa parfaite chasteté, fit repousser comme excessive.

Saint Jérôme signale, dans d'autres domaines, des habitudes regrettables, captations d'héritage, testaments profitables, enrichissements scandaleux. Salvien, dans son traité *De Gubernatione Dei* n'est pas plus rassurant sur les chrétiennes d'Occident que saint Jérôme et saint Jean Chrysostome sur les chrétiennes d'Orient. Il accuse les chrétiens riches de vivre tous en dehors de l'esprit du Christ. La Gaule romaine n'est pour lui qu'un immense lupanar. La fidélité conjugale est inconnue. La vertu n'est nulle part. Et les incursions des Barbares, la destruction de l'empire romain sont des marques manifestes de la colère de Dieu. Il faut faire la part, assurément, des exagérations de l'éloquence : saint Jérôme, emporté par son zèle, Salvien, peintre noir de son temps, ne sont peut-être pas des témoins plus exacts que Juvénal ou Tacite. Leur accord est, toutefois, troublant. Nos jeunes chrétiennes ont dû quitter assez vite la voie étroite de l'austérité. Mais on aurait tort de

prendre ces années du Bas-Empire pour un temps qui attirait tout particulièrement le courroux du Ciel.

PROVINCIALES DU V^e SIÈCLE

A la vérité, les chrétiennes n'étaient guère différentes de leurs contemporaines qui florissaient encore en grand nombre dans l'erreur du paganisme. Nous connaissons cette société du iv^e et du v^e siècle par Ausone, Macrobe, Prétextat, par les lettres de Symmaque et de Synésius, personnages qui étaient les uns païens, les autres chrétiens et même évêques. Elle est bien différente de ce qu'on se représente habituellement quand on prononce le mot de « bas-empire ». A la cour, certes, il y a les intrigues, les eunuques, la délation continue, les poisons, les assassinats, pourriture orientale qui grouille dans la nécropole impériale autour d'un prince hébété. Mais cela, c'est Constantinople, Milan ou Ravenne. Ailleurs, l'empire reste, changé, plus calme, décoloré, rabougri, mais le même qu'au temps d'Auguste et comme protégé par la marche lente de la décomposition. Pas d'invasions barbares, mais une politique d'intégration qui remet l'avenir aux *caïds* barbares que Rome avait investis elle-même. Les Wisigoths sont des *alliés*, ce sont eux qui repoussent Attila. Les Huns servent sous les enseignes. Les Vandales sont d'honnêtes Germains, d'ailleurs convertis et ariens, et les seuls actes de « vandalisme » sont le fait des chrétiens qui démolissent par zèle les statues des temples. Pas de pillages, mais l'anarchie, pas de sacs de ville, mais des « occupations » demandées par des factions rivales.

Le désordre des mœurs est aussi faux que le reste. Une plèbe ignoble à laquelle il faut sa ration de jeux et de meurtres, nourrie à ne rien faire, abjecte, haïssant avec passion les chrétiens et toujours prête à les lyncher et à les supplicier, seul vestige de sa vitalité politique. Mais les gens riches paraissent élevés dans des collèges anglais : calmes, bien élevés, cultivés, faisant même de cette culture le signe auquel ils se reconnaissent, vivant sur leurs terres dans des propriétés d'ailleurs splendides, chassant, se visitant et se conduisant avec une modération et une tolérance étonnantes : des squires anglais du xviii^e siècle, mais ayant des lettres. Des esclaves sont couchés par familles entières aux pieds de leurs maîtres dans le même tombeau. Il y eut parfois des uns aux autres des dévouements admirables. Et pour que rien ne manque à la ressemblance de notre temps, l'ennemi n'est pas ces peuplades inconnues aux aguets dans les immenses plaines sauvages, mais les Ariens abominables, opprobre de la civilisation, monstres pervers qui méritaient tous les supplices puisqu'ils osaient soutenir que Dieu le Père, comme son nom l'indique, ne doit pas être absolument le même que Dieu le Fils.

La vie des femmes est discrète chez les *gentlemen-farmers* du temps de Théodose. On sourit des banquets de nouveaux riches. Les danseuses nues à la fin du repas sont une preuve de mauvais goût : c'est bien pis que l'immoralité. Saint Jérôme avait connu une femme qui avait eu dix-sept maris. Ce n'est pas la peine de s'indigner : un homme bien élevé n'a pas dix-sept femmes. Ce décret du bon goût règle la question du divorce. L'influence du christianisme est-elle pour quelque chose dans cette évolution vers la modération et la décence ? La plupart des spécialistes ne le pensent pas. Les chrétiens sont encore une minorité et si faible que saint Jean Chrysostome ne peut être installé à son évêché de Constantinople qu'avec l'appui de la force publique. La culture, les mœurs, l'éducation restent profondément païennes. Les empereurs revêtent à leur intronisation la robe du grand pontife de Jupiter, ils subventionnent les cultes païens. Les intellectuels païens penchent tous vers un syncrétisme poli, croient à l'immortalité de l'âme et pensent que toutes les religions disent la même chose, que ce soit celle de Mitra, celle d'Isis ou celle du Christ.

Le mode de vie des chrétiens cultivés et celui des païens cultivés est exactement le même, ils ont la même admiration respectueuse et presque maniaque pour les grands modèles littéraires de l'époque classique : c'est une classe de mandarins que leur culture commune rapproche bien plus que leur religion ne les sépare. Les relations qui existent entre eux sont amicales. Saint Augustin écrit avec liberté et affection à ses amis païens, Ausone poète chrétien vit à Bordeaux dans un milieu de hauts fonctionnaires et d'universitaires qui ne le sont pas, Symmaque, un des chefs du parti païen au Sénat écrit des lettres très cordiales à saint Ambroise, Prétextat, grand écrivain du paganisme est respecté, admiré et passe pour le modèle des vertus privées, Synésius et Sidoine Apollinaire, avant d'être choisis comme évêques, sont de grands seigneurs terriens parfaitement éclectiques. Les familles chrétiennes et païennes sont souvent unies par des alliances. En dépit des mises en garde de la hiérarchie, les familles mixtes sont fréquentes. Paula, l'amie de saint Jérôme, est mariée à Julius Toxatius qui prétend descendre d'Énée et qui est un intellectuel très respectueux de la religion officielle : elle fait bon ménage avec lui. Laeta est la fille d'un grand pontife de la religion romaine et saint Jérôme s'amuse beaucoup à imaginer le père de son amie écoutant avec attendrissement sa petite-fille qui chante des hymnes. Les chrétiens ne détestent, en vérité, que les Ariens, chrétiens comme eux. Et tout le monde s'accorde finalement dans l'exécration des moines et anachorètes, excités sans éducation. C'est la vie sociale elle-même qui semble avoir trouvé une sorte d'équilibre. Les intrigues, les coups de théâtre, les fortunes monstrueuses, le luxe babylonien, tout cela est loin, c'est à Constantinople — à Constantinople qui allait bientôt

devenir Byzance, la Byzance de Théodora. Malgré la terrible crise du ⁱⁱⁱe siècle qui avait détruit la monnaie, dépeuplé les villes, installé partout la misère et l'insécurité, les grands domaines terriens de Gaule et d'Italie sont encore des oasis. Le bruit du monde et ses excès n'y sont perçus qu'à distance.

Les femmes ne font guère parler d'elles. Elles paraissent un peu perdues dans ces plantations, elles y mènent une vie discrète sous de frais ombrages. Il y a un appartement pour les femmes dans la villa du maître et des salles spéciales où les servantes se tiennent et filent : c'est un département important de la production dans ces domaines qui vivent en autarcie. Les femmes sont souvent cultivées, elles ont parfois une collection personnelle de manuscrits. Eulalie, cousine de Sidoine Apollinaire, lit sagement des rouleaux contenant la pensée des Pères les plus vénérables. Une tante d'Ausone n'a pas voulu se marier. Cette décision était beaucoup moins spectaculaire à l'époque chrétienne qu'au temps d'Auguste. Elle fit des études de médecine et s'arrangea une existence très personnelle. Elle n'est pas seule à être savante. Hypatie, amie de Synésius, est savante en physique et en philosophie : Synésius dirige ses lectures et lui commande un hydroscopie, qui sert, selon Fermat, à peser la densité des eaux, puis comme elle est influente, il lui demande son appui pour un de ses protégés. Une sœur d'Ausone, veuve de bonne heure, s'adonne à la bigoterie et l'on voit que sa famille (chrétienne) n'est pas absolument enchantée de cette prédilection. Les peintures lascives qui ornaient les appartements sous les premiers empereurs ont disparu. Les danseuses ne sont jamais mentionnées. La famille d'Ausone est composée de femmes un peu effacées, bonnes ménagères que leur historiographe anglais Samuel Dill compare aux épouses puritaines de Pensylvanie au début du ^{xix}e siècle ⁴³. Une seule a du relief : une grand-mère d'une vertu rigide qui ne ferait pas mauvaise figure dans un roman anglais. Toutes sont de bonnes épouses et la vie de famille tient une grande place dans les correspondances qui ont été conservées. Ausone qui fut professeur, puis préfet d'Aquitaine, avait épousé une femme qu'il a beaucoup aimée, dont il parle avec tendresse et qu'il perdit de bonne heure. Il ne se remaria pas. Pauline, femme de Prétextat, est une épouse modèle, on les cite l'un et l'autre comme un ménage idéal. Symmaque adore ses enfants, se préoccupe longuement des études de son fils au moment le plus agité de sa carrière et loue sa fille des belles étoffes qu'elle tisse. Ce sont là des échos d'existences bien calmes.

Dans un rang plus élevé, on retrouve mais plus rares, les destins dramatiques de la fin de la république. Quelques carrières nous avertissent pourtant de l'importance que les femmes ont prise malgré leur apparente discrétion. Pendant le siège de Rome par Alaric,

Laeta, l'amie de saint Jérôme, distribue des vivres aux familles romaines. Quelques semaines plus tard, c'est elle qui traite avec le chef wisigoth le rachat des jeunes filles captives. Serena, femme du patrice barbare Stilichon, prend une part importante aux affaires. Elle a un salon politique et littéraire, elle protège Claudien, le plus grand poète païen du temps. Mais elle est arienne : l'assassinat de son mari la livra sans défense à une autre femme Galla Placidia, fille de Théodose, haute conscience et parfaite chrétienne, qui la fit accuser de collaboration avec Alaric et la fit étrangler dans sa prison sur ordre du Sénat. La pieuse Galla Placidia avait eu la disgrâce d'épouser Ataulphe, frère d'Alaric. Cette forme de collaboration lui réussit mieux : elle fut rachetée à grand prix par les Romains, épousa ensuite Constance qui devint empereur d'Occident et fut régente pendant la minorité de son fils, Valentinien III. On la loue vivement d'avoir perdu l'Illyrie qui tomba au pouvoir des Wisigoths et l'Afrique qui resta entre les mains des Vandales. Elle mourut fort vieille et fort respectée après avoir massacré un grand nombre d'Ariens qui ne pensaient pas comme elle sur la Sainte Trinité. On lui a élevé à Ravenne un très beau monument.

Comme d'habitude, il est à peu près impossible de se procurer des renseignements sur les femmes qui n'avaient pas le bonheur d'appartenir à l'aristocratie. Nous savons seulement qu'en dépit de l'extension du christianisme, le nombreux personnel féminin des plantations n'avait pas un grand souci de moralité. Saint Jérôme s'inquiète vivement de la mauvaise influence des jeunes esclaves sur leurs maîtres et sur leurs maîtresses. Pareilles aux petites femmes de chambre noires des films sudistes, elles manifestaient leur dévouement en donnant des conseils discutables et en se montrant promptes à porter des billets doux. Les exemples qu'elles donnaient par leur conduite privée étaient peu édifiants. Et il n'est pas douteux qu'elles étaient aussi une occasion de péché. La vertueuse Potamienne qui avait préféré la poix bouillante aux propositions de son maître ne semble pas avoir souvent servi de modèle. Saint Paulin de Nole ne fait aucune difficulté à avouer qu'il succomba de très bonne heure à des facilités de ce genre. Et l'on voit encore Sidoine Apollinaire se montrer très indulgent envers un jeune homme de la noblesse que le saint évêque félicite d'avoir renvoyé une petite esclave qu'il avait mise à mal ⁴⁴. Il est assez clair qu'on ne prenait pas ce genre d'aventures au tragique. Il faut croire toutefois qu'elles étaient assez nombreuses, car les docteurs les plus sages pressent vivement les parents de marier les jeunes garçons le plus tôt possible. Cette recommandation revient souvent. Quant aux petites esclaves, l'Église semble avoir différé sur ce point une bataille trop inégale.

Dans l'ensemble, cette société du bas-empire paraît mériter un

jugement plus équitable et plus nuancé que celui qu'on porte généralement sur elle. Salvien, chrétien fougueux, reconnaissait chez les païens une certaine tenue morale. Libanius, philosophe païen qui fut le maître d'Ausone, s'écriait en échange : « Quelles femmes chez les chrétiens ! » Les *Saturnalia* de Macrobie nous décrivent une société polie, cultivée, éloignée des plaisirs grossiers et des excentricités somptueuses du 1^{er} siècle. C'est aussi l'impression qu'on retire des *Confessions* de saint Augustin. Les siècles de décadence sont peut-être ceux de la modération et de la douceur de vivre : lesquelles sont en effet des qualités négatives, d'hommes sceptiques et intelligents, et qui ne suffisent pas à la conquête ou seulement au maintien des empires.

LES FEMMES DE BYZANCE

Il manquerait quelque chose à notre excursion parmi les femmes chrétiennes si nous laissions de côté les impératrices de Byzance. Nous avons déjà mentionné en beaucoup d'endroits les chrétiennes d'Orient et on aura pu remarquer qu'elles constituaient de loin la partie la plus turbulente de la population féminine. En face de Rome, florentine par ses poisons, ses conspirations, ses affranchis, mais encore tenue à bout de bras par quelques colonels énergiques, le choix désastreux de Constantin avait établi une capitale orientale, mordorée, irisée, somptueuse, peuplée d'eunuques et de janissaires, rongée par les moines et les saints marabouts, divisée par des passions furieuses et des hérésies plus furieuses encore, dirigée par un autocrate à demi calife, pourriture déjà turque par ses manières, ses rites, son décor et aussi par le règne de la concussion et de la simonie. Le christianisme fit éclore les belles corolles jaspées de l'Église orthodoxe et aussi un certain nombre de fleurs vénéneuses sur cette charogne somptueuse autour de laquelle bourdonnaient toutes les mouches des nécropoles levantines.

VIES PRIVÉES A BYZANCE

Or les femmes avaient été étroitement protégées contre les miasmes qui montaient de cette capitale dangereuse : et par une méthode déjà toute orientale. On les cadenassait sévèrement au gynécée, sous l'autorité monarchique du père de famille. Les promotions que les Pères de l'Église avaient accordées à la femme avaient été ratifiées, certes, par les empereurs, mais résumées dans une formule un peu cavalière qui avait quelque chose d'équivoque : une *novelle* de l'empereur Léon VII sur le mariage fixait leur rang, en les déclarant des *alliées*

de l'homme dans la famille ⁴⁵. Ces *alliées* avaient, selon l'usage, le gouvernement des choses du ménage. Elles n'avaient guère d'autres pouvoirs et, en tous cas, peu de possibilités de les exercer. Car il leur était interdit de sortir, sinon en quelques circonstances exceptionnelles précisées par les coutumes, les bains dans les Thermes qui leur étaient réservés, l'église où elles étaient séparées des hommes. Elles ne sortaient d'ailleurs qu'accompagnées, et couvertes d'un voile sombre qui leur dissimulait à peu près entièrement le visage. Il était si rare de rencontrer des femmes dans les rues qu'un chroniqueur, Michel d'Attalie, se plaignait d'en avoir rencontrées à l'occasion d'un tremblement de terre et cette circonstance exceptionnelle ne l'empêcha pas de s'indigner qu'elles aient, dans leur affolement, « perdu toute pudeur ⁴⁶ ». Il veut dire apparemment qu'elles n'avaient pas pris le temps de mettre leur voile.

Il y avait, toutefois, à Byzance, des « matrones » dont la vie privée aurait pu consoler Jean Chrysostome. Théodore le Studite nous donne une haute idée des chrétiennes de ce temps lorsqu'il nous décrit sa mère « femme austère, modeste et réservée, toujours vêtue de couleurs sombres » qui « gouvernait d'une main ferme mais un peu rude ses trois fils et sa fille » ⁴⁷. Elle souffletait ses servantes avec vigueur pour une peccadille, puis leur demandait pardon très chrétiennement, à deux genoux. Le législateur avait donné toutes satisfactions à cette femme-modèle. Les concubines étaient sévèrement prohibées, les cas de divorce arrêtés par Justinien, puis Léon le Sage étaient énumérés avec précision et parcimonie, le viol ou la séduction, s'ils ne sont pas réparés par le mariage sont punis au VIII^e siècle d'effrayantes confiscations et d'exil ⁴⁸ et plus tard de mort : les femmes adultères et leurs complices, d'abord punis de mort, ont seulement le nez coupé, à la suite d'une législation indulgente de Léon le Sage ⁴⁹.

On n'est pas sûr que ces mesures féroces aient fait régner une parfaite moralité. On peut en douter, si l'on en croit les écrivains qui prêtent aux femmes de Byzance beaucoup de vices et fort peu de vertus. L'autorité ecclésiastique, sévère comme nous l'avons vu en certaines de ses appréciations, avait été contrainte à des mesures inquiétantes. Les *agapètes* déjà nommées florissaient tellement en Orient qu'elles avaient constitué des monastères mixtes dans lesquels elles aidaient de saints moines à faire leur salut. Justinien dut interdire ces institutions au V^e siècle ⁵⁰. Il est probable qu'il fut peu écouté, car au VIII^e siècle, on vit le 7^e concile œcuménique de Nicée renouveler la même défense : avec une modération remarquable toutefois, puisque les Pères conciliaires, soucieux sans doute que l'Église fût accordée à son temps, autorisaient ces monastères mixtes lorsque les bâtiments des moines et ceux des nonnes se trouvaient séparés. Ils faut donc penser qu'il y avait des moyens d'échapper à la clôture du gynécée.

« La famille byzantine, conclut G. Bréhier, est plus orientale, plus asiatique que la famille de l'antiquité grecque. »⁵¹. Il faut comprendre sans doute que si cette vie a les avantages des méthodes orientales de réclusion, elle en a aussi les inconvénients.

IMPÉRATRICES DE BYZANCE

On s'en aperçoit assez clairement en lisant l'histoire des impératrices de Byzance qui nous rappelle une fois de plus que les femmes sont plus redoutables quand elles sont enfermées que lorsqu'on les laisse en liberté. Les impératrices de Byzance étaient recluses, entourées d'eunuques, ne sortaient que voilées, n'assistaient pas aux festins solennels, et même, à partir d'une certaine époque ne paraissaient pas auprès de l'empereur dans sa loge de l'Hippodrome. Elles n'en avaient pas moins un immense pouvoir, étant associées à l'empire lui-même par une cérémonie sans précédent, puisqu'elles étaient couronnées et présentées au peuple avant leur mariage, recevant par là à titre personnel une dignité qui les mettait très au-dessus de la dépendance de l'épouse. Lorsque des vacances de pouvoir se produisaient, elles étaient donc des détentrices légitimes du pouvoir, consacrées comme les empereurs par un cérémonial public d'intronisation.

Ces tsarines qui n'avaient aucun équivalent dans l'empire d'Occident donnèrent à certains moments une apparence presque matriarcale au régime de Byzance. Leur autorité était d'autant plus étrange que les empereurs d'Orient avaient une manière très singulière de se marier. Cela se passait comme dans un conte de fées. Lorsqu'ils étaient en âge de prendre femme, disent leurs historiens, ils envoyaient des émissaires dans toutes les villes de l'empire pour rechercher les plus belles de leurs sujettes. Elles appartenaient à de bonnes familles, bien entendu. Mais c'était tout de même une singulière loterie, à la suite de laquelle les nouvelles impératrices n'avaient ni clientèle, ni parti, ni influence, toutes choses qu'elles se procuraient, nous allons le voir, très rapidement.

La première de celles qu'on rencontre était la fille d'un professeur de l'Université d'Athènes. Elle plut infiniment à Théodose qui avait alors vingt ans. Elle se nommait Athénaïs, elle était païenne, on la baptisa d'urgence, on l'appela Eudocie et on la couronna aussitôt. C'était en 421 et le pouvoir en ce temps-là était fermement tenu par cette vertueuse Pulchérie dont nous avons déjà parlé, qui avait été régente pendant la minorité de son frère. Le palais impérial donna sous ce règne très chrétien un exemple édifiant. Il était transformé en ouvroir et on y cousait activement des layettes et des vêtements chauds sous la direction des deux saintes patronnesses. Cette activité de ruche dura quelques années. Puis, des eunuques

agités persuadèrent à Eudocie qu'elle était trop effacée. Elle crut pouvoir rivaliser avec la respectable Pulchérie. Ce fut une imprudence qui mit fin à cette vie privée exemplaire. Eudocie fut exilée à Jérusalem où elle tomba aux mains de monophysistes qui lui firent professer des thèses téméraires sur la nature de la Sainte Trinité.

THÉODORA

C'est le seul exemple d'une princesse si douce et d'un naturel si réservé. La célèbre Théodora n'était pas de celles qui se laissent exiler. Procope, qui a écrit son histoire, dit qu'elle était fille d'un gardien des ours. Théodora avait quelque mépris pour ce métier de saltimbanque dans lequel ses sœurs brillèrent : elle préféra être danseuse nue. Elle réussit parfaitement dans cette profession, elle était spirituelle et caustique à la manière des hétaires grecques, et à vingt ans elle était si célèbre à Byzance que les honnêtes gens se détournaient d'elle en se signant quand ils l'apercevaient. Elle partit avec un beau capitaine, fut abandonnée, se convertit, et on la revit dix ans plus tard dans un entresol qui ressemblait à celui de Mme de Maintenon. C'est dans cette grande tenue de prude qu'elle conquit le cœur de l'empereur Justinien. L'autocratie de Byzance se manifesta avec éclat en cette circonstance : Justinien imposa ce mariage aberrant. Il épousa Théodora en 523. Elle fut pendant vingt ans toute-puissante et laissa le souvenir d'une grande et terrible reine : implacable, perfide, violente, astucieuse, « régulière » avec ceux de son gang, sans illusions sur les hommes qu'elle jugeait bien et sans appel, d'un coup d'œil de professionnelle, elle gouverna Byzance à la manière d'un « caïd », en appliquant la « loi du milieu ». Ce résultat est d'autant plus remarquable que Justinien était un empereur ferme, lucide, et même autoritaire, qu'on ne menait pas facilement. Mais cette Théodora avait quelque chose d'intrépide. C'est elle qui avait sauvé tout le monde par son énergie devant l'émeute en 532. Les conseillers et les ministres de Justinien voulaient fuir, lui-même cédait. Elle écouta le conseil en silence, puis les cingla tous avec calme, leur disant qu'ils avaient des vaisseaux, qu'ils pouvaient fuir, qu'ils feraient comme ils voudraient, mais que pour elle, elle se battrait dans le palais et se ferait tuer dans la pourpre, refusant, après avoir été impératrice, de porter un autre nom. Belle parole de sous-maîtresse qui ne veut pas retourner au trottoir.

Son autorité, son pouvoir eurent une influence fâcheuse, peut-être désastreuse. Justinien avait fait un rêve magnifique. Il était tout Romain et sentait que l'Orient entraînait l'empire vers l'abîme. Il voulait refaire l'unité impériale, reprendre pied en Afrique du Nord, en Espagne, en Narbonnaise, redevenir César en remplaçant en

Italie le centre de gravité de l'empire. Elle, était toute orientale, son pouvoir étant dans sa sandale. Elle combattit sournoisement mais obstinément cette grande idée derrière laquelle on entendait en sourdine le pas des légions, elle en détruisit patiemment les moyens, paralysa Bélisaire, admirable instrument impérial, flatta les Églises d'Orient et se fit une clientèle des hérésies qui pullulèrent. Elle ne réussit que trop et obtint finalement l'abandon d'un plan grandiose, mais difficile.

LA « BIENHEUREUSE IRÈNE »

Cette Catherine de Médicis fut toutefois dépassée : par une atroce chaisière que l'Église orthodoxe entoure d'une vénération infinie et qui est la « bienheureuse Irène » Cette sainte patronne de l'orthodoxie était une orpheline athénienne comme Eudocie, mais, comme elle florissait au VIII^e siècle, Athènes avait déjà beaucoup changé : elle était devenue une sous-préfecture provinciale calme et pieuse, qui ressemblait à Poitiers. Cette douce orpheline épousa donc en 768, Léon IV, qu'on a envie d'appeler en cette circonstance « commandeur des Croyants ». Byzance était alors mortellement divisée par la terrible querelle des images. Sous ce nom, s'était établie en réalité la querelle des rhéteurs et des centurions. Le culte des images était l'instrument des moines, démagogues qui pullulaient, gouvernaient tout par les superstitions, les reliques, les saints *starots* et embrigadaient une populace ignare en lui vendant des slogans et des icônes vénérées. L'autre camp comprenait l'empereur, l'administration, l'armée, qui trouvaient ce deuxième pouvoir fort encombrant. On se battait à grands coups de conciles. La douce orpheline Irène, sourdement favorable aux moines, mena d'abord une existence discrète jusqu'à la mort de son mari qui fit d'elle la régente au nom de son fils âgé de dix ans. Ce fut une fort belle régence. Grande diseuse de chapelets et de patenôtres, dissimulée, tapie au milieu du palais comme une araignée dans sa toile, entourée d'eunuques ténébreux qui avaient tous les commandements et que les officiers détestaient, cette camarilla conventuelle glissait sournoisement entre les émeutes et les haines, évitant le pire, épurant discrètement, prenant les places, investissant silencieusement moine par moine. Le jeune fils, Constantin, grandissait cependant, espoir des officiers de la Garde. Sa sainte femme de mère avait pourtant pris ses précautions. Elle avait imposé à l'armée ce serment original : « Aussi longtemps que tu vivras, nous ne reconnaitrons pas ton fils comme empereur. » Il y eut néanmoins un *putsch* militaire qui installa Constantin sur le trône. C'est là où éclata le génie de l'auguste nonne. Elle céda avec componction, ne demandant qu'à être tolérée par piété filiale, dans ses appartements du palais. Du fond de cette tanière où son

filis la traitait avec grand respect, elle reprit avec ses eunuques son travail de taupe. Ce fut admirable. En trois ans, elle réussit à persuader son fils que les centurions qui lui avaient donné le pouvoir étaient de dangereux activistes qui menaçaient la sécurité de l'État : les légions du *putsch* furent massacrées et leurs chefs exécutés. Les oncles impériaux qui n'aimaient pas la pieuse douairière et ses moines furent accusés de conspiration, ils eurent les yeux crevés et la langue coupée. L'impératrice poussa son fils à un divorce qui le rendit impopulaire dans la plèbe. Il restait les légions de cavalerie qui aimaient encore ce jeune prince malgré les fautes. Les eunuques se jouèrent très joliment de ce dernier obstacle. Ils envoyèrent ces fougueux cavaliers en expédition avec leur cher empereur, puis rappelèrent Constantin par quelque dépêche urgente. Ils s'étaient acquis les janissaires qui assuraient la garde au palais. Quand l'empereur fut arrivé, on le fit enfermer dans une salle, et la bienheureuse Irène se débarrassa de lui en lui faisant crever les yeux. « Le soleil, dit le chroniqueur Théophane, s'obscurcit pendant dix-sept jours et n'émit point ses rayons et les vaisseaux erraient sur la mer : tous disaient que c'était à cause de l'aveuglement de l'empereur que le soleil refusait sa lumière. Et ainsi monta sur le trône Irène, mère de l'empereur. ⁵² »

Ces présages n'empêchèrent pas la douairière de prendre pour la première fois le titre illustre. Elle se fit appeler « Irène grand Basileus et autocrator des Romains. » Cette Catherine II fit enfin publiquement triompher ses moines et les saintes icônes se multiplièrent. Elle vécut pieusement, toujours ensevelie sous les images sacrées et entourée d'eunuques qui se haïssaient. Charlemagne lui faisait la cour et lui envoyait des présents. Elle fut renversée finalement par un général de cavalerie qui n'aimait pas les moines. Mais l'Église conserva fidèlement sa mémoire, ses crimes furent oubliés en raison de la bonne intention, et elle fut nommée par les siècles suivants « l'impératrice de l'orthodoxie ».

CONCLUSION

Telle fut l'histoire des premières chrétiennes sur lesquelles nous sommes loin de savoir tout ce qu'on souhaiterait. On en garde l'impression que la victoire du christianisme n'eut pas sur les mœurs autant d'influence qu'on le croit. Il fut un grand changement dans la vie intérieure, mais il ne fut dans la vie privée qu'un vêtement à l'abri duquel se poursuivait sans changement le dépérissement de la civilisation. La polyvalence du christianisme lui permit de s'adapter à tout, mais l'empêcha en même temps d'imposer ses lois. A un bout de l'Europe, nous voyons la famille romaine se stabiliser, la culture, les

bonnes manières, la tolérance du Romain cultivé aboutissent à une aristocratie rurale qui fait penser à la vie anglaise du XVIII^e siècle. Et à l'autre bout de l'empire, c'est déjà les Turcs, les janissaires, les eunuques, le sérail. Le christianisme couvre tout cela de la même croix. C'est cette divergence de deux mondes hétérogènes, tout autant que les querelles dogmatiques, qui fut sans doute à l'origine de la rupture de la chrétienté en 1054.

Quant à l'idée neuve par laquelle le christianisme changeait le destin des femmes, elle devait mettre des siècles à s'établir. En remettant entre leurs mains leur salut éternel, le christianisme leur conférait une égalité totale avec l'homme qu'aucune religion, aucune civilisation ne leur avait encore accordée en dépit des apparences les plus favorables. Mais le mariage romain sur lequel était enté le mariage chrétien, mais les préjugés de l'Église elle-même tenue par la tradition de la Création, devaient imposer pendant très longtemps des limites de fait à une égalité que l'esprit du christianisme établissait, mais que tout à la fois les mœurs, le droit romain, la tradition des Conciles et des Pères repoussaient. En fait, même de nos jours cette égalité n'est pas réalisée encore. La femme est depuis vingt siècles l'égale de l'homme devant Dieu, on ne peut dire qu'elle le soit devenue devant les hommes. Et peut-être les femmes trouvent-elles, en général, que c'est très bien ainsi.

IX

Les Femmes des Barbares

LES FEMMES DES CELTES ET DES GAULOIS

Les mœurs des Barbares nous sont beaucoup moins bien connues naturellement que celles des Romains. On sait que les Romains nommaient Barbares, les peuples qui ne parlaient pas leur langue* : sous ce nom, ils désignaient les Perses, les Égyptiens et les Juifs déjà mentionnés et qui avaient leur propre culture, aussi bien que les Celtes de Gaule et de Bretagne et les différentes tribus de Germains, de Huns et de Scythes, dont nous allons parler.

CELTES, CLANS, FORESTERAGE

La vie habituelle des Celtes, dont les Gaulois sont une partie, n'a été décrite par aucun écrivain ancien et nous ne pouvons l'imaginer qu'à travers des documents irlandais du ^x^e et du ^{xii}^e siècle. Cette reconstitution dangereuse incite à quelque prudence. Toutefois les mœurs dont la tradition nous est ainsi parvenue paraissent bien être des coutumes très antiques, car elles nous ramènent, bien au-delà de la monogamie, vers les formes d'organisation qu'on attribue généralement aux premiers âges des sociétés. Les lecteurs qui ont une tournure d'esprit philosophique constateront certainement avec plaisir qu'on retrouve chez les Celtes relégués dans les îles britanniques des coutumes à peu près analogues à celles qui s'étaient établies en Chine après la disparition du *sororat*. Il y a comme en Chine des clans qui ont pris l'habitude d'échanger régulièrement leurs garçons et leurs filles. L'enfant n'appartient pas au clan du père dans lequel il naît, mais au clan de sa mère qui pâture à quelques lieues. Dès qu'on

* C'est même là l'origine du mot qui est une sorte d'onomatopée, le Barbare est celui qui bafouille, qui ne sait pas prononcer, il *balbutie* comme nous disons des enfants en utilisant la même imitation.

le peut, il est d'ailleurs transféré dans ce clan maternel qui se charge de son éducation, avec tout le sérieux d'un collège britannique. Il retrouve dans ce même clan les filles qui lui sont réservées et parmi lesquelles il choisira (ou *on* choisira) sa femme. Cette éducation du jeune mâle en dehors de sa famille semble avoir été assez générale en pays celtique sous le nom de *foresterage*. Les légendes irlandaises mentionnent de nombreux cas de jeunes princes élevés dans la famille de leur mère ¹.

Ce bel ordre ne semble pas avoir été respecté partout. La dévolution des femmes d'un groupe à un autre groupe entraîne parfois des excès, les mâles étant enclins à porter une main hardie sur le troupeau des femmes en se réclamant de leur prédestination. Strabon, qui s'inspirait d'une relation de voyage écrite par Pythéas, n'hésite pas à affirmer que les Irlandais ne cachaient pas leur dérèglement et prétendaient ne respecter ni leurs mères ni leurs sœurs ². Saint Jérôme n'est pas moins désagréable et Dion Cassius est peu encourageant, César accuse les Pictes, qu'on rattache aux Celtes et qui vivaient en Écosse, de pratiquer tantôt la polygamie et tantôt la polyandrie, suivant les circonstances et sans doute aussi suivant les moyens dont ils disposaient ³.

REINES, DÉESSES-MÈRES, POÉTESSES

Une autre conséquence des coutumes antiques fut une prédominance, longtemps marquée, de la ligne maternelle. Au temps de Bède le Vénérable, c'est-à-dire au ^{vi}^e siècle, la succession chez les chefs de tribus des Pictes se faisait encore de préférence en ligne féminine ⁴. Les dieux et héros irlandais furent longtemps désignés par le nom de leur mère. Et dans l'ancien droit irlandais, on dit que le mariage est *de l'homme*, tandis que le bien est *de la femme* ⁵.

Tacite dit encore dans sa *Vie d'Agricola* que les Celtes de Grande-Bretagne avaient indifféremment des rois ou des reines et il parle de la reine des Brigantes et d'autres princesses locales qui animèrent la résistance contre les Romains. J. Carcopino a retrouvé dans une tombe, près de Châtillon-sur-Seine, une « Dame de Vix » qui fut sans doute une de ces souveraines que la Gaule celtique reconnaissait. La religion gauloise honorait des « déesses-mères » qui protégeaient les fleuves et les villes comme dans la mythologie de l'ancienne Chine. L'une d'elles a glorieusement donné son nom à la Marne qui éternise ainsi leur prestige. Les neuf prêtresses vierges de l'île de Sein qui appelaient ou apaisaient les tempêtes et qui avaient le pouvoir d'annoncer l'avenir, les « voyantes » qu'on appelait *filids* et qui rivalisaient avec les druides, furent les dernières héritières de cette puissance des

femmes dans le passé qui nous relie encore confusément au temps où les chaudrons maléfiques consternaient les tribus.

ÉNERGIE DES FEMMES CELTES

Ces privilèges donnaient aux femmes des Celtes une autorité dont nous avons quelques témoignages. Plutarque dans son opuscule des *Actions courageuses des femmes*, rapporte des femmes gauloises un trait analogue à l'histoire des Sabines. Dans une guerre fratricide qui eut lieu avant la descente en Italie, elles se jetèrent au milieu des combattants et imposèrent leur arbitrage qui fut accepté à la satisfaction générale⁶. Plutarque ajoute que, depuis ce temps, elles délibéraient avec leurs maris de la paix et de la guerre, qu'on recourait souvent à leur jugement et notamment qu'Hannibal accepta de s'en remettre à elles en un cas de contestation sur l'accord qu'il avait signé avec les Gaulois. Les historiens doutent, en général, du récit d'Hérodote, mais ils ne font aucune difficulté à admettre qu'il y eut sans doute dans les cités gauloises d'avant César, des « conseils de femmes » presque aussi puissants que ceux qu'on a rencontrés chez les Iroquois.

Plus tard encore, au moment où Postumus fit de la Gaule une sorte de royaume autonome, c'est une femme, Victoria, épouse d'un des compagnons de Postumus, qui lui succéda. Cette douairière eut sur les Gaulois autant d'autorité que les trois sœurs syriennes en avaient eu sur les Romains. Elle fit désigner comme empereur des Gaules son fils et son petit-fils. Zénobie, dans son exil de Rome, regardait avec curiosité cette princesse d'Occident, qui réalisait son dessein à l'autre bout du monde. Victoria fut moins somptueuse que Zénobie et ne passa pas à la postérité par ses palais et ses philosophes. Elle eut la sagesse de ne pas vouloir pour elle le titre d'impératrice que les Gaulois étaient prêts, dit-on, à lui décerner. Elle désigna un de ses parents Tétricus et mourut elle-même dans toute sa puissance sans avoir eu l'humiliation de voir son trop sage successeur se soumettre finalement, à des conditions d'ailleurs très honorables, aux envoyés d'Aurélien.

La vie agitée des tribus gauloises offrait aux femmes d'autres occasions d'héroïsme. Dans quelques tribus celtes, en particulier dans celles qu'on trouve en Irlande les femmes avaient des obligations militaires. Il leur fallut même racheter ce service militaire qu'elles devaient comme possesseurs de terres en abandonnant la moitié de leurs biens à leur famille qui en assurait la protection⁷. Les Gauloises n'avaient pas cette charge. En revanche, quand les tribus se livraient à ces migrations qui conduisirent les Gaulois à Rome, en Grèce, en Asie Mineure, on empilait tout le monde sur les chariots bâchés et les femmes participaient aux hasards de la campagne. Elles montrèrent

plus d'une fois à cette occasion la fierté et l'intrépidité de leur race.

Plutarque cite d'elles deux traits vigoureux. Lorsque les Gaulois de Galatie furent vaincus par le consul Manlius, une femme nommée Chiomara fut capturée avec d'autres et devint le butin d'un centurion. Cet officier romain ne se conduisit pas en homme du monde. Et de plus, il fut assez ingrat pour accepter qu'on lui rachetât sa captive contre bonne rançon. Au jour dit, les Galates prirent rendez-vous et comptèrent l'argent au centurion qui remettait Chiomara entre leurs mains. Elle fit signe à l'un d'eux, dit Plutarque, pendant que le centurion lui disait adieu en l'embrassant. Le Galate la comprit et abattit la tête du Romain d'un seul coup. Chiomara ramassa la tête, l'enveloppa dans sa robe, et, quand elle fut près de son mari, la jeta toute sanglante à ses pieds.

Dans cette même Galatie, l'époux d'une princesse gauloise nommée Camma avait été assassiné traîtreusement par un autre prince, son parent, amoureux de Camma. Le meurtrier avouait son crime qu'il présentait comme une preuve de son amour. Camma fit semblant d'attacher quelque prix à cette raison. Des amis la pressaient, le meurtrier étant un personnage très puissant. Elle feignit de se décider enfin, et, comme elle était prêtresse de Diane, elle emmena ce prince devant l'autel de la déesse pour y échanger leur serment. Là, prenant une coupe avec laquelle elle avait fait une libation, elle but une partie de la liqueur et tendit le reste au prétendant. La coupe contenait de l'hydromel empoisonné. Camma se tourna vers le prince pour lui annoncer sa vengeance. Il mourut le soir même et elle eut la joie d'apprendre cette mort avant d'expirer ⁸.

On cite encore une autre Gauloise que je préfère à ces violentes. C'est une Éponine qui était la femme du Lingon Sabinus, compromis dans le mouvement d'indépendance de Civilis qui eut lieu sous le règne de Vespasien et que les tribus ne suivirent pas. Son mari se cacha dans un souterrain et fit répandre le bruit de sa mort. Elle, cependant, vivait parmi les autres femmes en grande tenue de veuve éplorée, et rejoignait la nuit son mari troglodyte. Il crut pouvoir obtenir sa grâce. Elle l'accompagna à pied jusqu'à Rome après l'avoir déguisé à force d'emplâtres en mendiant infirme. Les sondages n'ayant pas aboutis, elle revint avec lui reprendre la vie de termitte. Cette existence en partie double dura neuf ans, pendant lesquels elle eut deux enfants. Elle dissimulait ses grossesses par un onguent qui lui faisait gonfler tout le corps et la faisait paraître hydropique, ce qui lui permettait de paraître aux Thermes sans éveiller aucun soupçon. Le mari fut enfin arrêté. Elle l'accompagna à Rome : on dit que son courage arracha des larmes à Vespasien qui se contenta toutefois de cet accès de sensibilité et refusa la grâce. Alors elle demanda à mourir avec son mari et l'obtint. On tua ensemble ce patriote gaulois sans cervelle et cette

admirable héroïne si proche des plus beaux exemples de notre temps.

Pendant les guerres locales, les Gauloises étaient placées autant que possible, à l'écart du combat, mais on ne réussissait pas toujours à les tenir éloignées. On les mettait à l'abri, quand on le pouvait, dans des souterrains-refuges, labyrinthes creusés près des villages et qui échappaient aux armées en mouvement. C'est dans un de ces souterrains qu'avait vécu Sabinus. D'autres fois, les marais fournissaient une protection. César rapporte que les Nerviens s'en servirent ainsi. Mais en d'autres endroits, les femmes surgissaient au milieu des guerriers et créaient souvent le désordre. Elles suppliaient pendant les sièges, hurlaient, faisaient des émeutes : elles faillirent provoquer par leurs cris la capitulation d'Avaricum, puis changeant soudain d'avis exigèrent la lutte jusqu'au bout. La bataille ne leur faisait pas peur. Tacite parle de leurs larges épaules et de leur stature pareille à celle des hommes. Ammien Marcellin, recopiant en cet endroit un passage du livre perdu de Timagène d'Alexandrie sur la Gaule, les a décrites au cours d'une rixe avec un étonnement discret. « Même une troupe d'hommes ne faisait pas peur à cette virago aux yeux glauques, plus puissante que le mâle par ses armes naturelles : et c'était un beau spectacle que de la voir, le cou gonflé, les narines frémissantes, décochant des coups de talon terribles ou lançant ses bras immenses, aussi rapides et percutants que les engins de catapulte lancés par une corde ».

VIE RUSTIQUE DES GAULOISES

Nous sommes pauvrement renseignés sur la vie de ces Gauloises, mais elle semble avoir été, avant les Romains, hautement rustique. Posidonius conte une histoire édifiante d'accouchement clandestin en plein travail qui exigeait de la parturiente une grande énergie : on s'aperçoit que la Gauloise en question participait avec d'autres femmes à des travaux de terrassement dont son état intéressant ne l'avait pas dispensée, et elle reprit sa pelle sans commentaires après avoir satisfait aux exigences de la nature. D'autres étaient bûcheronnes, un très grand nombre dans la classe pauvre participaient aux travaux agricoles et, lorsqu'on trouva de l'or dans certaines rivières gauloises, il y en eut qui furent chercheuses d'or et passèrent le sable à la casserole comme en Californie. Dans les grandes villes gallo-romaines, la plupart des femmes étaient employées aux ateliers de tissage, aux fours à poterie et aux briquetteries qui dépendaient du domaine, unités artisanales souvent assez nombreuses qui étaient placées sous la direction de la maîtresse de maison.

Lorsque « l'intégration » eut été réalisée, dans la mesure où cette entreprise réussit*, la vie gallo-romaine apporta quelques nouveautés

* Certains historiens du Bas-Empire pensent que la fusion ne s'est jamais produite entre Barbares et Romains et, en particulier, qu'il n'y a jamais eu de mariages entre

du moins aux femmes de la classe riche. On envoya les filles à l'école où elles recevaient dans des classes mixtes la même instruction que les garçons. Certaines poussaient plus loin leurs études. On trouve des sages-femmes et des femmes-médecins à Nîmes, à Bordeaux, à Lyon. D'autres géraient les domaines du mari. Pline nous parle d'une Fannia, gallo-romaine, épouse de Sénécion, qu'on poursuit en même temps que son mari pour un livre que celui-ci avait écrit sur Helvidius Priscus qui avait été au Sénat un des derniers défenseurs de la liberté : elle l'avait aidé en prenant des notes et en recopiant des documents. Une des savantes correspondantes de saint Jérôme, Helvidia, habitait Bayeux, et elle était assez riche pour expédier en Palestine un esclave chargé d'éclaircir quelques doutes.

Le même contraste existe dans les mœurs entre la Gaule celtique et la Gaule romaine. Les mœurs celtiques sentent l'écurie. Les guerriers tatoués s'assoient en rond dans les grandes huttes, sur des bottes de roseau. Les femmes restent à part : elles ne paraissent à ce banquet qu'avec permission et ne participent ni aux tams-tams ni aux réjouissances. La vie de famille est toute paysanne. On prend le bain en commun, mari, femme, enfants et le *subligar* romain paraît inconnu de ces bonnes gens. Après quoi, les femmes présentent des bols de bouillie d'avoine auxquels le savant celtisant Hubert donne justement le nom de *porridge*. Le père règne à sa guise sur ces mangeurs de porridge. Il a droit de vie et de mort sur sa femme et ses enfants comme chez les anciens Romains. S'il meurt, ce droit passe aux parents mâles de la femme. Les femmes apportent toutefois une dot qui reste leur propriété et cette dot est doublée par un douaire offert par le mari : l'une et l'autre constituent une sorte de majorat inaliénable qui passe au survivant.

La monogamie est la règle, mais comme en Chine des secondes femmes et des esclaves peuvent être adjointes à la femme principale. Cette solution pleine de bonhomie se réglait par de simples achats. Chez les Celtes d'Irlande, on achetait les concubines sur la grand-

eux. « Une constitution impériale de Valentinien et de Valens (370) prohibe sous peine de mort les mariages entre les provinciaux (les habitants de l'Empire) et les Barbares. L'interdiction est restée en vigueur dans les pays Wisigoths et le roi Théodoric le Grand l'appliqua en Italie aux mariages entre Goths et Romains. Si cette défense est restée lettre morte dans le royaume franc, c'est peut-être parce que les Saliens ont fondé peu d'établissements en Gaule en dehors du Nord du pays. La différence de costume contribuait aussi à empêcher la pénétration. Le Gallo-romain, l'Italien s'habillaient à la romaine, ils avaient des vêtements flottants, les cheveux courts, ils sortaient désarmés. Les Barbares, au contraire, revêtaient des tuniques ajustées, ils s'affublaient de peaux de bêtes et de fourrures, ils ne quittaient pas leurs armes, ils portaient des cheveux longs qu'ils tressaient. Qu'on imagine une femme gallo-romaine s'affichant avec un Barbare ainsi accoutré! » (R. Latouche, *Les grandes invasions et la crise de l'Occident*; Aubier 1946, p. 223.) Ailleurs, le même auteur précise : « Beaucoup de Gallo-romains n'ont jamais vu de Barbares. » *Ibid.* p. 222.

place à la foire annuelle. Hubert affirme d'après certains auteurs que chez les Gaulois il y avait des mariages à l'essai dans lesquels l'achat n'était qu'une location : cette union ne devenait définitive que s'il y avait des enfants. Cette coutume dura jusqu'au ^{xii}^e siècle chez les Celtes d'Écosse ⁹. On apprend chez les mêmes auteurs que le divorce était admis dans les tribus celtes par consentement mutuel et que cette coutume était si respectée que le droit canon dut la tolérer.

CERTIFICATS DE MORALITÉ

Mais César, et vers le même temps, quelques voyageurs indiscrets se sont exprimés assez vertement sur ces Gaulois d'avant la conquête. Strabon a vu en Armorique des prêtresses qui menaient dans une île des bacchantes furieuses qu'on entendait de la côte. Chaque année, lors d'une grande fête, elles abattaient le toit de leur temple et le reconstruisaient en une nuit, déchirant et immolant de leurs propres mains en poussant des cris hystériques celles qui laissaient tomber pendant cet office les matériaux sacrés. Ces folles passaient le détroit de temps en temps pour aller visiter à leur guise les mâles de la terre ferme, puis elles revenaient dans leur gynécée insulaire soigneusement défendu. Le pudique Jullian dissimule en note une citation de Strabon qui dit que chez les Gaulois « les femmes étaient communes entre les mâles ¹⁰ », fâcheuse allégation qui est répétée par Diodore de Sicile et Athénée, et une autre citation, plus tardive, de saint Eusèbe qui affirme carrément que « les Gaulois s'accouplent en toute liberté et sans aucune pudeur ¹¹ ». Ces informations lui paraissent si horribles qu'il les cite en grec. César n'était pas moins catégorique sur les Bretons qu'il avait rencontrés en passant la Manche. « Les femmes sont les épouses communes de groupes de dix à douze hommes, écrit-il, formés généralement de frères, de pères et de fils. » Il ajoute que les enfants qui naissent de cette escouade familiale sont censés appartenir à ceux qui ont introduit les mères encore vierges dans les maisons ¹². Hubert, qui est moins vertueux que Jullian, est choqué toutefois par cette situation : il suggère que César a pu confondre avec les Pictes, peuplade dont le caractère celtique est douteux ¹³.

Il est bien probable que la conquête romaine a atténué le pittoresque des mœurs celtiques des Gaulois. On ne sait si celles-ci disparaurent tout à fait, on se demande si les femmes gauloises sont devenues partout d'honorables matrones romaines. Leurs manières celtiques nous enseignent, toutefois, que les formes approximatives de la monogamie peuvent développer chez la femelle les mêmes sentiments de fierté et d'attachement que nous croyons inséparables de la fidélité conjugale. Les fières Galates si jalouses de n'avoir qu'un seul maître, les redoutables viragos dont les moulinets assommaient leurs adver-

saires, les féroces femelles des Cimbres partageaient vraisemblablement avec quelques collègues la couche du Barbare blond leur époux. Mais leur orgueil n'en était pas moins un orgueil de possession et d'exclusivité. Leur morale sexuelle, moins étroite que la nôtre, admettait apparemment avec quelque dédain que le mâle sautât de temps en temps sur quelque autre membre de la basse-cour. Leur orgueil était celui d'une *femme de chef*, qui est au-dessus de cela. Tous les contemporains ont souligné cette fierté des Gauloises, cette morale de l'honneur si particulière et si étrangère à toute autre morale, que nous reverrons aussi chez les Francs et chez les Germains. « Adorer les dieux, ne rien faire de bas, exercer son courage. » Telle était la belle maxime des druides, dans laquelle on voit qu'il y a peu de place pour les devoirs envers le prochain. Cette fierté *pour soi* est peut-être le secret des femmes celtiques. Nous la mesurons à notre aune qui est étriquée et définit des convenances. Il n'y a pas de *convenances* dans les morales de l'honneur, mais des attitudes, des réactions. C'est peut-être l'explication de ces disparates que l'esprit romain, essentiellement juridique, était peu disposé à apprécier.

FILLES ET FEMMES DE GERMANIE

La *Germanie* de Tacite ressemble à une conférence sur les Peaux-Rouges prononcée par un colonel des gardes-frontières devant un club de Boston. Il faut ajouter que Tacite a une secrète admiration pour ses tribus Peaux-Rouges en lesquelles il reconnaît la bravoure et les vertus des pionniers. La science allemande a construit un portique de savants in-octavo autour de cette Bible des grands Barbares blonds. Un savant jeu d'échos enregistre les réponses des *sagas* nordiques à chacune des phrases du texte sacré. On s'aperçoit que Tacite s'est plus d'une fois trompé. Finalement, nos Germains sont reconstitués avec autant de soin que le diplodocus de Cuvier. Ils font fièrement leur entrée dans l'histoire couverts d'étiquettes et numérotés comme des pièces de musée.

CHASTETÉ ET NATURISME DES GERMAINS

En général, on est plutôt satisfait de la conduite des Germains à l'égard des femmes. D'abord, on a la satisfaction, bien rare dans l'antiquité, d'enregistrer des félicitations sur leur chasteté. Cette chasteté n'était pas acquise chez eux à coups de gourdin comme chez les chrétiens ou à force de discours comme chez les Romains. Elle était d'essence militaire et reposait sur un préjugé hygiénique. « Chez eux, dit César, plus on a gardé sa virginité, plus on est estimé par son

entourage. Les uns pensent qu'on devient ainsi de plus haute taille, les autres qu'on est plus fort et plus nerveux. Avoir connu la femme avant l'âge de vingt ans est à leurs yeux une grande honte ¹⁴. » Le farouche Salvien reconnaît également cette heureuse disposition. Il écrit des Goths qu'ils sont « une race perfide mais chaste », des Saxons qu'ils sont cruels « mais d'une extraordinaire continence » et des Vandales qu'ils ignorent toute forme d'impureté ¹⁵. On verra que ces appréciations optimistes ne sont pas toujours vérifiées, chez les Francs en particulier.

Il ne faut pas s'étonner si ces peuplades tranquilles s'écartaient peu de l'innocence des premiers âges. César, dans le même passage, déclare qu'ils ne font point de mystère de la différence des sexes. Hommes et femmes chez eux se baignent ensemble dans les rivières sans aucun vêtement et, très souvent, dans leurs villages, ils n'ont rien d'autre sur le corps que de courtes peaux de bête dont Isidore de Séville rapporte qu'elles ne couvraient que les épaules et la poitrine.

Cette bonhomie toute spartiate s'accommodait fort bien de la monogamie. Les Germains étaient les seuls des peuples barbares à montrer cette modération, constate Tacite, qui admet toutefois que pour des raisons de convenance et de politique certains chefs étaient amenés à s'éloigner de cet usage. Arioviste eut ainsi une épouse souabe et une seconde épouse en titre qui était la sœur du roi de Norique. Guiserich qui conduisit les Vandales en Afrique, Théodoric qui régna sur le royaume goth d'Italie étaient l'un et l'autre fils de concubines princières. Adam de Brême rapporte que dans les tribus installées en Suède, les hommes avaient souvent deux ou trois femmes et que les riches en avaient même davantage : mais ce témoignage est discuté. Si l'on fait exception de ces tribus suédoises, la monogamie est constatée partout, sauf dans quelques familles princières.

MARIAGE ET TROUSSEAU DE LA JEUNE GUERRIÈRE

Le mariage avait lieu pourtant, contrairement à ce que dit Tacite, sous la forme sommaire de l'achat. On trouve encore dans le vieux droit germanique pour désigner le mariage les expressions latines *emere uxorem*, ce qui veut dire tout crûment acheter une épouse, *vendere feminam*, vendre une femelle, la fiancée est appelée *puella emptā*, la fille achetée, et les fiançailles sont désignées par le terme peu romantique de *mercatio*, le marchandage. Le prix de l'achat (*wittum* ou *wittimon*) fut d'abord, comme il est naturel, la propriété du père, et c'est plus tard seulement qu'il fut attribué ou payé à la fille sous forme de dot, partiellement ou en totalité, avec des variantes suivant les lois locales ¹⁶. La femme reçoit, en outre, du mari une corbeille de noces qui consistait en bœufs et en armes : dans les bonnes familles, elle

comprend généralement un cheval bridé, un bouclier avec une framée et un glaive. En énumérant de trousseau, Tacite voit bien qu'il s'agit là d'objets indispensables à un jeune ménage. « Tel est le lien suprême, dit-il, tels sont les rites mystiques, tels sont pour eux les dieux du mariage : pour que la femme n'aille pas imaginer que son destin peut se jouer ailleurs que dans les nobles projets et les hasards de la guerre. » Il y a de la grandeur dans cette remise amicale des outils de la destinée. Ce foyer n'est pas fait pour faire bouillir le pot-au-feu : on dit clairement au jeune marié que ce n'est pas tout d'avoir une femme et qu'il faut encore la défendre et assurer aux enfants des terres et des bœufs. La fiancée, de son côté, n'arrivait pas les mains vides. Tacite dit au même endroit qu'elle offrait quelques casse-têtes : comme on offre de nos jours une montre-bracelet*.

L'ADULTÈRE, LES VEUVES, L'EUGÉNISME

L'adultère n'était pas pris à la légère par ces fiers Sicambres. Voici comment Tacite en décrit le châtiment. « On coupe les cheveux de la coupable, puis on la chasse de la maison conjugale toute nue en présence de ses parents et on la promène à coups de fouet dans cet appareil à travers le village¹⁸. » Car, dans ce pays-là, ajoute amèrement Tacite à l'usage de ses lecteurs romains, on ne s'amuse pas spirituellement de l'étalage du vice et on n'appelle pas cela « être de son temps ». Quand une femme est chassée pour adultère, ni sa beauté, ni sa jeunesse, ni la richesse de sa famille ne peuvent lui faire retrouver un mari. En réalité, Tacite est au-dessous de la vérité : il ne se rend pas compte que les peuples voisins du Rhin qu'il a visités donnaient déjà les preuves d'une coupable indulgence : dans l'ancien droit germanique, le mari ou tout proche parent avait le droit de mettre à mort sur-le-champ la femme adultère et son complice lorsqu'ils étaient surpris en flagrant délit. Il en était d'ailleurs de même en cas de vol. Saint Boniface, apôtre des Saxons au VIII^e siècle, donne des détails encore plus précis : la femme est contrainte à se pendre et le séducteur est étranglé¹⁹. La promenade mentionnée par Tacite se retrouve pourtant chez saint Boniface, mais son dénouement est tragique. Quelquefois, dit-il, la femme est remise aux autres femmes qui la promènent en l'accompagnant de coups de fouet et de coups de couteau et la promenade se termine par un lynchage. Et c'est seulement dans les lois germaniques postérieures, celles du X^e et du XI^e siècle, qu'on voit le

* Le glaive mentionné par Tacite a embarrassé quelques commentateurs, car il ne fait pas partie de l'armement habituel des peuples de Germanie. Les plus savants le regardent comme un cadeau symbolique qui représente le droit de vie et de mort sur la nouvelle épouse qui est remis au mari par le père¹⁷.

châtiment perdre quelque chose de sa férocité et qu'il est borné à l'exhibition punitive décrite dans la *Germanie*.

Tacite dit encore sur cette monogamie rigoureuse quelque chose de plus étonnant. Chez certains peuples de Germanie, les femmes ne peuvent se remarier lorsqu'elles sont veuves. « On ne se marie que lorsqu'on est vierge et la femme ne connaît qu'une fois les espoirs et les vœux du mariage. Elles ne connaissent qu'un seul homme et ainsi elles ne s'unissent qu'à un seul corps et à un seul destin »²⁰. Tacite met cela sur le compte de la chasteté et les loue de préférer le mariage au mari. C'est le genre de sottise qu'on écrit lorsqu'on poursuit les antithèses. Il n'a pas compris ici ce qu'il sent si justement en d'autres endroits, ce qu'il y a de fierté guerrière, de force virile, dans cet attachement tout animal, dans cet attachement de louve que notre morale n'encombre pas.

Cette fermeté aurait dû conduire au suicide des veuves comme dans l'Inde. Il faut avouer que cette pratique est peu attestée. Müllenhoff affirme bien que chez les Frisons, la coutume interdit longtemps le second mariage des veuves, Néocorus qu'il est encore désavoué chez les Dithmanes du Holstein au xvi^e siècle, mais Procope, historien de Justinien, est seul à rapporter des suicides de veuves chez les Érules, peuple originaire du Danemark²¹. On en rencontre d'assez nombreux exemples, en revanche, dans la tribu slave des Wendes ou Venèdes, et chez d'autres tribus slaves établies en Pologne ou dans le territoire des Scythes.

Pour finir ce tableau des bonnes mœurs, Tacite conclut sa description en affirmant que les Germains regardaient comme un acte honteux de limiter le nombre des naissances et de tuer les enfants en bas-âge. Et il ajoutait cette épigramme adressée à ses contemporains : « car on obtient plus des bonnes mœurs que des bonnes lois ». Ce beau mouvement final est un peu trop péremptoire. En fait, comme beaucoup d'autres peuples, les Germains se débarrassaient des enfants mal conformés ou nés avant terme. Ce droit paraissait même si imprescriptible pour une nation guerrière que les tribus de Germanie installées en Islande n'acceptèrent le catholicisme qu'à la condition que ce droit fût confirmé. Mais il est juste d'affirmer, et c'est là ce que Tacite veut dire, qu'on se bornait à sacrifier des infirmes qui ne pouvaient avoir pour avenir qu'une vie d'esclavage et qu'on ne voyait pas comme à Rome des avortements ou des infanticides provoqués par la cupidité, l'amour-propre ou le désir de mener une vie agréable.

LES FEMMES DES GERMAINS A LA GUERRE : LES CHARIOTS DE VERCEIL

La guerre ne faisait pas peur à ces fières femelles blondes. Elles se souvenaient à ce moment-là du cheval et de la framée qui avaient

constitué d'abord tout leur ménage. Tacite dit qu'elles étaient placées non loin de la ligne de bataille et qu'on entendait leurs *you-you*, pareils à ceux des femmes arabes, au milieu du fracas des combats. « On a gardé le souvenir, dit-il, de batailles presque perdues dont elles changèrent l'issue par leur courage et leurs exhortations ²². » Maurikios confirme la présence de ces *smalas* dans les batailles livrées par les Francs et les Lombards et Tacite lui-même avait vu le batave Civilis, pareil à un émir, placer sa mère et ses sœurs ainsi que les femmes et les enfants des autres chefs, au milieu des troupes qui battirent la légion du légat romain ²³. César les avait retrouvées dans l'armée d'Arioviste. Il leur arrivait même de s'armer comme les hommes et de participer au combat. Dion Cassius rapporte qu'on trouva des cadavres de femmes avec leurs armes pendant la guerre contre les Marcomans ²⁴ et Vopiscus dans sa *Vie d'Aurélien* qu'on en découvrit qui étaient en tenue de combat parmi les prisonniers goths qu'avaient faits les Romains ²⁵.

Ces Walkyries étaient une exception. Quand les femmes accompagnaient l'armée, on les plaçait avec les chariots au centre du dispositif. Cette situation ne dispensait pas de l'héroïsme et l'histoire des peuples germaniques en a gardé un souvenir tragique et illustre, dans le massacre des Cimbres par Marius à la bataille de Vercel. Les Cimbres avaient amené avec eux tout leur peuple. Lorsqu'ils offrirent le combat aux légions de Marius, les femmes, debout sur les toits des chariots, commencèrent à frapper sans arrêt sur les tambours de guerre aussitôt que la ligne des guerriers eut entonné le péan barbare. Pour ne pas fléchir sous le choc des Romains, les guerriers avaient soudé leurs rangs par des chaînes. Quand cette muraille d'hommes s'écroula, la ligne de défense ne put se reformer et les femmes se trouvant sans défenseurs dans l'enceinte des chariots étranglèrent leurs enfants et les jetèrent sous les pieds des chevaux, se battirent furieusement à coups de haches, puis, se voyant perdues, elles s'égorgeaient mutuellement. Posidonius racontait que l'une d'elles, ne trouvant plus d'autre femme pour la tuer, se pendit au timon d'un chariot après avoir attaché le cou de ses enfants à ses chevilles par un nœud coulant. Il n'y eut pas de survivante de cette journée qui fait penser, avec ses tambours et ses victimes enchaînées, à un sacrifice barbare offert au dieu de la guerre.

Comme il y a toutes sortes de guerres, les circonstances étaient souvent moins tragiques. César a vu les Suèves mettre leurs femmes à l'abri dans d'impénétrables forêts. Les Chérusques qui se rendaient insaisissables par leur extrême mobilité ne s'encombraient probablement pas de leurs familles. Enfin, il y avait des labyrinthes souterrains qui servaient de refuge en Germanie comme en Gaule. C'étaient des protections précaires mais qui épargnaient les holocaustes grandioses au milieu des chariots en feu.

Les Germains aimaient ces filles si énergiques qui leur étaient si attachées. Quand on voulait s'assurer de leur tranquillité, on demandait les filles des chefs en otages. Ils respectaient alors leurs traités avec scrupule pour qu'il n'arrivât pas le moindre dommage à ce précieux dépôt.

LA VIE PRIVÉE EN GERMANIE

Leurs vêtements étaient peu de chose. Nous avons dit plus haut que certaines tribus se contentaient du plus sommaire. Tacite dit que les femmes s'habillaient comme les hommes. Les archéologues ne sont pas de son avis. Ils n'ont découvert qu'un seul exemplaire de femme portant les braies gauloises : c'est le bas-relief qui figure sur la Legion-kastell de Mayence, et cet exemplaire unique a provoqué des discussions. On pense en général qu'elles portaient des robes de couleurs vives en se servant, pour la teinture, de pastel et aussi de noix de galle qui donnait des tons rouges ou vert olive. Priskos raconte qu'une ambassade envoyée par l'empereur de Byzance auprès d'Attila put voir la femme et la fille du « fléau de Dieu » bourgeoisement occupées à teindre un coupon. Les archéologues sont toutefois d'accord avec Tacite pour admettre que les femmes des Germains portaient une tunique sans manches. C'est tout ce qu'ils leur laissent de spartiate dans leur vêtement.

Dans les tribus de Germanie, la vie des femmes était simple et rustique. Il n'y avait pas de villes. La description des villages qu'on trouve dans Tacite fait penser à des villages nègres ou aux villages du Vietnam : ce sont des huttes de bois disposées en désordre et ayant chacune un petit enclos. Les chefs tiennent à honneur de ne rien faire quand ils ne font pas la guerre. Les villages se chargent de la nourriture des guerriers. Cette saine morale a une conséquence fâcheuse pour les femmes. Ce sont elles qui cultivent la terre, besogne qu'elles partagent avec les vieillards, les mâles impropres à la guerre et les esclaves quand il y en a. On rencontrait même des tribus dans lesquelles cet effort de la communauté était encore jugé excessif. Un peuple voisin des Sarmates que Tacite appelle des Fennes (ce sont les Finnois de Lithuanie) en était encore à l'âge de pierre. Ils ne connaissaient que la chasse et n'avaient que des flèches aiguës avec un bout d'os. Les femmes les accompagnaient ça et là, dit Tacite, et demandaient une part du gibier. Elles avaient là assurément une existence qui manquait de dignité, bien que Tacite félicite ce peuple de sa liberté totale qui l'affranchissait de la crainte des hommes aussi bien que de la crainte des dieux ²⁵.

PROPHÉTESSES ET CHAUDRONS

Le prestige des femmes était toutefois très grand chez les anciens Germains. Les femmes avaient chez eux un caractère sacré. Leurs prêtresses, comme chez les Gaulois, savent scruter l'avenir. Les *Völva*, qui sont les *Louves* gardent les secrets des hommes et des dieux : seules, elles peuvent lire les *runes* sacrées qui contiennent l'explication de toutes choses et elles les apprennent au héros pour lui découvrir les paroles qui commandent aux éléments. D'autres portent des ceintures de bronze quand elles couronnent les prisonniers de guerre pour les conduire comme des victimes vers les immenses chaudrons de bronze sur lesquels elles les écorchaient. Beaucoup passaient pour avoir reçu le don de prophétie. Cette particularité valut à quelques-unes de belles carrières politiques. La plus célèbre de ces *voyantes* est Velléda dont Châteaubriand a fait une druidesse et qu'il a transportée chez les Bretons. Velléda était en réalité une Bructère, peuple germanique de l'embouchure de l'Ems qui avait été soumis par les Saxons. Elle s'était acquise une grande autorité en prédisant au chef batave Civilis qu'il remporterait la victoire sur les troupes de Mucius Lupercus. Après la victoire, on lui fit hommage du général romain dont elle ne put prendre possession parce qu'il fut assassiné en route. Elle fut plus heureuse avec la galère amirale de Cerialis dont la flotte avait été surprise en pleine nuit par les Germains : on la transporta heureusement jusqu'à elle par les bouches de la Lippe ²⁷. Elle vivait dans une tour inaccessible et ne se montrait à personne. On la regardait comme une sorte de divinité. Elle fut prise pour arbitre conjointement avec Civilis par les Teutères et les habitants de Coloniae Agrippinae (qui est Cologne) en garantie de leur traité. Et plus tard, c'est à elle encore que Cerialis s'adressa pour offrir la pacification. C'est le seul exemple connu chez les Germains d'un rôle diplomatique que les Gauloises remplirent plus d'une fois. Cette Velléda eut le sort de l'astrologue qui tomba dans un puits. On croit d'après un passage des *Silves* de Stace qu'elle mourut en captivité chez les Romains.

D'autres prophétesses fleurirent en des temps voisins, mais elles sont moins connues. Tacite mentionne en même temps que Velléda une Albrinia, qui s'appela peut-être en réalité Albruna et que Drusus, selon Suétone, aurait consultée. Dion Cassius cite une Ganna que l'empereur Domitien reçut à Rome ²⁸. Et Suétone raconte encore que l'empereur Vitellius ne pouvait se passer des conseils d'une pythionisse qu'on lui avait offerte et qui appartenait à la tribu des Chattes ou Hasses, qui sont devenus depuis les Hessois. Ces devineuses de Westphalie ou de Bohême figurent encore dans les annales de Fulda et dans les chroniques de Grégoire de Tours, après quoi elles

n'apparaissent plus que sous le vilain nom de sorcières qui défigure passablement leurs traits.

Leur apparition épisodique ne doit pas faire illusion, mais elle n'est pas négligeable non plus. Peut-être représentent-elles cette part de superstition et de brume, cette vocation mystique, ce vertige devant les secrets et les refus des dieux que les peuples du Nord traînent avec eux comme la fumée d'un perpétuel chaudron. Les herbes sur lesquelles Velléda attend le reflet de la lune nous gâtent le tambour des guerrières sur leurs chariots. On aimerait mieux que la cuisine obscure des dieux n'eût rien à voir dans cette affaire : et qu'on garde seulement le souvenir de ces femelles sauvages, de ces louves sans pensée, qui n'interrogent pas les astres, qui ne savent rien que leur destin de bête et qui l'acceptent sans crier.

LES FEMMES DES ROYAUMES BARBARES

Le mélange de populations qui se produisit en-deçà du Rhin et du Danube ne fut pas favorable au règne de la morale. Les Germains qui défilent chez Tacite en grande tenue de pureté barbare prirent de mauvaises habitudes. Au ^v^e siècle, il y avait encore un fantôme de légitimité, une fiction d'autorité impériale et d'ordre dont les chefs barbares apparaissaient comme les dépositaires indisciplinés. Mais au ^{vi}^e siècle, l'Occident est devenu un *no man's land*. Il n'y a plus d'armée romaine, plus d'autorité romaine, plus rien qu'un pays sans maître que les Francs sont incapables de gouverner et de tenir parce qu'ils sont incapables de le *quadriller* : tache blanche sur la carte d'Occident, qu'on partage, qu'on triture, qu'on tire au sort et que parcourent continuellement des bandes armées, villes et contrées libres au fond, qui s'administrent à leur guise, mais qui risquent toujours de voir fondre sur elles quelque *rezzou*.

Les Francs, eux n'ont pas changé grand-chose à leurs coutumes germaniques. C'est toujours une république de guerriers. La guerre est toujours leur mère nourricière et même leur unique ressource personnelle. Mais la guerre a changé de caractère parce qu'il n'y a plus d'ennemi : il n'y a plus qu'un vaste espace libre et des querelles sur le butin. Le chef est resté le chef de guerre, *Herzog*, celui qui conduit l'armée, et il a ses clients, *Leute*, ses gens, ses *leudes*, qu'il doit nourrir, récompenser, payer et qu'il ne peut entretenir que par la guerre. Quand la bande des pirates est repue, qu'on l'a bien promenée de villa en villa, qu'on a fait bombance, il faut aller se refaire par un coup, une expédition. Les chefs ont tous leur trésor pour monter ces coups et se procurer des hommes. Celui qui ne monte pas d'expédition est abandonné par ses hommes. Et tous les coups sont permis

dans cette guerre de corsaires, les trahisons, le piège, la corruption, l'assassinat. Le plus fort est celui qui règne comme un caïd sur toute une zone et qui distribue autour de lui les affaires fructueuses. La vie de Clovis est la vie d'un chef de gang dans une Amérique où il n'y aurait pas de shériffs ni de *rangers*.

Cette terre désarmée, sans frontières, sans légions, sans préteurs, aurait été aussi inhabitable que les vallées les plus déshéritées du Klondyke, si les indomptables pirates francs n'avaient pas été impressionnés et pour ainsi dire épouvantés par la crainte de la colère de Dieu, laquelle était à leurs yeux clairement illustrée par les redoutables miracles du grand saint Martin. Le christianisme qui n'avait pu imprimer sa marque au monde romain prit une revanche éclatante sur les Francs. Des vieillards furent les protecteurs de ces villes sans murailles. Les cavaliers les plus sauvages s'arrêtaient net devant leur dalmatique. Leurs églises sans protection étaient des asiles inviolables. Chilpéric, petit-fils de Clovis, époux de Frédégonde, qui passe pour un monstre, déroule devant un synode un manuscrit de droit canon et le commente avec une gravité de procureur pour montrer qu'il n'exige rien qui ne soit conforme à la loi de l'Église. Le même Chilpéric, méditant quelque crime exorbitant, demande permission au grand saint Martin en faisant déposer une lettre sur son tombeau vénérable de Tours. Il y joint un parchemin blanc pour la réponse. Et saint Martin n'ayant rien répondu, il soupire et s'abstient. Les évêques gouvernent, admonestent, prophétisent et leurs mains impuissantes protègent miraculeusement ce pays sans défense. Le baptême de Clovis avait valu à ce personnage peu recommandable l'appui précieux des évêques : mais il valut aux évêques une puissance morale sur toutes les tribus franques infiniment moins précaire que le royaume du premier mérovingien.

FILLES ET FEMMES DE CHEFS

Le sort des femmes est naturellement assez incertain dans cette société anarchique. Toutefois, elles sont protégées plus sévèrement qu'on ne pourrait le croire par des lois féroces qui portent encore l'empreinte de la chasteté germanique.

Voici les sanctions prévues par la loi salique pour les injures et outrages. Pour avoir serré furtivement la main d'une femme de condition libre, amende de 15 sous, pour lui avoir pris le bras, amende de 35 sous, pour lui avoir touché le sein, amende de 100 sous, pour un enlèvement, amende de 200 sous. On n'aura une juste idée de la gravité de ces sanctions que si l'on sait que l'*amende de composition* exigée pour le meurtre d'un homme est de 200 sous s'il s'agit d'un Barbare ou d'un Franc vivant sous l'empire de la loi salique et de 100 sous s'il s'agit

d'un Gallo-romain vivant sous l'empire de la loi romaine. *

L'avortement est puni d'une amende de 100 sous. Le meurtre d'une femme enceinte exige une amende de composition quadruple de celle qui est fixée pour le meurtre d'un homme. Appeler une femme prostituée sans pouvoir en faire la preuve est une injure punie d'une amende quinze fois plus élevée qu'une injure adressée à un homme. L'*amende de composition* ou *wergeld* payée pour racheter l'homicide est presque partout aussi élevée pour le meurtre d'une femme que pour celui d'un homme, et, en certains droits nationaux, supérieure. Il en est de même, en de nombreux cas, des crimes et délits commis contre une femme. La plupart des auteurs voient là une preuve supplémentaire de la considération que les peuples germaniques avaient pour les femmes. L'adultère est encore puni de mort par la plupart des législations. La femme coupable est remise à sa famille qui se charge de l'expédier promptement. Mais la répudiation n'est permise que pour adultère, maléfices ou violation des tombes.

Ces « filles de chefs » si vigoureusement protégées par la loi pénale sont traitées inégalement par les lois civiles. Les règles du mariage leur accordent, en général, des avantages considérables. Ces règles sont différentes pour les Francs qui vivent sous le régime de la loi salique ou de la loi ripuaire ou de quelque autre droit germanique, et pour les Gallo-romains qui contractent encore selon les termes du droit romain.

Le mariage se fait conformément à l'une ou à l'autre des deux coutumes, mais finalement il est toujours inspiré par l'image de la « fille de chef », précieuse cavale qu'on présente au frein avec une housse somptueuse et qui a droit à une mangeoire d'or.

DOT, DOUAIRE MORGENGAB

On achète toujours la fiancée germanique, mais la fille du comte franc n'est plus payée avec un cheval et une framée. Le prix de cet objet de luxe est compté désormais en sous d'or, en vêtements ornés, en terres, en troupeaux. Cette dot est inscrite devant témoins et reste la propriété de l'épouse. S'il n'y a pas de contrat, la loi fixe la valeur de la femme libre la plus pauvre à la somme de cinquante

* Ces amendes varient sensiblement avec les divers droits nationaux, très précis sur ce chapitre. Les comparaisons montrent qu'on punit sévèrement celui qui arrête une femme sur un chemin « *inter duas villas* » et lui enlève son voile, ou lui retrousse la robe jusqu'au genou, ou beaucoup plus haut encore, entreprises qui sont regardées comme des attentats à peu près égaux. On fait peu de cas des jeunes filles et l'amende est deux fois plus lourde s'il s'agit d'une femme mariée. Et, naturellement, la sanction varie considérablement selon que la victime est de condition libre, semi-libre ou servile. Par exemple le code des Alamans punit le viol d'une fille semi-libre d'une amende de 6 sous²⁹.

sous. Si le fiancé changeait d'avis après la signature de l'acte d'acquisition, il devait une compensation de soixante deux sous et demi.

Mais la « fille de chef » porte aussi sur elle un harnachement qui lui appartient. C'est le douaire que lui remettent ses parents et qui peut atteindre dans les familles princières une valeur considérable. Quand Chilpéric épouse Galswinthe, fille du roi des Wisigoths d'Espagne, elle lui apporte « de grands trésors » dit Grégoire de Tours, et inversement quand Chilpéric envoie sa fille Rigonthé se marier au fils du même roi, elle part avec cinquante chariots chargés d'objets précieux et une multitude d'esclaves. Le lendemain des noces, la nouvelle épouse recevait en outre de son mari un *don du matin*, le *morgengab*, remerciement du Barbare pour la première course de sa belle monture neuve, hommage à la fille intacte du guerrier invaincu. L'épouse aux tresses blondes restait la maîtresse de ces biens dont on avait payé sa possession. Galswinthe possédait ainsi une demi-douzaine de villes qu'un traité ultérieur énumère et le même traité stipule que les signataires s'engagent à reconnaître les dotations que pourra faire Gontran, roi des Burgondes, à sa fille Clotilde³⁰. Cette propriété risquait d'être précaire en ces temps troublés et pour toutes sortes de causes. Elle n'en était pas moins constatée : la femme était désarmée devant les voies de fait, mais la loi respectait en elle le sang des tribus indomptées.

Il y a des ombres à ce tableau. Chez les particuliers, la dot, payée par le mari pour obtenir l'épouse, est encore pendant longtemps, administrée par le père. On ne voit une évolution se dessiner qu'à partir du *vi^e* siècle, où la loi consent à ce que l'orpheline et la veuve reçoivent personnellement le tiers ou la moitié du *wittimon* qui est payé pour elles à *leur famille*³¹. De toutes manières, la fille, objet noble et précieux, n'est toutefois qu'un objet : ses parents décident souverainement de sa destinée conjugale, et le caractère de la *dot*, c'est-à-dire en ce temps-là, du paiement par lequel on achète la fille, est si solennel que le droit franc dispose qu'il n'y a pas le mariage valable ni d'enfants légitimes s'il n'y a pas eu paiement d'une dot. Ces clauses sont péremptoires. Et la législation ne les dément pas. Les filles subissent une tutelle complète, rigoureuse, dans les anciens droits germaniques (Saxon, Frison, etc.), métigée dans le droit ripuaire et le droit salique, qui les tient pour incapables, toutefois, de recueillir et de transmettre une succession immobilière *, discrimination qui joua un grand rôle, comme on sait, dans la transmission de la couronne de France.

* Il y eut un adoucissement à la fin du *vi^e* siècle, puis au *vii^e* siècle. Les femmes peuvent acquérir et leguer d'abord certaines catégories de biens immobiliers, puis elles purent hériter exactement comme les mâles, mais à défaut de mâles. Au *vii^e* siècle, on voit d'ailleurs la pratique adoucir ces règles rigoureuses³².

La coutume gallo-romaine était moins altière. Les femmes avaient déjà reçu du droit romain des garanties très substantielles de leur liberté. Leurs droits bien établis se passaient fort bien de sonneries de trompettes. Néanmoins, par quelques changements insensibles, on avait rapproché le mariage romain de la solennité germanique. Les Romains ayant la disgrâce de ne pas acheter leurs femmes avaient transformé les fiançailles en une cérémonie qui avait une certaine apparence d'opération commerciale. C'était un contrat par lequel on retenait d'avance et souvent de très bonne heure une fille pour laquelle on payait des arrhes. La rupture des fiançailles était également frappée d'un très gros dédit. Ces arrhes, ce dédit existaient depuis longtemps. Néanmoins ils pouvaient suggérer à l'amour-propre des jeunes gallo-romaines qu'elles étaient achetées à bon prix tout comme les orgueilleuses filles des Francs. L'acte de fiançailles était dressé par écrit, comme le contrat d'achat de la loi salique. La fiancée recevait une donation qui restait de même sa propriété. Mais le droit romain, fort peu militaire, stipulait qu'elle devait apporter une dot qui était gérée par le mari. Cette dernière clause était humiliante. L'ombre du pouvoir conjugal s'étendait encore fâcheusement sur la victime. Les jeunes épouses gallo-romaines pouvaient se consoler en se disant qu'en pratique les différences étaient fort peu sensibles.

Beaucoup d'usages antiques avaient été maintenus : le voile orange, presque rouge, la robe blanche, les six tresses, le nœud gordien de la ceinture, l'anneau qu'on passe au doigt qui mène au cœur : et même le simulacre de l'enlèvement, le cortège bruyant et le banquet que l'Église n'arrive toujours pas à rendre plus sage.

Beaucoup d'usages avaient été maintenus : le voile rouge, les six tresses, le nœud gordien de la ceinture, l'anneau qu'on passe au doigt qui mène au cœur : et même le simulacre de l'enlèvement, le cortège bruyant et le banquet que l'Église n'arrive toujours pas à rendre plus sage.

L'ÉGLISE ET LA VIE PRIVÉE

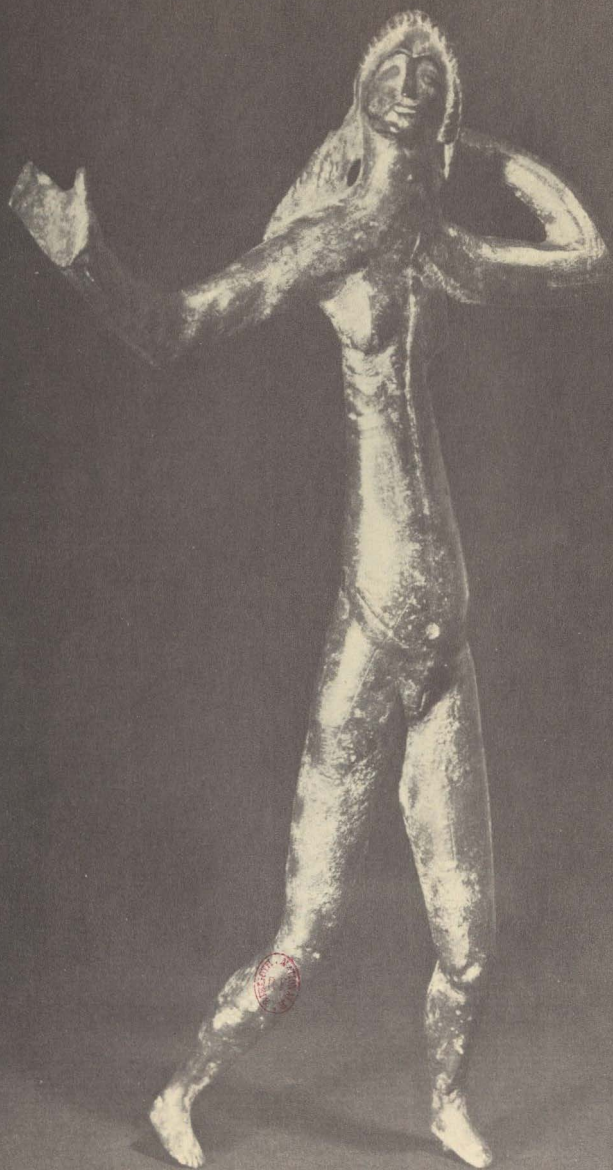
Chez les Francs comme chez les Gallo-romains, toutes ces cérémonies restent civiles et la signature du contrat est l'acte principal. Les époux chrétiens pouvaient assurément assister à la messe et à la communion le jour de leur mariage. Ils recevaient la bénédiction du prêtre tandis qu'on tendait un voile blanc au-dessus de leurs têtes. Mais cette bénédiction n'était pas obligatoire. On a l'impression toutefois que l'Église s'était dès ce moment arrogé des pouvoirs que nous connaissons mal mais qui sanctionnaient son intervention. Nous le savons, en particulier, par le procès qui fut intenté à Prétextat, évêque de Rouen, pour avoir marié sans autorisation Brunehaut et le fils de Chilpéric,

Mérovée. Saint Médard avait pris une décision plus grave encore en autorisant sainte Radegonde, femme de Clotaire, à entrer en religion malgré son mariage. On voit aussi que plus tard Grégoire de Tours refusa de prendre une pareille responsabilité à l'égard de Bertheffède, fille du roi, mariée également, qui demandait à entrer dans un monastère dirigé par sa mère. Les évêques, d'autre part, regardaient comme un devoir de leur charge de réprimer les innombrables écarts de la vie privée des rois et des grands. La besogne ne leur manquait pas. Mais le succès était rare. Le roi Clotaire, ayant pris le royaume de son neveu Théodebald, « fit entrer sa femme dans son lit » : réprimandé par les prêtres, il fit cadeau de la femme à un de ses ducs, solution que Grégoire de Tours paraît trouver très suffisante. Saint Germain eut moins de chance avec Charibert, roi de Paris, frère du même Clotaire. Il avait plusieurs femmes qu'il appelait ses épouses et leur adjoignit la sœur de l'une d'entre elles qui était religieuse. On voit dans le récit de Grégoire de Tours que c'est ce dernier point et non la polygamie qui émut le pieux évêque. Charibert fut excommunié avec sa religieuse mais s'en soucia fort peu. Grégoire de Tours note avec satisfaction qu'il mourut « quelque temps après », dénouement qu'il n'ose pas présenter expressément comme la conséquence de l'excommunication.

CONCUBINES DES ROIS FRANCS

Il faut avouer que, malgré les efforts des évêques, il y avait du désordre dans les mœurs. Les rois et leur suite tumultueuse passaient leur temps à se déplacer de domaine en domaine, allant de Braine à Attigny, d'Attigny à Compiègne, de Compiègne à Verberie. Ces magnifiques fermes royales héritées du fisc romain étaient entourées d'innombrables dépendances où vivaient les *fiscalins* du domaine, les intendants, les artisans des ateliers, les gardiens de toutes sortes. C'étaient de prodigieux viviers. Les personnes royales et leurs fidèles y puisaient largement et en tiraient des concubines qu'ils élevaient parfois sans façons au rang d'épouses et de reines. Le fils de Clovis, Clotaire, s'était particulièrement distingué par ses goûts démocratiques. Les historiens ne sont pas encore arrivés à compter ses diverses épouses. Grégoire de Tours mentionne la dernière qu'il appelle « une fille de la plus basse naissance ». Elle était, en tous cas, fort complaisante, tolérait au roi autant de gotons qu'il en voulait et ne fit aucune objection lorsqu'il lui associa sa sœur qu'elle lui avait imprudemment recommandée.

Des quatre fils qui se partagèrent son royaume, trois au moins avaient les mêmes goûts. Le « bon roi » Gontran, roi des Burgondes, se contenta d'abord d'une servante, puis il épousa bonnement





*Divinité tutélaire d'une
fabrique gauloise.*



Danseuse, Gaule antique.



◀ *Statuette de femme, Gaule
antique.*
(page précédente)

Toilette d'une dame gauloise.

deux filles de ses compagnons. Charibert, roi de Paris, délaissa sa première femme pour les deux filles d'un cardeur de laine. C'est l'une d'elles qui était religieuse. On crut le dégoûter en lui montrant le père dans l'exercice de ses fonctions. Il n'en fut pas plus ému que de l'excommunication de saint Germain. Malgré sa mort prématurée, il ajouta encore quelques prises à son tableau conjugal : la dernière était la fille d'un gardien de cochons³³. Chilpéric eut lui-même plusieurs femmes du même parage avant qu'il n'épousât Galswinthe, fille du roi des Wisigoths. Frédégonde était l'une d'elles. C'était une servante d'Audovère, reine que Chilpéric relégua dans un couvent. Pour la plupart d'entre elles, Grégoire de Tours emploie le mot d'épouses.

Cette bonhomie démocratique des Mérovingiens n'était pas seulement facilité. On la vérifie sur d'autres carrières. Leudaste, comte de Tours, qui fut un personnage important sous le règne de Childebert, était fils d'un esclave et débuta comme valet des cuisines. Austrin, qui succéda à Namatius au siège épiscopal d'Angers, était le fils d'un gardien de troupeaux³⁴. Frédégonde recrutait pour ses vengeance d'étranges va-nu-pieds qu'on ne s'attend pas à voir dans l'entourage d'une reine. C'est probablement la familiarité toute paysanne des grandes fermes royales qui permettait ces rencontres.

Les altières filles des Francs ne supportaient pas toujours ces parages avec patience. Une Deutérie assiégée par Théodebert, fils de Clovis, dans un château voisin de Béziers, était venue à sa rencontre et lui avait offert sans protocoles superflus sa citadelle et son lit. L'un et l'autre furent très satisfaits de cette solution. Mais, quelques années plus tard, Deutérie, qui avait une fille, vit le fougueux Théodebert attiré par ses jeunes charmes. Elle fit monter sa fille dans une voiture attelée de bœufs indomptés qui la précipitèrent dans la Meuse où elle périt. Cela se passait à Verdun, dit Grégoire de Tours sans autre commentaire³⁵.

Frédégonde se débarrassa plus doucement d'Audovère, première femme de Chilpéric. Audovère venait de donner un fils à Chilpéric. En bonne seconde épouse, Frédégonde lui prodigua ses conseils. Elle insista pour qu'on fit baptiser l'enfant. Et, au dernier moment, comme on ne trouvait pas de marraine, elle persuada la reine de tenir elle-même son fils sur les fonts. Devenue marraine de son propre fils, Audovère était liée désormais à son mari par une parenté spirituelle qui interdisait le commerce charnel. Chilpéric feignit d'être épouvanté par ses scupules et, pour assurer le salut de son âme, expédia Audovère dans un lointain couvent : où Frédégonde la fit étrangler, du reste, quelques années après.

PRINCESSES ET SAINTES PERSONNES

Cette énergie sauvage met son empreinte sur bien d'autres actions. On reconnaît la fureur des héroïnes de Verceil qui s'égorgeaient sur leurs chariots. Clotilde, la douce Clotilde, la sainte de l'Occident chrétien, qui jeta au pied des autels le « fier Sicambre » que baptisa saint Rémi, commença son gracieux règne par une décision sans faiblesse. Elle était fille de Bourgogne, son oncle Gondebaud avait égorgé son père et noyé sa mère avec une pierre au cou, elle-même et sa sœur avaient vécu en exil. Lorsque les envoyés de Clovis vinrent la chercher pour son mariage, à douze lieues de la frontière franque, la pieuse Clotilde descendit de son char, demanda un cheval et donna l'ordre d'incendier et de ravager le territoire des Burgondes sur les douze lieues qui restaient à parcourir. Voilà une vengeance bien gardée, et réalisée d'une main ferme : on ne dit pas ce qu'en pensèrent les habitants de la zone frontalière.

Cette Clotilde, qui faisait si bien brûler les villages, passait en ce temps-là pour le vase d'élection de toutes les vertus. Mais voici un trait de la reine Austregilde qui partageait le trône du « bon roi » Gontran en Bourgogne. Elle était, comme Frédégonde, la suivante d'une première reine, une Marcatrude qui jouait fort bien du poison et qu'elle fit répudier après que le bon roi eût poignardé de sa propre main ses deux frères. Elle-même tomba malade et on ne put la sauver. Alors, elle fit appeler le roi auprès d'elle et lui fit promettre sous serment de mettre à mort les médecins qui l'avaient soignée : « ce qu'il ne put faire sans péché, selon le sentiment de plusieurs sages personnes », dit placidement Grégoire de Tours ³⁶. De bonnes femmes se souvenaient aussi, en de meilleures occasions, des vertus guerrières de leur race. Un comte qui avait l'instinct pillard voulut enlever la fille de l'évêque du Mans. Les évêques de ce temps-là avaient beaucoup de personnalité. La femme de l'évêque, mère de la jeune fille, ne se contenta pas de brûler des cierges : elle arma ses serviteurs, fit à leur tête une sortie contre les *bravi* du comte, en assomma quelques-uns et reprit, comme Cincinnatus, ses travaux domestiques ³⁷.

Ces altières femelles furent encombrantes plus d'une fois. La fille d'un comte d'Austrasie se promène très bien au milieu de la grand' place de Soissons, à cheval, « couverte de bijoux et de pierres précieuses brillants de l'éclat de l'or, précédée et suivie de serviteurs ». Dans cet équipage, elle va entendre la messe à la basilique de Saint-Crépin ³⁸. On se croirait à la cour de Charles le Téméraire. Rigonthe, fiancée royale, suivie de ses cinquante chariots et d'une « maison » civile et militaire, se dirige à petites journées vers la Bidassoa, dans le même appareil que si elle était destinée à Charles-Quint. Au monastère

de Poitiers, Chrodielde, fille du feu roi Caribert, bouleverse la règle, se révolte contre l'abbesse, et campe avec une compagnie de nonnes mutinées dans la basilique de saint Hilaire. On lui envoie en vain des messagers. Elle réplique en recrutant des gens d'armes. Une délégation de cinq évêques du Sud-Ouest essaie d'imposer son autorité. Les évêques sont battus, renversés, foulés aux pieds dans la cour de la basilique et s'enfuient, si affolés par le déchaînement de ces furies que l'un d'eux traversa le Clain à la nage. On députe auprès du bon roi Gontran. Les filles, cependant, montent un raid contre l'abbaye, donnent l'assaut par une nuit sans lune, déménagent le mobilier et emmènent l'abbesse qu'elles mettent au cachot. Un synode d'évêques décida de faire appel aux forces du maintien de l'ordre. Les représentants de la loi eurent beaucoup de peine à s'emparer de la citadelle de Chrodielde qui criait en les assommant avec la croix pastorale qu'elle était reine, fille et cousine de rois et qu'elle se vengerait impitoyablement. On vint à bout de cette folle avec le respect dû à son rang. Les évêques osèrent à peine la priver de la communion et on l'autorisa finalement à mener une pieuse existence à sa guise dans une des villas du domaine royal.

VIE DE SAINTE RADEGONDE

Il ne faut pas croire pourtant que ces contemporaines de Clovis ne rêvaient que meurtres, poisons et batailles. Certaines de ces impétueuses Barbares étaient aussi cultivées que les savantes amies d'Ausone et de Sidoine Apollinaire qui vivaient dans les beaux domaines campagnards de la fin du *v^e* siècle. Clotaire, fils de Clovis et roi de Neustrie, avait ramassé en Thuringe une jeune sauvageonne de huit ans qui lui avait plu. Il résolut de faire élever cette Agnès pour s'en repaître un peu plus tard. La petite princesse Radegonde, instruite dans une villa royale de Neustrie, devint donc fort savante en toutes sortes de belles-lettres et grande lectrice à la fois de la vie des saints et des plus doux poètes profanes. Cette éducation était une singulière fantaisie chez un prince d'un naturel assez féroce : on se fait peut-être trop vite une idée simpliste des hommes. Elle ne lui réussit pas, en tous cas. La jeune épouse montra peu de goût pour la couche royale et sa patience se lassa même tout à fait quand le brutal Clotaire eut fait tuer son frère pour quelque rivalité. Elle alla se jeter aux pieds de saint Médard, évêque de Noyon, qui lui accorda, non sans beaucoup hésiter, l'autorisation de prendre le voile. Avec l'argent qu'elle avait reçu en dot de son mari, elle fonda près de Poitiers la célèbre communauté de femmes qui fut la seconde entreprise de ce genre après l'exemple donné à Arles par la sœur de l'évêque Césaire. Le farouche Clotaire, qui ne reculait pas devant les crimes, n'osa pas franchir le portail au-delà

duquel le redoutable saint Martin étendait sa protection sur les faibles et les persécutés. C'était vraiment une étonnante époque.

La communauté fondée par sainte Radegonde fut également une étonnante communauté. Deux heures par jour étaient consacrées à des lectures pieuses ou profanes. On travaillait en commun à des ouvrages de dames, mais une partie de la communauté remplaçait cette occupation par la transcription de manuscrits. Les bains n'étaient pas défendus et même on s'y rendait ensemble dans des piscines d'eau chaude, usage peu germanique et tout aussi peu monacal. On permettait aussi des divertissements et des jeux, y compris les dés, on recevait volontiers des évêques ou des prêtres et même des laïcs distingués et on leur offrait une agréable collation. Les jours de fête, les novices jouaient des scènes dramatiques avec le concours de quelques jeunes filles de la ville. Ce monastère fort peu barbare nous avertit que l'on se fait facilement des idées fausses. Cette abbaye de Thélème est très éloignée de ce que représente pour la plupart l'adjectif *mérovingien*. M^{me} de Maintenon dans son couvent de Saint-Cyr se faisait bien des scrupules pour permettre la vie facile et savante que menaient les compagnes de sainte Radegonde.

La sainte prenait pourtant son métier au sérieux. Elle n'avait pas voulu être abbesse, portait l'eau et balayait le plancher comme tout le monde et même faisait des jeûnes supplémentaires. La communauté eut le bonheur d'assurer une retraite toute chrétienne au plus savant poète du siècle, l'excellent et doux Fortunat. Les princes chevelus aimaient tant la poésie qu'ils l'invitaient à tour de rôle dans les fermes royales où ils tenaient leur cour. Il préféra finalement la communauté de Poitiers, où il vivait fort douillettement entre l'abbesse qui était jeune et qu'il appelait *ma sœur* et la sainte qui était plus rassise et qu'il nommait *ma mère*. On plaçait des roses sur sa table et on lui soumettait la liste des invités. Il fut pour la communauté un excellent intendant et un historiographe un peu trop disert. Sainte Radegonde l'aima beaucoup pendant toute sa vie et cette amitié innocente et bavaroise à base d'entremets et de petits soins nous donne une excellente opinion des ménagères du temps de saint Éloi.

MONIALES

Ce monastère de Poitiers n'était pas un exemple exceptionnel de relâchement. L'Église de ce temps-là était indulgente. Elle encourageait des Vierges à mener dans leur famille une vie chrétienne sans tapage ni n'exigeait aucun appareil spécial. Sainte Geneviève avait été une de ces Vierges : elle avait prononcé des vœux devant l'évêque, mais vivait tranquillement chez sa marraine. Sainte Radegonde ne faisait

rien d'autre à Poitiers que de se conformer à la règle instituée par saint Césaire pour les monastères d'Arles et de Marseille qui furent en Occident les premiers monastères de femmes. Cette vie agréable menait parfois à des abus. La révolte de Chrodielde à Poitiers était accompagnée d'un réquisitoire très sévère pour l'état-major féminin qui avait succédé à sainte Radegonde. Des *moniales* apparurent encore en d'autres pays. Sainte Brigitte en Irlande, puis Hild à Whitby, fondèrent des monastères « doubles » à direction féminine, rappelant les monastères d'Orient. Saint Colomban dont les disciples zélés fondèrent Jouarre, Chelles, Faremoutiers ne faisait pas d'objection à ce que certains de ses monastères fussent des monastères doubles dans lesquels souvent des couples mariés menaient de sages vies parallèles après avoir prononcé leurs vœux. On avait même imaginé par eux une règle spéciale qu'on attribuait à saint Fructueux de Braga, évêque portugais.

Toutes les princesses franques ne menèrent pas une vie aussi aimable que sainte Radegonde. Les destins des Mérovingiens ont été singulièrement dramatiques et les femmes n'étaient pas épargnées dans ces implacables rivalités de gangs.

FRÉDÉGONDE ET BRUNHAUT

Frédégonde eut une vie qui ressemble à celle des impératrices de Byzance. Elle avait été ramassée à cause de sa beauté dans quelque basse-cour que Chilpéric visitait et admise en un rang subalterne au lit très peuplé de ce prince. Elle portait le titre de servante de la reine Audovère : nous avons dit par quel stratagème elle parvint à la faire mettre au couvent. La belle femelle au pelage fauve qui venait de porter ce coup de patte magistral croyait bien régner sans partage sur le harem de Chilpéric. Un événement vint traverser ses projets. Sigebert, frère de Chilpéric, ayant obtenu du puissant roi des Goths d'Espagne, la main de sa fille Brunehaut, Chilpéric voulut une reine du même lignage. Il demanda Galswinthe, sœur de Brunehaut, et l'obtint, sous la condition toutefois qu'il renverrait les guenons qu'il ramassait dans les fermes royales. Frédégonde fut enveloppée dans cette disgrâce, mais elle réussit à ne pas s'éloigner. Cette permission fut fatale à la douce et blonde Galswinthe, qui fut trouvée étranglée dans son lit quelques mois plus tard.

Frédégonde prit sa place. Il lui restait toutefois à se débarrasser des fils d'Audovère. L'aîné fut tué dans une expédition malheureuse, le second fut enveloppé dans un procès de haute trahison, le troisième, prince un peu vif, qui avait désigné un peu trop tôt l'arbre auquel il ferait pendre sa belle-mère, fut impliqué dans un procès de sorcellerie. Pour faire bonne mesure, Frédégonde fit saisir en même temps

la fiancée du jeune prince, la fit fouetter, ordonna qu'on lui coupât les cheveux et la fit empaler. Il restait une fille d'Audovère qui fut menée dans un monastère par des serviteurs de Frédégonde qui en route la violèrent. Quand à Audovère, elle fut étranglée dans son couvent peu après. Ces accidents n'étonnaient pas plus en Neustrie qu'à Constantinople. Chilpéric crut que ses fils s'étaient suicidés.

Cette Frédégonde était une grande reine, prompte et ferme dans le danger. Chilpéric, ayant été vaincu par son frère Sigebert, avait été abandonné de tous ses leudes et attendait qu'on lui coupât les cheveux. Dans cette circonstance, Frédégonde ne perdit pas la tête, mais elle envoya à Sigebert deux beaux jeunes gens qui le poignardèrent dans son domaine royal de Vitry. Ce coup de théâtre eut les effets les plus heureux. Les barons de Neustrie et ceux d'Austrasie revinrent en hâte chez eux pour défendre leurs terres et Chilpéric put s'installer à Paris sans aucune opposition.

Frédégonde vécut ensuite parmi les prospérités, elle devint veuve de Chilpéric et plusieurs historiens soutiennent que ce ne fut pas involontairement, elle fut ensuite une régente parfaite. L'assassinat politique était son principal procédé de gouvernement : mais elle n'eut pas de chance avec Brunehaut et son fils Childebert II qui étaient entourés de solides gardes du corps. On voit clairement en cet endroit que la vie au grand air que menaient les Mérovingiens était infiniment moins favorable aux poisons et aux apoplexies que l'atmosphère confinée des palais de Byzance. Le pouvoir des femmes en était diminué d'autant. En revanche, il y avait des occasions d'héroïsme. Frédégonde termina sa vie par un beau trait. Son ennemie Brunehaut marchait contre elle avec des forces très supérieures. Le moment était critique pour Frédégonde : on parlait de la pendre en raison de ses crimes. Les barons d'Austrasie fêtaient déjà cet heureux événement. Frédégonde se mit en personne à la tête des Francs et les conduisit à la bataille. Elle fut dans le combat aussi perfide qu'en politique. « Comme elle voyait que l'armée des Austrasiens était immense, raconte l'auteur de la *Geste des Francs*, elle réunit les chefs neustriens et leur donna conseil, disant : Levons-nous pendant la nuit, et, prenant avec nous des lanternes, marchons contre nos ennemis. Pour que leurs sentinelles ne puissent nous voir, les hommes des premiers rangs porteront dans leurs mains des branches d'arbres, des sonnettes seront attachées à leurs chevaux. Aussitôt que le jour paraîtra, jetons-nous sur cette armée : peut-être serons-nous vainqueurs. » Les Francs d'Austrasie avaient fêté avec beaucoup de bière leur victoire du lendemain. Ces clochettes qu'ils entendirent dans la brume de l'aube leur parurent celles d'un troupeau. Ils furent complètement surpris et mis en déroute.

Cette ruse mit fin à la partie. Frédégonde garda ses villes et mourut l'année suivante dans la paix d'une conscience que les crimes ne troublaient point. Une telle vie aurait plu à Machiavel. Elle prouve que les hommes se rendent parfois bien ridicules quand ils parlent des « faibles femmes ».

Le destin de Brunehaut n'est pas moins instructif. Mais il est tout différent. Brunehaut est déjà, parmi les Mérovingiens, une reine des temps modernes, entendez par là une reine des États de droit, et c'est même ce qui la perdit. Jeune princesse fière et belle, cultivée, élevée à l'occidentale, dotée de riches trésors, cette fille des princes d'Espagne avait paru une reine de Saba aux Francs d'Occident. Aucun historien ne nous a dit ce qu'elle pensa du meurtre de sa sœur Galswinthe. Mais il paraît à peu près certain, par la suite de ses actions, qu'elle ne jugea pas l'affaire terminée, après que la mort de Galswinthe eût été payée, à la mode germanique, par une *amende de composition*, un *wergeld* ou *prix du sang*. Brunehaut, élevée chez les Wisigoths romanisés d'Espagne, était habituée à la conception romaine du droit. Pour elle, le crime grave, le meurtre, ne sont pas prescrits comme dans la loi salique par une compensation offerte par la famille du coupable et acceptée par la famille de la victime : ils sont punis par la loi, ils ne peuvent être rachetés, ils exigent un châtiment qui n'est pas une vindicte personnelle, mais une requête solennelle de la religion et de l'ordre. Cette idée moderne, cette idée si étrangère au milieu germanique, est précisément ce qui fera tout le drame de Brunehaut, ce qui la rend si proche de nous et aussi ce qui fut la cause de sa perte.

Ses idées nouvelles et inassimilables pour des Francs, son entourage de légistes expliquent sans doute qu'elle ne put profiter aussi brillamment que Frédégonde du beau titre de veuve et des droits d'une reine régente. En fait, après l'assassinat de Sigebert, pendant toute la minorité de son fils, elle chercha un mari qui lui permît d'imposer sa volonté à ses leudes. Paradoxalement, elle ne fut vraiment reine qu'à la majorité de son fils Childebert II. Ce ne fut pas à la satisfaction générale. Le premier acte du roi son fils fut de demander qu'on lui livrât Frédégonde, coupable d'homicide. Cette action chrétienne étonna beaucoup, bien que les crimes de Frédégonde fussent patents. D'illustres victimes tombèrent sous les coups des chats-fourrés de la justice royale. Mais l'exécution même du jugement montre que l'opinion publique était peu préparée aux idées nouvelles. Magnowald, qui avait tué sa femme et épousé sa belle-sœur, fut un jour discrètement appelé par les gens du roi au cours d'un banquet et on lui cassa la tête d'un coup de francisque. Gontran Boson, traître et meurtrier professionnel, mais très grand seigneur, jugé par un tribunal solennel composé de trois souverains, dut être assiégé dans la cathédrale de Metz, enfumé comme un renard, et on le mitrailla à coups de flèches

à la sortie. Rauchig, qui prétendait détrôner le jeune roi, aurait été très étonné d'être condamné à mort pour trahison. On le convoqua pour un entretien amical : on lui fit un croc-en-jambe à la sortie de la pièce et on le coupa en morceaux avant que ses gardes du corps aient pu intervenir.

C'est pendant les douze ans du règne de Childebert qu'on avait pu mesurer l'énergie de Brunehaut. Elle avait travaillé inlassablement avec ses légistes gallo-romains à faire de l'Austrasie un grand État féodal moderne. Elle avait affirmé le pouvoir royal en combattant les grands et surtout en remplaçant la *loi salique*, législation de chefs de bandes, par la *loi romaine*, législation de gouvernement. Elle avait imposé l'ordre, elle avait protégé l'Église et favorisé l'action missionnaire au-delà du Rhin. Elle avait été un grand prince colonisateur dans tous les sens du terme : par les travaux qu'elle fit faire, par les routes qu'elle créa, par le pouvoir stable qu'elle établit. Tout cela sans pouvoir et dans un peuple qui respectait ses femmes, mais ne leur laissait pas le droit de parler. Elle arrêta un jour une troupe de ses Francs bardés de fer « Femme, lui crièrent-ils, va-t-en, ta place n'est pas parmi les hommes. » Elle poussa son cheval contre eux et les fit reculer par sa seule présence. Son nom n'était pas moins illustre dans toute l'Europe qu'auprès de ses peuples. L'empereur de Constantinople lui écrivait. Le Pape saint Grégoire le Grand l'appelait en tête de ses lettres, Brunehaut, reine des Francs. Il l'avait prise pour confidente de son grand projet d'unification de l'Europe chrétienne. Aussi étonnante par son courage que par la profondeur de ses vues, si en avance sur son siècle, elle donna l'image de ce que peuvent l'intelligence et l'énergie même sur un peuple fier et indomptable. Cette fille d'Espagne, qui fut l'émissaire de la civilisation et du droit chez les grands Barbares blonds de notre passé, mérite bien de porter le titre que lui donna saint Grégoire de première reine de France.

La fin de Brunehaut fut tragique, comme l'est souvent celle des grands précurseurs. La mort de son fils, Childebert II, mit fin à sa toute puissance. Elle essaya de régner sous le nom de ses autres fils. Les grands d'Austrasie attendirent une occasion favorable. Ils la trahirent dans une rencontre contre Clotaire, fils de Frédégonde, aux environs de Châlons-sur-Marne : ils refusèrent de se battre. Brunehaut s'enfuit et fut capturée dans les monts du Jura, à Sion dans le Valais. Clotaire la fit supplicier en l'attachant à la queue d'un cheval indompté. C'était en 613 et elle avait, autant qu'on sache, près de soixante-dix ans.

Il y eut donc chez les Barbares un type de femme très étranger à notre conception de la femme, beaucoup plus étranger, à vrai dire, que tous ceux que nous avons trouvés jusqu'ici. Les femmes ne sont pas des prisonnières comme en Chine, ni des matrones entravées

au foyer comme à Rome, ni d'astucieuses divorcées comme en Égypte. Leur vie n'est ni umbratile ni insolente. Mais elle supporte le plein air et s'accorde parfaitement avec l'autorité et l'énergie, particularités qui n'empêchent pas qu'on vende une femme comme un cheval. Ce n'est pas une question de race : nous allons retrouver les mêmes femmes chez les Bédouins du désert avant l'Islam. Cette conception paraît plutôt liée à une certaine forme de vie. Ce sont des femmes de guerriers, les hasards de la guerre ont plus de place dans leur vie que leur foyer. Leur fermeté, leurs réactions viriles, leur sauvagerie virile, nous enseignent que la femme n'est pas nécessairement par nature l'esclave que nous imaginons. Ces belles femelles sauvages n'ont guère eu droit de cité dans notre civilisation. De temps en temps, elles émergent pour nous rappeler que les femmes ne sont pas ce que nous croyons.

X

Les Femmes et l'Islam

L'empire byzantin pourrissait au soleil de ses maladies levantines. Des diocèses inconnus formaient une sorte de marécage putride tout le long de la Méditerranée. Les grosses mouches bleues des hérésies bourdonnaient au-dessus de ce Styx. A vingt mille pas des capitales commençait le *no man's land*. Cette anarchie fut peut-être une période de bonheur. On dort bien sur ces fumiers tassés par le temps. Les cavaliers d'Allah surgirent comme une tornade sur ce Pacifique fétide.

A la vérité, personne n'y comprit rien. On prit cela tout d'abord pour un raid de Bédouins. Un prophète à Médine ? Dans ce temps-là on rencontrait autant de prophètes dans le désert qu'il y a de couleuvres dans les trous de pierre. Celui de Médine était mort, du reste, sans autre tempête que la création d'une baronnie obscure au milieu de quelques dattiers. On fut stupéfait lorsque, six ans plus tard, la cavalerie de ce hobereau, par deux expéditions presque simultanées, s'ouvrit la route de la Syrie et celle de l'Égypte et reconstitua en quelques mois cet empire prestigieux de l'Euphrate au Nil qui avait fait l'orgueil des plus célèbres conquérants. L'héritier de l'empire d'Auguste eut pourtant un répit : les Arabes mirent un demi-siècle à digérer leur immense conquête. L'Islam reprit son mouvement en avant au début du ^{viii}^e siècle. Byzance réussit tout juste à protéger son camp retranché d'Asie Mineure. La bannière du Prophète traversa l'Afrique et dépassa les Pyrénées ; de l'autre côté du monde, elle fut plantée sur les deltas qui ouvrent l'Inde. Quatre vingts ans après la mort de Mahomet, en 712, le cortège immense des princes wisigoths capturés faisait son entrée à Damas, suivi de leurs trésors somptueux. Le soleil venait de se lever sur ce que nous appelons le Moyen Age.

Ce fut un émerveillement. Les Arabes aiment tout ce qui brille. Ils adoraient l'éloquence, la poésie, ils honoraient les savants, ils

vénéraient les sages. Les nouveaux maîtres avaient commencé par une simplicité spartiate. Abou-Bekr, beau-père et successeur de Mahomet, n'avait qu'un manteau rapiécé et couchait sur des feuilles de palmier. Omar, qui vint après lui, offrait du pain et une poignée de dattes au messager qui lui apprenait qu'il était devenu le maître de l'empire de Pharaon. Mais les Omeyyades qui leur succédèrent et les Abassides après eux oublièrent vite cette simplicité républicaine. Damas, puis Bagdad devinrent des merveilles qui n'étaient égalées que par Byzance. Haroun al Rachid mangeait dans de la vaisselle d'or. Zobeida qui partageait son trône déplaçait des collines et des vallées comme au temps de Sémiramis. Au mariage du sultan Mamoun, on versa sur la tête des époux un bassin d'un millier de perles d'une grosseur prodigieuse et les invités trouvaient dans des boules de musc les titres d'une baronnie ou la propriété d'un harem. Dans les jardins du Calife se dressait un arbre d'or et son feuillage était habité par des oiseaux d'or qui chantaient. Les lettrés et les savants recevaient plus de présents que n'en avait jamais fait l'empereur de Chine. Toute la Perse, convertie d'un bloc, avait apporté ses robes d'or, ses mages, ses astronomes. Un Calife offrait le prix d'un royaume pour une bibliothèque de Byzance. Des traducteurs qu'on traitait comme des princes organisaient des expéditions pour se procurer les œuvres des savants et des penseurs grecs. Les ulémas du ix^e siècle se jetèrent sur les manuscrits de l'antiquité avec la ferveur que devaient montrer, cinq siècles plus tard, les cardinaux du concile de Constance. Partout dans le monde arabe s'élevaient l'ivresse et la joie de la science, et les Califes n'en étaient pas moins fiers que les papes qui protégèrent plus tard Le Pogge et Bembo. C'était, avec cinq cents ans d'avance, la jeunesse triomphale de la Renaissance.

Greffées sur cette race vigoureuse et avide d'apprendre, la médecine grecque, la géométrie grecque, la pensée grecque, l'astronomie des Mèdes, les contes de Milet, les fables de l'Iran, les poèmes de l'Inde, les inventions de la Chine, éclatèrent comme une floraison éblouissante qui fut un des moments les plus étonnants de l'histoire humaine. Averroès, qui était monté sur les épaules d'Aristote, éclairait encore le monde médiéval quatre siècles après, la pharmacopée et l'ophtalmologie des Arabes ne furent périmées qu'au xviii^e siècle et l'Islam du temps de Louis le Pieux connaissait la circulation du sang et le papier. Cordoue était l'Université la plus célèbre d'Europe. On y venait de tous les pays pour entendre des maîtres illustres, et l'abbesse Hroswitha au fond de la Germanie appelait Cordoue le « joyau du monde ». On y trouvait soixante-dix bibliothèques et elle était si bien éclairée la nuit qu'on y voyait comme en plein jour. Les jeunes chrétiens d'Espagne étaient si émerveillés qu'ils n'apprenaient plus le latin. Un saint évêque du ix^e siècle déplore l'enthousiasme

avec lequel ils aspiraient à connaître la langue impie de l'incroyant. Les Normands de Sicile allèrent plus loin qu'eux. Ils s'habillaient en Sarrazins et vivaient comme des Califes. Saladin était leur Bayard. Tout cela se passait pendant que Charlemagne était regardé comme un grand roi parce qu'il nourrissait à sa cour les jeunes garçons qui savaient lire.

Cette civilisation de l'Islam, à la vérité, a l'odeur du printemps. Mahomet avait foncé comme un grand stratège dans le « trou » qui existait entre le front juif et le front chrétien, entre le Dieu raciste d'Israël, inexportable, et le Dieu des Chrétiens qui refusait la vie. L'Islam apportait la vie, il la trouvait belle. Il ne condamne pas la création. Il ne reprend pas ce qu'il a donné. Il ne dément pas le plan du monde par sa morale, il indique seulement comment il faut s'en servir. Son prophète ne dit pas que l'homme créé animal doit avoir horreur de l'animal en lui, il apprend à l'homme à être un animal supérieur aux autres, un animal juste, brave, généreux. Et il lui suffit qu'il se proclame le serviteur de Dieu et qu'il s'engage à vivre selon l'idéal de l'Islam, qui est l'ordre institué par Dieu pour les hommes et non contre les hommes.

Cette religion un peu courte, mais solide et séduisante, risquait de mener à la facilité si le Livre n'avait pas décrit avec un détail infini les obligations du Juste. Le Christ indiquait seulement une attitude du cœur : ensuite le chrétien décide à chaque instant dans un monde qui lui est éternellement étranger. L'Islam est de ce monde et règle tout : il fournit une législation et descend même jusqu'à l'emploi du temps. C'est le code de la route. On en sort bon cavalier, prompt aux rencontres, sévère avec soi, humble avec le faible, que l'animal généreux a le devoir de protéger, doux au mendiant, juste avec tous ceux qui sont les serviteurs de Dieu, croyants que chaque croyant est tenu de regarder pour ses égaux. C'est un livre de chevalerie.

Dans cette société qui règle des rapports d'hommes libres, qui établit une justice d'homme à homme, une souveraineté d'homme à homme, la femme a une place subalterne, parce qu'elle ne règne pas. Elle n'est pas brimée. Seulement, elle ne fait pas partie de ces cavaliers du désert pour lesquels on écrit la Loi. Elle est dans la tente, protégée, respectée, mais proie par son essence : ce n'est pas elle qu'il faut persuader de ne pas frapper par trahison, de ne pas tuer sans nécessité, de ne pas refuser l'eau et les dattes au voyageur égaré, d'être présent au jour du combat. Le Coran accepte l'homme tel que la nature l'a fait et il accepte aussi les rapports de l'homme et de la femme tels que la nature les a faits. Il protège le faible et il protège la femme parce qu'elle est parmi les faibles. Mais il la protège en acceptant la loi naturelle, qu'on peut régler, mais qu'on ne peut pas rejeter.

La situation de la femme fut assurément codifiée par Mahomet en fonction d'une certaine conception de l'homme et du devoir. Mais il était inévitable qu'elle tînt compte des coutumes des tribus auxquelles s'adressa sa prédication. Or la femme dans les tribus préislamiques était à la fois plus durement traitée qu'elle ne le fut plus tard et aussi plus libre, plus altière et plus respectée.

LES FEMMES DES TRIBUS PRÉISLAMIQUES

Les Bédouins qui naviguaient avant l'Islam à travers le désert d'Arabie n'étaient pas inconnus des Anciens. Ammien Marcellin les mentionne sous le nom de Sarrazins au Livre XXII de son histoire et Trajan les combattit. Les femmes n'étaient pas sans pouvoir parmi eux, puisque la veuve d'un de leurs princes nommée Mavia dirigea des raids sur la Palestine et la Phénicie : sous sa direction les cavaliers du désert massacrèrent même quarante solitaires qui s'étaient établis au pied du mont Sinaï. C'était une amazone qui n'avait pas la main légère. Elle se fit chrétienne après ce beau début et fut honorée du titre d'alliée par l'empereur Gratien. Les Sarrazins sont encore mentionnés, mais avec moins d'avantage, dans les lettres de saint Jérôme et la chronique de Frédégaire. En dépit de leur reine Mavia, ils pratiquaient la polygamie et peut-être les mariages entre clans, adjoignaient à leurs femmes des esclaves qu'ils capturaient dans les razzias et sacrifiaient les petites filles à leur naissance en les trouvant de peu d'utilité. Comme ils voyageaient volontiers, ils contractaient souvent des mariages temporaires dans les tribus apparentées qu'ils rencontraient sur leur chemin. Nous avons déjà mentionné cette coutume, assez répandue chez les peuples qui vivaient en Afrique. La femme qui figurait ainsi sur la note de frais était louée à ses parents pour la durée de son usage et les enfants restaient sa propriété. Les autres femmes étant achetées, il n'y avait pas d'autre différence avec elles que celle qui existe entre une voiture de louage et une voiture personnelle.

POUVOIR DES FEMMES, MÈRE ET SAGES

Ces procédés cavaliers, mais en somme assez sages pour des nomades n'enlevaient rien à la considération. Bien que ces transactions paraissent peu respectueuses, d'autres faits témoignent de la déférence. Le plus remarquable est le droit d'asile que les femmes possédaient. Si l'une d'elles dressait une tente, les guerriers en fuite qui pouvaient s'accrocher à ses cordes devaient être épargnés. Un fugitif était en sûreté si une femme jetait sur lui son manteau, il devenait son pro-

tégé¹. C'est ce vieux droit que Victor Hugo ressuscite lorsque Gringoire est sauvé dans la Cour des Miracles par un mot d'Esmeralda. Les Sarrazins avaient aussi des déesses qu'ils regardaient comme des agents très puissants d'intercession. Mahomet avait appris à les vénérer quand il était jeune et une tradition assez obscure rapporte qu'il eut la tentation de leur faire une place sur les marches du trône d'Allah².

Les poètes préislamiques rapportent des faits qui ne sont pas moins étranges. Les poèmes qui nous sont parvenus ne sont peut-être pas tous authentiques, mais les légendes qu'ils rapportent ou dont ils sont l'écho n'en sont pas moins un témoignage précieux. C'est par les poètes que nous savons que les Bédouins n'avaient pas seulement des déesses que Mahomet lui-même traitait avec déférence, mais qu'ils avaient encore installé dans leur Panthéon des *Mères heureuses* qui étaient au nombre de trois, et des femmes qu'ils appelaient les *Sages*, qui étaient quatre, et, toutes les quatre, conseillères et inspiratrices de grand sens. Amrah, l'une d'elles, était fille d'Amir, le grand juge, et se tenait derrière lui avec un bâton, quand il rendait la justice. Cachée derrière un rideau, elle prévenait comme un régisseur le juriconsulte qui s'égarait et le ramenait dans le droit chemin à la manière d'un chien d'aveugle. Hind, fille de Kouss, avait un regard si perçant qu'elle comptait sans se tromper les oies sauvages qui passaient dans le ciel. Elle devinait des énigmes comme Salomon. On lui doit cette définition de la femme idéale : « C'est celle qui a un fils sur son sein, qui conduit un autre fils à la main, et dont un autre fils suit les pas » (dans notre triste siècle, cette femme idéale propose aussi des paniers d'osier...) Hind ajoute : « Elle ne dépasse jamais le devant de sa porte, elle tient ses vases garnis de provisions, elle met de l'eau dans le lait et garde les objets qui sont dans la maison. » Cette description que Mahomet aurait pu placer dans une de ses sourates, est toutefois démentie par la conduite de quelques héroïnes que le *romancero* arabe, l'*Arâny*, présente avec louanges.

HÉROÏNES ET PRINCESSES

L'énergie de plusieurs de ces héroïnes laisse le lecteur perplexe et leur esprit d'initiative ne s'accorde guère avec un parfait effacement. La légende de Find, par exemple, nous présente un combattant énergique, mais âgé : il avait cent ans et menait sa tribu au combat sans défaillance. Ses filles combattaient avec ses guerriers. Au milieu d'une bataille, l'une d'elles se déshabilla et se jeta à peu près nue sur les combattants ennemis. Sa sœur l'imita aussitôt et chargea comme elle, aussi peu vêtue et chantant le chant de guerre.

La légende de Rabyah, le grand héros de l'Arabie avant l'Islam, contient plusieurs épisodes singuliers. Une tribu était en péril. La

belle Raytah, qui semble être une fille de chef, se mit à la tête des femmes qui tremblaient. Elle fit défiler devant elle tous les guerriers de la tribu et se promit à celui qui serait capable de les défendre. Plusieurs vinrent et firent les farauds. Raytah était perplexe. Quand ce fut le tour de Rabyah, il parla avec modestie et ne promit rien sinon de se battre avec courage. Raytah le choisit et il sauva la tribu. En une autre circonstance, Rabyah traversait le désert avec la même Raytah doucement bercée sur une chamelle. Raytah joue d'abord un rôle très passif. Rabyah lui chante une chanson bien suggestive : « Marche à loisir, marche au pas d'une femme heureuse et tranquille dont la croupe saillante s'est arrondie dans la sécurité ». On voit que la période héroïque était passée. Rabyah fut attaqué avec sa compagne par un parti adverse. Il fit mordre la poussière à deux jeunes voleurs de femmes un peu trop fougueux, puis à un troisième, mais alors sa lance se rompit. Doraïd, chef du rezzou, avait admiré sa vaillance. Il ne put supporter cette injustice du sort, et, s'avancant vers le héros désarmé, il le loua de sa prouesse et lui offrit sa propre lance. On aurait admiré ce trait à la cour des Valois. Mais voici la suite. A quelque temps de là, ce Doraïd fut capturé. Le glorieux Rabyah était mort. Mais Raytah vivait et se souvenait. Elle jeta son manteau sur Doraïd pour le protéger dès qu'il fut arrivé au camp. Puis, la nuit suivante, elle fit le tour de toutes les tentes, s'arrêtant devant chacune d'elles pour chanter un poème qu'elle avait composé et qui rappelait que Doraïd avait été un adversaire chevaleresque. Le lendemain, les Bédouins se cotisèrent pour payer la rançon de Doraïd qui fut fêté et remis en liberté. Ce sont des traits de nos chansons de gestes.

Raytah n'était pas seule de son espèce. L'*Arâny* mentionne une Sadouk, femme ambitieuse et intelligente, poétesse également, qui faisait défiler comme elle les prétendants devant sa tente et les examinait comme de jeunes chevreux. La légende d'Hatim Tay, qui fut célèbre pour sa générosité, nous fait connaître une femme encore plus résolue. Il épousa Mâviah, femme très riche. Voici comment le poète présente Mâviah. « Elle avait la sévère rigidité d'une reine. Elle épousait tour à tour ceux qui réussissaient à lui agréer. » Cette « rigidité », accompagnée de désinvolture, ne dédaignait pas les méthodes directes. « Elle envoya ses serviteurs, continue le poète, pour lui trouver l'homme le plus beau de l'Irak et on lui ramena Hatim. » Elle s'adressa à lui sans détours. « Viens, voici la tente où est ma couche, lui dit-elle ». Hatim fut choqué et ne prolongea pas sa visite. Néanmoins, il revint quelques mois plus tard.¹ Mâviah le soumit cette fois à une série d'épreuves dont il sortit avec honneur et daigna lui pardonner. On comprend, dans les mêmes poèmes, que la femme gardait en certains cas son propre domicile et pouvait prendre l'initiative de la répudiation. Elle tournait d'un autre côté l'entrée

de sa tente en poil de chameau et une telle décision était réputée sans appel.

Mâviah a des manières de princesse. Il est aussi question de reines qui dirigeaient des tribus. Elles ne sont pas toutes légendaires, puisque l'empereur Galien eut affaire à une Mavia, homonyme de la précédente. Il est plus douteux qu'on puisse trouver trace dans l'histoire d'une Zabbâ mentionnée par les conteurs, dans laquelle quelques historiens intrépides ont proposé de reconnaître Zénobie. Elle régnait près de l'Euphrate. On dit qu'elle détestait les hommes. Elle le fit bien voir au roi arabe Djezymah qui l'avait demandée en mariage. Elle feignit d'accepter. Elle l'attira dans son palais, le reçut dans l'appartement nuptial, le fit boire, l'affolant en apparaissant derrière un rideau à peu près nue. Quand le soudard fut ivre-mort, elle lui fit ouvrir les quatre veines. Cette Zabhâ se faisait une grande idée du respect qu'on doit à son sexe.

FILLES DE FAMILLES ET CAVALIERS

En dépit de ces exemples illustres, on voit aussi dans d'autres récits que les filles étaient tenues sous une main ferme. Le poète Lakit, héritier qui appartient à une très grande famille, monte à cheval pour aller demander sa fille à un cheikh voisin. Il trouve le prince à un banquet, fait sa demande devant trente personnes. « Tu ne passeras pas la nuit prochaine en célibataire », lui répond le cheikh avec rondeur. Et l'on parfume la fille sans perdre un instant. Un autre poète, le prince Imrou I Kais, fils du sanguinaire roi Hodjr qui l'avait chassé pour ses goûts littéraires, fait la cour à une fiancée. On comprend qu'il ne l'a pas vue, qu'elle est voilée, qu'il n'a aperçu que ses yeux. Il ne peut pas lui parler. Les références du conteur nous informent des usages : on parlait de tente à tente ou de maison à maison, ou encore les fiancés séparés par un rideau ou une natte, ou bien l'on se servait de vieilles femmes qui allaient de l'un à l'autre comme des duègnes. Mais ces détails sont suspects. Ils peuvent être des interpolations ou des additions postérieures. Dans d'autres contes, on décèle des précautions et des adresses de sauvages. Des filles mettaient peu de zèle à obéir. Certaines inventaient des épreuves ou faisaient passer à leurs prétendants de véritables examens avec le consentement des parents : une bévue dans la connaissance des bonnes manières, — la façon de se parfumer, de disposer une peau pour dormir, la partie du chameau qu'on peut accepter au dîner et celle qu'on doit laisser aux domestiques — suffit à éliminer un candidat. Ce qui semble indiquer que l'obéissance des filles était toute relative.

Même quand elles étaient sous la poigne d'un maître, elles ne perdaient pas la tête. La légende d'Ohaïhah, qu'on chantait encore

à Mossoul longtemps après Haroun al Rachid, met en scène une Solma que la timidité de son sexe ne paralysait pas. Son mari Ohaiḥah méditait d'attaquer la tribu d'où elle sortait. Les détails du récit font comprendre qu'elle était très surveillée, mais ils sont évocateurs. Cette femme de chef veut fatiguer son mari. Elle l'empêche de dormir pendant deux nuits, en faisant crier son petit enfant qu'elle promène toute la nuit sur ses bras dans la chambre conjugale : on croirait lire la vie d'un employé du gaz. Or, cet Ohaiḥah est un grand prince et Solma est gardée dans son palais. La troisième nuit, le mari dort avec appétit. Solma s'évade par une corde et va prévenir les siens.

Les femmes des tribus n'étaient pas toujours enfermées, semble-t-il. On peut même se demander si parfois elles ne disposaient pas d'elles-mêmes. Nous avons vu la circonspection des fiancées. Khansa, la plus célèbre des poétesses de l'Islam, avait une face camuse et parlait un langage sans détours. On loue sa poésie râblée, pour sa force et son pittoresque. Le poète Doraïd la demandait en mariage. Khansa était jeune et les hommes de ce temps-là se teignaient sans vergogne, on risquait d'acheter chat en poche. Khansa fut évasive et fit suivre Doraïd par une servante dévouée. Il s'écarta pour quelque besoin. Le diagnostic de l'espionne fut accablant et Doraïd fut refusé. C'est Khansa qui prit soin de raconter l'histoire elle-même dans un poème qu'on ne peut guère traduire qu'en latin. A la fin de sa vie, cette femme de lettres résolue se convertit à l'islamisme. Elle ne devait pas être toujours aussi docile que le recommande le Coran.

On surprend ailleurs certaines exceptions à la claustration des femmes. Le soir, la femme s'assied auprès de son mari à l'entrée de la tente, à l'heure où les chameaux rentrent au campement. Quand les prisonniers arrivent, à la suite d'un combat, les femmes et les filles ne se privent pas d'aller les regarder de près et elles les toisent comme des maquignons. Le poème d'Orwah nous montre des amants qu'on n'imaginerait guère en Orient. Orwah aimait une jolie cousine, on le trouvait pauvre, on lui dit d'attendre. Pendant qu'il attendait, on donna la cousine à un riche seigneur. Le pauvre Orwah se mit à la recherche de celle qu'il aimait et finit par la trouver. Le mari les laisse s'entretenir tous les deux sans aucune contrainte et ils se racontent leurs malheurs en pleurant. Orwah mourut poliment de tristesse. En revanche, la sanction de l'adultère était sévère. Les coupables étaient lapidés publiquement.

Ces Bédouins ont quelque chose d'étonnant. On est parfois tenté de les comparer aux chevaliers de notre moyen âge et la tentation sera plus forte encore à partir de l'Islam. Or, ces Bédouins adoraient une vilaine pierre noire, constatation qui rend perplexe. A d'autres points de vue, il faut avouer que leurs femmes font penser quelquefois

aux filles de la Germanie. On entend dans leurs légendes les tambours de Verceil. Ils avaient même, comme les Germains, des prophétesses. L'une d'entre elles prédit la destruction des digues qui protégeaient la capitale du royaume de Saba. Elles s'écroulèrent en effet. Ces femmes étaient achetées, elles n'avaient aucun droit, elles étaient si peu prisées qu'on avait coutume d'abandonner les filles ou de les tuer à leur naissance, malgré les efforts de quelques sages : et pourtant leur énergie et leur courage leur donnaient une autorité que les tribus les plus féroces ont reconnue. Mais aussi, comme en Germanie, ces filles du désert étaient des filles de chefs. Une mère enseigne cette morale à sa fille : « Écoute-moi, mon enfant, sois douce envers ton mari et soumise comme une esclave, et alors, lui aussi, sera à ton égard prévenant et soumis comme un esclave... Mais, ma fille, sache bien aussi que les hommes bouillants comme lui ne tardent pas à être tués. Quand il ne sera plus, garde-toi d'une douleur efféminée, garde-toi de te déchirer la face et de te raser les cheveux, sois forte et courageuse toi aussi. »

Ces Bédouins sont des sauvages, il n'en faut pas douter. Leurs vengeance sont atroces, leurs fureurs sans contrôle : un chef du désert, mécontent d'un de ses conseillers, fait très bien couper la tête des sept petits-fils du malheureux sous ses yeux, un autre fait brûler vifs cent prisonniers dans une tribu révoltée. Ce sont des Barbares : mais ces Barbares ont leur noblesse, il y a dans leur fierté, dans leur générosité, dans leur brutalité même, une jeunesse de l'espèce humaine que nous avons oubliée. Le métier de femme était dur avec eux, mais il était assez beau. Et peut-être en était-il ainsi, dans d'autres peuples que nous appelons des peuplades et dont nous jugeons les mœurs avec tant de hauteur, faute de les comprendre ou de les connaître vraiment. Il y a eu sans doute des Bédouins inconnus dans bien des nations que nous appelons « sauvages ». Il suffit parfois que la chaîne des faits s'interrompe pour que nous ne sachions plus découvrir les messages cachés dans les usages étranges. Les sociologues arrivent et flairent des fumerons qui ont brûlé pour des bûchers splendides. Le passé de toutes les races est peut-être plein de perles mortes. Mais nous ne savons retrouver que les nôtres. Nous n'avons d'imagination qu'en présence de notre reflet.

LES FEMMES DANS LE CORAN

Mahomet, lorsqu'il commença à révéler le message de Dieu, trouvait donc les femmes au pouvoir de l'homme, achetées, voilées et recluses, mais en même temps singulièrement libres et décidées quand leur caractère était ferme. Le Coran confirma une subordi-

nation qui parut essentielle au réformateur. Mais en même temps il en changea l'esprit. Mahomet fut à la fois plus doux avec les femmes que ne l'était l'usage et aussi plus rigoureux. Il limita les droits dont l'homme disposait sur elles. Il voulut que le croyant se conduisit avec elles avec humanité et même avec bonté. Il souhaitait que la femme, dans son rôle subalterne, ne fût ni maltraitée ni malheureuse : et le Coran, en dépit des apparences, apporta une amélioration à leur sort. Mais en même temps, les brillantes destinées individuelles que le courage et la fantaisie permettaient furent comprimées par la règle. Le bien et le mal n'étaient pour l'Arabe qu'une certaine façon de porter la tête, morale de pur-sang : désormais, ils furent fixés par un code. La femme n'y gagna pas. De jeune bête allègre qu'elle était, souvent captive, mais, comme la biche, prompte à montrer son museau, elle devint citoyenne de l'Islam. Cette promotion fut honorable et triste.

Allah avait eu une parole qui ne permettait pas d'équivoque. « Les hommes sont au-dessus des femmes d'un degré. » La religion, qui s'étend à toute la conduite de la vie, est une affaire d'hommes. Certes, il y eut, au commencement, quelques exceptions. Mais on voit bien qu'en somme, Allah n'est pas comme le Dieu du Christ qui aime les enfants, les paralytiques et les vieilles femmes : Allah est un souverain énergique qui prétend être obéi par ceux qui commandent aux hommes. Il est bienveillant pour les femmes, pour les infirmes, il protège les mendiants et les vieillards impotents, mais ce sont des reins de chefs sur lesquels il veut appesantir sa main puissante, ce sont ces reins qui doivent porter l'Islam dont le royaume est de ce monde aussi bien que de l'autre. L'Islam est *le Parti* : les femmes ne sont rien dans le Parti. Et l'Islam étend seulement sur elles la protection qui est due aux faibles. Mahomet lève la malédiction qui pèse sur les filles. La *Sourate de l'Abeille* blâme ce mépris comme un « préjugé grossier ». Aïcha, la femme-enfant du Prophète, est louée d'avoir partagé ses dattes avec une mendicante qui tenait ses deux filles à la main. Car « celui qui a été éprouvé en ayant des filles, commente le savant El Bokhari, et qui aura été bon envers elles, ses filles lui serviront de protection contre le feu de l'enfer ³. »

Dans cette civilisation d'hommes et qui règle essentiellement des rapports d'hommes à hommes, la femme n'apparaît pas. Comme en Grèce, comme dans l'Inde, comme en Perse, comme en Chine, la femme est enfermée avec d'autres femmes dans une sorte de clapier à femmes qui ne s'ouvre que pour le maître. Cette image provoque tantôt l'indignation tantôt le sourire des Occidentaux. C'est qu'ils se font une idée assez fausse de deux institutions essentielles de l'Orient, le harem et la polygamie.

FONCTIONNEMENT DE LA POLYGAMIE

Le Coran limite à quatre le nombre des femmes que peut avoir le croyant. Ce n'est qu'une recommandation. Il y a, en outre, les esclaves et les prises de guerre. En fait, le harem peut être somptueux ou étique : comme les écuries ou les étables, il exprime la richesse d'un homme. Des princes ont enfermé, dit-on, dans ces réserves de leurs palais, plusieurs milliers de femmes. Un particulier faisait construire de petites maisons basses qui donnaient sur sa cour intérieure. On les décorait, on les rendait pimpantes, pour qu'elles ne fassent pas trop penser à un chenil. Mais le plus souvent, les femmes logeaient à l'intérieur de la maison, dans un appartement interdit, comme en Chine. Si un homme entraînait chez le mari, il devait s'annoncer à l'avance, se nommer en entrant. Dès qu'il a franchi le seuil, le mari claqua des mains et aussitôt toutes les portes se ferment, tous les rideaux tombent. Cette réclusion était si étroite que des familles pouvaient être unies d'amitié depuis de longues années sans que les hommes aient jamais vu les femmes de l'autre famille. Mais le caractère et la rigueur même de cette réclusion varient avec l'architecture et l'habitat, plusieurs épisodes de la vie de Mahomet nous en avertissent. La clôture change donc suivant les temps et les lieux.

VIE PRIVÉE DE MAHOMET

Les Occidentaux se méprennent, en outre, très souvent sur la composition de ces familles conjugales. La vie de Mahomet est un enseignement précieux en ce domaine, d'autant plus précieux qu'elle constitue une « vie modèle » dont le croyant doit se rapprocher autant qu'il peut. Mahomet composa son harem à Médine, il eut neuf femmes à la fois et non pas quatre, et ses annalistes affirment qu'il eut en tout quinze épouses. Les historiens de l'Islam n'ont pu rassembler avec certitude le puzzle complet des épouses du Prophète : ils en ont toutefois retrouvé treize, ce qui suffit pour une vue d'ensemble. Lorsqu'on examine ce tableau, on s'aperçoit qu'en réalité, Mahomet a eu trois femmes *dans sa vie*, comme dit la presse du cœur, ce qui, en somme, n'a rien d'exorbitant. Il a commencé par un attachement très sérieux et, au fond, de type très occidental pour Khadidja, une veuve riche plus âgée que lui, dont le rang et la fortune assurèrent sa carrière. Beaucoup d'hommes d'État ambitieux de notre siècle n'ont pas commencé autrement. Mahomet n'eut pas d'autre femme jusqu'à la mort de Khadidja : pendant toute une partie de son existence, sa vie privée est donc étrangement conforme à un standard européen moderne. Après la mort de Khadidja, il fait entrer chez lui

une veuve, Sauda, qui est une sorte de gouvernante : il la prend, ont dit ses annalistes, « pour peigner les filles de Khadidja » et, d'ailleurs, au bout de quelque temps, cette digne personne « céda son jour » à la favorite. Alors se place le second mariage de Mahomet. Apparemment fatigué des veuves, il prit une jeune fille, Aïcha, fille de son ami Abou-Bekr. Aïcha était vraiment un très jeune fille, elle avait neuf ans. Elle était charmante, espiègle et un peu folle et elle soumit toute la maison à ses caprices jusqu'à l'âge de dix-huit ans, temps auquel elle devint une jeune veuve, fort redoutée des amis du Prophète et des commentateurs du Coran pour ses réparties imprévues et ses idées originales.

Le recrutement du harem est ensuite très particulier. Il relève à la fois de la bienveillance, de l'appétit de Mahomet qui n'était pas mince, et de la sécurité sociale. Ses mariages paraissent être pour Mahomet une manière d'assurer une vie honorable à des veuves d'officiers courageux morts au combat pour l'Islam : Hafça, vingt ans, est une veuve de guerre, une Zaï nab, âge inconnu, est une veuve de guerre, Oumm Salama, âge inconnu, est une veuve de guerre, quatre enfants à charge. Quand ses devoirs de solidarité et de reconnaissance sont accomplis, Mahomet a encore la générosité d'admettre au nombre de ses femmes des captives reçues en butin, une fille de chef dont le père avait été tué, une Ruhaïna, juive qui faisait l'entêtée et refusait de se convertir, une Çafiya, autre juive, dont le père était mort également. Il y a toujours une pensée généreuse, une préoccupation de justice et de réparation dans ces unions. D'autres ensuite sont des alliances politiques. Oumm Habiba apporte l'appui d'une grande famille de La Mecque, Maïmuna, veuve, consolide un autre ralliement et facilite les relations avec une tribu bédouine. Il n'est pas démontré que toutes ces jeunes veuves ne durent qu'à leur situation intéressante d'avoir orné le lit du Prophète. Néanmoins, on peut soutenir qu'il s'agit, dans la plupart des cas, de mariages de raison ou de grâces.

Il est un cas, toutefois, où Mahomet obéit à des considérations qui n'étaient nullement morales. Il avait marié son fils adoptif Zaïd à une Zaï nab bint Djaheh. Il n'avait jamais vu cette Zaï nab. Un jour, se trouvant au logis de Zaïd, il parlait à cette Zaï nab qui n'était séparée de lui que par une tenture. On voit que « l'appartement des femmes » était dans ce temps-là une expression un peu emphatique. Le rideau se souleva, Zaï nab était peu vêtue. Mahomet fut parfait et se retira aussitôt. Cela ne l'empêcha pas de recevoir le soir même la visite de son fils adoptif, qui lui annonça son intention de se séparer de sa femme, tout en assurant que sa conduite était irréprochable. Les Juifs et les incroyants se permirent des plaisanteries, car un musulman ne pouvait épouser la femme de son fils, même en cas d'adoption. Mahomet répliqua victorieusement par une vision qui

fut inscrite dans le Coran : Allah ne voyait aucun inconvénient à ce qu'un Croyant prît en secondes noces l'épouse séparée de son fils adoptif. Zaï nab fut épousée en grande pompe et devint une des femmes préférées de Mahomet. Aïcha disait avec humeur que, de toutes les femmes du Prophète, elle était la seule qui ait osé lui tenir tête *.

ÉTIQUETTE DE LA POLYGAMIE

Cette hospitalité, toutefois, n'était pas sans conséquences. L'étiquette minutieuse des princes chinois est inconnue des Croyants, mais le Coran, toujours juste, a fixé des règles redoutables. Chaque épouse a droit à son tour à une journée et une nuit du mari, quels que soient son âge, son rang, son état de santé ou ses dispositions. Ce dernier détail indique que le mari n'était pas tenu à chaque fois de déployer tous ses charmes. On pense bien qu'il n'en était guère dispensé la plupart du temps. Toutes les épouses ne cédaient pas « leur jour » comme l'humble Sauda. Mahomet, qui était d'une vigueur remarquable, se relâcha un peu de cette règle à la fin de sa vie, quand sa santé déclina. Le voyage n'était pas un cas de dispense. En cette circonstance, le mari tire au sort la femme qu'il emmène avec lui. Les docteurs de la loi reconnaissent toutefois que les autres femmes n'ont pas de droit à une compensation quantitative. On voit par ces précisions que la polygamie n'est pas à prendre à la légère.

Elle exigeait, en outre, du sang-froid et de l'habileté. Le P. Lammens, savant jésuite, s'est beaucoup diverti à reconstituer les démêlés de Mahomet avec ses femmes. Il eut à faire face à une conspiration pour le séparer d'une concubine chrétienne Marya la Copte pour laquelle il avait du goût. Le Coran prescrit en ce cas la modération, mais n'exclut pas les châtiments corporels. « Celles qui sont insubordonnées, réprimandez-les, puis défendez-leur de partager votre couche, enfin battez-les. » Les Croyants qui s'inspiraient de l'exemple de Mahomet n'avaient recours qu'au second mode de punition. On dit que le Prophète en tira de bons résultats. Il a pourtant écrit dans la *Sourate des Femmes* un mot désabusé. « Vous ne parviendrez jamais à faire régner la concorde entre vos femmes, quelle que soit votre bonne volonté. » On voit par cette réflexion que la polygamie n'était pas toujours un plaisir.

* On connaît encore une autre femme de Mahomet. C'est une pieuse veuve nommée Khaula qui vint se réfugier, disent les historiens, dans le harem du chef de la communauté : c'était une manière d'entrer en religion.

RITES DE LA VIE CONJUGALE

Le Coran a réglé bien d'autres détails. Et les docteurs de l'Islam ont réglé ce que le Coran avait omis. Leurs autorités sont la *Sunna*, c'est-à-dire les coutumes de la vie privée de Mahomet qui ont valeur d'exemple et de loi, et les *hadiths*, qui sont les propos tenus par Mahomet et recueillis par la tradition. Le musulman sait donc tout ce qu'il doit faire en toutes les circonstances de sa vie conjugale. Le catholicisme, non moins attentif, a ses traités de casuistique. On apprend chez les docteurs de la foi que « l'épouse peut contempler toutes les parties du corps de son mari, sans en excepter aucune, et que son mari a les mêmes droits sur elle. D'un parent ou d'un esclave, la femme peut voir le buste sans inconvénients. Aux mêmes elle ne laisse voir que son visage et ses mains. Les convenances mondaines sont réduites au minimum. Une femme ne doit jamais se trouver seule avec un homme qui n'est pas son mari, elle ne doit pas souffrir non plus qu'un tel homme s'assied à côté d'elle ou partage son repas. Elle tolérera toutefois qu'un esclave mange avec elle, s'il est vieux, infirme et pieux et qu'en plus de ces trois circonstances, « on le croie incapable de goûter les plaisirs de la chair ⁴. »

Les relations entre époux sont réglées avec minutie. On n'en rapportera pas les particularités. Notons cependant une formule ambiguë du savant Ibn Taïmiya : « les rapports sexuels doivent avoir lieu selon le besoin de la femme et les possibilités du mari ⁵. » Cette formule modeste s'accompagne toutefois d'une interdiction des « truquages ». La femme a droit à la maternité. Toutes les pratiques qui en détournent sont interdites. L'avortement est sévèrement condamné. Tout conducteur de peuple fait de l'élevage. Comme Moïse, Mahomet est en outre un hygiéniste rigoureux. Il fixe avec précision les périodes d'abstention dans la *Sourate de la Vache*. Les docteurs de la foi répondent avec complaisance à toutes les questions que le Croyant peut se poser en ce domaine. Ils n'omettent pas les soins de propreté. Le savant El Bokhari énumère les ablutions du Prophète : « Il commençait par se laver les mains, il faisait ensuite l'ablution ordinaire de la prière, puis, plongeant les doigts dans l'eau, il les passait à la racine de ses cheveux; ensuite, à trois reprises, il prenait de l'eau dans ses mains, la versait sur sa tête. » Enfin, précise pudiquement El Bokhari, « il faisait couler de l'eau sur tout son corps. » Des sanctions sont prévues pour les négligents. D'après Ibn Hinbal, l'homme qui a quelque chose à se reprocher en ces circonstances, donnera une aumône d'un dinar ou d'un demi-dinar à titre expiatoire.

Toute cette partie du Coran, il faut bien l'avouer, sent le Bédouin. Tout comme le *Pentatheuque*, du reste. On devine une race brutale à

l'odeur forte, à laquelle il faut imposer une éducation élémentaire. Et ce décalogue un peu fruste, dicté pour des tribus guerrières, risque de donner une image inexacte de la situation de la femme dans le monde musulman.

TRAITEZ BIEN LES FEMMES

Ces précisions qu'on croirait écrites pour un peuple qui sort du désert, elles se dégagent sur un fond où se mêlent constamment la rudesse antique et une sorte de générosité. Voici une recommandation où l'on perçoit parfaitement cet amalgame. « Traitez bien les femmes... Le meilleur des musulmans est celui qui est le meilleur envers les femmes. Qu'aucun d'entre vous ne fouette sa femme comme il fouette son esclave, puis s'accouple avec elle enfin de journée... Nourrissez votre femme comme vous vous nourrissez, habillez-la comme vous vous habillez, ne la frappez pas au visage, ne la maltraitez pas, ne la châtiez que dans le privé. » Cette bonhomie est inquiétante. On ne parlerait pas autrement d'un animal un peu sournois, qu'on recommande de traiter comme un être humain. Le droit musulman est pourtant généreux pour la femme. Sa situation est celle d'une mineure, elle est *entretenue* comme un enfant, elle ne participe en rien aux charges du ménage. Mais aussi, elle peut faire tout ce qu'elle veut de son patrimoine, acquérir, vendre, faire des actes de commerce sans autorisation du mari, exactement comme un petit garçon dispose de sa tirelire. Comme les femmes étaient parfois fort riches, cette autonomie juridique était une précieuse liberté. Les femmes n'étaient pas non plus exclues des héritages. Le Coran leur accorde une part diminuée, mais obligatoire, en général la moitié de ce qui reviendrait à un héritier mâle du même rang. De même, l'esclave, qui n'a aucun droit qui n'est rien qu'un bien parmi d'autres, est protégée par une soudaine promotion quand elle devient mère. Elle porte alors le titre de *mère d'enfant*, elle ne peut être ni vendue ni donnée, elle devient libre à la mort de son maître. Et moins de cent ans après la mort de Mahomet, on verra régner à Bagdad des califes qui étaient nés d'esclaves. Ces disparates sont étranges pour nous. C'est pourtant cette condition qui fut celle des femmes chez un peuple qui était fier à juste titre de sa civilisation et de ses manières. Et il est remarquable que, dans les nombreuses controverses qui s'élevèrent entre les chrétiens et les musulmans, les chrétiens ne s'indignèrent pas de ce qui était écrit des femmes dans le Coran. Tout le monde semblait trouver cela assez naturel.

Il est vrai qu'il se produisit avec l'expansion de l'Islam une évolution qu'il n'est pas toujours facile de fixer exactement. Von Grunebaum

fait observer que l'Islam se développe dans une civilisation urbaine, la préfère à la vie nomade : il lui faut la Mosquée pour le service du Vendredi, le marché qui est l'*agora* où se réunissent les hommes, les bains publics. Une ville d'Islam est une ville d'hommes et sa vie quotidienne ressemble à celle des cités grecques ⁶. La claustration des femmes y est nécessairement plus sévère que dans le campement des nomades. Mais en même temps, les richesses, le luxe, les esclaves ramenés des campagnes victorieuses, le goût du raffinement, introduisaient dans les mœurs un grand nombre de nouveautés. Enfin les femmes ne se plièrent pas du jour au lendemain à la discrétion à laquelle elles étaient invitées par le Coran. Pendant longtemps, la vie des femmes fut beaucoup plus animée que les paragraphes de la Loi ne peuvent le faire penser. Elles ne disparurent pas tout à coup dans la trappe du harem.

PREMIÈRES CATÉCHUMÈNES

La nouvelle Loi changea d'abord si peu de choses qu'on retrouve au premier rang des catéchumènes nos Bédouines intrépides et passablement effrontées. Mahomet, nous l'avons constaté, était assez bien disposé à l'égard des femmes. Il les laissa d'abord d'autant plus libres qu'il les appelait à l'indiscipline. Tant qu'il fut minoritaire, il revendiqua pour elles la liberté de choisir leur religion. Les conversions se faisaient peu à peu. Les femmes de sa propre famille ne se rallièrent pas tout de suite, les sœurs du fidèle Abou-Bekr ne se convertirent que tardivement. Ces conversions entraînaient parfois des drames *.

Mahomet se trouvait dans la même situation que les apôtres. Les femmes étaient des auxiliaires précieuses qu'il fallait ménager. Elles se plaignirent que le Coran s'adressât toujours aux hommes. Mahomet les calma par un verset de la *Sourate des Coalisés*, où il les met pêle-mêle avec les humbles, les chastes, les patients. Elles demandèrent à être instruites pour pouvoir discuter avec leurs maris. Il leur réserva spécialement une conférence d'initiation. Il alla très loin dans les concessions. Aucun exemple ne permet de dire qu'une femme ait été investie des fonctions d'*iman* dans une mosquée. Mais la Kazrajite Oumm Waraqah fut autorisée par le Prophète à tenir ce rôle pour diriger les prières des hommes et des femmes de sa maison, établissement

* Ramlah, dite Oumm Habibah, femme d'un disciple qui avait suivi son mari en Abyssinie avec la petite colonie envoyée par le Prophète dut se séparer de son mari lorsque celui-ci se convertit au christianisme : elle le quitta, partit seule et rejoignit Médine comme elle put. Oumm Kultham, de La Mecque, femme instruite qui savait lire et écrire, quitta son mari et son foyer en secret et s'enfuit à Médine auprès des vrais croyants. Summayyah bint Kubbat, esclave que son maître voulait empêcher de se convertir, se laissa tuer plutôt que de renoncer à sa foi et fut la première martyre de l'Islam ⁷.

qui lui assurait un très nombreux auditoire. Quelques autres femmes furent autorisées après elle à officier comme *iman* pour les autres femmes de leur maison. L'exemple le plus remarquable est celui d'Oumm Salamah qui reçut cette autorisation spéciale, semble-t-il, avant son mariage avec Mahomet⁸. Les difficultés que Mahomet rencontra plus tard dans son harem, l'influence grandissante de son énergique compagnon, Omar, esprit peu éclairé, refroidirent ce beau zèle. Les femmes n'en jouèrent pas moins un rôle non négligeable dans la propagation de l'Islam. Plusieurs sont citées parmi les prédicatrices éminentes. L'une d'elles Sedjah prophétisa et, après la mort de Mahomet, créa une secte contre son successeur Abou-Bekr. Elle épousa un autre prophète, union fâcheuse qui donna peu de résultats. Une autre, en revanche, Rabiah, est comptée parmi les saintes de l'Islam. Elle passait des nuits entières à prier. Elle mourut en 752 et on honore son tombeau près des murs de Jérusalem. Son esclave Abdah, pieuse servante de Dieu, est également un objet d'édification. Sha'wâna est respectée, elle aussi, parmi les femmes ascètes pour s'être abîmé les yeux en pleurant sur les péchés des hommes.

MILITANTES ET AMAZONES

Ce ne fut pas la seule forme de zèle que les femmes employèrent. On revit sur les champs de bataille de l'Islam les amazones des poètes. Elles n'étaient pas toujours du bon côté. A la bataille d'Ohod où les musulmans furent vaincus et où Mahomet blessé, blotti dans un trou, faillit être pris, les femmes des Koréichides, ennemis des musulmans, animaient le carnage, faisaient ronfler sauvagement les tambourins et entonnaient les chants de guerre. A leur tête, était Hind, fille de Ot bath que les musulmans avaient tuée. Elle se tenait derrière les combattants et dirigeait les chants. Après la bataille, les femmes coupèrent le nez et les oreilles des ennemis morts et s'en firent des bracelets. Hind arracha le foie du guerrier qui avait tué son père et le mangea. Le Prophète fut protégé dans son trou par une cantinière qui combattit auprès de lui et lui permit d'échapper au massacre.

Il y eut d'autres héroïnes, cavalières intrépides qui participent aux sièges et aux combats. L'une d'elles, Razâlah, tuée un soir de bataille, laissa le souvenir d'une belle amazone. Aïcha, elle-même, la femme préférée de Mahomet, s'était mêlée, mais avec moins de vertu militaire, à la politique et à la guerre. Elle s'était prononcée contre Ali, cousin et gendre du Prophète, qui avait succédé au troisième calife Othman, et se mit elle-même à la tête de l'armée rebelle, hissée sur un énorme chameau couronné d'un palanquin. Elle s'opposa à la reconciliation qu'Ali proposa à ses adversaires sur le champ de bataille et assista du

haut de sa tourelle au combat dans lequel ses partisans furent vaincus. On coupa les jarrets de son chameau et on la ramena respectueusement à La Mecque où elle fut priée de se consacrer à des passe-temps plus féminins.

Telles étaient les contemporaines de Mahomet que la claustration préconisée par la Loi ne semble pas avoir abattues ni même retirées de la circulation.

LES FEMMES SOUS LES ABBASSIDES

Après les successeurs spartiates de Mahomet, la famille des Omeyyades avait pris le pouvoir en 661, puis un siècle plus tard, en 750, les Omeyyades furent massacrés au cours d'un banquet et une dynastie apparentée au Prophète, celle des Abbassides, s'empara du califat qu'elle garda pendant cinq siècles. Dans les premiers temps des Abbassides et jusqu'au ix^e siècle, les femmes eurent encore une assez grande liberté. Les femmes qui appartiennent aux grandes familles jouent un rôle dans l'État, elles ont une liberté d'allure et un rang qui font penser plus d'une fois aux manières des altières filles des Bédouins. Des jeunes filles vont encore à la guerre, prennent part au combat, commandent des colonnes, d'autres écrivent des poésies et rivalisent avec les poètes les plus célèbres de leur temps. Elles perdirent peu à peu ces prérogatives et à la fin du x^e siècle, elles sont réduites à l'oisiveté du harem et elles ne sont plus que de douces et inquiétantes captives. Mais la période si brillante pendant laquelle elles ont joué leur rôle dans cette admirable *Renaissance* que fit naître l'Islam ne doit pas être méconnue.

CARRIÈRES FÉMININES AU IX^e SIÈCLE

Les historiens arabes qui sont nombreux et savants se sont fort peu souciés de dépeindre les mœurs. Pour d'autres raisons et principalement par attachement à des modèles conventionnels, les conteurs et les poètes ne sont pas d'un plus grand secours. On surprend la vie sociale des femmes de l'Islam presque par hasard, par des témoignages menus et dispersés. Mais ces témoignages nous fournissent l'image d'une existence bien moins sévère et surtout d'une vie bien moins claustrale que ne le prescrit la règle. Sur leurs ânesses blanches et précédées de leurs serviteurs, des élégantes traversent la foule qui se presse dans les *bazars*, de leurs bâts richement ornés, elles se penchent pour examiner les belles étoffes, les parfums, les bijoux. Des bains publics leur sont réservés. Elles y passent de longues heures et leurs occupations sont assez semblables à celles des dames romaines :

elles ne trouvent point d'esclaves mâles pour s'affairer autour d'elles, mais si l'on met à part cette commodité, elles paraissent aussi libres en cette circonstance que les contemporaines de Caligula. Les musulmans aimaient beaucoup les jours de fête. Comme leur religion n'en possédait pas, ils adoptèrent pendant longtemps les fêtes des autres cultes. Ils se déguisaient au moment du carnaval, dans la journée du mardi-gras. Les hommes se déguisaient en femmes, mais on rencontrait aussi beaucoup de femmes qui se déguisaient en hommes. Peut-être y avait-il parmi elles bon nombre d'esclaves et de danseuses, professionnelles de la galanterie. Mais il y avait des femmes copistes pour les innombrables et riches bibliothèques de l'Islam. Il y avait des femmes astrologues, pas seulement diseuses de bonne aventure, mais savantes en l'art des Chaldéens et des Persans. Il y avait des femmes érudites et professeurs : Chokdah au ^x^e siècle, calligraphe et bibliothécaire réputée à Bagdad, expliquait à la grande mosquée le *Livre de la Défaite des Amants* ou *Infortune des Amants*, exactement comme dans une chaire d'Université de nos jours. Takyah au ^{xii}^e siècle fut spécialiste des lettres et de traditions anciennes à Alexandrie et elle était aussi femme de lettres. La poétesse El Wallada fut célèbre au ^x^e siècle à Cordoue et dans toute l'Espagne, à la fois pour sa beauté qui ne semble pas avoir été voilée pour tout le monde et pour son talent. On la comparait à Sappho. Il est vrai qu'elle était fille d'un calife, particularité qui favorise les carrières littéraires.

Dans les grandes villes, centres de culture et de vie brillante, les femmes étaient loin d'être illettrées. On y trouvait des écoles pour les filles comme il y en avait pour les garçons. On en signale même où l'enseignement était gratuit, dans cette Andalousie du ^x^e siècle où « presque tout le monde, dit le savant orientaliste Dozy, savait lire et écrire ». Les princesses, les filles et les femmes des dignitaires ou des riches marchands étaient folles de poésie, partageant en cela la passion de tous les Arabes qui se réunissent comme des enfants autour d'un conteur ou d'un poète et se plaisent pendant des heures à écouter ses beaux récits. Elles étaient souvent d'une remarquable culture et se piquaient de récompenser généreusement les meilleurs poètes de leur temps. Sokainah, femme d'Hassan, l'héroïque petit-fils du Prophète, fils de cet Ali que combattit Aïcha, était célèbre pour son esprit et pour son charme : elle recevait des savants, des hommes pieux, des théologiens, des poètes, mélange dans lequel nous reconnaissons sans peine un salon littéraire. Zobeida, femme d'Haroun al Rachid adorait les vers et elle avait même inventé une récitation à bouche fermée du Coran, pour laquelle elle s'entourait de petits chanteurs qui bourdonnaient tout le jour dans ses appartements. Elle mit un jour dans la bouche d'un poète qui lui avait récité des vers une perle qui valait une fortune. De Bouïran qui fut la femme

de Mamoûn, successeur d'Haroun, on raconte une légende qui est suggestive, même si elle n'est pas vraie. Elle suspendait la nuit une couffe dans le rue obscure sur laquelle donnait son palais et faisait hisser chez elle les visiteurs inconnus dont la voix et les paroles révélaient une certaine distinction. Elle s'amusait à leur faire réciter des vers pendant toute la nuit, tout en goûtant une collation que lui apportaient ses esclaves, et leur chantait en récompense des poèmes qu'elle aimait. C'est ainsi, dit-on, qu'elle fit connaissance avec le calife qui fut un soir un des visiteurs inconnus que lui apporta son panier. Du même calife Mamoûn on raconte encore cette histoire, version arabe de nos contes de princes et de bergères qui prouve quel prix les princes arabes attribuaient à la culture. Ce Mamoûn rencontra à la chasse une paysanne qui puisait de l'eau à la fontaine. Ses gestes nobles, sa taille et sa démarche lui plurent, il lui parla. Elle l'interrogea à son tour, lui demandant sa tribu. Elle connaissait si parfaitement l'histoire des tribus arabes que, de questions en questions, elle comprit qu'il appartenait aux Lachémîtes, descendants du prophète et se prosterna à ses pieds. Le calife fut si charmé de cette science héraldique chez une fille du désert qu'il demanda sa main à son père sur-le-champ.

PRINCESSES DE LA RENAISSANCE : L'AMOUR COURTOIS

Ces femmes instruites et fines sont assurément plus proches de nos princesses de la Renaissance que de l'image qu'on se fait généralement des femmes de l'Islam. On peut penser qu'elles avaient moins d'occasions de montrer leur énergie qu'à l'époque préislamique : ce n'est pas sûr, car les drames du harem étaient prompts et violents et les femmes durent s'y trouver mêlées plus d'une fois.

Les historiens sont circonspects en ce domaine. Nous ne connaissons ces crises que par hasard. Khaïzuran, mère du calife Haroun la Rachid, était une femme de tête. Le calife Al Mahdi était mort en 784 en laissant deux fils El Hady et Haroun, qui était le préféré de la mère. Il avait réglé que ses deux fils règneraient successivement, El Hady le premier. Ce calife s'étant assuré du trône eut un jour un mauvais rêve : il voyait son frère l'emporter sur lui. Il se réveilla et envoya le plus fidèle de ses serviteurs égorger Haroun. C'étaient là choses courantes chez ces Arabes d'ailleurs si courtois et si cultivés : plus tard, les calife sépargnèrent leurs frères, mais ils leur faisaient crever les yeux pour éviter tout incident. Ce serviteur avait une grande considération pour Khaïzuran qui semble avoir pensé à tout avec beaucoup de sang-froid. Il l'informa : elle fit aussitôt venir Haroun chez elle pour le dérober à l'ordre. Le serviteur, sur ses instructions, vint dire au calife qu'il n'avait pu exécuter sa mission, que son frère

n'était pas chez lui, s'étant réfugié chez leur mère. El Hady, irrité, se rendit chez elle : elle l'attendait, le calma par de bonnes paroles, lui fit embrasser son frère et lui offrit une collation. Deux heures plus tard, le calife mourait brusquement. Ce dénouement n'étonna que lui. La maternité était en ce temps-là un sentiment difficile qui exigeait des décisions rapides.

Ces belles jeunes femmes avaient fort bien réussi à civiliser les seigneurs et maîtres auxquels le Coran donnait tant de pouvoirs sur elles. Ils se laissèrent persuader qu'ils devaient avoir des sentiments délicats. On les initia aux subtilités et à l'élévation de l'amour platonique. Bien qu'ils eussent peu de dispositions pour le rôle d'amoureux transis, les poètes leur firent croire qu'aucun sacrifice n'était trop difficile pour la Dame de leurs pensées. Très peu d'entre eux moururent d'amour, l'affaire resta purement littéraire. Mais ils donnèrent libéralement dans le genre troubadour et on inventa pour eux, bien avant Éléonore d'Aquitaine, toutes les variétés du roman de chevalerie.

L'influence des femmes se fit sentir encore d'une autre manière. Elles inspirèrent aux hommes des manières distinguées et des raffinements exquis. Les jeunes chevaliers sarrazins portèrent en leur honneur les étoffes les plus délicates, s'épilèrent les sourcils, s'allongèrent les yeux avec des fards et teignirent leurs barbes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Bien avant que nos nations barbares aient pu concevoir la moindre idée de l'élégance morale, les intrépides musulmanes avaient créé avec l'aide d'Allah un type de gentilhomme musulman qu'on reconnaissait à son *adab*, qui est à la fois le tact, la discrétion, le sentiment des convenances et de l'allure, qui n'est pas moins remarquable que l'*honnête homme* de notre Grand Siècle ou le *gentleman* des Britanniques. Une particularité de cette vie mondaine est très islamique : on ne devait en aucun cas nommer ou laisser reconnaître la femme à laquelle on adressait ses vers ou ses pieuses pensées, une femme de bonne famille ne devant jamais faire parler d'elle. Cette discrétion rigoureuse ne facilite pas la tâche de l'historien.

DANSEUSES ET COURTISANES

Le luxe, les victoires, les conquêtes mirent toutefois en pleine lumière vers le ix^e ou le x^e siècle une catégorie de femmes dont le pouvoir et l'éclat ne cessaient de grandir depuis longtemps. C'étaient les jolies petites esclaves que des spécialistes patients formaient aux métiers de chanteuses et de danseuses. Elles étaient l'ornement de tous les repas, l'accessoire nécessaire des soirées où l'on buvait en écoutant de la musique et des vers, le jouet luxueux dont une réunion d'hommes bien élevés ne pouvait se passer : elles connaissaient les poètes mieux

que les princesses des meilleures familles, savaient lire et écrire, souvent composer, elles étaient spirituelles, amusantes, distinguées, et elles ne tardèrent pas à tenir autant de place dans la société musulmane que les hétaires chez les Grecs. Ces jeunes bêtes de luxe étaient des cadeaux de prix. Les généraux et les gouverneurs les offraient en présents à leurs supérieurs ou à leurs amis, les riches marchands en donnaient aux grands dont ils sollicitaient la protection. Les harems devenaient des haras somptueux. Le calife El Motawakkil avait 4 000 concubines et ses historiens prétendent qu'il s'en servait. El Amine eut la coquetterie de créer un corps de *pagesse*s, en cheveux courts et habillées en garçons auxquelles il prenait grand plaisir. Comme il avait des goûts éclectiques, il avait aussi de fort jolis pages qu'on appelait des *gilmâns* et cette fantaisie fut une mode largement imitée. Zobeida, femme du calife Haroun al Rachid, fut si inquiète de la faveur d'une musicienne qu'elle dut offrir à son calife dix jeunes filles vierges pour détourner son attention. Cette situation enseignait aux femmes le prix de la patience, elles devenaient bonnes filles. La charmante Zobeida ne se contentait pas d'offrir des vierges. Elle fermait les yeux sur bien d'autres choses. Haroun, voyant un jour auprès d'elle une esclave fort jolie dont elle avait eu l'imprudence de se faire accompagner, donna un baiser à l'esclave par dessus l'épaule de Zobeida et commença à lui faire une cour pressante jusqu'à ce que Zobeida lui en fit cadeau poliment. L'une de ces spirituelles courtisanes eut une prodigieuse destinée littéraire. C'est Shiriu qui fut au VI^e siècle la favorite de Kosroès II roi de Perse, fit empoisonner la reine, devint reine à son tour et que les princes appelaient par dérision Tchihirâzâdh, « la noble dame », dont les Arabes firent ensuite Shéhérazade, lorsqu'ils transportèrent la légende à Bagdad à la cour d'Haroun al Rachid, pour en faire la trame sur laquelle les siècles suivants brodèrent les contes des *Mille et une nuits*.

Tout le monde ne pouvait pas avoir Shéhérazade. Toutefois, on appréciait particulièrement les Turques, petites, dodues, fines, très fécondes : mais on les regardait comme peu sûres. On avouait que les négresses étaient de bonnes danseuses et qu'elles avaient le sens du rythme : mais elles passaient pour volages et négligentes. Les Nubiennes étaient souples et gaies. Mais les connaisseurs préféraient à tout une esclave berbère achetée à neuf ans, élevée pendant trois ans à Médine et trois ans à la Mecque et formée aux bonnes manières en Mésopotamie. Ce dressage était un peu long, mais il paraît que le produit était tout à fait agréable⁹.

Ce n'était pas seulement jeux de seigneurs. Les esclaves étaient devenues fort communes et on les employait de toutes les manières. Le peuple en avait sa part. Il avait droit, lui aussi, à ses musiciennes et à ses danseuses qu'on pouvait trouver dans les cabarets champêtres

Couple amoureux, miniature indienne.



Musicienne, miniature turque.



Jeune femme à la rivière, peinture persane. ▶



Musiciennes du sérail, peinture turque (au verso). ▶



installés le long du Tigre et de l'Euphrate. Ces cabarets ressemblaient beaucoup aux « maisons de vin » qui florissaient en Chine à la même époque, le harem produisant partout les mêmes fruits, chez les seigneurs et dans le peuple. On buvait dans ces cabarets d'excellents vins, lesquels sont interdits aux musulmans en général, mais permis à ceux qui suivent le rite *hanéfite*. Il y avait, en cette occasion, beaucoup d'adeptes de cette secte. Les califes et leurs gouverneurs faisaient parfois des efforts pour faire partager à leur peuple les distractions dont ils étaient eux-mêmes si friands. Les visiteurs de ces cabarets champêtres avaient droit à des bassins, à des ombrages, à des eaux courantes et ils écoutaient de belles joueuses de flûte qui étaient souvent des gitanes qu'on faisait venir de Lahore d'où un roi sassanide du ^v^e siècle les avait jadis importées.

TRISTE DESTINÉE DE LA FEMME DE BONNE FAMILLE

Cette aimable « civilisation des loisirs » eut des effets peu satisfaisants sur la destinée des femmes musulmanes. Plus les musulmans s'amusaient avec les agréables créatures qu'ils trouvaient dans le commerce, plus ils se montraient exigeants sur la moralité et la discrétion des femmes de leur foyer. Dès le ^{ix}^e siècle et de plus en plus aux époques suivantes, une distinction s'établit entre les femmes qu'on pouvait voir et avec lesquelles on s'amusait et les épouses qu'on ne devait pas voir et qui étaient réservées à l'intimité de la vie conjugale. La dignité des *femmes libres* exigea une retraite ostentatoire, laquelle permit de traiter avec beaucoup de hauteur la liberté dont jouissaient les *femmes esclaves*. On ne comprendra bien le caractère véritable de cette distinction que si l'on se souvient qu'une bonne partie des califes abassides qui succédèrent à la dynastie omeyyade était fils de mères esclaves. La réclusion ne fut pas seulement une application stricte des principes coraniques : elle fut aussi le résultat d'un mauvais marché auquel la volonté d'humilier les femmes *parvenues* n'était pas étrangère.

Au ^x^e et au ^{xi}^e siècle, les *femmes libres* se sont donc laissé imposer une existence dans laquelle *l'homme* n'apparaît plus. Les historiens décrivent cette situation en disant qu'il existe une « société féminine » et une « société masculine » absolument séparées l'une de l'autre. Cela veut dire que les hommes se réunissent entre eux, causent, boivent, font appeler leurs danseuses et leurs musiciennes. La littérature, la poésie même ne s'adressent guère qu'à eux. Mais on les accuse de parler un langage de corps de garde. Même à l'occasion des cérémonies familiales, les hommes et les femmes ne participent pas au même repas. Les femmes se réunissent de leur côté. « Leur existence n'avait rien de monotone », lit-on dans un livre qui décrit

la vie des musulmans de cette époque. « Elles se promenaient dans leurs jardins, cueillant des fleurs, se mirant dans l'eau des bassins, montant respirer l'air sur les terrasses ». Il n'est pas sûr que ces occupations distinguées remplissent bien une journée. On ajoute qu'elles s'invitaient à manger des pâtisseries entre elles et à dire du mal de leurs amies. Des eunuques, pour cette circonstance, répandaient sur les divans des pétales de rose et plaçaient de l'ambre gris dans les brûle-parfums. Elles avaient droit, en outre, à des musiciens aveugles. On cherche en vain à compléter par quelque chose d'un peu plus substantiel ces existences paradisiaques. On est un peu soulagé en constatant que les paysannes aidaient leur mari aux travaux des champs, portaient des poulets au marché et que les femmes qui vivaient à la campagne avaient en général le droit de cultiver des vers à soie.

TOILETTES ET VIE D'INTÉRIEUR

La toilette était élégante et compliquée. Les princesses et les danseuses portaient sur elles des fortunes. L'habillement complet d'une femme véritablement élégante représentait cent fois le traitement mensuel d'un savant professeur de droit. Le pantalon de gala de la femme d'un sultan valait le double de cette somme, ses babouches seules eussent exigé sept ans du travail d'un juriste. Ce sont là d'estimables hommages à la beauté : les marquis de Louis XV font l'effet de grigous avec leurs filles d'Opéra. Les femmes doivent sortir voilées. Le Coran précise qu'elles sont tenues de garder chez elles une attitude modeste et leur défend de faire sonner leurs bracelets en tapant du pied. Un vêtement modeste comprenait un pantalon de pyjama en soie qui s'arrêtait au genou sur lequel on portait un jupon très ample en satin garni de dentelles. En ville, le pantalon était de satin, bouffait jusqu'aux chevilles : aux pieds babouches à talons. Beaucoup de bracelets et de chaînettes. La chevelure était nattée en trente ou quarante fines tresses qui descendaient jusqu'à la taille. On la recouvrait d'un foulard que le voile enveloppait. Les princesses et les femmes de haute distinction portaient sous le voile un chapeau, qui était une chéchia ou un bonnet en forme de cœur comme on en trouva longtemps dans les communautés juives, ou des toques couvertes de plumes qui furent mises à la mode au ^{xiii}e siècle par les dames de la suite de Gengis-Khan.

Les femmes riches avaient des jardins dans lesquels elles se livraient aux passe-temps indiqués plus haut. Les femmes de la classe moyenne se contentaient de ces jolis *patios* dont l'Espagne a gardé la tradition, mais souvent aussi elles étaient obligées de vivre dans des appartements. Les immeubles de rapport n'étaient pas plus ignorés des Arabes

qu'ils ne l'avaient été des Romains. Ces immeubles pouvaient avoir dans les grandes villes de six à dix étages, ils étaient construits en carré autour d'une cour centrale au centre de laquelle se trouvait l'inévitable bassin. Autour de chaque étage circulait une galerie de brique ajourée sur laquelle donnaient les appartements. Sur cette galerie, accessible à tous les locataires de l'étage, les murs de l'appartement étaient percés de *moucharabihs*, boiserie découpée qui donnait un peu d'air et de lumière tout en dissimulant aux regards l'intérieur du domicile, retraite interdite, aquarium des femmes dévoilées. L'approvisionnement en eau et en bois, l'évacuation des détritiques, la chaleur souvent accablante, posaient d'humbles problèmes domestiques dont la solution n'était pas toujours facile. On tendait le long des murs une tenture de feutre qu'un tuyau percé de petits trous humidifiait en permanence, procédé qui provoquait une évaporation. Dans les demeures les plus modestes, une plaque de feutre fixée sur une jalousie et arrosée d'heure en heure rendait le même service. On recourait aussi à des appareils de ventilation mis en mouvement à la main. En hiver, dans les régions froides, on utilisait une sorte de marmite norvégienne qui servait en même temps de table et sur laquelle on disposait, selon l'heure, l'écritoire, le plateau du repas, la lampe à huile, le jeu d'échecs. Les autres meubles étaient des coffres ou des tapis ornés de coussins et le lit réduit à un matelas de toile bourré de laine était roulé dans la journée et transformé en sofa.

LE MARIAGE ARABE

Les règles du mariage s'étaient instituées de bonne heure à peu près telles qu'elles ont été maintenues dans les pays islamiques.

La règle est que la femme est achetée par son mari moyennant un prix d'achat appelé *mahr* qui est versé à son père. Les anciens Arabes permettaient aux frères d'épouser leur sœur, aux oncles d'épouser leur nièce et ils semblent même avoir donné une sorte de priorité à ces mariages familiaux¹⁰. Le Coran s'opposa aux mariages avec les femmes apparentées du côté de la mère et publia les degrés de parenté qui constituaient un obstacle au mariage. Ces interdictions ne sont pas toujours observées. Après Mahomet, on épouse souvent sa cousine, ce qui est permis, mais aussi une nièce sans y regarder de trop près. On épouse volontiers une veuve, bien que ce mariage soit moins solennel. Enfin on peut élever au rang d'épouse une captive ou une esclave qu'on a préalablement libérée.

Lorsqu'il s'agit d'une femme libre et principalement d'une fille, le mariage est précédé de démarches codifiées par l'usage. Deux femmes âgées se chargent des premiers pourparlers. Elles s'adressent au pro-

priétaire de la fille qui est son père, son oncle ou son frère. La fille n'est consultée que si ce tuteur naturel en prend l'initiative. En principe, elle est un personnage muet : la loi ne lui permet de sortir de la minorité que très tard, en lui accordant le statut de *vieille fille*, titre exceptionnel qui n'est conféré qu'à une quadragénaire ou une quinquagénaire. Le prix est souvent l'objet de longs débats. Khadidja, première femme de Mahomet, veuve riche, reçut en dot vingt chamelles. Oumm Habiba, Aïcha, Zainab furent payées par Mahomet 4 000 dirhems, somme dont l'équivalent en francs ou en chamelles est difficile à fixer. Ces 4 000 dirhems paraissent un prix bourgeois. Le Prophète approuve toutefois des cours beaucoup plus bas. Il admet le versement de deux poignées de dattes ou de farine ou d'une paire de sandales. On peut se demander si l'on avait vraiment droit à une jeune fille pour ce prix-là.

La jeune fille est protégée dans le mariage contre certains abus. Un père ne peut donner sa fille en mariage, selon Mohamed ben Abdal Ya Lah, à un homme atteint d'une maladie contagieuse mortelle. Si le père prétend donner sa fille à un homme atteint d'une infirmité physique grave, le consentement de la fille est indispensable. Tsouli, dans ses commentaires de la Tohfa, précise que le silence de la fille est un consentement insuffisant et qu'elle doit exprimer à voix haute son acquiescement.

Le prix une fois fixé, un contrat de vente est signé qu'on appelle *convention de mariage* et qui oblige les parties. Les deux époux sont valablement liés par cette convention et celui d'entre eux qui veut recouvrer sa liberté doit recourir à une procédure de répudiation. Néanmoins les effets du mariage ne commencent véritablement qu'après la consommation du mariage à laquelle les auteurs accordent une importance décisive. Ce n'est pas une subtilité, car il pouvait s'écouler plusieurs années entre ces deux phases matrimoniales. Les mariages précoces sont en effet permis et même autorisés par l'exemple. Aïcha avait cinq ans lorsqu'elle fut fiancée à Mahomet, elle avait neuf ans lorsqu'elle eut l'honneur de partager le lit du prophète, et, finalement c'est une jeune personne de treize à quatorze ans qui menait à la baguette le harem du chef des Croyants. La *convention* liait donc surtout les familles dont elle enregistrait les promesses. La fiancée ne touchait alors qu'une partie de sa dot. Seule la consommation du mariage la met en possession du prix qui a été payé pour elle, ainsi que de sa majorité légale et d'une façon générale de tous les droits qui résultent de sa qualité d'épouse. Lorsqu'il s'est écoulé un certain temps après la convention et que la consommation du mariage n'a pas eu lieu, il appartient au père, au tuteur légal, ou à leur défaut au *cadi*, de décider de la consommation en vertu d'un *droit de contrainte* que leur reconnaît la loi.

La fille est si expressément mineure et passive dans la coutume de l'Islam qu'il ne lui est même pas permis d'assister à la *convention* de mariage où l'on dispose d'elle, quel que soit son âge ou son rang. Elle est représentée par un homme à cet acte décisif et ce plénipotentiaire décide pour elle. On mentionne en cette circonstance le *hadith* suivant, cité avec vénération par les commentateurs : « La femme ne marie pas la femme, la femme ne se marie pas elle-même. »

« Le mariage est certainement l'institution la plus respectée chez les musulmans, celle qui touche le plus l'imagination populaire », écrit un spécialiste. L'Islam n'a jamais rangé la chasteté parmi les vertus qui sont agréables à Dieu. Le célibat n'y est pas un mérite. Les docteurs de la loi, les hauts fonctionnaires du culte, les desservants des mosquées ne prononcent aucun vœu de continence. Le célibat est regardé, au contraire, par l'Islam comme une sorte de mutilation de la vie qui irrite Dieu comme une censure. Mahomet dit aux jeunes gens : « Que celui d'entre vous qui est en état de se marier se marie... Épousez des femmes aimantes et fécondes, ainsi vous ferez nombre avec moi devant les autres nations au jour de la résurrection. Une femme laide et féconde vaut mieux qu'une femme belle et stérile. »

PARTICULARITÉS, RÉPUDIATION, ADULTÈRE

L'homme est d'autant plus coupable de ne pas se marier qu'il lui est très facile ensuite de se dégager des liens du mariage. Certaines sectes avaient sur le mariage des idées particulières. Nous avons déjà dit que, dans certaines tribus arabes, on pouvait contracter des mariages temporaires pendant les voyages. La secte des Chiïtes, très rigoureuse sur d'autres points, admettait la validité de ces mariages que les Sunnites, leurs adversaires, regardaient comme une forme de la prostitution. En revanche, les Chiïtes, racistes intransigeants, interdisaient le mariage avec une juive ou une chrétienne de bonne réputation, que le Coranp ermet pourtant au verset 6 de la *Sourate de la Table*. Les Chiïtes pensaient même qu'on se souillait, lorsqu'on touchait à un incroyant ou lorsqu'on buvait dans un verre où il avait bu, sévérité qui ne facilite pas le flirt. Des contemporains de Mahomet avaient des idées un peu surprenantes. On rapporte à Aïcha des *hadiths* singuliers transmis par une autorité aussi respectable que celle d'El Bokhari. Elle admettait qu'un mari qui admirait un homme éminent pouvait lui offrir sa femme, comme à Sparte, dans l'espoir d'avoir à son foyer un fils qui serait sa fierté. Aïcha, dans sa langue énergique, appelait cela « recueillir de l'eau de l'étalon »¹¹. La même Aïcha est responsable d'un *hadith* moins édifiant. Elle loue une femme qui avait reçu un groupe de frères ou d'amis pour les inviter à lui

faire un enfant : un fils lui étant né, elle les convoque à nouveau et désigne celui d'entre eux qui est le père. « La tradition, dit Gaudefroy-Demombynes, reconnaît ces unions collectives, mais elle veut qu'elles restent secrètes ¹². »

Pour rompre l'union conjugale, on avait généralement recours à la répudiation qui était une formalité simple. Le mari se montrait aussi laconique que les époux de la bonne latinité. Il disait par trois fois *Tu n'es plus ma femme* et l'affaire était faite. Il y avait encore cette commodité supplémentaire qu'on pouvait reprendre sa femme ensuite si l'on en avait envie. L'abus de cette procédure avait fait inventer une seconde forme de répudiation, plus solennelle, qui avait un caractère définitif. On n'exigeait pas plus de justification que pour l'autre et c'était toujours un *ukase* du mari. Mais, cette fois, il fallait un nouveau mariage pour revenir sur la décision déjà prise. Cette clause ne semble pas avoir été un obstacle insurmontable, car on a un bon nombre d'exemples de califes qui se remarièrent avec des femmes dont ils étaient séparés. Cette forme de mariage précaire était si bien entrée dans les mœurs qu'on permit même aux femmes de demander la répudiation. Il leur fallait, il est vrai, des raisons et elles devaient les exposer à un juge. La secte des manékites, particulièrement bienveillante pour les femmes, admettait leurs plaintes dans quatre cas : le mari ne leur donnait pas à manger, il les battait cruellement, il avait quitté le domicile conjugal, il était porté disparu depuis quatre ans. Ces « injures graves » permettaient à la femme de reprendre sa liberté, le plus souvent après avoir restitué sa dot. Cette jurisprudence indique assez que la liberté relative dont jouissait les femmes ne s'était pas inscrite dans le code.

L'adultère était, en revanche, traité plus doucement que chez les Bédouins. On en avait pris l'habitude, apparemment. Les grands semblent avoir disposé d'une certaine variété de moyens, qui allaient de la répudiation à des procédures plus expéditives, selon leur puissance. Les gens du peuple en usaient avec plus de bonhomie. Ils devaient produire quatre témoins oculaires, ce qui n'était pas toujours facile, ou jurer par un grand serment qui appelait sur le menteur la malédiction d'Allah. Moyennant quoi, la femme recevait cent coups de bâton. Toutefois, la chère Aïcha ayant été accusée fausement, Mahomet ajouta un supplément à ces prescriptions : ceux qui accusaient des femmes honorables sans pouvoir produire les quatre témoins réglementaires devaient recevoir quatre-vingts coups de bâton si leur accusation était rejetée.

FIANCÉE MAURESQUE

Nous n'avons pas trouvé de description qui fasse autorité d'un mariage au ix^e ou au x^e siècle. Les scènes traditionnelles du mariage musulman sont dépeintes d'après des témoignages beaucoup plus récents. Nous n'avons pas cru devoir les éliminer pour cette raison, mais nous devons avouer que rien ne nous garantit que les choses se passaient ainsi au x^e ou au xi^e siècle, bien que de graves auteurs affirment souvent pour nous rassurer que les coutumes musulmanes sont essentiellement immuables.

La petite fille sort bruyamment d'une existence de chrysalide. Elle avait encore au cou son amulette qui contient des versets du Coran et pendant longtemps son crâne rasé n'avait porté qu'une houppe de cheveux sur le devant de la tête ou cette tresse unique par laquelle l'ange doit saisir les vrais croyants. On lui avait enseigné la crainte des hommes qu'elle redoutait comme des êtres mystérieux, et à dix ans on lui avait appris à mettre son voile pour sortir. Puis brusquement, une joie bruyante envahit la maison, les femmes poussent des you-you, les musiciens viennent jouer devant les fenêtres et la fête nuptiale commence, entrée joyeuse vers le plaisir qui est en même temps la vie. Car Allah se réjouit lorsqu'une jeune fille devient une femme. Comme les dieux païens, il aime le sacrifice qui féconde et qui prépare le printemps. Et la jeune épouse est parée en effet comme pour un sacrifice, inondée de parfums qui ne lui rappellent pas sa pureté, mais qui lui annoncent son lit, parée pour la fête du plaisir, disant *enfin*, et non pas blanche et grave et s'avancant sous la hallebarde d'un Suisse vers le porche où commence le royaume du Destin. Tout lui dit dans la cérémonie qu'elle est une esclave et elle est heureuse de l'être : c'est la petite génisse qu'on conduit au mâle les cornes poudrées d'or et couronnées de fleurs et ses pattes trembleront tout à l'heure quand le taureau se dressera. Cette fête villageoise, cette joie de l'accouplement, cette miraculeuse métamorphose d'insecte, elle a été, ne l'oublions pas trop vite, la fête suprême, le baptême de la vie, pendant les trois mille ans où l'Asie profonde a été la nourrice des hommes. Ne rejetons pas trop vite dans un passé barbare cette petite esclave qui accepte si joyeusement son destin de prisonnière. Notre loi franque disait : « L'homme se bat et conseille ». Sommes-nous encore celui qui protège et décide que la nature nous avait prescrit d'être ?

La fête du mariage dure sept jours. On ne sait à quelle date en appurent les rites qui composèrent peu à peu cette fête de la joie. Et d'abord, le premier jour qu'on appelle *nabita*, toutes les petites amies de la fiancée viennent passer avec elle sa dernière nuit de jeune fille. Elles prennent avec elles les deux repas du jour et s'installent

toutes ensemble pour la nuit, gracieuse veillée de vierges ou chacune pense à son tour. Elles ne doivent pas quitter la jeune proie, paquet de petites alouettes sur lequel à l'aube fond le mari accompagné de musiciens et de porteurs de torches qui viennent emporter le trousseau sur une mule pomponnée de soie. Le deuxième jour est appelé *le départ* et commence par un de ces festins auxquels la tradition orale donne le nom de *diffa*. Le festin est offert aux femmes des deux familles. Elles y viennent en manteaux de velours passementés d'or, carapagonnées de toutes leurs orfèvreries cordouanes. On les gave de viandes aux confitures, de tartes de pigeon sucrées, de gibier à la menthe et d'une infinité de pâtisseries au miel, à l'anis et au gingembre. Des parfums brûlent pendant tout le repas, l'honneur des deux familles est attaché à ce que le festin soit grandiose et mémorable. Il se termine par l'apparition de la mariée, laquelle a lieu au milieu du patio, sur une cathédre cachée aux regards par des rideaux. On a noirci les paupières de la fiancée arabe, on lui a dessiné sur les mains des mitaines de douairière, placé sur le front une plaque d'or qu'un cordon retient, sur le corps une cotte de mailles en soie rouge tressée, sur la tête une écharpe de tulle à gros points jaunes ou cuivrés. Des tambourins et des violes scandent lentement, pendant qu'on peint sur elle les derniers fards, la danse obsédante et précise qui mime les caresses, l'approche, le sursaut. A la fin, le rideau tombe, un hourrah s'élève, les tambourins trépignent et les cris saluent cette danseuse cambodgienne. Autour d'elle, les femmes se mettent à tourner en rond en claquant des mains, en dansant avec les bras autour de la tête la danse du plaisir et de l'amour qui accueille parmi les femmes celle que les filles ont veillée jusqu'au matin. On ouvre alors la maison aux matrones du quartier qui se précipitent dans la cour, dans les chambres sur les terrasses en criant *you-you* et qui reçoivent en échange des verres de thé et des cadeaux.

Pendant ce temps, le fiancé a envoyé prendre de beaux vêtements soutachés que les parents de la fille lui offrent sur la dot qu'il a payée, un coiffeur lui parfume la barbe, un acolyte lui met des fards sur les joues, un autre du noir sur les yeux. Somptueux comme un sultan, il s'assied avec ses parents dans la pièce la plus propre et se prend pour Salomon attendant la reine de Saba. On lui amène enfin son emplette empaquetée dans un palanquin. C'est le dernier acte de cette journée chargée. Il se déroule au milieu de la nuit. Près du chameau ou de la mule marche la nourrice, comme dans *Roméo et Juliette*, un peu surnoise et entremetteuse, et tout le bas clergé d'habilleuses, de coiffeuses, de vieilles parentes qui ont pomponné et fleuri l'objet nuptial. Des torches accompagnent le cortège. La litanie des plaintes l'entoure, obsédante et joyeuse, aigre et insistante comme le son des cornemuses. Une tenture est dressée à l'entrée de la maison

conjugale. On y déballe en hâte le paquet précieux et, débarrassée de ses voiles, la fiancée fait une entrée triomphale dans son domaine de femme où l'accueillent des ululements et des cris de joie qui saluent la nouvelle petite femelle de la maison. Et elle, regarde avec modestie et crainte le visage du sacrificateur qui désormais sera son maître, de ce mari qu'elle voit à ce moment pour la première fois.

Les coutumes musulmanes indiquent très indiscrètement que le troisième jour s'appelle *le matin*, parce qu'on ne doit déranger le nouveau couple sous aucun prétexte. Et non moins indiscrètement elles précisent que la nouvelle mariée doit rester enfermée dans la chambre nuptiale jusqu'au septième jour. Ainsi le voulut le Prophète qui accorde sept nuits à la nouvelle épouse lorsqu'elle est vierge à prendre sur la part des autres usagères. Le septième jour, la nouvelle épouse reçoit ses parents chez elle. Ensuite, il est convenable que pendant un an elle sorte peu. Ces prescriptions étalent une gourmandise à laquelle la cérémonie nous préparait assez. Il n'est pas assuré toutefois que la chaleur du nid conjugal ait toujours été un parfum grisant.

SULTANES

Voici quelques destins qui montrent que la claustration des femmes et la puissance absolue des hommes ne laissent pas les femmes absolument sans pouvoir. La démonstration est plus claire qu'en Chine, car nous avons plus de détails.

C'est une jeune entêtée qui fit éclater la première que les femmes sont au-dessus des lois. Aïcha avait déjà éclairci ce point avec le Prophète en personne, mais c'était là de l'Histoire Sainte. Le calife Mansour, de la lignée des abbassides, qui monta sur le trône en 754, avait épousé Arwa, descendante des rois d'Himyar, dont il était fort amoureux. Cette Arwa stipule au moment du mariage que le sultan n'aurait ni seconde femme, ni concubine tant qu'elle vivrait. Mansour avait promis étourdiment. Il essaya plus tard de revenir sur cet engagement, il dut proposer de le faire casser par ses juges. Arwa récusait ses juges et n'accepta que la juridiction du Grand-Juge d'Égypte dont elle prétendait relever. Ce Grand-Juge lui donna raison, et ses sujets trouvèrent leur calife si malheureux qu'à la mort de la reine, ils lui offrirent vingt vierges pour le consoler¹³. Les princesses, sous le règne de Mansour, accompagnaient encore le calife dans ses expéditions militaires. C'est l'une d'elles qui lui permit de conquérir Médine révoltée, en inventant un stratagème d'habile capitaine : elle s'arrangea pour faire planter l'étendard du calife sur la tour de la Mosquée et elle fit croire aux troupes rangées en bataille au pied des murs que la population avait capitulé. C'est du moins ce que disent les historiens.

Khaïzuran, mère d'Haroun-al-Rachid, dont nous avons déjà loué l'énergie, n'était pas fille de rois. Elle avait été achetée au marché. On voit à cette occasion combien nous nous faisons des idées fausses sur ces ventes publiques : elle était parfaitement savante, écrivait des vers au calife, et on croit qu'elle avait suivi, avant d'être achetée, des cours de théologie.¹⁴ On l'avait offerte au calife Mahdi qui était le fils de Mansour : il aimait les beaux-arts et la poésie, et il prit tant de goût pour cette savante créature qu'il l'affranchit et l'épousa. Il ne se passa pas beaucoup de temps avant qu'elle ne dirigeât l'empire à sa guise, faisant trembler les gouverneurs et les officiers du palais. On voit par la vie de Khaïzuran que les épouses du sultan disposaient d'un budget énorme pour elles et pour leurs suivantes, comme dans les harems de l'empereur de Chine. Elles en disposaient à leur goût et nous savons que Khaïzuran avait des agents qui parcouraient tout l'empire pour lui trouver des étoffes précieuses et des broderies d'or et de devises. Le pouvoir de Khaïzuran ne diminua pas après la mort de Maldi. En fait, en Islam, l'autorité de la mère était encore plus grande que celle de l'épouse. Tabari, historien d'une grande autorité, écrit d'elle : « Dans la première partie du règne de son fils Hadi, elle garda l'habitude de s'occuper des affaires, comme elle l'avait fait avec son père Mahdi, avant lui, en ayant un pouvoir absolu pour ordonner ou interdire. ¹⁵ » Cette autorité indiscrète fut probablement l'une des causes du drame de palais qui a été raconté plus haut. Sous le règne d'Haroun, Khaïzuran avait retrouvé sa toute-puissance. Le premier ministre Yahya, de la célèbre famille des Barmécides, la consultait sur toutes les affaires d'État. Elle avait son propre cabinet, dont le directeur était presque aussi puissant que le Barmécide, elle possédait des quartiers entiers de Bagdad, fit entreprendre à ses propres frais la restauration de la Mecque, et son revenu personnel était chaque année de 160 millions de dirhems, somme égale à la moitié des impôts perçus à travers tout l'Empire sur les propriétés. ¹⁶

Zobeida qui fut l'épouse chérie d'Haroun al Rachid n'eut pas moins de pouvoir, mais dans un style moins autoritaire. Sa fortune immense exigeait, un appareil d'administration qui avait fini par devenir un État dans l'État. Elle fonda des villes qui portent son nom, ainsi que plusieurs quartiers de Bagdad qu'elle embellit par ses travaux ¹⁷. Elle fit bâtir en province des palais et des monastères, des fontaines pour les pèlerins, des mosquées. On lui attribue même la fondation de Tabriz, ville de Perse ¹⁸. Sa « maison de la reine » fonctionnait en somme comme un département ministériel, on sollicitait les administrateurs comme on le faisait pour les ministres. Elle était parfois fantasque. Elle avait un singe auquel elle voulait qu'on baisât la main : elle exigea ce baise-main d'un vieux général qui

se mit en colère, sortit son cimenterre et coupa en deux le favori. Haroun pardonna, malgré les plaintes de Zobeida ¹⁹.

Sa vieillesse fut amère, car ses fils se disputèrent le califat. On mesure dans cette guerre civile le crédit des reines dans l'Islam. Le fils qu'elle préférait ayant été vaincu et tué, malgré ses efforts, ses partisans vinrent demander à Zobéida de se mettre à leur tête, comme Aïcha l'avait fait autrefois. Elle refusa et passa ses dernières années à l'écart, fort vénérée toutefois par son fils le calife Mamoun, peu suspect pourtant de féminisme.

Ces douairières ne se rencontraient pas seulement dans la dynastie régnante. Les mères dans les grandes familles n'étaient ni moins riches, ni moins vénérées. Jafar le Barmécide avait offert à la sienne un palais équipé de quatre cents serviteurs ²⁰. L'historien qui rapporte ce trait précise bien qu'il s'agissait là d'un cadeau : la vieille dame n'était pas sans patrimoine.

Nous empruntons ces exemples au temps de la puissance des califes. Les successions sont dramatiques, mais l'empire n'est pas en décomposition. Le pouvoir des femmes est bien plus grand encore quand le calife n'est plus un chef de guerre mais un potentat terré dans son Grand Sérail, tapi comme en un Kremlin derrière ses murailles, ses eunuques et ses gardes, et, là digérant son empire. Une aile de cette citadelle formidable abrite dans un invraisemblable labyrinthe trois ou quatre mille femmes avec leurs portées, leurs nourrices, leurs négresses et leur chiourme châtrée. Sur cette communauté règnent deux personnages également souverains, la Sultane Validé, impératrice douairière, mère du sultan régnant et le Grand Eunuque, chef des eunuques noirs. Ce pouvoir absolu avait une particularité : il suffisait d'une tasse de café pour changer le destin de l'empire. La succession au trône n'était pas moins surveillée. Ce n'était pas qu'on se préoccupât beaucoup de la personnalité du futur maître : mais son avènement était accompagné de l'intronisation d'une nouvelle Sultane Validé, sa mère, et ce changement était considérable. C'est dans ces conditions qu'après la chute des califats arabes et mamelucks, dans cette volière parfumée qui sent l'alcôve, le plaisir, le tendre esclavage, naquit le plus grand pouvoir que les femmes aient jamais exercé dans l'histoire. Pendant 150 ans, l'empire ottoman, terre des turbans, des cimenterres, des terribles capitans-pachas, fut gouverné par des femmes, et leur instrument fut ce sérail inaccessible et mystérieux d'où les messagers, après s'être prosternés sur les dalles, emportaient vers les confins de l'Empire les ordres du Commandeur des Croyants.

Cette formidable gynocratie commença sous le règne de notre bon roi François I^{er} par la dictature d'une esclave circassienne appelée Khurrem, achetée au marché comme la digne Khaïzura, et qui, sous le nom de Roxelane, établit son pouvoir sur ce sultan

Soliman dont les Français étaient si fiers d'avoir acquis l'alliance. Cette Roxelane se hissa avec énergie au pouvoir suprême, se débarrassa de quelques gêneurs par un silencieux lacet et finalement se fit épouser solennellement, acte qu'aucun sultan n'avait consenti depuis deux siècles. Soliman vécut avec elle dans une égalité toute conjugale, renvoya toutes ses autres concubines et l'associa entièrement à son pouvoir.

Sous le règne de Sélim II, successeur de Soliman, la sultane Nur Baha hérita de l'autorité de Roxelane. Elle l'exerça d'autant plus facilement que Sélim était un ivrogne, fort indifférent à l'exercice du pouvoir, Nur Baha fit désigner son fils Mourad comme héritier, et quand celui-ci fut proclamé sous le nom de Mourad III, elle eut comme Sultane Validé autant d'autorité qu'elle en avait eu précédemment comme reine. Il y eut un incident pendant ce long règne féminin. Sa régence fut mise en péril au bout de quelques années par une jeune Vénitienne capturée par un corsaire pour laquelle Mourad montrait du goût. Nur Baha réagit très énergiquement par un achat massif de vierges dont elle peupla le harem royal. L'influence de la Vénitienne s'affaiblit et Mourad donna rapidement des signes d'abrutissement. Les deux femelles firent la paix finalement. La Vénitienne se spécialisa dans la conduite des affaires étrangères : elle traita avec Catherine de Médicis qui souhaitait dissuader les Turcs d'assiéger Venise et elle dirigea elle-même les mouvements de la flotte et de l'armée ottomane à la place du sultan occupé à d'autres soins. Pour ne pas interrompre ces délicates négociations, elle s'arrangea pour faire désigner son fils Mohamed comme héritier du trône, ce qui lui assurait pour l'avenir le titre envié de Sultane Validé. Elle montra beaucoup de décision au moment de la mort du Sultan en faisant égorger les dix-neuf frères de Mohamed III pour que sa régence ne soit pas troublée. Elle acheta autant de vierges qu'il le fallait pour que Mohamed III devint aussi indifférent que son père aux affaires publiques. Elle gouverna heureusement par ce moyen pendant de nombreuses années, Mais, comme il y a toujours des mécontents, on la trouva un matin étranglée dans son lit.

Ce destin injuste ne refroidit pas le zèle des autres régentes. Les successeurs de Mohamed III se laissèrent aller sans difficultés aux délices de la vie privée. Des régentes expérimentées gouvernaient en leur nom. L'un d'eux prétendit se mêler étourdiment des affaires de l'État : il se trouva que les janissaires se révoltèrent et le sabrèrent sans façons. Son successeur Mourad IV se montra également ingrat à l'égard de sa mère la Sultane Validé Kiusem. Il mourut à vingt-huit ans d'une attaque soudaine de *delirium tremens*. Son dernier acte de gouvernement avait été d'ordonner la mort de son frère Ibrahim. Sa mère adoucit ses derniers moments en lui apportant la nouvelle

de cette exécution qu'elle se garda bien de faire accomplir, tenant à garder les fonctions de régente sous le règne de son second fils.

Il fallut beaucoup de peine, à la vérité, pour décider Ibrahim à revêtir les insignes du pouvoir. Il vivait enfermé dans la Cage. C'était un bâtiment peu aéré qu'on avait construit dans une des cours de la partie privée du Sérail pour y recevoir les frères et demi-frères du Sultan. On avait construit la Cage pour éviter des solutions désagréables comme celle qu'il avait fallu appliquer aux dix-neuf frères de Mohamed III. Les frères et demi-frères étaient ravitaillés dans la Cage en concubines, esclaves et confitures, mais de temps en temps, lors des successions difficiles, la raison d'État obligeait à provoquer quelques disparitions. Ibrahim s'était mis dans la tête que son frère Mourad n'était pas bien disposé à son égard et il était résolu à ne pas se laisser étrangler docilement. Il fallut beaucoup de pourparlers pour le persuader que les choses avaient tourné autrement et qu'il pouvait s'en remettre à l'affection de sa mère bien-aimée.

Les débauches et les orgies de ce contemporain de Louis XIII dépassèrent tout ce qu'on avait connu jusque là au Sérail. Il avait le goût des fourrures, des miroirs, des jeux aux bains et, comme les empereurs de Chine, réunissait ses femmes pour faire l'étalon en se dressant au-dessus de leurs croupes dans des salons couverts d'épais tapis. Il se bourrait d'aphrodisiaques et exigeait plus de vierges encore que ses prédécesseurs. Le harem lui-même protestait contre ses fantaisies. Ses favorites se passaient tous leurs caprices et obtinrent même la tête de son Grand Vizir qui ne les avait pas approuvées. On aurait peut-être supporté ses distractions originales s'il n'avait pas eu la mauvaise idée de faire de la peine à sa bonne mère la Sultane Validé. Les grands finirent par la convaincre de prêter la main à la déposition de ce fou. On l'enferma dans la Cage d'où il était sorti vingt-cinq ans plus tôt et son fils fut proclamé à sa place.

C'était une mauvaise opération pour la vieille Kiusem : il lui fallut compter avec une autre Sultane Validé plus jeune, la mère du nouveau Sultan dont elle avait sous-estimé l'énergie. Celle-ci commença par faire étrangler Ibrahim dans la Cage où on l'avait relégué. Puis elle entreprit de mener l'empire d'une main ferme au nom de son fils encore enfant. La vieille Kiusem recourut à l'habituelle tradition des janissaires. Mais le Grand Vizir réussit à se rendre maître de la situation, réunit le Diwan en pleine nuit et fit signer au jeune Sultan tremblant l'ordre d'exécution de sa grand-mère. On fouilla le palais pour découvrir Kiusem qui s'était cachée dans le même endroit que l'empereur Vitellius. Elle fut lynchée, pendue par les pieds au guichet des eunuques noirs et étranglée à cet endroit. Ce fut la fin du règne des régentes. La nouvelle Sultane Validé remit le pouvoir à Mohamed Kiuprili, le premier des trois Grands-Vizirs qui gouvernèrent ensuite

l'empire ottoman au ^{xvii}e et au ^{xviii}e siècle, à la place des femmes qui l'avaient dirigé de Marignan à Rocroi.

On tirera la moralité qu'on voudra de ces cent cinquante ans de gouvernement féminin. Le résultat nous paraît lié en définitive à la claustration du potentat. Les femmes perdent leur pouvoir quand le maître monte à cheval ou décide dans ses conseils. Mais leur pouvoir est immense quand la famille du prince est réduite à l'impuissance et quand l'autocrate est « chambré », gouverné par quelques mains délicates, les mains onctueuses des eunuques, des chapelains, les caresses et les prières, surveillé par des yeux qui surprennent la moindre défaillance. Il y eut peut-être ainsi dans les familles musulmanes dont nous ne connaissons pas l'histoire des matrones qui répétèrent dans la vie privée le règne des sultanes du Grand Sérail. Ces vies nous sont-elles aussi étrangères qu'on le croit? Balzac a montré dans *La Rabouilleuse* que l'engourdissement du sérail n'était pas inconnu dans le Berry du temps de Louis-Philippe.

CONCLUSION

Les vies que nous avons décrites sont diverses. A peu près nulle part on n'aperçoit la vie des femmes du peuple. Elles disparaissent dans deux gouffres, l'agriculture et l'esclavage. Et en ces deux domaines, on devine seulement que les mœurs ont peu d'influence sur les formes élémentaires et naturelles de la vie. La séparation des sexes, la réclusion des femmes, le pouvoir du mari, ou leur contraire, ont peu d'applications lorsqu'il s'agit de gratter la terre et de planter des pousses, de porter des fardeaux, de piler le mil, de tirer l'eau de quelque trou. Ces tâches sont pareilles dans tous les temps et les vies qu'elles imposent se ressemblent toutes. L'effet le plus saisissant de la révolution industrielle, le seul qu'on puisse mettre à son actif peut-être, est d'avoir donné des esclaves à ces esclaves et d'avoir allégé ce labeur de tâcheron. Encore ne faut-il pas s'exagérer les mérites de cette promotion : les paysannes chinoises qui vivaient il y a trois mille ans semblent avoir été souvent de joyeuses commères, et la vie des esclaves fut probablement de tous temps plus humaine et plus confortable que celle de certaines parties de notre prolétariat.

Les existences des grands et des riches, qui sont les seules que nous puissions nous représenter, ont moins de variété qu'on ne pourrait le supposer. Les principes et les législations s'opposent, mais les résultats ne sont pas toujours très différents. Ce qui importe, c'est l'idée que les hommes se font d'eux-mêmes. Et il est certain que toute l'antiquité, malgré l'exception apparente de l'Égypte, est de vocation résolument patriarcale. Ce commandement de l'homme s'accompagne de la polygamie ou l'exclut, mais cela n'importe pas autant qu'on le croit. Les concubines, les danseuses, les esclaves rôdent, dans un cas ou dans l'autre autour de la chasse gardée conjugale. Ce qui est essentiel, c'est la souveraineté de l'homme à l'intérieur de la famille. Elle détermine l'infériorité fondamentale de la femme, non seulement dans les lois, mais, ce qui est bien plus important, dans les mœurs. Mais elle fonde

aussi du même coup le pouvoir des femmes qui n'a été, à aucune époque de l'histoire, aussi grand ni aussi éclatant.

C'est ce que les femmes de notre temps ne *réalisent* guère, car leur statut actuel leur brouille un peu la vue. Elles croient volontiers que le couple formé par un directeur commercial et une promotrice en publicité, installé dans une Opel Rekord, est un couple triomphant qui n'a qu'à lever le bras pour toucher du doigt toutes les merveilles du monde. Cette vision optimiste de la vie, encouragée par les magazines, leur cache la distance qu'il y a entre ce couple d'employés baptisés cadres supérieurs et la puissance d'une femme dans une famille d'autrefois. La souveraineté de l'homme crée la souveraineté de la femme. Quand l'homme est roi dans sa famille, prince dans son village, baron devant son prince, la femme est reine avec lui, princesse avec lui, elle partage son pouvoir absolu. Salomé demande pour une danse la tête d'un marabout qui dirigeait une guerilla et on la lui apporte sur un plateau. Le nez de Cléopâtre décida de l'empire du monde. Sémiramis n'a peut-être pas existé, mais sa légende témoigne du pouvoir immense que la pratique de l'absolutisme conférait à une princesse autoritaire. Quoi de pareil dans le monde que nous connaissons ?

Ces destins sont exceptionnels, mais ce même pouvoir se retrouve au niveau des familles. Les femmes sont les gérantes d'immenses domaines, elles commandent à des intendants, elles dirigent des cités d'esclaves, elles règnent sur des ateliers, sur des celliers qui contiennent des fortunes. Ministres de l'homme dont le pouvoir n'a pas de limites dans la vie privée, leur autorité dans la famille, l'étendue de leur juridiction et de leurs responsabilités croissent avec l'autorité du maître dont elles sont le représentant. Ces gestions souvent considérables remises entre les mains des femmes, on les rencontre partout, en Chine, en Crète, chez les Étrusques, à Babylone, dans l'Islam. Et elles expliquent ces veuves millionnaires qu'on voit grouiller à certains moments de l'histoire comme des insectes énigmatiques, ces douairières toutes puissantes, vieilles dames implacables qu'on découvre soudain avec étonnement en soulevant les toiles d'araignées de l'autocratie patriarcale. Y eut-il dans les premières civilisations connues quelque chose d'analogue à nos classes moyennes ? C'est probable pour quelques-unes, mais nous n'avons à peu près aucun repère pour imaginer quelle était réellement la *vie privée* dans les familles qui étaient situées à ce niveau.

En général, l'absolutisme et la réclusion des femmes ont entraîné des conséquences contraires à ce qu'on peut d'abord imaginer. Ce sont les harems de la Chine et de l'Islam qui nous fournissent les exemples les plus remarquables de dictature féminine. Le royaume des califes a été gouverné pendant près de deux cents ans par des reines-mères et l'empire de Chine a connu de terribles et tyranniques douairières.

Inversement, les républiques constituent le terrain le moins favorable au pouvoir féminin. Rome et Athènes, dans leur période républicaine, proposent des exemples sur lesquels chacun peut méditer. La prospérité commerciale, la circulation des richesses, la mobilité des fortunes, ont généralement changé la vie que menaient les femmes. La puissance des douairières, liée aux héritages terriens, aux tutelles, aux régence, n'est plus qu'un phénomène exceptionnel. En revanche, la souplesse des lois successorales et celle du droit matrimonial assurent aux femmes une grande liberté. On les voit disposer de leur fortune, créer des entreprises, gérer des capitaux parfois très importants, spéculer. Les femmes d'affaires sont un produit naturel de ces temps de prospérité, la puissance paternelle et la puissance maritale ne sont plus qu'un souvenir, le mariage devient une union instable, l'émancipation de la femme est complète. A Babylone, à Rome au temps des empereurs, en Égypte surtout, on voit alors s'établir une société qui a tous les traits extérieurs de notre société capitaliste et qui aboutit au même produit féminin typique, la « femme américaine », indépendante, autoritaire, imposant ses conditions et menant à sa guise une vie éclose par les divorces successifs et enrichie par les pensions alimentaires.

Les femmes, quand leur caractère était ferme, pouvaient obtenir beaucoup de ces sociétés si hostiles à leurs droits. Les filles des Germains et des Gaulois, celles des Arabes du désert que les législations locales ne protégeaient guère, n'en étaient pas moins de fières cavales qui avaient su imposer à leur seigneur et maître un juste respect. L'histoire des femmes pendant cette période est abondante en traits d'énergie, en figures fortes et originales qu'on retrouve aussi bien chez les Perses ou les Doriens qu'en Chine, à Rome ou dans l'Islam, chez les Hébreux ou les Celtes. Elles ont en ce temps-là une odeur fauve un peu surprenante pour nous. Cette race énergique dura plus longtemps qu'on ne le croit parmi les femmes. On retrouve ses griffes sur le sable de l'histoire jusqu'aux abords du *xix^e* siècle.

Ces « captives » que nous annonçons ne le furent donc pas toujours. En fait, dans presque tous les cas, même quand les femmes n'en firent qu'à leur tête, la liberté de circulation des femmes est soumise par l'usage à de sévères restrictions. La réclusion complète ou presque complète leur est souvent imposée. D'autres fois, elles ne peuvent sortir sans voile. A défaut de voiles ou de sérail, la litière fermée, l'escorte d'esclaves sont des coutumes à peu près imprescriptibles. Seules, les femmes des Barbares connaissent ce que nous appelons la liberté. Dans les capitales des grands empires fiers de leur civilisation, les rues, les places, les forums sont à peu près interdits aux femmes, à l'exception, bien entendu, des esclaves aux pieds nus, des paysannes qui apportent leurs œufs, des femmes de charge qui font les courses. La séparation des sexes a été regardée comme une règle par presque

toutes les grandes civilisations de l'antiquité. Cette règle n'est enfreinte que lors des réunions mondaines, des repas, des banquets, des jeux du cirque, et ces infractions sont presque toujours présentées par les moralistes comme un signe de décadence et d'immoralité. On a pu voir que ces entraves et cette apparente soumission ne retirèrent rien aux femmes de leur puissance et de leur autorité.

Faut-il donc croire que les mots sont bien souvent détournés de leur sens? Nous broutons leur paille dérisoire. Elle console les femmes de leur vie ménagère à laquelle le cinéma hebdomadaire ou le week-end donnent peu de relief. Elle fait illusion à d'autres qui accordent à juste titre une grande importance à la liberté de faire du *shopping*. Et après tout, n'est-ce pas l'essentiel que d'entretenir des illusions? En relisant ce livre, je me demande s'il était bien utile de rappeler aux femmes qu'elles furent au début des temps les déesses et les mères qui protégeaient les cités, la source et l'origine de toutes choses, le cœur même de la famille et celle qui nommait la lignée, qu'elles représentèrent et qu'elles représentent toujours ce qu'il y a de plus fort et de plus émouvant, la création et le pouvoir éternel de la vie que la nature oppose à l'empire de la mort. Elles sont comme la Terre la force mystérieuse qui nourrit et protège, elles sont la fécondité, le champ, la promesse de la moisson et elles sont encore la rosée, la fraîcheur, et aussi la belle femelle solide couchée sur la pierre du foyer. Mais tout nous éloigne des voies de la nature, et même, ce qu'elle nous dicte et conseille ne sera bientôt plus qu'un incompréhensible souvenir. J'écris ce livre pour quelques-unes qui n'ont pas uniquement pour ambition de devenir hôtesses de l'air ou secrétaires de direction.

RÉFÉRENCES

1. Les ouvrages les plus importants de Marcel Granet sont : *Coutumes matrimoniales de la Chine antique*, Leyde, J. Brill, 1912. *Catégories matrimoniales et relations de proximité dans la Chine ancienne*, Paris, Alcan, 1939; *La Civilisation chinoise*, Paris, La Renaissance du Livre, 1929; *Danses et légendes de la Chine ancienne*, Paris, Alcan, 1916; *La polygamie sororale et le sororat dans la Chine féodale*, Angers, 1920; *Fêtes et chansons anciennes de la Chine*, Paris, Leroux, 1919. (Bibliothèque de l'École des Hautes Études).
2. *Catégories matrimoniales*, p. 218 et suiv.
3. *Catégories matrimoniales*, p. 257 à 261.
4. *La Civilisation chinoise*, p. 238.
5. *Catégories matrimoniales*, p. 250.
6. *La Civilisation chinoise*, p. 248.
7. *Catégories matrimoniales*, p. 295.
8. *La Civilisation chinoise*, p. 205.
9. *La Civilisation chinoise*, p. 15.
10. Eberhard (Wolfram), *Histoire de la Chine des origines à nos jours*, trad. Denicker, Paris, Payot, 1962 (Du même auteur : *Lokalkulturen im alten China*, t. I, Leyde, J. Brill, 1942).
11. *La polygamie sororale*, ch. iv, p. 151 et suiv. Cf. aussi *Catégories matrimoniales*, p. 15 et suiv. et p. 63 et suiv.
12. *Catégories matrimoniales*, p. 79 et suiv. et p. 153 et suiv.
13. *La Civilisation chinoise*, p. 422-423.
14. *Ibid.*, p. 382, 383.
15. *Ibid.*, p. 410.
16. *Ibid.*, p. 384.
17. *Ibid.*, p. 433 et suiv.
18. Cité par Letourneau, *La Condition des femmes*, Paris, Giard et Brière 1903, p. 241.
19. Florence Ayscough, *Chinese women yesterday and to-day*, Jonathan Cape, 1938, p. 4.
20. *Ibid.*, p. 33.
21. *Ibid.*, p. 31 et suiv.
22. Sur le protocole du mariage, cf. Florence Ayscough, *op. cit.*, p. 35 à 50.
23. Mazarella, dans *Studi di etnologia giuridica*, Catane, 1902-1914, t. III.
24. *Mémoires concernant les Chinois*, dans *Panthéon littéraire*, (in-12 1789-1790) IV, p. 17.
25. Florence Ayscough, *op. cit.*, p. 39 et suiv.
26. Letourneau, *op. cit.*, p. 250 et suiv. pour les détails indiqués dans ce passage.
27. Letourneau, *op. cit.*, p. 263.
28. Comte d'Hérisson, *Journal d'un interprète en Chine*, Paris, Ollendorf, 1886, p. 132.
29. Milne, (Rev. William C.) *Vie réelle en Chine*, trad. André Tasset, Paris, Hachette, 1860.
30. Abbé Grosier, *Description générale de la Chine*, Paris, Moutard, 1787, t. II, p. 267.
31. Milne, *op. cit.*, p. 43 et 118.
32. *Ibid.*, p. 122.
33. R. H. Van Gulik, *Sexual life in ancient China*, Leyde, J. Brill, 1961, p. 29 et suiv.
34. D'après Van Gulik, *op. cit.*, p. 103-104.
35. Van Gulik, *op. cit.*, p. 189 et 229.
36. *Ibid.*, p. 163.
37. *Ibid.*, p. 263 et suiv.
38. *Ibid.*, p. 66, 171, 231 et suiv.

39. *Ibid.*, p. 231 et suiv.
40. *Ibid.*, p. 175.
41. *Ibid.*, p. 176.
42. *Ibid.*, p. 253.
43. *Ibid.*, p. 292 et note.
44. *Ibid.*, p. 239 et suiv.
45. *Ibid.*, p. 61 et suiv.
46. *Ibid.*, p. 94.
47. *Ibid.*, p. 190 et suiv.
48. Granet, *La Civilisation chinoise*, p. 49 et 50.
49. Van Gulik, *op. cit.*, p. 191.
50. *Ibid.*, p. 192.
51. *Ibid.*, p. 79.
52. *Ibid.*, p. 131 et suiv., 145 et suiv., 154 etc.
54. *I-shin-pô*, Compilation de Tamba Yasuyori, médecin japonais d'origine chinoise, réf. Van Gulik, p. 122.
55. Van Gulik, *op. cit.*, p. 122 et 123.
56. *Journal asiatique*, 1937, p. 383 et suiv.
57. Van Gulik, *op. cit.*, p. 229.
58. Van Gulik, *op. cit.*, p. 218 et suiv.

CHAPITRE II

1. J. Pirenne, *Histoire de la civilisation de l'Égypte ancienne*, Paris, Albin Michel, 1961, p. 44.
2. J. Pirenne, *op. cit.*, p. 56.
3. Les maximes de Ptahhotep ont été publiées par Ph. Vigny, *Études sur le papyrus Prisse*, Paris 1887; puis à nouveau par G. Jéquier, *Le papyrus Prisse et ses variantes*, Paris 1911. La traduction la plus récente est celle de Zbynek Zaba, *Les maximes de Ptahhotep*, édition de l'Académie tchécoslovaque, Prague 1956.
4. Eugène Révillout, *L'ancienne Égypte d'après les papyrus et les documents*, t. III, *La femme dans l'antiquité égyptienne*, Paris E. Leroux 1907 et 1909. Sur Amten, voir t. III, p. 25 et 26.
5. E. Révillout, *op. cit.*, p. 42.
6. J. Pirenne, *op. cit.*, p. 277-278.
7. E. Révillout, *op. cit.*, p. 60.
8. E. Révillout, *op. cit.*, p. 86.
9. *Ibid.*, p. 84.
10. Contrat contenu, dans le *Papyrus de Brooklyn* (vers 1760, publié par W. C. Hayes).
11. Amenemhès I^{er} avait régné, croit-on, de 1990 à 1960 av. J.-C. environ.
12. *Papyrus de Brooklyn*, présenté et traduit par W. C. Hayes.

13. James *The Hekanakht Papers and other early Middle Kingdom Documents*, New York, 1962.
14. *Livre des morts des anciens Égyptiens*, d'après le papyrus de Turin et les manuscrits du Louvre, Paris, E. Leroux, 1907.
15. Cité dans J. Pirenne, *op. cit.*, p. 168, et Moret, *Le Nil*, p. 363, contenant la traduction du biographe d'Inéni.
16. J. Pirenne, *op. cit.*, p. 171.
17. J. Pirenne, *op. cit.*, t. II, p. 255.
18. E. Révillout, *op. cit.*, p. 128.
19. Cité par Révillout, *op. cit.*, p. 131.
20. Cité dans Pierre Montet, *La vie quotidienne en Égypte au temps de Ramsès*, Hachette 1946, p. 52.
21. Cité par Révillout, *op. cit.*, p. 205.
22. Cité par J. Pirenne, *op. cit.*, p. 410 et suiv.
23. P. Montet, *op. cit.*, p. 55.
24. Cf. J. Pirenne, *op. cit.*, II, pp. 106-108.
25. Cité dans Révillout, *op. cit.*, p. 165.
26. Cité dans Révillout, *op. cit.*, pp. 92-93.
27. *Ibid.* p. 79.
28. E. Révillout, *op. cit.*, p. 129.
29. *Ibid.*, p. 130.
30. Résumé d'après les citations de Révillout, *op. cit.*, p. 142 et suiv.
31. Cf. Paturet, *La Condition juridique de la femme dans l'ancienne Égypte*, Paris 1886, et aussi l'ouvrage récent de P. W. Pestman, *Marriage and matrimonial property in ancient Egypte*. Brill, Leyde, 1961.
32. Cf. Révillout, *op. cit.*, p. 148.

CHAPITRE III

1. G. Contenau, *La Civilisation d'Assur et de Babylone*, Paris, Payot, 1951.
2. *Code d'Hammourabi*, § 130. Nous citons d'après le P. Vincent Scheil *La loi de Hammourabi*, Paris, Ernest Leroux 1906. Voir aussi Édouard Cuq, *Le mariage à Babylone d'après les lois de Hammourabi*, 1905 et J. Kohler et F. Peiser, *Hammourabi's Gesetz*, 1904. Résumé dans L. Delaporte, *La Mésopotamie : les civilisations babylonienne et assyrienne*, Paris, La Renaissance du Livre, 1923, p. 82 et suiv.
3. *Code d'Hammourabi*, § 155 et suiv.
4. *Ibid.* § 144 et suiv.
5. *Ibid.* § 141 et suiv.

6. Publié par B. Meissner. *Beiträge zum altbabylonischen Privatrecht*, 1893.
7. Code d'Hammourabi, § 129.
8. *Ibid.* § 153.
9. *Ibid.* § 154, 157.
10. *Ibid.* § 133 et suiv.
11. *Ibid.* § 171 et 172.
12. *Ibid.* § 39 et encore § 150 et suiv.
13. Hérodote, I, 199.
14. Cf. L. Delaporte. *La Mésopotamie : les civilisations babylonienne et assyrienne*, Paris, La Renaissance du Livre.
15. *Lois Assyriennes*, éd. Driver and Miles § 37 et 33.
16. Hérodote, I, 196.
17. Hérodote, I, 185.
18. *Genèse*, 47, 3.
19. Cf. A. Lods, *Israël, des origines au VIII^e siècle*, Paris, La Renaissance du Livre, notamment pp. 102 à 113.
20. Dhorme. *L'Évolution religieuse d'Israël. I. La Religion des Hébreux nomades*, p. 275, Bruxelles, Nouvelle Société d'Édition, 1937.
21. *Juges*, 4 et 5.
22. *La femme dans l'Ancien Testament*, Montauban (thèse), 1897, notamment d'après *Lévitique*, 12, 2-6, et *Nombres*, 27, 8.
23. *Exode*, 21, 7.
24. *Juges*, 21, 21.
25. *Samuel*, 18, 20 et *Juges*, 14, 1.
26. Canonge, *op. cit.*, p. 31 et suiv.
27. *Samuel*, 25, 41.
28. *Deutéronome*, 24, 5.
29. *Exode*, 21, 10; *Deutéronome*, 21, 15; *Ibid.* 22, 13; *Ibid.* 22, 29.
30. Canonge, *op. cit.*, d'après *Deutéronome*, 21, 10-14.
31. *Deutéronome*, 24, 2.
32. *Deutéronome*, 24, 1.
33. *Deutéronome*, 22, 8.
34. *Genèse*, 30, 1-18.
35. *Isaïe*, 4, 1.
36. *Juges*, 12, 8-14.
37. A Lods, *op. cit.*, p. 467.
38. *Deutéronome*, 7, 3.
39. *Josué*, 3, 6.
40. *Osée*, 4, 23.
41. *Cantique des Cantiques*, 8, 5.
42. *Deutéronome*, 6, 4.
43. *II Rois*, 23, 7.
44. *I Rois*, 14, 24.
45. *Deutéronome*, 22, 5.
46. Bertholet, *Histoire de la civilisation d'Israël*, Paris, Payot, 1929, p. 114.
47. *Josué*, 6, 26.
48. *Lévitique*, 20, 2.
49. *Isaïe*, 57, 5.
50. Jacques Pirenne, *La Femme dans la civilisation hébraïque*, in *Recueil de la Société Jean Bodin*, XI, I^{re} partie, 1959.
51. *Amos*, 4, 1.
52. *Amos*, 6, 5-7.
53. *Michée*, 1, 6 et 6, 10.
54. *Michée*, 7, 6.
55. *Michée*, 6, 7.
56. *Sophonie*, 1, 8.

CHAPITRE IV

1. Hérodote, notamment aux Livres III et IX.
2. *Ibid.* III, 31.
3. Cf. Huart, *La Perse antique et la civilisation iranienne*, coll. L'Évolution de l'Humanité, Paris, La Renaissance du Livre, 1925.
4. A. T. Olmstead, *History of the Persian Empire*, Chicago University Press, 1948, p. 133.
5. Christian Bartholomae, *Die Frau im Sassanidischen Recht*, I, p. 31 et suiv.
6. *Ibid.* II, p. 6.
7. *Ibid.* p. 25 et suiv.
8. *Ibid.* I, p. 49.
9. *Ibid.*
10. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, Paris, Geuthner, 1936, p. 326 et suiv.
11. Bartholomae, *op. cit.*, IV, p. 35.
12. Cf. A. L. Basham, *The Wonder that was India*, Londres, Singwick and Jackson, 1954, p. 173, qui cite à cet endroit l'*Apastamba* et le *Nārada*.
13. *Journal Asiatique*, 1927, p. 157.
14. Lavallée-Poussin. *Indo-Européens et Indo-Iraniens : L'Inde vers 300 av. J.-C.*, Paris, De Boccard, 1924, repris dans *Histoire du Monde* sous la direction de G. Cavaignac, III, t. p. 76.
15. Cité dans P. Masson-Oursel, H. de Willman-Grabowska et Ph. Stern, *L'Inde antique et la civilisation indienne*, Paris, La Renaissance du Livre, 1933, p. 318.
16. *Kūmarāśambhava*, Naissance de Kūmarā.
17. *Raghuvaṃṣa*, Lignée de Raghu.
18. *Lois de Manou*, IX, 17 et 5.
19. *Ibid.* V, 147.
20. P. V. Kane, *History of the Dharmaśāstra*, 1941, t. II, p. 438, cf. *Baudhāyana*, IV, I, 12.

21. *Lois de Manou*, V, 150 et 155.
22. *Ibid.*, IX, 59-60 et suiv.
23. *Ibid.*, V, 158.
24. *Ibid.*, V, 164.
25. *Ibid.*, VIII, 356.
26. *Ibid.*, VIII, 357.
27. *Ibid.*, VIII, 358.
28. *Ibid.*, VIII, 364.
29. *Ibid.*, VIII, 369.
30. *Ibid.*, VIII, 370.
31. A. L. Basham, *op. cit.*, p. 179.
32. *Ibid.*, p. 182.
33. Barbosa, dans la collection de Ramusio, *Delle Navigazzioni e Viaggi*, Venise, 1550, tome I, p. 304 et suiv., cité par Bachofen, *Antiquarische Briefe*, Strasbourg, Trübner, 1880-1886, p. 200 et suiv.

CHAPITRE V

1. Voir G. Glotz, *La Civilisation égéenne*, Paris, La Renaissance du Livre.
2. *Ibid.*, p. 78 à 98.
3. *Iliade*, XVIII, description du bouclier d'Achille.
4. G. Glotz, *op. cit.*, p. 121 à 138.
5. *Ibid.*, p. 162 à 165.
6. Erdmann, *Die Ehe im alten Griechenland*, München, 1934, p. 10 et suiv.
7. Cf. E. Mireaux, *La vie quotidienne au temps d'Homère*, Paris, Hachette, 1954.
8. Erdmann, *op. cit.*, p. 87.
9. *Iliade*, XIX, plaintes d'Achille sur Patrocle.
10. Cf. R. Flacellière, *L'Amour en Grèce*, Paris, Hachette, 1960, et *La vie quotidienne en Grèce au temps de Périclès*, Paris, Hachette, 1959.
11. Cf. Ch. Picard, *La vie dans la Grèce classique*, Paris, P.U.F., 1954.
12. Cf. A. Jardé, *La Formation du peuple grec*, Paris, La Renaissance du Livre, 1923.
13. Pseudo-Démosthène, *Contre Néaira*.
14. Euripide, *Les Héraclides*.
15. Sophocle, *Ajax*.
16. Sophocle, *Les Trachiniennes*.
17. Euripide, *Médée*.
18. Euripide, *Hercule furieux*.
19. Euripide, *Alceste*.
20. Sur ce point et les détails suivants, cf. l'étude de Claire Préaux, *Le Statut de la femme à l'époque hellénistique, principalement en Égypte dans Recueils de la Société Jean Bodin*, 1959.

CHAPITRE VI

1. Altheim, *Romanische Geschichte*, t. I, p. 106 et suiv.
2. Interprétation de J. Heurgon dans *La Vie quotidienne chez les Étrusques*, Paris, Hachette, 1961, p. 110 et suiv.
3. Athénée, XII, 517 d.
4. *Cité de Dieu*, VII, 21.
5. Gaius, I, 67-80 et Ulpian, V, 2-5.
6. Marquardt (Joachim), *La Vie privée des Romains*, 1892-1893, t. I et II, (repris dans *Manuel des Antiquités romaines*, t. XIV et XV), t. I, p. 38.
7. Cf. Marcel Durry, *Le Mariage des filles impubères à Rome*, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1955, p. 84-91.
8. Il fut aboli plus tard par Dioclétien, cf. Marquardt, *La Vie privée des Romains*, I, p. 83, n. 4.
9. *Cité de Dieu*, XV, 16.
10. Tite-Live, IV, 4, 7 et X, 23, 4 et Saint Isidore, I, 34, 4.
11. Marquardt, *op. cit.*, I, 69.
12. J. Gaudemet, *Le Statut de la Femme dans l'empire romain*, p. 219 in *Recueils de la Société Jean Bodin*, 1959, t. I, d'après le papyrus Michigan 2217 et Arangio Ruiz, *Negotia*, n° 17.
13. Sénèque, *Ad Helviam matrem de consolatione*, XVI, 42-43.

CHAPITRE VII

1. Friedländer (Ludwig), *Mœurs romaines du siècle d'Auguste*, p. 371 trad. Vogel, Paris, 1865-1874, 4 vol. in-8 d'après *Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms in der Zeit von August bis zum Ausgang der Antonine*, Leipzig, 3^e édition.
2. Friedländer, *op. cit.*, p. 388 et 389.
3. Lucien, *Les Fugitifs*, 18 et *De Mercenaria condicione*, 36.
4. Friedländer, *op. cit.*, p. 324 et 387.
5. Carcopino, *La Vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'Empire*, Paris Hachette, 1929, d'après Juvénal, *Satires*, VI.
6. Balsdon, *Roman Women, their history and habits*, London, 1963, p. 56.
7. Cf. *Digeste*, I, 9, 1.
8. Suétone, *Vie d'Octave*, 94.
9. Marquardt, *op. cit.*, t. I, p. 332.
10. Marquardt, *op. cit.*, p. 332.

11. *Ibid.*, p. 355.
12. Juvénal, *Satires*, VI.
13. Friendländer, *op. cit.*, t. I, p. 396.
14. Pline, *Histoire naturelle*, XVII, 245. Il s'agit de l'année 154 av. J.-C.
15. J. Gaudemet, *op. cit.*, p. 203 et 204.
16. F. Lot, *La Fin du monde antique et le début du moyen-âge*, Paris, La Renaissance du Livre, 1927, p. 209.

CHAPITRE VIII

1. I Corinthiens, 11, 3-9.
2. I Corinthiens, 7, 2-3.
3. *Ibid.* 7, 5.
4. *Ibid.* 7, 8.
5. II Corinthiens, 7, 10-11.
6. I Corinthiens, 7, 25-28.
7. *Ibid.* 16, fin.
9. *Romains*, 16.
10. I Thimothee, 2, 11-15.
11. *Ibid.*
12. J. Leipoldt, *Die Frau in der Antiken Welt*, 2^e éd., Leipzig, Koehles et Amelang, 1955, p. 191.
13. I Corinthiens, 14, 34-35.
14. J. Leipoldt, *op. cit.*, p. 177.
15. *Ibid.*, p. 177, note.
16. *Ibid.*, p. 177, note, d'après Epiphanius, 49.
17. Théodoret de Cyr, A. S. 234.
18. Pline, *Correspondances*, à Trajan, 96, 8.
19. H. B. Swete, *Essays on the early history of the Church...* by various writers, London, Mac Millan, 1918, II p. 128 et III, p. 656 d'après Noesselt, éd. de Théodoret de Cyr, *Interpretatio quatuordecim epistolarum S. Pauli apostoli*, Halle, 1771.
20. *Thimothee*, 4 11 et Tite, 1, 5.
21. Achelis, *Die Entwicklung der Ehe*, Berlin, 1893, p. 74 et suiv.
22. *Testament apocryphe de Jésus-Christ*.
23. Ed. Lagarde, p. 256.
24. Sur ces voyages, cf. I Corinthiens, 9, 5.
25. Lauchert, *Die Kanonen der wichtigsten altkirchlichen Concilien*, Freiburg und Leipzig, P. Siebeck, 1896, p. 18.
26. Synésius, *Correspondance*, éd. du P. Petau, (1633) p. 410.
27. Évangile selon saint Matthieu, 19, 9.
28. I Corinthiens, passim.
29. *Théologische Litteraturzeitung*, 1953, p. 425.
30. Saint Hippolyte, *Œuvres*, éd. Paul

- de Lagarde, Leipzig, 1858, p. 251.
31. I Thessaloniciens, 4, 3.
32. I Corinthiens, 18, 3.
33. *Éphésiens*, 5, 32.
34. Clément d'Alexandrie, éd. Otto Stählin, Leipzig, 1905-1937, t. I, p. 271.
35. Fleury (Cl.), *Histoire ecclésiastique*, Paris, J. Moriette, 1722-1761, II, p. 316.
36. *Ibid.*, II, p. 429.
37. Saint Jérôme, *Lettres*, éd. Les Belles Lettres, 1949-1963, I, p. 122, à Eustachie.
38. *Ibid.*, I, p. 124.
39. *Ibid.*, I, p. 143.
40. *Ibid.*, I, p. 140.
41. *Ibid.*, I, p. 141.
42. *Ibid.*, I, p. 123.
43. Dill (Samuel) *Roman Society in the last century of the Western Empire*, London, MacMillan, 1898, p. 144.
44. Sidoine Appollinaire, trad. J. F. Grégoire et F. Z. Collombet, Lyon, Rusand, 1836, *Épîtres*, IX, 6.
45. Nouvelle 112, citée par Bréhier, *La Femme à Byzance*, dans *Mélanges Grégoire*, Bruxelles, Secrétariat de l'Institut, 1949-1951, t. I, p. 105.
46. *Ibid.*, p. 107.
47. Cité par Bréhier. *Ibid.*
48. XVII^e élogue des empereurs isauriens, citée *ibid.*
49. Nouvelle 32, citée *ibid.*
50. Nouvelle 123, citée *ibid.*
51. Bréhier, *ibid.*, p. 105.
52. Cité par Ch. Diehl, *Impératrices de Byzance*, Paris, A. Colin, 1959.

CHAPITRE IX

1. Hubert, *Les Celtes*, Paris, Renaissance du Livre, Albin Michel, III, p. 244.
2. Strabon, IV, 5, 4.
3. Saint Jérôme, *Adversus Jovinianum*, II, 7 — Dion-Cassius, LXII, 6, 3 et LXXXVI, 12, 2 — César, *De Bello Gallico*, V, 14.
4. Hubert, *op. cit.*, t. I, p. 250.
5. Hubert, *op. cit.*, II, p. 247.
6. Plutarque, *Œuvres Morales*, Paris, V^e Desaint, 1783, t. III, p. 237, trad. Ricard.
7. P. W. Joyce, *A social history of ancient Ireland*, New York, Longmans et Green, 1903, t. II, p. 235.
8. Plutarque, *Actions courageuses des femmes*, dans *Moralia*, III, p. 292 et suiv. trad. Ricard.

9. Hubert, *op. cit.*, t. II, p. 250, d'après Gerald de Cambrie et Vinogradoff *Historical jurisprudence*, Oxford, 1920, t. I, p. 246.
10. Strabon, IV, 4, 6.
11. Saint Eusèbe, *Praeparatio Evangelica*, cité dans Jullian, *Histoire de la Gaule*, t. II, p. 144.
12. César, *De Bello Gallico*, V, 14.
13. Hubert, *op. cit.*, t. I, p. 249.
14. César, *De Bello Gallico*, VI, 21.
15. Salvien, *De Gubernatione Dei*, 7, 15 et 21.
16. Schröder, (Richard), *Geschichte des ehelichen Güterrechtes in Deutschland*, Berlin, 1896, I, 176.
17. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, Berlin, Weidmann, 1870-1900, t. IV, *Die Germania des Tacitus*, p. 305.
18. Tacite, *Germanie*, ch. XIX.
19. Saint Boniface, *Lettres au roi Ethelbold*, (Ep. 3, 342).
20. Tacite, *Germanie*, ch. XIX.
21. Müllenhoff, *op. cit.*, t. IV p. 313 et Procope, *Livre des guerres, Guerres des Goths*, II, 14.
22. Tacite, *Germanie*, ch. VIII.
23. Maurikios, 10, 4 et Tacite, *Histoires*, IV, 18.
24. Dion-Cassius, 71, 3, 2.
25. Vopiscus, *Vita Aureliani*, 34.
26. Tacite, *Germanie*, ch. XLVI.
27. Tacite, *Histoires*, V, 22 et IV, 65.
28. Dion-Cassius, 67, 5, 3.
29. François L. Ganshoff, *La Femme dans la monarchie franque*, Recueils de la Société Jean Bodin, 1962, t. II, p. 45-50.
30. Grégoire de Tours, IX, 20.
31. F. L. Ganshoff, *loc. cit.*
32. *Ibid.*, p. 35 et suiv.
33. Grégoire de Tours, IV, 26.
34. *Ibid.*, IX, 18.

35. *Ibid.*, III, 26.
36. *Ibid.*, V, 36.
37. *Ibid.*, IX, 5.
38. *Ibid.*, IX, 9.

CHAPITRE X

1. M. Gaudefroy-Demombynes, *Mahomet*, coll. L'Évolution de l'Humanité, Albin Michel, 1957, p. 615.
2. Tor Andrae, *Mahomet, sa vie, sa doctrine*, trad. Gaudefroy-Demombynes, Paris, Maisonneuve, 19, 45, p. 18.
3. El Bokhari, IV, 147, ch. xx.
4. Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.* p. 623.
5. Ibn Taïmiya, I, 56.
6. Von Grunchebaum, *L'Islam médiéval*, Payot 1962, p. 191.
7. Nadia Abbott, *Women and the state in early Islam*, in *Journal of Near Eastern Studies*, Chicago, 1946, p. 110.
8. Nadia Abbott, *op. cit.*, p. 112.
9. Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 230, 231 et 248.
10. *Ibid.*, p. 616, d'après Robertson Smith, *Kindship and Marriage in early Arabia*, 1903, p. 162, 164.
11. El Bokhari, 67, 37.
12. Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 631.
13. N. Abbott, *Two Queens of Bagdad*, University of Chicago Press, Chicago, 1946, 15 et 16 et suiv.
14. *Ibid.*, p. 41.
15. Tabari, III, 569-571.
16. N. Abbott, *op. cit.*, p. 114-129.
17. *Ibid.*, p. 238.
18. *Ibid.*, p. 239.
19. *Ibid.*, p. 168.
20. *Ibid.*, p. 236.

RÉFÉRENCES ICONOGRAPHIQUES

Page 32 : Musée Cernuschi, photo J. A. Lavaud.

Page 33 : British Museum, photo du Musée (haut). Musée Guimet, photo Bulloz (bas).

Page 64-65 : Musée Guimet, photos Giraudon.

Page 80 : Musée archéologique de Florence, photo Alinari-Giraudon (haut). Musée du Louvre, photos Giraudon (bas).

Verso : Cheikh Abd-el-Gouruah, photo Roger-Viollet. Metropolitan Museum New York, photo Giraudon (droite).

Page 81 : Musée du Louvre, photos Millet-Connaissance des Arts (haut et droite), photo Giraudon (gauche).

Page 96 : Musée du Louvre, photos Giraudon (haut et bas), photo André Vigueau-Éditions Tel (droite).

Page 97 : Musée du Louvre, photos Giraudon.

Page 128 : Musée de Mathura, Indian Museum Calcutta, Musée de Sarnath (haut). Musée de Khajuraho (bas), photos Giraudon.

Page 129 : Angkor-vat (haut). Bauteay-Srev, Musée Guimet photos Giraudon (bas).

Page 160 : Musée d'Heraclion, photo Roger-Viollet (haut). Musée du Louvre, photo Giraudon (bas), photo Suark (droite).

Page 161 : Musée du Louvre, photo Boittier-Connaissance des Arts (haut). Musée du Vatican, photo Roger-Viollet. Terme, Rome, photo Alinari-Giraudon, Musée du Louvre, photos Giraudon (bas).

Page 192 : Musée du Louvre, photo Chris Marker-Suark.

Page 193 : Musée archéologique de Florence (gauche). Musée du Louvre, photo Giraudon.

Page 224 : Musée de Naples, photo Anderson-Viollet (haut). Musée de Syracuse, photo Roger-Viollet (bas).

Page 225. Musée de Naples, photo Alinari-Giraudon.

Page 256 : Musée du Louvre, photo Bonnefoy-Connaissance des Arts (haut et droite). Catacombes, Rome, photo Wilpert-Hachette (bas).

Page 257 : Musée d'Istamboul, photo Giraudon. Musée de Ravenne, photo Alinari-Giraudon.

Page 288 : photo Jean Suquet-Suark, Musée historique de l'Orléanais.

Page 289 : Musée départemental des Vosges, Épinal (haut), Musée des Antiquités nationales (droite). Landermuseum. Trèves (Bas), Archives-photos.

Page 320 : Topkapi Sarayi, Istamboul (gauche). Musée Guimet (haut), photos Giraudon. D'après E. Kühnel, miniatures de l'Orient musulman (droite).

Page 321 : Topkapi : Sarayi, Istamboul, photo Giraudon.



TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
NI ESCLAVE NI PROIE	7
<i>Le bâton à fouir, la tisserande, la résidence de la femme, la filiation matrilinéale.</i>	8
L'HYPOTHÈSE DU MatriarcAT ORIGINEL : BACHOFEN	9
<i>Les évolutionnistes. Marx et Engels.</i>	10
<i>Les thèses modernes de Westermarck.</i>	11
MODES DE RELATIONS DES PEUPLES PRIMITIFS	12
<i>Les mariages de groupe.</i>	13
<i>Le MatriarcAT.</i>	14
<i>La Polygamie.</i>	17
<i>La Monogamie.</i>	17
<i>Statut des filles.</i>	17
MENTALITÉ DES FEMMES DANS LES PEUPLES PRIMITIFS	19

PREMIER ÉPISODE

LES CAPTIVES OU LES FEMMES AU TEMPS DES EMPIRES

I. Les Femmes en Chine

L'ÂGE DE FER : LA FÉODALITÉ	30
<i>La Féodalité. La Polygamie sororale.</i>	31
<i>Les rites à l'époque féodale.</i>	32
<i>La vie du gynécée.</i>	34
<i>Puissance des douairières.</i>	36
PAYSANNES DES CHEFFERIES	39
<i>La fête du printemps.</i>	39
<i>La séparation des sexes.</i>	40
PHILOSOPHIE DU MARIAGE EN CHINE	41
<i>L'éducation des filles.</i>	42
<i>Mariage chinois.</i>	45
<i>La jeune femme et les beaux-parents.</i>	46
<i>Les veuves.</i>	48
<i>Nonnes et concubines.</i>	49
DISPARATES DE LA VIE CHINOISE	52
<i>Exemples d'inconduite au harem.</i>	53
<i>Danseuses et courtisanes.</i>	54
<i>Un mariage d'étudiants.</i>	58
LE HAREM DES EMPEREURS DE CHINE	59
<i>Favorites et vieilles dames autoritaires.</i>	61
<i>Soupirs des grands et lutte des classes.</i>	63
L'HYGIÈNE DE LA POLYGAMIE	64
<i>Les livres d'intimité.</i>	65
<i>Les « Lys d'or ».</i>	67
<i>Conclusion.</i>	68

II. Les Femmes de L'Égypte

TEMPS LÉGENDAIRE ET FÉODALITÉ	71
<i>Conseils de Ptahhotep.</i>	73
<i>Les femmes sous l'Ancien Empire.</i>	74
LE MOYEN EMPIRE	76
<i>La maîtresse de maison : la glorieuse « nebt pa ».</i>	77
LE NOUVEL EMPIRE	78
<i>Régence d'Hatshepsout.</i>	79
<i>Les femmes du monde au temps de Sésostris.</i>	81
<i>Le style Régence.</i>	83
<i>La reine-vedette Néfertari. Le Papyrus de Turin.</i>	83
<i>Jeunes amoureuses d'Égypte.</i>	84
<i>Fiançailles et mariages au temps de Ramsès II.</i>	86
<i>L'amour conjugal : principes du scribe Any.</i>	87
<i>La fille de Pharaon.</i>	89
L'ÉGYPTE LIBÉRALE ET DÉMOCRATIQUE	89
<i>Le code d'Amasis.</i>	91
<i>Régimes matrimoniaux et pensions alimentaires.</i>	92
<i>La moralité du roman de Setna.</i>	93
<i>« Américanisation » de la femme égyptienne.</i>	94
<i>Cléopâtre.</i>	96

III. Babylone, L'Assyrie, Les Hébreux

LES LOIS D'HAMMOURABI	99
<i>Esprit du code d'Hammourabi.</i>	102
<i>Itinéraire de Sparte à Babylone : femmes d'affaires et barmaids.</i>	104
<i>Les Prostituées sacrées.</i>	106
<i>Béguines et spéculatrices.</i>	107
LES FEMMES DES ASSYRIENS	107
<i>La foire aux fiancées.</i>	109
<i>Légende de Sémiramis.</i>	110
LES HÉBREUX	112
<i>Puissance des femmes dans la vie pastorale : les mariages dans le clan.</i>	113
<i>L'énergie des femmes dans les tribus.</i>	115
<i>Débora et Jaël.</i>	115
<i>Histoire d'Abimélek. — Ritspa.</i>	116
PHILOSOPHIE DE LA VIE PASTORALE : LE MALE CHEF DU TROUPEAU	117
<i>Bonhomie de la vie pastorale : Rébecca.</i>	118
<i>Le « mohar ». — La Fiancée voilée.</i>	119
<i>Soumission et protection.</i>	120
<i>Adultère et polygamie.</i>	121
<i>La grande peur de la stérilité : le lévirat.</i>	122
LA VIE URBAINE : ADIEU AUX PATRIARCHES	124
<i>Reines et métissages.</i>	124
<i>Inconvénients des parties de campagne et de la politique d'intégration.</i>	125
<i>Les Femmes bénéficiaires de la prospérité.</i>	127
<i>L'ordre moral et les prophètes.</i>	128
<i>Victoire des Samaritains : le joyeux Tammouz et Astarté.</i>	129
<i>La Captivité de Babylone.</i>	130

IV. Les Perses et L'Inde

LES PERSES D'HÉRODOTE	131
<i>La Répudiation de la reine Vashti.</i>	132
<i>Cyrus et Tomyris.</i>	133
<i>Cambyse et ses sœurs.</i>	133
<i>Le Sérail : histoire de Parysatis et de la reine Statira.</i>	134
<i>La « Smala » pendant les batailles.</i>	136
<i>Les Femmes et les filles de Mithridate.</i>	137
LA PERSE SASSANIDE	138
<i>Les castes et la polygamie des Parthes.</i>	138
<i>Mariages entre frères et sœurs.</i>	139
<i>Puissance absolue et condescendance du père de famille.</i>	139
<i>Comment on peut avoir un fils posthume.</i>	140
<i>Les Mazdakistes et la communauté des femmes.</i>	141
L'INDE ARYENNE	141
<i>La famille aryenne.</i>	142
<i>Une monogamie tempérée.</i>	142
<i>Règles du mariage.</i>	143
<i>Les Huit formes du mariage.</i>	143
<i>Bouddhisme et jainisme.</i>	144
<i>Le féminisme bouddhique : les monastères de femmes.</i>	146
<i>Toujours la politique d'intégration : les petits dieux dravidiens.</i>	146
BRAHMANAS, ROMANS COURTOIS ET FABLIAUX DE L'INDE	147
<i>Paraboles des Upanishads.</i>	148
<i>Râma et Sîtâ.</i>	149
<i>Confessions de nonnes.</i>	150
<i>Poèmes de Kâlidasa.</i>	151
<i>Histoire de Vâsavadatta.</i>	152
<i>L'Anneau de Çakuntala.</i>	153
L'ESPRIT DU BRAHMANISME	154
<i>L'infériorité de la femme : les principes du sage Manou.</i>	154
<i>Recommandations conjugales.</i>	155
<i>Gloire du mariage et remèdes contre la stérilité.</i>	157
<i>Triste état des veuves.</i>	158
<i>Jurisprudence de l'adultère.</i>	159
<i>Un législateur indifférent à la chasteté.</i>	159
<i>Courtisanes et danseuses.</i>	161
<i>Conclusion : disparates de la vie aryenne.</i>	161
<i>Les Naïrs de Malabar.</i>	162
<i>Titres de noblesse de la Polyandrie : la légende de Draupadi.</i>	165

V. Les Femmes en Grèce

AGHÉENS ET DORIENS	167
<i>Les femmes en Crète : « la Parisienne ».</i>	169
<i>Fêtes, sports et jeux.</i>	170
<i>Des « grandes maisons » à « la Crète aux cent villes ».</i>	171
<i>Les châteaux de Mycènes.</i>	173
<i>La vie privée au temps d'Ulysse.</i>	173
<i>Du manoir d'Ulysse au Camp du drapeau d'or.</i>	176
<i>Les hobereaux, le mariage, les captives.</i>	178

LA GRÈCE, CIVILISATION SANS FEMMES	180
<i>Le mariage sans amour.</i>	181
<i>Rites du mariage.</i>	181
<i>La vie au gynécée.</i>	182
<i>Femmes du peuple, rues et placettes du Midi.</i>	184
<i>Toilettes et coiffures.</i>	185
LES FEMMES DE SPARTE	186
<i>Le mariage à Sparte.</i>	187
<i>L'Eugénisme de Lycurgue.</i>	187
<i>Prestige et dangers de la victoire.</i>	188
LES CONTEMPORAINES DE PÉRICLÈS	189
<i>Conséquences de la guerre du Péloponnèse.</i>	189
<i>Courtisanes et hétéaires.</i>	190
<i>Isolement des femmes.</i>	191
FEMMES ET JEUNES FILLES DE LA TRAGÉDIE	193
<i>Les timides héroïnes du sacrifice.</i>	193
<i>Les Reines jalouses.</i>	194
LES FEMMES GRECQUES D'APRÈS LES HISTORIENS	195
<i>Doriennes et Messéniennes du VI^e siècle.</i>	197
<i>Férocité des Athéniennes.</i>	196
<i>Les Reines de Macédoine.</i>	198
LES FEMMES GRECQUES DE LA PÉRIODE HELLÉNISTIQUE	199

VI. Les Romaines sous la République

LA TOSCANE DES ÉTRUSQUES	203
<i>Liberté des femmes étrusques.</i>	204
<i>Banquets, danses, sarcophages.</i>	205
<i>Tanaquil et Tarquin l'ancien.</i>	206
<i>Les Femmes étrusques des Tarquin.</i>	207
<i>Théopompe sur les Étrusques.</i>	208
DÉBUTS DE ROME	210
<i>Vestales, fêtes tribales et douairières.</i>	211
<i>L'Enlèvement des Sabines et le viol de Lucrece.</i>	212
<i>La loi des Douze Tables : la famille-État, le « pater familias ».</i>	213
<i>Le mariage romain.</i>	214
<i>Répudiation et divorce.</i>	217
<i>Splendeur des « justes noces ».</i>	218
<i>La matrone romaine.</i>	219
<i>Enquête sur la matrone romaine.</i>	221
<i>« L'après-guerre » : les équipages, les lois somptuaires.</i>	223
<i>L'affaire des Bacchanales.</i>	223
<i>Victoires et conquêtes : les nouveaux riches.</i>	225
<i>Les dernières années du silence des femmes.</i>	226
LES ROMAINE A LA FIN DE LA RÉPUBLIQUE	228
<i>Disparition du « pater familias ».</i>	228
<i>Rites et grâces du mariage romain.</i>	228
<i>Mariages d'argent, divorces, mariages politiques.</i>	230
<i>Richesse des femmes, dots, veuves millionnaires.</i>	232
<i>Provinciales.</i>	233
<i>Les femmes dans la politique.</i>	234
<i>Sempronia, Fulvia, Servilia.</i>	235

Table des matières 383

Palmarès des guerres civiles.	238
« Pour le meilleur et pour le pire ».	240

VII. Les Romaines sous le Principat

LES ROMAINES AU SIÈCLE D'AUGUSTE	244
<i>Femmes du monde et précieuses.</i>	244
<i>Intellectuelles et femmes influentes.</i>	246
<i>Femmes d'affaires, plaideuses et sportives.</i>	247
<i>Protocole des femmes.</i>	248
<i>Devoirs mondains d'une Romaine.</i>	248
<i>Thermes et dîners dans le monde.</i>	250
<i>Spectacles et pratiques religieuses.</i>	251
<i>Les maris romains. Gladiateurs, mimes et esclaves</i>	253
<i>La famille impériale.</i>	254
CARRIÈRES FÉMININES SOUS LES EMPEREURS	256
<i>Messaline.</i>	256
<i>Agrippine.</i>	257
<i>Poppée.</i>	258
<i>Épouses bourgeoises des Flaviens et des Antonins.</i>	259
<i>Septime Sévère et Julia Domna.</i>	261
<i>Zénobie, reine de Palmyre.</i>	264
LES VIES BOURGEOISES INCONNUES	265
<i>Correspondances et certificats.</i>	266

VIII. Les Femmes des premiers siècles chrétiens

CONSULTATIONS DONNÉES PAR SAINT PAUL	267
<i>L'homme est le chef de la famille.</i>	268
<i>Premiers militants de la chasteté.</i>	269
<i>Il vaut mieux se marier que brûler.</i>	270
<i>Hésitation et embarras.</i>	271
<i>Sainte Thècle, les Églises d'Orient.</i>	272
<i>Veuves, Vierges, Diaconesses.</i>	273
<i>Premières communautés.</i>	275
<i>Le célibat ecclésiastique, discussions sur l'abstinence.</i>	276
<i>Les versions féministes de l'Évangile.</i>	279
<i>L'Épître aux Éphésiens.</i>	280
VIE DES FEMMES CHRÉTIENNES	281
<i>L'Égalité dans le témoignage.</i>	283
<i>Les martyres.</i>	283
<i>Des premières chrétiennes aux paroissiennes de Byzance.</i>	286
<i>Déceptions de saint Jean Chrysostome.</i>	287
<i>Protestations de saint Jérôme.</i>	288
<i>Moines et agapètes.</i>	289
<i>Provinciales du V^e siècle.</i>	290
LES FEMMES DE BYZANCE	294
<i>Vies privées à Byzance.</i>	294
<i>Impératrices de Byzance.</i>	296
<i>Théodora.</i>	297
<i>La « bienheureuse Irène ».</i>	298
CONCLUSION	299

IX. Les Femmes des Barbares

LES FEMMES DES CELTES ET DES GAULOIS	301
<i>Celtes, clans, foresterage.</i>	301
<i>Reines, déesses-mères, poétesses.</i>	302
<i>Énergie des femmes celtes.</i>	303
<i>Vie rustique des Gauloises.</i>	305
<i>Certificats de moralité.</i>	307
FILLES ET FEMMES DE GERMANIE	308
<i>Chasteté et naturisme des Germanes.</i>	308
<i>Mariage et trousseau de la jeune guerrière.</i>	309
<i>L'adultère, les veuves, l'eugénisme.</i>	310
<i>Les femmes des Germains à la guerre : les chariots de Vercell.</i>	311
<i>La vie privée en Germanie.</i>	313
LES FEMMES DES ROYAUMES BARBARES	315
<i>Filles et femmes de chefs.</i>	316
<i>Dot, douaire, morgengab.</i>	317
<i>L'Église et la vie privée.</i>	319
<i>Concubines des rois francs.</i>	320
<i>Princesses et saintes personnes.</i>	322
<i>Vie de sainte Radegonde.</i>	323
<i>Moniales.</i>	324
<i>Frédégonde et Brunehaut.</i>	325

X. Les Femmes de l'Islam

LES FEMMES DES TRIBUS PRÉISLAMQUES	334
<i>Pouvoir des femmes, Mère et Sages.</i>	334
<i>Héroïnes et princesses.</i>	335
<i>Filles de famille et cavaliers.</i>	337
<i>Les femmes dans le Coran.</i>	339
<i>Fonctionnement de la polygamie.</i>	341
<i>Vie privée de Mahomet.</i>	341
<i>Étiquette de la polygamie.</i>	343
<i>Rites de la vie conjugale.</i>	344
TRAITEZ BIEN LES FEMMES	345
<i>Premières catéchumènes.</i>	346
<i>Militantes et amazones.</i>	347
LES FEMMES SOUS LES ABBASSIDES	348
<i>Carrières féminines au IX^e siècle.</i>	348
<i>Princesses de la Renaissance : l'amour courtois.</i>	350
<i>Danseuses et courtisanes.</i>	351
<i>Triste destinée de la femme de bonne famille.</i>	353
<i>Toilettes et vie d'intérieur.</i>	354
<i>Le mariage arabe.</i>	355
<i>Particularités, répudiation, adultère.</i>	357
<i>Fiancée mauresque.</i>	359
<i>Sultanes.</i>	361
Conclusion	367
RÉFÉRENCES	371
RÉFÉRENCES ICONOGRAPHIQUES	377



« femme américaine » elle-même, avec ses maris successifs et ses pensions alimentaires, n'était pas inconnue aux peuples d'autrefois. Les vies décrites dans ce premier « épisode » de l'histoire des femmes surprendront plus d'un lecteur. Cette première partie commence en Chine, il y a cinq mille ans, et se termine au temps de Charlemagne. On rencontre beaucoup de femmes de silhouette très moderne dans cette lanterne magique du passé!

Etaient-elles heureuses? Etaient-elles libres? Etaient-elles aimées? Peut-on supposer que les femmes ont supporté en silence cinq mille ans de servitude continue?

Ce sont tous ces problèmes que pose ce livre, presque audacieux et passionnant, qui est en même temps un panorama des grandes civilisations, esquissé par un écrivain dont l'érudition est rigoureuse, mais toujours colorée par l'imagination et le sens de la vie.



